COR UNUM ET ANIMA UNA
IN CORDE JESU
AD MAJOREM
SS.CC. JESU MARIÆ
GLORIAM

FATHERS LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, CAL.
ALMA COLLEGE
LIBRARY
Alma, - California

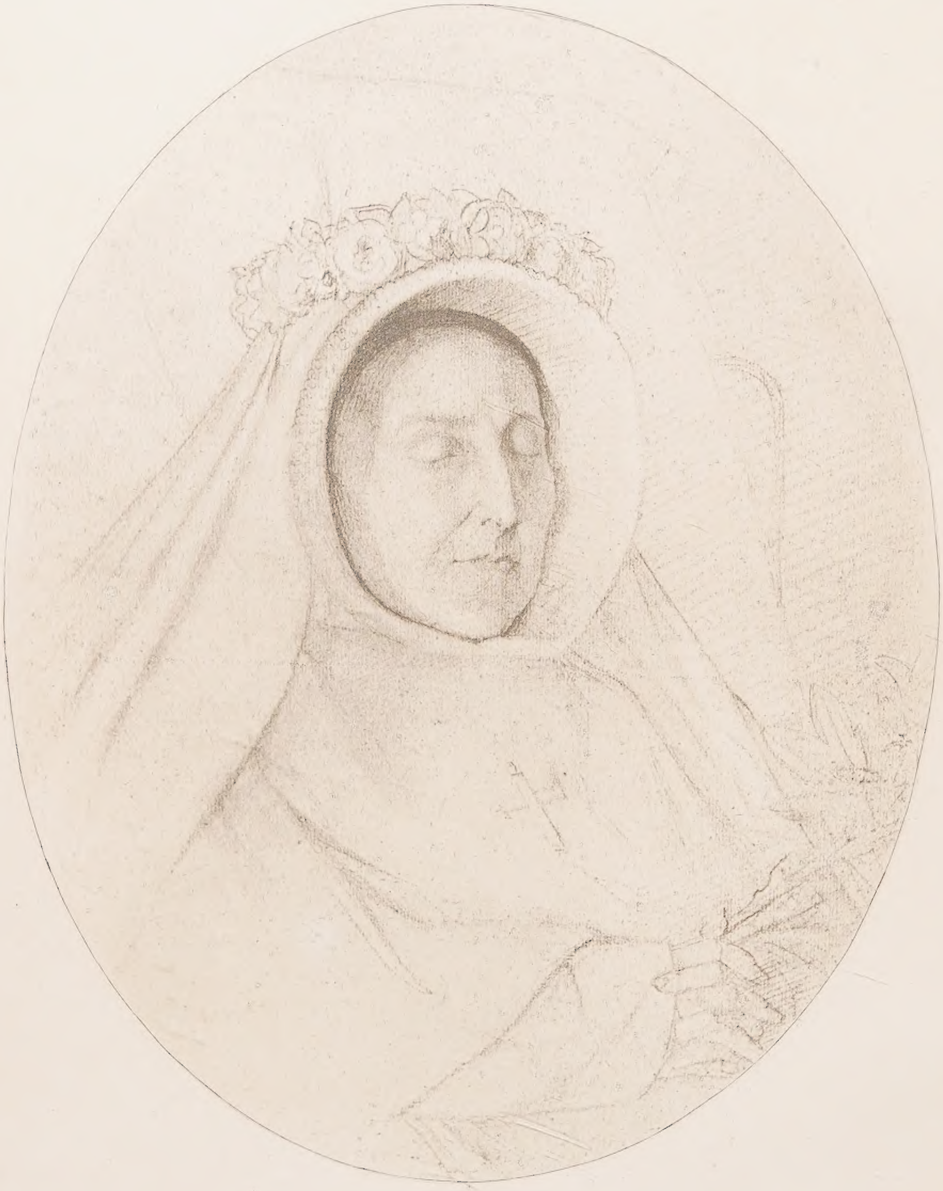
HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MADELEINE-SOPHIE BARAT

FATHERS LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, CAL.
ALMA COLLEGE
LIBRARY
Alma, California

Droits de traduction et de reproduction réservés.



La Vénérable Mère Madeleine Sophie Barat.
Portrait dessiné par Savinien Petit près de son lit de mort.
Le 26 Mai 1865.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/histtoiredelaven0000mbau

SOUVENIR CENTENAIRE

FATHERS LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH
SAN JOSE, CAL.
ALMA COLLEGE
LIBRARY
Alma, California

HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MADELEINE-SOPHIE BARAT

FONDATRICE

DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

PAR

M^{GR} BAUNARD

RECTEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

-10.05
B231
Alma, Calif.

TOME SECOND

FATHERS LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH
SAN JOSE, CAL.
ALMA COLLEGE
LIBRARY

FATHERS LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH
SAN JOSE, CAL.
ALMA COLLEGE
LIBRARY
Alma, California

PARIS
LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1900

9771

LIVRE VII

RÉVOLUTION ET FLÉAUX

FATHERS LIBRARY, ST. JOSEPH'S CHURCH, SAN JOSE, - - CAL.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

LA RÉVOLUTION ET L'ÉMIGRATION.
MADAME BARAT EN SUISSE, GIVISIERS, MIDDES ET MONTET.

Juillet 1830. — Octobre 1831.

LES révolutions sont la grande école des saints. Elles éclairent, elles épurent, elles détachent de la terre et rattachent au ciel. Aussi est-ce d'ordinaire aux époques les plus troublées qu'éclatent les plus fortes vertus, que surgissent les plus nobles âmes. Or, cette grâce, — car c'en est une, — ne devait pas manquer de sitôt au Sacré-Cœur. Les secousses politiques qui dorénavant se succèdent dans l'Europe à intervalles pressés, sont presque partout autant de déclarations de guerre à cet Institut ; et désormais ce ne sera plus que sur un sol incessamment ébranlé, bouleversé, et souvent jonché de ruines, que nous verrons se poursuivre l'œuvre de M^me^ Barat.

L'été de 1830 se présentait plein d'espérances pour le Sacré-Cœur et particulièrement pour la maison de Paris. Cent cinquante jeunes filles remplissaient le pensionnat ; on comptait cinquante novices, et quinze à vingt postulantes étaient déjà promises. Le 11 juillet, on chanta un *Te Deum* triomphant, en action de grâces de la prise d'Alger. La fête de sainte Madeleine fut plus splendide que jamais. On était heureux de voir que la condescendance de la mère générale se prêtait cette fois aux hommages de sa famille : « Ces compliments, disait-elle, ne me font plus maintenant aucune peine. Je les renvoie plus haut et je me réjouis de la gloire que vous procurez à celle qui fut la première adoratrice du sacré Cœur de Jésus. »

Toutefois parmi ces chants, au milieu de ces fleurs, M^me^ Barat était triste. On remarqua qu'elle pleurait ; « C'est, dit-elle, que je vois ces enfants réunies ici pour la dernière fois. » Et le lendemain encore, en les regardant jouer : « Où seront-elles dans quelques jours ; qu'allons-nous devenir ? »

Ce jour-là, qui était un jour de grand congé, « un congé sans cloche, » comme on appelait les fêtes entièrement chômées, le Père Varin, étant venu, fut conduit dans un réfectoire récemment achevé, où, arrêtant ses regards sur un beau crucifix qu'on venait d'y suspendre : « Voyez, dit-il, quelle douceur respire, même sur la croix, le visage de Jésus ! avec un pareil modèle, que ne serait-on pas capable de faire et de souffrir ! »

Le Père raconta plusieurs traits d'édification. Il s'efforçait d'être gai ; mais bientôt revenant à ce qui faisait sa grande préoccupation : « Savez-vous bien, mes filles, dit-il brusquement, qu'il faut vous préparer au tapage qui vous menace ? — Et de quel tapage voulez-vous parler, mon Père ? — D'un effroyable tapage qui se prépare près de vous. . . . » Alors, moitié sérieux, moitié souriant : « Si l'on vous envoyait quelque jour à l'échafaud, que diriez-vous de cela ? » Les novices se regardaient. « Eh bien, reprit le Père, si l'on vous annonce du bruit, réjouissez-vous ; si vous êtes vous-mêmes menacées de souffrir, tressaillez d'allégresse. Si le tumulte du dehors pénètre jusqu'au sein de votre demeure, réfugiez-vous dans le Cœur de Jésus, fermez-en bien les portes, et restez en paix. Alors moi-même, si je puis, je viendrai vers vous ; mais ce sera pour vous dire toujours la même chose : Courage et confiance ! joie, dilatation du cœur en Jésus-Christ, toujours ! — Mais aurons-nous le temps de prononcer nos vœux ? demandèrent quelques-unes. — Oui, » leur répondit-il. Puis, faisant doucement dériver l'entretien sur un autre sujet, il leur raconta le vœu que Tournély avait fait et signé de son sang, de vivre et de mourir pour le sacré Cœur.

Transportées par cet entretien, les novices s'empressèrent d'aller le rapporter à la mère générale, que l'état de son pied retenait au lit. Elle les félicita de leur ardeur pour le martyre ; « ce qui, ajouta-t-elle, ne l'empêcherait pas de prendre ses précautions pour les en préserver[1]. »

Trois jours après parurent les ordonnances de juillet ; M^me^ Barat fit redoubler de prières autour d'elle. Le surlendemain 27, l'émeute s'organisait au faubourg Saint-Antoine ; les parents venaient reprendre leurs filles pensionnaires, d'autres leur faisaient savoir qu'ils se rendaient à Saint-Cloud, où se trouvait le roi. Le 28, on s'éveillait au bruit du canon. De quel secours pouvait être pour sa communauté une supérieure infirme ? Comment, dans cet état lui serait-il possible de se soustraire au péril ? Elle était le premier trésor qu'il fallait sauver.

---

[1] *Journal du noviciat*, 23 juillet 1830.

Son Conseil la décida à se laisser conduire au village de Conflans, où déjà M^me^ de Gramont, fort souffrante elle-même, avait trouvé asile dans une petite maison de M^gr^ de Quélen. Là se trouvait aussi une religieuse aspirante, M^me^ de Constantin, nièce de l'illustre comte de Maistre, et esprit extrêmement fertile en expédients. Une professe coadjutrice, la sœur Rosalie, fut donnée pour compagne à M^me^ Barat. Son neveu Stanislas s'offrit à les conduire ; et ce fut sans incidents qu'au bout de quelques heures on parvint au village.

« Il y a, dit Bossuet, une prédestination de lieux et de personnes que Dieu destine à notre bien et à notre bonheur[1]. » Conflans, terre promise du futur noviciat de la Société, était un de ces lieux bénis. Mais Dieu avait décidé qu'avant de porter une virginale moisson, ce champ serait arrosé des larmes de M^me^ Barat.

La maison qui la reçut était placée sur le penchant du coteau qui monte de la Seine à Charenton, entre la campagne du petit séminaire et le château possédé par les archevêques. C'était une très modeste habitation, fermée et inoccupée depuis bientôt vingt ans. De son étage supérieur, M^me^ Barat eût pu voir se déployer au loin la ville insurgée qu'elle venait de fuir.

La soirée fut inquiète, et la nuit sans sommeil. La mère générale et M^me^ de Gramont la passèrent en prières. A chaque bruit du dehors, on les entendait s'écrier : « O Dieu, sauvez l'Église ! O Seigneur, protégez les jours de vos ministres ! » Tel était le premier souci de ces généreuses femmes.

Le lendemain, 29 juillet, les religieuses apprirent qu'elles se trouvaient maintenant seules dans ce quartier : le château de l'archevêque ainsi que le petit séminaire venaient d'être abandonnés. Elles n'étaient pas sans effroi, lorsque, vers deux heures de l'après-midi, elles entendirent des hurlements qui se dirigeaient de leur côté. Bientôt une bande hideuse de trois cents jeunes hommes enveloppa le séminaire, menaçant d'y mettre le feu, au cri de : « Mort aux prêtres ! » mêlé d'affreux blasphèmes. C'était l'école vétérinaire d'Alfort qui signalait, par cette glorieuse expédition, son patriotique amour de la liberté.

Dieu préserva ses épouses ; mais elles avaient tout vu. Il n'était plus possible de rester dans un lieu si exposé. Il fut convenu aussitôt que M^me^ de Constantin et la sœur Rosalie, quittant l'habit religieux, iraient chercher un autre asile pour leurs mères souffrantes. Quand, peu d'instants après, M^me^ Barat les vit se présenter à elle dans leur nouveau costume, qui était celui des femmes du peuple de Paris, elle ne put s'empêcher de rire, et leur mettant la main sur la tête pour les bénir : « Allez, mes pauvres enfants, leur dit-elle, allez nous chercher un logis, et que Dieu vous accompagne. »

---

[1] Bossuet, *Lettres de piété*. Lettre 149^e^.

Toutes deux se mirent donc à parcourir le village, les Carrières, le bourg de Charenton, demandant de porte en porte un asile pour leurs mères. Il fallut longtemps chercher. « On essuya plus d'une fois les refus de Bethléhem, » selon l'expression de Mme de Constantin. Enfin, le soir, après plusieurs sorties inutiles, on eut le bonheur de trouver une dame hospitalière, Mme Saladin, qui mit généreusement un étage de sa maison à la disposition de la petite communauté.

Cette soirée, la nuit, la journée qui suivirent parurent à Mme Barat les plus longues de sa vie. Du côté de Paris, on entendait un bruit continu de tocsin, de fusillade, de canonnade, dont chaque coup brisait son cœur.

Que devenaient dans ce tumulte ses religieuses et ses enfants? Ce fut seulement le 31 qu'un jardinier, envoyé de l'hôtel Biron, étant parvenu à découvrir sa retraite, put l'en informer.

L'insurrection était maîtresse; la France n'avait plus de roi. Le Sacré-Cœur avait vu des barricades s'élever jusque sous ses fenêtres; son jardin avait été un moment escaladé par les insurgés, et bientôt assailli par une grêle de balles : un combat suprême contre la caserne des Suisses de la rue de Babylone et le dernier drapeau blanc s'était livré près de là; mais toute la maison avait été préservée par une prière continuelle du jour et de la nuit. Au plus fort du danger, une des anciennes élèves, déguisée en paysanne, était accourue haletante à la maison : « Qu'on me donne des nouvelles de Mme Barat et de tout le Sacré-Cœur! » avait-elle dit en entrant. C'était Mlle Annette de la Rochejaquelein, qui, s'élançant seule à travers les rues, parmi les balles qui sifflaient, était venue conjurer ou partager le péril de ses chères maîtresses.

Maintenant la route était libre, on le disait du moins. Mme Barat put donc louer une mauvaise voiture, et, déguisée comme ses sœurs, elle reprit, non sans encombre, le chemin de Paris. Presque aux portes de la ville, un citoyen inconnu, légèrement aviné, sautant sans façon sur le siège, s'y était installé à côté du cocher et de la sœur Rosalie. Les vives et burlesques démonstrations patriotiques auxquelles ne cessa de se livrer ce chaud partisan de la Charte servirent aux voyageuses de certificat de civisme. On atteignit ainsi le boulevard des Invalides. Là, portée tantôt sur les bras de cet homme, tantôt sur ses béquilles, la supérieure traversa les débris des barricades et les lignes des bivouacs où étaient cantonnés les héros de juillet, ivres de leur victoire. C'est ainsi qu'elle arriva à l'hôtel Biron.

Elle ne put dire à ses filles que ce seul mot : « Courage! » et, un instant après, elle se rendit à la chapelle. Comme ce jour était celui de la fête de saint Ignace, on y célébra le salut du saint Sacrement; mais, au lieu de chanter, on ne fit que psalmodier les prières de l'Église. Au *Domine*, *salvum*, l'officiant s'arrêta, et se mit à fondre en larmes.

Quel était le sens et l'esprit de cette révolution? quelle en devait être l'issue? quelle en serait la conséquence pour la religion et particulièrement pour le Sacré-Cœur?

Le lendemain, 1^er^ août, qui était un dimanche, un homme en redingote et orné de l'indispensable cocarde tricolore entra dans le noviciat. On ne put s'empêcher de rire dès qu'on l'eut reconnu : c'était le Père Varin. — *Ita, Pater!* telle fut sa première parole. Sa seconde fut celle-ci : « Mes filles que Dieu est bon ! » Il n'y avait donc en lui que l'habit de changé. Avec la même foi que la veille des événements, il assura les religieuses que cette révolution tournerait finalement au bien de leur Société, en la purifiant de tout alliage terrestre. « Quant à vous, ajouta-t-il, le Dieu de bonté, qui vient de vous couvrir de sa protection, vous la continuera, dût-il, pour cela, faire des miracles. Courage donc! confiance! si vous ne manquez pas à Dieu, Dieu ne vous manquera jamais. »

Là était le vrai mot du présent et de l'avenir. Huit jours après, M^me^ Barat l'expliqua à ses filles avec une grande élévation et une grande largeur d'esprit. Ses légitimes affections pour le régime tombé étaient connues. Toutefois, dégageant sagement la cause de la religion de celle de la royauté, elle dit en substance les paroles suivantes : « La monarchie vient de succomber, mais l'Église est debout, l'Église est immortelle. Or, c'est à cette Église que vous tenez, mes bonnes filles; ainsi, ayez confiance! *J'ai pu craindre pour vous les dangers de la prospérité, je n'appréhende point la persécution....* » Elle ajouta qu'une « grande et longue lutte s'ouvrait entre le bien et le mal, la lutte des derniers temps; qu'elles y prendraient part, mais que présentement il ne tomberait pas un cheveu de leur tête ». — Ses filles l'écoutaient avec admiration : « Ces paroles étaient dignes des temps des premiers martyrs, » nous rapporte l'une d'elles.

Malgré cette confiance, le devoir de la supérieure n'en était pas moins de pourvoir à la sûreté de sa famille de novices. M^me^ Barat leur annonça qu'elle allait les disperser d'abord, par petites colonies, dans diverses résidences de la Société, en attendant qu'on pût leur trouver un abri commun, loin de l'orage. Elle-même allait partir afin de chercher cet asile. Laissant donc à Paris M^me^ Louise de Varax et M^me^ de Marbeuf à la tête de la maison, elle fit ses adieux à la communauté. Une de ses dernières recommandations fut celle-ci : « Mes bonnes filles, si peu nombreuses que vous restiez ici, n'interrompez jamais l'adoration perpétuelle du saint Sacrement. C'est par la prière que nous serons sauvées. »

Elle prit avec elle M^me^ Eugénie de Gramont, et elle partit le 10. « Tout est brisé pour nous, écrivait-elle en Amérique. Je pars avec nos mères. Quoique estropiée, il me faut monter en voiture. Pour aller où.... Je ne sais! »

En attendant que la Providence fixât le lieu de son séjour, elle se rendit en Suisse, où l'appelaient les pressantes invitations de M. le marquis Théodore de Nicolay, un des grands amis de sa Société. Homme d'une haute intelligence et d'une élevation de caractère peu commune, le marquis de Nicolay avait su apprécier dignement la supérieure générale du Sacré-Cœur dans ses visites au pensionnat de la rue de Varenne, où il avait placé ses filles aînées. Il venait de les retirer, et, dès le lendemain des troubles, l'ancien pair de France, refusant de prêter serment au nouveau gouvernement, s'était réfugié avec sa famille dans le modeste château de Givisiers, à une demi-lieue de Fribourg, où il faisait élever ses fils chez les Jésuites. C'était là qu'il appelait la mère générale, lui donnant l'espérance de trouver dans ce pays un asile paisible pour son noviciat. La mère de Charbonnel s'y rendit la première dans cette intention. Après plusieurs recherches faites avec le marquis, elle arrêta son choix sur le petit manoir seigneurial de Montet, situé entre Estavayer et Payerne, à quatre lieues de Fribourg. Jusqu'à ce qu'il fût prêt, — car il fallait bâtir, — on se proposait de louer le château de Middes, placé non loin de là. On n'attendait pour conclure que l'arrivée prochaine de la supérieure.

Celle-ci cheminait lentement, s'arrêtant successivement à Autun, à Lyon, à Chambéry, et surtout aux bains d'Aix en Savoie, où la retint le traitement de son pied malade. Ce fut seulement au milieu d'octobre qu'elle et M^me^ de Gramont arrivèrent à Givisiers. Montet fut acheté, et Middes loué immédiatement. « Nous jouirons dans ce pays d'un calme bien désirable pour le dépôt sacré que nous allons lui confier, écrivait la mère Barat le 26 de ce mois. Mais, ma fille, il faut bien compter sur la Providence pour aller ainsi en avant. Recommandez-moi à Dieu. Que j'en ai besoin[1] ! »

Les quelques semaines passées par la mère supérieure chez M. de Nicolay sont restées un des plus chers souvenirs de cette famille. Ce fut comme une apparition du cloître dans le grand monde. Là se succédaient et souvent se rencontraient les plus illustres épaves de la révolution de juillet. On y voyait des évêques exilés de leurs sièges : le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, M^gr^ de Forbin-Janson, évêque de Nancy, tous deux pieusement dévoués à M^me^ Barat. M^gr^ de Rohan, en particulier, la regardait comme un oracle, et quand il arriva au château de Givisiers, il ne cacha pas au marquis, son cousin, qu'il y venait attiré surtout par la société de la servante de Dieu. Après eux, on remarquait des prêtres de premier mérite, comme M. l'abbé Perreau, M. Dufriche-Desgenettes, M. Dumarsais, M. l'abbé Pieau, jadis chanoine d'Évreux. Enfin des laïques chrétiens, comme le docteur Récamier et le marquis Pacca, autrefois gouverneur de Rome ; puis des religieux français, allemands, italiens, professeurs distingués du collège de Fribourg, complétaient ce groupe d'hommes, dont la fidélité, nourrie de beaucoup d'illusions, présentait bien l'image de la France royaliste et catholique de ce temps-là.

---

[1] A Mme de Limminghe. Fribourg, 26 octobre.

M^me^ Barat, mêlée à cette société d'élite, avait beau s'effacer pour faire ressortir M^me^ de Charbonnel et M^me^ de Gramont : le charme de son entretien, qui la plaçait naturellement au niveau de tous les sujets comme de toutes les intelligences, et, plus que tout cela, son aimable sainteté avaient conquis tout le monde. Encore revêtue, ainsi que ses compagnes, de l'habit séculier, enveloppée dans son châle, retirée à l'écart sur un canapé, auprès de la marquise, et occupée d'ordinaire à quelque ouvrage manuel, elle entrait spirituellement et modestement dans la conversation, qu'elle élevait sans effort vers les choses de Dieu. Ses hôtes la vénéraient ; les domestiques l'aimaient ; les paysans se la montraient le dimanche à l'église et l'appelaient la sainte du château ; les petits villageois venaient lui demander à genoux sa bénédiction. Les enfants du marquis, même les plus petits, ne pouvaient se séparer d'elle, attirés par cette secrète et sûre divination que l'âge de l'innocence a de l'âme des saints. Les jeunes garçons se disputaient l'honneur d'avancer son siège, de porter ses béquilles, ou de soutenir

CHATEAU DE GIVISIERS A DEUX KILOMETRES DE FRIBOURG
où la mère Barat trouva en 1830 chez le marquis de Nicolay la plus généreuse hospitalité.

ses pas. Les filles aînées, Aymardine, Pauline et Marie, assises à ses pieds, y prenaient un premier désir de la vie religieuse. Enfin leur père regardait sa présence sous son toit comme une bénédiction. « Il faut faire en sorte que cela dure longtemps, » répétait-il aux siens[1].

Le 28 et le 30 octobre, la première colonie du noviciat, arrivant de Besançon sous la conduite des mères Desmarquest et Henriette Coppens, était rendue à Middes. Une seconde y arriva bientôt de la Ferrandière. Aussitôt Mme Barat y vint résider elle-même. Elle écrivit de là au marquis de Nicolay que « son séjour à Givisiers lui laissait le cœur pénétré de reconnaissance ; et que rien désormais ne romprait les liens qui l'attachaient à son excellente famille ».

Middes était du domaine de la famille de Forel, une des premières du canton. Qu'on se représente, dans la vallée, une habitation où vingt-quatre personnes avaient peine à trouver place ; la même pièce servant à la fois de chapelle et de salle de communauté, « de sorte que nous faisions continuellement ménage avec Notre-Seigneur, » rapporte naïvement le journal des novices ; au fond de cette pièce, un petit sanctuaire où, à défaut de ciboire, on laissait le saint Sacrement exposé tout le jour dans un ostensoir recouvert d'un voile : telle était l'habitation.

La clôture étant reconnue impossible en ce lieu ouvert de toutes parts, et d'ailleurs compromettante en ce temps d'agitation, le noviciat faisait des promenades lointaines à travers la montagne, dans les rochers, sur la neige, ayant les églises pour but et l'adoration de Jésus-Christ pour repos. On eut bientôt gagné le cœur des habitants, malgré leur irritation contre cette France de juillet qui venait de tuer leurs fils, ou qui leur renvoyait mutilés ces braves Suisses que l'on appelait les lions de la garde du roi. Au sein de cette solitude, la ferveur de la communauté était admirable. « Loin des maux qui menaçaient ou déchiraient la patrie, rapporte le journal, nous, épouses de Jésus, retirées ici dans un petit coin de la Suisse, nous vivions contentes, car nous ne comptions pour rien les sacrifices matériels, après avoir supporté les sacrifices du cœur, les plus cruels de tous. . . . Nos récréations se passaient dans la chambre de notre mère, tantôt autour du canapé où son mal de pied la retenait étendue et souffrante, tantôt près de son lit, où elle formait nos cœurs à l'amour et à la pratique des vertus religieuses[2]. » Mgr de Forbin-Janson et le Père Roger vinrent encourager ces pauvres commencements. On avait jusqu'ici, par mesure de précaution, gardé « l'habit profane » : c'était une grande privation. Aussi la joie fut vive quand, le jour de saint André, la supérieure rendit le voile à ses novices, en le mettant elle-même sur la tête de chacune : « Nous le baisions avec transport, » disent-elles dans leur journal[3].

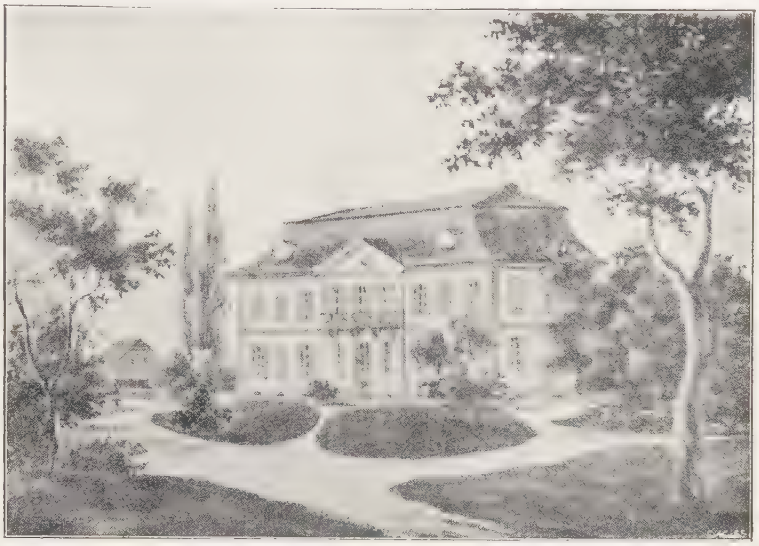
---

[1] *Notes de Mmes Aymardine et Marie de Nicolay*, p. 23, etc.

[2] *Journal du noviciat*, au 10 novembre 1830.

[3] *Journal*, au 30 novembre.

Mme Barat, heureuse d'avoir procuré un asile à ses filles, sentait déjà l'espérance renaître dans son âme. « Le bon Dieu, sans doute, nous fera réparer nos pertes, écrivait-elle, le 8 décembre. Sanctifions-nous seulement, et Il sera assez puissant pour multiplier ses épouses lorsque le temps sera venu. C'est aujourd'hui le moment de s'ensevelir comme le grain. Sachons donc souffrir les rigueurs de l'hiver, la belle saison reviendra ; et, si nous avons semé dans les larmes, nous recueillerons dans la joie. Elle est, pour l'instant, loin de nous. Dieu seul peut sauver ce petit reste d'Israël. Faites prier pour nous[1]. » Le même jour, elle écrivait à une autre de ses filles qu'elle « était fixée sur la montagne pour l'hiver, et qu'au printemps, comme la marmotte, elle sortirait de son trou pour se rapprocher de ses chères enfants, loin de qui, disait-elle, elle ne pouvait plus vivre[2]. »



MIDDES, PRÈS MONTET (CANTON DE FRIBOURG). SÉJOUR TEMPORAIRE DU NOVICIAT DE 1830 A 1831.

Mais il y a des temps où il est difficile de répondre du lendemain. Il régnait partout une agitation extraordinaire : on parlait avec frayeur d'une coalition provoquée par la Russie contre les débordements de la France révolutionnaire. « Toute l'Europe se met en mouvement s'écriait le cœur si français de Mme Barat. Si la France veut résister, qui peut calculer les maux qui en résulteront ? Prions donc, humilions-nous sous la main de Dieu, afin que notre entière résignation le dispose à nous pardonner[3]. »

Mais ce qui, dans ce même temps, la touchait de plus près, c'étaient les soulèvements qui se préparaient dans les cantons de Thurgovie, d'Argovie, de Saint-Gall, de Lucerne, de Zurich, et de Fribourg. Le radicalisme suisse, suivant l'impulsion de la France, demandait la réforme de la constitution politique des cantons, pour avoir l'occasion de persécuter l'Église, en commençant par proscrire les Ordres religieux. Qu'allait devenir, dans ce cas, l'asile de Middes et de Montet ? Déjà on lisait dans les journaux du pays qu'une armée de cinq cents religieuses, sa supérieure générale en tête, venait de faire invasion sur le territoire ! L'autorité civile feignit d'en être très émue. Le pieux évêque de Fribourg, Mgr Tobie Yenny, si favorable à l'établissement de Montet, vint dire néanmoins à Mme Barat, que pour parer aux éventualités, elle ferait bien d'aller s'assurer un refuge dans ses maisons des États sardes, à Turin ou à Chambéry, en s'éloignant d'un pays qu'inquiétait à ce point la présence d'une femme.

---

[1] A Mme de Limminghe. Middes, 8 décembre.
[2] A Mme de Rozeville, 8 décembre, 30 et 31 octobre.
[3] A M. le marquis de Nicolay. Middes, 15 décembre 1830.

Mme de Gramont venait de repartir pour la France. Le dimanche 19 décembre, la mère Barat, prenant avec elle Mme Desmarquest, dit adieu à « ses chères ermites de Middes », commes elles les appelait. « Nos mères s'en vont pourvoir à notre sûreté à venir, rapporte ici leur journal. Où donc irons-nous ? c'est ce que le petit troupeau ignore. Mais nous vivons toujours moment à moment, tranquilles dans les soins prévoyants de la divine Providence, sous la conduite de nos mères de Charbonnel et Henriette, qui font notre bonheur[1]. »

Voilà la destinée et la grâce supérieure de Mme Barat. Elle vient de donner un asile à ses filles, mais elle n'en a plus pour elle-même ! Les filles se proclament dans le bonheur et dans la paix ; la mère rentre dans la vie de souffrance et de combat. « C'est que, dit Suarez, les douleurs les plus grandes, les tristesses les plus amères sont pour les âmes les plus saintes, quoiqu'elles soient moins redevables à la justice divine[2]. » Telle est, en particulier, la prérogative des supérieurs. « Il faut que la croix qui est l'arbre de vie, a dit un saint religieux, soit plantée dans toute la communauté pour réparer les fautes et attirer les grâces. Mais le vrai sol où la croix doit s'enfoncer d'abord est le cœur du supérieur. Là est son privilège ; à lui d'être victime. Il est supérieur en Jésus pour cela[3]. »

Mme Barat allait donc connaître, dans son cœur, dans son âme, dans son corps, de nouvelles douleurs.

Elle venait de passer le lac de Genève à Vevey, pour se rendre en Savoie, quand une lourde rechute sur son pied malade vint raviver ses souffrances et aggraver les difficultés de la situation. Il fallut d'abord la déposer à Genève ; puis on eut beaucoup de peine à la transporter de là à Chambéry, où le docteur Rey lui prescrivit la plus complète inaction.

Mme Barat ne se plaignit de rien. Elle considéra Jésus tombant pour la seconde fois sous le poids de sa croix, elle considéra surtout les souffrances de l'Église, et, y unissant les siennes, elle écrivit simplement : « Dieu veut que nous souffrions. Hélas ! son divin Cœur est abreuvé d'amertume : n'est-il pas juste que nous en goûtions notre part ? Aussi je ne me plains pas de la mienne, qui est petite. Je ne souffre que de mon impuissance, ne pouvant me rendre où il paraîtrait utile que je travaillasse : *Fiat*[1] *!* » Et dans une autre lettre : « C'est le temps de souffrir afin de faire réparation à la croix de Jésus-Christ, que l'on outrage tant[2]. »

---

[1] *Journal de la fondation*, au 19 décembre, p. 103.

[2] « Hi dolores et tristitiæ majores in illis animabus quæ sunt sanctiores, etiamsi minus debitum minoremque reatum habeant. » (Suarez, *de Purgator.* Disputat. XLVI, sectio 1a.)

[3] Le P. Olivaint, *Retraite* de 1854, VIIe jour, p. 199.

En effet, la croix était alors insultée, outragée, mutilée de toutes parts. M^me^ Barat, ayant appris qu'un de ces sacrilèges avait été commis dans la ville de Niort, en écrivit ainsi sa profonde compassion à la mère Giraud. « Les détails des outrages faits au calvaire de Niort me causent une peine qui surpasse toutes les autres. Comment les personnes pieuses de la ville n'ont-elles pas prévu cet attentat, en faisant enlever le crucifix ? Cette croix brisée, ce Christ mutilé me percent l'âme. Ah ! puisque Jésus a permis que le pied gauche du Christ soit tombé dans le jardin du Sacré-Cœur, et que vous l'ayez en votre possession, honorez-le, faites-le honorer par vos filles, faites, dans votre intimité, des neuvaines d'amende honorable. Priez beaucoup pour votre ville et pour ceux qui ont commis ce crime. Que Dieu les convertisse ! Hélas ! à quels châtiments sommes-nous réservés[3] ! »

Mais, loin de se convertir, la France avait une sorte de fièvre d'impiété. On venait d'entrer dans l'année 1831. Le nouveau gouvernement se flattait en vain de contenir la licence par la liberté. L'opinion, habituée à rendre le trône et l'autel solidaires l'un de l'autre, s'était tournée contre la religion par haine de la royauté. Les prêtres se cachaient, les pompes extérieures du culte étaient interdites. Dans la rue, dans la presse, dans les assemblées publiques, dans les sociétés secrètes, l'Église était en butte à la dérision et à la vexation, quand le milieu de février vit se déchaîner contre elle la fureur populaire. La dévastation de Saint-Germain-l'Auxerrois et le sac de l'archevêché renouvelèrent les plus hideuses saturnales de la Terreur. « C'était l'heure des ténèbres et de la puissance du mal ; » et partout à l'orgie se mêlait le blasphème, comme pour braver le Dieu qui cependant tenait la coupe des fléaux suspendue sur la tête des peuples.

C'est à de telles heures que ce Dieu a coutume de se choisir des âmes privilégiées pour les associer à la rédemption du monde, en leur faisant porter, dans des immolations généreusement acceptées, la peine de nos fautes. M^me^ Barat eut l'honneur d'être une de ces âmes-là. A partir de Middes, toute sa vie pendant six mois fut une suite de souffrances. D'une part son pied lui faisait endurer un vrai martyre. « Il me semble parfois, avouait-elle, qu'un animal caché le ronge jusqu'aux os. » D'autre part, elle recevait de France d'inquiétantes nouvelles. Plusieurs de ses maisons étaient atteintes ou menacées par la Révolution. A Paris, le pensionnat, depuis l'hiver dernier, s'était transféré momentanément à Versailles: on était dans une alerte continuelle. En province, Grenoble était inquiété; Perpignan voyait sa maison dévastée et ses religieuses chassées ; Autun était sur le point d'être exproprié. « Je suis un diminutif de Job, écrivait M^{me} Barat. Tous les courriers m'apportent la nouvelle de quelque désastre : peut-être m'y accoutumerai-je, mais je n'en dors pas[1]. »

---

[1] A la mère Grosier, 2 janvier 1831.

[2] A la mère É. Giraud, 2 janvier.

[3] 10 janvier 1831. Ce vœu fut fidèlement exécuté. La mère Giraud recueillit les débris du crucifix, fit une croix plus petite, et la plaça sur un autel qu'elle fit ériger au lieu même où avait été commis le sacrilège.

Cependant son courage s'élevait au-dessus de l'épreuve ; et ce qui nous apparaît, dans cette période, comme la vertu première de la servante de Dieu, c'est la force : la double force d'agir et de souffrir ; et dans cette force, une paix, une domination de soi, une intensité d'amour, une allégresse souriante qui ne se démentent pas.

Elle était à tous les devoirs de son gouvernement. Ne pouvant écrire qu'à demi étendue sur une chaise, dans une posture où chaque mouvement lui donnait de douloureux élancements, elle envoyait de là des lettres qui la rendaient présente à toutes les affaires et à toutes les personnes de sa Société. La souffrance lui faisait parfois tomber la plume des mains ; mais rien n'en porte la trace dans ses lettres ; et si quelque chose les marque d'un trait particulier, c'est plutôt un vif et joyeux amour de Jésus et de sa croix. Ainsi, par exemple, dirigeant une nouvelle colonie de ses filles vers le nouveau monde, elle envoie à l'une d'elles, M^{me} de Kersaint, ce vaillant adieu : « Partez, ma chère fille, allez naviguer sous la voile de l'obéissance. Jésus sera le pilote, l'Esprit-Saint poussera de son souffle le vaisseau de votre cœur ; il vous dirigera ; et dès lors, quels progrès ne feriez-vous pas dans la voie qui conduit à la perfection, à l'union avec Dieu, et de là au ciel ! Voilà, ma fille, le terme heureux de la traversée que vous allez entreprendre. L'immense Océan va vous séparer de tout ce qui vous est cher ; et à l'autre bord, en retour que trouverez-vous ? Ah ! la croix, la privation, la pauvreté, un climat tour à tour de feu ou de glace, des sœurs d'un autre caractère, des coutumes différentes, des têtes dures à instruire. Mais que trouverez-vous encore ? Ah ! le Cœur de Jésus pour vous y reposer. Que trouverez-vous ? Un Dieu ! . . . Mais cela est indicible, il vaut mieux se taire. Vous le sentirez du moins, et comme Xavier, vous direz : Encore plus, Seigneur ! — Ainsi soit-il, ma fille, ainsi soit-il[2] ! »

---

[1] A Mme Eug. de Gramont. Chambéry, 1er mars.

[2] Cité par Mme de Kersaint, 2^{e} lettre à la mère Thérèse. Paris, 26 mai 1831. *Recueil des lettres d'Amérique*, t. II, p. 161.

Le repos de M^me^ Barat, dans cette immobilité plus laborieuse pour elle que le travail le plus rude, était de s'entourer de quelques enfants, de petits pauvres surtout, ou de chercher Dieu dans le spectacle de la création.

Ainsi à Chambéry ayant, un matin, surpris le servant de messe à ravager les arbres fruitiers de la maison, elle prit occasion de la réprimande qu'elle lui adressa pour se lier d'amitié avec le maraudeur, auquel elle donnait chaque matin la meilleure partie de son propre déjeuner. La sœur qui la servait, ignorant ce qui se passait, se réjouissait beaucoup de trouver ce surcroît d'appétit inaccoutumé à sa révérende mère.

Au mois de mai, le docteur Rey l'ayant envoyée prendre les eaux à Aix-les-Bains, elle écrivait de là : « Me voici disposée à passer un grand mois ici, comme Moïse au milieu des eaux :

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos. »

Là encore, elle s'entourait des enfants de la maison, des femmes de service, auxquelles elle parlait de Dieu, leur apprenant à le prier, leur faisant des distributions d'images, de chapelets et de *Pensez-y bien*. L'appartement qu'elle occupait chez le docteur Vidal donnait sur un torrent qui baignait le jardin, et dont elle entendait le mugissement de son lit. Elle se faisait souvent porter près du bord, et elle se plaisait à voir la précipitation de son cours, qui lui rappelait la fuite des années : « Seulement, je fais moins de bruit, voilà toute la différence, » écrivait l'aimable mère.

Obligée d'interrompre pendant quelques semaines le traitement des eaux, M^me^ Barat en profita pour se traîner jusqu'à Grenoble, où l'appelaient les affaires épineuses de cette maison. Elle s'était réjouie d'avance d'y retrouver vivant encore des souvenirs de trente ans. « Ah ! Dieu, écrivait-elle à M^me^ Giraud, si nous avions été les vierges prudentes et sages, que de mérites nous aurions pu acquérir dans cet intervalle ! Le temps presse, ma fille, hâtons-nous *de réparer, de souffrir et d'aimer*[1] » Mais Sainte-Marie n'était plus la florissante école ni la paisible solitude des jours de M^me^ Duchesne. La maison était presque vide, la ville pleine de bruit. Un tumulte incessant de tambours, de chants de la Marseillaise, de revues militaires, de plantations d'arbres de la liberté, de clameurs populaires et d'agitations électorales, faisaient monter jusqu'à la cellule de M^me^ Barat les plus sinistres souvenirs de 93. « Plus nous irons, disait-elle, plus nous souffrirons : c'est ce à quoi il faut nous résigner ; cette vie passe si vite ! La réunion éternelle se fera enfin : cette pensée adoucit toutes les amertumes. »

---

[1] A Mme Émilie Giraud, 11 juin 1831.

De retour à Chambéry, elle y fit une retraite, où elle reçut l'assurance qu'en effet elle n'était pas au terme de ses épreuves. « Que de croix, écrivait-elle au sortir de ses saints exercices, que de croix je vois encore pour nous ! Mais redoublons de confiance, notre Maître a vaincu le monde, il nous soutiendra[1]. » Et dans une autre lettre, s'abandonnant sans réserve à ce Maître tout-puissant et bon : « Je vis au jour le jour, m'en remettant à Dieu de tout ce que j'ai à faire. Humainement parlant, cette tâche surpasse mes moyens et mes forces. Ainsi donc, c'est l'affaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je m'abandonne à ses soins.»

Dieu accepta la souffrance et bénit la confiance de sa généreuse fille. Les bruits de guerre s'éloignèrent, la Suisse se pacifia ; Middes, « son château branlant, » comme elle s'exprimait, commençait à se consolider. Elle se sentait exaucée, et ses lettres disaient : « Les affaires vont lentement, il est vrai, mais elles marchent. Dieu éprouve, mais il soutient : il punit, mais il pardonne, et il nous rend plus qu'il ne nous avait enlevé. Ah ! si nous connaissions son cœur, comme nous l'aimerions[2] ! »

Elle partit pour la Suisse, et le 15 septembre elle arriva à Middes, où ses novices l'attendaient pour se transférer à Montet. Elle y prépara leurs âmes par une retraite que prêchèrent les Pères Chaignon et Valentin. Elle-même, la première, alla visiter Montet afin de se rendre compte de l'état des travaux. Ce fut une fête pour le village. Dès qu'on la vit paraître, on mit toutes les cloches en branle. « Et que sonnez-vous ainsi ? demanda à un villageois le docteur Récamier, qui montait la colline avec M^me^ Barat. — C'est la venue de la *sainte moine*, » répondit le brave homme. Tel était le nom qu'on lui donnait déjà dans la montagne.

La supérieure générale visita le petit château, qui désormais pouvait recevoir une trentaine de religieuses. Le site en était beau. Il s'élevait au pied des premières rampes des Alpes, à l'entrée d'une plaine à laquelle son aspect et sa fertilité ont fait donner le nom d'Italie helvétique. De beaux arbres fermaient le domaine comme un cloître ; une vallée s'enfonçant sous de grands bois de pins prêtait particulièrement à la méditation : on l'appela la Thébaïde. Les glaciers des Alpes se dressaient à l'horizon, et des hauteurs voisines on apercevait au loin les lacs de Morat, de Neuchâtel et de Genève scintillants au soleil.

C'est là que se transportèrent, au commencement d'octobre 1831, les religieuses, les novices et une dizaine d'enfants d'émigrés français, que n'effraya pas la pauvreté de cette solitude. M^{mes} de Charbonnel et Henriette Coppens se partagèrent le gouvernement de ce petit essaim. M^{me} Barat sentit que son œuvre était terminée. Le 7 octobre, elle fit donc ses adieux aux novices, en leur commentant ces paroles de saint Paul : *Il faut racheter le temps, car les jours sont mauvais.* Puis, résumant en un seul mot toutes ses espérances, elle leur exprima ce vœu qui ne fut pas stérile, ainsi que nous verrons : « Je veux que le noviciat de Montet soit le modèle des noviciats. »

---

[1] A Mme Grosier, 25 août.

[2] Chambéry, 8 juin 1831.

Mme Barat prit alors sa route par Besançon, et le 17 octobre 1831, elle rentrait à Paris. Il y avait quinze mois qu'elle en était absente ; quinze mois calamiteux, mais pendant lesquels apparaît bien manifestement la conduite de Dieu sur cette âme de choix. Étrange conduite, il est vrai, et bien faite pour déconcerter toutes les idées de l'homme ! C'est au plus fort du travail que ce Dieu crucifié se hâte de la retirer de la vie d'action pour l'unir à sa passion, en la brisant dans la maladie et l'infirmité. Mais il ne l'associe ainsi à sa douleur que pour lui faire part de sa toute-puissance. *Celui*, dit l'Écriture, *qui souffre avec patience, l'emporte sur l'homme fort, et celui qui règne sur lui-même est plus puissant que le preneur de villes*[1]. En effet, aussitôt qu'il l'a mise sur la croix, Dieu prend sa cause en main, et devient le supplément de sa faiblesse. Plus Il la voit incapable d'agir en cet état, plus Il agit lui-même. C'est le prix du sacrifice amoureusement accepté ; et, par un échange miséricordieux, Il travaille pour elle tandis qu'elle souffre pour Lui.

---

[1] « Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnatore urbium. » (Prov. XVI, 32.)

CHAPITRE II.

ŒUVRES DE ZÈLE ET DE CHARITÉ DE MADAME BARAT.
VISITES ET FONDATIONS : ASSOCIATION DES ENFANTS DE MARIE.
LES ORPHELINES DU CHOLÉRA.

Octobre 1831. - Avril 1832.

La première impression de M^{me} Barat, à son arrivée dans sa maison de Paris, fut celle de la paix toute céleste qui y régnait. « Me voici enfin dans la famille que je désirais revoir depuis si longtemps, écrivait-elle dès le 20 octobre à M. de Nicolay ; je l'ai trouvée tranquille et aussi calme que par le passé. Le courage, la force, la confiance en Dieu soutiennent toutes celles qui en forment partie. Le zèle les anime et bannit l'inquiétude. J'ai donc goûté un moment de bonheur de les voir aussi heureuses qu'on peut l'être dans la situation si difficile où elles se trouvent. L'appréhension des événements politiques, même celle du choléra, effleure à peine la partie inférieure de l'âme. L'abandon au bon plaisir de Dieu détruit la crainte, et produit la douce paix, qui surpasse tout sentiment. Il est bien vrai que l'on craint peu de chose lorsque l'on a placé toutes ses espérances dans la vraie patrie. »

Une première œuvre était faite : celle de la préservation de ce qui faisait l'espérance de la Société. Une autre tâche restait à la mère générale : réparer par le zèle les brèches faites à l'Église par la Révolution, et, s'il était possible, rendre à Jésus-Christ plus qu'il n'avait perdu : c'était le besoin des temps. Il parut aussi à la mère Barat que c'était plus que jamais la mission réservée à la femme chrétienne ; et voici en quelle lumière une de ses lettres, adressée à M^{me} de Rozeville, mettait ce grand rôle des femmes dans le siècle présent :

« O ma chère Adélaïde, que les femmes fortes sont donc rares ! Il faut bien en convenir, puisque l'Esprit-Saint dit qu'elles sont plus précieuses que les perles et les diamants. Puis quel éloge suit ce début ! Travaillons donc, travaillons à en former quelques-unes, quoiqu'il puisse en coûter. Elles en formeront d'autres, et le bien se fera. Car, ajoute-t-elle, — et cette raison est remarquable, — car, dans ce siècle, il ne faut plus compter sur les hommes pour garder la foi. Le grain qui en restera se cachera chez le sexe le plus faible. *O Altitudo !* que les pensées de Dieu sont différentes des nôtres ! mais il est le Tout-Puissant[1] ! »

C'est de cette grande vue qu'allait s'inspirer le zèle de M^me^ Barat : c'est de là qu'allait sortir, en particulier, une de ses institutions les plus salutaires : l'Association des Dames enfants de Marie.

Pendant le peu de temps qu'elle resta à Paris, la mère générale donna à ses filles les règles de conduite les plus propres à leur mériter la bénédiction de Dieu et le respect des hommes. Depuis son départ, un acte de grave conséquence avait été accompli par l'initiative de Mme Eugénie de Gramont. Cette mère charitable, voyant Mgr de Quélen réduit, depuis le sac de l'archevêché, à se loger étroitement et pauvrement chez les dames religieuses du couvent de Saint-Michel, non loin du Luxembourg, avait pris sur elle de lui offrir une partie de l'hôtel Biron, contiguë au pensionnat, et nommée le Petit-Hôtel. C'était créer à la maison une situation non seulement irrégulière, mais encore dangereuse, car le nouveau gouvernement regardait l'archevêque comme un de ses ennemis les plus intraitables. Mme Barat, se plaçant surtout au point de vue religieux, avait donc eu raison de se récrier tout d'abord : « Ah ! que je serais mécontente si *l'Hospitalier* (c'était le nom de convention donné à l'archevêque) venait descendre au Petit-Hôtel ! Quelle gêne, quelle imprudence pour les temps mauvais ! S'il y devait rester seul, encore passe, mais tant de gens qui viendront le voir ! Vous qui êtes si prudente, comment avez-vous pu avoir cette pensée ? . . . Faites donc l'impossible pour que ce ne soit pas.[2] » Mais il était trop tard : l'offre était acceptée. Il ne restait plus à la supérieure qu'à redoubler de sagesse et de précautions pour que la liberté, la considération, la régularité de la maison de Paris n'eussent qu'à profiter du voisinage et de la protection si hautement déclarée de Mgr de Quélen. Ce fut, pendant neuf ans, le sujet de nombreuses lettres de la mère Barat.

Elle venait elle-même de procurer à ses filles un plus haut patronage. Depuis le mois de janvier 1831, la maison de Paris avait été mise sous la protection de Marie immaculée. Estimant qu'il fallait se hâter d'interposer la médiation de Marie entre les péchés du monde et la colère divine, Mme Barat faisait de la dévotion à la mère de Dieu la sauvegarde de ses maisons. « Je suis ravie, ma fille, écrivait-elle un jour à la mère de Limminghe, je suis ravie des sentiments de confiance que vous nourrissez envers la sainte mère de Dieu : une maison où elle préside sera bénie de son Fils, et elle ne périra pas. » C'est dans ce temps aussi qu'elle conçut envers Notre-Dame des Sept-Douleurs cette dévotion compatissante que lui inspirait le spectacle des révolutions. Elle croyait et disait que, dans ce renouvellement de la Passion de Jésus, une épouse du sacré Cœur avait sa place marquée à côté de Marie, debout au pied de la croix. Nous allons voir cette dévotion de Marie, honorée dans le double mystère de sa Conception et de sa Compassion, inspirer les entreprises d'un zèle impatient de reprendre ses œuvres.

---

[1] Grenoble, 4 juillet 1831.

[2] Montet, 5 octobre 1831.

Le courant des fondations avait été d'ailleurs à peine interrompu par les événements. Le 21 octobre, huit jours seulement après sa rentrée à Paris, Mme Barat recevait l'annonce qu'une petite communauté, très fervente, très austère, très dévouée au Cœur de Jésus, établie depuis trente ans à Annonay, dans l'Ardèche, venait d'être réunie à sa Société. Elle-même avait préparé, traité et accepté cette réunion, car elle avait reconnu dans cette humble famille des signes visibles de prédestination. En l'année 1800, une pieuse fille d'Annonay, nommée Marie Meinier, étant un jour à genoux dans l'église des Pénitents, précédemment chapelle de la Compagnie de Jésus, avait, disait-elle, eu communication qu'en ce moment se fondait quelque part une Société consacrée à glorifier le sacré Cœur de Jésus-Christ. Elle avait en même temps reçu la promesse qu'un jour une maison de cet ordre serait donnée à sa petite ville. Alors une troupe de vierges lui étaient apparues vêtues de l'habit qui fut, en effet, adopté par le Sacré-Cœur. Deux autres saintes filles, Mlle Marie Décemond, âme d'une forte trempe, et Mlle Anne Risson, protestante convertie, éclairées des mêmes lumières, prévenues des mêmes grâces, avaient commencé à vivre sous une même règle. De là bientôt naquit une communauté qui se consacra à l'éducation des enfants, dans les petites écoles. Le sacré Cœur de Jésus devint leur grande dévotion. Mlle Anne Risson, devenue mère Augustin, avait entendu, pendant son action de grâces, une voix qui lui disait : « Ma fille, prends racine dans le Cœur de Jésus ! » Sans comprendre encore toute la portée de cette parole, la petite communauté s'était consacrée, dès 1826, à ce divin Cœur ; elle en avait pris le nom ; elle travaillait surtout à se pénétrer de son esprit. Aussi, dès qu'elle connut la Société établie par Mme Barat, elle se donna à elle comme l'enfant qui reconnaît sa mère et se jette dans ses bras. Mme Prevost, chargée d'opérer la réunion, mandait à sa supérieure : « J'ai trouvé là quatorze religieuses, toutes également heureuses de leur adoption. Elles n'y ont mis aucunes conditions ni réserves. Leur candeur, leur dévouement, leur cordiale charité, l'extrême délicatesse de leurs sentiments sont le fruit de l'esprit de foi semé dans ces montagnes arrosées des sueurs de saint François Régis. Aussi, en m'en retournant à la Ferrandière, après avoir reçu les ouvertures de ces âmes, je me frappai la poitrine comme saint Antoine quittant saint Paul, et je me dis, à plus juste titre : Malheureuse que je suis, je n'ai pas encore commencé à être religieuse[1] ! »

---

[1] Fondation d'Annonay. Archives du Sacré-Cœur. — Et *Lettres circulaires*, t. 1, p. 18 et 19.

M^me^ Barat donna pour supérieure à la fondation d'Annonay une sainte veuve, M^me^ Granon, qu'elle estimait propre non seulement à cette entreprise, mais encore au plus grandes charges. Elle s'appelait de son nom Anne-Marie-Henriette Chauvet, et elle avait vu le jour, pendant le règne de la Terreur, à Valbelle, dans les Basses-Alpes. Son père, sauvé de la guillotine, après quinze mois de détention, l'avait emmenée à Noyer, où il exerçait la charge de notaire et les fonctions de maire, puis l'avait fait élever à Digne par deux pieuses dames, anciennes ursulines chassées de leur couvent. A l'âge de dix-neuf ans, Henriette avait épousé un homme qui l'adorait, et elle vivait heureuse dans la ville de Sisteron, au milieu d'une société dont son aménité faisait le charme, quand la santé de son mari vint troubler ce bonheur, en lui faisant appréhender ce qu'elle redoutait le plus. Souvent, c'est par la brèche que Jésus entre dans les âmes : le malheur ouvrit celle de M^me^ Granon à l'envahissement de l'amour divin. Elle racontait qu'un jour, se trouvant à table, elle se sentit si violemment embrasée de cette sainte flamme qu'elle fut contrainte de se retirer dans une chambre voisine, où le Seigneur lui fit voir une multitude de couronnes, pendant qu'une voix lui disait : « Elles sont destinées à tes filles. » M^me^ Granon n'avait de son mariage que deux filles, mais plus tard elle comprit que cette promesse s'appliquait à sa nombreuse famille spirituelle. Privée de son mari en 1822, tout occupée de ses trois enfants, parmi lesquels était un jeune fils de onze ans, elle attendit 1825 pour entrer comme postulante au Sacré-Cœur de Grenoble, qu'elle édifia par sa douceur, son esprit de pénitence et son application à l'oraison, joints à une sérénité qui n'était pas de ce monde. En 1831, sa fille aînée, Rosine, la rejoignit au Sacré-Cœur. Ce fut le sujet de cette belle félicitation de M^me^ Barat : « Quelle gloire pour vous, ma fille, d'avoir donné une épouse à Jésus-Christ ! Et que vous devez vous estimer honorée de marcher à sa suite ! car elle vous précédera, elle qui peut chanter le Cantique des vierges et qui doit suivre l'Agneau partout où il ira. Mais au moins ne vous laissez pas surpasser en amour et en fidélité[1]. » La recommandation que fit la mère générale à M^me^ Granon, en la plaçant à Annonay, fut « de ne pas négliger son attrait pour l'oraison et la vie intérieure ». — « Joignez Marthe à Marie, et si l'une doit dominer, que ce soit la dernière. Nous n'obtiendrons rien que par la prière[2]. »

La fondation d'Annonay n'était qu'un prélude à de nouvelles œuvres. Le 10 novembre, M^me^ Barat adressa à la Société une lettre circulaire destinée à stimuler le zèle de ses filles : « Plus que jamais, écrivait-elle, il nous convient de dire avec l'apôtre : *Renouvelez-vous dans l'esprit de votre vocation. La charité de Jésus-Christ nous presse.* Les temps pressent aussi. Vous connaissez une partie des horreurs qu'enfante chaque jour une impiété jusqu'ici inconnue à la terre, et les monstres que porte notre malheureuse patrie. Opposons à ces ennemis, qui frémissent de notre nom et de notre existence, la prière accompagnée de vertus plus parfaites. Ah ! surtout que le zèle du salut des âmes se réveille dans notre Société. Imitons dans leur ardeur et leur persévérance les suppôts de l'enfer ; sauvons ce qu'ils veulent perdre, et que les méchants ne soient pas plus forts en haine que nous le serons en amour. Inspirons à la jeunesse qui nous est confiée, aux pauvres comme aux riches, une foi vive, une extrême horreur du péché, la crainte des jugements de Dieu, l'attachement inviolable à son Église sainte. Gravons fortement dans ces cœurs les vérités terribles de la religion ; les tempêtes les attendent, il faut que leur foi soit établie sur le roc. »

---

[1] La Ferrandière, 17 novembre 1831.

[2] Rome, 1^er^ décembre 1832.

Cette lettre était un adieu. Le même jour, 10 novembre, M^me^ Barat partit pour une grande tournée. Oubliant son état d'infirmité et d'impuissance, elle allait raffermir ses maisons du Midi ébranlées ou menacées par les événements, semer des fondations nouvelles sur son passage et embraser les âmes des flammes des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Ses lettres éclairent sa route d'une vive lumière. Elle sont tout en Dieu ; et, par un beau contraste, tandis que chez elle le corps, infirme, brisé, se traîne avec peine sur la terre, l'âme plane dans le ciel.

M^me^ Barat s'arrêta d'abord à Orléans, où M^gr^ de Beauregard, alors plus qu'octogénaire, la pressa de lui accorder une maison de son ordre. « Notre ami d'Orléans, écrivait-elle alors à la mère Grosier, pense à nous attirer dans sa ville épiscopale. Nous ne le pouvons pas encore, et il nous faut attendre. »

Tours, où elle fut ensuite, ne lui sembla pas davantage mûre pour un établissement. Elle se rendait de là vers Lyon par Châteauroux quand, en traversant cette dernière ville, une troisième et grave chute sur son même pied malade faillit l'arrêter presque au début du voyage. Elle le continua quand même. « Je n'y ai fait d'abord aucune attention, quoique j'en souffrisse beaucoup, » écrivait l'énergique mère. Puis gaiement, elle ajoutait : « J'ai eu quelquefois la pensée que c'était le diable qui me poussait par-ci par-là pour me faire tomber. Cela prouve trop bien que je n'ai guère d'empire sur lui. Priez donc afin que je le domine pour moi et pour les autres[1]. »

Près de Lyon, autre incident. Elle était presque aux portes, lorsque survint la nouvelle qu'une terrible insurrection venait d'y éclater. Il fallut s'arrêter à Tarare. « Que cette halte m'a été pénible ! écrivait alors cette mère alarmée. Que d'inquiétudes sur Lyon, sur Paris, sur tout ce qui m'est cher ! Il faut sans doute tout remettre entre les mains de Dieu. Mais que je souffre d'être si loin en de pareilles circonstances ! »

---

[1] A Mme de Limminghe, Lyon, 3 décembre 1831.

Pendant ce temps-là, le canon se faisait entendre sur les hauteurs de Lyon. Quarante mille ouvriers réduits à la famine par le chômage forcé, excités par les meneurs du parti démagogique et les apôtres de la secte saint-simonienne, étaient descendus dans la rue en criant : « Du travail ou la mort ! » Après une lutte meurtrière, les troupes régulières durent évacuer la ville, qu'elles laissèrent en proie au socialisme victorieux. Ce n'était que le commencement des obstacles de tout genre qui allaient intercepter cet itinéraire de M^me^ Barat.

Enfin le 24 novembre, le maréchal Soult et le duc d'Orléans ayant vaincu les insurgés, M^me^ Barat entra à Lyon, où elle apparut au milieu de ses filles comme l'ange de la paix. Elle, qui avait une si grande frayeur de l'émeute, ne se trouvait pas plus tôt jetée dans la mêlée, qu'elle n'y faisait plus paraître que son calme, sa force d'âme, sa confiance joyeuse. « Mes sœurs, écrivait-elle en parlant de l'entrée de ses compagnes à Lyon, mes sœurs ne s'attendaient pas à la réception que nous y avons eue : tocsin, canon, fusillade et tout ce qui s'ensuit. » Toujours indulgente, surtout pour les malheureux, elle écrivait encore : « Les ouvriers ne voulaient que de l'ouvrage et de pain ; on aidera l'industrie, c'est tout ce qu'il faut à Lyon. » Puis plaçant les esprits au-dessus des frayeurs que les pessimistes ne manquent jamais de semer en de pareils temps : « Les peureux craignent toujours que ce calme ne dure pas. Pour nous, remettons-nous-en à la divine Providence et à la tutelle de Marie : nous sommes entre ses mains[1]. »

Il y avait donc alors une grande perturbation dans les esprits. Affolées de terreur, tremblantes devant l'avenir, des têtes mal faites en cherchaient le secret dans cette confusion de prophéties apocryphes qui, sans cesse démenties, n'en ont pas moins le don de séduire sans cesse les imaginations ingénieuses à leur faire dire tout ce que bon leur semble[2]. On y menaçait Lyon des dernières extrémités : à telle date qu'on fixait la ville serait brûlée, les prêtres massacrés, les églises en cendres, les murailles en ruines. Ces abaissements du bon sens, ces corruptions de la foi indignèrent la religion raisonnable et solide de M^me^ Barat. « Quel siècle d'imagination que le nôtre ! écrivait-elle à M^me^ de Gramont ; si j'avais le temps de vous raconter tous les *fagots* de dévotes, vous en ririez de pitié. Ce sont de vraies folies ! » — Et dans une autre lettre : « La tranquillité paraît tout à fait remise à Lyon. Les prophéties disaient que les troubles recommenceraient les 15, 16 et 17. Comme de coutume, elles ont trompé les crédules, mais non pas votre mère qui se renferme dans son *Credo*. Je pense que c'est le plus sage[3]. »

Ce moment si difficile, cette ville si troublée, cette société si terrifiée, étaient pourtant le moment, la ville et le milieu dont le Seigneur avait fait choix pour engendrer la première famille de ces *femmes fortes* que M^{me} Barat appelait de ses vœux, et dans lesquelles elle voyait l'espérance du monde.

---

[1] A Mme de Gramont, 4 décembre, et à Mme de Limminghe 10 décembre 1831.

[2] Il en était ainsi déjà du temps de Gerson, qui écrivait : « In hoc senio seculi, in hac hora novissima, in præcursione antichristi, mundus tanquam senex delirus phantasias plures et illusiones somniis similes pati habet, etc. » (Gerson, *Tract. de distinct. verarum visionum a falsis.*)

[3] La Ferrandière, 22 décembre 1831.

Depuis quelques années, il existait à Lyon, sous le nom d'*Enfants de Marie*, une association d'anciennes élèves du Sacré-Cœur auxquelles s'était joint un certain nombre d'autres chrétiennes de la même ville. Celle qui les avait groupées et qui les dirigeait était la maîtresse générale du pensionnat de la rue Boissac, M^{me} Edmée Lhullier, nièce du Père Druilhet. Elle était comme lui de la ville d'Orléans, où elle avait puisé, dans le pensionnat de la Visitation, cette force de vertu qui fit bientôt d'elle le soutien, l'exemple, l'apôtre d'une famille où son nom est encore en bénédiction. Appelée à la vie religieuse, mais retenue par son père dans sa ville natale, elle se fût résignée à entrer aux Augustines de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, où son oncle était chirugien en chef, si le Père Druilhet ne lui eût dénoncé le venin dont le jansénisme avait infecté cette communauté. Edmée racontait qu'elle-même, à cette époque, s'était vue une fois transportée en rêve dans une grande ville, où, entrant dans une maison dont la porte était surmontée d'un cœur, elle avait été reçue par des religieuses inconnues qui l'appelaient leur sœur. A quelque temps de là, juillet 1818, Edmée étant venue à Paris avec sa mère, pour voir le Père Druilhet et le consulter sur sa vocation, fut conduite par lui à la petite maison que le Sacré-Cœur occupait alors dans la rue des Postes. Quel ne fut pas son étonnement d'y retrouver exactement tout ce que son rêve lui avait montré ! Elle dut repartir cependant, sur l'ordre de son père ; mais son choix était fixé. A la fin de cette même année, ayant perdu ce père après l'avoir assisté, consolé, rendu chrétien, elle s'était empressée d'entrer, le 7 janvier 1819, dans la Société que Dieu lui avait désignée si merveilleusement[1]. Aussi instruite que pieuse, possédant une très remarquable puissance d'attraction, la zélée institutrice des enfants de Marie de la rue Boissac avait pour devise cette parole de M^{me} Barat : « Une religieuse du Sacré-Cœur doit être le trait d'union entre les âmes et Dieu. » Cependant, à l'arrivée de la mère générale, sa réunion pieuse n'était encore qu'un petit noyau enfoui sous terre ; mais l'œil de celle-ci avait déjà saisi quel fruit en sortirait, sous la bénédiction de Dieu et de Marie.

Elle demanda au Père Druilhet de donner à l'association les statuts qui, aujourd'hui, la régissent encore. « Aider les jeunes filles et les femmes du monde à persévérer dans la foi, dans la piété, dans la charité et dans la modestie ; les encourager dans l'accomplissement des devoirs de leur état ; leur ménager enfin des secours spirituels parmi leurs difficultés, et des consolations aux peines de la vie, » tel fut le but assigné à cette institution. D'après les mêmes statuts, l'exercice de la prière, l'audition fidèle de la parole de Dieu, la fréquentation régulière des sacrements, la dévotion à Marie, l'entretien des relations de l'amitié chrétienne, un saint concert dans les œuvres de miséricorde furent donnés aux congréganistes comme « moyen d'assurer leur persévérance, en procurant la gloire du Cœur adorable de Jésus et du saint Cœur de sa mère. » A cette fin, la Société se plaçait sous le patronage de l'Immaculée Conception de la Vierge; elle avait son Conseil constitué et renouvelé par voie d'élection, son supérieur et directeur ecclésiastique, ses exercices de piété, sa retraite annuelle, ses réunions de chaque mois pour le travail commun et l'assistance des pauvres. *La religion vraie et immaculée devant Dieu notre Père*, dit saint Jacques, *la voici: Assister les indigents dans leur infortune, et se garder pur de la corruption du siècle.* C'était presque tout le programme primitif des Enfants de Marie.

---

[1] Note de M. Lhuillier, son frère, dix pages in-8°.

Ces bases une fois posées, M^me^ Barat résolut de faire sortir la confrérie de son humilité, en lui assurant d'abord l'appui de M^gr^ l'archevêque de Lyon, qui lui donna un de ses vicaires généraux comme directeur ecclésiastique. Elle allait bientôt la faire autoriser par le Saint-Père, et la constituer, sur le même modèle dans toutes les maisons de sa Société.

Le 11 février, une réunion préparatoire eut lieu, dans laquelle le Père Druilhet, avec son éloquence simple, exposa aux associées la grandeur, le but et la pratique de l'œuvre. On voit quels fruits de salut ce Père en espérait par ces lignes écrites, peu de temps après, à M^me^ Barat: « Prions la sainte Vierge de prendre sous sa protection cette œuvre encore naissante. Quel bonheur si, par elle, l'esprit du Sacré-Cœur s'étend dans les familles! Vraiment, je me sens consolé par cette pensée; car enfin, le Cœur de Jésus ne doit-il pas se répandre et être aimé partout[1]? »

Le 25 mars, la *Congrégation* se constitua tout à fait par la nomination des principales dignitaires. M^me^ Barat était absente, mais la lettre qu'elle répondit en cette occasion à la secrétaire, M^lle^ Zoé de Varax, montre quel vaste champ elle ouvrait déjà au zèle de ce petit cénacle: « Comme mon cœur se dilate à la pensée du bien qui résultera de cette œuvre! Je suis bien aise que votre ville ait été choisie pour le berceau de cette heureuse association. L'exemple de Lyon, que j'aimerai à citer, électrisera, j'en suis sûre, tant de jeunes cœurs qui ne demandent, pour aimer et imiter ceux de Jésus et de Marie, que de les connaître davantage[2]. » Et dans une autre lettre: « Votre mission est sublime, et je ne crains même pas de l'appeler un apostolat, car vous devez être apôtres dans ce monde corrompu. Ramener par vos exemples vos compagnes égarées; encourager les lâches qu'arrête le respect humain; arracher enfin ses proies à l'enfer même, que ne pouvez-vous pas faire, soutenues que vous serez par cette association, portées dans cette barque, placées sous la garde de l'Étoile de la mer qui vous éclairera dans cette nuit de notre temps, et qui vous défendra des écueils et du naufrage ! Non, l'enfer même ne peut rien contre les Enfants de Marie[1]. »

---

[1] Lyon, 21 mars 1832. Autogr.

[2] Avignon, 28 mars 1832.

Une œuvre qui semblait le complément naturel de l'institution des Enfants de Marie était celle des retraites pour les dames du monde. Mme Barat s'en occupa immédiatement. « L'établissement de ces retraites, mandait-elle à Turin dès le commencement de l'année, est une chose que je désire depuis longtemps. Cette pensée vient de Dieu, et j'ai la confiance qu'il en bénira le fruit. Nul doute que ce ne soit le moyen le plus efficace pour renouveler la haute société. Faites donc tous les sacrifices possibles pour les instituer ; et si votre clôture doit en souffrir un peu, n'en ayez pas d'inquiétude. Je vais m'occuper à en régler avec vous tout le détail ; car le moment est venu, ma fille, de nous oublier et de tout souffrir pour procurer la gloire de Notre-Seigneur[2]. » — « Ce que je voudrais, écrivait-elle de même à quelques semaines de là, c'est que cet usage des retraites s'établît dans nos maisons, et qu'on ne craignît pas de se gêner huit jours par an, pour produire ce fruit. Ah ! quand on se donne partout tant de souci pour perdre les âmes, ne devrions-nous pas en prendre au moins autant pour les sauver[3] ? »

Elle régla donc que, chaque année, les religieuses du Sacré-Cœur, appelant dans leurs maisons un prédicateur qui fût un véritable ouvrier apostolique, inviteraient à suivre les exercices de la retraite les personnes du monde, et particulièrement les Enfants de Marie. Turin avait eu l'honneur de l'initiative ; Chambéry ne tarda pas à suivre son exemple. Mme Barat se faisait écrire la relation de ce qui s'était passé de plus édifiant dans ces journées de grâces, et elle la communiquait à chacune de ses familles, « afin d'exciter leur émulation. » Lyon, Grenoble, Paris, puis Amiens, Beauvais, Poitiers et Niort, eurent des réunions semblables et non moins fructueuses. On ne tarda pas à voir l'usage s'en établir, s'en généraliser ; et l'on ne saurait dire s'il est une autre œuvre de Mme Barat qui ait fait et qui fasse encore plus de bien que celle-là.

Le lendemain même de la première réunion préparatoire des Enfants de Marie, le 12 février 1832, Mme Barat, quittant Lyon après trois mois de séjour, se rendit à Avignon. Ses filles y étaient encore logées provisoirement dans l'hôtel du vénérable marquis de Vidaud ; elle venait préparer et presser leur translation dans l'ancien couvent des Carmes qui, actuellement, servait de magasin de garance. « Cette petite famille allait bien en tous sens, » comme elle l'écrivait. Tout était donc à la joie : elle fut de courte durée.

---

[1] Voir le *Recueil des lettres sur l'institution des Enfants de Marie.*
[2] A Mme de Limminghe, Lyon, 13 janvier 1832.
[3] A la même, Avignon, 28 février 1832.

Ce fut à Avignon que la supérieure apprit une nouvelle appréhendée depuis plus de six mois : le choléra était à Paris : « Je reçois à l'instant votre lettre qui m'apprend l'apparition du fléau, écrivait-elle le 3 avril à M^me^ de Gramont ; comment n'être pas inquiète ? Je ne vivrai plus que de cela ! »

Venu des bords du Gange, le *choléra-morbus*, après avoir exercé ses ravages des rives de l'Inde aux extrémités orientales de la Sibérie asiatique, était entré en Europe en 1830. La Russie, la Bohême, la Gallicie, l'Autriche, l'Écosse, l'Angleterre, l'avaient eu tour à tour pendant l'année suivante. Enfin, au mois de mars 1832, Paris venait de se livrer aux folles joies de la mi-carême, lorsque le fléau s'abattit sur cette population, enivrée, depuis deux ans, d'orgueil, d'impiété et d'anarchie. Résistant à tous les remèdes, déjouant tous les calculs, allant, revenant sur ses pas, frappant sans distinction d'âge, de personne, et de condition, il étendait partout sa puissance mystérieuse. Dans le même temps à Lille, à Besançon, à Beauvais, à Amiens, le Sacré-Cœur le voyait aux portes de ses maisons. « Il va tout parcourir, surtout les grandes cités, écrivait M^me^ Barat. Ah ! demandez avec ferveur que le Cœur de Jésus nous protège. Mettons-nous sous la protection de Notre-Dame des Sept-Douleurs. La prière seule apaisera la colère de Dieu, justement irrité : seule, elle peut nous délivrer de ce terrible fléau[1]. »

Il moissonna des milliers d'hommes, et déjà, à la semaine sainte, il avait fait de Paris un immense tombeau, comme le disait cette lettre de M^me^ Barat : « Paris est maintenant la cité de la mort. Ah ! quand est-ce que les lamentations de Jérémie ont été chantées plus à propos que dans ces jours de tristesse ? Encore, si Jérusalem coupable se convertissait ! Un grand nombre de pécheurs reviennent à Dieu, sans doute, mais ce sont les particuliers, et non ceux qui gouvernent. Prions pour eux. La France ne sera sauvée que par l'humilité et par la prière ; mais nous en sommes si loin ! »

A quelques jours de là, M^me^ Barat faisait savoir à la mère Duchesne que le plus intelligent et le plus énergique de ces gouvernants d'alors, M. Casimir Périer, se mourait du même mal. « Que de calamités, ma chère Philippine, votre cousin Casimir n'en reviendra pas. Il était notre espérance ; car, au moins, c'était une bonne tête. Priez pour nous, afin que nous profitions de tant de maux pour nous convertir[2]. » Une des dernières paroles de l'homme d'État mourant avait été celle-ci : « Revenez au catholicisme, ou vous êtes perdus. »

C'est dans ces jours funèbres que l'on vit éclater, chez M^me^ Barat, tout ce que peut contenir de tendresse, de dévouement, de foi, le cœur d'une mère, d'une victime, d'une sainte. Sollicitant des nouvelles, et toutefois n'ouvrant plus ses lettres qu'en tremblant, elle se plaignait de vivre dans une angoisse continuelle : « Quelle attente ! s'écriait-elle ; que cette épreuve est longue ! Quand le courroux du Ciel sera-t-il apaisé ? » Dans ce but, tantôt elle-même se dévouait à l'immolation, comme à son juste partage : « Je souffre, les émotions me brisent physiquement et moralement. Je souffre, c'est pour le mieux : cela ne m'est-il pas dû ? » Tantôt elle faisait appel à la science des plus grands médecins de cette époque, le docteur Récamier, le célèbre Dupuytren, dont elle envoyait partout les consultations. Mais elle avait surtout recours au Médecin céleste. Elle mit les maisons de sa Société sous la garde de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; elle commanda à Mme Eugénie de Gramont d'élever dans sa chapelle un autel à saint Roch. Elle pressait ses communautés et ses pensionnats de redoubler de ferveur. Cette ferveur était grande dans la maison de Paris. Le Père Druilhet, l'ayant visitée à cette époque, en prit sujet de dire aux religieuses : « Ne craignez rien, mes chères sœurs, vous glorifiez le sacré Cœur, le sacré Cœur vous protégera. Votre porte est marquée avec le sang de l'Agneau : l'ange exterminateur ne vous frappera pas[1]. »

---

[1] A Mme de Limminghe, 18 avril 1832.

[2] Aix, 8 mai 1832.

En effet, depuis un mois d'une mortalité sans exemple, on s'étonnait de voir que, seul de tout le quartier le Sacré-Cœur échappât à la contagion. « Le Gros-Caillou est à moitié dépeuplé, écrivait Mme Barat ; mais nos sœurs sont restées intactes jusqu'ici, quand tout tombe autour d'elles. »

Elle ne fut pas ingrate. En ce temps-là, « la charité eut son jour de bataille, » comme s'exprime Fénelon, et Mme Barat fut une des premières à répondre à l'appel de l'Église et de ses chefs.

Aux premières atteintes du mal qui décimait son troupeau, Mgr de Quélen écrivit en ces termes aux curés de Paris : « Soyons miséricordieux comme notre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les méchants et les bons, voilà toute ma politique : c'est celle de saint Vincent de Paul, qui au sein de factions qui déchiraient son pays, répondait à ceux qui l'interrogeaient sur ses opinions : « Je suis pour Dieu et pour les pauvres[2]. » Alors l'archevêque, qui, depuis 1830, n'avait pas osé se montrer publiquement, sortit du Sacré-Cœur et reparut parmi son peuple. A la tête de son clergé, on le vit parcourir les quartiers les plus éprouvés, visiter les hôpitaux, organiser les ambulances, et procurer aux cholériques les secours de sa charité comme ceux de son ministère. Il fit plus : le 23 avril parut une lettre pastorale annonçant qu'il adoptait les orphelins et orphelines pauvres que le fléau multipliait chaque jour par centaines dans son diocèse. « Je suis Joseph, votre frère ! disait-il dans cette lettre, ne craignez point et ne vous troublez point de ce qui est arrivé, c'est par la volonté de Dieu. Il a changé en bien le mal qu'on a voulu me faire, afin de se servir de moi pour en sauver plusieurs. »

---

[1] *Journal de la maison de Paris*, par Mme d'Avenas.

[2] *Vie de Mgr de Quélen*, par le baron Henrion, p. 214.

Le 27 avril, Mme Barat venait de lire ce mandement, qu'elle trouvait « digne de saint Chrysostome, de Belzunce, de saint Vincent de Paul » ; et le cœur tout embrasé de ces généreuses paroles, elle avait communié, quand, descendant de la Table sainte, elle eut une inspiration dont elle fit part aussitôt à Mme de Gramont : « Ce matin, ma fille, il m'est venu une pensée dans mon action de grâces. . . . Ce serait de recueillir douze à quinze petites orphelines du choléra, qui seraient logées, nourries, vêtues chez nous à nos frais, et avec le concours de nos pensionnaires. Quelle belle œuvre en ce moment ! » Le lendemain elle insista de nouveau sur ce sujet : « J'ai encore rêvé à nos orphelines ; si vous pouvez les adopter, que je serai donc contente ! Il me semble que nous serions toutes protégées par elles : cette œuvre nous garderait. »

Le projet, communiqué à la communauté et au pensionnat de l'hôtel Biron, y fut accueilli comme une pensée de Dieu : « J'en ai pleuré de joie, » répondit Mme de Gramont. Aussitôt la mère Barat s'occupa, dans ses lettres, d'organiser avec elle cette œuvre inspirée dans la communion ; et, au mois de juin, le jour même de la fête du Sacré-Cœur, l'orphelinat fut installé dans la maison de Paris.

Mme Barat reçut le prix de cette charité. La maison de Paris continua d'être préservée ; les maisons de la province furent pareillement épargnées. Ainsi l'on vit justifiée encore une fois cette parole de saint François de Sales : « Dieu prendra soin des enfants de ceux qui auront pris soin des enfants de Dieu. »

Cependant Mme Barat continuait ses visites parmi les villes du midi. D'Avignon, elle se rendit d'abord à Perpignan, où ses filles avaient été chassées de leur demeure. Obligées de se cacher pendant plusieurs mois, elles avaient trouvé la plus généreuse hospitalité au milieu des familles chrétiennes du Roussillon. La mère fondatrice fut suppliée de ne pas les rappeler : on craignait qu'une fois parties elles ne revinssent plus. Elles restèrent dans le pays, et elles y gagnèrent d'être de mieux en mieux connues. « Mais ce sont de vraies religieuses ! » se disait tout le monde avec étonnement. On leur trouva ensuite un modeste abri dans la

PERPIGNAN. CHAPELLE DE LA MAISON DU SACRÉ-CŒUR.

rue Saint-Sauveur, où elles avaient rassemblé une vingtaine d'élèves. C'est là que Mme Barat venait leur apporter ses secours, ses encouragements et sa confiance en un meilleur avenir.

Peu de temps après, une affaire entamée depuis longtemps la força de se rendre dans la ville d'Aix en Provence. Une chrétienne de cette ville, Mlle Geneviève Chaniac, qui y tenait un pensionnat, offrait au Sacré-Cœur d'en prendre la direction. L'offre n'était pas séduisante : la maison avait de lourdes dettes, et les pensionnaires se distinguaient surtout par leur indiscipline, rachetée, il est vrai, par un très bon cœur. Mme Barat eut bientôt la preuve de l'un et de l'autre. Après d'infructueuses négociations, elle allait repartir, profitant de l'heure de la messe afin de se dérober aux plaintes des enfants ; mais le bruit de la voiture les avait averties. Aussitôt, en un clin d'œil, toutes s'échappent de la chapelle, et, laissant seuls à l'autel le prêtre et son servant, accourent barrer le passage à la mère générale, en pleurant et criant : « Nous voulons être du Sacré-Cœur ; vous ne partirez pas, vous serez notre mère ! » En vain celle-ci essaya-t-elle de résister : on sait ce que devenaient les résistances de Mme Barat devant les larmes des enfants ! La réunion fut conclue ; et lorsque, le 3 mai, la supérieure retourna chez Mlle Chaniac, celle-ci vint sur la route très loin, à sa rencontre, lui présenter les clefs de son établissement dans une corbeille revêtue de feuilles de laurier. Mmes Kerulvay et Annette Klosen furent appelées de Perpignan et de Lyon pour cette fondation nouvelle, à laquelle Mme Barat présida elle-même pendant quelques semaines. « C'est une habitation agréable, quant à la position et aux jardins, écrivait-elle le 4 mai à Mme de Gramont. Si nous pouvons bâtir plus tard, ce sera charmant. Il était essentiel que nous ne perdissions pas cette occasion unique de nous placer dans cette cité. Au moins, nous aurons planté ; ce sera à Notre-Seigneur à arroser et à faire croître : la prière aidera. »

Cependant Mme Barat commençait à se sentir renaître : sa poitrine, pour laquelle on avait eu des alarmes, respirait plus à l'aise sous cet heureux climat. Son cœur aussi s'y sentait dilaté, et elle disait sa joie d'y retrouver, le long des chemins, des croix de Mission très belles, très honorées, que les gens du pays avaient défendues contre les profanateurs. Mais son pied restait toujours sans mouvement : il résistait à tout remède ; on craignait l'ankylose. Mme Barat répugnait à retourner aux bains d'Aix, qu'on lui conseillait encore comme ressource suprême. « Ce n'est pas, disait-elle, la place d'une religieuse. » Elle avait une confiance meilleure dans les prières que ses filles faisaient pour elle de toutes parts ; et encore ne les demandait-elle que pour la guérison et l'avancement de son âme. « Où en sont vos progrès ? écrivait-elle à l'une d'elles. Quel temps pour en faire de doubles ! Hélas ! je suis la seule peut-être qui ne marche pas !

Priez donc pour ce miracle. Ah ! celui-là, je consens de grand cœur qu'il s'opère[1]. »

C'est dans ces circonstances que Mme de Limminghe étant venue à Aix, lui proposa de l'emmener à sa maison de Turin, où elle lui promettait les soins d'un médecin habile, un séjour salutaire et de ferventes prières. C'était d'ailleurs un premier acheminement vers Rome, où la mère générale avait promis de se rendre. Le 22 mai, toutes deux prirent la route de l'Italie. L'heure des miséricordes est près de sonner pour Mme Barat.

---

[1] A Mme de la Croix, 18 mai 1831.

SACRÉ-CŒUR D'AIX, PAVILLON VENDOME.

Ce joli monument servait de pied à terre au duc de Vendôme quand il allait combattre pour soutenir les droits du petit-fils de Louis XIV. La présence de Madame de Sévigné et de sa fille, la comtesse de Grignan, y a aussi rattaché leur souvenir.

CHAPITRE III.

MADAME BARAT A TURIN. — SA GUÉRISON, SA RETRAITE AU CASINO.

Mai à octobre 1832.

LE 22 du mois de mai 1832, M^me^ Barat et sa compagne, heureuses d'une réunion qu'elles avaient longtemps souhaitée, s'acheminèrent vers Turin, par la route de Nice. Arrivées au pont du Var, notre frontière d'alors, elles se furent à peine montrées qu'elles se virent arrêtées comme personnes suspectes. On mena M^me^ de Limminghe au poste militaire, puis de là chez le maire, puis chez le consul sarde, escortée partout par une foule grossissante d'enfants et de curieux. Malgré leurs explications, les deux mères se voyaient en risque de ne pouvoir continuer leur voyage. Ce fut seulement après minuit que le commissaire de police, touché par le ton sincère et doux de M^me^ Barat, les autorisa à se remettre en route.

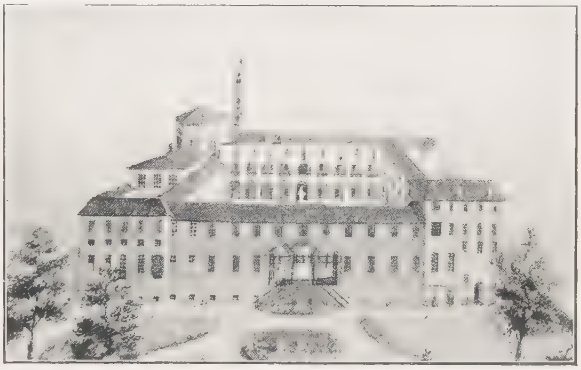
Quelle était la cause de cette étrange vexation ? On cherchait à cette époque la duchesse de Berri, qu'on savait débarquée secrètement en France. Des ordres d'arrestation avaient été donnés à toutes les frontières, et la douane venait de faire à M^me^ de Limminghe l'honneur de la prendre pour cette princesse[1].

C'était, dans ce temps-là, un terrible passage que celui de Nice à Turin par le col de Tende. Au bourg de Tenda, la route s'enfonçant dans une gorge profonde, entre deux murailles de rocher, conduisait tout à coup devant une montagne conique, presque à pic, qu'il fallait escalader pendant plusieurs heures. La neige la couvrait alors, et personne ne l'avait encore franchie depuis l'hiver. Les voyageuses la gravirent au petit pas des chevaux ; mais, arrivées au sommet, elles purent reconnaître qu'il ne serait pas possible de descendre l'autre versant autrement qu'en traîneau. Aussitôt vingt-deux hommes qu'on avait expédiés d'avance en ce lieu démontent les roues de la voiture, s'y attellent eux-mêmes, et la traînent avec une rapidité effrayante, sur la neige, parmi les rochers, au bord des précipices où plusieurs fois elle fut sur le point de disparaître. Seule Mme Barat, ne pouvant marcher, était restée dans l'intérieur, pendant que ses compagnes essayaient de descendre à pied, armées de longs bâtons ferrés et dans la neige jusqu'aux genoux. Il fallait se presser : le maître de poste qui servait de guide signalait à l'horizon l'approche d'un violent orage. Il éclata, en effet, au moment où l'on venait d'atteindre la vallée[1]. « Dieu et ses bons anges nous ont bien protégées dans ce périlleux voyage. Nous sommes enfin parvenues au gîte saines et sauves, » écrivait Mme Barat en arrivant à Turin.

---

[1] *Récit de Mme de Limminghe*, Document n° 51.

Cette maison de Turin allait devenir pour elle une sorte de Thabor où Dieu, la retirant enfin de l'infirmité, se préparait à donner à son corps et à son âme une nouvelle vie.



PREMIÈRE MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE TURIN, DITE : DU CRUCIFIX ; ANCIEN ET BEAU COUVENT CÉDÉ A LA SOCIÉTÉ PAR LE ROI CHARLES FÉLIX ET LA REINE MARIE CHRISTINE EN 1823.

Dès le jour de son arrivée, elle se sentit dans un lieu de sanctification. C'était comme une atmosphère céleste qui portait le repos dans tout son être. « La foi et la prière sont en honneur ici, mandait-elle le 28 mai. On s'y reposerait si l'on pouvait oublier la patrie ; mais elle renferme des objets si chers qu'il est impossible de ne pas y retourner sans cesse par le cœur et la pensée[2]. » Et quatre jours après : « Je suis dans une famille que Dieu bénit visiblement ; toutes sont si religieuses et leur mère si fervente ! Au fond, on a raison d'aller au plus parfait, car nous approchons de la fin, et pourquoi tant s'épargner ? Ce serait une folie. Hélas ! c'est bien assez que votre mère en tienne : il faut au moins que ses filles soient plus sages qu'elle[3]. »

La maison du Crucifix réunissait donc alors tout ce qui est capable de réjouir les yeux d'une sainte. La supérieure, que nous n'avons fait encore qu'entrevoir, était d'une des meilleures familles de Louvain. Le comte de Limminghe, son père, avait traversé les prisons de la Terreur, puis celles de l'Empire. C'est alors que sa fille, toute jeune qu'elle était, avait fait la promesse d'entrer un jour en religion, si ce cher prisonnier lui était rendu. Elle le retrouva ; mais bientôt elle le vit expirer, lui et sa femme, à Nice, au début d'un voyage en Italie, empoisonnés, croyait-on, par un misérable qui s'empara de leurs biens. Ainsi éprouvée dès la plus tendre enfance ; restée, à l'âge de vingt ans, chargée de ses deux jeunes frères, qu'elle ramena chez ses tantes, au château de Gentinnes, Mme de Limminghe avait reçu de ces événements une impression de tristesse dont le fond de son caractère se ressentit toujours. Ils lui inspirèrent une religion grave, une tendre dévotion envers la Mère de douleurs, et un amour de Dieu seul, qui l'eût fait se consacrer à Lui, dès ce temps-là, si l'éducation de ses frères ne l'avait enchaînée au foyer domestique.

---

[1] Relation de Mme d'Anglade. [2] A Mme de Gramont, 28 mai 1832. [3] A la mère Grosier, 2 juin 1832.

Ce fut au mois de février 1813 que Mlle de Limminghe entra au Sacré-Cœur de Dooresele, à Gand. Nous avons précédemment raconté de quelle sorte elle avait devancé et provoqué le retour de ses sœurs séparées. Ce fut le premier motif de l'affection que lui porta la mère générale. Mais ce qui rapprochait leurs âmes, par le fond même, étaient les mêmes attraits de spiritualité. Les anéantissements du Verbe incarné étaient le type selon lequel l'une et l'autre concevaient et ordonnaient en elles la perfection religieuse. Mme de Limminghe était en grande estime dans la Société : on la disait honorée de hautes faveurs spirituelles. Mme Barat se réjouissait, dans son humilité, de se mettre à l'école d'une si digne fille.

A côté de la supérieure, Mme Barat remarqua, dans cette maison de Turin, une jeune religieuse, Mme Clara Quirin, qui se préparait alors à faire ses grands vœux. Simple maîtresse de la seconde classe, elle jetait peu d'éclat ; mais cette fleur cachée embaumait toute la maison. A sa suite, les pensionnaires rivalisaient d'ardeur dans le service de Dieu. Une de ces enfants, Darie de Filippi, disait naïvement le jour de la Compassion de la sainte Vierge : « Nous allons faire aujourd'hui tant d'actes de vertu, que Marie n'aura pas le temps de penser à ses douleurs. » — Une autre du même temps, Élodie de Panissera, déjà embrasée du feu sacré qui devait la consumer bientôt, disait à ses maîtresses au sortir de l'église : « On m'arrache du ciel[1] ! »

Près de cette jeunesse noble, Mme Barat voyait la religion fleurir dans les écoles gratuites, récemment fondées sous son impulsion, et dont elle disait à Mme de Limminghe : « Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que d'ouvrir des classes à ces pauvres enfants, à qui vous apprendrez à connaître et à aimer le meilleur des pères. Puis, c'est ainsi que la dévotion au sacré Cœur se répandra parmi le bon peuple de Turin[2]. »

Le directeur spirituel de la communauté était un religieux qu'autrefois Mme Barat avait distingué, encore tout enfant, à la maîtrise d'Amiens. Ceux qui ont séjourné à Rome, dans ces derniers temps, savent quel guide éclairé était le

---

[1] Voir *Souvenirs du Sacré-Cœur de Turin*, un volume in-32. Turin, 1845.

[2] Chambéry, 21 juillet 1832.

Père Philippe de Villefort. Mme Barat fut heureuse de le trouver à Turin : « Je m'adresse ici au Père de Villefort, écrivait-elle dans une lettre du 4 juin. Il n'avait que douze ans lorsque je lui prédis que je me confesserais à lui. Je viens d'accomplir ma prophétie, ce qui l'a fait sourire. Il est si grave que cela lui arrive rarement. »

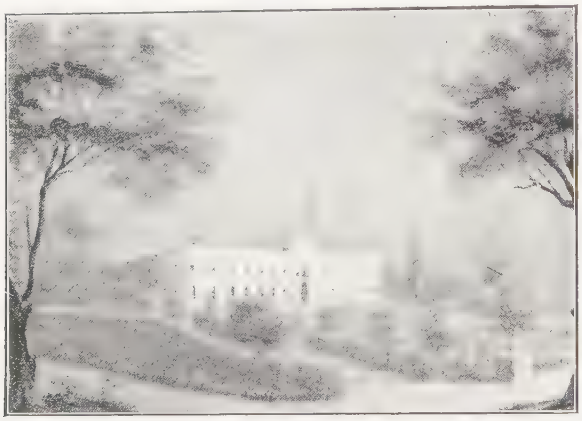
La mère générale se disait « au paradis », et la joie de cette famille eût été complète sans l'état d'infirmité de la sainte mère. On résolut de la guérir en faisant violence au Ciel. Dans les premiers jours de juin, une neuvaine fut commencée à Notre-Dame des Douleurs, dont l'autel se vit assiégé de prières. Les élèves s'y succédaient avec cette foi simple à laquelle il semble que Dieu ne puisse rien refuser. Leur confiance voulait même qu'on négligeât de recourir à l'art des médecins, afin que tout fût de Dieu ; mais Mme de Limminghe craignit que ce ne fût tenter le Seigneur. On appela donc M. le chevalier Rossi, chirurgien de la cour, praticien aussi savant que chrétien modeste. Il reconnut dans le pied de la patiente mère un écartement des os qui, au premier moment, lui parut irrémédiable. On redoubla de prières. Vers le milieu de juin, M. Rossi, sans rien dire, tenta l'opération. Par un mouvement de main aussi sûr que prompt, les os disloqués furent remis à leur place. Il restait encore à affermir les nerfs par le moyen des douches ; mais dès le lendemain de l'opération, Mme Barat pouvait essayer quelques pas. « Grâces à Dieu ! je suis quitte des eaux, écrivait-elle ce jour-là même. Remerciez Notre-Seigneur et Marie ; ils font tant de miracles dans ce pays où la foi règne dans toute sa pureté ; et je puis ajouter dans cette maison où la sainte Vierge est aimée par-dessus tout. Aussi, comme elle la protège ! On le voit à la ferveur qui l'anime, et aux dons qui se répandent sur elle[1] ! »

Le docteur signa un acte authentique de cette guérison, dans lequel il déclarait n'avoir été que l'instrument de la puissance divine. Mme Barat, délivrée pour toujours de ses béquilles, voulut reconnaître solennellement à quelle intercession elle en était redevable, et, accompagnée de Mme de Limminghe, elle se rendit à la villa de la marquise de Barol, où elle suspendit un *ex voto* commémoratif devant l'autel de la Mère de Dieu.

Cette villa, située à une lieue de Turin et nommée le *Casino*, avait été cédée aux religieuses du Sacré-Cœur par le marquis de Barol. Elle devint la résidence préférée de Mme Barat. C'était un de ces lieux dont l'*Imitation* dit que « l'air y est plus pur, l'âme plus libre, le ciel plus proche, et Dieu plus familier. » — « Rien n'est plus solitaire, raconte la sainte mère, que cette superbe campagne où nos religieuses s'établissent l'été avec leurs enfants. C'est une terre peu étendue, mais où tout est magnifique, la culture, les dispositions, les bâtiments et les promenades[1]. » — Et dans une autre lettre : « Le château est magnifique ; les allées d'arbres surpassent bien en étendue celles de notre maison de Paris. Elles coupent des prés admirables qu'arrosent des cours d'eau. On y voit une serre si grande que l'ancien propriétaire s'y promenait à cheval. Les arbres verts y sont en grande quantité, et si élevés que je ne me rappelle pas avoir jamais vu des cimes si hautes. C'est une solitude délicieuse, on n'y entend que les rossignols. Combien je désirerais vous y voir près de moi[2] ! »

---

[1] A Mme Émilie Giraud, 17 juin.



LE CASINO.

Villa près Turin, cédée à la Société du Sacré-Cœur par le marquis de Barol. Résidence préférée de la mère Barat à cause de sa solitude.

C'est là que M^{me} Barat songea à faire sa retraite. « Je la commencerai le 15 juillet, écrivait-elle à M^{me} Grosier, et j'y serai encore le jour de sainte Madeleine. Je suis heureuse de célébrer sa fête dans une *sainte Baume*. »

Une retraite en un tel lieu, au lendemain de telles grâces, porta des flots de lumière dans l'âme de M^{me} Barat, sur elle-même, sur Dieu, sur l'éternité. « Ma chère Henriette, écrivait-elle à la même religieuse, j'ai découvert dans ma retraite encore plus de besoins et de misères en moi. Que l'œil de Dieu est scrutateur ! Et qui pourrait le soutenir si le voile de sa miséricorde ne venait en diminuer l'éclat[3] ? » — Alors, de la crainte elle s'élevait à l'amour, par le chemin de la croix : « Nous souffrons, mon Émilie, c'est notre consolation, écrivait-elle vers ce temps à M^{me} Giraud, quelle meilleure preuve d'amour Dieu peut-il nous donner, que le présent de la souffrance ? J'envie le sort des femmes fortes et véritablement remplies de l'amour pur[4]. » — Puis, l'amour et la croix s'unissant chez elle dans une même pensée : « Aimer Dieu seul et la croix ! Ah ! insensées serions-nous si nous voulions autre chose ! Pourrions-nous sans cela entrer dans le Cœur de Jésus ? Trouverions-nous ailleurs la paix et le repos ? Erreur ! erreur ! Mais ! hélas ! ma fille, peu se livrent entièrement à l'Esprit-Saint. . . . Et cependant, croyez-le, il en coûte davantage de rester dans un *misérable médiocre* que de se donner à Dieu. Au lieu de nager entre deux eaux, ce qui est à la fois dangereux et pénible, hâtons-nous de prendre le fil de l'eau. Une fois dans le courant, l'Esprit-Saint nous poussera, et nous arriverons plus sûrement au port[1]. »

---

[1] A Mme Grosier, 2 juillet 1832.

[2] A Mme de Gramont, 20 juin 1832.

[3] Turin, 15 août 1832.

[4] Turin, 2 et 11 juillet.

A cette même époque, le bienheureux port de l'éternité venait de recevoir plusieurs de ses plus chères filles. Elle pleurait d'abord Mme Louise de Varax, expirée à Paris, au commencement de l'année, et qui, pendant les troubles de la Révolution, avait porté courageusement, sur ses frêles épaules, le poids du pensionnat. Puis c'était la mère du Chastaignier, une des premières recrues de la maison des Feuillants, nature toujours vive, qu'elle était enfin parvenue à rappeler au recueillement céleste du soir de la vie. Bientôt après, elle perdit la mère Lydie Choblet, dans laquelle elle se plaisait à reconnaître « une des plus belles âmes et des plus humbles qu'elle eût connues ». Ces morts avertissaient la supérieure elle-même de la fuite du temps. Elle écrivait : « Ah ! avec tant de croix, comme la vie s'écoule rapidement ! Je ne puis en revenir. Il me semble, en vérité, que je me couche à tout moment, tant la journée passe vite. C'est ainsi que jour par jour nous atteignons le terme ! » — Et dans une autre lettre : « Il y a plus de cinquante ans que j'existe, que je pense. Eh bien ! ce demi-siècle s'est évanoui comme un songe ; ce qui reste fuira de même. » — Là-dessus, s'encourageant à ne regarder que le ciel et l'éternité : « Est-ce donc bien la peine de faire cas de l'auberge où nous ne faisons que poser le pied en passant, au lieu de nous préparer une demeure bonne et belle, fût-ce aux dépens de celle-ci[2] ? »

On devine de quel regard une âme placée si haut devait considérer les agitations de la patrie terrestre. C'était le regard compatissant, mais tranquille, du voyageur qui, placé sur le faîte d'une montagne, voit passer les nuages et l'orage sous ses pieds. Elle venait, à cette époque, d'apprendre, presque en même temps, la chevaleresque levée d'armes des royalistes de l'Ouest, l'héroïque combat du château de la Pénissière, et la sanglante affaire du cloître Saint-Méry. « Ah ! pourquoi, s'écriait-elle, nos frères, qui vivent si peu de temps, ont-ils la fureur d'abréger encore une vie déjà si courte ! Prions pour eux, afin qu'ils désirent la paix, et surtout ce qui la donne : les vertus chrétiennes dont ils sont si loin[3] ! » — Des prières, des larmes, c'était l'unique réponse de l'épouse de Jésus-Christ à nos cris de discorde : *Et les anges de la paix pleureront amèrement*, avait dit le prophète[4].

Surtout de quelle pitié ce corps éclairé d'en haut ne se sentait-il pas pris, à la vue de cette race éternellement renaissante de politiques d'expédients, qui rêvaient de refaire sans Dieu la société et l'ordre : « L'aveuglement, écrivait-elle à son neveu Stanislas, au sortir de sa retraite, s'empare des gouvernants. C'est Dieu, et Dieu seul, qui peut nous tirer de là ; encore si on le priait ! si on reconnaissait le besoin qu'on a de lui ! Mais, hélas ! non. L'orgueil tient lieu de tout dans ce siècle ! Quel réveil se prépare pour ces capacités qui ne sont telles qu'à leurs yeux ! Leur sagesse n'est que folie, car c'est une vraie folie de prétendre se passer de Celui qui nous a créés, et qui tient notre destinée entre ses mains. Soyez donc, mon ami, du petit nombre des sages ; craignez et aimez par-dessus tout Celui de qui nous attendons la félicité éternelle. On est trop malheureux dans ce monde pour s'y attacher[1].

---

[1] A Mme Ém. Giraud. Turin, 22 août.

[2] A Mme Grosier, 17 mars et 15 août. — A M. Stan. Dusaussoy, 9 juillet.

[3] Turin, 13 juin.

[4] Isaïe, XXXII, 7.

Entre les deux politiques, dont l'une crie : « En avant ! » et l'autre : « En arrière ! » il y en a une troisième et meilleure qui dit : « En haut ! » C'est la politique des saints : c'était la politique de M^me^ Barat.

Mais voici quel fut le fruit le plus particulier de cette retraite et du séjour de cette sainte mère à Turin. Il y avait plusieurs mois qu'elle méditait un projet dont elle faisait l'objet d'une menace aimable à M^me^ de Limminghe : « Prenez garde, lui disait-elle, à ce que je vous prépare, ce ne sera pas une petite charge ; mais avec de la vertu, l'épreuve deviendra plus facile. Pour moi, j'en souris d'avance ; ainsi n'ayez pas peur, n'y pensez même pas : ce sera notre secret[2]. » Ce secret, le temps était venu de le faire connaître. M^me^ Barat déclara enfin à son amie qu'elle avait résolu de se mettre sous sa dépendance, pour tout ce qui concernait sa conduite privée. L'obéissance était une des vertus les plus chères à M^me^ Barat, comme une des formes de l'humilité et de la charité. « Soyez obéissante jusqu'à la folie, écrivait-elle peu de temps auparavant à une de ses filles. Laissez-vous attacher par ce clou à la croix. Il vous unira plus sûrement à Jésus-Christ que tous les autres liens[3]. » Il fut donc convenu qu'elle ne ferait aucune démarche, dans sa conduite privée, sans la permission de M^me^ de Limminghe. « Lorsque je suis dans le doute, lui faisait-elle savoir quelque temps après, je vous consulte, je crois vous entendre, et je vais. » — « Je fais tout ce que vous désirez : oraison, repos et le reste, lui disait-elle encore. Je tâche de manger, de dormir ; et je le fais raisonnablement. Soyez donc tranquille[4]. » Elle se promit secrètement d'emmener avec elle sa chère directrice, dans ses prochains voyages, afin que son obéissance fût de tous les instants.

Une sainteté si haute avait beau vouloir s'effacer, elle perçait au dehors. M^me^ Barat était devenue l'objet d'une sorte de culte pour la marquise de Barol, type de charité désormais historique, dont la mère générale, de son côté, ne parlait qu'avec admiration. La reine Marie-Thérèse, la duchesse de Lucques, mariée à Charles II, plus tard duc de Parme, la jeune Christine de Savoie, qui devait porter, sur le trône de Naples, les vertus d'une sainte[1], venaient aussi s'édifier auprès de la servante de Dieu.

---

[1] A son neveu Stanislas. Turin, 4 août 1832.
[2] Avignon, 2 mai 1832.
[3] A la mère Granon, 17 décembre 1832.
[4] De Rome, 17, 19 mars 1833.

Dans tout le pays, sa réputation de sainteté et de sagesse était si bien établie, qu'un jour, vers le milieu d'août le seigneur et le curé d'un village voisin lui adressèrent une fille de vingt-cinq ans qui, disait-on, était dans des voies extraordinaires. Elle ne mangeait pas, elle ne buvait pas, elle ne dormait pas, elle priait toute la nuit portant sur la tête une couronne d'épines. Elle avait reçu, disait-elle, des révélations de la sainte Vierge : Marie lui avait donné la mission de lui bâtir une église sur une montagne, où déjà elle commençait à porter des pierres ! M^me^ Barat l'examina avec une charité égale à sa prudence. Elle n'était pas toutefois sans quelque défiance de cette visionnaire, très modeste, il est vrai, aux yeux toujours baissés, mais dont « la langue, disait-elle, était moins liée que la vue ». Au bout de huit jours, elle eut le fond de toute l'affaire. La prétendue jeûneuse, quand on la laissait seule, non seulement mangeait fort bien, mais buvait mieux encore. Les preuves furent accablantes ; ce qui n'empêcha pas qu'il ne se trouvât des religieux, des personnes sérieuses, qui refusèrent obstinément de se laisser détromper, « tant on a de penchant pour l'extraordinaire, » disait M^me^ Barat. Quant à elle, sa foi soumise, très simple, mais solide, la tenait en défiance contre ces sortes d'illusions ; et, répondant au récit de quelques faits du même genre : « Tenez, franchement, écrivait-elle à M^me^ de Gramont, je ne croirai aux révélations que quand vous en aurez. Aussi, prévenez-m'en tout de suite. Mais maintenant, je suis plus incrédule que jamais ; c'est tout dire[2]. »

M^me^ Barat, « remise sur pieds, » comme elle s'exprimait, avait peine toutefois à quitter cette maison de Turin. Les religieuses eussent voulu pouvoir la garder : les enfants surtout l'adoraient. On raconte qu'une maîtresse lui ayant dénoncé, comme gravement coupables de dissipation pendant l'office divin, deux petites pensionnaires d'environ quatre ans, l'indulgente mère générale ne fit que rire de son courroux. Elle fit plus ; le dimanche suivant, elle demanda qu'on plaçât, devant sa propre stalle, sur deux escabeaux, les deux jeunes espiègles, qui, fières de cet honneur, ne manquèrent pas d'y répondre à leur manière enfantine, en mêlant à leurs prières une pantomime et des jeux de la plus divertissante familiarité. La maîtresse, impatientée, fut vingt fois sur le point d'aller les faire sortir, comme elle le dit ensuite à la mère générale. — « Pourquoi cela? reprit celle-ci ; ces deux petites me représentaient deux agneaux bondissants devant le Seigneur. Je le prie de leur garder longtemps cette innocence. » — Elle ajouta : « Ah ! si le bon Dieu était aussi sévère envers nous, que de fois il nous aurait chassées de sa sainte présence[1] ! »

---

[1] Marie-Christine de Savoie est déclarée Vénérable.

[2] Turin, 29 août et 1^er^, 8, 10 et 12 septembre 1832.

Cependant Mme Barat songeait à continuer son voyage vers Rome, où l'appelait une œuvre importante. Une lettre circulaire, adressée à toutes ses filles, en date du 31 août, leur annonça son départ, les remercia de leurs prières pour sa guérison, aujourd'hui définitive ; surtout les exhorta à redoubler d'amour, de fidélité et de zèle. Cette dernière page est toute de flamme : « Et comment, mes chères filles, demandait-elle, comment, dans ce temps de calamités, penser à autre chose qu'à apaiser la colère de l'Agneau méprisé, et à dédommager le Cœur de Jésus-Christ de tant de douleurs qui l'accablent ? Ah ! ne soyons pas du nombre de ces infidèles épouses dont Il se plaignait à une de ses bien-aimées servantes. Que nous serions coupables, nous surtout qu'Il a comblées de bienfaits de tout genre ! Car comment ne pas nous rappeler cette préservation presque miraculeuse du terrible fléau qui n'a épargné aucun âge, aucun sexe, aucune condition, et qui, néanmoins, a respecté jusqu'à présent notre petite Société ?

« Cependant, il ne faut pas nous le dissimuler, nous ne sommes point à la fin de nos tribulations. Sachons nous y préparer par la prière, les détourner, s'il est possible, par la sainteté de notre vie et notre ardent amour pour Jésus-Christ. Nous mériterons ainsi les grâces dont nous avons besoin pour atteindre le double but de notre vocation : notre sanctification et le salut des âmes qui nous sont confiées. »

---

[1] Témoignage de Mme Eugénie de Sordévol, nº 65.

CHAPITRE IV.

MADAME BARAT A ROME.
FONDATION DU NOVICIAT DE SAINTE-RUFINE.

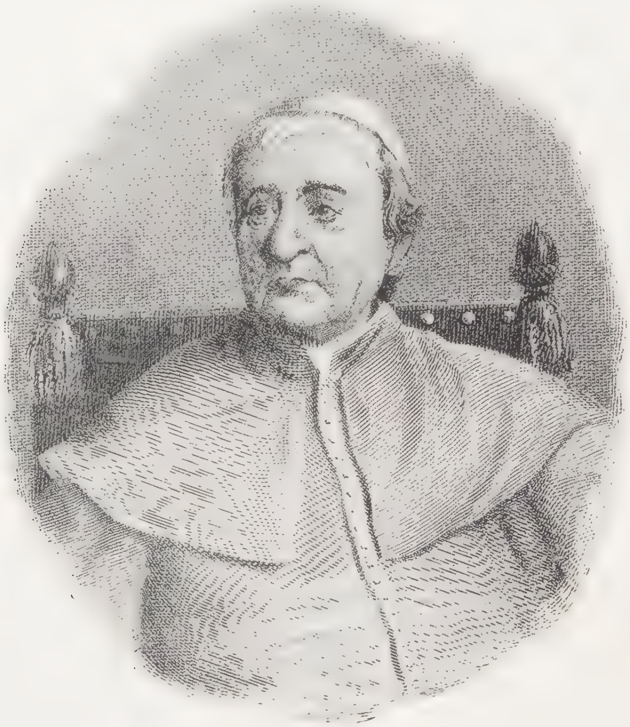
Octobre 1832 à septembre 1833.

Mme Barat quitta Turin au milieu d'octobre 1832, emmenant avec elle la mère de Limminghe. Elle s'arrêta à Lorette pendant quelques heures, « heures trop courtes, disait-elle, car il faudrait des mois pour satisfaire sa piété dans cette petite maison. » Elle put y communier, et le 25 octobre elle arrivait à Rome.

Le premier objet de ce voyage était l'installation d'un noviciat romain. Le Père Rozaven l'appelait ardemment; le Souverain Pontife manifestait le même désir. Déjà même une colonie, venue de Middes et de Turin, sous la direction de Mme Desmarquest, et bientôt grossie de quelques postulantes, avait provisoirement reçu l'hospitalité à la Trinité-du-Mont. Mais, suivant les conventions, cette maison de la Trinité étant et devant rester établissement français, il avait fallu chercher une autre demeure pour les Romaines. Grâce à la générosité d'une riche veuve, Mme la marquise Andosilla, et à la protection du Souverain Pontife, on fit l'acquisition du couvent de Sainte-Rufine, dans le Transtevère. C'était là que le noviciat devait s'établir définitivement, et l'on n'attendait que la présence de la mère générale à Rome pour l'y installer.

A peine Mme Barat fut-elle rendue dans cette ville, qu'elle y reçut une première preuve, bien particulière, de l'affection distinguée du pape Grégoire XVI. Retenue dans sa chambre de la Trinité-du-Mont par une brûlure au pied, elle « contemplait de là, comme elle l'écrit elle-même, le dôme de Saint-Pierre, dont la vue faisait naître en elle mille pensées », quand, le 29 octobre, on lui annonça que le pape, prévenu de son arrivée et de son état de souffrance, montait jusque chez elle pour lui apporter sa bénédiction. « Vous dire, raconte-t-elle, ce que j'ai éprouvé en voyant entrer ce vénérable pontife dans le petit salon voisin de ma cellule serait impossible. Je n'étais pas maîtresse de mon émotion. . . . Ce fut d'ailleurs une émotion toute douce, car je n'entendis que des paroles de bonté et d'intérêt[1]. » Elle essaya de s'agenouiller ; le pape la releva, et, la faisant asseoir près de lui, il lui parla de sa Société avec une bienveillance extraordinaire : « J'ai grandement à cœur de voir prospérer un institut si utile, si édifiant et *si bien gouverné*, » lui dit-il en insistant sur ces derniers mots.

Une telle louange était remarquable sur les lèvres de l'ancien cardinal Capellari, qui, dans la commission d'examen des statuts, n'avait conclu qu'à l'octroi d'un simple Bref d'éloge. Mais maintenant placé dans une plus haute lumière, Grégoire XVI avait reconnu dans le Sacré-Cœur une institution d'un ordre particulier et providentiel. Un jour, s'entretenant avec le Père Massa, il lui avait dit : « Par suite de l'éducation monastique que j'ai reçue, il y a certainement beaucoup de choses de cette Société que je n'approuverais pas. Mais cette règle a été faite par Dieu, et je ne voudrais pas en changer un mot : le doigt de Dieu est là[2]. »



SA SAINTETÉ GRÉGOIRE XVI. (1831 - 1846.)

---

[1] A Mme de Gramont et à Mme de la Grandville, 15 déc. 1832.

[2] Per l'educazione monastica che ho ricevuta, è certo che molte cose del sacro Cuore non le approverei, ma questa regola e stata fatta da Dio, non le vorrei cambiare neppure una parola : *Digitus Dei est hic.*

A cette haute idée qu'il concevait de l'Institut, le pontife joignait une profonde estime pour la supérieure. Il la félicita d'être venue à Rome : « C'est votre place, ajouta-t-il, tous les généraux d'Ordres y sont. » On pouvait craindre que cette phrase ne cachât le désir de la fixer dans la Ville sainte. M^me^ Barat se hâta de rassurer sur ce point ses familles de France : « On a compris, écrivit-elle, que ce serait un désavantage, du moins pour le moment ; et tous mes amis admettent qu'il faut que je sois de retour au printemps. C'est une vraie victoire dont je ne puis m'empêcher de me montrer satisfaite[1]. »

Dès que M^me^ Barat fut guérie de sa brûlure, elle visita Sainte-Rufine. Dans la région de Rome située au delà du Tibre, un peu au-dessus du fleuve, se trouvait une vieille église, élevée, disait-on, sur l'emplacement même de la maison occupée par Rufine et Seconde, vierges martyrisées sous le règne de Gallien. Dans les premières années du XVII^e^ siècle deux pieuses pèlerines, Françoise Montieux, de Paris, et Françoise de Gourcy, originaire de Lorraine, avaient obtenu de Clément VII la permission d'y former, sous le nom d'Ursulines-Oblates, une congrégation consacrée à l'instruction des enfants. « Que de bien elles y ont fait ! que de vertus religieuses elles y ont pratiquées ! que d'enfants instruites par elles pendant plus de deux cents ans ! » disait M^me^ Barat ; mais présentement, cette communauté n'était plus qu'un débris.

ROME. MAISON DITE DE SAINTE-RUFINE.
Ancien couvent des Ursulines-Oblates, cédé à la Société du Sacré-Cœur par Grégoire XVI.

Cependant Grégoire XVI ne voulait pas laisser périr l'œuvre de l'éducation, particulièrement dans cette partie de la ville où la fidélité aux papes s'était transmise avec la vigueur du sang des vieux Sabins. Ç'avait été principalement dans cette intention qu'il avait donné Sainte-Rufine au Sacré-Cœur. M^me^ Barat entra pleinement dans ses vues, comme on le voit par cette lettre écrite le 16 novembre, lendemain même de sa première visite à l'établissement : « Cette maison est mieux qu'on ne me l'avait décrite. Moyennant un petit jardin qu'on fera avec le temps, elle sera passable. La cour est belle, avec une fontaine au milieu, en forme de jet d'eau, qui a son agrément. Elle ne sera plus tard qu'une école pour les pauvres, et tout au plus un pensionnat de second ordre ; car si Dieu, par la suite, bénit notre noviciat, on le mettra ailleurs. »

---

[1] A Mme de Gramont. Rome 30 octobre 1832.

Une partie de la maison avait été laissée aux dernières Oblates, pour le temps de leur vie, avec une honnête pension pour leur subsistance. M^{me} Barat les alla voir. « Elles sont vraiment très bonnes, écrivait à leur sujet la douce supérieure, et la présidente me fait l'effet d'une sainte. Je ne puis penser à l'état où elles sont réduites sans une vive compassion. Hélas ! qu'avons-nous fait de plus qu'elles pour mériter que Dieu nous conserve, et qu'il nous protège d'une manière si particulière ? »

Une charité encore plus délicate que celle-là lui inspira d'aller, la première, faire visite à deux de ses anciennes filles, desquelles elle avait eu à se plaindre autrefois. C'étaient M^{me} Baudemont et M^{me} Copina, dont l'une, — on s'en souvient, — était supérieure, et l'autre maîtresse des novices de la maison d'Amiens, durant la douloureuse crise que nous avons décrite. Après leur avoir adressé une lettre prévenante, elle se rendit, le 24 novembre, dans cette maison de Saint-Denis, de triste souvenir, où une trentaine d'élèves consolaient la misère des deux pauvres maîtresses. « Elles souffrent, mais avec courage, écrivait M^{me} Barat ; c'est pour cela que j'ai voulu les voir et les assurer que je ne conservais aucun ressentiment. » Elle les embrassa, leur parla des anciennes mères qu'elles avaient connues, leur fit discrètement ses offres de service, et obtint d'elles la promesse qu'elles viendraient la voir. Celles-ci ravies, confuses, ne l'appelaient que leur *mère ;* et quelques jours après M^{me} Baudemont lui écrivit une lettre qui rachète bien des torts passés : « Ma bonne mère et amie, nous sommes tout embaumées du plaisir que nous avons eu à vous voir, à vous entendre, à vous embrasser ; moi surtout, qui toujours vous conserverai une tendre affection en notre bon Maître. . . . Prions donc beaucoup les unes pour les autres, et que le Ciel répande ses bénédictions sur votre œuvre, qui tend à sa plus grande gloire et au salut des âmes[1]. »

La supérieure revit aussi, — mais celle-ci avec un plaisir sans mélange, — M^{me} Louise Naudet, qui toute fière du mérite de sa protégée d'autrefois, n'en continuait pas moins à ne voir en elle que la petite sœur Sophie d'il y avait trente ans. De là, dans son langage, une familiarité qui confondait tout le monde. « Elle est unique ! » disait la supérieure générale, en rapportant quelques-unes de ses appelations[2]. Mais son humilité ne faisait qu'en rire.

Rome est la métropole de toutes les gloires ; et quelles profondes empreintes, majestueuses et tristes, les siècles y ont laissées ! Toutefois ni les souvenirs de l'histoire, ni les merveilles de l'art n'attirèrent un esprit que son éducation avait

[1] Du couvent de Saint-Denis. 19 décembre. *Autogr.*

[2] A Mme de Gramont. 8 janvier et 28 février.

pourtant si bien préparé à les comprendre. Ses pensées habitaient plus haut. « Dans ma jeunesse, écrivait-elle à un de ses neveux, les souvenirs qui m'entourent eussent soulevé tout mon être : tout passe. Cette cité elle-même n'en est-elle pas la preuve ? Ce ne sont que des ruines. C'est ici, mon ami, que l'on touche du doigt la vanité de ce monde. Dieu seul est grand et immuable. Je le dis avec plus de force et de conviction dans cette ville qu'ailleurs[1]. »

Bien autrement touchée des souvenirs sanctifiants de la Rome chrétienne, elle se rendit sans peine à l'invitation que lui fit le Saint-Père de visiter les principaux monuments de notre foi. Elle alla se prosterner devant la Confession du Prince des apôtres, où elle pria longtemps pour la sainte Église. Une autre fois, elle visita Sainte-Marie-Majeure, la *Scala-Santa*, Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem, le Colisée, le Forum, la prison Mamertine. A la *Scala-Santa*, comme elle se préparait à monter à genoux les degrés du prétoire qui furent arrosés du sang de Jésus-Christ, se tournant vers les mères de Causans et de Limminghe, qui l'accompagnaient : « A chaque marche, dit-elle, je recommanderai une des maisons de la Société. » Le Colisée l'embrasa de la soif du martyre : « Nous avons bien baisé, dit une de ses compagnes, cette terre arrosée du sang des confesseurs de la foi. Nous nous représentions ces lions, ces tigres, ces léopards, déchirant un saint Ignace. . . . Nous ne pouvions plus nous arracher de ces lieux ! » — « Il y a tant à voir dans cette cité ! écrivait ensuite M^{me} Barat elle-même. Elle n'est pas appelée en vain la Ville sainte. Que de trésors elle contient ! Mais, hélas ! ajoutait-elle, la vue de tant de reliques ne fait pas la sainteté. Il faut souffrir, ma fille, nous devons porter notre croix. C'est le grand don de Dieu[2]. »

Rentrée à la Trinité, M^{me} Barat refusa d'en sortir dorénavant. « Si j'avais l'humeur curieuse, écrivait-elle, j'aurais déjà vu bien des choses ici ; mais je préfère ma solitude, et je ne trouve rien qui puisse lui être comparé. Aussi je refuse toutes les invitations. A l'exception de Saint-Pierre, que je visiterai encore en allant voir le Saint-Père, je me cloître jusqu'à mon retour[3]. » Cependant sa clôture ne la défendait pas contre les hommages empressés des familles françaises qui, chassées de leur pays par les événements ou par le choléra, affluaient alors dans la Ville sainte. D'anciens amis de la Société, M^{gr} Frayssinous, M. l'abbé Trébuquet, le Père Druilhet, le Père Loriquet s'y trouvaient pareillement. De grands personnages ecclésiastiques, les cardinaux Lambruschini, Fesch, Pedicini, Zurla, Weld, Odescalchi, Pacca, visitèrent tour à tour la mère générale et subirent le prestige de sa vertu modeste : « Partout où elle se montre, écrivait alors Mme Desmarquest, sa grandeur d'âme se déploie d'une manière ravissante. Aussi on l'aime, on la vénère comme un ange. On est enchanté de la connaître, et toute prévention contre la Société tombe dès qu'on a le bonheur de traiter avec elle. » Elle, au contraire, gémissait de cette affluence : « Je voudrais, écrivait-elle, être seule partout et toujours. Mais que de monde on voit ici ! cette ville est le rendez-vous de toute la terre chrétienne[1]. » Elle s'enferma donc plus étroitement que jamais à la Trinité, afin d'être tout entière à Dieu et à ses novices.

---

[1] A M. Stanislas Dusaussoy. Rome, 16 novembre 1832.

[2] A Mme Buesen, 4 décembre 1832, et à Mme de Gramont, 12 janvier 1833.

[3] A Mme de Gramont, 5 janvier 1833.

Le nombre de celles-ci allait croissant. Dès le 27 décembre, fête de l'apôtre saint Jean, Mme Barat avait donné l'habit à dix postulantes. Le Père Massa leur avait prêché une retraite ; M. l'abbé Trébuquet leur faisait des conférences. Mme Barat elle-même leur adressait en italien de fortes instructions ou d'édifiants récits. Comme elle ne parlait encore qu'imparfaitement cette langue, elle avait fait placer près d'elle une novice chargée de la reprendre ; et il était touchant de voir sa docilité à recevoir les corrections de sa jeune maîtresse, qui ne lui faisait grâce de rien. Heureuse des progrès spirituels de ses filles, Mme Barat écrivait : « Le bon Dieu bénit ce noviciat. Les Romaines surtout sont très édifiantes. Elles ne courent pas, elles volent dans le chemin de la perfection, selon l'esprit de l'Institut. . . . On n'a que la peine de les modérer. Vraiment cette Italie est toujours la terre des saints. Puissé-je, pour mon compte, ne pas la fouler vainement[2] ! »

Désireuse d'établir ses filles à Sainte-Rufine, mais prévoyant déjà que cette maison deviendrait bientôt insuffisante, Mme Barat eût souhaité y joindre les bâtiments d'un ancien monastère, servant alors de manufacture de tabac. C'est dans le but de l'obtenir que le 1er février, la supérieure, accompagnée des deux mères Desmarquest et Armande de Causans, ainsi que de la marquise Andosilla, se présenta à l'audience du pape.

Sa requête fut rejetée, du moins provisoirement. « Le Saint-Père nous expliqua, d'une manière tout à fait douce, les obstacles qui s'opposaient à cette concession, et son cœur paraissait peiné de ce refus. » Pour le reste, Mme Barat fut charmée de cette audience : « Avec quelle bonté nous avons été reçues par le Souverain Pontife ! écrivait-elle le lendemain. C'est bien la vraie image de Jésus sur la terre ; nos cœurs en étaient tout remplis de consolation[3]. » Grégoire XVI fut surtout très bienveillant pour elle-même. Au cours de l'entretien, la marquise Andosilla ayant parlé d'enchaîner la supérieure à Rome : « Non, répondit le Pape, les généraux d'Ordres ne s'enchaînent pas. » Une pareille parole était considérable, car elle répondait à une des préoccupations de Mme Barat.

---

[1] A Mme de Gramont, 25 octobre 1832.
[2] A Mme Buesen, 17 janvier ; à Mme de Gramont. 15 et 20 février 1833.
[3] A Mme de Limminghe, 26 mars 1833.

Le principal objet de l'audience étant écarté, le Souverain Pontife entretint la supérieure de ses maisons d'Amérique, puis de l'Église de France, dont il déplora les malheurs : « Que de sollicitudes entourent sa Sainteté, écrivait M^me^ Barat presque au sortir de cette audience ; nous devons l'aider de tous nos petits moyens. C'est ainsi que des enfants bien nés doivent partager les douleurs de leur père[1]. » Cependant, au sein des maux que l'impiété faisait en France, venait de se produire un symptôme de résurrection que le Pontife s'empressa de communiquer à ses filles, comme une grande nouvelle. Une députation d'environ soixante-dix jeunes gens de Paris, étudiants en droit, en médecine et autres, étaient venus trouver M^gr^ de Quélen. Fatigués de scepticisme, ils l'avaient supplié de leur procurer un enseignement religieux qui répondît aux besoins actuels des esprits. L'archevêque leur avait donné un de ses prêtres ; et l'œuvre commencée promettait des fruits. Ce qui n'était encore qu'un modeste essai devait être plus tard transformé par les Pères Lacordaire et de Ravignan en un vaste apostolat. Le Saint-Père recommanda aux prières de M^me^ Barat cette chère espérance de l'Église de France[2].

Les grands intérêts de la foi étaient bien, en effet, les premiers de tous, aux yeux de la servante de Dieu. Elle se passionnait pour eux. On était, à cette époque, au plus fort des affaires de Lamennais, qui venait de quitter Rome, le cœur ulcéré d'orgueil. M^me^ Barat, dirigée par le Père Rozaven, prémunissait ses filles contre le prosélytisme des derniers sectateurs de cet esprit superbe. Quelque temps après, ayant lu le bel écrit de M. l'abbé Lacordaire sur le Saint-Siège, elle l'en félicita dans une lettre à laquelle ce grand homme attribuait une haute portée, « comme venant d'une personne très liée avec le pape[3]. »

Par un mouvement du même zèle, elle avait encouragé le cardinal de Rohan à rentrer dans son diocèse de Besançon. Mais bientôt elle eut la douleur d'apprendre qu'à la suite de grandes fatigues apostoliques, cet ami de quinze années venait d'expirer, en répétant à ses prêtres : « Mes frères je ne suis rien, moins que rien ; priez pour moi ! » Un des derniers noms qu'il avait prononcés était celui de la mère Barat. « Quelle perte que celle de notre cher *Père Duc !* écrivait celle-ci. Je la sens vivement. Il n'a pu lire une lettre que je lui écrivais : et, dans son délire, il prononçait mon nom[4]. »

La dévotion de M^me^ Barat envers l'Église et son Pontife redoubla encore pendant la semaine sainte. Par une faveur croissante, le pape « lui avait donné une petite tribune qui ouvrait sur le Vatican ». De là, elle put le voir, le jeudi saint, laver humblement les pieds à douze pauvres. « Il était plongé dans un recueillement si profond que j'en étais attendrie, écrivait-elle ensuite. Je m'unissais aux prières qu'il faisait sans doute alors pour notre France[1]. » Elle ne put même se tenir de faire éclater sa foi en cette circonstance : « J'étais dans cette tribune, racontait-elle plus tard à ses novices, avec une famille que je ne connaissais pas. En face de nous était un grand tableau représentant Notre-Seigneur lavant les pieds à ses Apôtres, tandis que dans la chapelle nous contemplions le Souverain Pontife renouvelant aux pieds de douze pauvres ce mystère d'humilité. A cette vue, m'adressant à une dame étrangère placée auprès de moi : « Comme on sent bien ici la perpétuité de l'Église catholique ! Et quel est l'incrédule, hérétique où schismatique, qui ne se convertirait pas en voyant cette belle chaîne qui, de Jésus-Christ, se continue jusqu'à Grégoire XVI, son vicaire actuel ? » La dame à qui je m'adressai parut tout étourdie de mon exclamation, et, pour toute réponse, elle me demanda de prier pour elle. . . . Je sus ensuite que cette dame était schismatique, et plus tard j'eus la joie d'apprendre qu'elle était rentrée dans la véritable Église[2]. »

---

[1] A Mme Buesen, 5 février 1833.

[2] *Relation* in-folio, p. 59.

[3] Lettre à Mme Swetchine, 3 juin 1834.

[4] A Mme de Gramont. Rome, le 23 février 1833.

La messe célébrée par le pape le jour de Pâques, la bénédiction *Urbi et orbi*, tombant sur quarante mille têtes pressées sur la place et aux alentours de Saint-Pierre, complétèrent en son âme ces impressions de foi. Seulement elle s'étonnait et se troublait de se voir elle-même dans cette foule : « Je vous aurais volontiers cédé ma place, écrivait-elle à son neveu ; je préfère ma solitude à tout. » Surtout, son humilité souffrait des égards dont elle était l'objet de la part des plus hauts personnages de Rome : « Le cardinal-vicaire, écrivait-elle à M^{me} de Limminghe, m'a envoyé sa palme bénite par le Saint-Père. Le cardinal Lambruschini et un autre prélat me l'ont adressée de même. Vous savez si j'aime ces honneurs ! C'est alors que je pense au *sepolte vive*, quoiqu'au fond tout cela me soit indifférent[3] ! » Puis, dégageant son âme de la vanité terrestre pour ne plus considérer que l'unique nécessaire : « Ah ! que nous avons d'obligations d'être saintes, s'écrie-t-elle. Je ne puis vous dire ce que je souffre de ces honneurs et de ces marques d'estime. On croit que nous les méritons ; et nous sommes encore si loin de les justifier[4] ! »

Cependant, le 28 mars, fête de la Compassion, le noviciat romain avait été consacré à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Ce jour-là, la supérieure, rappelant les grâces dont elle-même était redevable à cette sainte Mère de Dieu, et les devoirs que leur imposait cette consécration, avait dit à ses novices : « Surtout, n'oubliez pas qu'en vous plaçant aujourd'hui sous le patronage de la Reine des martyrs, vous choisissez, pour votre part, d'être martyres comme elle.

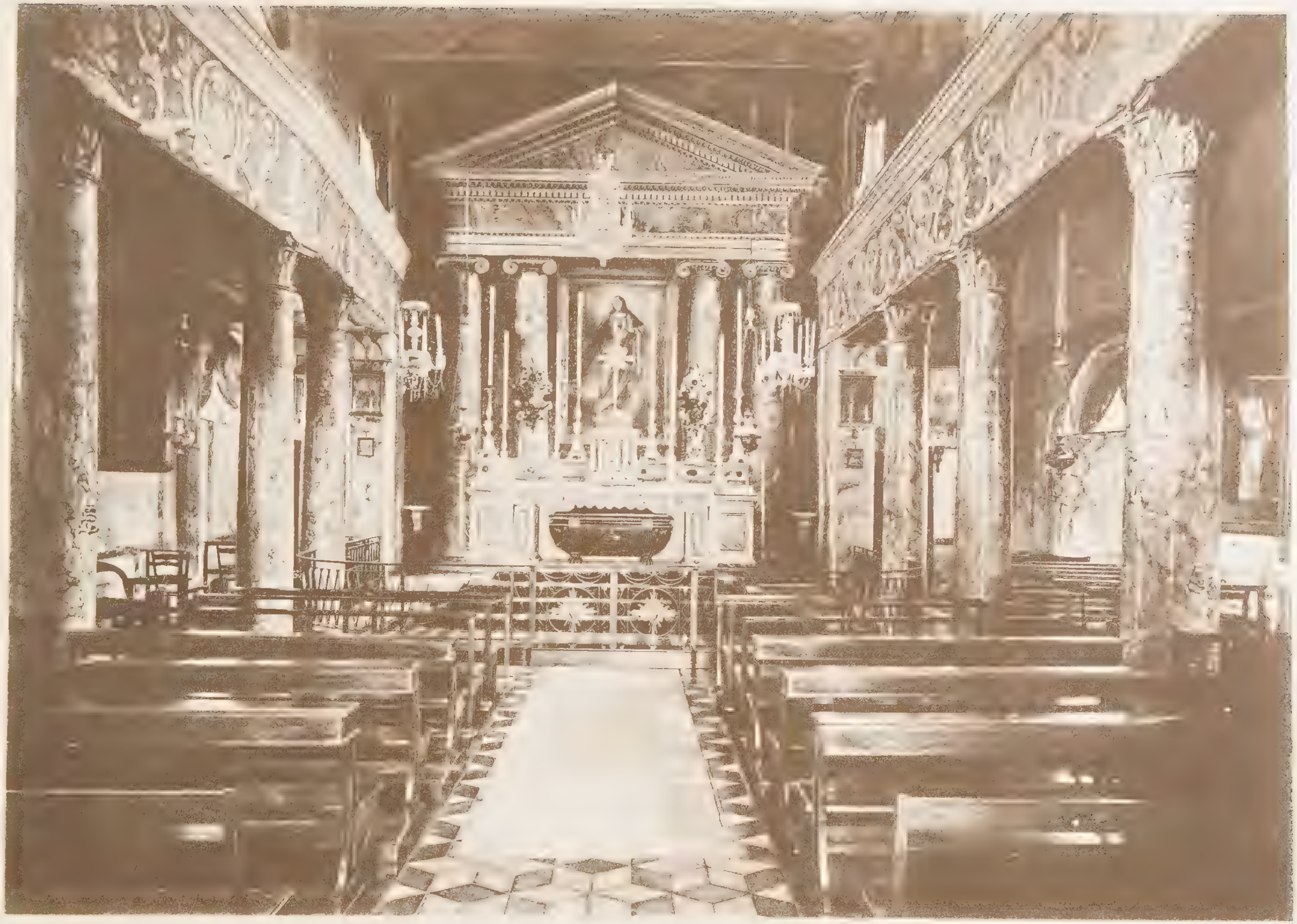
---

[1] A Mme E. de Gramont, 6 avril.

[2] *Journal du noviciat* de 1845, au 28 décembre.

[3] Rome, 2 avril 1833.

[4] Rome, 9 avril 1833.



London Stereoscopic Co.

Photomezzotype.

ROME. CHAPELLE DE SAINTE-RUFINE.

Ainsi serez-vous de véritables et dignes épouses du Cœur de Jésus-Christ crucifié[1]. »

Des obstacles renaissants, d'interminables lenteurs avaient retardé jusqu'ici l'entrée à Sainte-Rufine. M^me^ Barat écrivait : « Les affaires, dans ce pays, marchent à pas de tortue. Nous autres Françaises, nous en mourons ; il faut une patience de sainte. » Et dans une autre lettre : « Le Maître veut sans doute que je modère mon empressement. J'espère que sa volonté me trouvera douce et soumise, quoique ce soit la chose qui me coûte le plus[2]. » Lorsque enfin tout fut prêt, le cardinal protecteur exprima le désir que, selon l'usage, la translation se fît en grande pompe, processionnellement. La mère générale en tremblait de frayeur : « Figurez-vous, écrivait-elle à M^me^ Grosier, nous toutes allant à pied, un cierge à la main apparemment, nos aumôniers et le cardinal à la tête, avec sa suite. Vous concevez quel coup d'œil[3] ! » Elle fit donc observer que la grande distance qui sépare la Trinité de Sainte-Rufine rendrait fort difficile l'exécution de ce programme. On dut y renoncer : « Que j'en remercie le Seigneur s'écria l'humble mère. Je serais morte de honte en route. »

Une retraite préparatoire fut prêchée à la Trinité-du-Mont par un homme de Dieu, qui apparaît ici pour la première fois : c'était le Pere Barrelle, alors préfet spirituel au collège romain. Il prit pour thème unique de sa retraite ces deux mots : *Ne rien être, ne rien avoir.* « Le Père Barrelle nous donne une retraite excellente, » répétait M^me^ Barat dans toutes ses lettres. Elle venait de découvrir un des plus grands ouvriers de l'édifice spirituel dans sa Société.

Le 5 mai, la veille du départ de ses filles pour Sainte-Rufine, la supérieure les félicita d'être appelées à travailler dans ces petites écoles : « Mille fois heureuses êtes-vous d'avoir été choisies pour évangéliser les pauvres ! leur dit-elle dans un noble langage. Rien de plus pauvre que le Transtevère, rien de plus dédaigné que les enfants de ce peuple, de cette vile populace, comme on ose l'appeler ! Loin de nous de penser ainsi. A ne regarder que l'histoire, c'est le reste de la race des antiques Romains ; et, dernièrement encore, il s'est bien montré digne de son origine, en faisant autour du pape une si brave défense ! Surtout aux yeux de la foi, quelle n'est pas sa noblesse ! . . . Cette noblesse, il est vrai, elle est enfouie, cachée, comme le grain de froment en terre ; c'est la pierre précieuse incrustée dans le roc : à vous de l'en extraire. Vous trouverez dans ces enfants matière à faire de grandes saintes. Quelques petites charités suffiront d'abord pour leur gagner le cœur; car votre œuvre sera surtout une œuvre de charité. De la sorte, Jésus, le Père des petits et des pauvres, bénira vos travaux[4]. »

---

[1] Conférence, 28 mars, p. 102.

[2] A Mme de Limminghe, 7 février et 26 mars 1833.

[3] Rome, 2 avril 1833.

[4] Conférence du 5 mai, p. 122.

La translation se fit en silence, sans pompe, par petits groupes séparés et successifs. En attendant que l'église fût réparée et bénite, une chapelle provisoire reçut le saint Sacrement. M^{me} Barat y assista à la première messe, et s'établit quelque temps dans la maison. Puis laissant le noviciat entre les mains de la mère Desmarquest, elle songea à se séparer de cette digne amie, non sans déchirement, comme elle l'écrivait : « C'est un grand sacrifice, car tant de marques d'amitié me l'ont rendue plus chère. Mais dans cette vie et dans notre Société, il faut sans cesse mourir. Heureux quand cette vie de nature est tout à fait immolée ! Qu'il est doux alors de dire : « Je vis, ce n'est plus moi, c'est Jésus, son bon plaisir, « sa vie qui vivent en moi[1] ! »

Le 29 mai, une audience de congé fut accordée par le pape à M^{me} Barat. Celle-ci lui dit combien elle s'estimerait heureuse et honorée de posséder quelques mots de sa main. Deux jours après, Grégoire XVI, dépassant ses espérances, lui adressa un long Bref dans lequel, rappelant l'approbation donnée par ses prédécesseurs Léon XII et Pie VIII à la Société, le Pontife disait : « C'est de grand cœur que nous bénissons cette œuvre que notre bien-aimée fille a fondée avec tant de fatigues, qu'elle gouverne et préside avec tant de sagesse. » S'étendant ensuite sur les services rendus par le Sacré-Cœur, il concluait en disant : « Voilà pourquoi, profitant du séjour à Rome de la mère générale, nous lui avons donné, par la présente Lettre, le témoignage de notre satisfaction. Nous souhaitons qu'elle serve, tant à elle qu'à ses filles, d'excitation à remercier, dans l'humilité de leur cœur, l'Époux céleste du bien qu'il daigne opérer par elles. En même temps, nous voulons que ce gage les anime à avancer toujours, moyennant la grâce de Dieu, dans la carrière de la vertu et des devoirs de leur état. Nous nous recommandons nous-même à leurs prières, et nous accordons, tant à la mère générale qu'à ses filles et à leurs élèves, notre Bénédiction apostolique. Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1er juin 1833. »

Le lendemain, 3 juin, la supérieure se remit en route pour cette France qu'elle n'avait pas perdue de vue un seul instant : « Sans doute, écrivait-elle, sans doute le Seigneur nous a comblées à Rome ; mais ma principale mission m'attend dans ma patrie. J'y retourne donc avec le plus grand plaisir. »

Parme l'arrêta quelque temps. L'archiduchesse Marie-Louise, ancienne impératrice des Français, s'y consolait de sa fortune passée, dans l'exercice des bonnes œuvres. Elle fit un grand accueil à M^{me} Barat. Désireuse de posséder une maison du Sacré-Cœur, elle lui fit montrer par la comtesse Scarampi, sa dame d'honneur, l'établissement qu'elle lui destinait. C'était un couvent situé en face de son palais, entouré d'un beau cloître, et décoré par le Corrège de fresques représentant des sujets mythologiques, dont toute la charité de M^me^ Barat ne parvenait qu'à peine à s'expliquer la présence en ce monastère. Ce fut donc sans regret qu'elle concéda ces salles à l'école de peinture qui les réclamait. Cherchant quel parti elle tirerait du reste, elle parcourut la maison, qu'elle croyait inhabitée, quand tout à coup voici qu'une porte s'ouvrant, elle se trouve en présence de quelques femmes âgées, en costume demi-religieux et demi-séculier. C'étaient les dernières résidentes du couvent, qui, reléguées dans cette partie de la maison, y achevaient une vie oisive et stérile. Apprenant le sujet de la visite de M^me^ Barat, elles l'entourent et la supplient de les laisser du moins mourir dans leur demeure. La douce mère déclara à la duchesse de Parme qu'elle n'accepterait pas de leur succéder, si on ne leur assurait une existence convenable. On y pourvut largement. Les infortunées, dans leur anxiété, puis dans leur reconnaissance, la poursuivaient partout, à l'église, à la messe, l'embrassant, l'accablant de leurs supplications ou de leurs remerciements : « Ah ! se disait alors la mère fondatrice, il y avait autrefois des saintes dans cette maison ; le relâchement y sera entré, et voici le châtiment ! Et nous, nous qui aujourd'hui ne faisons que de naître, serons-nous toujours fidèles[1] ? »

---

[1] A Mme Grosier, 20 mai ; à Mme de Gramont, 12 janvier.

Le pensionnat de Parme devait être réservé aux filles de la noblesse. M^me^ Barat stipula qu'en compensation on y annexerait une école pour les pauvres ; après quoi elle promit d'y envoyer ses religieuses dès le printemps suivant.

Le 12 juin, quittant Parme, elle reprit sa route par Turin et Chambéry. Elle profita de son séjour dans cette dernière ville pour y faire sa retraite sous la direction de M. l'abbé Favre, missionnaire fort austère qui menait les âmes par de rudes sentiers. Rien n'était plus conforme aux dispositions de M^me^ Barat, qui, peu auparavant, ouvrait ainsi son âme à M^me^ de Limminghe : « Lorsque l'on pense que Jésus et Marie ont tant souffert pour nous, et sans l'avoir mérité, cette vue donne du courage, surtout lorsque l'on a tant à expier. Or, vous savez si c'est avec raison pour moi[2]. »

Le Directeur n'eut qu'à lâcher la bride à sa pénitente, pour que celle-ci se livrât à son ancien attrait. S'armant de feuilles hérissées de pointes, cueillies dans le jardin, elle s'en fit une ceinture qui la meurtrissait. La sœur qui la servait, s'en étant aperçue, lui enleva ce véritable instrument de supplice ; mais M^me^ Barat y substitua aussitôt une ceinture de fer. Cette fois, ce fut le sang dont son linge était rougi qui révéla ce nouveau genre de torture à la sœur, qui ne put s'empêcher de pleurer à cette vue[3]. « Mais, a dit un Bienheureux, la mort aux sens est la source de la lumière[4]. » Jamais M^me^ Barat n'avait eu Jésus-Christ plus présent et plus sensible. Elle ne pouvait quitter les pieds du Tabernacle ; et lorsque sa compagne, Mme de Limminghe, venait la tirer de sa contemplation, on voyait la sainte mère sortir comme d'un doux sommeil, et elle se plaignait en disant : « Ah ! il s'unissait à moi avec tant de bonté[1] ! » M. Favre admirait cette extraordinaire passion du sacrifice ; il disait : « Nous avons ici une grande sainte. Elle aime les pénitences comme nous aimons le sucre. »

---

[1] *Journal du noviciat*, au 18 juin 1843, p. 14 et suiv.

[2] A Mme de Limminghe, 12 et 26 mars, 1833.

[3] Sœur Annette Vachez. Doc. n° 61.

[4] Le bienheureux Henri Suso.

C'est de là que, le 18 juillet, Mme Barat adressa une lettre circulaire annonçant l'ouverture du cinquième Conseil général de la Société, pour le 29 septembre, fête de saint Michel. Après avoir porté à la connaissance de ses filles le Bref du Saint-Père, cette belle lettre disait : « Il est temps que nous comprenions nos obligations. Il est temps de correspondre aux recherches du Cœur de Jésus pour cette petite Société qui lui est si chère, qu'il comble de bienfaits, et qu'il protège par des miracles sans cesse renaissants. . . . Croyez-le, mes chères filles, c'est à pas de géants qu'il faut avancer désormais. Le petit train d'une vie à demi parfaite, qui aurait pu suffire dans une autre condition et dans un autre temps, ne saurait plus convenir au temps où nous vivons. Le besoin de sauver les âmes et de secourir l'Église doit produire dans nos cœurs des désirs brûlants de venir à son secours. Ah ! il a fallu voir la douleur du Pontife, son auguste chef, pour sentir combien nous devrions être dévorées de zèle pour notre perfection puisque nous ne pouvons espérer de produire des fruits dans les âmes si nous ne sommes nous-mêmes unies à Jésus-Christ, source de vie et de salut[2]. »

La visite des maisons de Lyon, la Ferrandière, Besançon, Montet et Metz, retarda le retour de Mme Barat à Paris jusqu'au milieu de septembre : « Surtout, chère Eugénie, avait-elle écrit à Mme de Gramont, ne me faites aucune réception de cérémonie. Je sais que vous recevez votre mère avec plaisir, et cela me suffit[3]. » Ce fut le 12 de ce mois, à cinq heures du soir, qu'après deux ans d'absence Mme Barat fut rendue à la maison mère. On l'avait vue partir estropiée et fort souffrante, on la retrouvait guérie. La joie de la revoir éclata spontanément, et toute la maison, communauté et élèves, la suivant à la chapelle, entonna le *Laudate Dominum omnes gentes !*

C'était bien Lui, en effet, c'était bien le Seigneur, qui, pendant ces deux années, avait fait tourner toutes choses au bien de la Société, même ses tribulations, même les souffrances personnelles de Mme Barat, comme elle-même le reconnaissait dans ces humbles paroles : « Je fais peu, mais je souffre ; je prie, et le Maître agit. Vous savez que c'est du néant qu'il aime à faire sortir ses plus belles œuvres, et il agit de préférence dans le calme de la nuit. Ah ! si nous le comprenions, comme nous nous cacherions, comme nous nous anéantirions[1] ! » C'était donc à Lui seul, à sa miséricorde, qu'il fallait faire honneur de ces heureuses délivrances : *Quoniam magnificata est super nos misericordia ejus.*

---

[1] Notes de Mme Lehon, d'après Mme de Limminghe. Doc. nº 48. — *Idem*. Notes de la mère d'Oncieu. Les documents ne donnent pas avec précision la date de cette retraite à Chambéry; mais les circonstances et les lettres la déterminent suffisament.

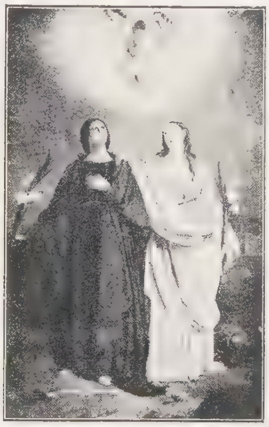
[2] *Recueil des lettres circulaires*, t. I, p. 40 et 41.

[3] Metz, 1er septembre.

Sans doute, pendant ces trois ans, bien des choses avaient changé. Autour du Sacré-Cœur bien des ruines s'étaient faites, bien des amis étaient en fuite et des protecteurs dans l'exil. C'était la faveur humaine qui avait disparu. C'étaient aussi de nouveaux devoirs qui venaient de surgir en face de temps nouveaux. Mais l'Église restait ; mais Jésus-Christ restait, et avec Lui, pour ceux qui l'aiment et veulent le servir, le besoin de reprendre plus ardemment que jamais l'apostolat de la vérité qui demeure toujours : *Et veritas Domini manet in æternum.*

---

[1] A Mme de Limminghe, 26 mars 1838.



STE RUFINE ET STE SECONDE.

C'est sur l'emplacement de la maison occupée par les saintes qu'est construit le couvent dit : de Sainte-Rufine.

LIVRE VIII

LE RENOUVELLEMENT — LES TROIS NOVICIATS

LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

REPRISE DES ŒUVRES DE ZÈLE. — CINQUIÈME CONSEIL GÉNÉRAL.
VISITES ET FONDATIONS. — COURSES APOSTOLIQUES DE MADAME BARAT.

Novembre 1833. - Août 1836.

LES six années qui suivirent la guérison de Mme Barat et son retour en France furent une campagne de zèle dirigée dans le but de dédommager le Cœur de Jésus des conquêtes de l'impiété. Une œuvre extérieure, celle des visites et fondations ; une œuvre intérieure, celle de la direction des divers noviciats de la Société, remplissent ce grand dessein : c'est le sujet de ce livre huitième.

Le Conseil général destiné à organiser cette œuvre de salut s'ouvrit à Paris, le 29 septembre 1833. « Nous nous sommes retrouvées avec une indicible consolation, écrivait la mère générale. Nous avions eu la crainte de ne nous revoir jamais. » En effet, cette réunion au lendemain des ravages mortels de l'épidémie, de la révolution et de la dispersion de la petite famille, devait sembler une renaissance à ces premières mères.

Le 30, Mme Barat fit une conférence aux membres du Conseil pour leur recommander l'union avec Notre-Seigneur, Père de toute lumière, selon cette parole de nos livres saints : *Approchez-vous de Dieu, et vous serez illuminés.* Le même jour, le Père Varin vint les exciter à la reconnaissance par la considération de tout ce que Dieu avait fait pour la Société. Enfin, le 4 octobre, fête de saint François d'Assise, Mgr de Quélen parla de la loi du progrès et de la fixité, dans les congrégations religieuses comme dans l'Église : fixité dans la foi, progrès dans la discipline, qui doit se modifier selon les exigences de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Ni le Conseil général de 1833, ni ceux qui le suivirent, ne devaient, on le conçoit bien, avoir l'importance des Conseils précédents. La Société ayant sa loi, rendue maintenant immuable par la sanction de Rome, il n'y avait plus désormais qu'à pourvoir aux moyens de la faire observer. Tel est l'objet des actes du cinquième Conseil. Sans entrer dans le détail de ses opérations, nous observerons seulement quel juste sentiment il eut des devoirs spéciaux imposés au Sacré-Cœur par les besoins du temps.

Ainsi, prévenant d'avance le reproche de préférer le brillant au solide, dans les pensionnats, le Conseil rechercha « les moyens de former les élèves à la simplicité, à l'ordre, à l'économie et au goût des choses utiles[1] »; ce sont les propres expressions de M^me^ Barat. Dans une pensée analogue de perfectionnement, le plan d'études fut revu, corrigé, amplifié, avec l'aide d'un maître expérimenté, le Père Loriquet. Rien ne fut écarté, dans les méthodes d'enseignement, de ce qui pouvait être une amélioration : « On se tient trop à la routine par crainte d'innover, disait M^me^ Barat dans une de ses lettres : c'est faiblesse d'esprit. Quand il s'agit des âmes, que fait à Dieu une plume ou un crayon, du bois ou du papier? Les âmes à tout prix[2] ! » Enfin, l'observance fut rendue plus stricte. Ces religieuses, dans lesquelles un certain monde affectait de ne voir que de grandes dames conservant l'orgueil du siècle sous le voile monastique, s'attachèrent à resserrer leurs règles de pauvreté, d'humilité et de clôture. Ce ne fut pas assez: l'une d'elles, M^me^ de Limminghe, proposa de retrancher la particule *de* du nom des religieuses ainsi qualifiées. Cette motion ne fut écartée qu'à cause de l'irrégularité que ce changement apporterait dans les actes publics.

Dans un autre ordre de choses, le Conseil fut appelé à prendre une décision qui causa une peine profonde à M^me^ Barat : ce fut la suppression de la maison de Grenoble. Outre que le pensionnat de Sainte-Marie-d'en-Haut était bien déchu de sa splendeur d'autrefois, la ville réclamait son ancienne propriété, et le génie militaire menaçait d'élever près de là des casernes, d'où la vue plongerait jusque dans son enceinte. M^me^ Duchesne ayant eu communication de ces menaces, dès l'année 1832, en écrivait ainsi à M^me^ Barat : « Que devient ma chère maison? J'ai donc bien démérité de mon protecteur, saint François Régis, puisqu'il fait cesser sa douce influence? Mais non, j'espère encore. » Hélas ! bientôt cet espoir lui fut enlevé par la décision du Conseil ; et voici en quels termes la mère Barat eut le courage de la lui faire connaître par lettre du 16 octobre 1833 : « Ma chère Philippine, vous comprenez que souvent votre nom revient dans nos entretiens durant notre assemblée ; comment vous oublier ? ce ne sera jamais possible. Aussi quel chagrin nous avons eu d'être contraintes de supprimer votre maison de Sainte-Marie, qui vous fut si chère ! C'est par force, hélas ! la ville l'ayant reprise. Priez beaucoup pour nous. » M^me^ Duchesne répondit que cette ruine retombait à plomb sur son cœur : « J'oublierai plutôt ma main droite, ajoutait-elle, que ce délicieux séjour ; et je peux le pleurer à plus juste titre que Jérémie ne faisait sur Jérusalem. » Hâtons-nous de dire, toutefois, que la ruine qu'elle redoutait ne fut pas consommée. Le Sacré-Cœur, sans doute, crut devoir quitter ce lieu de si grande mémoire, mais il ne fut pas détruit. Les Dames Ursulines s'y établirent ensuite ; elles l'occupent encore, et le Sacré-Cœur se console de ne plus le posséder en s'y voyant remplacé et Jésus-Christ glorifié par de si dignes religieuses.

---

[1] Lettre circulaire, 11 novembre 1833.

[2] A Mme A. de Rozeville, 12 mars 1832.

Le 31 octobre, le Conseil se termina par les élections. Une des plus importantes fut celle d'une nouvelle secrétaire générale dans la personne de M^me^ Élisabeth Galitzin, qui dès lors remplit un rôle considérable dans la Société. Voici de quelle manière M^me^ Barat l'en informa, en la rappelant de Rome : « J'espère que vous recevrez la nouvelle de votre promotion en toute humilité. Cette charge, au reste, est plus assujettissante qu'honorable. Vous y aurez de quoi pratiquer la patience, et voilà tout. »

Une élection non moins importante fut celle d'une assistante spécialement chargée des affaires de l'Amérique. De ce côté, M^me^ Barat ne recevait, depuis quelque temps, que des nouvelles désolantes. Dans le Missouri, à Saint-Charles, à Saint-Louis, à Fleurissant, M^me^ Duchesne et ses filles se consumaient sans fruit. La basse Louisiane, plus malheureuse encore, était dévastée par le choléra, et là, le Sacré-Cœur n'avait pas été épargné. Quatre religieuses et une orpheline avaient été enlevées à M^me^ Eugénie Audé, qui avait déployé contre le fléau un dévouement héroïque. Maintenant, après quatorze nuits sans sommeil passées au chevet des malades, brisée de cœur encore plus que ruinée de santé, elle ne voyait plus pour elle qu'un remède, qu'un repos, qu'une consolation : M^me^ Barat, la France ! « Vous êtes ma seule joie, écrivait-elle à cette mère. Quelque temps passé près de vous me fortifierait, retremperait ma pauvre âme et me disposerait à mieux souffrir. Ma mère, ma bonne mère, ne m'accorderez-vous pas d'y aller ? » Elle ajoutait : « Toutefois je ne veux suivre d'autre volonté que la vôtre jusqu'au dernier soupir ; et si ce soupir exprime la souffrance, il exprimera aussi le bonheur de mourir en vous obéissant. » La réponse de M^me^ Barat fut le grand mot : « Dieu seul ! — Jésus veut que vous l'aimiez sans appui, sans secours ; Lui seul vous suffira donc, ma chère Eugénie. Rappelez-vous saint François Xavier dans l'île de Sancian, et ne craignez rien. La bonté de Dieu suppléera à tout. »

En parlant ainsi, M^me^ Barat voulait ne rien enlever à sa fille du mérite de son sacrifice; mais elle avait ses vues. Le conseil s'achevait : une assistante générale représentant l'Amérique devait être élue et appelée en France : M^me^ Audé fut choisie. A cette annonce, son bonheur de se retrouver auprès de M^me^ Barat éclata dans un transport de reconnaissance : « Quoi, ma mère, est-il donc vrai que je vous verrai ! que, sous peu, je ne dirai plus : Je vous verrai, mais je vous vois ! Ah ! si le bonheur existe quelque part, c'est dans le cœur de votre Eugénie qu'il se trouvera alors. » Son départ de Saint-Michel, qu'elle avait fondé et rendu très prospère, fut un deuil public. Les élèves et leurs parents, descendant avec elle le Mississipi, l'accompagnèrent jusqu'au lieu de l'embarquement. Là elle bénit ses élèves, en leur laissant l'espérance de revenir bientôt.

Le conseil terminé, M^me^ Barat se mit en route pour cette visite générale qu'avaient trop longtemps retardée son infirmité et les événements. Jusqu'au Conseil suivant, celui de 1839, elle ne s'arrête presque plus. Ranimer partout les foyers de l'amour de Dieu, en allumer de nouveaux : telle est l'œuvre qu'elle poursuit à travers les entraves qui l'arrêtent parfois, mais ne la découragent jamais.

Dès le 13 novembre, M^me^ Barat commença sa tournée par le Nord. Là, ayant visité ses maisons de Beauvais, de Lille et d'Amiens, elle rentra à Paris le 24 décembre. Ce fut pour repartir le 7 février 1834; et se dirigeant vers l'Ouest, puis de là vers le Midi, elle visita ses familles du Mans, de Poitiers, de Niort et de Bordeaux. Partout ses filles l'entouraient d'hommages qu'elle était bien tentée de leur reprocher. « Il est vrai, disait-elle, que c'est Jésus que vous honorez ainsi dans votre supérieure; mais vous avez bien du mérite de reconnaître ce bon Maître ainsi défiguré[1]. »

En retour, la sainte mère semait partout sur ses pas la paix, la concorde, le zèle, l'ardeur au service de Dieu.

A Poitiers, elle consola son ancienne compagne, la mère Henriette Grosier, qui avait éprouvé de grandes peines intérieures. « Vous avez si longtemps souffert, ma chère Henriette, que je me réjouis de la paix qui inonde votre âme. Ah ! elle est bien plus divine, quand elle est moins sentie ; car alors Notre-Seigneur opère avec moins de mélange de nature. D'ailleurs les croix, les sécheresses, les absences, ne font que purifier l'âme et la préparer à une union plus intime avec l'Époux. C'est donc un bien, ma chère mère et fille, mais à une condition : c'est qu'on sera fidèle jusqu'à la délicatesse[2]. »

A Niort, elle renouvela à M^me^ Giraud les fortes instructions qu'elle lui donnait naguère : « Les temps deviennent si mauvais ! la foi parmi nous diminue à vue d'œil, cette foi qui est pourtant le plus précieux de tous les biens ! Gravez-la donc plus que jamais, *fortement*, *profondément* dans le cœur de vos filles et de vos enfants : ces enfants pour qui Jésus a tant souffert ! Vous savez à quelle épreuve elle sera mise dans le monde. Mais surtout, n'oubliez pas que, pour la donner, il faut l'avoir soi-même avec abondance. Allumez-en donc le flambeau dans l'oraison[1]. » Et une autre fois, au lendemain de cette même visite de Niort : « Je vous ai laissée en bonne disposition. Donnez l'exemple à vos filles, attachez-vous surtout au solide de la vertu. Ce fond manque chez plusieurs. Mais la bonne volonté, animée par l'amour, vaincra tous les obstacles. « L'amour, dit le chantre « divin, absorbe même les flammes de l'enfer, la charité en triomphe. » Oh ! que nous sommes à plaindre d'ignorer ce divin secret ! Tout nous deviendrait facile sans cet obstacle de notre nature lâche et inconstante. Hâtons-nous, ma fille, de le sacrifier[2]. »

---

[1] A Mme Ém. Giraud. Bordeaux, 7 mars 1834.

[2] Rome, 2 avril 1833.

Enfin, à Bordeaux, elle s'appliqua à former la nouvelle supérieure, M^me^ Buesen, à qui elle disait : « L'essentiel, ma fille, est de mettre du nerf dans votre gouvernement ; mais surtout de gagner la confiance de vos filles. » Elle consola aussi la mère de Lalanne, qui, proche du tombeau, devenue sourde et fort souffrante, entrait de plus en plus dans cette paix profonde dont elle disait : « Quand mon âme est remplie de Dieu, elle n'a plus besoin que de silence et d'amour. »

QUADRILLE, PRÈS BORDEAUX,
où la mère Barat réunit en 1833 les œuvres de ses deux établissements du Sablonat et de Sainte-Eulalie.

De Bordeaux, la supérieure se tourna vers Lyon, où elle arriva le soir du 6 avril. L'association des Enfants de Marie, qu'elle y avait constituée à son dernier voyage, fut le premier objet de sa sollicitude. Dès le lendemain de son arrivée, elle en présida une réunion solennelle où lui furent présentées les enfants assistées par la congrégation. Ce fut un moment de jubilation pour l'aimable mère. S'entourant de ces petites filles, allant de l'une à l'autre, elle leur faisait dire leurs noms, leur condition, leur âge, distribuant à chacune ces mots pleins d'à-propos, d'esprit et de bonté, qui sont l'aumône du cœur. Ensuite se tournant vers leurs mères adoptives : « Quelle belle et nombreuse famille Marie vous a donnée ! Mais vous-mêmes, Mesdames, vous devez à ces enfants encore plus qu'elles ne vous doivent : vous leur devez le bonheur ; car en est-il de plus grand, de plus digne de vous que celui de faire du bien? Ah! je vous en conjure, n'allez pas en chercher un autre dans les plaisirs du monde : vous ne l'y trouveriez pas. » Elle demanda aux enfants d'intercéder pour elle auprès du Cœur de Jésus ; puis elle les bénit.

---

[1] 21 mars 1833.

[2] Bordeaux, 7 mars 1834.

Cette heureuse journée ne laissait pas présager celle qui allait suivre.

On se souvient qu'en l'année 1831 M^me^ Barat était entrée à Lyon le lendemain d'une émeute. Elle y entrait, cette fois, la veille d'un soulèvement bien autrement formidable. L'insurrection républicaine, fomentée sourdement parmi les ouvriers, éclata le 8 avril ; et s'emparant des hauteurs qui commandent la ville, elle soutint contre la troupe, pendant quatre grands jours, une lutte meurtrière, avec une énergie digne d'une meilleure cause. Bloquée avec ses sœurs dans la rue Boissac, n'entendant jour et nuit que le tocsin, la fusillade, le canon, l'écroulement des maisons incendiées et ces clameurs sauvages qui traversent une ville en révolution, ignorant le sort de Paris et des provinces, que l'on disait également en insurrection, M^me^ Barat portait dans son cœur les angoisses de sa Société entière. Ce fut seulement le 14 que le général Aymar assura la victoire à l'autorité. Ce jour-là même, M^me^ Barat se hâta d'écrire à M^me^ de Gramont : « Que je souffre, chère Eugénie ! Jamais mon pauvre cœur n'a tant pâti. Faites-vous l'idée d'une guerre affreuse dans cette ville ! Voilà six jours entiers que nous sommes cernées et enfermées chez nous, environnées de troupes et de trains d'artillerie ; car Bellecour est le quartier général de cette petite armée. Jour et nuit, nous n'entendons qu'un roulement de canon presque sans interruption, joint à une fusillade opiniâtre et meurtrière. Les journées de Juillet, où nous avons tant souffert, n'étaient rien en comparaison. De vastes incendies, des quartiers abattus par les ravages du canon : voilà la triste image que la ville présente en ce moment. » — « Jamais on ne se fera l'idée d'un tel acharnement, ajoutait-elle le lendemain. Jamais aussi je ne m'étais trouvée à pareille affaire ; on n'en revient pas ! On dit que si nous étions tombées au pouvoir de cette troupe ennemie de tout ordre, nous étions perdues. La sainte Vierge nous a sauvées : nous l'avions bien priée. »

Ceux qui ont le souci du progrès de la vérité et de la charité savent quelle grande douleur c'est de vivre en des temps où les révolutions remettent sans cesse en question les conquêtes du bien. Mais ce qui décourage les pusillanimes ne fait qu'exciter le bon soldat de Jésus-Christ. « A quel prix Jésus-Christ a-t-il racheté les âmes? disait M^me^ Barat. Voilà ce que nous devons faire nous-mêmes ; cela doit nous inspirer la *passion du sacrifice*, car ce n'est que par le sacrifice que nous sauverons les âmes avec Jésus-Christ. »

Le 3 mai, M^me^ Barat était de retour à Paris. Ses premiers soins furent pour les orphelines, dont le nombre s'était accru et dont l'établissement demandait plus d'espace. Elle régla qu'il serait transféré à la campagne, dans ce village de Conflans où elle-même s'était réfugiée pendant les journées de juillet. Sur ces entrefaites, M^me^ Eugénie Audé arriva à Paris, le 26 de juin. Le même jour y vit venir la vénérable mère de Gramont d'Aster, que M^me^ Barat ne devait plus revoir. M^me^ de Charbonnel et quelques autres religieuses de grande autorité s'y trouvèrent en même temps. On s'y entretint de plusieurs établissements qui étaient proposés à la Société. Ils furent acceptés, et, après un séjour de trois mois à la maison mère, M^me^ Barat accompagnée de M^me^ de Limminghe, se remit en route. Après l'œuvre des visites, elle allait en faire une autre : celle des fondations.

A Charleville, dans les Ardennes, existait, depuis deux siècles, une communauté fondée par une noble jeune fille, Jeanne Idelette de Morel, pour l'éducation gratuite des enfants pauvres. Les Dames de la Providence, — c'était le nom que portait cette communauté, — avaient courageusement traversé l'épreuve de la Révolution. Toutes avaient refusé de se séculariser, et, émigrant ensemble, elles s'étaient successivement réfugiées à Chimay, à Rotterdam, à Bruxelles, à Essen en Westphalie, où, pendant huit années, elles n'avaient eu d'autre ressource qu'un rude travail manuel, avec l'assistance étonnante, merveilleuse, de cette Providence dont elles n'avaient pas pris inutilement le nom. M^me^ Jacquemard, femme d'un caractère énergique, après avoir présidé à cet exil de ses filles, les en avait ramenées et rétablies à Charleville, en 1802. Après elle, sa communauté avait eu pour supérieure une femme éminente, M^me^ Justine de Gerlache, héritière d'un nom qui, maintenant encore, est si chrétiennement porté. Mais en même temps que croissait le nombre des élèves, celui des religieuses diminuait. Une branche de leur Société, les Dames de Sainte-Sophie, de Metz, s'était déjà, dans des circonstances semblables, réunie au Sacré-Cœur, comme nous l'avons raconté. Les sœurs de Charleville pensèrent à faire de même ; mais il en coûtait beaucoup à M^me^ de Gerlache de voir se fondre un institut que ses récentes épreuves lui avaient rendu encore plus cher : elle lutta tant qu'elle put. Enfin la supérieure qui lui succéda, M^me^ Terneau, se résolut à demander la réunion à M^me^ Barat. Celle-ci lui répondit, le 23 avril 1834, par une lettre toute maternelle : « Il y a longtemps que je suis pénétrée d'estime et d'attachement pour votre Congrégation. Nos sœurs de Metz m'ont déjà appris à l'apprécier ; et l'excellent esprit qu'elles ont précédemment puisé dans leur maison mère ne me permet pas de douter de la consolation et du fruit que notre Société retirera de cette seconde réunion. Aussi mon cœur me porte-t-il à me rendre à Charleville, afin de l'effectuer le plus tôt possible. »

M^me^ Barat y fut le lendemain de l'Assomption. « Pendant son trop court séjour parmi nous, rapporte le journal de la fondation, la supérieure manifesta les sentiments les plus maternels, et voulut bien, dès lors, nous considérer comme ses filles. Elle nous fit, ainsi que la mère de Limminghe, de solides instructions sur l'esprit de la Société, dont elle commença à nous faire connaître les Constitutions, nous recommandant surtout le saint exercice de l'oraison. » A l'automne suivant, la mère Prevost vint présider au noviciat que durent refaire ces nouvelles sœurs. M^{me} de Gerlache leur en donna l'exemple : cette courageuse novice avait alors soixante-trois ans[1].

La reconnaissance légale de cette réunion par le gouvernement fut faite un an après. « Le Cœur de Jésus a levé tous les obstacles, écrivit la mère Barat à ses nouvelles filles ; vous êtes du Sacré-Cœur à la face du ciel et de la terre. Bénissons-en le Dieu de toute bonté, et Marie, notre mère[2]. » Puis, plus tard, en leur envoyant comme première supérieure la sainte mère Granon : « Chacune de vous s'efforcera de devenir intérieure, ce qui est le meilleur moyen de connaître Jésus-Christ. Quand on le connaît, on l'aime ; quand on l'aime, rien ne coûte. Ah ! comme je vais prier, afin que Dieu vous éclaire de cette vive lumière, et qu'il vous donne la force d'entrer dans les sentiers du véritable amour[3]. »

Une réunion semblable à celle de Charleville, mais plus visiblement encore marquée du sceau de Dieu, ne tarda pas à appeler la mère fondatrice à l'autre bout de la France.

Une congrégation de religieuses enseignantes, nommées Dames de Saint-Pierre, fondée d'abord à Grenoble par M^{me} Pierrette de Bourcet de Lassaigne, avait ensuite établi une seconde maison dans la baronnie de Saint-Joseph, près Marseille, sous la conduite de la nièce de la fondatrice, M^{lle} Louise de Bourcet. Louise de Bourcet était une âme très élevée en vertu. Ses anciennes relations avec Sainte-Marie-d'en-Haut lui avaient fait connaître la mère Thérèse, la mère Aloysia, surtout la mère Barat ; dès lors le Sacré-Cœur lui était apparu comme le paradis de l'amour de Dieu. Ayant proposé à ses sœurs de se réunir à cette Société, elle rencontra chez quelques-unes une opposition qu'elle ne voulut pas combattre. Mais les contradictions et les peines de l'attente épuisèrent sa vie. « Notre pauvre Louise se meurt, » écrivait, en août 1832, la mère générale. Et dans le mois suivant : « Je vous enverrai une épître de ma chère Louise. Quel ange ! Nous la perdrons, car elle se meurt de chagrin ! » Dans les ardeurs de la fièvre, on l'entendait dire : « Réunion au Sacré-Cœur ! » D'autres fois elle s'écriait en regardant le crucifix : « O mon Dieu, donnez-moi le Sacré-Cœur ou le ciel. » Elle dit plusieurs fois à M^{me} Vincent, une de ses compagnes : « Ma pauvre amie, voyez, je m'en vais à grands pas. Comme Moïse, je mourrai en vue de la terre promise. Je n'aurais voulu qu'une joie en ce monde, celle de vous introduire dans le Sacré-Cœur. » Elle exprima le vœu d'en être reçue membre avant que d'expirer. M^me^ Barat lui envoya aussitôt la croix de professe. Mais quand cette croix arriva, M^me^ de Bourcet venait de rendre le dernier soupir, en répétant : « Plus de regrets, plus de larmes, je vais dans le sein de Dieu. » M^me^ Barat la pleura : « Voilà, dit-elle, une âme que nous n'étions pas dignes de posséder. » Cependant, ce que la vie de la sainte religieuse n'avait pu accomplir, sa belle mort l'obtint. La réunion fut accordée par M^me^ Barat, fidèle exécutrice des volontés suprêmes de cette chère fille.

---

[1] Voir *Notice sur Mme de Gerlache*, par le P. Ed. Terwecoren, et *Vie de Mme de Gerlache*, par un aumônier du Sacré-Cœur, in-8° ; Casterman, 1869.

[2] Paris, 19 août 1835.

[3] Paris, 13 mars 1836.

SAINT-JOSEPH, PRÈS MARSEILLE.
Maison du Sacré-Cœur due à la réunion des Dames de Saint-Pierre à la Société.

Elle voulut préposer à cette fondation une supérieure d'élite qui fût une autre elle-même. Depuis son retour d'Amérique, M^me^ Eugénie Audé, heureuse d'avoir retrouvé sa chère mère générale, se berçait de l'espérance de n'en être pas séparée de longtemps. Mais ces voies de délices ne sont pas celles du Sacré-Cœur. Au nom de son amitié, au nom de sa santé qui réclamait le climat bienfaisant de la Provence, surtout au nom du Cœur transpercé de Jésus-Christ, M^me^ Barat lui demanda d'aller prendre la conduite de la maison de Marseille. Le cœur de M^me^ Audé saigna longtemps de cette blessure. Elle se demandait pourquoi sa mère la condamnait à cet éloignement. Cette mère se serait-elle refroidie envers elle ? Ne seraient-ce point ses défauts qui en étaient la cause ? — « Singulière idée, lui répondait M^me^ Barat, de croire que vos défauts seraient capables d'affaiblir mon affection pour vous ? Est-ce que Jésus s'est rebuté de nos misères ? Les pauvres, les faibles sont ceux qu'il aime davantage. Quel exemple ! D'ailleurs, je suis plus mauvaise que vous, et, nonobstant, vous aimez votre mère. » Cependant, en preuve de cette affection, M^me^ Barat n'eut pas plus tôt éloigné son amie qu'elle-même se mit en route pour la même contrée, et, de chacune de ses stations, elle lui envoyait le consolant espoir de la revoir bientôt.

Dieu ne le voulut pas. Tant de courses avaient brisé les forces de l'apôtre. Le 15 janvier 1835, M^me^ Barat écrivait de Lyon : « Je suis clouée ici par un catarrhe qui me fait passer de tristes nuits. J'en attends la fin pour me mettre en route. » Elle ne put achever cette lettre, la dernière que nous ayons d'elle jusqu'au milieu de juin. Chaque hiver lui ramenait presque régulièrement une pareille épreuve ; mais cette fois, on crut qu'elle n'en relèverait pas. Une fièvre inexorable la retint pendant trois mois, à la Ferrandière, entre la vie et la mort. Enfin, au mois de mai, elle put faire quelques pas ; ce n'était plus le moment de descendre dans le Midi, brûlé par le soleil. Les médecins lui ordonnèrent d'aller prendre, dans la fraîche solitude de Montet, puis de Besançon, le repos que réclamait sa convalescence.

Pendant ce temps, M^me^ Audé retrouvait à Marseille le choléra, contre lequel elle avait soutenu à Saint-Michel, une si courageuse lutte. « Il faut avouer, ma fille, que Dieu vous veut sur la croix, lui écrivait, le 5 janvier, la mère générale. Quitter l'Amérique, où seule, vous avez eu à déplorer les effets de ce terrible mal, et venir en Europe pour le retrouver dans une ville où il sévit encore ! . . . J'ai cependant la confiance que Jésus et Marie seront vos sauveurs. » — « Prions, ma fille, disait-elle dans la lettre suivante. J'ai l'espoir que son Cœur vous gardera : il n'envoie pas deux fois le même calice à boire. »

Le fléau n'approcha de la maison de Saint-Joseph que pour faire éclater la foi et le dévouement de la supérieure. Une de ses sœurs ayant été atteinte, M^me^ Audé la mit dans sa propre chambre, la soigna et la guérit. Tandis que, dans la ville, de huit à douze cents personnes succombaient chaque jour, le Sacré-Cœur semblait être un boulevard si sûr que les familles supplièrent M^me^ Audé de garder ses pensionnaires. « Consacrez de suite votre famille à Marie, lui écrivit M^me^ Barat. Soufflez au coadjuteur, M^gr^ d'Icosie, d'ordonner une procession à Notre-Dame-de-la-Garde ; que l'on ajoute un vœu à cette Vierge protectrice de la ville de Marseille. » M^me^ Audé suivit ce conseil. Sa maison fut préservée. Quand le fléau eut cessé, une députation de pensionnaires se rendit à Notre-Dame-de-la-Garde, où elles suspendirent un *ex-voto* en action de grâces de leur préservation.

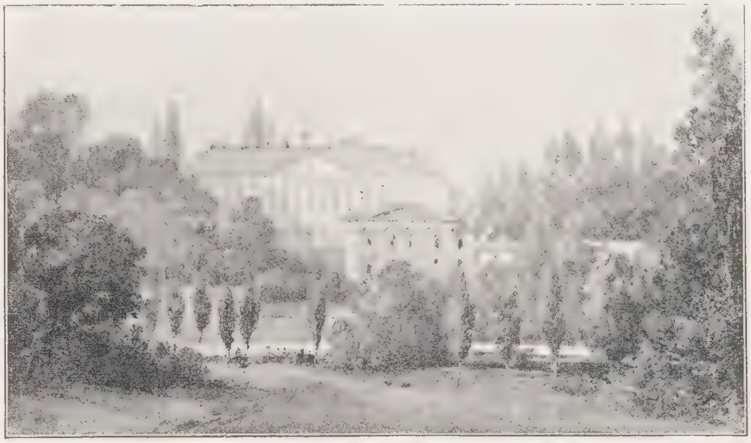
C'est alors qu'il fut enfin donné à M^me^ Audé de rejoindre sa mère. « Maintenant que le fléau s'éloigne, lui écrivit de Lyon la douce supérieure, partez de suite, reposez-vous un instant à Avignon, arrivez-nous promptement. Je n'ai pas le courage de m'éloigner sans vous voir, sans vous embrasser. » De Lyon, elles reprirent ensemble le chemin de Paris. M^me^ Audé attendit quelque temps dans cette ville la reconnaissance légale de la réunion de Marseille ; puis il lui fallut revenir, en se séparant encore de sa mère trop aimée : « Je prie le Cœur de Jésus, tant que j'ai de ferveur, de vous conduire, de vous consoler, de soutenir votre courage, lui écrivait celle-ci. . . . Si le bon Maître veut cette épreuve pour toutes deux, chère Eugénie, taisons-nous, laissons-le agir[1]. »

---

[1] Paris, 9 octobre et 3 décembre 1835.

Cependant, à peine de retour, la supérieure adressa une lettre circulaire à la Société pour lui annoncer son entière guérison : « D'une part, disait-elle, nous ressentons sans doute de la consolation qu'il nous soit donné de travailler encore, selon les desseins de Dieu, à procurer sa gloire ; de l'autre, nous lui demandons, dans l'amertume du calice que nous offre cette terre, où il est tant offensé, pourquoi il lui a plu de prolonger nos jours. Mais loin de nous, mes chères filles, d'avoir une volonté qui ne soit pas la sienne . . .[1] » — « Il y a, dit un maître de la vie spirituelle, il y a, pour ainsi dire, les trois cieux de l'amour. Il y a l'amour pur et simple qui aime Dieu par-dessus toutes choses et le prochain pour Dieu : c'est comme le premier ciel. Au-dessus, il y a l'amour qui souffre et qui aime à souffrir : c'est le second degré. Plus haut enfin, il y a l'amour qui n'aime, qui ne veut plus absolument rien que le plaisir du Bien-Aimé, pour souffrir ou pour jouir, pour vivre ou pour mourir, pour être quelque chose ou pour n'être rien. C'est là le ciel des cieux[2]. » C'est celui qu'habitait le cœur de Mme Barat.

Son séjour à Paris ne fut qu'une halte rapide. Nous venons de voir qu'arrêtée par la maladie, elle n'avait pu terminer le cours de ses visites. Dès le 26 juin, elle se remit en route : « Demandez, écrivait-elle à la mère Émilie, demandez maintenant que cette vie qui m'est rendue soit tout employée pour la gloire du Cœur de Jésus. S'il en était autrement, mieux vaudrait mourir[3]. »



MAISON DU SACRÉ-CŒUR A JETTE-SAINT-PIERRE, PRÈS BRUXELLES.

Dans l'année précédente, revenant de Charleville, la mère générale avait visité Bruxelles, et accueilli favorablement la demande d'une maison dans le voisinage de cette capitale. A une lieue de là, un domaine de trente-trois hectares s'étendait dans un village appelé Jette-Saint-Pierre. C'était une fraîche vallée arrosée par des eaux vives, enrichie de cultures, ornée de beaux jardins, et dominée par des hauteurs boisées que couronne aujourd'hui un calvaire d'où la vue s'étend au loin sur Bruxelles et le Brabant. M^me^ Barat l'avait acheté et y avait envoyé M^me^ de Charbonnel pour y diriger une grande construction. Elle vint elle-même y installer Notre-Seigneur dans une chapelle provisoire, où l'on solennisa la fête du sacré Cœur. Une des conditions faites alors par les familles était que le pensionnat fût réservée à la noblesse ; M^me^ Barat écrivit à cette occasion : « Ah ! ma fille, vous comprenez que j'agis ainsi à regret, car je préfère devant Dieu les œuvres les plus pauvres. Mais nous nous devons à tous . . . , et d'ailleurs, cette classe est celle qui a le plus de besoin. Puis, si le Cœur de Jésus daigne bénir cette fondation, nous pourrons en faire une autre où toutes les classes aisées seront admises : c'est mon unique but[1]. »

---

[1] Paris, 4 juin 1835.
[2] M. l'abbé Ch. Gay, *De la Vie et des vertus chrétiennes*, t. II, p. 352.
[3] Paris, 18 juillet 1835.

En attendant, on ouvrit, à côté du pensionnat, des classes pour les pauvres. Les femmes du peuple y venaient chaque dimanche entendre la doctrine chrétienne, et s'en félicitaient, comme d'un bon moyen d'apprendre le français. C'est à cela que faisaient allusion ces lignes de la supérieure, M^me^ Thérèse de Wall : « Vous avez reconnu là un des filets que *jette saint Pierre ;* car peut-être, ma digne mère, savez-vous que notre village tire ce nom d'un tableau de l'église paroissiale représentant saint Pierre jetant le filet sur la parole du divin Maître. Nous osons espérer que ce grand saint nous aidera à tendre ainsi aux âmes des pièges salutaires, et qu'une pêche miraculeuse sera notre récompense. »

De retour à Paris, M^me^ Barat s'y consacra à une œuvre qui, dans sa pensée, devait être le centre de toutes les autres. C'était l'établissement de la maison mère et du noviciat dans une maison distincte de l'hôtel Biron. Tout proche de cette résidence et séparé d'elle seulement par la rue de Babylone, se trouvait, rue Monsieur, un hôtel possédé par le marquis de Nicolay. M^me^ Barat le loua pour le Sacré-Cœur, qui en prit possession le 10 juillet 1835. Elle-même s'y établit et y passa dix mois au milieu de ses novices. Nous renvoyons à plus loin le tableau de ce noviciat de la rue Monsieur, pour ne pas nous distraire de l'action apostolique de M^me^ Barat.

Disons seulement que ce fut là qu'elle apprit, au commencement de 1836, la mort de la vénérable supérieure du Mans, M^me^ de Gramont d'Aster. Cette mort fut celle d'une sainte. Ayant mis ordre à ses affaires, elle dit à sa secrétaire : « Maintenant tout est prêt, je n'ai plus qu'à souffrir et à m'abandonner. » Ses souffrances furent longues : « Dieu me fait mourir peu à peu : bientôt il ne me restera plus que le cœur pour dire : *Fiat !* » Elle s'occupa jusqu'à la fin des pauvres, des enfants ; puis, pleine d'allégresse, se livrant tout entière à la croix, à Jésus : « Ah ! qu'il faut souffrir pour aimer purement ! Je n'ai plus rien qui m'inquiète, je suis dans une paix que je ne puis exprimer. *Quemadmodum cervus. . . . Lætatus sum in his. . . .* O Jésus, je suis à vous, entièrement à vous, prenez votre servante. . . . Encore plus de souffrances, mais encore plus d'amour. O mon Jésus, partons ! Jésus, attirez-moi ; Marie, prenez-moi, emportez-moi dans vos bras. » Enfin, au dernier moment : « Je suis bien, très bien, je vais dormir. » Ainsi s'endormit-elle à l'âge de soixante-dix ans, le samedi 16 janvier 1836.

---

[1] A Mme Galitzin, 20 octobre 1837.

M^me^ Barat en conçut une grande douleur : « Quelle perte, écrivait-elle, nous avons faite par la mort toute sainte de M^me^ de Gramont d'Aster ! ses deux filles en sont profondément affligées. . . . C'est donc ainsi que chaque année, si je vis, je verrai partir nos plus chères amies, j'aurai à pleurer mes plus solides soutiens. Il est vrai que toutes finissent comme elles ont vécu, en véritables saintes : quelle leçon pour nous[1] ! » La sainteté éminente de M^me^ de Gramont d'Aster est restée en bénédiction dans la Société, et des grâces de guérisons extraordinaires lui sont attribuées.

Cependant il restait à la mère générale à visiter son cher Saint-Joseph de Marseille. Le 17 avril 1836, dimanche du Bon-Pasteur, elle écrivait ces lignes : « Ce matin nous avons fêté le bon Pasteur ; la triste bergère le fut aussi. Mais mon départ si proche a contristé les cœurs. Une bergère qui abandonne son troupeau, ce n'est pas riant[2]. » Elle partit, en effet, le lendemain pour le Midi, toujours accompagnée de M^me^ de Limminghe et d'une sœur coadjutrice, la sœur Marie Patte. Le 25, elle était à Lyon ; le 28, à Avignon.

On se souvient de la terrible inondation du Rhône, en 1836. Entre Nissan et Narbonne, les orages avaient fait déborder les rivières, la plaine était inondée, les routes submergées, les ponts emportés. Le mistral ébranlait tout, avec des mugissements sinistres. La sœur Marie, toute tremblante, disait à la supérieure : « Si je n'étais avec vous, ma mère, j'aurais grand'peur ; mais avec vous, je ne crains rien. » — « Or, rapporte M^me^ Barat, c'était la même chose que je disais à Notre-Seigneur, mais à plus juste droit. » Le 5 mai, elle parvint saine et sauve au Vernet. C'était une grande campagne, où venait de se transférer le Sacré-Cœur de Perpignan. Le 26, elle entrait à Saint-Joseph de Marseille. L'accueil qu'elle y reçut fut une telle explosion de vénération et de joie, que le cocher qui venait d'amener la religieuse ne cessait de répéter : « Mais, quelle est donc cette dame ? On ne recevrait pas mieux une sainte au paradis. »

M^me^ Audé présenta à la mère générale les anciennes dames de Saint-Pierre, maintenant réunies à la Société : « Hélas ! il en manque une ! » dit la révérende mère, que ne quittait pas le souvenir de sa chère Louise de Bourcet. Cette première parole lui conquit les cœurs : c'est déjà être unis que d'avoir pleuré ensemble sur une même tombe.

---

[1] A Mme de la Croix, 29 janvier 1836.

[2] A Mme Grosier. Paris, 17 avril.

En entrant dans la chapelle, qui était fort pauvre, M^me^ Barat éprouva un sentiment pénible : « Le premier élan de mon âme, en adorant Notre-Seigneur dans cette humble demeure, racontait-elle ensuite, fut la parole de David : « Mon « Dieu, je ne m'accorderai de repos que je ne vous aie trouvé une demeure. » Les mesures furent prises pour qu'une chapelle plus digne fût élevée dans l'aile gauche de l'établissement.

M^me^ Barat fut heureuse de l'union des âmes qui régnait à Marseille ; elle en faisait honneur à la mère Audé : « Il faut convenir, disait-elle, qu'elle a bien du talent pour le gouvernement. » Elle admira aussi la beauté de ces lieux : « C'est à mon goût, disait-elle, la plus belle de nos résidences. Tout s'y trouve réuni : une vue délicieuse, un site charmant et varié, des eaux partout, et si belles, si pures ! cascades, prés magnifiques, allées couvertes, bosquets, vignes, blés, arbres fruitiers, le château lui-même grand et assez bien distribué[1]. » Le vaste panorama que présentent la ville et le port de Marseille, avec les hauteurs de Notre-Dame-de-la-Garde, dominant les flots paisibles de la Méditerranée, enchantait ses regards et élevait son cœur. Elle se rappela Belzunce et les premiers miracles de la dévotion au Cœur sacré de Jésus : « Ah ! s'écriait-elle alors, qu'une maison du Sacré-Cœur est bien à sa place ici ! Ce lieu et cette ville auraient dû être notre berceau ! » Parfois elle réunissait ses filles sous ce qu'on appelait l'*Olivier de la paix*, ou dans un petit bois où l'on faisait redire à l'écho, qui y est très sonore, des cantiques en l'honneur de Jésus et de Marie. D'autres fois on faisait asseoir la bonne supérieure sur un trône de foin dressé dans la prairie, et, rangé autour d'elle, on écoutait avidement ses exhortations aux vertus religieuses[2].

Mais là encore, le cœur de M^me^ Barat trouvait une place vide : c'était celle d'une jeune novice de grande espérance, M^me^ Louise-Félicité Joyaut de Couësnongle. Elle était la petite-nièce de cette héroïque Victoire de Saint-Luc, qui, pendant la Terreur, condamnée à mort pour avoir peint et distribué des images du sacré Cœur, fut conduite au supplice entre son père et sa mère, à qui elle demanda de les précéder sur l'échafaud : « Vous m'avez appris à vivre, leur dit-elle, je vais vous apprendre à mourir. » Leur nièce, déjà formée dans la maison de Quimper par la mère Thérèse, venait d'embaumer du parfum de son innocence la maison de Paris ; maintenant, mourante à Marseille, elle n'attendait plus que la bénédiction de sa mère générale pour s'en retourner à Dieu : « Quelle perte pour Saint-Joseph ! écrivait M^me^ Barat. J'avais tant compté sur cette enfant si dévouée !

---

[1] A Mme de Gramont, 26 mai 1836.

[2] *Notes de la mère du Baroux et de la mère Ramel.*

Je ne puis dire ce que j'en souffre ! » Ayant obtenu de faire ses vœux sur son lit de mort, un matin M^me^ Joyaut dit à l'infirmière : « Allez avertir ma mère que le moment est venu ; mais rassurez-la, ma sœur, je vais au ciel. » Elle expira ainsi, âgée de vingt et un ans, au lever du soleil. C'était le 4 juin, veille même de la fête du sacré Cœur[1].

M^me^ Barat témoigna du regret qu'elle avait de s'éloigner de Marseille : « Qu'il m'en a coûté, écrivait-elle le 15 juin à M^me^ Audé, qu'il m'en a coûté de m'arracher de cette chère petite famille de Saint-Joseph, qui me devient plus chère depuis que je l'ai vue de près ! Dites-le-lui. J'ai trouvé dans toutes de si heureuses dispositions à l'esprit religieux et particulièrement à celui du Sacré-Cœur, que la pensée m'en est un soulagement dans mes peines. »

Une succession de visites à Aix, Avignon, Annonay, la Ferrandière et Chambéry, conduisit M^me^ Barat jusqu'au milieu d'août. Le 17, elle arriva à la solitude de Montet, et là elle suspendit pour quelque temps cette course de plusieurs années que n'avaient pu arrêter ni maladies mortelles, ni éléments conjurés, ni séditions, ni périls, ni fleuves, ni montagnes. En voyant ces travaux, on se demande comment une créature si frêle n'a pas succombé vingt fois à cette vie dévorante. C'est le bienfait de Dieu. « C'est lui, dit le prophète, *c'est le Seigneur qui remplit le faible de vigueur et qui multiplie ses forces. La fleur de l'âge tombe, la jeunesse défaille. Mais ceux qui espèrent en Dieu recevront de lui des énergies renaissantes; ils prendront les ailes de l'aigle, ils courront, ils voleront, et rien ne les lassera; ils iront partout, et rien ne les arrêtera*[2]. »

Nous allons voir maintenant la supérieure générale résider tour à tour, dans ses maisons de Montet, de Rome et de Paris, au milieu de ses novices, pour les diriger. Cette œuvre de direction, de recueillement, de prière, nous montrera, mieux encore que son œuvre extérieure, ce qui fait la beauté de son âme et de toute âme, selon cette parole de saint François de Sales : « Ce qu'il y a de plus parfait dans l'univers, c'est l'homme ; dans l'homme, c'est son âme ; dans l'âme c'est l'amour; et dans le genre d'amour, c'est l'amour de Dieu. »

---

[1] *Lettre à Mme de Gramont*, 30 avril, 26 mai, et *Notice*, par Mme Audé. — *Circulaire des défuntes*, t. II, p. 109, et *Supplément*.

[2] « Dominus est qui dat lasso virtutem et his qui non sunt fortitudinem et robur multiplicat. Deficient pueri et laborabunt, et juvenes in infirmitate cadent. Qui autem sperant in Domino mutabunt fortitudinem, assumunt pennas sicut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient. » (Isaïe, XL, 29-31.)

CHAPITRE II.

LE NOVICIAT DE MONTET.

De août à octobre 1836.

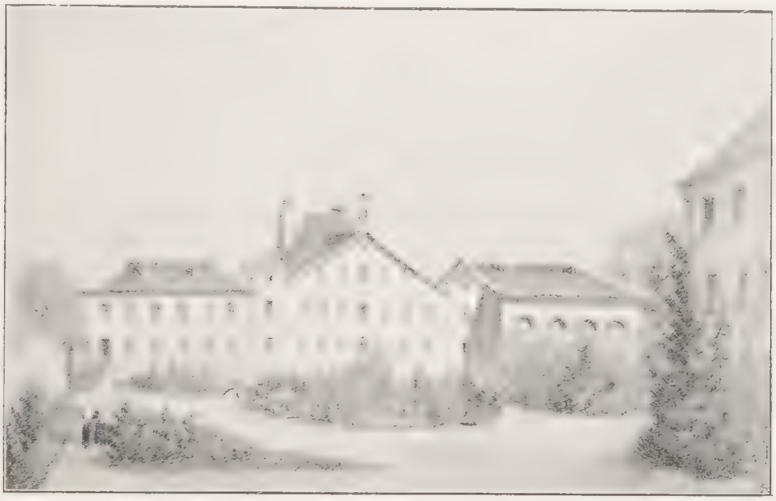
MONTET, que Mme Barat venait visiter pour la troisième fois, était depuis près de quatre ans, sous la direction de Mme Henriette Coppens. Le jour du départ de Mme de Charbonnel, qui la laissait supérieure, le 11 septembre 1832, Mme Henriette avait passé la matinée entière devant le tabernacle, inondant littéralement le pavé de ses larmes : « O mon Dieu ! mon Dieu, disait-elle en regardant sa famille de novices, que voulez-vous que je fasse avec de si petites enfants ? . . . — Eh bien, ma mère, nous grandirons, » lui répondirent ses filles. Elles tinrent parole.

Le noviciat de Montet a laissé dans la mémoire et le cœur de celles qui l'ont habité une empreinte que l'on y retrouve encore toute vivante. Cachée dans les montagnes, ensevelie dans la neige pendant la moitié de l'année, la petite famille passait parfois six mois entiers sans une visite du dehors. Le prix de la pension de quelques élèves, peu nombreuses mais choisies, faisait vivre, tant bien que mal, la pauvre communauté. On avait aussi une école gratuite pour le village. On travaillait, on bêchait, on soignait le bétail : il fallait se suffire par soi-même et se contenter de peu.

L'aumônier était, depuis la fondation, M. l'abbé Pieau, homme d'une profonde piété, d'une grande science ecclésiastique, d'un dévouement à toute épreuve, mais aussi ignorant des choses de la vie qu'un savant peut l'être. Il parlait facilement, bien qu'avec une trop grande pompe oratoire. Un jour, la mère Henriette lui en fit la remarque : « Vos sermons sont fort beaux, monsieur l'abbé, lui dit-elle ; mais ce qu'il faut à de simples filles comme nous, c'est qu'on les entretienne tout bonnement de Dieu et de leurs devoirs. » M. Pieau le comprit. Plein d'une juste confiance dans Mme Coppens, il se fit même son disciple dans la vie intérieure, et à partir de ce jour il produisit de grands fruits dans le noviciat.

L'évêque de Fribourg, M^{gr} Tobie Yenni, venait souvent visiter, exhorter, bénir, ses filles du Sacré-Cœur. C'était un homme d'une grande mansuétude, d'une grande onction de parole : il rappelait saint François de Sales. Ses instructions étaient des conversations familières, paternelles sur quelqu'une des vertus de la vie religieuse. Une fois qu'il allait partir pour un pèlerinage à Einsiedeln, il dit aux novices : « Quelle vertu voulez-vous que je demande pour vous à Notre-Dame-des-Ermites ? — L'obéissance ! » lui répondirent-elles tout d'une voix.

L'obéissance, en effet, était souveraine à Montet. Il n'y avait pas d'emplois qu'elle ne fît accepter. On raconte, par exemple, l'étonnement éprouvé par certains visiteurs en reconnaissant une jeune fille de très bonne maison dans telle postulante qui, encore en belle robe, gardait, armée d'un bâton, trois ou quatre pourceaux dont elle était bien en peine ; car ceux-ci se sentant à l'aise sous cette main délicate, profitaient de cette rare fortune pour s'émanciper, défoncer les haies, se donner carrière sur la grande route.



NOVICIAT DE MONTET DE 1831 A 1848.

Les Jésuites étaient les prédicateurs ordinaires de la communauté. Outre leur collège de Fribourg, ils possédaient, près de Montet, à Estavayer, sur le lac même de Neuchâtel, une résidence où ils venaient passer le temps de leur probation ou se reposer dans la retraite. Le Père Varin et le Père Druilhet y résidèrent en passant, et purent ainsi reprendre parfois leur ministère auprès du Sacré-Cœur. Là aussi venait de terminer son *troisième an* un homme sorti des rangs de la magistrature pour entrer dans la compagnie de Jésus, et qui devait jeter, par la prédication et la direction des âmes, un si pur éclat d'éloquence et de sainteté dans l'Église de France. Le Père Xavier de Ravignan était souvent député par son supérieur, le Père Godinot, vers les religieuses de Montet. M^me^ Henriette l'appelait le grand maître de ses novices : « Sa dignité modeste, son extérieur calme et profondément recueilli, étaient déjà pour nous une prédication muette, rapporte leur journal ; on y sentait un cœur uniquement rempli de Dieu. » Une retraite prêchée par cet apôtre, en 1834, avait fait sur le noviciat une grande impression.

Mais la plus remarquable de ces retraites de Montet fut celle qu'y donna le Père Varin. Il s'était d'abord refusé à la prêcher ; et déjà même quittant Montet, il avait repris la route de la maison d'Estavayer, quand, revenu sur ses pas, on le vit reparaître inopinément dans le noviciat : « La sainte Vierge, dit-il, m'a commandé de vous donner les saints exercices, elle m'aidera de son puissant secours. » On crut qu'elle venait de lui apparaître. Cette retraite fut signalée par des prodiges de tout genre. Le prédicateur lui-même fut si édifié de la direction imprimée à cette fervente famille, qu'à son retour à Paris il dit à M^me^ Barat : « Vous avez à Montet un trésor caché. »

Celle qu'il désignait ainsi était la supérieure, M^me^ Henriette Coppens. Elle avait quarante-huit ans, et, en remontant le cours de sa vie, on y pouvait reconnaître les traces bien lumineuses de la conduite de Dieu. Bernard Coppens, son père, et Marie Valcke, sa mère, honnêtes bourgeois de Gand, en avaient fait une fille diligente, rangée, solide, fidèle au devoir domestique et religieux, selon le bon type des vieilles familles flamandes. Sous une enveloppe tranquille et dans le cadre d'une invariable régularité, il y avait en elle un cœur à la fois énergique et tendre, capable de se donner sans mesure, et sollicité de bonne heure de se consacrer à Jésus-Christ. Sa mère, restée veuve encore jeune avec plusieurs enfants, aimait Henriette de prédilection. Celle-ci ne l'aimait pas moins : elles en étaient venues à ne pouvoir plus vivre une heure séparées l'une de l'autre. Aussi, quand le Seigneur fit entendre à la jeune fille qu'il la voulait à Lui, la vue du chagrin de sa mère la fit tomber malade : elle faillit mourir. « Le 6 décembre 1813, fête de saint Nicolas, raconte la grave religieuse, ayant été administrée à trois heures de l'après-midi, je restai pendant deux jours sans connaissance. Pendant ce temps, je fus comme transportée dans le ciel, et placée entre sainte Thérèse et saint Augustin. J'y goûtai de telles délices, que, lorsque la *Sœur noire* qui me donnait des soins essayait de me rappeler à la vie par des remèdes, je ne voulais rien prendre, tant cet état bienheureux me comblait de consolation. »

Sortie de là presque miraculeusement, Henriette, après bien des luttes, des larmes, des prières, put enfin entrer au Sacré-Cœur de Dooresele, où son amie et parente Eulalie Gonthyn et sa compatriote Louise-Antonia de Limminghe la suivirent de près. Là, son cœur longtemps comprimé déborda. Son noviciat se passa tout entier dans des larmes délicieuses dont plus tard elle se reprochait l'amoureuse douceur : « Je me souviens surtout, disait-elle, d'un certain petit grenier où j'étais envoyée, et où rien ne venait troubler ma chère solitude. Je trempais tous les jours plusieurs mouchoirs de mes larmes. » Devenue assistante de la mère de Peñaranda, nous l'avons vue rentrer, en 1823, au Sacré-Cœur de Paris. Quelques années plus tard, M^me^ Barat la donna à la mère Desmarquest comme sous-maîtresse des novices. Mais c'est dans la direction du noviciat de Montet que son mérite parut dans une douce lumière. « M^me^ Henriette conduit la maison à merveille, écrivait la mère Barat en 1831, et je n'ai qu'à remercier Dieu de la bonne direction qu'il répand par elle sur ce petit troupeau[1]. »

Nul éclat, cependant, ne signalait au dehors cette âme équilibrée et toujours voilée de modestie. Froide, calme comme une Belge, la mère Henriette régnait surtout par deux vertus : un profond et solide bon sens et une invariable droiture de cœur. Son aspect, qui commandait d'abord la réserve, ne parvenait que peu à peu à gagner la confiance ; mais alors c'était une confiance sans bornes. L'extérieur de sa personne, comme toute sa manière d'être, était le miroir de la pureté immaculée de son âme. On y voyait reluire l'ordre et la correction dans la simplicité, la décence dans la pauvreté, et une délicatesse de propreté qui, chez elle, était élevée à la dignité de vertu : on l'appelait l'Hermine. Ses mains se prêtaient à tout avec humilité, mais son cœur restait libre, et se tirait de tout pour remonter vers le ciel. On a dit que personne n'avait plus qu'elle le don de passer doucement en Dieu, sans secousse, sans effort, par une pente naturelle, comme la pente de l'eau qui va à l'Océan.

Jésus-Christ était toute sa vie ; et que de fois ne l'a-t-on pas surprise dans sa chambre, à genoux, la face collée devant la petite ouverture de sa cellule, qui donnait sur le Tabernacle ! Pour elle aimer Jésus, c'était lui obéir en faisant son devoir. « La perfection de l'amour n'est pas dans les extases, mais dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, » a dit saint Vincent de Paul. C'était aussi la règle de la mère Henriette : « Vivre sans choix, — ne tenir à rien, — souffrir, épouser la croix, — ne dire que *oui* et *non*, toujours oui à la grâce, toujours non à la nature : » — telles étaient les maximes qu'elle donnait à ses filles ; et nulle ne pouvait refuser de la suivre dans les voies ardues où on la voyait s'élancer si généreusement la première.

Il est vrai qu'elle savait rendre ces leçons attrayantes. Parfois, aux récréations, la communauté descendait dans la Thébaïde, vallée pleine d'ombre et de verdure, rafraîchie par des eaux vives, qui formaient, dans leur détour, une petite île où régnait dans un grotte la statue de Marie. Quelques-uns des entretiens de ces récréations avaient le caractère élevé de ceux de saint Augustin avec sa mère et ses disciples à Cassiacum : « Qui me dira, demandait un jour M^me^ Henriette à ses novices, qui me dira où est le vrai bonheur de l'âme ? — Dans l'amour de Notre-Seigneur, répondait l'une ; — dans l'accomplissement de sa volonté, disait l'autre ; — dans la croix ; — dans le ciel. . . . » Alors elle, souriant : « Le vrai bonheur de l'âme est dans le repos des désirs. » Elle aimait à voir chez ses filles la joie spirituelle, la dilatation : « Il faut être dilatée dans la maison de Dieu, leur répétait-elle ; Dieu aime les âmes gaies. » Les âmes sont comme les plantes ; il n'y a que celles qui sont largement épanouies qui reçoivent abondamment la rosée et le soleil, et produisent des fruits.

---

[1] A Mme de Limminghe, 7 mars 1831. Voyez Notice sur la mère Henriette Coppens, *Lettres annuelles* de 1863.

Aux grands jours, novices et pensionnaires montaient dans de vastes bois de sapins et de chênes, dépendant de la maison, où l'on passait la journée. C'était à une lieue de là. Gravissant les pentes agrestes, et précédé par l'âne chargé des provisions, on atteignait un sommet qu'on avait nommé Thabor, et d'où la vue découvrait les glaciers des Alpes, la vallée peuplée de troupeaux, parsemée de chalets et les trois lacs de Neuchâtel, de Morat et de Genève. On avait là, dans l'élévation des montagnes, la profondeur des forêts, l'immensité du ciel, la beauté des vallées et la pureté des eaux, une ravissante image des attributs de Dieu. La harpe traditionnelle était aussi du voyage. On chantait des cantiques. « Lorsqu'à l'heure de l'office, raconte une contemporaine, rassemblées sous les grands arbres, nous récitions les psaumes où le prophète invite les eaux, les bois, les neiges, les collines et les montagnes à bénir le Seigneur, il nous semblait que toute cette belle création répondait aux invitations du saint roi[1]. »

Ce fut le 19 août que M^me^ Barat, accompagnée de la mère de Limminghe, arriva à Montet. A la première récréation, elle se rendit de préférence au milieu des novices : « J'aime le petit comité, mes chères enfants, leur dit-elle ; parlons de Notre-Seigneur. » Mais la communauté n'eut pas plus tôt connu sa présence au noviciat que toute la place fut envahie, « si bien qu'à défaut de chaises, beaucoup n'eurent que la ressource de s'asseoir sur leurs talons, *à la carmélite*, » rapporte le journal.

Les entretiens de la sainte mère se faisaient tantôt dans le petit bois de la Thébaïde, tantôt dans le jardin, dans l'île, ou près d'une grotte que l'on nommait Manrèse. « C'est là, rapportent les novices, que, rassemblées à ses pieds, nous avons vu s'écouler les instants les plus délicieux. Nous sentions en la quittant, que nos cœurs battaient plus fort pour Jésus-Christ. » Un jour elle leur donnait à deviner le sens de cette parole de Notre-Seigneur à sainte Thérèse : « Cherche-toi en moi. » Et, partant de là, elle disait quelle nécessité et quel bonheur il y a à s'oublier soi-même pour se perdre en Dieu. Un autre jour, empruntant à l'évangile la parabole du figuier stérile, elle en faisait ressortir l'amour de Jésus, le divin et patient jardinier des âmes, en même temps que le malheur de l'âme qui ne porte pas de fruit. Mais où l'on vit surtout son zèle se déployer, ce fut dans la retraite qu'elle ouvrit elle-même par une belle conférence, le samedi 10 septembre 1836. Son instruction fut sur ce texte si bien approprié à ce lieu et à ce saint temps : *Je conduirai l'âme dans la solitude, et je parlerai à son cœur.* « Vous l'avez entendu, mes filles, leur dit-elle, c'est une promesse infaillible : Dieu même vous parlera. Mais c'est à la condition que vous ferez en vous la solitude du cœur par le dégagement, la fidélité, l'abandon à lui. Faites le désert, faites le silence, car le Seigneur est proche ; prêtez l'oreille à sa voix ; et quel que soit le sacrifice qu'il demande de vous, répondez-lui tout de suite : Mon cœur est prêt, Seigneur ! mon cœur est prêt. »

---

[1] Voir Notice sur la mère H. Coppens, *Lettres annuelles*, et Notes de Mme Dutertre.

La retraite fut fervente. Quand, au bout de huit jours, le *Te Deum* de clôture eut été chanté, et qu'il fut enfin permis de rompre le silence, M^me^ Barat en donna le signal par cette parole : « Que le Seigneur est bon ! » Une grande promenade couronna ces jours de grâces. « Mais, observe le journal, nous ne fîmes que traverser la grand'route, où nous osions à peine poser le pied, semblables à de de timides colombes qui fuient les traces des mortels ; et, prenant de verts sentiers, nous nous réfugiâmes dans un lieu solitaire où la vue d'une belle nature portait les âmes à Dieu. Aussi ne pouvions-nous parler que de ce bon Maître. »

M^{me} Barat voulut voir chacune de ses filles en particulier : « Je resterai longtemps à Montet, écrivait-elle dès le 20 août 1836, cette visite sera longue : il y a tant de monde ! »

Environ soixante religieuses, professes, probanistes ou novices, composaient alors la maison de Montet. Grâce à sa solitude, à sa pauvreté, et sans doute aussi à ce surcroît de bénédiction que Dieu accorde à ceux qui se consacrent à lui dans les époques troublées, il s'y formait des âmes de premier mérite, dont plusieurs remplirent plus tard de hautes charges ou donnèrent de beaux exemples dans la Société. La mort n'a pas levé le sceau qui nous défend de divulguer le nom de plusieurs d'entre elles : mais il nous sera permis, du moins, de signaler deux groupes de sœurs bien chères à la mère générale, et qui furent comme les fondements de cette maison de retraite.

Nous nommerons d'abord les deux filles de M. de Nicolay, que le Cœur de Jésus payait ainsi de l'hospitalité de Givisiers. Pauline, il est vrai, s'étant crue appelée à une mission exceptionnelle, quitta plus tard la Société, prit l'habit de Saint-François, et partit pour les saints Lieux, où elle fit revivre le sanctuaire d'Emmaüs. Mais à cette époque, la jeune fille, toute au sacré Cœur, était ravie du spectacle que lui donnait la sainteté de la mère générale :

« M^me^ Barat, disait-elle, est toujours en présence de l'œuvre de sa perfection. » Ses deux sœurs, M^mes^ Aymardine et Marie, travaillent encore aujourd'hui dans la Société. M^me^ Barat, touchée du sacrifice de leur père, en témoignait ainsi son admiration à M^me^ Aymardine, avant sa prise d'habit, qui devait avoir lieu le 2 février 1834, fête de la Présentation de Jésus-Christ au Temple : « Votre excellent père, nouveau Siméon, va vous présenter à Dieu ; et votre pieuse mère, donnera aussi son Isaac ; car vous savez jusqu'à quel point vous lui êtes chère. Combien Notre-Seigneur accueillera cette triple offrande ! Mais votre propre sacrifice doit surpasser les autres, à l'exemple de Jésus-Christ la grande victime, qui, dans ce jour, offrit tout à son Père. . . . En le priant pour vous, priez-le aussi pour vos parents, afin qu'il leur rende le centuple de ce qu'ils font en vous consacrant à Lui. Pour moi, m'unissant à vous, je vous offrirai tous. J'aurai aussi à offrir, à titre de sacrifice, mon absence de Montet, car quelle consolation j'eusse ressentie, ma fille, s'il m'eût été donné de vous conduire moi-même à l'autel ! »

L'autre famille dont on voyait les membres se succéder au noviciat de Montet, était de Lyon. Au printemps de 1830, trois sœurs s'étaient présentées à la Ferrandière, demandant à être admises dans la Société. Elles se nommèrent Emma, Eulalie et Élisa de Bouchaud. Leur père leur avait dit : « Vous êtes libres de suivre votre vocation, je n'ai pas à me placer entre Dieu et vous. » Mais son cœur était brisé. La supérieure estima qu'il fallait adoucir la rigueur de ce coup, en laissant à ce père l'aînée de ses trois filles, jusqu'à ce qu'elle eût pourvu à l'éducation de sa petite sœur Wilhelmine, alors âgée de sept ans. C'est de cette jeune enfant que M^me^ Emma, entrée plus tard à Montet, disait quelquefois : « J'ai beaucoup regretté mon père et ma mère ; mais pour cette enfant, elle était toujours au travers de mon cœur[1]. » M^me^ Barat n'oublia plus le grand chrétien qui avait fait ce généreux abandon à la Société ; et vingt ans après, elle en écrivait à la même religieuse : « Quel bonheur pour moi de retrouver un jour toute votre bonne famille réunie dans le ciel : c'est bien celle des patriarches ! Cet ensemble si chrétien est trop rare dans notre siècle. Vous êtes heureuse, ma fille, d'en être membre. Ce fut le principe de votre vocation, et ce sera celui de votre félicité[2]. »

Mais entre toutes ces novices, la plus grande certainement, comme la plus cachée, était une jeune Alsacienne, nommée Joséphine Gœtz ; et ce n'est pas sans émotion que la plume de l'historien trace ici ce nom pour la première fois. Née à Strasbourg d'une honnête et religieuse famille, privée de sa mère à l'âge de trois ans, elle avait trouvé dans les soins dévoués d'une pieuse tante, M^lle^ Odile Gœtz, une première éducation aussi forte que chrétienne. Mise ensuite au pensionnat du Sacré-Cœur de Besançon, Joséphine s'était distinguée, toute jeune, par deux choses : une supériorité d'intelligence qui lui assurait en tout la première place ; et une supériorité de caractère qui lui donnait, sur ses compagnes, un ascendant incontesté. Malheureusement elle le savait, et elle se retranchait dans une sorte de fierté et d'indépendance qui gâtait alors ses grands dons. Mais il y avait en elle un sentiment du juste, du vrai, du bien, du beau, qui était son fond même : c'est ce qui la sauva. Dieu fit appel à son cœur; il lui envoya des grâces qui la transformèrent. Elle se prit à aimer Jésus-Christ avec ardeur; et pour l'amour de lui elle se travailla elle-même avec la résolution qu'elle portait en toutes choses, s'humiliant, se soumettant, se mortifiant jusqu'à faire craindre des excès. « Je suis bien à Dieu maintenant, » disait-elle alors à une de ses maîtresses.

---

[1] *Lettres annuelles*, 1859-1862, p. 157, 158.

[2] Paris, 9 avril 1853.

Elle venait d'être admise dans la congrégation des Enfants de Marie, lorsque l'arrivée de M^me^ Barat à Besançon, en 1832, décida, sans qu'elle le sût, de sa destinée. « Jamais, racontait-elle, jamais je n'oublierai l'impression que je ressentis en m'approchant de cette mère pour la première fois. C'était une influence surnaturelle qui me saisissait et me pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Je me sentais comme en la présence d'une personne divine. » Le lendemain de ce jour, fête de l'Assomption, au sortir de la chapelle, elle dit à une de ses amies : « Le Seigneur vient de m'accorder, dans ma communion, une grâce terrassante. » Cette grâce était celle de la vocation religieuse. Elle avait dix-sept ans. Après six mois seulement d'épreuve dans le monde, elle entra à Montet, où elle ne chercha qu'à se faire oublier. Néanmoins M^me^ Coppens pénétra non seulement le secret de son mérite, mais aussi, semble-t-il, celui de son avenir. Dans une maladie mortelle que fit sa chère novice, on entendait la supérieure répéter en sanglotant : « Le Seigneur m'a donc trompée ? Ne m'avait-il pas dit que cette âme était destinée à de grandes choses pour sa gloire ? » Cette âme devait, en effet, être d'autant plus élevée dans la Société qu'elle s'abaissait davantage dans sa propre estime : c'était sans le savoir son successeur futur que la supérieure générale venait de bénir dans la personne de cette novice parfaite.

Le même jour que M^me^ Gœtz prenait à Montet le voile des novices de chœur, le voile de novice coadjutrice était donné à une humble sœur que rien ne distinguait de ses compagnes, sinon sa simplicité. On ne la connaissait que sous le nom de sœur Élisabeth. Souvent on la reprenait à cause de sa gaucherie, car elle ne savait rien faire ; mais elle acceptait si bien les humiliations et les corrections, que l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer sa vertu. Il y avait deux ans que M^me^ Barat l'avait envoyée à Montet. D'où venait-elle ? Qui était-elle ? C'était le secret particulier et impénétrable de sœur Élisabeth et de M^me^ Barat.

En 1834, la mère générale avait reçu, à Paris, la visite d'une personne de trente ans environ, qui demandait à entrer dans la Société comme sœur coadjutrice. Interrogée sur son nom, elle avoua qu'elle s'appelait Pauline de Saint-André de la Laurencie de Villeneuve ; mais que ce nom elle voulait l'ensevelir à jamais dans l'obscurité. Elle était née à Néré, dans la Charente-Inférieure ; on l'avait retirée de bonne heure de la maison paternelle pour soustraire sa jeunesse au spectacle de désordres dont on redoutait le scandale. Sa tante, M^lle^ de la Laurencie de la Thibaudière, qui lui servait de mère, l'avait fait élever chez les Dames Ursulines, à Saint-Jean-d'Angely. Tout ce qu'une riche instruction et une belle éducation peuvent ajouter d'éclat au charme de la jeunesse et à l'aménité d'un beau caractère, M^lle^ de Saint-André l'avait apporté ensuite dans les cercles brillants où aimait à la produire sa tante de Laurencie, fière de ses succès. La nièce obéissait, mais son cœur était plus haut ; et, quand elle eut soigneusement élevé sa plus jeune sœur, quand elle l'eut dirigée, établie, dotée, avec un dévouement, une persévérance et une intelligence des affaires toute virile, M^lle^ Pauline vint demander à une communauté religieuse du voisinage d'y être admise au rang de simple sœur converse. On ne la comprit point. Elle s'adressa alors au Sacré-Cœur de Bordeaux ; et c'est de là qu'on l'envoya, toujours en secret, à M^me^ Barat.

Examinée par cette mère, la postulante lui confessa les malheurs de sa famille. Elle lui apprit ensuite que, sollicitée dès sa première communion de se donner à Dieu, elle se sentait appelée à la mission spéciale de s'immoler pour les siens, et à expier leurs fautes, en se faisant la servante des servantes de Jésus-Christ. C'était là une de ces voies extraordinaires dont M^me^ Barat redoutait tant l'illusion. Mais, d'autre part, comment une âme aussi élevée que la sienne n'eût-elle pas été touchée de la délicatesse d'un pareil motif et de la magnanimité d'un tel dévouement ? Elle reçut la postulante, du moins à titre d'essai, lui donna le nom d'Élisabeth ; et, pour la dérober plus sûrement aux regards, elle l'envoya à la solitude de Montet.

C'est cette âme, connue d'elle seule, qu'elle retrouvait en ce lieu, en 1836. L'examinant de nouveau, elle essaya de lui faire entendre qu'instruite comme elle l'était, elle devait mettre ces dons au service de Jésus-Christ. « C'est vrai, répondit l'humble postulante ; mais voulez-vous me permettre de vous demander si Jésus-Christ n'a pas glorifié son Père par ses anéantissements ? — Sans doute, dit la supérieure. — Eh bien, ma mère, mon désir et ma vocation sont de le glorifier de la même manière. » La mère Barat la bénit avec une vive émotion. Toutefois elle lui annonça qu'avant de lui permettre de prononcer ses vœux, elle voulait encore l'étudier par elle-même. C'est pourquoi elle allait l'emmener à Chambéry, d'où Élisabeth viendrait la rejoindre à Turin. « Là nous verrons, dit-elle. — Oui, nous verrons, ma mère, dit gaiement la novice ; nous verrons que, Dieu aidant, j'aurai le bonheur de vous convertir à mon dessein ; et ce ne sera pas une petite gloire. »

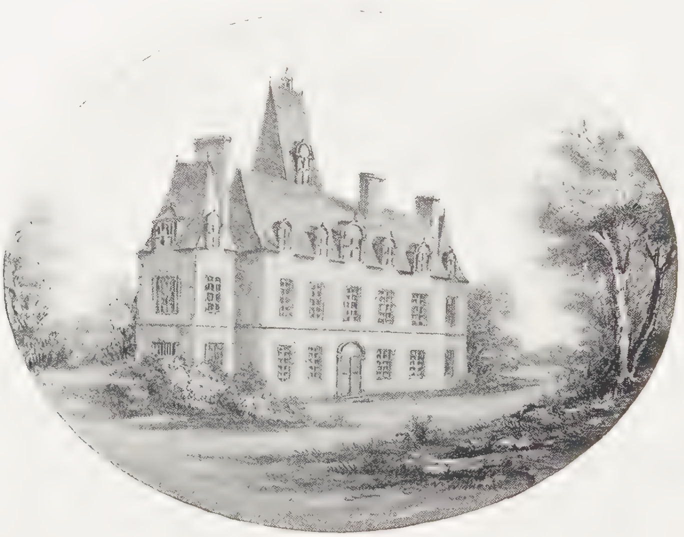
Le 3 octobre, Mme Barat dit adieu à Montet. Elle souhaita trois choses à ses novices : de bonnes prières, de bonnes études, de bonnes récréations. Elle leur souhaita par-dessus tout l'esprit de sacrifice. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, Notre-Seigneur m'a fait sentir dans la communion que telles étaient, en effet, les dispositions de vos âmes. »

De Montet, la mère générale se rendit à Chambéry. Le 20 octobre, elle revit la maison de Turin, qu'elle avait coutume d'appeler « son jardin de délices ». Le roi et la reine honoraient l'établissement de visites fréquentes. « Nous n'avons pas d'enfants, ce sont celles du Sacré-Cœur qui nous en tiennent lieu, » disaient-ils quelquefois. Mais cette faveur royale effarouchait un peu l'esprit d'humilité et de circonspection de Mme Barat ; et un jour que ses sœurs lui faisaient le récit d'une de ces visites du roi, elle repartit finement : « Que Sa Majesté y prenne garde ! si elle passe ainsi notre maison en revue, j'irai bientôt passer la revue de ses troupes ! »

A Turin, l'examen de la sœur Élisabeth recommença sous l'œil exercé et pénétrant de Mme Barat. La vue seule de cette mère était pour la novice une sorte de révélation de la Divinité. « Il est impossible, écrivait-elle de là au prêtre qui l'avait dirigée autrefois, il est impossible de représenter plus visiblement Notre-Seigneur que ne fait cette digne mère. Sa voix me pénètre comme ferait celle d'un ange. A la seule pensée de la rencontrer sur mon passage mon cœur s'épanouit. » Mais, se demandait-elle, comment une si grande sainte pouvait-elle être contraire à sa vocation, à une si manifeste volonté de Dieu? Cela la déconcertait, sans la décourager. « Notre mère générale, écrivait-elle encore, veut voir si je ferai partout la même figure. Je ne prononcerai pas mes vœux avant qu'elle ait acquis la conviction intime que je ne suis pas maîtrisée par mon imagination, mais que j'obéis à la seule volonté de Dieu, en suivant une vocation qui semble singulière. J'espère qu'avant peu cette digne mère sera convaincue. Je suis toujours heureuse, et mon âme conserve toute l'énergie de la grâce. » Puis, mettant à découvert cette surnaturelle énergie : « J'entrevois, disait-elle, que dans mon nouveau noviciat, on me servira, selon mon goût, de nombreuses humiliations. C'est le seul bonheur que je désire, joint à celui de me trouver sous les yeux de notre mère générale. »

Mme Barat se rendit. Elle décida que la novice, après quelques mois d'épreuves, serait admise aux vœux de sœur coadjutrice, qu'elle prononça, en effet, le 10 février de l'année suivante, en la fête des Plaies sacrées de Notre-Seigneur. La mort seule devait découvrir le secret qu'elle scella en ce jour.

La mère générale séjourna à Turin pendant environ deux mois, qu'elle employa à faire aux religieuses et aux élèves d'utiles instructions. Le thème lui en était fourni fréquemment par le spectacle des œuvres du Créateur. « Ainsi, raconte une des pensionnaires d'alors, M^{me} de Laval, mes parents ayant vu fleurir dans leur jardin un superbe aloès, ils n'eurent rien de plus pressé que de l'envoyer par moi à M^{me} Barat. Dès qu'elle eut reçu la plante, notre mère réunit tout le pensionnat : — « Voyez, mes enfants, dit-elle, cette fleur si rare qui m'est envoyée par une de vos compagnes. Que sa blancheur est éclatante ! que son parfum est doux ! Mais, dit-on, elle ne s'épanouit qu'une fois en un siècle, et ne dure qu'un seul jour. Voilà l'image de notre existence : fleurir un jour et mourir.»



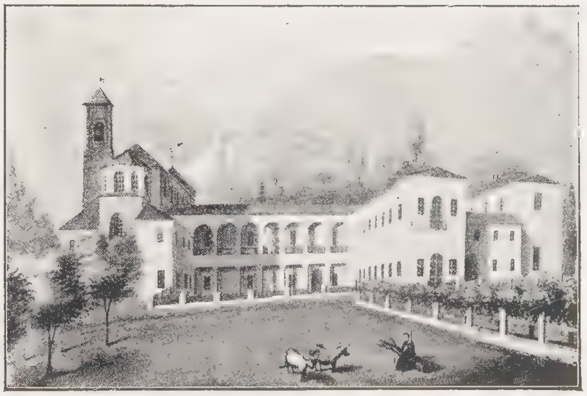
L'ÉPERONNIÈRE.

Ancienne maison de campagne des évêques Nantais. Sous la Terreur dix-huit Vendéens y payèrent de leur sang leur dévotion au sacré Cœur.

M^{me} Barat profita de son séjour à Turin pour mettre la dernière main à plusieurs fondations. D'abord la mère Dumazeaud, supérieure de cette maison, fut envoyée à Nantes avec la mère Desmarquest pour l'acquisition d'une propriété nommée l'Éperonnière, où M^{gr} de Hercé appelait le Sacré-Cœur. C'était là que, sous la Terreur, avaient été incarcérés, condamnés, fusillés, dans une grande prairie, les Vendéens coupables de porter sur leur poitrine l'image du Cœur de Jésus. L'Éperonnière fut achetée avec une dépendance de quatorze hectares de terre, et la mère Maillucheau en prit possession au nom de ce divin Cœur.

A Tours, le Sacré-Cœur avait tenté plusieurs essais de réunion, d'abord avec une communauté d'Ursulines fondée par M^{lle} Pulchérie Chobelet, puis, quelque temps après, avec une communauté dite du Saint-Esprit. Cette double tentative ayant finalement échoué, Mme Barat acheta, en 1836, une maison située dans le quartier retiré de la rue des Prés, et elle y établit une petite famille. La mère Deshayes lui fut donnée pour supérieure ; mais ce premier plant ne devait se développer qu'à la condition d'être transféré plus tard dans une terre nouvelle, comme nous le raconterons.

Une fondation plus importante fut celle de Pignerol. Mme Barat y députa, au commencement de décembre, trois religieuses de Turin, pour visiter un ancien monastère des Feuillants, appelé l'Abbadia, fort délabré, il est vrai, mais dans la plus agréable position, à un quart de lieue de la ville. On l'acheta, on le répara, et dans l'été suivant Mme Barat y envoya une petite colonie sous le gouvernement de Mme Clara Quirin, une de ses plus saintes filles. La sœur Élisabeth faisait partie de cette troupe.



PIGNEROL, PRÈS TURIN.
Ancien couvent des Feuillants, connu sous le nom de l'Abbadia.

CHAPITRE III.

NOVICIAT DE ROME, A LA VILLA-LANTE.

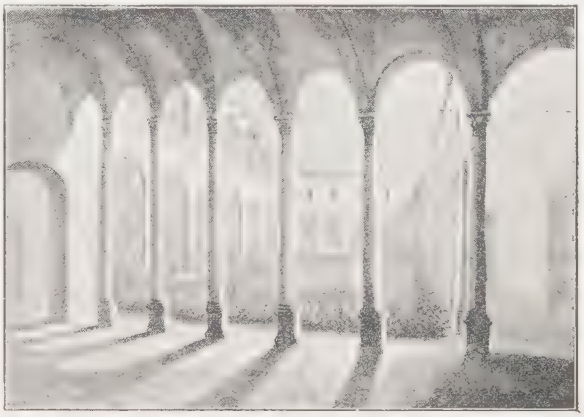
Décembre 1836. - Août 1838.

LE 6 décembre 1836, M^{me} Barat adressa de Turin une lettre circulaire dans laquelle elle annonçait qu'elle allait s'éloigner encore davantage. « Des raisons graves, écrivait-elle, et qui regardent principalement nos maisons de Rome, exigent notre présence, pendant quelque temps, dans cette capitale du monde chrétien. »

Elle partit de Turin le 15 décembre, et se dirigea d'abord vers sa maison de Parme. Là, un comte génois, qui se disposait à entrer aux Jésuites de Rome, apprenant que la mère générale du Sacré-Cœur se rendait dans cette ville, s'estima honoré de prendre la même voiture qu'elle et sa compagne. « Il croit fermement voyager avec des saintes, écrivait la supérieure dans cette circonstance. Il sera bien attrapé, du moins pour ce qui me regarde. Priez, ma fille, pour que nous ne le trompions pas. » Il fallut faire encore une station à Modène, où le duc, qui voulait obtenir une fondation, la combla d'honneurs extraordinaires. Elle ne s'arrêta plus ensuite qu'à Lorette « pour se mettre sous la protection de la Vierge des vierges », et le 11 février, elle était rendue à Rome, sa seconde patrie.

C'est là, c'est à Rome, au cœur même de l'Église, que les battements de ce cœur se faisaient mieux sentir à M^{me} Barat. Ce que cette grande catholique voyait dans Rome, c'était le pape ; dans le pape, l'Église ; dans l'Église, Jésus-Christ. Personnellement Grégoire XVI était un saint à ses yeux : « C'est le Saint-Père dans tous les sens, » disait-elle. Une audience qu'elle obtint, le 26 février, l'affermit encore dans ces hautes vues de foi. « Avec quelle bonté, avec quel intérêt pour la Société, il nous a accueillies ! faisait-elle savoir en mars à M^{me} Giraud. Je l'ai prié de nous bénir toutes, et il l'a fait avec une telle affection que j'en ai été attendrie. » Elle fut surtout émue des souffrances du Pontife, comme elle-même le témoigne : « Mon âme était pénétrée de douleur à la vue des peines, je ne dis pas assez, des angoisses, qu'éprouve chaque jour le cœur de ce saint Père, en apprenant les maux qui déchirent l'Église. »

En effet, à cette époque, des torrents d'amertume confluaient, pour ainsi dire, de tous les points de l'Europe dans ce cœur de père et de saint. Près de lui, en Italie, le carbonarisme ourdissait des trames qui, s'étendant déjà sur la Suisse et la France, menaçaient d'envelopper les gouvernements dans une universelle extermination. La France continuait de marchander à l'Église une liberté dont elle était d'ailleurs prodigue pour ses ennemis, et dont ceux-ci n'usaient que pour armer contre le pouvoir le bras des assassins. L'Espagne, inondée du sang des soldats de Christine et de don Carlos, était toujours en proie à la guerre civile. « L'Espagne, en ce moment, souffre purification, écrivait M^me^ Barat à la mère de la Croix. J'ai confiance qu'elle sortira de cette crise plus belle et plus disposée à glorifier l'Église. » En attendant, c'était sur l'Église, ses religieux, ses prêtres, ses autels, que retombait la vengeance des séides de la révolution. En Allemagne, sur le Rhin, le joug brutal de la Prusse s'appesantissait dès lors sur le catholicisme, et les nobles archevêques de Cologne et de Posen allaient connaître des violences qui en présageaient d'autres à leur successeurs. La Pologne était sous le sabre sanglant de la Russie. L'Irlande parvenait à peine à briser, par la main de son O'Connell, quelques-uns des anneaux de la chaîne séculaire dont l'Angleterre protestante la tenait enlacée. C'étaient toutes ces blessures de l'Église, sa mère, qui, se ravivant alors dans M^me^ Barat, lui faisaient pousser ce cri : « Ah! ma fille, quel temps malheureux pour l'Église! Comme elle est déchirée de toutes parts, et persécutée par ses propres enfants! » Puis, conjurant ses filles de compatir aux douleurs de Jésus outragé, elle leur demandait : « Eh quoi! pourrions-nous penser à autre chose? Quel zèle ne devrait pas nous animer pour tâcher du moins de ramener quelques âmes, et d'en affermir quelques autres dans la foi! »


ANCIEN COUVENT DE PARME,
offert à la mère Barat par l'archiduchesse Marie-Louise.

Là, d'ailleurs, se bornait la part qu'elle leur permettait de prendre à la politique. « Pour ce qui regarde le gouvernement, disait la même lettre, notre rôle à nous, est de nous taire, d'attendre et de prier[1]. »

D'autres, d'ailleurs, allaient s'armer pour la cause de Dieu; et plusieurs de ceux-là étaient venus à Rome, dans cette même année, comme pour y prendre le mot d'ordre de la papauté. Les lettres de M^me^ Barat mentionnent plusieurs fois M. l'abbé Lacordaire, qui venait de passer dans la ville sainte dix-huit mois décisifs pour sa destinée; M. l'abbé Guéranger, autre vaillant athlète que le pape venait d'instituer abbé de Solesmes; le Père de Géramb, abbé de la Trappe, M. l'abbé Haffreingue, de Boulogne-sur-Mer. Un peu auparavant, un de ces soldats de l'Église, le plus éloquent de tous, écrivait des bords du Tibre ces lignes prophétiques : « Tout se prépare aux quatre coins du monde : Dieu a ses élus et ses trompettes qui attendent; et pendant qu'en France tant d'illustres esprits font si tristement naufrage, d'autres viennent qui seront peut-être plus heureux, parce qu'ils arrivent plus tard dans le règne de la vérité[2]. »

Impatiente, pour sa part, de seconder ce zèle, M^{me} Barat s'occupa, en arrivant à Rome, de cette fourmilière d'enfants qu'on rencontrait demi-nues, abandonnées, exposées dans les rues du Transtevère. Elle agrandit pour elles l'école de Sainte-Rufine, à laquelle elle joignit une salle d'asile. « Mais, raconte-t-elle elle-même, la principale affaire qui m'appelait dans cette ville était le soin des novices, qui, entassées parmi ces enfants misérables, dans un espace resserré, desséchaient à vue d'œil. » La même lettre disait : « Nous venons heureusement de leur acheter une maison, grand terrain, bon air, et c'est là que nous transporterons ce cher troupeau blanc. Nous aurons donc à Rome trois établissements : Sainte-Rufine continuera sa mission pour les pauvres; la nouvelle maison sera pour le noviciat; puis, quand nous le pourrons, pour un pensionnat, parce que le local est vaste. Vous concevez que nos faibles travaux seront utiles à ce petit noyau dans les premiers moments. Quand tout sera bien en train, nous reprendrons le chemin de la France, et quel bonheur ce sera de se retrouver alors[3] ! » Il y a dans ces lignes tout le programme de cette année, tel qu'il fut rempli par M^{me} Barat.

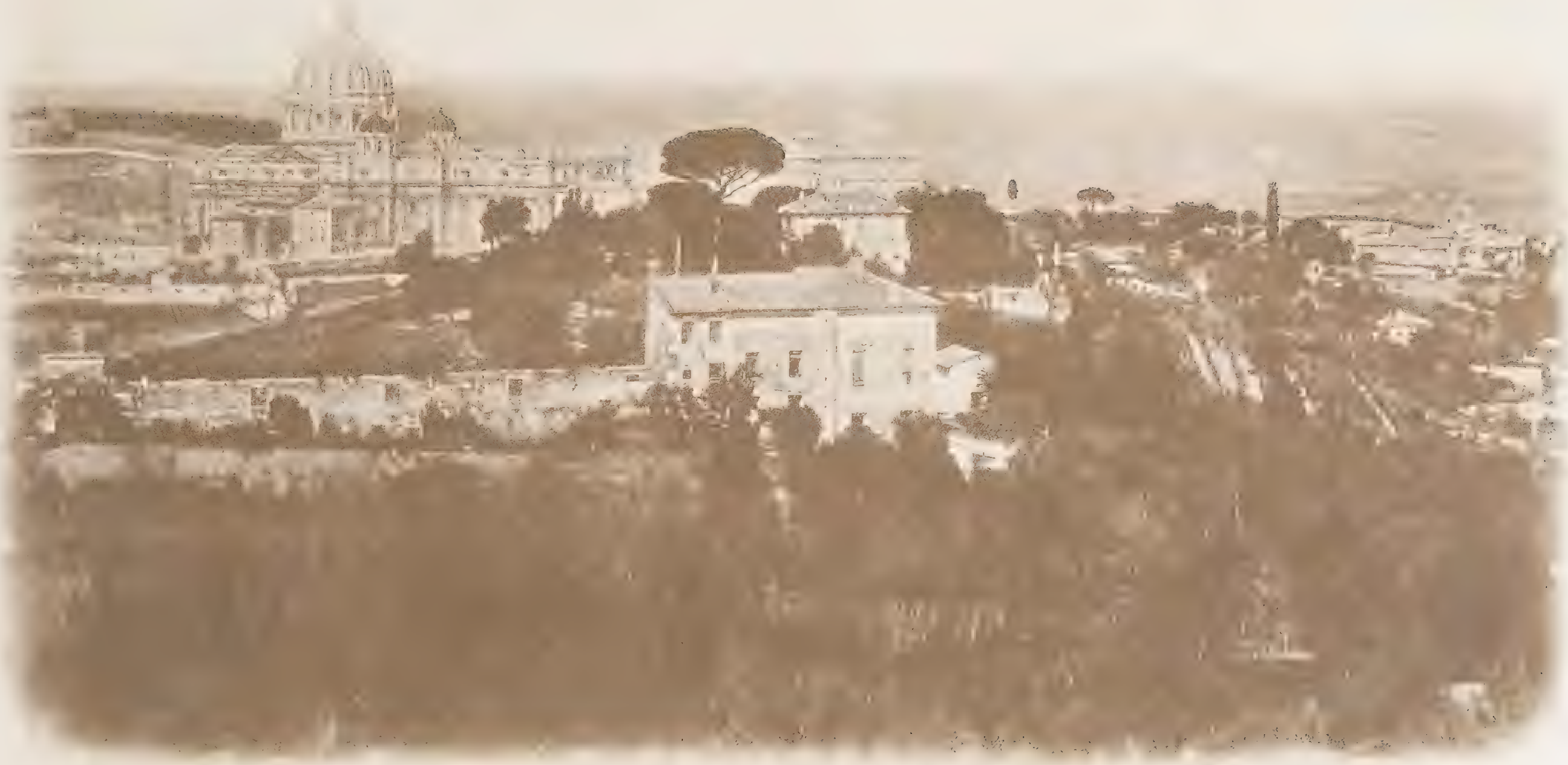
« Un beau jour donc, raconte une novice de ce temps, nos mères, étant sorties, revinrent avec un bouquet de fleurs si admirables qu'on eût dit qu'elles étaient nées dans le paradis terrestre. » Elles provenaient du nouveau domaine, acquis ce jour-là même, premier vendredi de mai, par le Sacré-Cœur. C'était une belle villa, appartenant aux princes Borghèse, et à laquelle le duc Lante, un de ses anciens possesseurs, avait donné son nom. Après l'avoir explorée, la mère

---

[1] A Mme Ém. Giraud, 4 mars 1837.

[2] Lacordaire à Mme Swetchine. Rome, 25 juillet 1836.

[3] A Mme Grosier, Rome, 16 mai 1837.



London Stereoscopic Co.

Photomezzotype.

SAINT-PIERRE. VUE PRISE DU JANICULE.

générale hésitait encore, lorsque dans la maison ses yeux rencontrèrent un petit groupe représentant Notre-Dame des Douleurs. Aussitôt le montrant à M^{me} de Limminghe : « Voici ce qui me décide, » lui dit-elle[1]; son choix était fixé. « Là, du moins, nous respirerons, écrivait-elle quelques jours après. La vue est délicieuse, on domine tout Rome, et par le beau côté. Nous sommes tout près de Saint-Pierre, et nous planons sur sa coupole[2]. »

Il n'y a guère, même à Rome, de site plus grandiose que celui de la Villa-Lante. Elle s'élève sur le Janicule, entre la Longara et la crête même du mont, où elle s'appuie sur les remparts crénelés de la ville, à peu près à la hauteur de la porte Saint-Pancrace. Là se déploie un tableau d'une grandeur solennelle, rehaussée encore par celle des souvenirs : à droite est le sommet où saint Pierre fut crucifié, en bénissant la Ville et l'univers ; à gauche, le Vatican et le dôme de Saint-Pierre portent le triomphe de la croix dans les cieux ; Saint-Onuphre est à côté, et l'on touche aux jardins dont le Tasse écrivait, peu de temps avant de mourir : « Je suis venu ici, non seulement pour respirer l'air le plus pur de Rome, mais surtout pour préluder, avec les pieux ermites de ce monastère, aux entretiens que j'espère continuer dans le ciel. » Au bas s'élève l'église de Sainte-Marie *in Transtevere*, la plus ancienne basilique que Rome ait consacrée à la Mère de Dieu. Le Tibre coule au-dessous, et on le suit au loin, dans sa fuite tranquille, à travers une plaine où Saint-Paul-hors-des-Murs règne au milieu d'un désert. Rome entière est devant les yeux avec ses entassements de maisons, de palais, d'églises et de petites rues, d'où sortent çà et là des massifs de ruines. Au delà, c'est l'horizon de la campagne romaine. Des lignes d'aqueducs rompus et des tombeaux célèbres y rappellent le néant des plus grandes choses de la terre, tandis que, dans le lointain, les montagnes bleuâtres de l'ancien Latium relèvent le regard vers le ciel. Telle est la Villa-Lante dont le Père Barrelle disait qu'elle a tout Rome sous ses pieds, et tout le ciel sur sa tête. Elle semble faire, sur cette rive, le pendant à la maison de la Trinité-du-Mont, qu'on peut apercevoir à l'autre bout de la ville ; et Grégoire XVI disait que c'étaient deux bastions élevés par le Cœur de Jésus pour couvrir la cité dont il était le Roi.

La Villa se composait de deux parties séparées : en bas, un grand palais inhabité, délabré, qui avait mauvais renom : on l'appelait, dans le Transtevère, « le vieux palais des revenants ; » en haut, un pavillon où l'on pouvait à peine loger vingt-cinq personnes. C'est là que, le 7 juin, les novices furent transférées, en attendant que le palais fût prêt à les recevoir. M^{me} Barat, qui déjà les avait précédées, y passa, au milieu d'elles, quinze mois qui sont restés un des plus saints, des plus chers, comme aussi un des plus douloureux souvenirs de son existence : « C'est à Rome, disait-elle en se reportant à cette époque, c'est à Rome que j'ai passé les plus précieux instants de ma vie religieuse. »

---

[1] Notes de Mme de Limminghe. *Doc.* n° 51.

[2] Rome, 20 mai 1837.

On y vivait dans un isolement absolu. « Nous sommes ici retirées du reste de la terre, mandait Mme Barat ; nous n'entendons que le bruit des cloches, et vous pouvez penser s'il y en a à Rome ! » Tout entière aux délices de la vie spirituelle, elle ne comptait pour rien le monde extérieur, qui s'exaltait alors dans l'orgueil de ses progrès et de ses inventions. Une lettre de son neveu Stanislas lui ayant parlé de l'établissement de nos premiers chemins de fer, elle lui fit cette réponse d'une terrifiante énergie : « Avant que le globe entier soit coupé par ces entailles, il sera retourné dans le chaos. La tour de Babel, la confusion des langues, arrivera au moment où l'on sera le plus en train. Tâchons de préparer notre éternité ; et nous qui sommes nourris de la foi de notre enfance, amassons des trésors que la rouille ne ronge pas. »

Au sein de cette paix, Mme Barat se plongeait dans les anéantissements du Verbe incarné, qui faisait le grand objet de sa méditation. Combien d'heures d'oraison ne passa-t-elle pas dans la chapelle étroite où quatre personnes à peine pouvaient tenir à la fois, et où elle s'abîmait devant la face de Dieu ! Que d'entretiens elle eut avec Jésus-Christ dans la longue allée de lauriers qui se dirige du côté de la porte de Saint-Pancrace, et dont on respectait pour elle la solitude ! Elle sortait de là pleine de clartés sur Dieu et sur elle-même. « Dieu la suivait de très près, rapporte Mme de Limminghe, lui faisait découvrir en elle des atomes d'imperfections. » Volontairement soumise à la conduite de cette mère, on la voyait venir s'humilier devant elle pour ses moindres manquements ! Elle ne se comptait pour rien. A la Sainte-Madeleine, quelques-unes de ses filles lui ayant fait parvenir de différents côtés leurs compliments de fête : « Priez, répondit-elle, priez pour que je devienne moins indigne de vous toutes. Ah ! mes filles, que vous êtes pauvrement gouvernées ! Heureusement que Notre-Seigneur n'a besoin de personne pour faire son œuvre ; et que moins il y a de l'homme, plus il y a de Dieu. S'il veut se servir du néant, il ne pouvait mieux choisir, je vous assure[1]. »

C'est avec cette grandeur d'âme et cette humilité spontanée, vive, aimable, que Mme Barat dirigeait ses novices. Douze jeunes filles, dont plusieurs appartenaient aux premières familles de l'Italie, donnaient, par leur ferveur, de solides espérances à la Société. Faisant allusion à ce nombre douze, Mme Barat leur disait : « Je puis bien vous répéter la plainte que Notre-Seigneur faisait à ses Apôtres : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers.* Cependant Celui qui a converti le monde avec douze pêcheurs, peut bien se servir de vous pour porter la connaissance et l'amour de son Cœur, non seulement dans votre patrie, mais dans d'autres contrées[1]. »

---

[1] A Mme Granon, 26 novembre 1836 et 23 juillet 1837.

Plusieurs de ces novices se disposaient, en effet, à devenir des apôtres. L'une d'elles était la filleule de la comtesse Mastaï, mère du pape Pie IX, et son enfance s'était passée dans l'intimité de cette pieuse famille, qui, comme la sienne, habitait Sinigaglia. Catherine Baviera, élève des Franciscaines, avait pensé d'abord à entrer dans leur Ordre, quand un religieux d'Ancône lui déclara que c'était au divin Cœur de Jésus qu'elle devait se consacrer. Cependant l'un et l'autre ignoraient encore qu'il existât un Ordre voué à l'apostolat de ce Cœur sacré ; ce fut une élève de Turin qui le lui fit connaître, lui donnant ainsi la clef des desseins de Dieu. Catherine venait de prendre l'habit, le 20 mars 1836, quand elle eut le bonheur de voir arriver à Rome la mère générale. Celle-ci admirait en elle une âme toute à Jésus, auquel elle fut unie dans la vie et dans la mort ; car elle devait expirer le jour même du vendredi saint, le 14 avril 1865.

Une autre novice remarquable fut Ursule Simoni, enfant de la Sabine, entrée à Sainte-Rufine, à l'âge de dix-sept ans, sur la recommandation très particulière du cardinal Lambruschini. Son trait distinctif était la générosité. Elle aspirait dès lors aux missions d'Amérique ; et quand, plus tard, elle eut obtenu cette faveur, elle soupira encore plus ardemment après le bonheur du martyre. Celui de la charité lui fut du moins accordé : elle mourut à trente-trois ans, en Louisiane, victime de son dévouement durant une épidémie. Elle disait au prêtre qui pleurait au spectacle d'une si belle fin : « Ne pleurez pas, Monsieur ; mais promettez-moi que toute votre vie vous propagerez la dévotion au sacré Cœur[2]. »

Parmi ces premières novices de la Villa-Lante, il faut mentionner M^lle^ Thérèse Colonna, de cette famille historique dont le nom, diversement illustre, est lié au grand souvenir de la bataille de Lépante. M^me^ Barat l'aimait à cause de son bon cœur, de son caractère franc, de son esprit fertile en saillies naturelles ; mais elle prévoyait combien cette nature extérieure et exubérante aurait de peine à se plier au joug de la discipline. Elle écrivait dès lors à M^me^ Galitzin : « Quelle pétulance chez Thérèse ! Ira-t-elle jusqu'à la fin ? Dieu seul le sait. Elle a de l'esprit, des moyens, une innocence rare ; mais c'est de la poudre, elle met aussitôt le feu et le désordre partout où elle paraît. . . . Priez pour qu'elle persiste, car elle a des vertus vraiment grandes, je la regretterais beaucoup. » Toutefois, ce n'était pas la coutume de M^me^ Barat de faire fléchir la règle en considération des personnes, si aimées, si élevées fussent-elles. Mlle Colonna ne put faire profession. Mais, si elle n'entra pas dans la famille religieuse de la sainte et chère mère, du moins elle se fit toujours honneur d'être son amie, s'attachant à ses pas, en Italie et en France, n'aimant à habiter que dans les diverses maisons de sa Société, et disant volontiers « qu'il ne lui avait manqué qu'une dispense de silence pour être du Sacré-Cœur. »

---

[1] Tém. de Mme Anna Boutourlinn, n° 54.

[2] Mgr Martin, évêque de Natchitoches, à qui elle dit cette parole, étant venu à Paris, en 1875, n'y parlait de Mme Ursule Simoni qu'avec une inconsolable admiration. — Voir notice sur sa mort. *Lettres annuelles*, 1854-1855, x, p. 33.

Toutes ces jeunes filles partageaient la vie simple, pauvre, champêtre, de leur mère générale. Mme Barat s'intéressait à toute cette riche colline de la Villa-Lante, au bois de citronniers, alors le plus beau de Rome, aux vignes pendantes, aux arbres, aux jardins, aux animaux. Il y avait là un pauvre chien, qui, devenu ensuite boiteux et souffrant, obtient une ligne d'intérêt presque dans chaque lettre. « Je le crois malheureux, disait-elle, et pourtant eux, ces pauvres animaux, ils n'ont pas péché ! » Elle ne fut tranquillisée que lorsqu'elle apprit, plus tard, que *Pollux* était guéri. A l'automne, elle emmenait ses novices faire avec elle la vendange et la récolte des fruits sur le coteau ou les hauteurs voisines de la porte Saint-Pancrace. Là, on s'asseyait à terre à l'heure du goûter, que la mère générale distribuait elle-même ; puis elle faisait de pieux récits à sa jeune famille. « Pendant ce temps, dit le journal, nous pensions aux autres novices de la Société, à celles de Paris ou de Suisse ; et nous nous demandions de quel œil jaloux elles nous considéreraient, s'il leur était donné, avec une longue-vue, de contempler ce cercle de novices romaines, assises autour de leur vénérable mère[1]. » D'autres fois, on allait prendre place dans le bosquet du jardin contigu à Saint-Onuphre, près de l'arbre sous lequel on dit que saint Philippe de Néri avait coutume de réunir et d'instruire ses disciples. La mère générale racontait les traits de l'histoire du saint, concluant qu'il fallait se sanctifier comme lui.

Cette vie céleste et champêtre eût été une vie pleinement heureuse sans les mauvaises nouvelles qui venaient du dehors. Le 27 mai 1837, Mme Barat écrivait à la mère de Gramont : « Quelle année que celle-ci ! Ici des pluies continuelles et des grêles qui donnent les plus grandes craintes pour les récoltes. Déjà on aperçoit des germes de révolte ; le peuple est si remuant ! Dieu punit ; nous le méritons, et cependant nous ne sommes qu'au commencement de nos douleurs ! » Elle ne disait que trop vrai, et bientôt des bruits sinistres justifièrent ces craintes.

Le choléra était à Naples : il approchait de Rome. Le 10 juillet, Mme Barat annonçait qu'il n'en était plus qu'à quinze lieues. Elle décrivait en même temps la foi confiante de tout le peuple, la translation de l'image de la Vierge miraculeuse de Sainte-Marie-Majeure dans l'Église du *Gesu*, la messe célébrée dans cette église par le pape, « dont les yeux, dit-elle, étaient deux fontaines de larmes, » les processions par la ville, les communions sans nombre, les conversions pénitentes, les stations de chaque soir devant les madones des rues, avec des illuminations et des chants pieux.

---

[1] *Annali del Noviziato romano*, 7 ott. 1837. Fascicolo I, p. 66. Ce journal est de la rédaction de Mlle Thérèse Colonna.

Cependant les morts subites se multiplièrent tellement, vers la fin du mois d'août, qu'il ne fut plus possible de se méprendre sur leur cause : le choléra dévastait Rome, surtout le Transtevère. Séquestrée entièrement dans la Villa-Lante par la sollicitude craintive de la mère de Limminghe, M^me^ Barat, pleine d'angoisses, se consolait en apprenant que sa maison de Sainte-Rufine, si pauvre, si étroite, placée dans un quartier décimé par le fléau, n'avait pas été attaquée. Quant à la Trinité, elle la croyait hors de l'atteinte de l'épidémie par sa position, lorsqu'elle apprit enfin la terrible nouvelle qu'on lui avait cachée ; sur ce sommet de la Trinité, six de ses filles étaient mortes pendant la seule semaine de l'octave de l'Assomption ; une septième touchait à son dernier soupir.

Cette annonce portée par le cardinal de Latil, archevêque de Reims, fut un coup de foudre pour M^me^ Barat. « Je ne puis vous dire ma cruelle surprise, écrivait-elle alors. Elle faillit m'être funeste. Je me sentais mourir à mesure que les noms se succédaient Le bon Dieu m'a soutenue ; et frappée dans mes enfants, comme le saint homme Job, je faisais le même acte de résignation. Je suis plus calme ; mais quelles nuits je passe ! . . . Maintenant que le fléau a franchi la barrière qui l'avait empêché, jusqu'ici, de pénétrer dans notre Société, au moins en Europe, je tremble pour toutes les familles placées à sa portée. Mon agonie sera longue, à ce qu'il paraît, puisque cette redoutable maladie, pénétrant partout, trompe toutes les prévisions[1]. »

Presque dans le même moment, des morts dues à d'autres causes lui étaient annoncées de diverses maisons de France. A Paris, le vénérable abbé Perreau n'était plus. « Nous perdons, écrivait-elle, un de nos plus grands bienfaiteurs, un de nos amis les plus vrais. Je ne me console pas de cette perte. Prions et faisons prier pour cette âme parfaite[2]. » — A Metz, une brillante maîtresse des études, M^me^ Mathilde Lefebvre, expirait, à l'âge de trente-six ans, en disant au médecin cette parole charmante : « Pourquoi, Monsieur, vous effrayer de mon état ? La mort d'une religieuse, c'est le saut d'un enfant dans les bras de son père ! » — A Aix, le choléra avait fait trois victimes dans la même semaine : M^me^ Adèle Robin, la sœur Claudine Boujot, la sœur Madeleine Prevost. Celle-ci, sentant venir la mort, en fit tranquillement les apprêts elle-même comme s'il se fût agi de son service ordinaire. Elle arrangea son lit, elle étendit ses vêtements, « afin que tout fût bien quand on viendrait la prendre, » puis elle entra en prières, et s'unit à Jésus-Christ. A son dernier instant, ouvrant subitement les yeux : « Oh! que c'est beau! que c'est beau! on vient me chercher, » dit-elle; et son guide invisible l'emmena dans l'éternité.

---

[1] Rome, 28 septembre 1837.

[2] A Mme de Gramont. Rome, 20 mai 1837.

Mais la plus étonnante de ces morts fut celle de M^me^ Ferdinande de Saint-Pierre, novice de la maison de Paris. Après avoir offert ses souffrances pour le salut d'un jeune homme expirant que lui avait recommandé le docteur Récamier, et appris qu'en effet il avait pu se confesser à son heure dernière, elle-même mourut le 19 août. Quelques moments auparavant, elle eut une forte crise, pendant laquelle, tout à coup, levant vers le ciel des yeux rayonnants de bonheur : « Vive la mort! » s'écria-t-elle d'une voix triomphante. Elle s'affaissa ensuite, le Père Varin la bénit, et elle entra dans son dernier sommeil[1].

A mesure qu'elle recevait le récit de ces belles morts, M^me^ Barat ne savait si elle devait gémir ou remercier le ciel. « A Dieu ne plaise que le murmure approche de ma pensée; mais quelle croix! écrivait-elle à la mère de Rozeville. Tant d'anges qui paraissent ici-bas seulement pour se faire regretter! Jésus est empressé de cueillir pour Lui ces fleurs d'innocence, que le souffle du soleil brûlant pourrait ternir. . . . Résignons-nous, chère mère, trop heureuses d'expier nos fautes par l'amertume et la croix[2]. » Et dans une lettre antérieure : « Nous avons tant de besoins, hélas! et la mort continue à moissonner! Il est vrai qu'il faut aussi fonder au ciel. Travaillons donc pour cette fondation éternelle, et ne nous plaignons pas si elle augmente tous les jours. Bientôt nous en ferons partie. Ah! tâchons que l'on dise de nous : *Bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur!* Une fois la première mort effectuée en nous, la seconde est consolante, et alors l'on dit avec le célèbre Suarez : « Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir[3]. »

Témoins de la douleur de leur généreuse mère, les novices romaines voulurent la consoler: « Nous lui écrivîmes deux lettres, dit leur journal, l'une en français, l'autre en italien, pour lui exprimer la part que nous prenions à sa peine, et lui promettre de la dédommager de notre mieux, en nous sacrifiant toutes, comme ces chères sœurs, au bien de la Société. »

M^me^ Barat a raconté elle-même la première visite qu'elle fit à Sainte-Rufine et à la Trinité, au lendemain de ces désastres. Elle commença par Sainte-Rufine : « Là, du moins, écrit-elle, je retrouvais ma famille tout entière. Mais quand on me conduisit dans la salle d'asile, quel spectacle! Je fus étouffée par les larmes. On me présenta de pauvres enfants depuis trois ans jusqu'à douze, n'ayant plus ni père ni mère, abandonnés dans la rue, où les avaient recueillis des voisins charitables, mais pauvres eux-mêmes, et déjà chargés de famille. Là, ces petites orphelines sont étendues pêle-mêle sur les mêmes paillasses, comme des couvées d'enfants : mes larmes coulaient malgré moi. »

---

[1] Voir *Circulaires des défuntes*, t. II, 172, 182, 186, 192, 234, 243.
[2] Rome, 12 septembre 1837.
[3] Rome, 15 février 1837.

Mais c'était trop peu de donner des larmes : « Je représentai à nos mères que nous devions nous montrer au moins aussi secourables que ces pauvres familles. Sans doute, nos sœurs elles-mêmes sont les unes sur les autres, et accablées de dettes. N'importe, je ne veux pas qu'on souffre autour de moi. Elles seront donc prises. Nous les mettrons plus tard dans notre grande maison, quand elle sera achevée ; mais déjà nous recueillerons les plus abandonnées. O mon Dieu ! tant de besoins, et personne pour donner à ces enfants le pain du corps et de l'âme ! Eh bien ! le bon Maître aidera. Prions, devenons de saintes et parfaites religieuses, et Jésus ne se laissera pas vaincre en générosité. Celles que Dieu a épargnées doivent s'offrir à tout. Avec de la vertu, on fait le double et on le fait mieux[1]. »

Le lendemain, plusieurs orphelines étaient déjà installées chez leurs secondes mères. « Nous vîmes arriver entre autres, racontent les novices, une petite créature de trois ans seulement, appelée Filomena, qui était restée orpheline avec cinq ou six autres petites filles comme elle, et que la mère générale était allée prendre aux écoles de Sainte-Rufine. » C'était le commencement de son orphelinat.

La visite de M^me^ Barat à la maison de la Trinité-du-Mont fut encore plus triste : « Sur la place, deux petites filles de neuf et douze ans, raconte une de ses lettres, se présentent à la portière de notre voiture, pour demander l'aumône. — Pourquoi, mes enfants, leur dis-je, n'êtes-vous pas à l'école ? — Ah ! me répondent-elles en levant tristement les yeux, notre maîtresse est au ciel, et l'école ne se fait plus[2]. — Jugez de mes angoisses ! J'entre et je ne m'aperçois que trop bien du grand vide laissé dans cette famille. La première classe des élèves est vacante, celle des pauvres l'est également ; et quelle perte pour celles-ci, que l'on avait accoutumées au travail, et formées à la véritable piété ! J'ai beaucoup insisté pour qu'on rouvrît les classes en se partageant les heures. Mais jamais on n'égalera le zèle et l'adresse de celle qui est au ciel[3]. »

Les victimes que M^{me} Barat honorait de tant de regrets étaient principalement M^{me} Pauline Bellefroid, Liégeoise de naissance, maîtresse du pensionnat, religieuse consommée, qui « ne concevait pas qu'on pût avoir d'autres vues dans ses actions que la gloire de Dieu et le salut des âmes ». C'était encore M^{me} Adelaïde Babad, qui, le jour de l'Assomption, écrivait ces lignes à sa supérieure : « Pendant toute cette journée qui clôt ma retraite du mois, je suis restée aux pieds de Notre Seigneur et de la sainte Vierge, m'offrant à tout pour l'avenir. Je me suis senti en elle une confiance sans bornes, et une envie démesurée de la voir bientôt dans le ciel. Aussi m'est-il venu tous ces jours-ci dans la pensée de m'offrir à elle et à son divin Fils en qualité de victime, s'il en fallait pour sauver des atteintes du choléra Rome et les maisons de la Société. Ce matin encore, à la messe, je pensais que ce serait acheter le ciel à bon marché que de donner ma vie pour plusieurs qui seraient capables de gagner encore bien des âmes à Dieu. » Sa mort avait été celle d'une victime joyeuse. « *Sù*, *sù*, *al cielo*, s'écriait-elle en se levant sur son lit de douleurs ; allons, allons au ciel. O ciel ! viens donc vite ; que tu tardes à venir ! »

---

[1] A Mme de Rozeville, 24 octobre. — A Mme de Gramont, 26 octobre.
[2] « Ah ! la nostra maestra è al cielo, e la scuola non si fà. »
[3] A Mme de Gramont et à Mme Audé, 26 octobre. — A Mme Galitzin, 24 octobre 1837.

Une autre, une Milanaise, M^me^ Amélie Jourdan, française d'origine, maîtresse des classes gratuites, était la plus regrettée de M^me^ Barat pour le bien qu'elle faisait à ces pauvres enfants. C'était le dévouement même. Avant de mourir, elle prit la main de la mère Faux et la baisa trois fois : la première, dit-elle, pour la mère générale ; la seconde, pour sa supérieure ; la troisième, pour celle qui la soignait si bien. Ayant ensuite annoncé qu'elle serait la dernière qui mourrait du choléra, elle expira sur la paille, où on l'avait couchée dans la première surprise de cette attaque foudroyante. Les trois coadjutrices qui l'avaient précédée dans l'éternité, et la charitable infirmière qui leur avait donné ses soins, n'avaient pas fait une mort moins digne d'envie. Unissant son sacrifice au leur, M^me^ Barat disait que ces sept morts étaient les sept glaives qui avaient transpercé son âme, comme autrefois celle de la Mère de Dieu, et elle promit de faire à Notre-Dame des Douleurs, pendant une année entière, une prière spéciale à leur intention[1].

M^me^ Barat était brisée. La fièvre l'avait prise et ne la quittait plus. Elle chercha le remède en Dieu : « J'entre ce soir en retraite, écrivait-elle le 26 octobre. Je me mets dans la solitude au moins pour huit jours : mon corps et mon âme en ont également besoin. J'ai tant souffert à Rome ! C'est l'expiation des fautes d'une longue vie ; car voici que la mienne commence à le devenir[2]. »

L'hiver fut mauvais pour elle : elle fut retenue dans sa chambre par la maladie, mais la présence de Dieu lui tenait lieu de tout. Pendant que la sœur Marie, chargée de la servir, assistait à la messe, une novice placée dans son anti-chambre l'entendait répondre ainsi au ramage des oiseaux qu'on lui avait donnés pour sa distraction : « Que vous êtes heureuses, créatures de Dieu, de n'avoir pas offensé votre Créateur ! Vous remplissez parfaitement ses intentions sur vous ; et moi malheureuse, je ne fais que l'offenser chaque jour. Cependant il m'a aimée et il est mort pour moi. . . . Allons, mes petits, chantez les louanges du bon Dieu pour tant d'hommes ingrats qui l'outragent et le blasphèment. Chantez-le aussi pour moi, qui ne suis pas aussi digne que vous de le bénir ! » D'autres fois, à peine commençait-elle à s'endormir que leur gazouillement la tirait de son sommeil. Loin de s'en plaindre elle disait : « Vous avez raison de réveiller cette paresseuse qui se repose au lieu de louer Dieu comme vous. Ah ! si vous saviez combien est aimable et bon Celui que vous chantez. Mais à vous il ne donne à manger qu'un peu de grain, tandis qu'à moi il se donne lui-méme en nourriture. Et je l'aime si peu[1] ! »

---

[1] Voir *Circulaires des défuntes*, t. II, p. 196, 225.

[2] A Mme Audé et à Mme de Gramont, 26 octobre.

Au sein de ses souffrances, Mme Barat ne cessa de s'occuper de ses trois maisons, réparant le vieux palais de la Villa-Lante, comblant, en appelant des religieuses de France, les vides faits par le fléau à la Trinité, pourvoyant enfin aux besoins de ses orphelines. C'est dans ce but de charité qu'elle entra en relation plus particulière avec la princesse Borghèse, dont toutes ses lettres ne parlent qu'avec un sentiment de religieuse amitié, qui bientôt allait se changer en profonde compassion, au sein des malheurs qui fondirent coup sur coup sur cette noble famille.

Si souffrante qu'elle fût, la mère générale ne pouvait se priver de la vue de ses novices. Aussitôt qu'il lui fut permis de sortir de sa chambre, elle voulut les revoir. C'était le 13 novembre, jour de saint Stanislas Kostka. Après quelques minutes d'une allocution faite d'une voix affaiblie, elle termina par ces paroles : « Soyez ferventes comme saint Stanislas, et je serai la plus heureuse des mères[2]. » — « Ah ! disait une de ses lettres, si j'étais seulement une ombre de sainte Thérèse, et que Dieu voulût aussi nous donner des soutiens ! Prions, sanctifions-nous. Qui sait si le Seigneur ne parlera pas ? »

C'est ainsi que se passa la fin de l'année 1837 et le commencement de la suivante, tantôt à la Villa Lante, tantôt à la Trinité. Le printemps avait fleuri de bonne heure à la Villa, et il en avait fait un véritable paradis. « Mais ce ne seront jamais les beaux sites qui me retiendront, écrivait Mme Barat, et malgré les avantages de la belle Italie, je la quitterai sans peine. Rien ne peut être comparé à la patrie pour tant d'objets aimés. » Elle répétait que son désir était de finir sa carrière parmi ses anciennes compagnes : « Mais, disait-elle gaiement, elles sont pour moi comme la première chambre des députés sous la Restauration : ce sont les *Introuvables*[3]. »

Le jour de Pâques, la mère générale se traîna auprès de l'arbre de saint Philippe de Néri, pour de là recevoir la bénédiction donnée par le Pape *Urbi et orbi*. Enfin le 16 mai, laissant Mme Hippolyte Lavauden à Sainte-Rufine, et Mme de Limminghe à la Villa-Lante, elle dit adieu à Rome. Je ne décrirai pas son retour par Parme, Turin, Chambéry et Autun : ce fut une voie de souffrances. Sa santé donna même les plus graves inquiétudes à la Ferrandière, et ce ne fut pas sans peine que, le 17 août 1838, elle put revoir Paris.

---

[1] Témoignage de Mme Anna Boutourlinn. *Doc.* nº 54.

[2] *Annali del noviziato*, 13 novembre.

[3] A Mme Grosier, 9 sept. 1837. — *Id.* A Mme Ducis, 2 janvier, et à Mme de Gramont, 6 février et 3 mai 1838.

CHAPITRE IV.

LE NOVICIAT DE LA RUE MONSIEUR.

Août 1838 à février 1839.

ARRIVÉE à Paris, Mme Barat se rendit immédiatement parmi ses novices de la rue Monsieur. Les premières paroles qu'elle leur adressa furent d'une mère et d'une sainte : « Mes chères enfants, leur dit-elle, je n'ai plus de jambes, je n'ai plus de voix ; mais j'ai bien senti que j'avais encore un cœur. Ce cœur désirait bien de se retrouver ici. Il le désirait trop, sans doute, et c'est pourquoi Dieu m'a si souvent arrêtée en chemin. Alors je lui disais : Seigneur, tout ce que vous voudrez ; mais si je dois mourir, je voudrais bien que ce fût à Paris[1]. »

On avait préparé quelques couplets pour son retour. Elle arrêta les chants : « Cela ne m'est pas nécessaire pour me prouver que vous m'aimez. Voyez, mes bonnes filles, moi aussi je vous aime, et cependant je ne chante pas. » Puis, laissant voir la source de son inconsolable affliction : « Ah ! mes enfants, dit-elle avec un long soupir, si j'avais le don des miracles, aucune de vous ne mourrait jamais. »

Mme Barat demeura, comme précédemment, auprès de son noviciat, où elle reprit l'œuvre de zèle que nous venons de lui voir faire à Montet et à Rome. Mais avant de raconter quels y furent ses exemples et ses enseignements, disons à quelles conditions elle en ouvrait la porte à celles qu'elle appelait le printemps et l'espérance de sa Société.

Mme Barat souhaitait de nombreuses postulantes. Elle faisait prier partout à cette intention, répétant le cri du Seigneur : « La moisson est grande, mais il y a peu de moissonneurs ! » Absente, elle se faisait donner le nom des nouvelles venues ; mais elle tenait bien plus à la valeur qu'au nombre, et elle écrivait à leur maîtresse de Paris : « J'ai été bien contente de la liste de vos postulantes et novices : au moins je les connaîtrai. Leur nombre m'a réjouie.

---

[1] *Journal du noviciat*, 25 août 1838.

Je fais des vœux, afin que le Cœur de Jésus le double. Ah ! surtout, qu'il les appelle grandes, généreuses, amantes de la croix ! Autrement, loin de nous les âmes petites, rétrécies, qui ne cherchent que leurs intérêts ! De pareils éléments entraveraient plutôt l'œuvre du Seigneur[1]. »

Mme Barat avait le plus souverain respect pour les vocations. La vocation étant, comme son nom l'indique, un appel de Dieu, c'est à Dieu d'en faire descendre la semence du ciel : l'homme ne doit que la féconder, en y apportant une culture discrète. En conséquence, la seule manière dont Mme Barat permît à ses religieuses d'inspirer autour d'elles l'attrait pour le Sacré-Cœur était leur propre exemple et le spectacle de leur bonheur au service de Jésus-Christ. Hors de là, elle défendait prudemment à ses filles de faire aucune avance ou insinuation à leurs pensionnaires, comme elle l'écrivait à une supérieure : « Vous parlez trop de vocation. Du moins, vous y portez indirectement. Ceci est chez vous un ancien défaut : faites-y attention[2]. »

Le premier accueil fait aux postulantes devait répondre à ces règles de prudente réserve. « Si des âmes se croyant appelées à la vie religieuse viennent s'offrir à nous, écrivait encore la mère générale, recevez-les avec ouverture de cœur, mais sans faire trop de frais, car nous devons laisser le choix à Dieu[3]. »

Elle-même était un modèle de cette ouverture et de cette discrétion. Elle accueillit ces enfants bonnement, simplement, surtout cordialement ; et combien ont attesté qu'en voyant son sourire, ou sentant ses deux mains reposer sur leur tête, elles avaient compris, dans une lumière manifeste, qu'elles étaient dorénavant au Sacré-Cœur, et à jamais ! Combien ont cru entendre, dans sa première parole, la réponse à tous leurs doutes, le mot décisif de leur destinée ? Mais d'autre part, que de ménagements pour ne pas faire violence à l'action de Dieu ! Que de précautions, que de sages lenteurs, et, souvent, que de prudentes éliminations ?

Nous avons plusieurs lettres de Mme Barat à des postulantes : elles sont toutes dictées par cet esprit de respect et de circonspection. Par exemple, une jeune fille, pressée pour un mariage, refuse, en alléguant qu'elle veut se faire religieuse afin de sauver son âme. Mme Barat lui écrit : « Vous ne devez pas refuser le parti qu'on vous propose, si vous n'avez que la crainte de risquer votre salut. Il faut d'autres raisons qui tiennent au for de la conscience. Je crains, ma chère Marie, que les discours plus qu'imprudents que l'on vous a tenus sur le mariage, ne vous en aient donné des idées fausses et des appréhensions exagérées. On peut, dans cet état, se sauver, se sanctifier. Que de saintes mariées l'Église présente à notre culte[4] ! » Comme conclusion pratique, elle conseillait ordinairement de faire une sérieuse retraite, ou du moins de recourir à une prière fidèle, en se tenant dans une généreuse indifférence pour l'acceptation de la volonté de Dieu.

---

[1] A Mme Eulalie de Bouchaud. Rome, 7 janvier 1840.

[2] A Mme de la Croix. Rome, 28 mars 1842.

[3] A Mme de Kérouartz. Paris, 15 octobre 1854.

[4] A Mlle M. Taillandier, 15, 16 et 21 juin 1852.

Ce même respect des lois divines lui faisait, bien souvent, décider des vocations pour des Congrégations autres que le Sacré-Cœur. Une de ses filles lui ayant exprimé son désir de voir sa sœur entrer dans la Société : « Priez pour votre sœur, répondit la mère Barat, et ne vous en occupez pas trop. Si le bon Dieu l'appelle à la Visitation, il est juste qu'elle suive cet attrait. C'est un Ordre saint et respectable que nous vénérerons toujours. Ainsi restez en paix sur ce sujet[1]. » — Même réponse à une autre qui lui annonçait qu'une de ses nièces se décidait pour le Carmel : « S'il est reconnu qu'elle n'est point appelée au Sacré-Cœur, ah ! ma chère Marie, elle ne pouvait pas faire un meilleur choix. Quel Ordre que celui du Carmel, le premier dans l'Église, que tout y est parfait ! Oui, je prierai pour elle, et demanderai à Jésus que cette âme lui soit fidèle, n'importe où l'appelle sa volonté[2]. » — Une religieuse d'une de ses maisons d'Italie vint lui confier qu'ayant précédemment désiré se faire Carmélite, et n'ayant pu être admise au couvent faute de dot, elle le regrettait toujours. Aussitôt M^me^ Barat écrivit à la prieure de la maison où sa fille avait souhaité d'entrer, offrant de fournir elle-même la dot de la prétendante, qui fut acceptée. — Dans le Midi, une ancienne élève du Sacré-Cœur, se sentant partagée entre cette chère Société et l'Ordre des filles de saint Vincent de Paul, fait le voyage de Paris pour consulter M^me^ Barat. « Ma chère Virginie, lui dit cette sainte mère, ma conviction intime est que le bon Dieu vous veut sœur de Charité. » Virginie obéit : le Ciel avait parlé par M^me^ Barat.

Cependant, en respectant ainsi les vocations, la sage mère insistait pour qu'on les éclairât. Elle attirait spécialement l'attention des personnes appelées à guider les autres sur le grand avantage que possède le Sacré-Cœur d'unir la vie active et contemplative, et de répondre ainsi au double attrait des âmes vers l'état religieux. « On se trompe, écrivait-elle à M^me^ Galitzin, — et ce passage est capital, — on se trompe, si l'on croit qu'il ne faut, dans notre institut, que des âmes appelées à la vie active. Si la vie contemplative nous manque, l'autre ne sera bientôt plus qu'un spectre, un corps sans âme : et alors quel bien pourrons-nous opérer ? Au lieu donc d'éloigner de nous des personnes qui ont l'attrait de la vie contemplative, on doit les accepter avec empressement. Nous les consacrerons aux emplois intérieurs ou à l'adoration[3]. » Elle aimait à remarquer que « les religieuses forcées de sortir du Carmel, à cause de leur santé, se plaisaient au Sacré-Cœur, parce que son institut était basé sur la prière et l'esprit intérieur[4]. » — « Le Carmel, disait-elle, devrait être implanté dans le Sacré-Cœur, comme le plus bel arbre de ce doux jardin. » Dès 1828, elle formulait ce vœu, qui fut d'ailleurs celui de sa vie entière : « Un Ordre qui unit la vie contemplative à la vie active a une grâce puissante qui soutient admirablement l'action. C'est ce que je me sens fortement pressée d'établir dans notre Société, avant que Dieu m'appelle à Lui. Par ce moyen, la vie intérieure s'y maintiendra. . . . Je prie le Cœur de Jésus d'attirer un grand nombre d'âmes qui aient l'attrait de la prière. Alors je dirai mon *Nunc dimittis*, car c'est ainsi que j'avais toujours conçu la Société du Sacré-Cœur. »

---

[1] A Mme de Clausel, 3 février 1824.

[2] A Mme de Tinseau. Paris, 2 octobre 1864.

[3] A Mme Galitzin. Rome, 6 mars 1838.

[4] A Mme de Clausel. Paris, 28 novembre 1835.

On a déjà pu le voir : à côté de ces attraits et de ces grands motifs de l'ordre surnaturel, M^me^ Barat se fût reproché de faire entrer en compte les considérations du rang, de la fortune ou de l'affection propre. « Une seule fois dans ma vie, avouait-elle, j'ai eu un désir un peu naturel d'avoir une jeune personne qui semblait réunir de grands dons pour travailler à la gloire du Cœur de Jésus : naissance, fortune, éducation, instruction, talent, l'apparence d'une vraie piété, et bonne volonté : c'était un ensemble qui ne laissait aucun doute. Probablement je n'avais pas assez consulté le Seigneur ; car, après de bons commencements, cette personne est devenue une de mes croix les plus sensibles, et elle a fini par quitter la Société[1]. » Parlant, dans une autre lettre, d'une princesse qui l'avait pareillement quittée : « Il nous faut des personnes plus simples, écrivait-elle, moins élevées par la naissance. Jamais ces grands personnages n'ont réussi chez nous. Si nous les avions gardés, peut-être l'orgueil se fût-il emparé de plusieurs. Ah ! ma fille, demeurons dans notre petitesse. Par cette voie, que le Verbe divin a daigné choisir, nous trouverons le trésor du ciel et de la terre[2]. »

On devine par là jusqu'où elle portait le désintéressement dans les questions de dot. « Depuis que la Société existe, écrivait-elle, je n'ai jamais refusé personne par le seul motif qu'on n'avait pas de dot. Je crois que c'est à cause de cela que Dieu nous a bénies, et que sa Providence nous a toujours aidées. » Ainsi écrivait-elle, en 1837, à M^me^ de Rozeville, supérieure d'Amiens : « Je crois que vous ne devez pas refuser la jeune personne dont vous me parlez, quoiqu'elle soit sans fortune, si elle a une véritable vocation. Notre bon Maître semble vouloir que nous ne comptions ni sur la naissance ni sur les talents. Il faut, ma fille, entrer dans ses charitables desseins, et accepter les pauvres de grand cœur. Assurons-nous seulement qu'ils sont capables de vertu : la vertu est la colonne qui soutiendra la Société plus que tous les moyens humains. »

La bonté, l'humilité et la délicatesse de M^me^ Barat épargnaient aux postulantes qu'elle recevait ainsi l'aveu ou la confusion de leur pauvreté. Une d'elles lui en témoignant son humble reconnaissance : « Il est bien juste, répondit la mère générale, que nous recevions les autres comme nous avons été reçue nous-même. Je n'ai pas été admise dans d'autres conditions. » — Une autre lui disait : « N'est-ce pas assez, ma mère, qu'ayant deviné la gêne de mes parents, vous m'avez accueillie et élevée pour rien dans ma dernière année de pensionnat? . . . » Elle allait continuer, mais M^me^ Barat l'arrêtant et la pressant avec tendresse dans ses bras : « Oui, ma fille, vous devez beaucoup à Notre-Seigneur ; vous l'avez compris, je compte tout à fait sur vous. » — Enfin une novice qui, connaissant à peine la mère générale, en avait une grande peur, fut examinée par elle, la veille de ses vœux. Après diverses questions : « Mon enfant, lui demanda-t-elle, avez-vous quelques petites ressources? — Je n'en ai aucune, répondit-elle toute tremblante. — Et quels sont vos talents? Avez-vous reçu de l'instruction? — Ma mère, je n'ai point de talents, je ne sais presque rien ; je n'apporte à la Société que de nombreuses imperfections et une bonne santé. » Disant cela, la pauvre enfant osait à peine lever les yeux sur celle qui allait, sur ces indications médiocrement engageantes, décider de son sort. Mais la mère Barat la regardant avec son aimable sourire : « C'est bien, ma fille, je me contente de cela et de votre dévouement. Vous travaillerez à notre œuvre dans l'humilité. Soyez fidèle, et comptez sur l'affection de votre mère. » Parlant ainsi, elle posa affectueusement sa main sur la tête de la novice, qu'elle laissa pénétrée de reconnaissance.

---

[1] *Doc.* n° 56, p. 33.

[2] A Mme Garabis, Paris, 2 décembre 1855.

Est-il besoin de dire qu'à un autre point de vue, ce désintéressement ne faisait pas les affaires de la Société? Comme une digne économe reprochait à M^{me} Barat de se montrer trop facile sur la question d'argent : « L'argent! l'argent, reprit-elle avec vivacité, est-ce que cela a jamais fait une difficulté au Sacré-Cœur? » — « Je la vois encore bondir en me faisant cette réplique, » raconte la personne qui se l'était attirée.

Une considération humaine, cependant, était parfois capable de lui faire ajourner l'entrée d'une postulante : c'était l'obligation d'un devoir sacré à remplir au foyer domestique. Une de ses filles raconte que, pressée du désir de la vie religieuse, elle vint soumettre simplement sa situation à M^{me} Barat. « Elle m'assura dès l'abord, que je devais rester auprès de mon père, dont le grand âge et les infirmités réclamaient mes soins, ajoutant que cela ne m'empêcherait pas d'être reçue plus tard. « J'assisterai moi-même à votre prise d'habit, » me dit-elle aimablement[1]. » — Nous lisons dans la lettre d'une autre religieuse : « Quand j'entrai au noviciat, lui ayant appris que j'étais l'aînée de neuf enfants, elle reprit vivement : « Mais, ma chère fille, votre mère n'a-t-elle pas besoin de votre aide? « Il ne faudrait pas la quitter tout de suite. » Il fallut que je la rassurasse pleinement à cet égard, avant qu'elle me donnât son agrément[2]. »

[1] Témoignage de Mme de Brisoult, n° 169.

[2] Témoignage de Mme G. de Joannis. *Doc.* n° 14.

M^me^ Barat ressentait le sacrifice des parents qui lui confiaient ainsi leurs plus chers trésors; et avec quelle effusion elle les en remerciait! Au contraire, trouvait-elle des familles égoïstes qui, trahissant la plus sacrée de leurs obligations, sacrifiaient à leurs vues la vocation, la liberté, le bonheur et peut-être le salut de leurs filles, elle s'indignait de ces violences, elle plaignait leurs victimes, et parfois prédisait des chagrins domestiques, qui souvent, hélas! ne vengèrent que trop l'outrage fait à Dieu.

M^me^ Barat avait une affection de mère pour les postulantes. Elle disait aux novices : « Il faut bien les aimer, car, si vous êtes les fleurs de la Société, elles en sont les boutons. » Elle-même les soutenait dans leurs épreuves, leurs peines, leurs incertitudes; car celle que nous venons de voir éclairer les vocations d'une si pure lumière, avait un don particulier pour les raffermir. Une religieuse raconte : « J'entrai au Sacré-Cœur non sans prévention, car on m'avait fait craindre d'être traitée par ces dames du haut de leur grandeur. Admise aussitôt auprès de notre vénérable mère, je me jetai à genoux. Alors appuyant ses deux mains sur ma tête et me cachant tout entière dans son manteau, elle me bénit avec une telle effusion que je ne puis dire ce que j'éprouvai en ce moment. Puis me relevant avec bonté, elle me dit : « Ma fille, je vous donne Berchmans pour « modèle. Vous allez embrasser vos sœurs du noviciat. » Je fus reçue comme l'enfant de la famille. Un accueil aussi cordial dissipa toutes mes craintes : évidemment notre mère avait lu dans mon cœur[1]. » — Une autre, sur le point de quitter le noviciat pour rentrer dans le monde, est conduite à la sainte mère. Sans lui faire de discours, celle-ci l'embrassant : « Ah! mon enfant, lui dit-elle, si Notre-Seigneur avait refusé de porter sa croix, où en serions-nous[2]? » La postulante fut dès lors conquise pour la vie au Cœur du Crucifié. — Parfois c'était la seule vue, la présence, la rencontre de la mère générale qui opérait ce changement. « J'arrivai au noviciat, raconte une religieuse, pleine de l'idée du Carmel, et remplie de préventions contre le Sacré-Cœur, dont je n'aimais que le nom. Cependant on annonça l'arrivée de M^me^ Barat, que je ne connaissais pas; mais que m'importait, à moi, M^me^ Barat? J'allai me réfugier derrière un pilier de la chapelle pour prier et pleurer. Étant là, soudain je sentis passer quelqu'un auprès de moi : c'était la mère générale. Une vertu était-elle sortie de son vêtement? je ne sais; mais, saisie d'une indicible respect, je me dis aussitôt : « C'est une sainte, c'est bien le second tome de sainte Thérèse. » Cette impression fut si profonde qu'elle ne s'est jamais effacée de mon âme, et le Carmel se transforma pour moi en Sacré-Cœur[3]. »

---

[1] Témoignage de Mme Marie Huot, nº 232.
[2] Témoignage de Mme Sidonie Magnan.
[3] Témoignage de Mme O. Truchot, nº 85.

Voilà dans quelles conditions Mme Barat admettait et voulait qu'on admît les âmes que le Seigneur appelait dans sa Société. Voilà en particulier de quelle sorte d'éléments se composait à l'époque dont nous écrivons l'histoire, ce noviciat de la rue Monsieur qu'elle revoyait enfin après de si longs désirs, comme elle l'écrivait : « Ce cher troupeau blanc m'est continuellement présent, et ce m'est un vrai sacrifice de vivre loin de lui. Je me console en pensant que je le retrouverai et plus fervent et plus nombreux[1]. »

L'habitation elle-même prêtait au recueillement d'une vie retirée en Dieu. Qu'on se représente, à l'extremité du faubourg Saint-Germain, un hôtel séparé de tous les bruits du monde, d'un côté par sa cour et une rue tranquille, et de l'autre par son jardin et les larges espaces du boulevard des Invalides : tel était l'hôtel que M. Théodore de Nicolay avait loué au Sacré-Cœur. Les ailes de la maison étaient distribuées en une série de cellules, comme un couvent ; ce qui faisait dire au Père Varin que « Dieu, le grand architecte, avait bâti cette maison pour le noviciat ». La chapelle était au centre, dans une belle rotonde avançant sur le jardin. « Nous jouissons en ce lieu d'une solitude parfaite, au milieu de Paris, écrivait naguère la mère générale à M. le marquis de Nicolay. La régularité, la paix, et par suite le bonheur, sont le partage de notre jeune famille. Après Dieu, Monsieur, c'est à vous que nous le devons. Je ne puis l'oublier ; et lorsque je vois cette troupe de vierges ferventes agenouillées dans cette chapelle solitaire, comment ma reconnaissance ne se porterait-elle pas vers l'auteur de ce bien, et ne prierais-je pas pour lui avec effusion de cœur[2] ? »

La maîtresse des novices, que la mère générale avait choisie pour seconder et souvent remplacer la mère Desmarquest, était une religieuse de trente-deux ans. En 1830, lorsque les trois demoiselles de Bouchaud étaient venues ensemble demander à entrer dans la Société, pendant que les supérieures délibéraient pour décider laquelle des trois sœurs serait laissée à son père, on avait remarqué l'une de ces jeunes filles se tenant à l'écart, dans un recueillement qui frappa une des mères présentes. « Celle-ci, fit-elle observer, n'a pas besoin qu'on s'occupe d'elle ; elle traite son affaire avec Notre-Seigneur. » Cette âme intérieure était Mlle Eulalie de Bouchaud. Après avoir été novice, puis maîtresse générale à Montet, elle fut mise à la tête du noviciat de Paris. Nature élevée et délicate, avec de l'esprit, du goût, une belle éducation, une physionomie d'une pureté angélique, elle était seulement, dans les commencements, trop défiante d'elle-même. Mme Barat l'enhardit : « Vous poussez trop loin la réserve et la timidité, lui écrivit-elle. Prenez un peu d'assurance. C'est pour la gloire du Sacré-Cœur et non par orgueil.

---

[1] Turin, 19 novembre 1836.

[2] Paris, 23 nov. 1835 et 28 mars 1838. — Cet hôtel, rue Monsieur, nº 12, est actuellement occupé par les débris du séminaire arménien.

Oh ! je conçois, ma fille, que c'est un sacrifice de lutter contre l'attrait si doux de n'être rien, et de ne penser qu'au bon Dieu et à son âme. . . . Priez-le qu'il vous aide, et dans quelques semaines vous m'apprendrez les progrès que vous aurez faits dans cette sainte hardiesse[1]. »

Mme Barat la forma, ce fut sa première tâche. « Comment va votre âme ? lui demandait-elle. Quel que soit votre travail, ménagez-vous du temps pour vos exercices, et même ajoutez-y une heure d'oraison de plus, les dimanches et fêtes. » Puis, entrant dans les raisons de cette vie d'union à Dieu : « Quand on a beaucoup à donner aux autres, il faut plus souvent recourir à la source. Sans cela, nous ne faisons que tirer les gouttes les unes après les autres, et à peine pouvons-nous en humecter le palais d'une bouche desséchée. Jésus seul est la source qui peut nous désaltérer de sa surabondance[2]. »

Elle l'entretenait aussi de ses devoirs d'état : « Redoublez de zèle pour l'avancement de notre petit troupeau blanc, il est tout notre espoir. Ah ! je puis lui appliquer ce que Notre-Seigneur disait à ses Apôtres : « Vous êtes le sel de la « terre ; si le sel s'affadit, avec quoi conservera-t-on ce que l'on doit garder[3] ? » — Elle disait encore : « Appliquez-vous à rechercher pour vous et vos novices le solide de la vertu. Que ce solide est peu connu ! On croit chercher Jésus, mais, hélas ! c'est encore soi-même que l'on déguise sous la figure du Seigneur, tandis que nous devrions être transformées en Lui. Ah ! Dieu, quelle différence[4] ! » Et dans une autre lettre : « Il faut que le troupeau soit généreux et prêt au sacrifice en tout genre. Que vos filles prennent pour modèle Jésus humilié, anéanti, crucifié. C'est par cette voie qu'elles arriveront à la perfection, et qu'elles deviendront de dignes épouses du Cœur de Jésus[5]. »

Mme Barat fit plus. Elle-même se montra, selon l'expression de saint Paul, la forme du troupeau. « J'ai fait mon noviciat dans la rue Monsieur, nous raconte l'une d'elles, pendant que notre révérende mère y résidait. Heureuse de partager la vie de ses novices, elle venait présider nos goûters, nos congés, nos récréations. Sa présence, son air de douceur, ses paroles affectueuses dilataient, agrandissaient nos cœurs. Groupées autour d'elle, nous admirions, en l'écoutant, sa foi vive, son humilité, son amour de la vie cachée, son abandon à la divine providence, son grand désir de propager la gloire du divin Cœur. Ces heures étaient trop courtes, et le souvenir ne s'en effacera jamais. »

C'était souvent dans le jardin que Mme Barat réunissait ses filles. Dès qu'elle apparaissait sur le perron circulaire qui regarde le boulevard, le *troupeau blanc*, comme elle l'appelait, s'étageait à ses pieds, sur les marches de pierre, afin de l'écouter. Là les unes étant assises, les autres à genoux, on entamait au hasard divers sujets, qui tous aboutissaient finalement à Dieu, comme tous les fleuves finissent par tomber dans l'Océan.

---

[1] La Ferrandière, 1er déc. 1834. — Voir *Notice*, *Lettres annuelles* 1844 *et Notes manuscrites.*

[2] Rome, 15 février 1837.

[3] Rome, 5 septembre 1839.

[4] Rome 27 avril 1839.

[5] Rome, 21 février 1837.

Parfois aussi la mère générale venait surprendre ses novices pendant les heures d'ouvrage. Entrant à pas silencieux : « Mes bonnes filles, disait-elle, que j'aime à vous voir travailler ainsi sous les yeux de Marie ! Mais n'êtes-vous pas lasses ? . . . Allons, reposez-vous. » Chacune ne tardait pas à avoir mis de côté sa corbeille à ouvrage, pour se presser autour d'elle. Un jour que quelques-unes se tenaient un peu éloignées : « Je vous en prie, leur dit-elle, ne faites pas le vide autour de moi, car je n'aime pas le vide. » Ce fut le texte de l'entretien. Elle dit « que le cœur de l'homme n'est point fait pour le vide, et qu'il reste toujours vide si Dieu ne le remplit. N'est-il pas juste que Jésus, qui est mort pour le posséder, y ait une place d'honneur ? Laquelle lui donnerons-nous ? — Le milieu, le milieu ! » répondirent plusieurs voix. Il fut convenu que ce serait désormais la place que Jésus occuperait dans le noviciat.

« Souvent, nous rapporte une contemporaine, notre mère nous racontait les commencements de la Société, avec des détails auxquels sa finesse d'esprit donnait le plus grand charme. Ces récits nous enflammaient. » Un jour qu'elle avait dépeint la fondation de Poitiers, chère à son souvenir : « Qui me rendra ce noviciat des Feuillants ? demanda-t-elle. Ce sera vous, mes enfants. » Puis, faisant un beau tableau de la vie religieuse : « Ah ! dit-elle, si ce bonheur était connu du monde, le monde jaloux viendrait envahir notre retraite. Ce serait comme du temps des Pères du désert, alors que les solitudes étaient plus peuplées que les villes. » Une de ses maximes était que « le noviciat est l'antichambre du ciel. »

Les leçons spirituelles de M^me^ Barat se résumaient en trois paroles : l'oubli de soi, l'amour de Dieu et le zèle des âmes. Un cœur de juge pour soi-même, un cœur d'enfant pour Dieu, un cœur de mère pour le prochain : voilà ce qu'elle désirait trouver dans ses novices.

« Notre révérende mère, rapporte le même témoin, veillait à ce que nous fussions formées aux vertus solides, et principalement à l'abnégation. Les récréations du soir se terminaient d'ordinaire par la préparation de l'oraison du lendemain, qu'elle nous faisait elle-même, et où elle nous portait à l'humilité, l'amour de la vie cachée et la générosité dans les sacrifices. » — « Tâchez, disait-elle à la supérieure, d'exercer vos novices à l'abnégation, exigez qu'elles se mettent aux emplois bas et humbles, selon la mesure de leurs forces et de leur santé. Si elles répugnent à aucun, elles ne sont pas religieuses. »

Elle voulait que ses filles broyassent en elles la nature, comme le blé sous la meule, ainsi qu'elle disait. Un jour qu'un certain nombre de novices se disposaient à partir pour la récente fondation de Jette-Saint-Pierre : « Voyez, mes enfants, dit-elle à celles qui restaient, le noviciat est comme le moulin de la Société : c'est là qu'on amène le grain, de tout pays. Quand il est bien moulu, il en sort, d'autre arrive. » Puis, approfondissant cette comparaison : « Oh ! oui, c'est bien ici que le grain est broyé. La farine est séparée d'avec le son grossier. Il faut qu'il ne reste plus que la fleur, la fine fleur, blanche et pure, pour être digne de Jésus, le pain de vie. »

Or tout cela devait être l'ouvrage de l'amour. Elle en parlait avec des lèvres enflammées. Une fois, la mère Grosier, qui se trouvait à Paris, ayant dit aux novices qu'étant la plus ancienne de la Société, et fort vieille, elle ne devait plus attendre que le ciel ou le purgatoire, la mère générale l'arrêta : « Ma chère mère, lui dit-elle, je ne connais qu'un purgatoire pour une épouse du sacré Cœur, c'est l'amour de Jésus-Christ et le zèle des âmes. — Oh ! répliqua la mère Grosier, vous conviendrez qu'aimer est un doux purgatoire. — Oui, sans doute, aimer est doux, dit M^{me} Barat, mais l'amour a son tourment. En est-il de plus dur que de voir offenser l'Époux qu'on aime ? »

Insistant sur ce sujet, elle représentait Notre-Seigneur parcourant l'univers les mains pleines de grâces que le monde refusait : « Vous, du moins, ouvrez-lui, disait-elle à ses filles. Il faut que Jésus-Christ soit heureux au Sacré-Cœur ! » — « Amour, vous n'êtes point aimé, répétait-elle avec Madeleine de Pazzi. . . . Eh bien ! si le feu de l'amour s'est éteint sur la terre, il faut que Dieu et les hommes le retrouvent au Sacré-Cœur. »

Une veille d'Assomption, elle fit la conférence sur les trois plus belles manières de mourir : « Mourir dans l'amour de Dieu, c'est la mort des justes ; mourir pour l'amour de Dieu, c'est la mort des martyrs ; mourir d'amour de Dieu, c'est la mort de Marie. » Ces sublimes genres de mort faisaient l'objet de son ambition. Un jour qu'on rappelait certaine promesse prophétique faite au Sacré-Cœur de verser, à la fin des temps, son sang pour Jésus-Christ, M^{me} Barat avoua que volontiers reviendrait-elle sur la terre pour partager ce bonheur. Là-dessus, ses novices, donnant libre carrière à leur imagination, bâtirent la fiction d'une sorte de millénaire pendant lequel la sainte mère, pareille à un certain moine de la légende, resterait endormie en attendant le jour de ce sanglant combat. Mais avant qu'elle entrât dans ce sommeil merveilleux, on lui demanda la promesse de se conserver vivante jusqu'à l'âge de cent ans. La condition lui sembla dure.

J'ai mentionné son zèle des âmes. L'apostolat de la charité était en honneur au noviciat de Paris. Non contente d'avoir annexé à la maison une école de pauvres, M^{me} Barat y avait établi un ouvroir pour celles des écolières qui avaient fait leur première communion. « On ne peut faire un bien quelque peu solide parmi les classes pauvres, sans y joindre cette œuvre, » écrivait-elle à la mère de

Bouchaud ; et elle ajoutait : « Stimulez vos novices, afin qu'elles dirigent de ce côté leurs petites charités. Qu'elles mettent du zèle à montrer aux enfants à travailler, et qu'elles aient une bourse pour donner quelque argent, le samedi, à celles qui auront montré de la bonne volonté. Vous ne formerez vos filles aux devoirs de leur vocation que par ces moyens pratiques. Sans cela nous n'aurons jamais de vraies et grandes vertus. »

Elle leur faisait aimer le pauvre, elle leur faisait pratiquer le sacrifice pour le pauvre : « Soyez avares, mes bonnes filles, leur disait-elle encore, c'est l'être saintement que de l'être pour les pauvres. » Elle encourageait les novices à confectionner des vêtements pour les femmes indigentes ; c'était le présent de fête le plus agréable qui pût lui être offert. « Les épouses du sacré Cœur doivent avoir deux dévotions, avait-elle coutume de dire : la dévotion de Notre-Seigneur et celle des pauvres. »

L'apostolat de la prière était également cher à M^{me} Barat. A peine de retour d'Italie, elle présenta ses novices au célèbre et saint curé de Notre-Dame-des Victoires, M. Dufriche-Desgenettes : « Nous sommes bien contentes, monsieur le curé, lui dit-elle, que vous fassiez prier pour la conversion des pécheurs, car nous sommes toutes pécheresses. » Le digne pasteur répondit qu'il avait autre chose à faire que de s'occuper de pécheresses de cette espèce-là ! Il raconta, avec l'ardeur communicative de sa foi, l'origine toute divine de l'Archiconfrérie, la consécration de sa paroisse au Cœur sacré de Marie, et la transformation qui en fut la conséquence immédiate : « Cette œuvre est admirable, disait M^{me} Barat à la mère de Gramont ; il faut la répandre, surtout parmi les grandes élèves. » M. l'abbé Desgenettes prit dès lors l'habitude de venir au Sacré-Cœur demander des prières, à chaque fois qu'il s'agissait de quelque entreprise majeure. Il ne manquait pas de revenir quelques jours après : « Avez-vous bien prié ? Eh bien ! soyez contentes, car Marie vient encore de faire un de ses coups. Oh ! Marie, Marie ! . . . » Un jour même, il vint enrôler toute la maison dans une ligue sainte pour la conversion de l'Angleterre : « La conquête en vaut la peine, dit-il ; Bonaparte y a cassé son épée ; mais Marie est plus forte qu'une armée rangée en bataille. Elle descendra tôt ou tard dans cette *Ile des saints*[1]. »

M. DUFRICHE-DESGENETTES.
Curé de Notre-Dame-des-Victoires, Fondateur de l'archiconfrérie du Saint-Cœur-de-Marie.

---

[1] *Journal du noviciat.* IX^e Cahier, p. 7, 16, 39, 106.

D'autres amis du Sacré-Cœur venaient le faire participer à ce grand mouvement des choses catholiques. Mgr de Quélen ne craignait pas de dire à la maison mère : « C'est à la ferveur des religieuses que sont attachées les bénédictions répandues sur nos travaux ; et je compte sur vous comme sur nos plus puissants coopérateurs. » Mgr de Forbin-Janson soufflait au noviciat cette ardeur qui l'emportait lui-même sur tous les champs du zèle apostolique. Un jour qu'il revenait du monastère de la Trappe : « Il est beau, leur dit-il dans son pompeux langage, il est beau de voir s'élever au milieu du désert ce magnifique encensoir qui brûle jour et nuit pour la gloire de Dieu. Il est beau de voir, dans un siècle d'indépendance comme le nôtre, ce vaste corps obéir, comme un petit enfant, à la voix d'un homme qui tient la place de Dieu. »

Un autre apostolat, celui des Missions, était inspiré aux novices, principalement par les évêques étrangers en passage à Paris. Tel fut d'abord le saint évêque de Vincennes aux États-Unis, Mgr Bruté, apôtre incomparable, qui était venu en France dans le but de livrer à l'esprit révolté de l'abbé de Lamennais, son ami d'enfance, un dernier, mais, hélas ! inutile assaut. Tel fut surtout, pendant ce séjour de Mme Barat, Mgr Dupuch, ancien aumônier du Sacré-Cœur de Bordeaux. Il venait d'être nommé à l'évêché d'Alger, qui n'avait pas reçu d'évêque depuis notre conquête. « Lorsque j'appris la nouvelle de ma nomination, racontait-il aux novices, mon premier mouvement fut de me jeter dans la poussière, mon second fut de me relever entre les bras de Dieu. » Ses instructions au noviciat sur la croix, le sacrifice, la volonté de Dieu, l'amour souffrant et triomphant, « enlevèrent toutes les âmes, » selon l'expression de Mme Barat. « C'est un apôtre

VUE GÉNÉRALE D'ALGER.

et un saint, écrivait-elle ensuite. Il produit partout le même effet : il embrase. Nous irons plus tard dans sa mission d'Alger : elle est digne du Sacré-Cœur[1]. »

Le noviciat brûlait de répondre à l'appel que l'on adressait de toutes parts à la Société : « Je suis obligée, écrivait M^me^ Barat, de me raidir contre les sollicitations les plus vives de partout, Pologne, nord de l'Allemagne, Valachie, Angleterre, États-Unis, etc., sans compter presque toutes les grandes villes de France[2]. » Un jour, qu'elle communiquait à ses novices des offres qui lui étaient faites de Hollande et de New-York : « Et n'accepterez-vous pas? lui demandèrent-elles tout d'une voix. — Et qui voulez-vous donc que j'envoie? — Nous, répondirent plusieurs. — Vous? hélas ! des novices ! et quelles novices encore ! » Puis, après un instant : « Combien êtes-vous ici? — Quarante, lui dit-on. — Ah ! reprit-elle, c'est bien ma faute si vous n'êtes pas davantage; car si j'avais été ce que j'aurais dû être, ce ne serait pas quarante que vous seriez, ce serait quatre cents ! — Il y a un moyen de tout réparer, ma mère, et d'en venir là tout de suite, reprit M^me^ de Bouchaud : c'est que chacune des quarante en vaille dix à elle seule. » M^me^ Barat applaudit. On cita l'exemple d'un saint François Xavier, d'une sainte Thérèse, d'une vénérable Marguerite-Marie, et, à leur imitation, on promit de se multiplier pour la gloire de Dieu[3].

Telles étaient les leçons d'humilité, d'amour divin, de pauvreté et de zèle, qui sortaient de l'enseignement et surtout de l'exemple de M^me^ Barat. Ajoutons, en finissant, que de grands serviteurs de Dieu la secondaient dans cet ouvrage. M. l'abbé Trébuquet ne revoyait plus la France qu'à de rares intervalles ; mais deux apôtres dévoués restaient au Sacré-Cœur. L'un devait être encore quelque temps son soutien, l'autre était déjà son espérance.

Le premier, on le devine, était le Père Varin. Il avait soixante-huit ans, et à sa première ardeur se mêlait ce je ne sais quoi de plus débonnaire qui fait le caractère de la sainteté et de la paternité, dans leur période suprême. Il prêchait souvent, et avec quelle vie ! Mais à la prédication il préférait les simples entretiens de famille. Qu'on l'attendît ou non, il arrivait, on l'entourait, on le faisait asseoir. Après son salut habituel : « Que Dieu est bon ! » l'entretien s'engageait, interrompu, repris, animé par les répliques de M^me^ Barat, soutenu par l'attention de la communauté, accueilli parfois par de légères exclamations ou de respectueux sourires ; semé d'histoires, changeant de ton, passant sans effort de l'enjouement à la gravité, mais s'inspirant toujours de l'unique passion de son cœur : l'amour de Dieu.

Comme saint Jean, le vieillard recommandait à ses filles de s'aimer beaucoup entre elles, et d'aimer beaucoup leur mère, mais de l'aimer en Jésus-Christ.

---

[1] A Mme de Limminghe, 5 nov. et 5 déc. 1838. — Journal, VIII, p. 68 ; IX, p. 49.

[2] A Mme de la Croix, 18 février 1836.

[3] Voir *Journaux du noviciat*. — Cahiers v et vi, 1835 et 1836.

« Les lèvres diront Ma mère, leur expliquait-il ; mais le cœur dira Jésus ! La terre entendra Ma mère ; mais le ciel entendra Jésus ! » Il leur recommandait de suivre la voie commune et de se mettre en garde contre les voies extraordinaires qu'il appelait l'illusion de la vie religieuse : « Pour mon compte, disait-il, je les redoute tant que je suis tenté d'ajouter aux litanies : « Du don des miracles, préservez-moi, Seigneur. » Même simplicité dans les rapports avec Dieu. L'amour qu'il estimait, c'était l'amour ingénu et confiant de l'enfant dans les bras de son père. « Si vous êtes dans ses bras, vous serez sur son cœur, » répétait-il aux novices. Un jour il leur dit des choses admirables sur les diverses manières dont Jésus est à nous : « Je me suis donné parfois le plaisir, expliqua-t-il, de rechercher de combien de sortes Jésus m'appartenait, et je me suis convaincu qu'il n'y a rien au monde dont je sois autant propriétaire que de Jésus. » Et dans un autre discours, interprétant le texte où saint Paul parle de la largeur, de la longueur, de la hauteur, de la profondeur de la charité de Jésus-Christ, il ajouta : « La mesure de notre amour pour Dieu sera, s'il est possible, celle de l'amour de Dieu pour nous, sur toutes ses dimensions. Par sa *largeur* d'abord, il embrassera tous les lieux, s'étendant à toutes les missions que vous recevrez, fût-ce pour aller chez les sauvages. Par sa *longueur*, il se prolongera, sans interruption, sans lacune même d'une seule heure, jusqu'à l'éternité. Par sa *hauteur*, il s'élèvera jusqu'au sommet de la croix. Par sa *profondeur* enfin, il plongera dans les abîmes de l'humilité et de l'anéantissement ; car aimer, c'est n'être plus rien pour que Jésus soit tout[1]. »

Le second apôtre du Sacré-Cœur était le Père de Ravignan. M^{me} Barat, qui voyait vieillir le Père Varin, se réjouissait de procurer à ses communautés, autant qu'elle le pouvait, les leçons de ce saint prêtre ; et tandis que la France saluait en lui un prédicateur éloquent, la servante de Dieu le désignait au noviciat comme un maître consommé dans les voies spirituelles : « Il connaît si bien ce sentier ! écrivait-elle précédemment à la mère de Bouchaud. Quel religieux dès son début ! Vous pouvez le proposer comme modèle à vos novices. Dans le monde, il eût marché sur les traces des Berryer, et comme il s'est fait néant ! Voilà de vrais sacrifices, tandis que les nôtres ne sont rien. Et encore, nous croyons avoir tout fait, et nous voulons déjà nous reposer sur nos lauriers ! »

Le Père de Ravignan commença pour les religieuses de la maison mère, le 8 février 1839, une suite d'instructions qu'il continua chaque semaine, durant tout le carême. Ceux qui n'ont entendu que ses discours solennels ne peuvent avoir l'idée de ce qu'était la vertu de sa parole intime, quand tout art disparaissait pour laisser sa grande religion s'épancher librement dans des âmes que l'habitude des choses de Dieu avait préparées à tout comprendre. Il préconisa l'oraison, comme étant la vie des anges, des saints et de Jésus même, le remède, la liberté, la lumière, la paix et le bonheur des âmes. Il célébra la croix comme la force de l'Église, la gloire des Apôtres, le rempart de la sainteté, la lumière du monde. — « Ah ! disait-il, ici, dans la retraite, loin du siècle, vous ne savez pas, mes sœurs, ce qui se passe dans ce chaos de fange et de ténèbres. Vous n'avez pas comme nous à batailler avec les âmes ! Mais vous pouvez souffrir, cela console de tout. » Enfin, parlant un jour sur le devoir et le bonheur d'appartenir à Dieu : « Tenez, mes sœurs, il faut que je vous l'avoue, quand je me vois à Notre-Dame, entouré d'une foule de six à sept mille hommes de toute condition, je me demande à moi-même : Y a-t-il parmi tout ce monde un cœur heureux? un seul? Et alors, me regardant moi-même dans cette chaire, revêtu des livrées de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je tressaille de reconnaissance parce que je suis religieux, parce que je suis heureux, et qu'au sein de ce flux et reflux de passions qui s'agitent autour de moi, je me sens tranquille et abrité dans le port[1]! »

---

[1] Voir *Journal du noviciat*. — 1835-1836 ; cahier IV, p. 103, 141, 154. — Et 1838, cahier IX, p. 10.

Cependant, au commencement de cette année 1839, M^me^ Barat fonda, par l'intermédiaire de M^me^ Prevost, une maison à Toulouse, où l'appelait depuis longtemps M^gr^ d'Astros, et où elle envoya comme supérieure la mère Agarithe de Varax, âme consumée de l'amour du Dieu de la pauvreté. « Nous mettons à Toulouse, disait la mère générale, un petit grain de sénevé du Sacré-Cœur, pour ne pas perdre cette terre qui, dit-on, est capable de produire cent pour un[2]. »

Cela fait, M^me^ Barat annonça à ses filles qu'elle allait partir, sans dire pour quel lieu. Le mardi 26 février, toutes ayant communié, elle les bénit. L'office sonna, on se sépara, la voiture partit.

L'absence allait être longue, douloureuse surtout. De longtemps, M^me^ Barat n'allait retrouver cette paix, cette union, ce bonheur. La loi que Notre-Seigneur a posée pour son Église, en prononçant l'*Oportet hæreses esse*, atteint un jour ou l'autre toute Société religieuse ; et plus cette Société est devenue grande et forte, plus, semble-t-il, il lui faut, comme à l'Océan, de ces tempêtes qui l'épurent en la bouleversant. *Celui qui n'a pas connu l'épreuve que sait-il ?* demande le Saint-Esprit. M^me^ Barat allait en connaître une plus forte que celle traversée déjà de 1811 à 1816, durant la crise d'Amiens. Elle y apportait aussi une âme plus préparée, une sainteté plus haute. Ce n'était pas pour rien que, l'année précédente, Dieu l'avait renfermée dans cette longue retraite de la Villa-Lante, au-dessus de la terre, près du ciel, lui faisant méditer les anéantissements du Verbe incarné et le mystère des souffrances de la Mère des douleurs. Maintenant, son cœur est prêt ; et aprés l'avoir vue, dans les livres précédents, relever les ruines faites par la Révolution, il faut la voir aux prises avec une nouvelle croix : la Contradiction.

---

[1] *Journal*, 23 février et 5 mars 1839.

[2] A la mère Grosier, 25 octobre 1838.

LIVRE IX

LA CONTRADICTION

LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

LE CONSEIL GÉNÉRAL DE ROME — LES DÉCRETS,
L'OPPOSITION QU'ILS SOULÈVENT — DOUCEUR DE MADAME BARAT

De mars 1839 à septembre 1840.

IL y avait vingt-quatre ans que le Conseil général de 1815 avait fixé la constitution de la Société, et l'expérience n'avait fait que confirmer la sagesse de ses prescriptions. Seulement, au lieu que l'Ordre ne possédait à cette époque que six établissements, il en comptait quarante en 1839. Cette extension croissante faisait sentir le besoin d'apporter quelque modification dans son gouvernement, dont le poids, retombant presque tout entier sur la supérieure générale, menaçait de l'écraser sous un travail surhumain. Quelques autres points de la règle semblaient également appeler des changements. Mais, en somme, ces changements ne portaient que sur des dispositions secondaires, en laissant subsister, dans son intégrité, le fond de l'Institut, qui devait rester sacré, parce qu'il répondait à une pensée de Dieu.

Plusieurs esprits s'y trompaient et voulaient davantage. Le zèle de ce qu'ils croyaient être une perfection leur faisait désirer la refonte totale des constitutions dans le moule des règles de la Compagnie de Jésus. M^me^ Barat avait sur la nécessité, la sagesse et le bienfait d'une telle transformation les plus justes défiances : « On croit, écrivait-elle, que les femmes peuvent être gouvernées comme les hommes : l'avenir montrera si cela est possible. » C'était aussi l'appréhension des plus saints personnages. Le cardinal Odescalchi, alors Vicaire de Rome, avait dit à M^me^ Armande de Causans, dès 1836 : « Prenez-y garde ! le mieux est l'ennemi du bien. Le premier jet des fondateurs porte le sceau de l'esprit de Dieu : on n'y touche pas sans danger. »

La plus grave conséquence que devait amener cette refonte était la translation de la résidence ordinaire de la supérieure et du siège général de la Société dans la ville de Rome. On ne manquait pas d'en produire des motifs plausibles. Incessamment secoué, depuis 1830, par la révolution, Paris était alors un séjour peu sûr, et les alarmes qu'éveillait l'approche de l'an 40 en faisaient fuir beaucoup de monde. En outre, tout ce qui en venait était tenu pour suspect par les nations catholiques ; et plus d'un échec récemment éprouvé par les fondations, dans les pays étrangers, tenait à la prévention des gouvernements et même des évêques contre un Ordre de religieuses dont la supérieure résidait à Paris. Rome, centre éternel de l'Église, et chef-lieu d'un État gouverné et protégé par des lois paternelles, était encore la ville de la paix, la grande ville de refuge. Enfin, à cette époque commençait à se faire autour du Saint-Siège cette concentration des choses catholiques qui n'a cessé de se poursuivre ; et l'on tenait pour certain que l'esprit du Sacré-Cœur ne se maintiendrait nulle part en une plus grande pureté que dans ce foyer de la foi, de la piété et de la discipline. Pour toutes ces raisons, un très grand nombre de religieuses, surtout celles de l'Italie et de l'étranger ; de sages amis du Sacré-Cœur, comme les Pères Rozaven, Loriquet, Barat, Sellier et même le bon Père Varin ; enfin de graves personnages ecclésiastiques, comme M^gr^ Tharin, évêque de Strasbourg ; M^gr^ Reisach, évêque d'Eichstadt, qui fut plus tard cardinal ; M^gr^ Parisis, récemment évêque de Langres, appelaient ou approuvaient la translation à Rome du siège de la Société, c'est-à-dire de la maison mère avec le noviciat.

On comprend assez quelles devaient être, à cet égard, l'angoisse et la perplexité de M^me^ Barat. Si, d'une part, la France était la patrie de son cœur, Rome était de plus en plus, la patrie de son âme. Entre les deux, si elle n'eût consulté que ses goûts de piété et de solitude, et surtout son profond amour pour le Saint-Siège, elle eût préféré Rome, ainsi qu'elle l'écrivait quelques années plus tard, à M^me^ Lehon : « Le plus grand de mes sacrifices est de vivre loin de vous et de la ville sainte. J'y ai connu d'ailleurs, les meilleurs moments de ma vie religieuse[1]. » Mais ici, comme en tout le reste, son mobile, ainsi qu'elle l'explique elle-même, était « le seul intérêt de sa congrégation. » Or, cet intérêt suprême ne lui commandait-il pas de continuer à résider au sein de cette France, premier berceau, et encore principal centre d'action de sa Société, sanctuaire de ses traditions, source de ses vocations, foyer de son apostolat ? Pouvait-elle l'abandonner, sans que peut-être l'épiscopat et le gouvernement en prissent de dangereux ombrages ? Cette opinion était celle d'un grand nombre d'évêques. Le seul avis capable de prévaloir contre le leur eût été celui du Pape, ou seulement son désir, s'il l'eût exprimé. Mais il n'en était rien : « Le Saint-Père me laisse libre, écrivait précédemment la mère générale ; Sa Sainteté a compris qu'il faut laisser le siège de notre Société en France ; et malgré l'avis de ceux qui disent le contraire, il tient ferme. » De même, dans une lettre de 1836 : « De grâce, ne vous inquiétez pas de mon séjour à Rome, il ne sera que passager. Notre Saint-Père le Pape a compris que le gouvernement de notre Société doit se maintenir en France. »

---

[1] Paris, 19 mars 1844.

Tel était l'état des choses en 1839. Ces questions, bien qu'agitées encore sourdement, passionnaient déjà tellement les esprits, que la supérieure sentit que la solution n'en serait pas obtenue pacifiquement. Le 2 février, elle en disait ainsi son appréhension : « Notre Société est comme les gouvernements, à la veille d'une crise. Puisse-t-elle la surmonter et en sortir plus solide ! Demandons-le instamment au sacré Cœur de Jésus ! »

Le Conseil général allait en décider. Son époque approchait. On jugea que l'effervescence croissante de la politique ne permettait pas de le réunir à Paris. Où se tiendrait-il ? Montet souriait assez à la mère générale, comme étant un terrain neutre qui ne préjugeait en rien la question de la résidence. D'autres inclinaient vers Rome. C'était pour choisir avec plus de liberté que M^me^ Barat venait de s'éloigner.

Elle se rendit à Montet, en passant par Besançon. Pour y arriver, il lui fallut franchir le Jura en traîneau, sur une neige épaisse qui, depuis deux jours et deux nuits, ne cessait de tomber : « Sans les cantonniers qui guidaient notre chariot et qui le relevaient au besoin, jamais nous ne serions arrivées, écrivait-elle. La sainte Vierge et nos bons anges nous ont protégées visiblement. »

Montet la reposa : « Vous seriez bien enchantée de cette maison, écrivait-elle à M^me^ de Limminghe. Le bien qui s'y fait est solide et étendu : je vous en reparlerai. »

M^me^ Barat songea à l'étendre encore plus loin. Un jour ayant dit dans la conversation : « Il y a près d'ici une province où j'aimerais bien à voir s'établir une famille du Sacré-Cœur. — Quelle province, ma mère ? lui demanda M^me^ Coppens. — L'Alsace ! » reprit-elle. A ce nom, la mère Henriette poussa un cri de joie, car depuis quelque temps elle était sollicitée d'y fonder une maison par le curé de Colmar, M. Louis Maimbourg, l'oracle de toute la contrée. La mère générale commanda de donner suite à ses propositions. En conséquence, bientôt M. l'abbé Pieau, la mère Henriette et M^me^ Joséphine Gœtz, qui était du pays, s'étant rendus à Colmar, firent choix d'une campagne située à quelques lieues de cette ville. Telle fut l'origine de la maison de Kienzheim.

Renonçant à réunir le Conseil à Montet, M^me^ Barat se dirigea, au mois d'avril, vers Rome, où le Père Rozaven la pressait de se rendre. Elle voyageait *incognito*, pour ne pas éveiller les ombrages ou les craintes de ses maisons de France ; toutefois, sa charité fut bien près de la trahir à son passage parmi sa famille de Turin. En descendant de voiture, ayant demandé, comme elle le faisait ordinairement, si l'on avait des malades, on lui dit qu'une jeune élève donnait des inquiétudes. Aussitôt la mère générale monta à l'infirmerie : « Mon enfant, dit-elle à la pensionnaire, c'est M^me^ Madeleine qui vient vous bénir au nom de Notre-Seigneur Jésus. » En disant cela, elle lui fit une petite croix sur le front. La fièvre céda immédiatement ; peu de jours après, Hénédine de Revel, — ainsi s'appelait la malade, — entrait en convalescence et disait à ses compagnes : « J'ai vu M^me^ Madeleine, une dame très bonne qui est venue me bénir : c'est elle qui m'a guérie[1]. »

Le 21 avril, M^me^ Barat était à Rome. Le 2 mai, elle écrivit, du couvent de la Trinité, une lettre circulaire invitant les conseillères à s'y trouver au commencement de juin. « Jamais, y disait-elle, jamais cette réunion n'a été plus indispensable que dans ces circonstances. » D'autres lettres, parties de là, allèrent rassurer quelques unes de ses filles sur les conséquences de son éloignement : « Soyez pleine de courage et d'espérance, ma fille, écrivait-elle à M^me^ Eulalie de Bouchaud. Soutenez les restes d'Israël. Ce temps d'épreuve pour la Société passera[2]. » Une autre lettre adressée à M^me^ Giraud témoignait de sa volonté de retourner en France dès qu'il serait possible ; et quelle flamme de tendresse sacrée anime ces lignes ! « Oui, ma chère Émilie, je reverrai mes maisons de France et mes anciennes compagnes. Vous retrouverez votre mère sur cette terre d'exil, si Dieu lui accorde de prolonger ses jours. Lorsque la Société sera organisée, je pourrai plus aisément m'occuper de mes vieilles filles, en les encourageant à poursuivre l'ouvrage de leur perfection jusqu'au dernier soupir. Faisons comme le cygne, qui garde, dit-on, sa plus belle harmonie pour sa dernière heure. Telle est la mort des saints. C'est l'acte d'amour le plus pur, le plus brûlant et le plus parfait de leur vie[3]. »

Le Conseil eut de la peine à réunir ses membres. M^me^ Eugénie de Gramont, d'ailleurs peu favorable à la réunion de l'assemblée à Rome, ne put quitter Paris, à cause des menaces du temps. Les mères Deshayes et Grosier se firent dispenser pour cause d'âge et de santé. Elles furent remplacées, l'une par la mère Galitzin, secrétaire générale, l'autre par la mère Thérèse, qu'on fit venir de Nantes. Les mères de Charbonnel, Desmarquest, Audé, Prevost, de Limminghe, Coppens, de Rozeville, et M^me^ d'Olivier, supérieure de Beauvais, complétèrent le nombre de dix. M^me^ Barat comptait sur l'abnégation et la droiture de chacune pour tout concilier : « Lorsque l'on ne cherche que les intérêts de Jésus et non pas les siens propres, on s'accorde toujours facilement, disait-elle. Ce sont nos prétentions personnelles qui gâtent tout. Ah! attachons-nous à une profonde humilité, et toutes les difficultés s'aplaniront devant nous[1]. » Elle comptait surtout sur le secours d'en haut. C'est pourquoi elle voulut que les conseillères entrassent dans une grande prière. « Je ne saurais vous dire, témoignait-elle plus tard, avec quelle persévérance toutes s'adonnèrent à la prière et aux vertus religieuses, pendant le mois qui précéda ou que dura le Conseil[2]. » La mère Thérèse, en particulier, était tout ardeur. Séparée de M^{me} Barat depuis de longues années, elle s'était flattée de reprendre avec elle les mystiques colloques du cloître des Feuillants et de la sainte montagne. Mais le temps n'était plus aux tranquilles contemplations : c'était l'heure de l'action et du combat.

---

[1] Notes de Mme Albertine de Laval. *Doc.* n° 55. [2] Rome, 27 avril 1839. [3] Rome, 16 mai 1839.

Le 10 juin, s'ouvrirent les séances du Conseil. Le 12, la mère générale, avec les deux mères Desmarquest et Prevost, fut reçue par Grégoire XVI, qui avait exprimé son désir de la voir. Sa Sainteté encouragea leurs futurs travaux, dont il loua le programme, sans rien dire, toutefois, qui pût être pris d'avance pour une approbation.

La première œuvre du Conseil fut de décharger la mère générale, en divisant le gouvernement de la Société en circonscriptions ou *provinces*, soumises à des mères provinciales chargées de les visiter et de les diriger, sous l'autorité et avec le contrôle de la supérieure. On réforma aussi le mode de renouvellement du *Conseil des douze*, appelé à élire la supérieure générale, et dont le recrutement était en effet très irrégulier. Il n'y avait rien jusqu'ici qui ne fût désiré universellement.

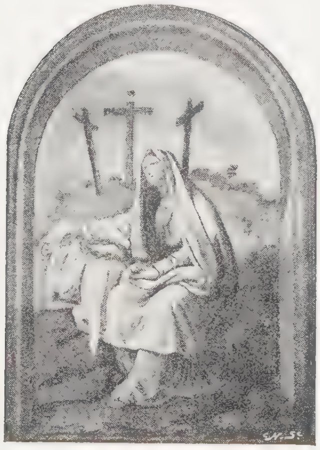
Dans ce double changement, on s'était inspiré avec utilité des règles et des usages de la Compagnie de Jésus. L'admiration que ces règles inspiraient aux conseillères les entraîna de plus en plus dans cette voie d'assimilation. Les plus avancées dans ce sens étaient M^{me} de Limminghe et surtout M^{me} Galitzin, âme généreuse et forte, mais esprit absolu et caractère tout d'une pièce, qui aujourd'hui montrait autant d'exaltation pour l'Institut des Jésuites qu'elle lui avait juré de haine irréconciliable avant de le connaître. Par suite de cet entraînement, quarante-six articles furent changés ou supprimés dans les Constitutions. Ainsi, on prorogea de cinq à dix années la durée de l'*aspirat* avant les derniers vœux. On retira aux sœurs coadjutrices le bénéfice du vœu de stabilité, par lequel elles contractaient avec la Société un engagement réciproque et irrévocable. C'étaient autant d'aggravations à la règle du Sacré-Cœur. Sous la même influence, on limita à six ans l'exercice de la charge des supérieures locales. La récitation de l'office en chœur ayant paru incompatible avec les fatigues de l'enseignement, du moins dans quelques maisons, on l'abolit dans toutes, excepté le noviciat. On supprima aussi les réunions périodiques du Conseil général, et l'on y suppléa par la création d'une autre assemblée, nommée Congrégation, que la supérieure serait libre de convoquer quand et comme elle le voudrait, s'il en était besoin. Ces changements devaient faire l'objet de *Décrets* additionnels aux Constitutions, que l'on se proposait de soumettre à la sanction du Souverain Pontife.

---

[1] A Mme Eulalie de Bouchaud, 3 juin 1839.

[2] A Mme Eugénie de Gramont, 10 septembre 1839.

Mais la plus importante de ces décisions fut celle qui fixa à Rome définitivement le siège de la Société et la résidence de la supérieure. En vain M^{me} Barat mit-elle en avant les raisons majeures d'intérêt général que nous avons exposées : « Nos mères, témoignait-elle quelques années après, nos mères, en me fermant la bouche si souvent, lorsque je leur faisais des objections raisonnables, n'ont pas voulu comprendre notre position en France. Il fallait les ménager sur ce point, qui pour elles était le plus sensible. . . . C'est fait ! Prions maintenant le sacré Cœur de Jésus de tout réparer : tout est possible à sa bonté et à sa miséricorde[1]. » Précédemment elle écrivait, sur le même sujet, que l'on avait agi en tout imprudemment, qu'il fallait aller plus doucement, qu'il allait en résulter pour elle bien des ennuis[2]. » Enfin, s'accusant elle-même d'en être l'occasion : « J'en suis au regret, disait-elle, de n'avoir pas suivi mon sentiment, ou plutôt les lumières attachées à mon poste de supérieure qui me font voir et connaître ce que les autres ne peuvent apercevoir. Prions plus que jamais : nous en avons besoin[3]. »



NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS.
Fresque, à la Villa-Lante, Rome, devant laquelle la mère Barat consacra la Société du Sacré-Cœur au Cœur affligé de Marie, le 12 juillet 1839.

Le 5 juillet, le Conseil procéda à l'élection des assistantes générales. M^{mes} de Charbonnel, Desmarquest, de Limminghe et Galitzin furent élues. Les fonctions d'économe générale furent continuées à la mère de Charbonnel, celles de secrétaire à M^{me} Galitzin.

Le 12, M^{me} Barat et les conseillères se rendirent de la Trinité à la Villa-Lante. On monta en procession les allées de la colline, festonnées de guirlandes et jonchées de fleurs. On arriva ainsi jusqu'au haut du jardin, devant une fresque adossée à la villa Corsini et représentant la Mère des douleurs. Là, la supérieure consacra sa Société au cœur transpercé de Marie : « O Marie, lui dit-elle, obtenez-nous de Jésus cette humilité profonde, ce courage qui nous élève au-dessus de la douleur, et nous rende vos vraies enfants, calmes et immobiles comme vous au pied de la croix : *Stabat juxta crucem.* » On remarqua en cette journée que M^{me} Barat était triste.

---

[1] A Mme Audé, 30 mars 1841. [2] A Mme de Limminghe, 27 septembre. [3] A la mère Grosier, 20 octobre.

Le lendemain, les mères se rendirent auprès de Grégoire XVI, qui les bénit encore, en joignant de nouveau des paroles d'encouragement à sa bénédiction[1].

Le Conseil se dispersa. Une lettre circulaire de la supérieure fit connaître sommairement les Décrets additionels, en faisant espérer qu'une plus complète rédaction en serait bientôt adressée à chaque famille de l'Ordre. Le dernier de ces Décrets était ainsi conçu : « La résidence de la supérieure générale *sera fixe* désormais, » mais sans désigner le lieu où elle se fixerait. Par une délicatesse où il paraît autant de bonté que de prudence, Mme Barat n'avait pas voulu que Rome fût encore nommée, se réservant d'adoucir elle-même dans ses lettres ce que cette nouvelle apporterait de chagrin ou de mécontentement à ses maisons de France.

Mais déjà on y concevait des alarmes trop fondées. Mme de Gramont, en particulier, ayant été instruite immédiatement, en écrivit à Rome une lettre éplorée. Voici la douce réponse que Mme Barat fit le 25 juillet à cette fille si chère: « Votre douleur, mon Eugénie, a passé dans mon âme, et votre mère, elle aussi, a besoin de se retirer pour prier et pleurer. » Elle conservait toutefois l'espérance de la revoir. « Sans cela, ajoutait-elle, je n'aurai pas le courage de supporter mon exil. Si donc le Seigneur veut que je soit fixée à Rome, vous viendrez vous y reposer vous-même, chère Eugénie ; vous me fermerez les yeux, et alors votre vieille mère sera consolée sur son lit de douleurs, en rendant le dernier soupir entre les bras de celle qui a été la consolation et l'appui de sa vie. »

La promulgation solennelle des décrets parut le 8 septembre. La mère générale les présenta à ses filles comme un nouveau moyen qui leur était donné de se perfectionner, dussent-elles en souffrir : « Voici, écrivait-elle dans sa généreuse ardeur, *voici le temps favorable et les jours de salut. La voix de la tourterelle s'est fait entendre sur notre terre*, *et le temps de tailler la vigne est arrivé.* en effet mes chères mères et bien-aimées filles, on taillera la vigne qui porte déjà des fruits, afin qu'elle en donne davantage. Et n'est-ce pas ainsi que le sacré Cœur de Jésus en agit avec nous, en nous demandant des sacrifices, des séparations ? Il veut dégager nos cœurs de toute attache humaine ; car celui qui, faisant acception de personne, ne voit pas Jésus seul, que présentera-t-il un jour à son souverain Juge ? De la paille au lieu de bon grain, de la terre au lieu d'or ! » Et dans une autre lettre du 3 du même mois à Mme de Rozeville, regardant, du même point de vue, l'assimilation faite entre le Sacré-Cœur et la Compagnie de Jésus : « Si, par la grâce de Dieu, nous devenons ce que nous devons être, la Société du Sacré-Cœur prouvera au monde que des femmes, aidées par le secours divin, peuvent devenir des hommes. Entre nous, ce sera moins difficile dans ce siècle où les hommes deviennent des femmes. »

---

[1] Voir *Notes de Mme Aymardine de Nicolay*, et Mme Boutourlin. — *Doc.* n° 85.

Ces paroles, tour à tour douces et énergiques, se perdirent au sein de l'agitation que les Décrets, à peine connus, avaient déjà soulevée parmi les maisons de France. C'était pour la fondatrice l'heure de la contradiction, heure féconde, décisive autant qu'inévitable, et qui n'a jamais manqué ni aux plus grandes œuvres, ni aux plus saintes âmes. Pendant quatre ans, le Sacré-Cœur allait traverser une crise dans laquelle il eût succombé inévitablement, sans la prudence supérieure et la patiente sainteté de M^{me} Barat.

La première plainte qui s'éleva fut celle du Père Varin. Ni la translation de la maison mère à Rome, ni la conformité plus parfaite établie entre la Compagnie dont il était le fils et le Sacré-Cœur dont il était le père, ne le trouvaient contraire : loin de là. Mais on avait porté la main sur l'arche sainte. M^{me} Galitzin, chargée de rédiger les décisions du Conseil, avait osé arracher du frontispice de la Règle le prologue où il est dit que la fin première de la Société est de *glorifier le sacré Cœur de Jésus*, et elle avait écrit, à l'imitation de saint Ignace de Loyola : « Sa fin est de se consacrer *à la plus grande gloire de Dieu.* »

Ce fut contre ces hardiesses téméraires que le Père Varin protesta par deux lettres du 19 et du 24 août, adressées à M^{me} Barat : vraies lettres de fondateur, très émues, très fortes, dans lesquelles il démontrait que supprimer ces mots c'était ruiner le fondement même de la Société. Remontant, par ses souvenirs, aux premières origines de cette Société qu'il avait vue naître, il insistait sur ce point que son objet, sa fin, son unique raison d'être, était le Sacré-Cœur ; et il demandait à M^{me} Barat : « En voulez-vous la preuve ? C'est que jamais votre Congrégation n'eût existé, si l'on n'eût eu, avant tout, le dessein formel de travailler à la gloire du divin Cœur de Jésus, en le faisant connaître et en le faisant aimer. » Le Père en concluait que la nouvelle œuvre n'était plus l'œuvre du sacré Cœur ; et voici en quels termes, à deux reprises différentes, il termine ses lettres : « Si vous supprimez cet article, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de changer aussi le *nom de la Société.* Que si, néanmoins, vous le conservez, ce sera peut-être encore une société du sacré Cœur, mais je ne pourrai pas dire que c'est celle que nous avons vue naître, il y a trente-neuf ans ; qui vous reçut, vous la première dans son humble berceau, et dont, par la grâce de Dieu, vous avez procuré le développement d'une manière si admirable. Le nom peut demeurer ; mais quant à la réalité, il est de toute évidence qu'elle n'existe plus. »

M^{me} Barat comprenait la justesse de ces plaintes, mais elle était débordée par son ardente secrétaire. Du moins la conjurait-elle de procéder lentement, lui répétant que « les œuvres de Dieu n'ont pas cette impétuosité, et qu'on ne *bâcle* pas les statuts d'un ordre religieux comme on bâcle une charte ».

Cependant tout se divisait en dehors et au dedans de la Société. Tandis que le Père Rozaven, le Père Sellier, le Père Barat, le Père Loriquet soutenaient l'œuvre du Conseil général, on entendait le Père Renaud, provincial de France, répéter à Saint-Acheul : « Notre règle, en son entier est trop rude pour des femmes : elles entreprennent une chose qui est au-dessus de leurs forces. » Le révérend Père Roothan, supérieur général de la Compagnie de Jésus, manifestait sa crainte que le déplacement du siège de la maison mère n'indisposât le gouvernement contre le Sacré-Cœur, et que la responsabilité n'en retombât lourdement sur les Jésuites de France ; aussi leur prescrivit-il de ne s'immiscer en rien dans ces débats épineux. Un autre ami de la Société, naguère confesseur de la maison de Paris, M^{gr} Matthieu, archevêque de Besançon, faisait dans une longue lettre l'examen de chaque point de la nouvelle règle, en laissant entrevoir l'effet calamiteux que ces innovations ne manqueraient pas de produire sur plusieurs de ses collègues dans l'épiscopat.

En effet, quelques évêques, obéissant à des préjugés d'un autre âge, s'étaient émus déjà de voir une Congrégation établie et florissante dans leurs diocèses leur échapper de plus en plus, pour aller se placer, croyaient-ils, sous l'action immédiate de Rome et la main des Pères de la Compagnie de Jésus. M^{gr} de Quélen en avait adressé au Souverain Pontife une réclamation qu'appuyèrent les évêques du Mans, de Tours, de Poitiers, d'Orléans, de Beauvais. Le conflit prenait ainsi des proportions alarmantes. Ce devait être bientôt, au dire de M^{gr} Matthieu, « la plus grave affaire de l'Église de France. »

Heureusement cet état de choses n'était pas soupçonné de l'immense majorité des religieuses de l'Ordre. Même dans les hautes régions que l'orage agitait, l'union des cœurs n'était aucunement brisée, mais le dissentiment des esprits était profond. Avec M^{me} Galitzin, les mères Prevost, de Limminghe, Coppens, de Charbonnel soutenaient les Décrets que les maisons de l'étranger avaient d'ailleurs reçus avec applaudissement. Celles de France s'y étaient soumises avec docilité, excepté toutefois le Mans, Autun et Beauvais, où la supérieure, M^{me} d'Olivier, revenue du Conseil de Rome, s'élevait aujourd'hui contre son propre ouvrage. Les deux plus anciennes mères de la Société, M^{mes} Grosier et Deshayes, ne voyaient pas sans regret un Institut nouveau se substituer, croyaient-elles, à celui dont elles avaient préparé le berceau.

Mais l'opposition principale venait de la maison de Paris. Ainsi que M^{me} Barat ne l'avait que trop prévu, M^{gr} de Quélen, en s'y établissant, y avait bien vite conquis une influence souveraine. L'esprit de cette maison s'en était ressenti. M^{gr} de Quélen était un grand seigneur ; et à côté de la vogue que la protection d'un si digne archevêque donnait au pensionnat, il s'y était introduit une certaine opinion disposée à tenir peu de compte de l'humble mère générale. De plus, M^{gr} de Quélen, si pieux, si charitable, n'en avait pas moins reçu du siècle précédent un déplorable héritage de gallicanisme qui le mettait en défiance contre ce qu'on appelait alors les empiétements de Rome et des Ordres exempts. C'est sous l'empire de ces influences que, malgré leur affection pour M^{me} Barat, la supérieure de Paris, M^{me} Eugénie de Gramont, et la maîtresse générale, M^{me} Aimée d'Avenas, firent sentir à cette mère « ce qu'il en coûte de souffrir de la part des personnes qu'on a le plus aimées. »

Il faut observer toutefois, à l'honneur des opposantes, que leur plus grand grief contre M^{me} Barat était son éloignement. « J'accepterais encore les autres changements, lui écrivait M^{me} Aglaé Fontaine, supérieure d'Autun, mais la pensée de votre résidence à Rome m'écrase à ce point que je ne puis y penser sans effroi. Quel malheur que celui-là pour nos maisons de France, où votre présence produisait un si grand bien ! Pour nous, vos anciennes filles, que cette croix est lourde, que ce changement est dur ! » L'affection filiale entrait donc, pour une très grande part, dans l'opposition faite à la supérieure. Étrange opposition où c'est l'attachement même des filles pour leur mère qui les arme contre elle, et où on ne la combat que pour la conserver !

Jusque dans la cour de Rome, M^{me} Barat rencontrait le même partage d'opinion. Le cardinal Pedicini, protecteur de la Société, homme d'une grande piété, soutenait les Décrets. Le cardinal Lambruschini, mieux instruit de l'état des esprits en France, en craignait, au contraire, les effets les plus fâcheux. La supérieure eut recours au Souverain Pontife : « La volonté du Saint-Siège sera toujours notre boussole, » répétait-elle dans ses lettres. Mais comme on n'avait pas encore soumis les Décrets à la sanction canonique, le Pape ne fit pas de réponse. Ainsi livrée à elle seule, M^{me} Barat ne vit plus qu'une issue possible entre ces dangereux écueils : celle que lui ouvrirait sa patiente charité ; et l'on eut le spectacle de ce que peuvent, en de telles crises, l'humilité, la prudence, la longanimité, la douceur d'une sainte.

Il faut être bien maître de soi, bien libre de toute passion, bien fort contre son propre cœur, pour manier les esprits parmi des conflits aussi irritants. Cette supériorité calme de la vertu fut la principale force de M^{me} Barat. Chez elle, pas de parti pris, pas d'obstination, mais une condescendance qui ouvrait la porte à tous les arrangements. « Vraiment, écrivait-elle dès le 6 septembre à M^{me} de Gramont, vous vous affligez trop de mon séjour à Rome. Croyez que c'est un essai, et s'il ne devait pas être favorable aux intérêts de la Société, je l'abandonnerais avec empressement. » Et quatre jours après : « Si l'on prouve évidemment que le choix d'un autre lieu pour la demeure fixe de la supérieure générale sera plus avantageux à la Société, qui résistera ? Ce ne sera pas votre mère, qui n'a consenti à ce changement que par devoir, et pour ne pas refuser au Cœur de Jésus le sacrifice qui pouvait le plus lui coûter. » — « Pensez-vous, demandait-elle à M^{me} d'Avenas, que je veuille être absolue, ne rien entendre avec de si bonnes filles, et ne pas me rendre à *la raison du plus grand bien*, si on me la montre? Non, sans doute, ce ne fut jamais là ni mon caractère ni ma résolution. »

Ce qu'elle faisait planer au-dessus de ces débats, c'était la charité. Elle voulait qu'elle fût sauve, en tout cas, à tout prix, ne pouvant même supposer qu'il en fût d'autre sorte. « Vous pouvez différer de pensées avec nous, écrivait-elle à M^{me} de Gramont ; mais votre cœur, votre devoir vous élèveront au-dessus de nos dissentiments. » Elle écrivait à une autre : « Je compte autant sur la mère de Gramont que sur moi, les liens que le sacré Cœur de Jésus a formés et qui nous enchaînent à son divin service étant indissolubles. » Et à la mère Grosier, qui, en lui présentant ses observations, craignait de porter atteinte à leur vieille amitié : « Ne vous mettez donc plus de pareilles idées dans l'esprit, ma chère Henriette, elles n'ont aucun fondement. Notre affection est baseé sur la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ, et aucune puissance humaine ne l'ébranlera jamais. Vous pouvez donc me tout dire, à tort et à travers ; je saurai toujours reconnaître votre attachement si pur à votre mère et à cette Société pour laquelle je fais en ce moment le sacrifice qui peut me coûter le plus : celui de vivre loin de vous. »

Sa magnanimité voulait que tout nom propre, toute imputation personnelle fût écartée de cette discussion. On chargeait le Père Rozaven de la responsabilité des dernières mesures : « C'est une calomnie, répond-elle indignée. Cet homme si respectable par son âge et les immenses travaux qu'il a consacrés au bien de la religion, ne méritait pas ces injustes reproches. Il ne fut que le rédacteur des articles incriminés. » Puis, prenant tout sur elle : « C'est moi, ajoute-t-elle, c'est moi seule contre qui doivent se diriger les plaintes. C'est moi qui suis la coupable ; et si j'ai pu me tromper en agissant de la sorte, du moins je croyais, et bien d'autres avec moi, travailler ainsi à notre perfectionnement[1]. »

Elle eût pu se plaindre peut-être de M^{gr} de Quélen, qui sans la prévenir, et de sa propre maison du Sacré-Cœur de Paris, avait écrit au Pape et aux évêques de France contre sa Circulaire et les Décrets. Mais, loin de l'incriminer, M^{me} Barat le plaint, comme ayant dû se faire une pénible violence à lui-même, avant de lui infliger cette cruelle blessure. « Vous auriez dû, ma fille, éclairer Sa Grandeur, faisait-elle savoir à M^{me} de Gramont. Vous lui auriez ainsi évité un chagrin ; car, connaissant son cœur si noble, si compatissant, je suis assurée que ma vive douleur ne lui est pas indifférente. Elle est doublée venant de sa part. J'aurais pu espérer un mot d'avertissement et de conseil avant qu'il s'élevât contre nous ! »

La peine, la grande peine que lui avait faite la lettre de M^{gr} de Quélen, était la publicité qu'elle donnait à ces affaires : « Nous voici donc en spectacle à Dieu, aux hommes et aux anges. Qu'est devenu ce *Cor unum* dont nous étions si fières?

---

[1] Rome, 30 octobre 1839.

Était-ce le moment de soulever un tel éclat, et de faire croire à l'univers que nous sommes divisées, tandis qu'aucune ne veut l'être, et que chacune serait prête à tout sacrifier plutôt que donner un si triste exemple[1]? »

C'en fut fait dès lors du repos de Mme Barat. Les douleurs que souffre une mère pour son enfant malade, elle les sentait nuit et jour pour sa Société. Mais avec quelle foi elle les acceptait! C'est ce dont témoignent ces lignes à Mme Giraud : « Ma chère Émilie, donnez un souvenir ardent à votre mère, qui, par son peu de vertu, passe de tristes nuits. C'est bien dans ce moment que je puis dire : « J'ai des enfants qui me réveillent, mais avec la croix. Alors les coups s'adoucissent, car on aime à souffrir[2]. » Elle disait à une autre : « Jusqu'ici la Société avait été mouton. Tout allait bien, parce qu'il suffisait que les pasteurs portassent la houlette pour qu'ils fussent obéis. Ah! qu'il serait fâcheux qu'il en fût autrement! la simplicité plaît tant à Notre-Seigneur[3]! » — « Oh! chère mère, comme le Dieu de bonté nous travaille toutes! » écrivait-elle encore à la fin de cette année 1839. Et pensant qu'elle allait avoir soixante ans : « N'est-il pas temps de commencer tout de bon à devenir religieuse du Sacré-Cœur? Encore quelques années, et il nous faudra entrer en compte avec le grand Juge. . . . Priez donc afin que ces années de souffrances fassent contrepoids à celles que j'ai employées si mal[4]. »

Saint Vincent de Paul disait : « Ayez autant de condescendance que vous pouvez en avoir, tant que Dieu et le prochain n'en sont pas offensés. » Telle fut, dans toute cette affaire, la règle de Mme Barat. La mère de Gramont et d'autres demandaient que les Décrets, avant de devenir définitifs, irrévocables, fussent soumis à l'épreuve pendant un certain temps; et que, jusqu'à ce terme, on s'abstînt de les présenter à l'approbation du Souverain Pontife. Dès le 5 octobre, Mme Barat lui fit savoir qu'elle consentait à cette expérimentation. « Vous voyez, mon Eugénie, observait cette lettre, que j'entre dans vos vues, n'ayant jamais voulu, croyez-le bien, imposer des obligations contre la conscience, et même contre le gré du plus grand nombre de celles qui composent la Société. » Elle disait un peu plus haut : « J'ai, hélas! des défauts qui ne me permettent guère de me glorifier; mais vous, qui me connaissez depuis de longues années, vous savez, chère Eugénie, que je ne suis pas entêtée, et que je me rends facilement à la raison. »

Cette première concession ne se fit pas sans soulever des contradictions. Il n'est pas donné à tous de comprendre sur quels points obligatoires, nécessaires, le devoir commande d'être ferme; sur quels autres, au contraire, il ne veut d'autres armes que « la bénignité, l'humilité, la modération et la patience, » comme s'exprime l'Apôtre[1]. On taxait de faiblesse l'indulgence extrême de la supérieure pour M^me^ de Gramont. La mère Galitzin, en particulier, que son éducation à l'autocrate disposait peu à l'art délicat du gouvernement, ne comprenait, ne conseillait que les grands coups d'État : « Mais, écrit-elle quelque part, les assistantes eurent beau prier la supérieure de montrer de la fermeté à l'égard de Paris, il ne leur fut pas possible de la persuader, tant elle craignait d'éteindre la mèche qui fume encore[2]. » — « Si Dieu veut me justifier, je lui en laisse le soin, répondait M^me^ Barat aux reproches de ses trop ardentes amies. Je vois bien qu'il veut que je ne m'appuie que sur *Lui seul ;* ainsi je n'ai qu'à me taire et à prier pour toutes[3]. »

---

[1] Rome, 5 octobre 1839.

[2] Rome, 30 octobre 1839.

[3] A Mme de Rozeville. Rome, 10 novembre 1839.

[4] A la même, 6 décembre 1839.

Le jour même de cette lettre, 19 novembre, parut la circulaire annonçant que « sur la requête de plusieurs mères, les Décrets seraient soumis à l'épreuve pendant trois ans, afin de réunir les esprits divisés. En conséquence, chaque maison devait en embrasser tout de suite la pratique, avec une entière et franche simplicité, caractère des âmes vraiment religieuses. » — « Si au bout de ce temps, disait la supérieure, on trouve que certains arrêtés ont un effet nuisible, comme je ne veux certainement que la prospérité de notre chère Société, je ne refuserai pas de convoquer une nouvelle Congrégation générale, pour remédier à des inconvénients constatés par l'expérience[4]. »

Cette lettre circulaire trouva M^me^ de Gramont tout entière aux soins de la dernière maladie de M^gr^ de Quélen. Il mourut saintement au petit hôtel Biron, le 31 décembre 1839, en prononçant cette belle parole si justement célèbre : « Je vais être jugé par Celui que j'ai beaucoup aimé. » Ni les différends suscités par l'archevêque, ni les sollicitudes que depuis huit années lui donnait sa résidence à l'hôtel Biron, ne purent altérer la profonde vénération de M^me^ Barat pour son premier pasteur. Elle avait admiré sa charité et sa piété, elle l'avait appuyé et utilement servi à la cour de Rome ; elle le pleura après sa mort, elle fit prier pour lui, et ses lettres sont pleines de ses regrets pour cet ami de Jésus-Christ, de l'Église et des malheureux[5].

M^me^ Barat passa tout l'hiver de 1839, puis le printemps et l'été de 1840 à la Villa-Lante. « Je suis encore Transtevérine, écrivait-elle de là ; ce quartier éloigne tout le monde. » Cependant d'augustes hommages, des visites princières venaient parfois l'y chercher ; mais son cœur était avec ses pauvres, ses orphelines, de qui elle disait : « Notre bourse est parfois si basse, que la maison de Sainte-Rufine n'a pas de quoi payer son pain. Je lui donne tout ce que j'ai[6]. » En même

---

[1] « Induite vos sicut electi Dei, sancti et dilecti, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam. » (Coloss. III, 12.)

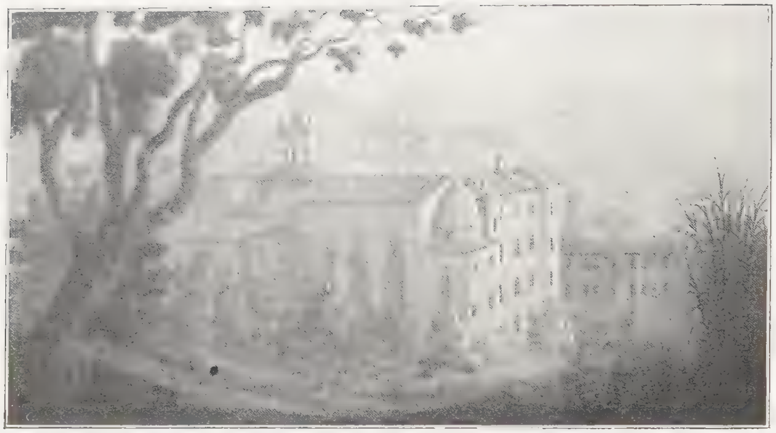
[2] *Relation*, p. 54.

[3] A Mme Prevost, 19 novembre 1839.

[4] *Recueil des circulaires*, t. I, p. 173.

[5] A Mme E. de Gramont, 9 janvier et 27 février 1840.

[6] A Mme de Gramont, 15 août 1839.



ROME. VUE GÉNÉRALE DE LA VILLA-LANTE.

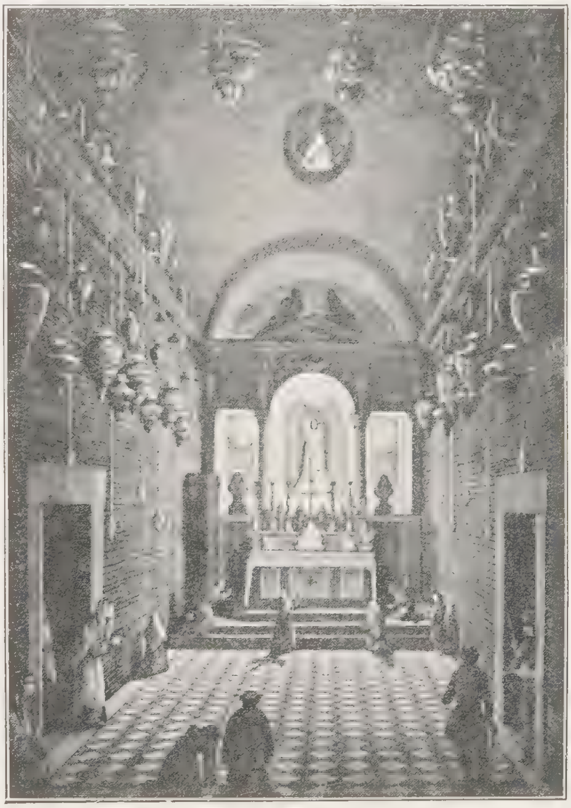
temps, son âme s'illuminait et se fortifiait à l'école de Dieu : « Je remercie Notre-Seigneur de la connaissance qu'il me donne des personnes et des choses. Puissé-je en profiter moi-même pour redoubler de zèle, si Dieu m'en donne la force ; pour graver dans les âmes, avec un *stylet de fer*, l'obéissance, l'oubli de nos propres intérêts, la gloire du sacré Cœur aux dépens de la nôtre ; nous ne ferons rien de solide sans cela [1]. » Enfin, elle méditait les jours de l'éternité. « Combien il est nécessaire de lever souvent nos regards vers la céleste patrie ! Il faut tâcher, ma fille, d'y entrer aussitôt après notre dernier soupir ! » Voilà où habitait alors Mme Barat : les pieds dans la poussière, le cœur dans les épines, mais la tête dans le ciel.

Cependant la supérieure avait envoyé successivement à Paris plusieurs des premières mères pour y faire agréer et pratiquer les Décrets. Mme Galitzin, qui partait pour l'Amérique, avait, à son passage, tenté cette entreprise avec plus de zèle que de succès : la conciliation n'était guère dans son rôle. Mme Barat en chargea ensuite la mère de Charbonnel : cette douce mère lui paraissait devoir être la colombe qui lui rapporterait l'olivier de la paix. Mme Prevost vint aussi à Paris, dans le même but ; mais celle de qui seule on attendait l'accord était la mère Barat. Dans cet espoir, le Père Varin pressait son retour en France : « Où en est cette chère Société du Sacré-Cœur ? lui écrivait-il le 26 avril 1840. C'est ce que je n'ose plus me demander à moi-même, n'ayant pas la force de répondre. Où en est-elle parmi nous, cette paix si précieuse qui a coûté si cher à notre divin Maître ; qu'il nous a donnée la veille de sa mort, et dont il est venu, aussitôt ressuscité, nous mettre en possession : *Pax vobis !* Quant à moi, il ne me reste plus qu'une seule chose à faire : adorer, me soumettre et prier. » Ainsi sollicitée par ses anciens amis, encouragée d'ailleurs par le Pape lui-même, Mme Barat se mit en route pour la France, au commencement d'août 1840.

---

[1] A Mme Ém. Giraud, 29 décembre 1839.

Elle passa par Lorette, où elle venait de commencer une petite fondation. Précédemment, dans un de ses pélerinages, émue de la misère, de l'ignorance et de la grossièreté des bandes de petites mendiantes qui suivaient sa voiture par les rues de cette ville, avec toutes sortes de clameurs, elle avait promis à Marie de prendre soin de ces enfants. La municipalité lui concéda, dans ce but, un hospice abandonné, situé au-dessus de la ville, sur le *Monte Reale*, mamelon isolé entre l'Adriatique et un large cadre de collines et de bourgades devenues depuis célèbres par les héroïques combats des derniers défenseurs de la cause du Pape et de notre liberté. La supérieure avait dit : « Cette fondation, assise auprès de la maison de Jésus et de Marie, sera le sauvegarde de la Société que je mettrai sous leur céleste protection. » Surtout depuis que l'orage secouait l'Institut, M^me^ Barat recherchait plus ardemment l'appui de la Reine du ciel. Elle avait donc envoyé à Lorette trois religieuses, qu'elle se promettait d'aller visiter bientôt : « Il me tarde de me trouver dans ce divin sanctuaire, et, là, de vous donner toutes au Cœur de Marie. Une fois la Société sous son manteau de mère, je serai plus tranquille sur son avenir[1]. »



INTÉRIEUR DE LA SANTA CASA DE LORETTE.

Cependant, au mois d'août rien n'étant achevé encore, M^me^ Barat dut se loger, à son arrivée, chez la marquise Solari, bienfaitrice de la fondation, qui crut l'enchaîner en l'entourant de toutes sortes de délicatesses. C'était bien, au contraire, le meilleur moyen de la mettre en fuite. « Que de soins de toutes parts ! prie-Dieu, coussins, voiture, s'écriait l'humble mère. Ah ! quelle honte de voir toutes ces attentions à côté de Lorette, et même jusque dans cette pauvre demeure qu'habitèrent longtemps Jésus et Marie! » Puis, dans les lettres suivantes : « Quel accueil que celui de la bonne marquise Solari! Il me tarde pourtant de partir, car ce genre de vie est trop contraire à mes goûts ; et je ne puis oublier ce que j'ai été[1]. » Elle n'y resta que quatre jours, et après l'Assomption elle se remit en route.

---

[1] A Mme Eulalie de Bouchaud, 29 mai 1839 et 6 juillet 1840.

A Pignerol, son passage fut marqué par une grande scène d'édification. La sœur Élisabeth, toujours aussi inconnue, toujours aussi humble, était près de mourir. Mme Barat passa auprès du lit de la mourante deux heures dont aucune plume ne nous a transmis le tableau. Le cœur de l'humble sœur ne pouvait contenir les sentiments de joie dont il était inondé ; on l'entendait se plaindre doucement à Notre-Seigneur de ce qu'il anticipait sa récompense : « Ce n'est pas là, s'écriait-elle, ce que je vous ai demandé. Je ne voulais que souffrir, et vous savez pourquoi ! » Comme on lui demanda, à son dernier soupir, si elle n'avait rien à dire à sa supérieure : « Ah ! dites-lui, répondit-elle avec solennité, que je n'aurai pas assez de toute l'éternité pour la remercier de la conduite qu'elle a tenue à mon égard. Cette conduite était vraiment dans les desseins de Dieu ; et maintenant je puis dire : « Tout est consommé[2]. » C'est ainsi que Mlle Pauline de Saint-André exhala son âme, le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Mme Barat ne parlait qu'avec admiration de ce qu'elle avait vu, entendu ou appris de ces derniers instants : « C'est l'amour qui l'a immolée, répétait-elle. Quels transports! quelles délices! même à l'agonie. . . . Elle avait tout donné, elle avait suivi Jésus crucifié et humilié. Voilà la vraie voie, la plus courte et la plus sûre. Prions Notre-Seigneur de nous le faire comprendre[3]. » Le souvenir que Mme Barat garda de cette sainte victime devint bientôt un culte ; et nous lisons dans une lettre adressée à Mme Quirin, supérieure de Pignerol : « Quel sacrifice que celui de mon Élisabeth! Je ne puis m'en consoler. Je sens néanmoins qu'elle m'aide du sein de son céleste Époux, car je l'invoque souvent[4]. »

Mme Barat s'arrêta dans sa famille de Parme, qu'elle trouva installée, pour le temps des vacances, dans la maison de campagne de Talignano. Heureuse de se mettre au service de toutes, elle aimait, par exemple, à monter la colline où paissaient les vaches et les brebis, et à prendre, pour une heure, la place de la sœur chargée de les garder. Un matin même, elle alla demander à un petit pâtre la grâce de le remplacer auprès de son troupeau, pendant le temps que lui-même servirait la messe de la communauté; et elle se fit bergère jusqu'au retour de l'enfant. « Cela, disait-elle le soir, m'a fourni un bon sujet de méditation. Je pensais à Jésus, le véritable pasteur, et, en voyant quelle peine j'avais à retenir mes brebis dans les pâturages, je lui disais : « O Seigneur ! que je vous plains « d'avoir affaire à tant de brebis rebelles et mauvaises comme moi ![1] »

---

[1] A Mme de Limminghe, 15 et 16 août. — A Mme de Gramont, 31 août.

[2] *Circulaires des défuntes*, t. II, p. 268.

[3] A Mme Giraud, 6 octobre 1840.

[4] Paris, 14 octobre 1840.

Cependant, elle se hâtait vers la maison de Paris. Le désir, l'espérance d'y tout remettre dans l'ordre et dans la charité lui donnait des ailes. Elle écrivit de Parme à Mme de Gramont : « Ma chère Eugénie, je voudrais tant vous revoir et vous embrasser ! Je ne puis croire que nous soyons longtemps divisées de sentiments, lorsque nous pourrons nous entendre, nous qui ne faisons qu'un, sous tous les autres rapports. . . . Je m'arrête : mon pauvre cœur ne pourrait supporter une explication. Je prie, et je ne puis m'empêcher d'espérer de voir se rétablir notre délicieuse union[2]. »

Elle allait y travailler. L'œuvre devait être longue encore, et le combat difficile. Mais, dans cette lutte, si vive, si prolongée qu'elle soit, Mme Barat n'apportera qu'une arme : la douceur. Or, que l'on ne l'oublie pas, la douceur est une force. Jésus-Christ a déclaré « qu'à elle appartient la terre ; » et qui ne sent qu'en effet les âmes maîtresses d'elles-mêmes sont les seules capables d'être maîtresses des autres ? Puis la douceur est aussi la source de la lumière pour la conduite de la vie. C'est quand l'âme est sereine que la sagesse y brille comme en un ciel pur, selon qu'il est écrit : *Le Seigneur est un Dieu de douceur et de droiture : ce sont les doux qu'il instruira de sa sagesse ; c'est à eux qu'il apprendra à marcher dans ses voies*[3]. — La douceur a la clef de ce monde et de l'autre.

---

[1] *Souvenirs*, par Mme Perdrau, p. 28, et témoignage de Mme Fournier.
[2] Parme, 31 août. Chambéry, 14 septembre.
[3] « Dulcis et rectus Dominus; diriget mansuetos in judicio, docebit mites vias suas. » (Psalm. XXIV, 9, 10.)

CHAPITRE II.

LE CONSEIL DE LYON. — OPPOSITION DE MONSEIGNEUR AFFRE ET MENACES DU GOUVERNEMENT. — DÉCISION DE ROME ET UNANIMITÉ AU SACRÉ-CŒUR.

Septembre 1840 - Mars 1843.

LA mère générale arriva à Paris le 29 septembre, fête de saint Michel. Les premières semaines se passèrent à la rue Monsieur, où ses novices, ignorantes de tout ce dissentiment, suivaient les exercices d'une retraite qui fut close par la fête de sainte Thérèse. Mme Barat y prit part, priant avec ses filles et leur faisant des instructions sur cette devise de la sainte : « Ou souffrir ou mourir ! » C'était comme sa veille d'armes à l'approche du combat.

Elle s'établit ensuite à la rue de Varenne, où la pratique des Décrets était toujours retardée sous différents prétextes. On alléguait tour à tour la mort de l'archevêque et le respect de son souvenir, l'attente de la nomination de son successeur et la manifestation de sa volonté à cet égard : « Le bon Dieu secoue bien le petit arbre de la Société, comme le vent des tempêtes en hiver ébranle les arbres des forêts, disait la supérieure. Ceux qui sont solides s'enfoncent davantage ; mais combien de déracinés[1] ! »

Son premier travail fut de ranimer la maison dans l'amour de Dieu, source du sacrifice, de l'union et de la paix. « Si nous devenions bien parfaites, bien saintes, disait-elle, comme le divin Cœur se dilaterait pour nous ! Mais, hélas ! nous le resserrons par nos infidélités : c'est une vérité que je touche du doigt[2]. »

Sa douceur, sa bonté calme, son affabilité firent ensuite tomber bien des préventions : « Toutes me disent : Ah ! si seulement vous étiez venue vous-même apporter les Décrets, personne ici n'aurait songé à réclamer[3]. » Et quelques mois après : « Ma mission va doucement, mais cependant elle marche. La maison prend tout l'aspect religieux que comporte l'Hôtel Biron ; et toutes sont avec moi comme par le passé[4]. » Ce n'était pas la paix encore, mais c'était une trêve.

---

[1] A Mme Galitzin, 28 octobre 1840.

[2] A Mme Audé, 26 novembre.

[3] A Mme Audé, 25 octobre.

[4] A Mme Galitzin, 22 novembre 1840.

PARIS. PETITE TRIBUNE DE LA CHAPELLE DE LA RUE DE VARENNE
où la mère Barat passa de longues heures en prière.

M^{me} Barat l'achetait chèrement. Il y avait alors à l'hôtel Biron, dans la chapelle qu'on vient de démolir, entre la sacristie et l'autel, une retraite à demi obscure, où la mère générale priait des heures entières. Son courage, sa confiance s'y retrempaient dans les larmes qu'elle ne montrait qu'à Dieu. A cette puissance de la prière, Dieu en joignit une autre : celle de la souffrance. Le travail la tuait. « C'est, disait-elle, un miracle de la protection divine que ma santé se soutienne. Je ne pourrai certainement y tenir plusieurs mois. » Presque chaque nuit, *la Marseillaise* la réveillait en sursaut : « Au premier moment, je crois être encore à l'âge de douze ou treize ans, écrivait-elle. Hélas ! voilà comment le mal se perpétue, tandis que le bien se décourage si vite[1]. » L'occasion de cette effervescence populaire était la translation des cendres de Napoléon I^{er} dans l'église des Invalides : « Je crains bien, disait la mère générale, que sous ces cendres illustres il n'y ait un feu caché qui éclatera tôt ou tard[2] ! » Le 15 décembre, jour de la fête, elle quitta l'hôtel Biron et vint se réfugier à la rue Monsieur, comme un peu plus éloignée de cette pompe bruyante. Mais là, dès le soir même, elle tomba malade pour plus de deux mois.

PETITE TRIBUNE, CHAPELLE DE LA RUE DE VARENNE.

Le temps de cette maladie fut pour elle un temps d'union et d'immolation à Jésus crucifié. Presque chaque jour, le matin, pendant l'heure de l'oraison, les novices voyaient passer le saint Sacrement que l'on portait à leur mère ; et, se mettant à genoux, elles disaient ces paroles de Marthe à Jésus-Christ : « Voici, Seigneur, que celle que vous aimez est malade. » Une fois, le jour d'une fête, une toux continuelle l'ayant privée de cette consolation, elle en ressentit une grande peine : « Que je vous plains, ma mère, de ne pouvoir communier, » lui dit une de ses filles. — « Il est vrai, répondit-elle, que ce m'est un grand chagrin de ne pas recevoir Jésus ; mais, du moins, j'ai sa croix : on ne peut pas tout avoir[1]. » Elle ne reparut au jardin que le 18 février 1841. Ce jour-là elle pria qu'on la portât au soleil, et, s'étant assise au milieu de sa famille, elle se fit d'abord présenter les postulantes qu'elle ne connaissait pas. L'une d'elles s'approcha alors toute tremblante, et tombant à genoux, lui demanda pardon de ce que, un matin, à l'heure de l'oraison, entrant par erreur dans la chambre de la malade, elle l'avait réveillée : « Mais, mon enfant, lui dit la mère générale, je n'ai qu'à vous remercier: vous m'avez procuré l'occasion de faire plus tôt un acte d'amour de Dieu[2]. »

---

[1] A Mme de Limminghe, 18 novembre, 8 décembre. [2] A Mme Galitzin, 3 décembre.

A peine remise, la supérieure s'occupa des fondations dont nous présenterons plus loin le tableau, et qui se multipliaient à mesure, semble-t-il, que se multipliaient aussi les souffrances de sa Société. Elle reprit en même temps la visite de ses maisons, en particulier de ses maisons du Nord, qui formaient la province confiée à M^me^ Eugénie de Gramont. Amiens la remplit de joie : « Ah ! disait-elle, c'est bien le berceau du Sacré-Cœur. Je m'appuie sur ce cher troupeau d'Amiens, bien aimé de Jésus, pour m'aider à fortifier la Société dans son véritable esprit, qui est foi, obéissance, dégagement, zèle des âmes, recueillement, prière. Voilà le vrai baptême dans l'eau et dans l'Esprit, sans lequel tout se dessèche[3]. » Lille et Jette marchaient dans les mêmes sentiers : « Tout ici témoignait-elle, se fait simplement, mais que de solide dans cette simplicité ! » Beauvais, plus ébranlé, avait dû recevoir une autre supérieure ; mais aujourd'hui l'inquiétude avait fait place à l'action de grâces : « Nous devons bien remercier, car tout pouvait tourner à notre détriment, si Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous eût secourues[4]. » Enfin, résumant, au retour, les fruits de sa visite : « Nous sommes très consolée du grand bien qui se fait dans les maisons du Nord. Religieuses, enfants, tout est à la Société ! Et puis il y règne un si bon esprit. Celui de Paris s'améliore aussi sensiblement. Ah ! douceur et patience font plus que force et que rage. Pourquoi ne veut-on pas agir dans ces principes qui sont, au fond, ceux de Notre-Seigneur[5] ? »

M^me^ Barat adressait à ses filles d'Amérique les mêmes exhortations, et leur communiquait les mêmes espérances : « Tout se calme peu à peu. Chacun travaille de tout son pouvoir au bien de la Société. J'espère donc que Jésus continuera de nous bénir. Quant à la conduite à suivre, je n'ai qu'un mot à vous dire : Tenez vous au tronc, quelque chose que vous appreniez. Nous nous entendrons toujours, car *ma boussole sera Pierre*, le Vicaire de Jésus-Christ. Nous ne pourrons nous tromper tant que nous serons dans cette voie ; et plutôt mourir que d'en sortir jamais[1]. »

---

[1] *Doc.* n° 35 (sans nom).

[2] *Journal du noviciat*, 18 février 1841, et Mme de Fusey, Tém. n° 191.

[3] A Mme de Rozeville, 26 juin 1841.

[4] A Mme Eulalie de Bouchaud, 7 août.

[5] A Mme Audé, 23 juillet et 23 août.

A l'automne, Mme Barat reprit le chemin de Rome, pour essayer d'y faire, avec l'aide de Dieu, la même œuvre qu'à Paris, par les mêmes moyens. Partie le 16 septembre, elle arriva seulement le 19 novembre à la Trinité-du-Mont. Mais son départ avait soulevé en France une grande rumeur. C'était, aux yeux des évêques et de plusieurs religieuses, une sorte de rupture de ban. Mme Barat se trouva plus perplexe que jamais. Mise en demeure de se prononcer, allait-elle obéir simplement aux Décrets, en résidant à Rome jusqu'au prochain Conseil? ou allait-elle rassurer l'opinion en France, par son prochain retour, mais en se compromettant auprès de son Conseil et de la cour de Rome?

Saint Vincent de Paul a dit : « Là où la prudence humaine finit par ne voir goutte, là commence à poindre la lumière de la sagesse divine. » Cette fois, le premier rayon en vint du foyer même, qui est le Vatican. Sans se prononcer encore d'une manière formelle sur le fond des choses, Grégoire XVI en avait exprimé un jour sa pensée personnelle au cardinal Lambruschini ; c'était une pensée de conciliation. « La supérieure générale du Sacré-Cœur, dit le Saint-Père, doit retourner en France et y faire sa résidence ordinaire. Elle pourra revenir à Rome de temps à autre, pour y visiter ses établissements, et entretenir avec le Saint-Siège des rapports plus immédiats et plus intimes[2]. » Forte de cette parole, Mme Barat annonça par une circulaire qu'elle n'était à Rome que transitoirement, et qu'elle serait de retour en France dans le courant de l'année : c'était là, en France, que se réunirait le Conseil général appelé à statuer définitivement. « Quel travail m'attend ! disait-elle dans une lettre, mais Notre-Seigneur aidera. Nous vaincrons avec les armes de l'humilité et de la prière ; ne nous lassons pas d'y avoir recours[3]. »

En arrivant à Rome, la mère générale avait trouvé mourante Mme Eugénie Audé, qu'elle avait établie depuis deux ans supérieure de la Trinité-du-Mont. Cette fille si chère semblait n'attendre que son retour pour expirer entre les bras de celle qu'elle avait tant aimée. Après avoir passé quatre mois auprès de son lit de souffrances, Mme Barat lui ferma les yeux, le soir du 6 mars 1842 : « Elle est morte, écrivait-elle, tranquillement, comme une bienheureuse, dans la résignation, la confiance, la paix la plus douce. Je reste dans la douleur, et chargée de la Trinité jusqu'au moment de mon retour[4]. »

---

[1] A Mme Hardey, Paris, 15 juin 1841.

[2] Notes de Mme Barat sur son voyage de Rome.

[3] A Mme Eulalie de Bouchaud, 21 février 1842.

[4] A Mme d'Avenas, 7 mars.

Il y a des époques où le souffle de Dieu, toujours si sensible à Rome, passe, plus riche encore de grâce et de vérité, sur ces collines éternelles. Le Père de Ravignan venait de prêcher l'Avent à Saint-Louis des Français; et sa parole pénétrante avait remué les âmes à de grandes profondeurs. Le carême acheva l'œuvre, en jetant dans cette terre ainsi labourée la semence divine. La semaine sainte « rendit le plus grand des mystères presque présent aux yeux ; » comme disait la mère Barat, et elle ajoutait : « Ah ! qu'il soit surtout présent à notre cœur ! Jésus dans le sacrement de son amour, Jésus sur la croix : voilà ce qui devrait faire la vie d'une religieuse, surtout au Sacré-Cœur[1]. » Enfin, ce qui mit le sceau à ces impressions de grâce, ce fut la mort si sainte de M. le comte de la Ferronnays; l'apparition de Marie au juif Ratisbonne, sa conversion miraculeuse, enfin sa vocation sacerdotale et religieuse : « Je lui souhaite de devenir l'apôtre de la nation, et, si Dieu le veut, le martyr, » écrivait M^me^ Barat[2].

Elle-même se mit activement au service des âmes. A son instigation, une retraite fut prêchée, dans l'église de la Trinité, aux dames romaines et étrangères, et produisit de grands fruits. On la consultait; plusieurs venaient lui confier ces peines que l'on ne verse que dans le sein de Dieu, d'une mère ou d'une sainte : « Que de misères on entend ! s'écriait la pieuse confidente des âmes, lorsque ce triste monde soulève un coin du rideau qui le cache ! Ah ! c'est bien pour l'amour du sacré Cœur de Jésus que nous le voyons par ce coin. Quelle horreur ! » Alors elle se prenait à envier le sort de sa digne compagne la mère Desmarquest, que son heureuse ignorance de l'italien exemptait de ce souci : « Si, lorsque j'étais enfant, j'avais pu prévoir ma destinée, disait-elle, je me serais entêtée à ne rien apprendre, et j'aurais été sœur. Regret inutile, je le sens ! et aujourd'hui le mieux serait pour moi de tirer bon parti de ma position, pour souffrir et aimer[3]. »

Au milieu de l'été 1842, M^me^ Barat crut l'heure venue de retourner en France: « La supérieure générale à Rome, dans ce moment, perdrait la Société, écrivait-elle dès le commencement de l'année. Maintenant le Père de Ravignan et tous nos amis le conçoivent ainsi. Prions pour que tout s'apaise et se réunisse aux mêmes sentiments, non seulement sur cet article, mais sur tous les autres, dût-on faire des sacrifices, ils seront payés au centuple, si nous rétablissons le *cor unum :* tout est là[4]. » Et comme une des opposantes avait semblé craindre qu'elle ne revînt de Rome armée d'anathèmes pour les écraser, la mère Barat lui écrivit : « Vous vous convaincrez, ma chère fille, que je n'ai ni dans mes mains ni dans mon cœur les foudres du Vatican[5]. »

Le cardinal Lambruschini avait émis l'avis de placer le futur Conseil général à Lyon, comme étant un terrain neutre et intermédiaire entre Paris et Rome. Cette ville était d'ailleurs proposée par l'archevêque, Mgr de Bonald, qui, tout récemment nommé cardinal du titre de la Trinité-du-Mont, était de plus en plus dévoué au Sacré-Cœur. C'est à Lyon, en effet, qu'une lettre circulaire, datée du 1er juin, fixa la réunion pour le 26 juillet.

---

[1] A Mme Eulalie de Bouchaud, 28 août.

[2] A Mme Eulalie de Bouchaud, 28 juin 1842.

[3] A Mme de Limminghe, 2 février 1842.

[4] A Mme Eulalie de Bouchaud, 11 février.

[5] A Mme d'Avenas, 8 mai 1842.

Avant son départ de Rome, la mère générale fut reçue en audience de congé par Grégoire XVI, avec les deux mères Desmarquest et de Limminghe. Le Pape, en bénissant le voyage et le Conseil, dit affectueusement à Mme Barat qu'il espérait la revoir : « Vous avez eu, je le sais, quelques moments de peine. Mais le Seigneur a béni et bénira tout. » Puis faisant sur elle le signe de la croix, il répéta : « Oui, oui, toujours *cor unum et anima una !* »

Quatre jours après, 21 juin, la mère Barat quitta Rome. Elle s'arrêta un peu à Saint-Elpidio, petite ville de la légation de Fermo, située sur une colline, en vue de l'Adriatique. Là, une communauté d'Oblates de Marie était autorisée par le gouvernement pontifical à se réunir à sa Société. Elle les adopta pour ses filles; puis, hâtant son retour par ses deux maisons de Parme et de Chambéry, elle arriva à Lyon le 22 juillet. Les affaires du Sacré-Cœur allaient entrer dans une nouvelle phase.

La mère générale attendait beaucoup du Conseil de Lyon. « Tout ce qui nous connaît a les yeux fixés sur cette assemblée, disait sa circulaire du 22 février ; et l'on est convaincu, sans se l'expliquer, que la Société en sortira plus solide et plus belle. De l'amour du sacré Cœur et de l'union entre nous naîtra la soumission ; et toutes ne faisant qu'un, on verra se réaliser ce passage des saints Livres : *Israël se leva comme un seul homme.* Alors l'admirable devise que nous portons sur notre cœur sera vraiment gravée dans toutes les puissances de l'âme avec le burin de l'amour de Notre-Seigneur, plus fort que la mort et plus ardent que l'enfer, comme disent encore les Livres saints. »

L'assemblée fut nombreuse. Outre les assistantes, Mme Barat y avait convoqué les provinciales et les vice-provinciales, et, de plus, une professe de chaque province de l'Ordre, avec quelques-unes des supérieures locales : « Je voudrais y voir toutes les opposantes, » disait ce large esprit. Mme Galitzin était venue d'Amérique, amenant avec elle une jeune professe, Mme Aloysia Hardey, que la mère générale avait jugée propre au gouvernement. « L'arrivée de toutes nos mères, par toutes les routes aboutissant à Lyon, a été pour moi un spectacle consolant, écrivait la supérieure. Car quel attachement elles ont manifesté pour la Société et pour moi ! Quel esprit de conciliation, de prière et de charité ! Ayons donc confiance, le Cœur de Jésus ne nous abandonnera pas[1]. »

---

[1] A Mme Eulalie de Bouchaud, 29 juillet 1842.

Seule, la mère de Gramont retardait sa venue. Elle alléguait l'opposition que mettait à son départ l'archevêque de Paris. Ce n'était que trop vrai.

M^gr^ Affre, successeur de M^gr^ de Quélen, avait d'éminentes vertus : sa belle mort l'a montré. Mais esprit froid et dur, prévenu contre les jésuites de méfiances injustes, et confondant le Sacré-Cœur dans la même défaveur, il crut voir, dans la convocation du Conseil à Lyon, l'intention de se soustraire à son autorité. Le 12 juillet, il adressa à la supérieure générale une lettre sévère, qualifiant d'irrégulière toute réunion du Conseil en dehors de la maison mère, dont il se disait le chef, et lui faisait conséquemment défense d'y délibérer sur les Constitutions et les affaires générales de la Société. En même temps, s'adressant aux évêques des diocèses où le Sacré-Cœur était établi, il leur notifia l'opposition qu'il croyait devoir mettre au Conseil et aux changements introduits par les derniers Décrets. Vingt-deux évêques adhérèrent à ce réquisitoire. En vain M^me^ Barat essaya-t-elle de le fléchir par une lettre respectueuse : il maintint sa défense ; et la mère générale n'eut plus d'autre ressource que de recourir à Rome, où une commission composée de huit cardinaux fut constituée d'urgence, pour donner à la sainte mère une prompte réponse.

Dans l'intervalle, celle-ci avait suspendu l'ouverture du Conseil. Elle souffrait le martyre. Tout, au dehors comme au dedans, semblait conspirer à son accablement. Les chaleurs étaient étouffantes, les orages quotidiens ; le tonnerre tomba, un jour, à quelques pas de ses sœurs. Pendant la nuit, elle avait des cauchemars affreux. Des lettres lui apprenaient que sa plus ancienne compagne, la mère Henriette Grosier, touchait à sa dernière heure. « Mon pauvre cœur brisé ne peut plus se reposer, écrivait-elle précédemment. La nuit même, dans mon sommeil, je pousse des gémissements : sans cesse je vois la mort. Elle viendra bientôt pour nous, et si nous n'étions pas prêtes, ce serait bien notre faute. Que d'avertissements[1] ! » M^me^ Grosier mourut à Paris le 28 juillet. « Ce qui double mon sacrifice, c'est de n'avoir pas pu l'embrasser encore une fois, » disait M^me^ Barat. Puis, enviant son sort, elle ajoutait que « si la paix pouvait être rendue à la Société, elle serait bien heureuse de se réunir à celles qui étaient dans le repos[2]. »

Ainsi environnée de ténèbres et de deuil, elle demanda aux Conseillères de se mettre en retraite : « Il faut lever nos mains au ciel, là se trouve notre espérance ; mais dans les hommes, non ! *Levavi oculos meos ad montes*[3]. » M^me^ de la Barmondière avait donné au Sacré-Cœur une maison située sur les hauteurs de Fourvière et nommée *les Anglais*. C'est là que les saints exercices furent prêchés par le Père Barrelle, qui se surpassa en cette circonstance. Ce fut une source dans le désert : « Jamais je n'ai entendu une retraite semblable, disait, encore longtemps après, M^me^ Barat. On sentait qu'une spéciale communication de lumière et de grâce avait été donnée par Dieu à son apôtre, dans ce pressant besoin de la Société. » — « Il y eut des fruits pour tous, » lisons-nous dans les notes de la mère générale. Il y en eut surtout d'abondants pour elle-même, comme l'indiquent ces lignes, écrites au lendemain de ces jours de grâce : « Les souffrances personnelles me touchent peu. *Amplius !* c'est mon cri, pourvu que le Cœur de Jésus sauve la Société. » Et deux jours après : « Sauvons la Société de la crise qui la menace. Il n'y a qu'un remède : l'union ! Devrions-nous périr à la peine, il faut l'appliquer au mal qui nous divise[1]. »

---

[1] A Mme d'Avenas, 8 mai 1848. [2] A Mme E. de Gramont, 31 juillet. [3] La Ferrandière, 3 juillet.

LE RÉVÉREND PÈRE BARRELLE.

Une de ses filles entendit cet appel au sacrifice. M^me^ Galitzin avait un caractère de bronze, mais un cœur d'or. Son absolutisme d'esprit avait été pour beaucoup dans les embarras et même les souffrances de la supérieure ; mais sa générosité lui suggéra que peut-être, dans la crise présente, Dieu voulait une victime, et elle se dévoua spontanément au Seigneur pour souffrir et mourir. Nous avons sous les yeux l'acte de cette oblation, écrit et signé d'une main résolue. Elle le soumit à la sanction de M^me^ Barat, qui le ratifia à l'issue de la retraite ; voici par quelles lignes cet écrit se termine : « Mardi 10 août, notre mère générale et le Père Barrelle m'ont offerte au Seigneur comme victime de la Société. » Nous verrons, par la suite, si cette offrande fut vaine.

Le Conseil allait-il se tenir ? Le plus grand nombre des évêques le déconseillait. Même le premier patron de cette assemblée, le cardinal de Bonald, fit entendre avec regret qu'il ne lui était plus possible de l'autoriser chez lui, en présence des périls, des scandales, des ruptures que lui faisaient appréhender certaines lettres de M^gr^ l'archevêque de Paris.

C'est alors que M^me^ Barat reçut la réponse de Rome. Un bref du pape, adressé, dès le 16 août, au cardinal protecteur Pedicini, et expédié en double à M^gr^ Affre, apprenait à celui-ci que « sa qualité d'archevêque de Paris ne lui conférait aucune juridiction sur la Société entière des religieuses du Sacré-Cœur. » L'archevêque se soumit, mais il était blessé. — Qu'allait-il répondre au gouvernement, insinua-t-il à la supérieure générale, lorsque celui-ci, selon sa coutume, le consulterait au sujet des demandes de fondations? Et que ferait le ministre, en apprenant alors que l'archevêque de Paris n'était plus accepté dans la Société? . . . Cette lettre cachait la menace d'un nouveau danger; le nuage qu'elle montrait suspendu à l'horizon était gros de tempêtes.

---

[1] A Mme de Bouchaud, 6 août. — A Mme d'Avenas, 8 août.

Dans cette appréhension, le Conseil ajourna indéfiniment l'époque de sa réunion. Les mères durent se disperser. La supérieure elle-même partit le 7 septembre, approuvée par les unes, blâmée par les autres, en proie à des inquiétudes dont elle ne parlait qu'à Dieu. La mère Desmarquest voyageait avec elle : « Ma compagne et moi, nous gardions le silence, racontait M^me^ Barat à la mère de Limminghe. La douleur nous oppressait. Le temps était plein de pluie et de tempêtes. Tout était en harmonie pour nous attrister. »

M^me^ Barat s'était rendue de Lyon à Besançon, et de Besançon à Autun. Là, elle reçut une lettre qui fut un coup de foudre.

M. Martin (du Nord), instruit occasionnellement par l'archevêque de Paris des derniers changements, venait d'écrire à ce prélat que la Société des Dames du Sacré-Cœur, en transférant la résidence de sa supérieure à Rome, contrairement aux statuts approuvés par l'État en 1827, avait violé la loi et perdait le bénéfice de son approbation. En conséquence, il sommait la Congrégation de revenir immédiatement à ses premières règles, sous peine de se voir appliquer la loi du 24 mai 1825. La sanction de cette loi était la dissolution de la Société, l'interdiction de l'enseignement, et la vente de ses maisons au profit des hospices et établissements de bienfaisance. La lettre du ministre était communiquée à M^me^ Barat par un vicaire général de l'archevêque de Paris, M. l'abbé Gros, qui la pressait de revenir : « Monseigneur, disait-il, est disposé à servir de tout son pouvoir M^me^ la supérieure, mais il a déclaré qu'il l'abandonnerait si elle s'abandonnait elle-même. »

Nous avons vu jusqu'ici M^me^ Barat souffrir la contradiction dans sa Société. Elle l'avait trouvée aussi dans l'Épiscopat. Elle allait la rencontrer maintenant plus implacable dans le gouvernement. De quel côté allait-elle donc porter ses pas? Le cardinal protecteur se montrait mécontent de la dissolution du Conseil de Lyon; le Père Rozaven gardait un silence prudent. « Plusieurs n'osent ni nous défendre, ni même nous conseiller, écrivait la supérieure. Cependant ne perdons pas courage! Seulement taisons-nous, et invoquons Jésus, Marie et saint Michel. J'ai la confiance que nous sortirons de cet abîme, et que nous tirerons un grand bien de ces afflictions[1]. » C'est alors qu'arriva Mgr Matthieu. Il revenait de Paris ; il avait fait exprès le voyage d'Autun pour instruire la supérieure des dispositions du gouvernement et hâter son départ. Elle partit, et le 3 novembre elle était rendue à la maison mère. L'internonce de France, Mgr Garibaldi, la loua de son retour : chacun comprenait que c'était, pour sa famille, une question de vie ou de mort.

Il n'entre pas dans notre plan d'exposer en détail la lutte qu'eut à soutenir, pendant plusieurs mois, la mère générale, forcée de résister à des partis extrêmes, desquels elle disait : « Que ma position est pénible ! Je suis, comme l'attelage des quatre animaux dont parle le prophète, tirée en sens inverse. » Une des plus grandes souffrances des âmes généreuses est d'avoir à combattre des adversaires qu'elles vénèrent. Telle était la souffrance de Mme Barat. Elle disait, en parlant de ces dissidences entre serviteurs de Dieu : « Jamais je ne l'aurais cru, mais les saints, jusqu'à ce qu'ils aient passé *per ignem*, c'est-à-dire, ou le feu de l'amour de Dieu, ou le feu du purgatoire, ont bien de la peine à s'accorder entre eux[2]. » L'archevêque, lui aussi, avait l'âme trop droite pour ne pas apprécier celle de Mme Barat. Plus d'une fois on l'entendit répéter qu'il « regrettait d'avoir à la contrister, car c'était une sainte. » S'il la pressait de souscrire à la suppression des Décrets du Conseil, c'était, disait-il, afin de sauver l'Ordre ; et, de vrai, Mme Barat « acquérait chaque jour la certitude plus grande que la destruction de sa Société était déjà résolue ». D'autre part, ses assistantes, accusant de faiblesse son retour à Paris, refusaient de l'y rejoindre, et « protestaient par écrit contre tout ce qu'elle y ferait sous la pression de l'archevêque, » ainsi qu'elles s'exprimaient. L'ardente Mme Galitzin écrivait « qu'elle et ses adhérentes préféraient être supprimées plutôt que de n'être pas romaines ». — « Vous en prenez votre parti bien facilement, répondait la mère supérieure à cette exaltée. J'avoue que je ne supporterai jamais un tel langage ni de tels procédés que pour l'amour de Notre-Seigneur. Quant à moi, fasse le Ciel que je n'aie pas la douleur de voir notre ruine ! Je ne la souffrirais pas sans mourir, je le sens. . . . »

Cependant elle excusait l'intention de ces bonnes mais imprudentes filles. « Prions, écrivait-elle, pour que quelques unes des nôtres, excellentes d'ailleurs et de bonnes intentions, comprennent que le plus parfait est souvent l'ennemi du bien. » Elle ne voulait entendre ni récriminations ni accusations : « Ah ! écrivait-elle à Mme d'Avenas, ne dites pas : C'est telle ou telle. Ce sont nos infidélités à toutes qui nous attirent ces maux. Comment réparer maintenant ? Dieu seul le sait. Prions ! » Accusait-on quelque personne d'ingratitude envers elle : « Il ne peut exister de véritables ingrats qu'envers Dieu, répondait-elle. Si on ne nous doit rien, comme il est vrai, nous aurions tort de nous plaindre de faire des ingrats. D'ailleurs, chère bonne mère, ne l'avons-nous jamais été nous-mêmes envers Jésus-Christ?[1] » Une de ses plus chères religieuses, en lui écrivant, s'étant quelque peu oubliée à son égard, elle lui répondit : « Ma fille, cette parole m'aurait fait de la peine si je ne distinguais quelquefois votre style de votre cœur[2]. » Et à une autre : « Non, ma chère bonne mère, non, je ne suis pas injuste envers vous. Un jour peut-être vous saurez tout ce que j'ai souffert. Ce mot m'échappe, il sera le seul. Je n'aime pas à me plaindre ; j'aime mieux prier et me taire[3]. »

---

[1] A Mme Eulalie de Bouchaud, 4 janvier, 1842,

[2] A Mme d'Avenas, 8 septembre 1842.

Il est des circonstances, a-t-on dit, où le silence est la mesure de la force. Autant qu'il était possible, M^me^ Barat se taisait : « Je veux, disait-elle, imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son silence : *Jesus autem tacebat.* Ces trois paroles font ma force et ma consolation. » Elle priait beaucoup, à l'exemple de Celui qui, « dans son agonie, redoublait ses oraisons. » Que d'heures elle a passées, que de larmes elle a versées dans le petit vestibule ouvrant sur la chapelle, que nous avons décrit ! Il fallut même que M^gr^ l'archevêque de Besançon lui interdît ces fatigues. Il lui écrivit : « Attachez-vous seulement à votre croix par les liens de l'amour, et laissez cette divine croix prier elle-même pour vous. Cette considération très vraie et très douce calmera votre cœur. »

Souffrante dans son cœur, M^me^ Barat souffrait aussi dans l'estime publique. Autour d'elle, à Paris, il ne manquait pas de personnes qui proclamaient très haut que la sénilité se faisait sentir dans l'esprit affaibli de la supérieure générale : « La bonne tête, disait-on, la vraie tête de la Société c'est M^me^ de Gramont ! » M^me^ Barat n'avait pas besoin qu'on l'avertît de son peu de mérite. Sa propre humilité lui faisait croire parfois que sa démission calmerait la tempête : elle demandait, comme le prophète, qu'on la jetât à la mer pour sauver le navire ; et savourant d'avance « le bonheur de n'être rien », elle écrivait : « Oh ! qui me donnera ce rien que je désire, ce me semble, du fond de mon âme ! » Le 21 décembre, se rappelant que c'était à pareil jour que le Père Varin l'avait chargée de la supériorité : « Le Seigneur, écrivait-elle, me fait bien expier les fautes de mon trop long gouvernement ; car il y a aujourd'hui, fête de saint Thomas, quarante ans que je fus nommée supérieure. Je venais de finir ma vingt-troisième année. Que de croix depuis ! Et devais-je m'attendre à celle qui aujourd'hui accable ma vieillesse ? . . . » Puis soudain la confiance reprenant le dessus : « Mais non, je le répète, *c'est une miséricorde*, *et un jour*,

---

[1] A Mme de Rozeville. Paris, 25 décembre 1842.
[2] A Mme d'Avenas, 17 mars 1842.
[3] A Mme E. de Gramont, 21 octobre 1842.

sans doute, nous reconnaîtrons les desseins du Seigneur dans une marche des choses si extraordinaire. »

Ces desseins allaient commencer à se manifester. Le 2 décembre, M^{gr} Affre adressa au Saint-Siège un mémoire où il priait le Pape de « conjurer la ruine d'une Société si utile à l'Église de France, en remettant en vigueur, dans leur forme pure et simple, les statuts approuvés par Léon XII ». Vingt-deux évêques souscrivirent à cette supplication. En même temps, le cardinal Pedicini sollicitait également le Saint-Siège de pourvoir au salut de la Société dont il était le protecteur. Il était nécessaire qu'un homme très au courant de la situation, et d'une prudence reconnue, fît le voyage de Rome pour y mettre les choses dans leur vraie lumière. L'internonce agréa particulièrement M^{gr} Matthieu, déjà désigné par le cardinal Lambruschini, et qui, alors, joignait à sa réputation de sagesse et de savoir, celle d'une fidélité inébranlable à l'esprit du Saint-Siège.

LE CARDINAL MATTHIEU, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.
Grâce à son intervention près de Grégoire XVI les statuts approuvés par Léon XII furent confirmés, et la Société sortit intacte et consolidée de ses épreuves de 1839.

M^{gr} Matthieu avait depuis longtemps toute la confiance de M^{me} Barat, et il la méritait. Invoqué par elle comme conseil dans ses affaires, l'ancien confesseur de la communauté de Paris y avait répondu, depuis quelques mois surtout, par un dévouement qui n'avait pas regardé à ses propres périls. « Ma chère et vénérée mère, écrivait-il alors à M^{me} Barat, je ne me suis jamais dissimulé qu'en vous rendant service dans de pareilles difficultés, je pourrais en recueillir des désagréments. Mais permettez-moi, en partageant votre croix, d'en éprouver aussi un peu la pesanteur. Ce fut le bonheur de Simon de Cyrène d'avoir eu lui-même quelque chose à souffrir, en aidant notre divin Maître dans le trajet du Calvaire. » Mais au delà de ce Calvaire, il avait soin de montrer à M^{me} Barat le triomphe final de sa Société : « L'orage qui bat incessamment à la porte de votre cœur, lui disait-il, est *un trait signalé de la divine miséricorde sur vous et sur vos sœurs.* »

M^{gr} de Besançon, après s'être assuré de l'opinion de la plupart des évêques de France, partit donc pour Rome, où il arriva le 18 janvier 1843. « Il alla, ce jour même, dire la messe au *Gesu*, sur le corps de saint Ignace ; et là, il le pria d'exterminer ses desseins et de faire échouer sa mission, si tout n'allait pas à la plus grande gloire de Dieu[1]. » Mme Barat, de son côté, recevait indirectement des lumières surnaturelles qui la réconfortaient, ainsi qu'elle l'écrivait : « Une sainte âme, qui ignorait tout ce qui s'est passé, a dit à une des nôtres après avoir prié que notre salut viendrait de Rome. Espérons donc, ma fille, que toutes ces épreuves auront disposé le Cœur de Jésus pour sa petite Société[2]. »

Mgr Matthieu remit une lettre de Mme Barat au Souverain Pontife, qui lui fit bon accueil. Une commission de cardinaux, chargée de l'examen des Décrets incriminés, ne fut pas moins favorable à ses explications. Il est vrai que, dans le fond, tous ces prélats inclinaient vers la résidence à Rome et les nouveaux Décrets ; mais était-ce le moment de les faire prévaloir, au risque d'une rupture entre Rome et la France, et au détriment même de la Congrégation que l'on voulait servir ?

Vers le milieu de mars, la mère générale se trouvait à Conflans, quand une lettre de Rome, datée du 9 de ce mois, lui apporta enfin la grande solution. Interrogée sur la question de savoir « s'il y avait lieu d'approuver les derniers Décrets du chapitre général des filles du Sacré-Cœur, la commission avait répondu négativement, et avait déclaré que la Société devait être gouvernée conformément aux règles confirmées par Léon XII ». Tous les cardinaux, y compris Son Éminence le cardinal Pedicini, avaient opiné dans ce sens. Le Pape avait ensuite sanctionné cette réponse de son approbation. Mgr Matthieu observait que la séance de la commission s'était tenue le premier vendredi du mois, jour consacré au divin Cœur de Jésus, dont il voyait l'assistance, et dont il saluait le triomphe dans cette décision[3].

Dans une autre de ses lettres, l'archevêque de Besançon traçait à la mère Barat la ligne de conduite à suivre pour consommer la paix : « Vous ne ramènerez rien par empire, mais bien par débonnaireté. Si même vous avez un peu à excéder, il faut que ce soit de préférence du côté de Notre-Seigneur, qui vient toujours à nous le premier, malgré nos fautes. Quant au gouvernement de votre Société, autant vous serez douce et bonne pour tout le monde, autant il faudra être ferme et *supérieure* dans toute la force du terme. »

Mme Barat comprit surtout qu'il fallait être bonne. Pouvait-elle abandonner une arme qui jusqu'ici l'avait si bien servie? Le 6 avril, parut une circulaire dans laquelle elle disait : « Bientôt, mes chères mères, nous remercierons le Seigneur des tribulations qu'il nous a fait traverser. Nous reconnaîtrons que la croix est toujours l'arbre de vie, et que tous les biens nous viennent avec elle. » Dans cet espoir, elle exhortait toutes ses filles à oublier leurs divergences de pensées, pour voir, dans la parole du Vicaire de Jésus-Christ, la parole de Dieu.

---

[1] Mgr Matthieu à Mme Barat. Rome, 30 janvier 1843.

[2] A Mme Kerulvay, 8 avril 1843.

[3] Rome, 28 février, et Florence, 9 mars.

Elle ne fut pas trompée. Le jour où le cardinal protecteur vint dire à la supérieure de la Trinité-du-Mont, M^me de Coriolis, ce qu'on avait cru faire pour le bien de la paix : « Nul doute, répondit celle-ci, que nous n'ayons cette paix. Celles dont cette décision contrarie les désirs sont de bonnes religieuses. L'obéissance au Saint-Siège sera leur première loi ! » Toutes se soumirent en effet. Une assistante cependant se démit de sa charge : ce fut la mère de Limminghe. M^gr Matthieu lui ayant dit que la supérieure générale était autorisée, dans l'intérêt commun, à recevoir les démissions qui lui seraient offertes, elle crut voir dans ces mots une invitation à présenter la sienne. La supérieure essaya de la détromper ; mais déjà l'assistante avait donné à sa démarche un éclat qui la rendit forcément irrévocable. Combien le cœur de M^me Barat en gémit ! M^me de Limminghe, maintenue dans toutes ses autres charges, n'en resta pas moins dans la Société, jusqu'à la fin de ses jours, l'amie, la confidente, la fille toujours chère de la mère générale ; et, devenue octogénaire, on l'entendait répéter : « Dieu a permis cette erreur de ma part pour me punir et pour me détacher. Imparfaite comme je suis, je mêlais sans doute quelque chose de trop naturel à mon affection pour notre première mère. Dieu m'a punie par où j'avais excédé sans doute : qu'il en soit béni[1] ! »

M^me Galitzin fut tentée de l'imiter. Mais, après examen, elle reprit ses fonctions, et, malgré les souffrances d'une fièvre continue, ne songeant qu'à sa mission de victime volontaire, elle s'offrit aussitôt à aller en Amérique remettre l'Institut dans son ancienne forme. « Grâces à Dieu, écrivait alors M^me Barat, l'esprit de la Société est bon. Notre bon Maître permet que toutes les intelligences ne saisissent pas de même les choses ; mais son divin Cœur les ramènera toutes à la conformité des sentiments[2]. » Cette conformité devint bientôt unanime. C'est un fait inouï, et dont il faut chercher la première cause dans la prudente bonté de M^me Barat, qu'une Société répandue dans l'un et l'autre monde, ait subi pendant quatre ans un tel ébranlement, sans avoir perdu ni un seul établissement ni une seule religieuse.

La mère générale en fit éclater sa reconnaissance envers le Souverain Pontife : « La Société lui doit la vie, » répétait-elle sans cesse ; et le 20 avril 1843 : « Ah ! devenons donc la consolation de notre Saint-Père par une vie bien religieuse et toute d'amour pour Jésus. Nous le lui devons bien, n'est-il pas vrai, ma fille[3] ? »

---

[1] Notes de la mère Lehon, d'après la mère de Limminghe. *Doc.* 48.
[2] A Mme du Rousier, 29 mars 1843.
[3] A Mme Emma de Bouchaud, 20 avril.

SACRÉ-CŒUR DE BESANÇON.
Construction du XVIe siècle, élevée par les soins du cardinal de Granvelle.

En vue de cette union, Mme Barat visita, en juillet et août, les maisons de Nantes, Tours, Autun, Besançon, Montet. Elle fut aussi en octobre à Beauvais et à Amiens. « Il me semble, disent ses notes, qu'il en est résulté quelque avantage pour la Société[1]. »

A quelque temps de là, le cardinal Pedicini étant venu à mourir, le cardinal Lambruschini consentit à accepter le titre de protecteur de la Société, dont il était déjà le plus solide appui : « Vous y perdez, dit-il alors spirituellement. Si vous eussiez choisi un autre protecteur, cela vous en eût fait deux. » Cette nomination assurait d'avance l'observation fidèle et prudente des décisions de la commission de Rome.

Les instructions qu'y joignit le préfet de la sacrée Congrégation, le cardinal Ostini, ménagèrent la transition entre les deux régimes. Il ne resta plus de cet orageux conflit que cette émotion des flots qui rentrent dans leur lit après une tempête.

Tout y avait gagné. L'âme de Mme Barat y reçut un dernier baptême, un baptême de feu, si ce nom peut être donné à l'épuration de l'amour dans une grande souffrance. « Il semble, a dit quelqu'un, au souvenir de ce temps, il semble que le Seigneur ait agrandi pour elle la mesure de douleur qu'il peut être donné à un cœur d'homme de contenir. » Ce fut une douleur féconde. En atteignant son âme dans ce qu'elle avait de plus cher, en brisant des attaches faites de piété et de tendresse, en mettant l'œuvre de sa vie en un péril mortel, cette suprême épreuve acheva sa vertu et consomma sa sainteté, selon cette belle parole de saint Vincent de Paul : « La patience, l'abnégation, l'embrassement de la croix, voilà la grande leçon que nous donne le Fils de Dieu ; ceux qui l'apprennent bien et qui la gravent dans leur cœur sont de la première classe à l'école de Jésus-Christ. »

La Société y gagna de se voir affermie dans ses Constitutions : « Ah ! qu'elle a été près de sa ruine, écrivait la mère supérieure, et cela uniquement pour ne s'être pas entendu, avec les meilleures intentions du monde. Mais, croyez-le, ma fille, le plus sûr sera toujours de soutenir l'autorité ; les meilleurs motifs contre, Dieu ne les bénit pas. Il a permis ces choses pour donner de l'expérience à la Société[1].» En effet, ce qui ressort de ces conflits laborieux, c'est que les œuvres de l'Esprit-Saint, une fois établies, ne se modifient pas selon les desseins des hommes ; que Dieu, qui les a faites et diversifiées pour des fins connues de Lui, sait également maintenir leur caractère propre ; enfin, que l'Église a le sens de ces secrets divins, qu'elle ne le perd jamais ; et que, pour faire attendre quelquefois sa parole, elle n'en sait pas moins se prononcer souverainement, lorsque l'heure est venue. Voilà quels ont été « ces desseins de miséricorde » dont M^{me} Barat avait eu le pressentiment, et qui aujourd'hui se trouvaient justifiés. *Per Crucem ad Lucem :* la lumière, cette fois encore, était venue de la Croix.

---

[1] A Mme du Rousier. Conflans, 2 sept. 1843 ; 20 sept. et 21 oct.

---

[1] A Mme du Rousier, 18 mars 1843.

CARDINAL LAMBRUSCHINI.

Deuxième Cardinal Protecteur de la Société du Sacré-Cœur de 1844 à 1854.

CHAPITRE III.

FONDATIONS EN EUROPE, AFRIQUE ET AMÉRIQUE.
VOYAGE DE MADAME BARAT EN ANGLETERRE.

1840 - 1844.

LA crise que nous venons de traverser n'avait point arrêté le zèle de Mme Barat, ni l'accroissement continu de sa Société. D'un esprit aussi libre que si elle n'avait pas souffert une angoisse mortelle, la supérieure générale étendait sa sollicitude aux besoins de toutes les âmes, comme à toutes les conquêtes de l'Ordre qu'elle gouvernait. Ainsi, deux faits remarquables remplissent cette période et en consolent les tristesses : jamais le Sacré-Cœur ne fit autant de fondations dans les deux mondes ; jamais Mme Barat n'inspira un plus saint et plus doux amour de Dieu à l'âme de ses filles, particulièrement à celles du noviciat. Nous en ferons le sujet des chapitres suivants.

Dans ces dernières années, les demandes de fondations arrivaient si nombreuses que l'on n'y pouvait suffire : « Combien je souffre, écrivait la mère générale dans une circulaire de 1839, d'être obligée de dire *non* aux propositions qui me reviennent sans cesse de l'Amérique, de l'Asie, de l'Afrique et de tous les royaumes de l'Europe ! Nous ne méritons pas sans doute que Notre-Seigneur nous confie ces grandes missions : il faudrait être des saintes : travaillons à le devenir, et Jésus, se laissant vaincre, pardonnera le passé et bénira l'avenir. »

Commençons par l'Amérique.

Après dix ans de langueur, la mission du nouveau monde entrait dans une phase nouvelle. Mme Galitzin, nommée assistante générale de cette contrée, à la place de Mme Audé, s'y était rendue une première fois dans la fin de juillet 1840, avec ces instructions de la mère supérieure : « Ma chère mère et fille, de grandes croix vont tomber sur vous ; mais cependant ne quittez pas la confiance en Dieu. Priez, et tenez-vous près de son divin Cœur ; ayez avec vos religieuses douceur, force et patience. Jésus vous aidera à les former. . . . En Amérique, surtout, il faut être douce et calme ; vous ne ferez rien si vous opérez autrement. Le caractère américain est la raison personnifiée. Il ne supportera jamais la passion, ni ce qui paraît en tenir. »

Une lettre circulaire de la mère générale à ses filles d'Amérique était destinée à préparer les voies à la *visitatrice :* « Je tiens, lui disait-elle, à ce que vous soyez reçue comme vous le méritez ; toujours, bien entendu, en vue de la gloire de Jésus, dont nous ne sommes que les petites servantes. *Rien pour nous* que le mépris, si nous savons l'apprécier. » Et dans une autre lettre, résumant, en deux lignes, toute l'ambition de son zèle : « Le temps presse. Faites des saintes de tout ce qui vous entoure : devenez vous-même une sainte, ma fille, vite, vite ! » On dirait que M^me^ Barat pressentait qu'un long temps ne serait pas laissé à cette âme victime, qu'elle pressait de doubler le pas vers la perfection.

Mme Galitzin commença sa tournée par la Louisiane et le Missouri. L'accueil qu'elle y reçut répondit aux espérances de la mère générale. « Elle réussit à merveille, disait Mme Barat. A Saint-Charles, par exemple, le peuple la nomme *la reine.* »

Un des premiers actes de cette souveraineté, et le plus important de tous fut la fondation de New-York demandée depuis longtemps par l'évêque de cette ville. Au mois de juillet 1841, Mgr Hugues, évêque coadjuteur de Mgr Dubois, bénit l'établissement. Deux ans après, ce premier germe ayant été transplanté sur l'Ile-Longue d'Astoria, commença à devenir un des plus grands centres de la Société. Ainsi se réalisa le plan de campagne dressé, quatorze ans auparavant, par Mme Barat : « La Louisiane, écrivait-elle en 1829, a maintenant suffisamment de maisons. Il faut s'en tenir là pendant plusieurs années. Puis il faudra penser aux États-Unis de l'Est ; et c'est par New-York que nous commencerons. »

A Saint-Louis, Mme Duchesne demandait depuis longtemps, pour seul prix de ses travaux, d'être déchargée de la supériorité. On lisait dans ses lettres à Mme Barat : « Mon unique consolation serait d'être remplacée. Je le demande à ma mère par le Cœur de Jésus. . . . Je sens que je suis maintenant un instrument usé, un bâton inutile qu'il faut jeter dans un coin. Dieu permet que tout me le montre. » Pressée par ses prières, Mme Galitzin accepta sa démission.

Dès lors, l'héroïque femme se plongea dans cette abjection en Dieu et pour Dieu qui couronne si bien sa vie d'apôtre et de sainte. « La mère Duchesne est bien contente, écrivait sa compagne, Mme Lucile Mathevon. Elle est un grand exemple pour la maison, où elle se mortifie en tout et partout. La vue de sa pauvre chambre vous ferez pleurer. Son lit est dans un bas-fond, sous un escalier : c'est un Alexis. Elle dit qu'elle y est plus tranquille qu'ailleurs. Agée, malade, infirme, avec deux vésicatoires aux jambes, elle se traîne pour aller demander une permission. Il est peu de saintes canonisées qui aient fait autant que cette bonne mère. » Dans ces mêmes dispositions l'humble mère implorait une seconde faveur :

celle d'aller terminer ses jours chez les sauvages. Mgr Rosati demandait une colonie de religieuses du Sacré-Cœur, pour la tribu chrétienne des Potowatomies, sur les confins du Missouri. Enflammée par le tableau que lui en fit le Père de Smet, Mme Duchesne « avait tellement senti se réveiller son ancienne ardeur, qu'à peine sortie de maladie, elle s'était déjà trouvée comme ressuscitée par l'espoir qu'elle ferait partie de cette expédition ». La mère Barat était faite pour comprendre l'héroïsme. Elle écrivit à son assistante d'Amérique de ne pas refuser à la mère Duchesne cette satisfaction et cet achèvement d'une carrière d'apôtre : « Comprenez bien, chère mère, que la mission de la Louisiane ne fut pas notre premier objet, et que ce fut pour les sauvages que Mme Duchesne se sentit inspirée d'entreprendre cette œuvre. » Cette sainte mère, âgée de plus de soixante-douze ans, ne se contint plus de joie quand il lui fut permis de partir, simple religieuse missionnaire, sous les ordres de la mère Mathevon, son ancienne novice.

Ce fut le 8 juillet que la petite colonie arriva à Sugar-Creek, dans le territoire indien, où elle fut reçue royalement, au son de la musique et au bruit de la mousqueterie, par toute la tribu.

Félicitant son amie du bonheur qu'elle-même lui avait procuré, Mme Barat lui écrivit le 23 août 1842 : « Avec quelle consolation, chère mère et ancienne fille, j'ai reçu votre lettre timbrée du village des Potowatomies ! Enfin, vous avez donc touché ces plages sauvages, objet de vos longs et ardents désirs ! Jésus veuille vous y conserver et vous donner le moyen d'y faire le bien ! » Et dans une autre lettre : « Priez pour votre mère, qui voudrait bien partager vos travaux. Elle en est indigne ; au moins je m'en console en pensant que vous m'avez remplacée auprès de ces sauvages qui me sont si chers. » Le même sentiment lui dictait ces lignes à Mme de Rozeville, qui, elle aussi, eût souhaité ces obscurs labeurs : « Sans doute, chère mère et fille, nous serions trop heureuses de finir nos jours loin de tout l'univers, dans un coin reculé du globe, et, là, de nous sanctifier en instruisant les simples ; mais cette mission n'est pas faite pour nous. Ne devons-nous pas expier nos défauts, nos défaillances et nos restrictions au service du Seigneur ? Souffrons donc, portons la croix ; ce doit être notre vie ; et laissons les sauvages à la mère Duchesne, qui est du bon vieux temps[1]. »

Cependant on s'aperçut que cette rude vie dévorait le reste des forces de cette mère. Aussi, au mois de juillet, l'évêque coadjuteur de Saint-Louis, Mgr Richard Kenrick, fut tellement effrayé de son dépérissement, qu'il la ramena à Saint-Charles, où elle continua à se cacher, à prier, à souffrir pour « ses chers sauvages, qu'elle n'oublia jamais ».

---

[1] Paris, 29 août et 3 septembre 1841.

D'un côté le noviciat de Fleurissant, dans le Missouri, ne faisait plus que languir. M^me^ Galitzin reçut l'autorisation de le transférer d'abord au bourg de Mac-Sherry's town, dans la Pensylvanie, d'où la difficulté des communications força de le transporter dans la ville même de New-York, en 1843. Ces translations, dont nous verrons encore de si nombreux exemples, n'étonneront aucun de ceux qui connaissent l'Amérique, où les distances ne comptent pas, et où une activité dévorante fait tour à tour surgir et disparaître de grands foyers de vie.

MAISON DU SACRÉ-CŒUR, SAULT-AU-RÉCOLLET, PRÈS MONTRÉAL.

Un autre point sur lequel la supérieure générale attira l'attention de la visitatrice fut le Canada, cette France du nouveau monde, où se sont conservées les mœurs et la foi de la première moitié de notre XVII^e^ siècle. L'évêque de Montréal, M^gr^ Bourget, offrait au Sacré-Cœur une maison toute prête, avec une propriété de trois cent soixante arpents en terres, bois et prairies. « Je trouve qu'il ne faut pas refuser cet avantage, écrivit M^me^ Barat à la mère Galitzin. M^gr^ de Montréal nous promet des novices et du bien à faire, du moins par la suite, car les commencements seront nécessairement faibles. » Le domaine offert

MONTREAL (CANADA). VUE DU PORT.

à la Société était situé à Saint-Jacques de l'Achigan. Obéissant à ces ordres, l'assistante d'Amérique s'y transporta pour le visiter. Ce ne fut toutefois qu'à la fin de décembre 1842, que, bravant la rigueur du climat et de la saison, quatre religieuses y arrivèrent le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste. Les élèves et les novices ne tardèrent pas à remplir le nouveau sanctuaire élevé au sacré Cœur.

Cependant, M^me^ Galitzin s'étant rendue en France pour les affaires du Conseil de 1842, en avait rapporté une nouvelle ardeur à se dévouer, à s'immoler au service de Dieu. A son retour en Amérique, elle fit la visite de ses trois fondations de New-York, de Mac-Sherry's town et de Saint-Jacques de l'Achigan, accueillie partout comme la représentation vivante de la mère générale. De là, malgré une fièvre qui ne la quittait guère, elle descendit vers le sud, et le 14 novembre elle était à Saint-Michel. La fièvre jaune y sévissait. Loin de s'en effrayer, on la vit assister et servir les malades jusqu'à leur dernier moment. On eût dit qu'elle courait au-devant de la mort. Elle la rencontra.

Il y avait longtemps que M^me^ Barat exhortait cette chère fille à la méditation de son éternité. Cette année-là même, le 12 janvier, elle lui écrivait, à l'occasion de la mort de sa mère et de son parent, le prince Pierre Galitzin : « Ces êtres chéris dont la fin a été si consolante, habitent donc la vraie patrie où tous les biens sont réunis et d'où sont bannis tous les maux. Qu'ils sont heureux! Voudrait-on les voir ailleurs, sans cruauté? Bienheureux donc sont ceux qui meurent dans le Seigneur. » Le 1^er^ décembre, M^me^ Galitzin ayant éprouvé les premières atteintes de l'épidémie, sentit que l'heure était venue de rejoindre les siens et de faire le sacrifice qu'elle avait offert à Dieu pour le salut de la Société. Le 7, elle demanda au médecin de lui déclarer si elle allait mourir. Comme celui-ci hésitait : « Je ne crains pas la mort, dit-elle, je la désire même, pourvu que ce soit la volonté de Dieu, car je ne veux que cela. » Elle expira le 8, jour de l'Immaculée Conception de Marie ; on lui fit de grands obsèques : les nègres faisaient retentir l'air de leurs gémissements.

La mère Galitzin, avec de riches facultés, une forte instruction, une énergie indomptable, une étonnante facilité de style et de parole, beaucoup d'esprit et de gaieté, manquait cependant, soit dans l'intelligence, soit dans le caractère, de cette condescendance que commande le respect des âmes, et de cette mesure qui seule assure le succès durable des grandes choses. Mais c'était une femme forte et une vraie religieuse. L'Amérique lui dut beaucoup ; elle imprima à cette mission un élan décisif. La Société aussi lui fut très redevable, puisque, dans plus d'un sens, elle lui immola sa vie, comme le témoignait la mère générale dans les lignes suivantes : « Quel vide nous laisse cette excellente mère, pour moi, surtout, dont elle était la main droite ! Quel dévouement pour tout ! N'est-ce pas ce dévouement qui la pressait d'aller en Amérique, malgré la fièvre qui la dévorait depuis plusieurs années? C'était, hélas ! pour y trouver hâtivement une mort qu'au reste elle désirait. »

Cependant une autre terre s'ouvrit au Sacré-Cœur.

Dès 1839, la mère générale avait reçu à Rome Mgr Dupuch. Là, l'évêque d'Alger lui ayant fait part de son désir ardent de civiliser l'Afrique, en y faisant régner le sacré Cœur de Jésus, la pressa de lui donner une colonie de ses religieuses : « Lorsque, lui écrivait-il quelque temps après, j'envisage dans les vues de la foi la sublime vocation de votre Société, je ne puis m'empêcher d'affirmer que cette Société est appelée à une grande et divine mission en Afrique. Si vous daignez l'accepter, quelle consolation ne sera-ce pas pour ce pauvre évêque d'Alger, qui, à Rome même, portait le nom d'évêque du Sacré-Cœur ! Je me jette donc aux genoux de Mme Barat, et je la conjure par le Cœur de Notre-Seigneur, par les âmes qu'il m'a données à sauver, d'avoir pitié de nous. »

Mme Barat répondit immédiatement. Deux religieuses furent envoyées pour étudier les lieux. Mais nos contemporains savent le peu de concours, sinon les oppositions, que trouvèrent en Afrique les œuvres apostoliques de l'évêque d'Alger. Il manquait d'argent. Mme Barat y suppléa : « Nous n'avons plus de ressources, Monseigneur, lui mandait-elle, mais je suis heureuse de contribuer à cette fondation avec ce qui me reste de fonds de la divine Providence. Ils seront placés à usure. Notre-Seigneur nous les rendra et pouvoira lui-même à nos autres besoins. »

ALGER. NOTRE-DAME-D'AFRIQUE.

Au-dessus de la ville d'Alger, sur un plateau appelé Mustapha supérieur, s'élevait une maison précédemment occupée par un chef arabe. Elle fut achetée par le Sacré-Cœur. Au mois de novembre 1843, cinq religieuses, sous les ordres de la mère Chonez, s'embarquèrent à Marseille sur le *Charlemagne*, et arrivèrent dans une habitation délabrée où elles ne trouvèrent pas même de lit pour se coucher. De plus, cette installation distante de la ville n'était pas sans danger. — « Vous verrez, disait un officier de marine, M. du Bouchaud, alors en rade d'Alger, vous verrez qu'un beau matin on trouvera les religieuses du couvent de Mustapha étendues dans leur cour, avec la tête de moins[1]. » Mais Dieu veilla sur elles, et en apportant à notre colonie leur part de christianisme, elles lui apportèrent la seule véritable civilisation, celle qui trop longtemps lui a manqué le plus.

ALGER. MAISON DU SACRÉ-CŒUR A MUSTAPHA SUPÉRIEUR.

Du reste, il est vrai de dire que l'univers entier semblait, à cette époque, appeler le Sacré-Cœur. On le demandait jusque dans l'empire Birman : « Je n'ai pas dit *non* tout à fait, écrit M^me^ Barat. Ce qui me plairait, ce serait de convertir les idolâtres[2] ! » D'autres offres étaient faites au Pérou, en Amérique, dans la Nouvelle-Hollande. « J'ai continuellement des assauts de zèle et de regrets, disait la mère générale. Refus ou remise indéfinie est ma réponse habituelle. Hélas ! que c'est pénible. Il y a tant d'âmes que l'on pourrait gagner au sacré Cœur[3] ! » Ces demandes n'eurent plus de cesse ; et il y aurait certainement une histoire plus longue que celle des fondations acceptées et accomplies par Mme Barat, ce serait celle des fondations qui lui furent proposées dans toutes les parties du monde, et qu'elle a refusées.

En France, nonobstant les troubles intérieurs que nous avons racontés, la ruche du Sacré-Cœur continuait à jeter de nombreux essaims. Une riche chrétienne de Laval, Mme de Beaulieu, qui avait déja donné sa fille à la Société, lui offrit une maison, destinée particulièrement aux exercices de la retraite pour les personnes du monde. C'était, on s'en souvient, une des œuvres les plus chères à Mme Barat. Le choix de la donatrice se fixa sur un enclos de la paroisse d'Avesnières que l'on appelait *la Croix.* La propriété avait une belle étendue, descendant en pentes douces au bord de la Mayenne, dont elle n'est séparée que par des quais plantés d'arbres. La mère générale chargea M^me^ de Lemps de traiter cette affaire : « Encore une croix, ma fille, achetez-nous cette croix. » Puis quand la chose fut faite : « Dieu soit béni, ma fille, de l'acquisition de cette croix. Le Cœur de Jésus est là pour nous aider à la porter. » Comme pour justifier ce nom et ce présage, de grandes difficultés surgirent pour la Société à l'occasion de cette fondation de Laval. Elles ne découragèrent pas la mère fondatrice ; et au milieu de l'été 1841 le Sacré-Cœur compta une famille de plus.

---

[1] Lettre de M. Delaforest, ancien aumônier de Conflans.

[2] Lettre à Mme du Rousier, 13 janvier et 15 février. — A Mme d'Avenas, 17 janvier 1843. Cf. *Journal du noviciat*, 23 février 1843.

[3] A Mme d'Avenas. Lyon, 8 août 1842.

Il était rare que ceux qui avaient vu de près l'œuvre de M^me^ Barat ne remportassent pas chez eux le désir d'y voir fleurir un rameau de cet arbre béni et si bien cultivé. M. l'abbé Thibaut, du clergé de Paris, étant devenu, en 1835, évêque de Montpellier, n'eut pas de repos qu'il n'eût obtenu pour cette ville une fondation que la mère Prevost vint inaugurer en 1841. Diverses supérieures s'y succédèrent rapidement. Mais celle qui dès le début en fut la plus ferme colonne, et qui bientôt porta tout le poids de l'édifice, fut M^me^ de Mandon, sainte veuve que Dieu avait conduite au Sacré-Cœur par les mêmes voies qui avaient autrefois amené sainte Chantal à la Visitation.

Anaïs de Lezert, plus tard marquise de Mandon, née au Pont-Saint-Esprit, en 1806, élevée à Paris dans la maison des Feuillantines fondée et dirigée par M. l'abbé Carron, avait montré de bonne heure une supériorité de nature et de grâce qui la prédestinait à l'état religieux. Toutefois elle se maria. « Mais on ne peut trouver de paix et de bonheur que là où Dieu nous veut, écrivait-elle plus tard. J'étais appelée à la vie religieuse ; je n'ai pas voulu de cette grâce. J'en ai été punie ; punie toutefois comme Dieu châtie ceux qu'il aime, par des peines qui me cachaient une grande miséricorde. » Bientôt, l'unique enfant que le Ciel lui avait donnée, une petite fille de deux ans, lui fut ravie par la mort. Ce fut le premier coup. « Le Seigneur, écrivait-elle, a soulevé cette croix sous laquelle je pliais, et je n'en ai plus été écrasée. J'ai fini même par trouver de la douceur à voir cette chère enfant parmi les anges. » Quelques années après, un exprès lui annonce que son mari vient d'expirer, loin d'elle, foudroyé par une attaque de choléra, dans une partie de chasse. Dès lors son partie fut pris. S'arrachant, non sans déchirement, des bras de sa digne mère, M^me^ de Mandon, alors âgée de trente ans, entra au noviciat de la rue Monsieur. Elle n'y chercha que le bonheur « d'être *noyée dans la foule*, » comme elle s'exprimait. « Je suis venue tard au Sacré-Cœur, disait-elle quelquefois, mais je veux faire en large ce que je n'ai pas fait en long. » M^me^ Barat disait d'elle, dès ses commencements : « Ses dispositions me touchent et m'enchantent. J'ai l'espoir que le Cœur de Jésus la destine à faire un grand bien parmi ses petites servantes. » Nommée successivement maîtresse du pensionnat, assistante, puis supérieure de la fondation de Montpellier, elle consacra sa vie à cet établissement[1].

Un ancien ami de la Société, Mgr de Forbin-Janson, appelait le Sacré-Cœur dans la ville de Nancy. Sur ses instances et celles de son coadjuteur, Mgr Menjaud, la supérieure envoya, à la recherche d'une maison, Mme Henriette Coppens, qui se fit accompagner par Mme d'Erlach. C'était à la fin de mai 1841. La mère Henriette, conduite par la digne et charitable chanoinesse de Gondrecourt, avait erré partout, quand, dans le faubourg Saint-Pierre, arrivée devant la grille d'une maison ancienne, elle voit, au-dessus de la porte, un écusson d'azur portant un sacré Cœur, entouré d'étoiles et encadré de lis. Ce lieu, résidence de campagne du général Villate, avait autrefois servi de maison de probation aux Jésuites de Lorraine : on l'appelait Nabécor. Tout près de là s'élevait Notre-Dame-de-Bon-Secours, où reposent le roi et la reine de Pologne, et où se garde le cœur de Marie Leczinska, la royale propagatrice de la dévotion au divin Cœur de Jésus dans le siècle dernier. « Quel paradis ! disait le Père Varin, la première fois qu'il visita ce lieu. Puisse-t-il être toujours aussi un paradis de vertus ! » Mme Barat l'acheta, et au mois de juillet 1841 elle y plaça comme supérieure une de ses filles les plus chères, la sainte mère Tournier, que l'on avait surnommée « la Présence de Dieu. »

D'autre part, en Italie, Mgr Gianotti, évêque de Saluces, implorait une fondation pour cette petite ville : « Depuis qu'on négocie cette affaire, disait-il, je ne puis plus achever ma messe, tant je fais de prières pour qu'elle réussisse. » Il gagna sa cause auprès de Mme Barat : « Je suis au comble de la joie, disait-il alors ; les épouses du Sacré-Cœur vont ranimer le feu de la charité dans le troupeau et le pasteur. » A l'automne de l'année 1842, quatre religieuses de chœur et une sœur coadjutrice y furent installées par la mère du Rousier, dans une ancienne maison du marquis de Saluces. Le calme qui régnait dans ce lieu lui fit donner le nom de « Notre-Dame-de-la-Paix ». Mgr l'évêque s'en fit le protecteur : « Vous trouverez toujours en moi, dit-il aux religieuses, un père pour vous défendre, un ami pour vous seconder, un serviteur pour vous assister. » On commença par ouvrir une école externe, qui devait fournir ensuite de vertueuses ouvrières aux ateliers de filature nombreux dans cette ville. Bientôt après, un pensionnat ayant reçu les enfants des premières familles de la contrée, le sacré Cœur de Jésus fut ainsi connu et servi universellement.

Il y a, près de Venise, une ville qu'ont enrichie les trésors de l'art, de l'histoire, des sciences, et les souvenirs de la plus merveilleuse sainteté. Padoue possédait, sous le nom de collège Saint-Louis, une maison d'éducation, que l'impératrice d'Autriche offrit au Sacré-Cœur. Sur les instances de l'évêque, Mgr Farina, Mme de

---

[1] *Lettres annuelles*, 1868-1869, p. 120.— Lettre de Mme Barat à Mme de Lézert, 24 octobre 1839.

Limminghe vint, en novembre 1843, mettre la mère Angélique Lavauden à la tête de l'établissement. On dut commencer par le réformer ; car quel genre d'esprit le Sacré-Cœur trouvait parmi ces pensionnaires de dix-sept à dix-huit ans, nourries de rêveries romanesques, et se levant la nuit pour aller dans le jardin exhaler au clair de la lune les vapeurs de leur nuageuse imagination ! Un prêtre de mérite, le comte Marco Passi, missionnaire apostolique, jeta tous ces esprits dévoyés dans le solide, par une retraite fructueuse. « Ce sont là des miracles du Cœur de Jésus, » répétait-il ensuite. Ce miracle dure encore ; et dans l'écroulement des maisons de la Société, que nous aurons à déplorer dans l'Italie presque entière, nous verrons Padoue rester seule, comme une colonne, debout parmi les ruines.

Ce fut également à la prière d'un prince de la maison d'Autriche, l'archiduc Ferdinand d'Este, que M^me^ Barat envoya dans la ville de Lemberg, en Gallicie, une première colonie sous la conduite d'une Polonaise, M^me^ Dziekonska. Peu après, elle fit partir de Paris, pour cette destination, la mère Marie de la Croix. « On désire une Française pour être à la tête et remplir les premiers emplois, écrivait la mère générale. Il en est ainsi partout, quoiqu'on nous aime peu. Mais, qu'importe, pourvu que l'on aime Jésus-Christ ! N'est-ce pas le grand but que nous voulons atteindre ? Que sont nos travaux ? et nous-mêmes, que sommes-nous ? Rien. Saint Paul disait qu'il était la balayure du monde : nous serions heureuses de l'être comme lui[1]. » Plusieurs fois, sur leur route, les religieuses furent reçues par des princes et des princesses empressés de leur faire un charitable accueil. Une riche dame logea la colonie dans son hôtel. Mais la mère générale s'effraya de tant d'éclat : « Ce n'est pas notre place, écrivait-elle à une des mères. Il faut, en attendant votre installation, louer une maison modeste pour vous y retirer. Sous tous les rapports, ma fille, nous gagnerons à nous tenir dans la solitude et près de Jésus seul. Rappelez-vous sainte Thérèse dans ses fondations. Comme elle cherchait à se cacher ! Et certes cependant elle était bonne à voir. » La maison de Lemberg fut ouverte dans l'automne de 1843, et placée sous le patronage de saint Stanislas Kostka, le saint de ce pays.

Mais arrivons à l'œuvre qui, durant la période que nous parcourons, fut l'entreprise principale de M^me^ Barat.

L'Angleterre lui inspirait un intérêt profond. Si des génies comme Bossuet, « considérant la piété admirable qui longtemps a fleuri dans cette île, autrefois l'exemple du monde, ont senti leur esprit s'émouvoir en eux-mêmes, à l'exemple de saint Paul, et frémir en la voyant attachée à l'hérésie[2], » de quel regard les saints ne considèrent-ils pas la déchirure que le schisme de ce grand et religieux peuple a faite au Cœur de Jésus ! M^me^ Barat disait dès 1802 : « Cette nation est faite pour de grandes choses. » Parlant de jeunes Anglaises protestantes converties au pensionnat de Paris, elle écrivait récemment à M^me^ d'Avenas : « Elles seront nos précurseurs en Angleterre ; car si le Cœur de Jésus daigne nous assister, j'espère que nous irons y jeter le grain de sénevé, dans dix-huit mois ou deux ans. »

---

[1] Rome, 9 juin 1842.

[2] Bossuet à milord Perth. Lettre CXXIV.

C'était en 1839 que la mère générale exprimait cet espoir. En 1841, son projet semblait mûr, et déjà Dieu lui en désignait l'instrument dans une Anglaise de mérite, M^me^ Charlotte Goold, ancienne élève d'Amiens.

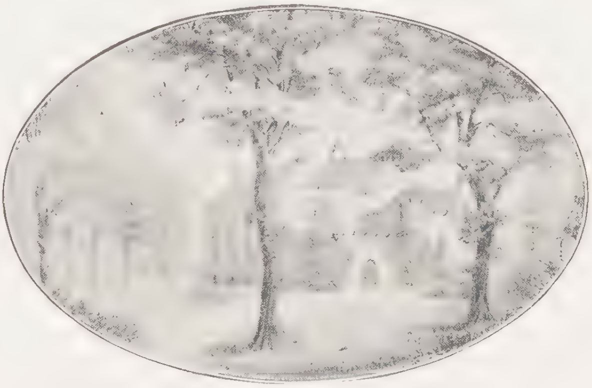
M^me^ Charlotte Goold avait paru, pendant sa brillante jeunesse, dans le monde le plus distingué, à Londres, à Paris, à Bruxelles, où elle avait été remarquée et aimée par la princesse d'Orange, depuis reine des Pays-Bas. Elle avait passé ensuite par une rude école. Après avoir vu sa vocation longtemps contrariée, elle avait été irrémédiablement frappée dans sa santé, par un accident qui avait failli la rendre la proie des flammes. Maintenant elle avait trente ans ; sa belle tenue, son grand air, sa conversation, tout dans sa personne respirait la dignité britannique. M^me^ Barat, voyant cette âme fortement trempée pour l'action et la souffrance, jugea que personne ne serait plus propre à faire l'œuvre de Dieu dans son pays natal : « J'ai la conviction intime et persévérante que Jésus vous veut dans la Grande-Bretagne, lui écrivait-elle dès la veille de ses vœux. Redoublez donc vos prières, et que le jour de votre profession soit aussi celui où, triomphant du Cœur du divin maître, vous obtiendrez la grâce de vous sacrifier, avec la Société et selon l'obéissance, au salut de votre patrie. J'ai la confiance que Notre-Seigneur vous exaucera. »

En effet, des fondations ayant été demandées en Angleterre, M^me^ Goold s'y rendit, et bientôt trois maisons s'élevèrent, presque en même temps, sur le sol britannique.

IRLANDE. MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE ROSCREA.

La première fut fondée à une journée de Dublin, dans la ville de Roscrea, comté de Tipperary, où une communauté de religieuses de Sainte-Brigitte, ayant pour supérieure la mère Mac-Mahon, souhaitait de se réunir à la Société.

La peinture que Mme Goold fit de l'indigence extrême de l'établissement ne déconcerta pas la mère générale : « Eh bien ! répondit-elle, si Jésus veut que la Société du Sacré-Cœur commence en Irlande par un Bethléhem, que le bon plaisir du Seigneur s'accomplisse ! » Elle y mit comme supérieure Mme Élisa Croft, précédemment assistante de Mme de Gramont à la maison de Paris, religieuse admirable de tact et d'abnégation, qui sut se faire toute à tous pour l'amour de Jésus-Christ : « La chose du monde qui m'étonnerait le moins, disait d'elle Mme d'Avenas, serait de lui voir faire des miracles. »



BERRY-MEAD, PRÈS LONDRES.
Construit au XVIIIe siècle sur les ruines d'un ancien prieuré bénédictin.
Première maison du Sacré-Cœur fondée en Angleterre.

La seconde fondation fut établie près de Londres. Environ à une lieue et demie de cette ville, le Sacré-Cœur acheta une petite villa, bâtie au siècle précédent, par lady Montagu, sur les ruines d'un ancien prieuré bénédictin, et entourée d'un grand parc : on l'appelait Berry-Mead. Son prix eût effrayé la mère générale en d'autres circonstances : « Mais, écrivit-elle à Mme d'Avenas, l'Angleterre me tient si fortement au cœur, que je suis décidée à faire tous les sacrifices pour nous y établir. » En conséquence, le 8 décembre 1842, une colonie composée de quatre religieuses de chœur et de cinq sœurs coadjutrices, arriva à Berry-Mead ; et le 25, jour de Noël, Notre-Seigneur descendit pour la première fois parmi sa petite famille. Mgr Morris, ancien vicaire apostolique de l'île Maurice, y célébra la messe. Le missionnaire, n'ayant pu retourner dans son île, consacra son ministère aux religieuses du Sacré-Cœur : il professait une sorte de culte pour Mme Barat.

Ce fut sur ses instances, comme sous sa conduite, que, dans le mois d'octobre 1843, une troisième fondation s'établit dans le domaine et le couvent de Cannington, dans le Somerset. Lord Clifford, qui avait précédemment donné sa fille au Sacré-Cœur, lui prêtait cette maison de laquelle on concevait de belles espérances. Elle ne put subsister, ainsi que la mère générale ne l'avait que trop bien compris dès le commencement. « Chère Charlotte, écrivit-elle le 21 avril 1844 à la supérieure, je conclus de l'état présent de votre maison que quelques personnes vous voulaient à Cannington ; mais non Notre-Seigneur, car il m'en donna un grand éloignement. Ah ! combien je regrette de n'avoir pas mis de la fermeté dans mon refus ! C'est fait ! mais l'état de gêne de notre Société ne nous permet pas de soutenir cette œuvre dispendieuse et sans résultat. Il faut en finir, ma fille, et ce sera sur les lieux que nous en déciderons. »

Afin d'en décider, M^{me} Barat prenant la mer pour la première fois, se rendit en Angleterre, dans la compagnie de M^{gr} Morris et de M^{me} d'Avenas. Le 4 juin, la supérieure était à Berry-Mead, où elle célébra la fête du Sacré-Cœur, au sein de la joie générale des enfants et des maîtresses. « Certaines préventions existaient contre nous, raconte une de celles-ci ; si bien qu'après dix-huit mois de fondation nous n'avions encore que dix-neuf pensionnaires. Mais dès que les enfants virent notre vénérée mère, leurs cœurs furent gagnés. C'était un charme de la voir, aux récréations, dans le jardin, assise sous un arbre où les enfants l'entouraient, la pressaient, avides de l'entendre et de recevoir sa bénédiction. Le jour du départ, elle vint dans la salle d'étude leur faire ses adieux. A cette annonce, elles ne purent que se précipiter toutes à ses genoux, fondant en larmes, sans pouvoir proférer un seul mot. Notre mère essaya de leur dire quelques paroles, mais les sanglots l'empêchèrent elle-même de parler. On eût dit que ces enfants allaient perdre une mère[1]. »

Le 16, elle arriva à la maison de Cannington auprès de M^{me} Goold, à qui elle écrivait : « Que de choses, ma fille, nous avons à traiter ! Hélas ! il y en aura plus de tristes que de consolantes ; mais dès que tout nous vient de la volonté de Dieu, nous mettrons les unes et les autres sur la même ligne, n'est-ce pas ?[2]. »

Cannington fut supprimé, et sa communauté réunie à Berry-Mead, dont M^{me} Goold fut nommée supérieure. « Ces deux fondations, écrivait M^{me} Barat, étaient comme deux oiseaux qui n'avaient chacun qu'une aile. Maintenant Berry-Mead en aura deux et pourra prendre son essor. »

Après trois semaines environ de séjour en Angleterre, M^{me} Barat revint en France. Elle visita sur son chemin Lille et Jette-Saint-Pierre, où elle ne fit que passer : un triste devoir la pressait de descendre à Amiens. La mère Ducis s'y mourait : « Serais-je encore à la veille de perdre cette amie si chère, si attachée à sa mère et à la Société ? demandait M^{me} Barat. Le danger est-il proche ? Je veux aller la voir et l'embrasser avant qu'elle retourne à son Centre. . . . Voici que mes larmes coulent en traçant ces lignes. Ah ! qui me rendra mes anciennes, mes premières filles[3] ! »

La mère Ducis, de son côté, n'attendait que le moment de revoir sa sainte amie pour rendre son âme à Dieu. Le jour de sainte Madeleine, elle s'était fait porter dans la chambre qu'avait longtemps occupée à Amiens la mère générale, et là on l'avait vue appuyer sa tête contre l'ancien lit de cette mère, comme si elle eût reposé ainsi plus près de son cœur. A l'heure du Salut elle s'était traînée à la tribune des malades, devant le saint Sacrament, comme pour prendre congé du

---

[1] Témoignage de Mme C. Thomassin. N° 17. [2] Berry-Mead, 6 juin. [3] A Mme de Rozeville. Jette, 25 juillet.

Tabernacle ; elle faillit y expirer aux pieds de Jésus-Christ. L'arrivée de M^me^ Barat, le 9 août, lui apporta la plus désirée de toutes les consolations. La mère générale lui demanda d'offrir à Notre-Seigneur le sacrifice de sa vie, et lui fit recevoir l'Eucharistie et l'Extrême-Onction. C'est entre les mains de cette mère que la pieuse mourante renouvela ses vœux, en demandant pardon de ses joyeuses saillies dans les récréations. Tout le monde pleurait. La malade, toujours souriante, ne savait répondre qu'une chose à ceux qui lui parlaient de sa fin et de ses douleurs : « Comme le bon Dieu voudra ; tout ce que le bon Dieu voudra ; quand le bon Dieu voudra. » C'était la religieuse la plus mortifiée et la plus obéissante de la communauté ; c'était aussi la plus gaie. Presque agonisante, elle chanta sur son lit pour réjouir ses sœurs. L'évêque vint la bénir ; M^me^ Barat l'embrassa pour la dernière fois. Quelques jours après, 4 septembre 1844, l'épouse était réunie à son Époux.

Vers la fête de l'Assomption, M^me^ Barat était de retour à Paris. Ici se termine la série des fondations qui remplirent cette période ; elle permet de juger de l'esprit général qui les caractérise.

D'abord une longue patience les prépare. Docile à ne rien faire qu'au moment voulu par Dieu, la fondatrice attendra des années, s'il le faut, comme pour l'Angleterre, jusqu'à ce qu'une occasion soit pour elle l'indice de la volonté divine. On ne saurait dire tout ce qu'il y avait de longanimité dans cette vive nature ! L'autre vertu qui l'inspire est une charité excitée précisément par la considération de ce qui serait pour d'autres un découragement : la pauvreté, l'abandon, la misère physique, morale ou spirituelle des peuples qui la réclament. Le délaissement des sauvages, les glaces du Canada, les sables de l'Afrique, les haillons de l'Irlande : voilà ce qui exerce sur le cœur de la fondatrice une attraction à laquelle elle ne résiste pas. L'œuvre une fois résolue, elle prépare les instruments ; et quels choix admirables que ceux de M^mes^ de Mandon, Charlotte Goold, Élisa Croft, de Lemps, Tournier, Chonez, et d'autres que nous ne pouvons nommer ! Alors, rien ne l'arrête, ni les complications intérieures et extérieures, ni les difficultés de personnes et d'argent, ni les montagnes, ni les mers : tel est le troisième caractère de ses entreprises : une intrépidité qui répond à cette maxime de saint Vincent de Paul : « Il ne faut pas abandonner ce qu'on a entrepris par la volonté divine. Une âme toujours dirigée par l'esprit de Jésus-Christ est capable de faire des choses extraordinaires. » Enfin, la chose accomplie, il ne reste plus qu'à se taire, à rentrer dans la poussière, à se faire d'autant plus petite que l'œuvre a été plus grande. Tels sont ces humbles conquérants qu'on appelle les saints : en acceptant le labeur, ils ne veulent pas le triomphe ; ils s'ignorent eux-mêmes ; et un jour qu'on disait à M^me^ Barat : « Vous ne vous doutiez guère dans les commencements de la Société que vous régneriez un jour sur tant de maisons ? — Mais je ne m'en doute pas encore ! » répondit-elle avec une candeur charmante.

CHAPITRE IV.

VISITE DE MADAME BARAT EN ITALIE, EN SUISSE, ET EN ALSACE.

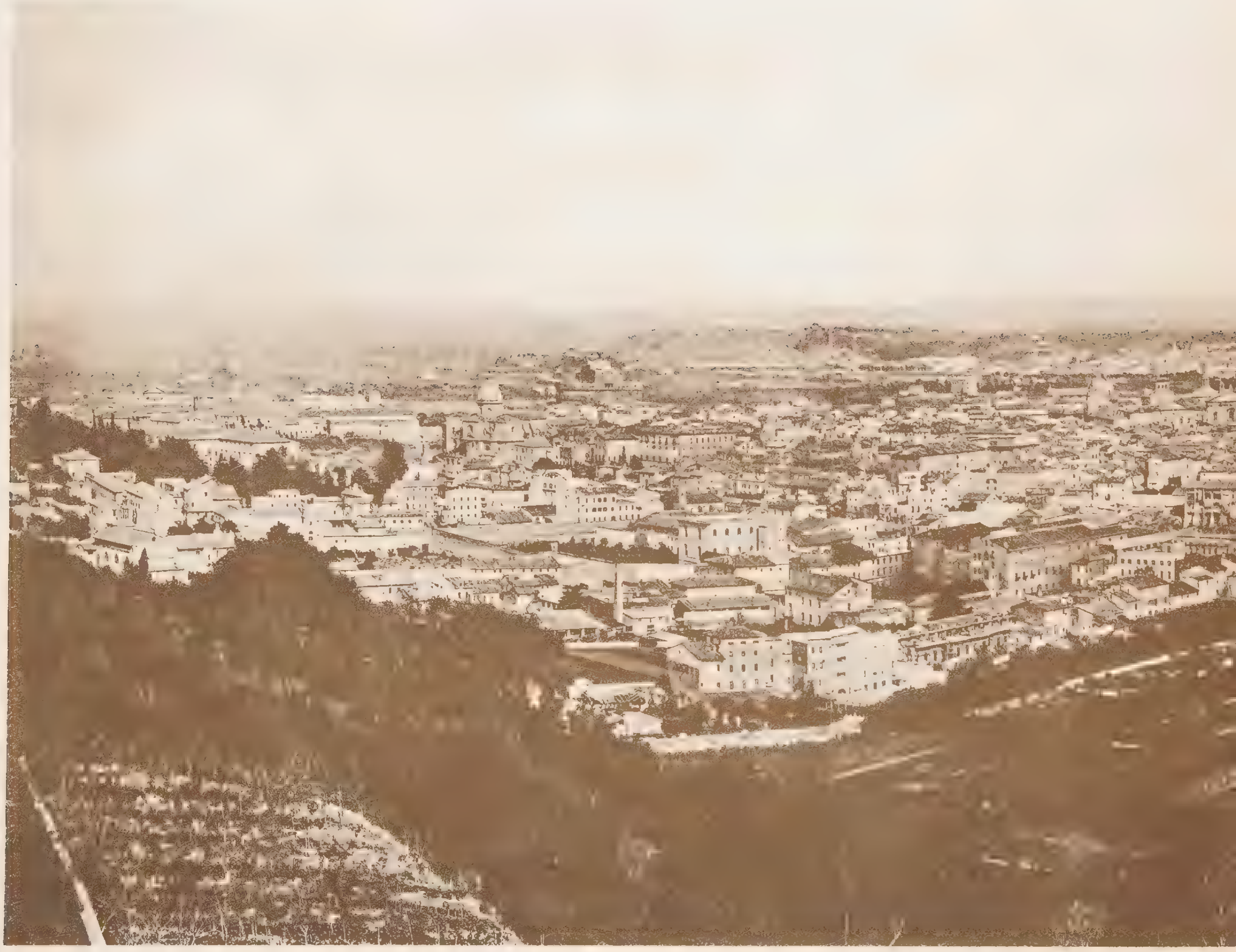
Octobre 1844 - Septembre 1845.

MME Barat ne se reposa que deux mois à Paris. Au milieu d'octobre nous la voyons reprendre ses courses vers le Midi, en vue de Rome, où elle voulait être rendue au commencement de 1845. Les visites que nous allons raconter maintenant achèvent le tableau de sa vie extérieure ; et des traits de bonté et de sainteté aimable y mettent dans un beau jour la physionomie de la servante de Dieu.

Nous ne décrirons pas son pénible itinéraire par Lyon, la Ferrandière, Annonay, Avignon, enfin Aix en Provence, où la retint une maladie dont elle faillit mourir. Elle parvint à Marseille, le 13 janvier 1845. Le 19, elle s'embarqua sur le *Mongibello*, vapeur napolitain, et le lendemain elle faisait escale, pour quelques heures seulement, dans la ville de Gênes.

Elle profita de ces instants pour y visiter la récente fondation que la mère du Rousier et la mère de Causans avaient faite dans le faubourg de San-Pier d'Arena. C'était un palais somptueux, le palais Grimaldi, décoré de peintures par les meilleurs maîtres, pavé de marbre, entouré de jardins spacieux, en tout trop magnifique pour une si fidèle amie de la simplicité et de la pauvreté. Il est vrai que, selon l'usage, abandonnant au pensionnat ces splendeurs princières, les religieuses s'étaient réservé l'endroit le plus incommode et le plus resserré de toute cette maison. C'était rentrer par ce moyen dans l'esprit du Sacré-Cœur et dans les intentions de la mère Barat.

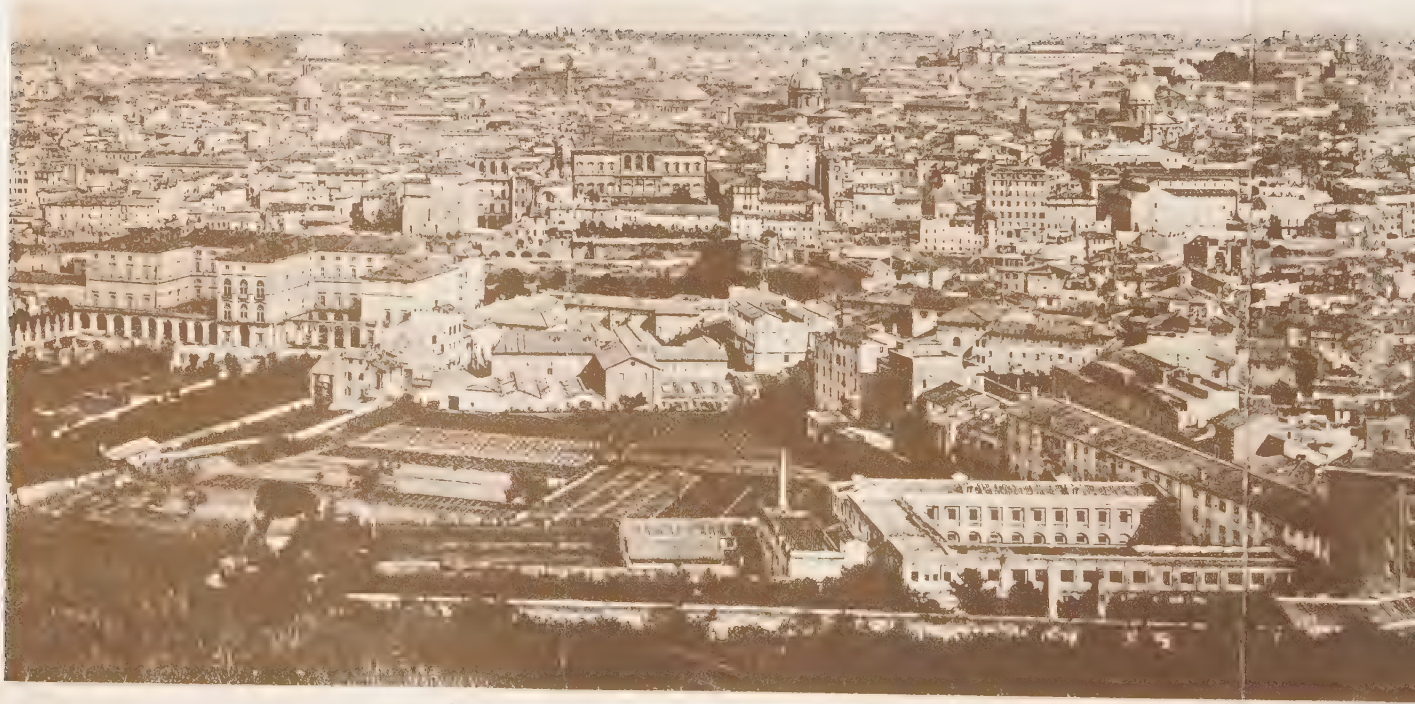
Le jeudi, 23 janvier, la mère générale revoyait Rome. Elle venait y conférer avec le cardinal protecteur des intérêts de sa Société ; à savoir le retour entier aux statuts de 1826, la fin des mesures transitoires ménagées encore dans ces dernières années ; enfin l'ajournement du Conseil général, dont la réunion était rendue difficile par les dispositions de moins en moins favorables de l'archevêque de Paris.



LA VILLA LANTE.
NOVICIAT ROMAIN.

ROME.

(Photomezzotype.—London Stereoscopic Company.)



LA TRINITÉ-DU-MONT.
SUR LE PINCIO.

VUE PRISE DES HAUTEURS DE LA VILLA LANTE
EMBRASSANT LES TROIS MAISONS DU SACRÉ-CŒUR.

Rome eut, encore cette fois, le don de la placer plus près des âmes, de la croix, de la nature et de Dieu. Elle trouva ses novices de la Villa-Lante transférées au bas de l'enclos, dans l'ancien palais où l'on venait de construire une chapelle gothique. Quoique malade, elle s'occupa de l'âme de chacune d'elles. On remarqua surtout sa tendre charité pour une jeune postulante, Marie O'Mahony, élève de Montet, qui était venue demander, inutilement, hélas ! au climat de l'Italie la guérison de sa poitrine. Souvent la mère Barat, bravant la défense des médecins, s'échappait de sa chambre et montait à l'infirmerie. Là, elle s'asseyait au chevet de son angélique enfant, la soignait, l'encourageait en lui parlant du ciel. Elle-même la prépara à son dernier sacrifice. « Mais, ma mère, suis-je digne de paraître devant Dieu ? lui demandait Marie ; ai-je fait assez pour lui ? » Elle disait encore : « Que je suis heureuse, ma mère, que vous vous trouviez ici ! » M^{me} Barat lui donna l'habit du Sacré-Cœur, reçut ses vœux de religion, et recueillit son dernier souffle, qu'elle exhala vers Dieu le 28 février 1845[1].

La Trinité-du-Mont, où elle passa le printemps, fut également pour M^{me} Barat un séjour de grâce. Elle s'entourait des enfants, se réservant le titre de maîtresse générale, les instruisant, les surveillant avec une condescendante familiarité. On cite aussi sa bonté pour une chèvre malade, qui ne voulait recevoir de nourriture que de sa main, et qui, par reconnaissance, montait elle-même à la chambre de sa bienfaitrice quand celle-ci était souffrante, cherchant à s'approcher du visage vénérable de la servante de Dieu. Il semblait aux témoins de ces scènes familières qu'à mesure que M^{me} Barat s'élevait en sainteté, elle recouvrait l'empire que l'homme encore innocent possédait sur tous les êtres de la création[2].

C'est aussi à cette époque que la mère générale vit naître une œuvre d'art et de piété qui devint chère au Sacré-Cœur. Parmi les postulantes qu'elle affectionnait le plus était M^{lle} Perdrau, venue à Rome, croyait-on, pour s'y perfectionner dans la peinture, mais que son goût pour le Beau suprême avait bientôt portée à se consacrer à Dieu. Obéissant à un désir de sa supérieure, elle eut l'inspiration de peindre, sur une muraille intérieure du monastère, Marie adolescente, travaillant dans le parvis du temple de Jérusalem. Elle la représenta humblement recueillie, assise sous un portique à l'entrée de la campagne, ayant près d'elle un lis, sa quenouille, son livre, et tenant le fuseau. C'était la vie de pureté, de prière et de travail, c'est-à-dire tout l'esprit, toute l'œuvre du Sacré-Cœur représenté dans le type de la Vierge des vierges. Empreinte d'un grand cachet d'antique simplicité, et rappelant par son expression calme et religieuse les œuvres des anciens maîtres des écoles monastiques, cette fresque est moins le produit d'un art consommé que le fruit exquis de ce spiritualisme qui fait du corps la vivante transparence de l'âme. Tout y respire l'innocence, l'humilité, la piété. C'est le *flos campi* et le *lilium convallium* dont parle l'Écriture. Le nom de *Mère admirable* fut donné à cette image qu'ont reproduite toutes les maisons du Sacré-Cœur, et qui maintenant répandue dans l'Église entière, enrichie à Rome d'indulgences spéciales, visitée et vénérée par le Pape lui-même, a mérité de devenir l'objet d'une dévotion qui conduit à ses pieds les pèlerins de la ville sainte.

---

[1] *Circulaire des défuntes*, t. II, p. 392.

[2] Mme Perdrau, *Mes Souvenirs sur notre vénérée mère générale*, p. 2 et 30.

TRINITÉ-DU-MONT. FRESQUE DE MATER ADMIRABILIS.

Tout ce séjour avait été un temps de maladie pour la mère Barat. Elle s'en consolait par le voisinage de Notre-Seigneur, que Grégoire XVI avait permis de placer près de sa chambre, d'où elle pouvait entendre la messe chaque matin. Un jour le cardinal Lambruschini lui apportant une petite miniature de Notre-Dame des Douleurs, lui ordonna formellement de demander sa guérison par l'intercession de cette divine Mère. Ayant été exaucée, M^me^ Barat prépara son départ de Rome.

Ce ne fut pas sans tristesse que, le 23 mai, elle alla prendre congé du vicaire de Jésus-Christ. Grégoire XVI avait quatre-vingts ans. La mère Barat sentait que le vieillard était sur le bord de la tombe ; elle disait en sortant : « Oh ! je ne le verrai plus ; lui si vieux ! moi si loin de Rome ! » Elle entra à Saint-Pierre et se mit à genoux devant la Confession : ses larmes arrosaient le pavé. Cependant le Pape lui avait dit pour adieu : « Nous nous reverrons ! » Mais était-ce dans ce monde ? Grande fut donc sa surprise, quand le samedi 31, se trouvant à Sainte-Rufine, elle apprit que Grégoire XVI était à la Villa-Lante, où il la demandait. Elle ne put que se prosterner à ses pieds. L'émotion la brisait. Elle fut bénie, consolée, exhortée de nouveau par le Souverain Pontife. M^me^ Barat ne devait plus le revoir.

Elle partit le 10 juin pour retourner en France, en visitant Lorette et les maisons d'Italie. M^me^ de Limminghe, M^me^ Cahier, secrétaire de la mère générale, M^lle^ Perdrau, qui venait de prendre le voile, et une sœur coadjutrice, voyageaient avec elle. On allait à petites journées, dans un lourd voiturin, que des bœufs au pas lent remorquaient dans les montées. Ce fut un voyage semé d'incidents de tout genre. Un matin, la voiture descendait, sous un beau ciel, la riante vallée de Spolette ; on apercevait au loin la colline qui porte Assise ; et la mère générale, après avoir récité les litanies de la sainte Vierge, entrait dans son oraison, quand tout à coup une voiture pleine de religieuses survient, barre le chemin, et demande la mère générale du Sacré-Cœur de Jésus. C'était un détachement des *Pauvrettes* d'Assise. Ces filles de saint François, instruites précédemment par M^lle^ Perdrau à connaître la mère Barat, et récemment encore comblées de ses charités, s'étaient un moment bercées de l'espérance de la recevoir dans leur pauvre couvent. Du moins, elles avaient voulu venir saluer au passage leur sainte bienfaitrice. La supérieure, nommée mère Veronica, et quelques-unes de ses filles, firent route dans la voiture de M^me^ Barat jusqu'à Foligno. Là, la mère générale les traita dans un repas digne des agapes antiques. L'entretien fut tout en Dieu. M^me^ Barat disait : « Savez-vous, ma sœur, pourquoi je ne suis pas allée à votre maison du Lys?—tel était le nom du couvent—c'est que je n'aurais pas eu la force d'en sortir ! ce serait pour moi le paradis sur la terre ! » Elle parla ensuite de l'Église et de ses douleurs ; des amertumes dont la France et l'Europe abreuvaient le Cœur aimable de Jésus ; de l'institution et de la mission de sa Société ; du grand sacrifice qu'elle faisait à Dieu de son attrait pour la vie de solitude et de pauvreté ; enfin, de l'union des cœurs dans le Cœur de Jésus. On conclut un traité d'alliance entre le Sacré-Cœur et le couvent du Lys : « Nous désaltérerons nos âmes, leur dit M^me^ Barat, à la source de paix et d'amour qui coule au *Giglio ;* vous aurez les mains élevées vers le ciel sur votre montagne, pendant que nous combattrons dans la poussière de la plaine, et vous aurez la meilleure part à la victoire. » Les Pauvrettes l'entouraient, se nommaient ses filles et lui baisaient les mains. Il fallut les bénir et les embrasser. M^me^ Barat glissa une forte aumône dans la main de la supérieure, qui, née riche, s'était faite pauvre pour l'amour de Jésus-Christ. On se quitta en larmes. On s'écrivit ensuite des lettres fraternelles. Quelque chose de l'embrassement de saint Dominique et de saint François d'Assise venait de se produire dans cette religieuse rencontre, au pied des Apennins.

Le 13, on approchait de Saint-Elpidio. Le voiturin longeait les côtes de l'Adriatique. Le ciel était éclatant, la mer transparente. M^me^ Barat priait, contemplait et disait : « Je cherche à l'horizon les côtes de la Grèce. J'ai été, dans mon enfance, feu et flamme pour ce pays du génie, des arts et des brillants combats, où l'esprit et la valeur finissaient par triompher de la force et du nombre. Il faut que je l'avoue : Athènes, Sparte, Corinthe ont possédé mon cœur. . . . Quelles angoisses j'éprouvais en lisant, par exemple, le passage des

Thermopyles ! J'en ris encore ; et cependant sachons passionner ainsi nos enfants pour le beau, mettons-leur l'histoire dans l'âme, sans quoi les souvenirs s'effacent et notre temps est perdu. En voyant les empires qui se succèdent et tombent, elles apprendront peut-être à planer de plus haut au-dessus de leurs propres chagrins. Elles comprendront mieux par là le *sic transit gloria mundi ;* et leur cœur, peut-être, désabusé du néant, s'attachera plus fortement à Celui qui seul demeure au milieu de tant de ruines[1]. »

Le soir venu, on descendit de voiture sur la grève ; on récita le chapelet et l'*Ave maris stella* en côtoyant les flots. « Comme cette nature est religieuse ! » remarqua la mère générale. C'était l'heure de la récréation. Les religieuses s'amusaient à faire des ricochets : « Petits cailloux, allez en Grèce, » disait M^{me} Barat. Les saints ont le privilège de garder leur enfance sous les rides de la vieillesse ; il y a tous les âges réunis ensemble dans ces âmes complètes.

On n'arriva au monastère de Saint-Elpidio qu'à la clarté de la lune, à dix heures du soir. C'est une charmante petite ville, sur la pente d'une colline qui regarde la mer d'un côté, les Apennins de l'autre ; à ses pieds sont de fraîches vallées d'oliviers et de figuiers, que les fleuves Été et Chiento arrosent de leurs cours ; on découvre dans le lointain la coupole qui couronne la maison de Lorette. Les Oblates réunies à la Société jouirent pendant deux jours de la présence et de la parole de leur mère générale. Au moment du départ, les paysans en beaux habits vinrent lui offrir leurs hommages avec les fruits de leurs terres. C'était une sainte à leurs yeux ; et la récolte de cette année ayant été encore plus abondante que de coutume, on ne manqua pas de l'attribuer à sa bénédiction.

A Lorette elle communia dans la *Casa santa ;* puis, dès qu'elle se vit seule avec ses religieuses, elle se mit à baiser de place en place les murailles qui avaient abrité le Sauveur. « C'est donc ici, disait-elle, que le Verbe s'est fait chair ! Voyez cette porte ; que de fois Jésus, Marie, Joseph ont passé par là ! Voyez cette petite armoire ; que mettaient-ils dedans ? » Elle baisa avec transport une écuelle que l'on croit avoir appartenu à la sainte Famille. Elle récita le chapelet à la place où l'archange avait salué le premier Marie « pleine de grâce ». Chacun de ces mots la faisait se prosterner et tomber en d'interminables méditations. Elle pria pour l'Église, la France, sa Société : elle ne pouvait sortir. Arrivée à la porte, elle la baisa trois fois ; et, rentrée au Sacré-Cœur de *Monte Reale*, ses yeux se tournaient encore du côté de la sainte demeure.

Le 25 juin, M^{me} Barat visita la maison de Parme. Tout ce chemin se faisait avec les mêmes chevaux, par une chaleur brûlante, avec des nuits sans sommeil dans des gîtes malpropres : « Il faut bien, disait la mère supérieure, que ces désagréments compensent le mérite de la vie régulière dont nous sommes privées : tout ce qui fait souffrir est le gain d'une religieuse. » On partait dès l'aurore. Dès qu'on entendait au loin le tintement d'une cloche : *Ecco una Messa !* disait le conducteur, « Voici une messe qui sonne ; » et l'on allait l'entendre et y communier. Aux auberges, maître Georges commandait le dîner : « C'est pour une sainte, » disait-il. La bonté de la douce mère pour lui et pour ses bêtes avait gagné ce brave homme. A Turin, il pleura en lui faisant ses adieux : « Voilà, disait-il, une sainte comme je les avais rêvées ! Je veux aller en paradis, si l'on y est avec du bon monde comme cela ! » Ajoutons, pour tout dire, que le don d'une montre que lui fit la supérieure combla son enthousiasme, en lui apportant déjà une anticipation de ce bonheur céleste.

---

[1] Mme Perdrau, *Mes souvenirs sur notre vénérée mère générale*, p. 50.

Une grande douleur vint se mêler à ces joies de la servante de Dieu. En quittant Paris, elle avait laissé le Père Barat, son frère, en proie aux longues souffrances d'une hydropisie qu'elle savait mortelle. Le pieux malade disait : « Notre-Seigneur me veut ainsi. Il sait bien ce qui vaut le mieux. » Ses derniers jours furent un généreux sacrifice et une constante prière. Se souvenant alors de sa sœur chérie, il lui envoya une bénédiction particulière pour elle et pour sa Société. Il mourut âgé de soixante-dix-sept ans, le 21 juin, en la fête de saint Louis de Gonzague. Ce fut M^me^ du Rousier, supérieure de Turin, qui fut chargée de l'apprendre à la mère Barat. « Cette nouvelle, bien que prévue, a percé mon pauvre cœur, écrivait celle-ci : tant de motifs me rendent cette perte si amère, surtout à la distance où je suis ! Je demandais aux Cœurs de Jésus et de Marie de prolonger les jours de ce bon frère, au moins jusqu'à mon retour. Je désirais tant le revoir encore quelques instants ici-bas ! Je n'ai point été exaucée, et j'ai dû supporter mon sacrifice sans adoucissement. Je parle selon la nature, car l'espérance bien fondée du bonheur dont une âme si fidèle à Dieu doit jouir dans le ciel a beaucoup modéré mon chagrin. J'ai reçu avec reconnaissance sa bénédiction. Prions pour le repos de son âme. Si, comme nous le présumons, il n'en a pas besoin, d'autres en profiteront[1]. »

A Turin, les classes des pauvres émurent la charité de M^{me} Barat ; on n'y admettait jusqu'ici que des enfants au-dessus de neuf ans : « Qu'on les reçoive à tout âge, dit la mère générale : les plus petites sont celles que Notre-Seigneur aime le plus ! » Un second établissement appelé le *Soccorso*, rempli de soixante élèves dont la plupart étaient déjà adolescentes, fut dirigé, accepté et bientôt transformé par le Sacré-Cœur. De Turin, la mère générale vint prendre la mer à Gênes ; puis ayant visité Marseille, Aix et Montpellier, elle arriva, le 5 août, à ses maisons de Lyon.

---

[1] A Mme de Gramont. Turin, 7 juillet 1845.

La mère Geoffroy n'y était plus. Devenue plus qu'octogénaire, privée, depuis trois ans, de sa vénérable amie Mme de la Barmondière, ne respirant qu'avec peine, mais toujours plus sainte, elle avait coutume de dire : « Je n'ai plus à faire ici-bas que deux choses : communier et souffrir, souffrir et communier. » Tout Lyon la consultait sur les choses de Dieu. Elle n'en était que plus humble. « Il faut que je sois bien hypocrite, disait-elle, pour que les hommes aient de moi une telle opinion. » — « Toutes nos vertus, ajoutait-elle, ne sont que de la guenille ! Il n'y a que les humbles qui font fortune pour le ciel. » — « Rien ne peut m'égayer, écrivait-elle un jour à la mère Émilie, que la parfaite conformité à la volonté de Dieu. Je le remercie du présent, du passé, de l'avenir. Notre vie devrait être une continuelle action de grâces ! » Telles furent ses dispositions durant sa longue maladie. M. l'abbé de Serres lui donna l'Extrême-Onction ; le cardinal de Bonald la visita et la bénit. Elle mourut le 13 mai 1845, à plus de quatre-vingt-trois ans[1]. Mme Barat la pleura. « Une grande douleur, écrivit-elle, inonde mon âme en ce moment, et rouvre une plaie à peine fermée. Nous avons perdu notre Moïse sur la montagne. » Et dans une lettre adressée à Mme Giraud : « Comme vous avez dû ressentir cette mort de notre digne et sainte mère Geoffroy, vous sa fille chérie et la confidente de son cœur et de sa vie ! . . . Qui donc, ma fille, nous remplacera ces colonnes de la Société ? Ah ! je suis sûre que vous ferez tout ce que vous pourrez pour les faire revivre parmi nous, en vertu et en sainteté[2] ! »

Au milieu d'août, Mme Barat, quittant la Ferrandière, visita Besançon, puis Montet, d'où le noviciat s'était transféré à Kienzheim. Il ne restait plus à Montet que les écoles des pauvres, avec une quarantaine d'élèves pensionnaires que la mère générale encouragea à prier et à se mortifier, pour que le règne de Jésus-Christ s'étendît dans le monde. L'apostolat de la prière était leur grande dévotion. On l'avait organisé par sections, émules de générosité ; et il faut dire ici, par anticipation, de quel prix magnifique elles furent payées de leur zèle peu de temps après.

En 1847, la veille de l'Octave de la fête du sacré Cœur, toutes les sections réunies furent inspirées d'offrir leur communion du lendemain, avec toutes leurs prières et tous leurs sacrifices, à une même intention : celle d'obtenir un apôtre de la dévotion au sacré Cœur de Jésus. Après cette communion, chacune, déjà sûre d'avoir été exaucée, dépeignait à ses compagnes l'apôtre du sacré Cœur tel qu'elle le concevait et venait de le demander : il aurait l'éloquence, l'amour du Pape et de l'Église, le zèle contre l'hérésie, l'auréole de la souffrance et de la persécution. . . . Elles étaient dans ces pensées quand le soir, avant le salut, on vit, contre toute attente, paraître et monter en chaire un jeune ecclésiastique encore inconnu. Il développa les paroles que Notre-Seigneur avait dites à la bienheureuse Marguerite-Marie. Après un début timide, il s'éleva graduellement, et en venant aux promesses qui concernent les prêtres, il confessa que lui n'était pas prêtre encore, qu'il n'était que diacre ; qu'il prêchait en ce jour pour la première fois ; puis se tournant vers Jésus-Christ exposé sur l'autel, il prononça ces paroles avec un accent enflammé : « Seigneur, je m'engage à consacrer ma vie à procurer la gloire de votre Cœur adorable. J'en fais le serment, je serai l'*apôtre du Sacré-Cœur.* » L'auditoire tressaillit : c'était ce qu'on attendait. Au sortir de la chapelle on demanda le nom du nouveau prédicateur à la supérieure, M^me^ Verhulst. Le jeune diacre s'appelait M. Gaspard Mermillod ; à défaut de prêtre, son évêque, M^gr^ Marilley, l'avait envoyé donner l'instruction[1]. On sait le reste. Récemment M^gr^ Mermillod, rappelant dans une maison du Sacré-Cœur en France, les souvenirs de Montet, disait aux pensionnaires : « Vos compagnes ont été exaucées ce jour-là au delà de leurs vœux, puisque le Souverain Pontife Pie IX, en me sacrant évêque à l'époque de la Béatification de la vénérable Marguerite-Marie, voulut bien me donner le titre d'*évêque du Sacré-Cœur*[2]. »

---

[1] *Vie de Mme Geoffroy*, par son neveu. Poitiers, 1854. — Voir aussi ses lettres manuscrites à Mme Giraud, qui sont fort belles.

[2] Rome, à Mme Kerulvay, 26 mai. — A Mme Giraud, 27 mai.

MONSEIGNEUR GASPARD MERMILLOD.

De Montet, la mère Barat se rendit à Kienzheim, où elle arriva le 29 août 1845.

Kienzheim, qu'elle voyait pour la première fois, était bien de nature à enchanter ses regards. Cette maison est assise au milieu d'une vallée qu'arrosent deux petits courants. L'un d'eux, appelé le Torrent, baigne de son eau limpide et murmurante les jardins et les champs possédés par le Sacré-Cœur. Au centre est un petit château, auquel on venait d'adjoindre quelques constructions. De là se déploie un paysage gracieux et grandiose. D'abord, au levant, se déroule une plaine profonde, qui n'a d'autre limite que la ligne bleu foncé tracée à l'horizon par la chaîne des montagnes de la Forêt-Noire ; au couchant, des collines étagées en gradins laissent voir derrière elles le sommet le plus élevé de la chaîne des Alpes. De beaux villages suspendus au penchant des montagnes, des clochers dressant leurs flèches parmi les toits des maisons, des carillons se répondant l'un à l'autre dans la vallée, qui en a pris le nom charmant de « Vallée des Cloches » ; par-dessus tout, d'honnêtes et laborieuses populations, des mœurs chrétiennes, des habitudes simples, une solitude parfaite : tel était Kienzheim, la joie du Sacré-Cœur, et une de ses plus chères espérances dans cette contrée.

---

[1] Note de Mme Augustin. Parmi les élèves alors à Montet, on peut citer Mlles Amélie Siegrist, Louise Siegrist, Lucie Scheffter, C. Weck, Justine Augustin, Ferdinande de Geyer, C. de Lay, S. de Blémur.

[2] Lettres annuelles de Nantes, 1873-1874.

M^me^ Barat demeura huit jours à Kienzheim. On lui montra, dans le jardin, la première chapelle où le divin Époux avait daigné habiter. « Voici donc le petit grain de sénevé qui est devenu un grand arbre, disait-elle aux novices, et vous êtes les oiseaux du ciel qui sont venus s'abriter sous ses branches. Mais les oiseaux du ciel n'aiment pas à rester à terre ; à peine s'ils l'effleurent pour chercher le grain nécessaire à leur subsistance, puis ils reprennent leur essor. Élevons-nous de même au-dessus des affections terrestres, montons à Jésus-Christ et fixons notre demeure dans son Cœur sacré ! » Elle leur fit chaque jour, soit dans des conférences, soit en récréation, de solides entretiens sur leur vocation, les vertus religieuses et le zèle des âmes. « La moisson, leur dit-elle, est immense dans cette province : elle s'annonce fructueuse aussi par delà des frontières. Quel champ s'ouvre devant vous ! Du fond de sa solitude, sainte Thérèse embrassait le monde entier dans le désir de le gagner à Jésus-Christ ; notre cœur ne doit pas être moins vaste que le sien[1]. »

M^me^ Barat reprit sa course par Nancy et Metz ; elle arriva à Conflans le 17 septembre.

Pendant ce long voyage, elle avait constaté non seulement l'agrandissement, mais l'affermissement de sa Société. L'esprit comme la règle était partout le même. Partout aussi, elle avait allumé ce zèle ardent qui lui faisait écrire avant son départ de Rome, à une supérieure : « Ne nous arrêtons plus dans la voie qui fait les saintes religieuses. Livrons-nous enfin au bon plaisir de Dieu et à son amour. Cultivez vos élèves ; éclairez leur piété ; appuyez-la sur la foi et la crainte de Dieu. Il faut un contrepoids à l'amour du plaisir ; et où les enfants doivent-ils le trouver, sinon au Sacré-Cœur ! Faites-en des femmes fortes, attachées à leurs devoirs. Quelle mission ! Combien elle est difficile dans ce siècle ! Ah ! c'est précisément à cause de ces obstacles que nous devons être plus religieuses, plus unies à Notre-Seigneur. Croyez que nous n'obtiendrons que des résultats médiocres, si nous nous contentons de médiocres vertus. Dans ce siècle où le mal ne connaît guère de milieu, pourquoi en connaîtrions-nous pour aimer Jésus-Christ et les âmes qu'il a rachetées de son sang ? Il ne faut rien à demi dans la perfection[2]. »

---

[1] Journal de Kienzheim, 29 août 1845.

[2] A Mme Kerulvay. Rome, 26 mai 1845.

CHAPITRE V.

LE BÉTHANIE DE CONFLANS. — JOIES ET DOULEURS.

1842 - 1847

LE voyageur qui, arrivant d'Orléans à Paris, va franchir la ligne des fortifications, à la hauteur de Vitry, voit s'élever dans le lointain sur la rive droite de la Seine, une grande et haute maison, que son modeste campanile, le chevet de son église, sa triple rangée de fenêtres, ses toits aigus dont les lignes semblent chercher le ciel, font assez reconnaître pour une maison religieuse. C'est le Sacré-Cœur de Conflans, où depuis le printemps de 1842, M^me^ Barat avait transféré et établi le noviciat de la rue Monsieur.

Situé comme son nom l'indique, au confluent de deux rivières, la Seine et la Marne, Conflans voit se dérouler du haut de ses jardins deux aspects très divers. D'un côté se déploie la grande ville, masse confuse, où les flèches des églises percent un nuage éternel de fumée et de brume ; de l'autre, au contraire, s'ouvre un horizon de campagnes tranquilles que relèvent au loin de légères collines. On dirait un poste placé sur une double frontière, entre la vie de prière et la vie de combat, qui sont, en effet, la double vie du Sacré-Cœur.

Conflans n'est pas sans nom dans l'histoire de l'Église. Depuis environ deux siècles, les archevêques de Paris y avaient leur maison de campagne ; M^{gr} de Beaumont avait mérité l'honneur d'y être confiné pour sa courageuse résistance aux ennemis de Dieu ; M^{gr} de Quélen y avait résidé et nous avons raconté comment le même lieu avait été consacré, aux journées de Juillet, par les pieuses angoisses de M^{me} Barat. Plus tard, la charitable mère y avait transféré ses orphelines du choléra. Près de là, le séminaire avait une succursale achetée sous le gouvernement de M. l'abbé Frère, homme d'une grande sainteté, et où les anciens du clergé se souviennent d'avoir fait leurs classes supérieures de lettres et de philosophie : c'est cette dernière maison que M^{me} Barat souhaitait depuis longtemps pour son noviciat. Elle-même racontait que, la première fois qu'elle l'avait visitée, elle avait été frappée à la vue d'une gerbe de blé sculptée sur la porte de la petite salle d'étude, avec cette inscription : *Spes messis in semine !* « Voyez-vous, mes bonnes filles, disait-elle à ce propos, il semblait que Notre-Seigneur vous destinait, vous aussi, à être une semence, de laquelle son Cœur attend une riche récolte[1]. » C'est dans ce temps et de ce lieu que, considérant la rivière sillonnée de bateaux à vapeur, elle dit humblement à Mme de Gramont : « Cela me rappelle le temps où pour la première fois j'arrivai à Paris, par le coche de Joigny, en petit pierrot d'indienne. Je passai devant cette maison. Qui m'aurait dit alors que je l'achèterais un jour, au nom de la Société[2] ? »

Mme Barat l'avait donc achetée. Ce qui l'y attirait d'abord, c'était le calme et la simplicité champêtre qui y régnaient : « Conflans, écrivait-elle, sera le lieu de mon repos. » Et précédemment, à une des maîtresses de l'orphelinat : « Vous habitez Conflans ; je prie le Cœur de Jésus de vous y assister et de vous incliner à profiter de cette délicieuse solitude, pour vous attirer de plus en plus au recueillement et à la vie intérieure. Dites donc maintenant, ma fille, avec le Prophète : Qui me donnera les ailes de la colombe, et je volerai, puis je me reposerai. Mais, hélas ! le temps du repos n'est pas venu pour moi[3]. »

Mme Barat souhaitait, en outre, pour le noviciat, une maison modeste, et dont la pauvreté répondît bien à l'esprit de l'Institut : « Si jamais nous devons prendre une autre maison, écrivait-elle à Mme Eulalie de Bouchaud, ah ! de grâce, qu'il n'y ait que les murs blanchis et les meubles les plus simples. Comprenez-le, ma fille, point de miséricorde sur ce dont nous pouvons nous passer sans souffrir[4]. » Elle disait encore : « Je désire que ce noviciat soit le modèle de tous les autres par la pauvreté, et je vous avoue que c'est beaucoup dans cette vue que je vous ai désirées à Conflans. Notre-Seigneur ne nous bénira que lorsque nous aurons l'amour et l'habitude de cette sainte vertu[5]. »

Certes, les vieux bâtiments du Conflans d'alors ne répondaient que trop à ces vues de la sainte mère. La maison était petite, mal construite et nue ; mais les jardins étaient grands. Ils étaient partagés dans toute leur longueur par une belle allée de marronniers. Sur le penchant de la colline descendait un petit bois dont les détours conduisaient à des oratoires champêtres, des représentations sacrées, des calvaires et des portiques ornés d'inscriptions bibliques. « Vous serez là moins à l'aise qu'à la rue Monsieur, mais plus sainement et plus religieusement, écrivait Mme Barat à la même maîtresse. Et puis, la solitude ! Il est si doux de ne voir que Jésus et ses images ; puis les ouvrages de Dieu, la grande nature ! Ah ! que je voudrais déjà m'y trouver. Mais non, je ne sais ce que je souhaite ; car là, comme ailleurs, les soucis sauront bien m'atteindre. Ne désirons donc que le bon plaisir de notre bon Maître : c'est le seul moyen d'être en paix[1]. »

---

[1] Journal 1850, 16 juillet.

[2] *Doc.* nº 66.

[3] A Mme de Clausel, 26 sept. 1836.

[4] Rome, 22 octobre 1839.

[5] Turin, 15 octobre 1841.

Ce fut le 29 mars 1842 que Mgr Angebault, évêque nommé d'Angers, célébra la messe pour la dernière fois, dans la petite rotonde de la rue Monsieur. Telles furent les paroles qu'il laissa aux novices : « Jésus le bon Pasteur quitte aujourd'hui ce bercail pour en établir un autre. Suivez-le où il ira ! Soyez ses brebis fidèles, ne vous écartez pas pour errer au gré de votre indépendance : la dent du loup vous saisirait. Union, docilité, fidélité, confiance ; c'est la vie du troupeau ; il n'y en a pas de meilleure pour vous[2]. »

Mme Barat donna à la nouvelle maison le nom de *Béthanie*, en souvenir de la bourgade où Marthe et Marie recevaient le Seigneur[3]. Elle se félicita aussi de lui procurer un aumônier selon Dieu, dans la personne de M. l'abbé Delaforest, aujourd'hui curé de Saint-Hilaire de Poitiers : « Combien, écrivait-elle, nous devons remercier Dieu de nous avoir donné M. Delaforest ! Espérons qu'une fois installé chez nous nous le garderons[4]. »

L'installation complète coïncida heureusement avec l'ouverture du mois consacré à la Reine des vierges. Ce jour-là, les novices recueillirent avidement la parole d'un jeune prêtre d'une grande éloquence, dont leur journal ne sait pas encore écrire le nom. C'était M. l'abbé Pie, vicaire général de Chartres. Le futur évêque de Poitiers commençait à épancher, par la prédication, ce fleuve de doctrine qui, depuis lors, n'a cessé de couler si pur dans l'Église de France. Deux jours après, 3 mai, second jour des Rogations, une procession réparatrice parcourut, au chant des prières liturgiques, les jardins de Conflans, qu'avaient profanés, douze ans auparavant, les blasphèmes et les ravages de la révolution de juillet : « C'est une belle prise de possession, écrivait Mme Barat à la supérieure. Vous finirez par goûter beaucoup cette solitude. Puissé-je en jouir avec vous ! » Enfin, le Père de Ravignan vint, par sa grave parole, établir les novices dans l'esprit religieux. « Aujourd'hui, leur disait-il, tous les cœurs sont fermés à Jésus-Christ : mes sœurs ouvrez-lui les vôtres. Jetez-vous tout en lui. » Il disait encore : « Laissez tomber, laissez passer. Jetez dans votre âme un pont, du haut duquel elle voie tranquillement s'écouler le flot des choses humaines sans s'en inquiéter[5]. »

Tel était l'état de Conflans, lorsque, à son retour d'Italie, Mme Barat, encore dans l'anxiété de l'affaire des décrets, y arriva le 20 novembre 1842. On attendait ce retour pour la bénédiction de la première pierre d'une belle chapelle gothique, ce qui se fit solennellement, le 9 décembre, lendemain de l'Immaculée Conception de Marie. A partir de cette époque, elle résida au noviciat, où elle se reposait des contradictions qu'elle rencontrait à Paris; et, à côté de la patience, de l'héroïque mansuétude déployées dans les luttes que nous avons décrites, c'est un autre spectacle, bien admirable aussi, que celui de la bonté calme, souriante, joyeuse, qui, à Conflans, s'épanchait de ce cœur débordant sur toute créature.

---

[1] Rome, 2 avril, 1842.

[2] *Journal du noviciat*, 29 mars 1842, p. 143.

[3] Rome, 25 avril 1842.

[4] Rome, 18 février 1842.

[5] Journal, 20 janvier et 25 juin 1842.

Comme nous l'avons déjà vu à la Villa-Lante, M^me^ Barat aimait la campagne, ses travaux, et elle en tirait d'utiles leçons pour ses filles. Par exemple, au mois de mai de l'année 1843, les novices ayant entrepris d'émonder un certain champ d'avoine où les mauvaises herbes avaient poussé si pressées qu'il en était tout jaune, la mère générale vint se joindre aux travailleuses. Mais bientôt une forte pluie les forçant de rentrer dans la salle commune, la mère Barat en prit occasion de leur apprendre à déraciner les défauts dans le champ de leur âme. Un autre jour, admirant les arbres qui poussaient leur premiers bourgeons : « Dieu leur a dit une fois de croître et de multiplier, et ils obéissent. Il n'y a que nous qui n'obéissons pas à la parole de Dieu. » Un pommier fleuri lui faisait dire aux novices : « Vous devez, comme ces fleurs, être blanches par la pureté, vermeilles par la charité. » Mais elle les avertissait de ne pas se fier à la douceur des premiers rayons du ciel; car, après la première ferveur, vient la gelée de l'épreuve, et seules les âmes qui résistent peuvent porter des fruits[1].

Sa bonté s'étendait à tout ce qui respire : elle aimait les animaux, elle les visitait, elle les protégeait. Son arrivée à Conflans était une sorte de jubilé pour toute la basse-cour : le chien était détaché, la chèvre élargie, les poules visitées, les moutons rendus aux champs; puis souvent tout ce peuple se mettait à faire cortège à la servante de Dieu. Un jour, un bon voisin ayant eu l'attention de renfermer un chien dont les aboiements troublaient le sommeil de M^me^ Barat, celle-ci craignit un moment qu'on ne l'eût mis à mort. Elle voulut voir l'animal pour s'assurer du contraire, et elle sut reconnaître par un gracieux présent l'obligeance du maître qui en avait eu soin[2].

Son zèle s'intéressait aux événements du dehors. Elle aimait les pécheurs, et elle voulait qu'on les aimât pour les convertir. Un jour de carnaval, pensant aux crimes des hommes : « Ah ! dit-elle à ses novices, c'est à vous de dédommager le Cœur blessé de Notre-Seigneur. Vous ferez l'*heure sainte* devant le saint Sacrement; et là, chacune de vous s'acharnera à une âme jusqu'à ce qu'elle l'ait obtenue de Jésus-Christ[3]. » La nouvelle de l'affreuse catastrophe arrivée sur le chemin de fer de Versailles, en 1842, lui arracha ce cri : « Mon Dieu ! on est saisi à la pensée de cette mort cruelle . . . , et l'enfer est bien pis. Puis la mort n'est qu'un moment. Mais l'éternité ! . . . Ah ! comme nous devrions apprécier une vocation qui nous appelle à sauver les âmes de ce malheur ! Serions-nous si lâches si nous y pensions[1] ? » Apprenait-elle quelque faute, quelque infidélité : « Ah ! s'écriait-elle, quel mystère que l'homme ! Et comment Jésus-Christ a-t-il pu nous aimer avec tant de misères ! Sans sa grâce, nous serions pires que les autres. Lorsque je réfléchis à tant d'indifférence, je conçois l'enfer[2]. »

---

[1] *Journal du noviciat*, 16 mai 1843, et *passim*.

[2] Journal, 6 juin 1843, p. 6 et 7.

[3] Journal, 13 février 1843.

On construisait alors, à proximité de Conflans, les fortifications de Paris ; le fort de Charenton avait une garnison, dont le salut intéressait la mère générale. Elle faisait instruire les soldats par les aumôniers, les recevait à la chapelle, et les envoyait faire, sans respect humain, leur première communion à l'église de la paroisse. Plusieurs furent admis à la Confirmation dans la chapelle de Conflans : « Tout s'est bien passé, écrivait à leur sujet M^me^ Barat. Élèves et soldats ont participé aux mêmes grâces, en recevant les mêmes sacrements : la sainte Communion et la Confirmation. Les trente militaires et un capitaine étaient aussi modestes et silencieux que les élèves, tant il est vrai que l'Esprit-Saint, lorsqu'il règne dans les âmes, met tout à l'unisson[3]. » Un déjeuner copieux, une distribution de bons livres et des paroles maternelles les attendaient au retour de ces solennités. — Une fois, elle sauva de la prison, de la mort peut-être, un militaire coupable d'avoir frappé son chef ; elle l'emmena à Paris caché dans sa voiture, et elle obtint sa grâce : « Ma mère, je vous dois la vie ! » lui disait le soldat. La reconnaissance de ces braves gens lui demeura fidèle. On raconte que M^me^ Barat, dans un de ses voyages, se trouvant à stationner dans la gare d'une ville où le même régiment était transféré, ses anciens protégés de Charenton la reconnurent : « C'est la bonne mère de Conflans, » se dirent-ils l'un à l'autre. Ils l'entourent aussitôt, lui font un siége de leurs sacs, la prient de s'y reposer en attendant le train, lui montrent les livres et les chapelets qu'elle leur avait donnés, et écoutent ses pieux conseils, jusqu'à ce que le départ mit fin à cette scène[4].

Si tel était le rayonnement extérieur de la charité de M^me^ Barat, on devine ce qu'en devait être la flamme au foyer même, dans le noviciat. Elle ne se trouvait heureuse qu'au milieu de ses *blanches ;* elle disait que, loin de Conflans, « elle était semblable à la colombe de l'Arche, ne sachant où poser le pied jusqu'à ce qu'elle fût de retour. » Et un autre jour, après une assez longue absence : « Nous avons vu, dit-elle, bien des âmes ferventes, durant notre voyage, mais notre orgueil de mère ne peut admettre que vous puissiez être surpassées par personne. Conflans sera toujours notre île fortunée[5]. »

---

[1] A Mme Eulalie de Bouchaud, 27 mai 1842.
[2] A la même, 17 janvier 1842.
[3] A Mme E. de Gramont, 17 mai 1844.
[4] Tém. de sœur Marie, d'après sœur Agnès, n° 138.
[5] Journal, 15 septembre 1843.

Une fois établie parmi ses novices, M^{me} Barat ne voulait être que la plus humble et la moindre d'entre elles. Elle leur disait : « Mes enfants, je suis venue vous demander l'hospitalité. — L'hospitalité ! ma mère ; mais tout Conflans n'est-il pas à vous ? — Oh ! non, je ne possède rien. Conflans est au noviciat ; or, mes enfants, je n'ai pas le bonheur d'être novice. Ainsi, vous me recevrez. » Un jour, qu'elle arrivait fort souffrante, « Mes enfants, c'est une infirme qui vient vous visiter ; je suis comme un fantôme qui apparaît et disparaît. Si saint Bernard, un si grand homme, s'appelait la chimère de son siècle, combien plus justement puis-je le dire de moi ! Cependant, réjouissons-nous : car nous n'en sommes pas moins les épouses de Jésus-Christ[1]. »

Nous n'avons plus à retracer l'enseignement spirituel de cette grande maîtresse des âmes. Il était tout entier dans ce mot qu'elle leur dit au premier jour de l'an 1843 : « Voulez-vous être saintes ? — Oui, oui ! nous le voulons toutes. — Eh bien, mes filles, donnez tout, et vous aurez tout. »

Tout donner, c'est se vaincre, s'immoler, triompher de la nature. Elle disait de certaines novices : « Ce sont de bonnes enfants. Mais, hélas ! papa, maman ne sont plus là ; et dès lors tout leur manque. Impossible de surmonter cela, malgré la vocation. Nous sommes vraiment dans un siècle de nature. C'est le sensible qui domine. Et que faire, grand Dieu ! avec de tels *cotons*[2] *!* » Elle leur apprenait donc à commencer d'aimer leurs parents sur la terre comme on aime dans le ciel : « Ce qui fait, mes enfants, que le temps du postulat est le plus pénible de tous, c'est que le sacrifice des siens est le plus rude à la nature. Celui-là fait, les autres ne coûtent presque plus. Puis le crucifix est là, qui console de tout. » Même force d'âme était requise pour rompre, au besoin, les liens de fraternité que forme la communauté de vie au noviciat. Un jour, annonçant aux novices que plusieurs de leurs compagnes très aimées allaient partir en obéissance, elle dit : « Nous ferons notre sacrifice gaiement, mes bonnes filles ; nous fêterons ce départ par un repas de famille, comme les martyrs d'autrefois faisaient ensemble le repas libre, avant d'aller au supplice pour le nom de Jésus-Christ[3]. »

Voilà ce que M^{me} Barat appelait *tout donner*. Ce qu'elle appelait *tout avoir*, c'était posséder Jésus, par la vie d'union et l'esprit intérieur, dont elle parlait ainsi : « Depuis le jour où Jésus-Christ, malgré mon indignité, m'a confié la Société, je n'ai cessé de demander pour toutes nos religieuses, outre l'humilité, qui est le fondement de tout, l'esprit intérieur et le zèle des âmes[4]. » Elle répétait souvent : « Soyez des formes de Dieu. Comme les espèces sacramentelles, ne soyez que des apparences; mais que votre substance soit Jésus-Christ lui-même. » Elle demandait à l'amour d'opérer ce miracle, et on l'entendait dire : « La sainteté ne consiste pas à être canonisée, mais à beaucoup aimer Dieu. » Un jour, voyant quelques-unes de ses filles se promener sous un soleil de feu : « Rentrez à l'ombre, leur dit-elle; le seul feu dont je désire que vous soyez brûlées est le feu de l'amour de Dieu. » Puis s'adressant à toutes : « Savez-vous quel est le bois qui doit l'alimenter? » Et quand chacune eut répondu à sa manière : « Aucun bois, leur dit-elle, en citant saint Ignace, n'est plus propre à entretenir le feu de l'amour divin que le bois de la croix[1]. »

---

[1] Journal, 19 mars 1843, 17 mars 1844, 17 septembre 1845.

[2] A Mme Eulalie de Bouchaud, 18 février 1842.

[3] Journal, 6 février 1843.

[1] Journal, 9 mars et 6 juin 1843.

Les conférences solennelles qu'elle faisait, aux veilles de fêtes, étaient parfois enrichies d'images très éloquentes. Un jour, ayant dit que de nos défauts mêmes nous devions nous faire une sorte d'échelle pour monter à Dieu, elle ajouta ce trait : « La veille de son martyre, sainte Perpétue vit en songe une échelle que allait de la terre jusqu'à Dieu; mais il y avait, au bas, un dragon qui la gardait pour empêcher de monter. Perpétue, sans s'effrayer, met hardiment le pied sur la tête du monstre, et s'en fait un premier degré pour s'élever au ciel. Mes filles, faites comme elle, méprisez le serpent; mettez le pied sur sa tête, et vous vous élèverez ainsi victorieusement vers la perfection. » Elle dit une autre fois : « Henri IV reprochait au maréchal de Lesdiguières d'avoir laissé élever par le duc de Savoie le fort des Barreaux qui menaçait la France. — « Je le sais, dit Lesdiguières; mais, Sire, attendez un peu. Je ne l'ai laissé bâtir que pour m'en emparer et en faire un rampart aux États de Votre Majesté. » — Mes chères filles un défaut est un fort que l'ennemi possède contre nous. Il faut nous en rendre maître, en le minant en dessous : c'est par l'humilité que la place sera prise, et nous en ferons hommage à notre roi Jésus[2]. »

Souvent les entretiens de la récréation avaient lieu dans une salle de verdure circulaire, appelée *Salle des Apôtres*. Les novices s'étageaient autour de leur mère, de manière à ce qu'aucune ne fût privée de la voir, car tout parlait dans sa personne. Elle commençait par dire : « Il y a déjà huit jours que je n'ai eu le plaisir de causer avec vous; comme le temps s'écoule rapidement au Sacré-Cœur! Ainsi passera la vie, mais nos bonnes œuvres resteront! » Ces mots étaient l'exorde à des conversations très animées, très gaies; car M^{me} Barat estimait que la joie humaine est un hommage rendu à la bonté de Dieu : « Il faut bien nous habituer à nous réjouir dans le Seigneur, disait l'aimable mère, puisque nous ne ferons pas autre chose pendant l'éternité. Disons des joyeusetés, pourvu que le fond en soit toujours de Notre-Seigneur. » Sa présence était une fête. Les jours de grand congé, on ne pouvait la quitter ; c'était interminable : « Heureusement, disait-elle, que nous avons aujourd'hui la cloche dans notre poche. » Un jour de premiers vœux, elle arrive, pendant la récréation, vers ses nouvelles filles : « Je viens voir les épousées, dit-elle gracieusement. C'est un bien beau jour pour vous, mes bonnes enfants ! Vous n'avez plus rien à attendre ici-bas que la seconde profession, la troisième sera au ciel. . . . Allons ! comme saint Paul, oubliez désormais tout ce qui est par derrière, et dites-vous chaque matin, avec les Pères du désert : « C'est aujourd'hui que je commence[1] ! »

---

[1] Journal, 18 juin 1843, p. 19 et 37.

[2] *Conf. sur les Vertus solides*, 7 février 1843, — « Ascendamus etiam post Christum per vitia et passiones nostras. De vitiis nostris scalam nobis facimus : sic vitia ipsa calcamus. » (Aug. Serm. III *de Ascens.)*

On le comprend : cette direction simple et gaie des novices excluait l'illusion de certaines voies prétendues extraordinaires. Parlant d'une sœur sujette à ces illusions, M^me^ Barat disait : « Elle prétend parfois que Notre-Seigneur lui parle ; nous nous en moquons et la bourrons quelque peu, car c'est pure imagination : nous la mettons ainsi à la raison[2]. » M^me^ Barat, toutefois, ne parlait des vraies faveurs et communications que Dieu fait à quelques âmes, qu'avec une foi respectueuse. Elle écrivait, à la fin de 1839 : « Je ne crois pas que Notre-Seigneur nous confie ces dons extraordinaires : il en trouverait peu, chez nous, d'assez simples et d'assez humbles pour les conduire par cette voie. Je ne la demande pour aucune, car on pourrait en abuser. C'est une perte pourtant; mais je préfère l'humilité : à ce point de vue encore, nous avons de forts motifs de ne nous en départir jamais[3] ! »

Ce sage discernement parut bien dans la conduite d'une sœur dont le nom, devenu célèbre, mérite de trouver place dans cette histoire.

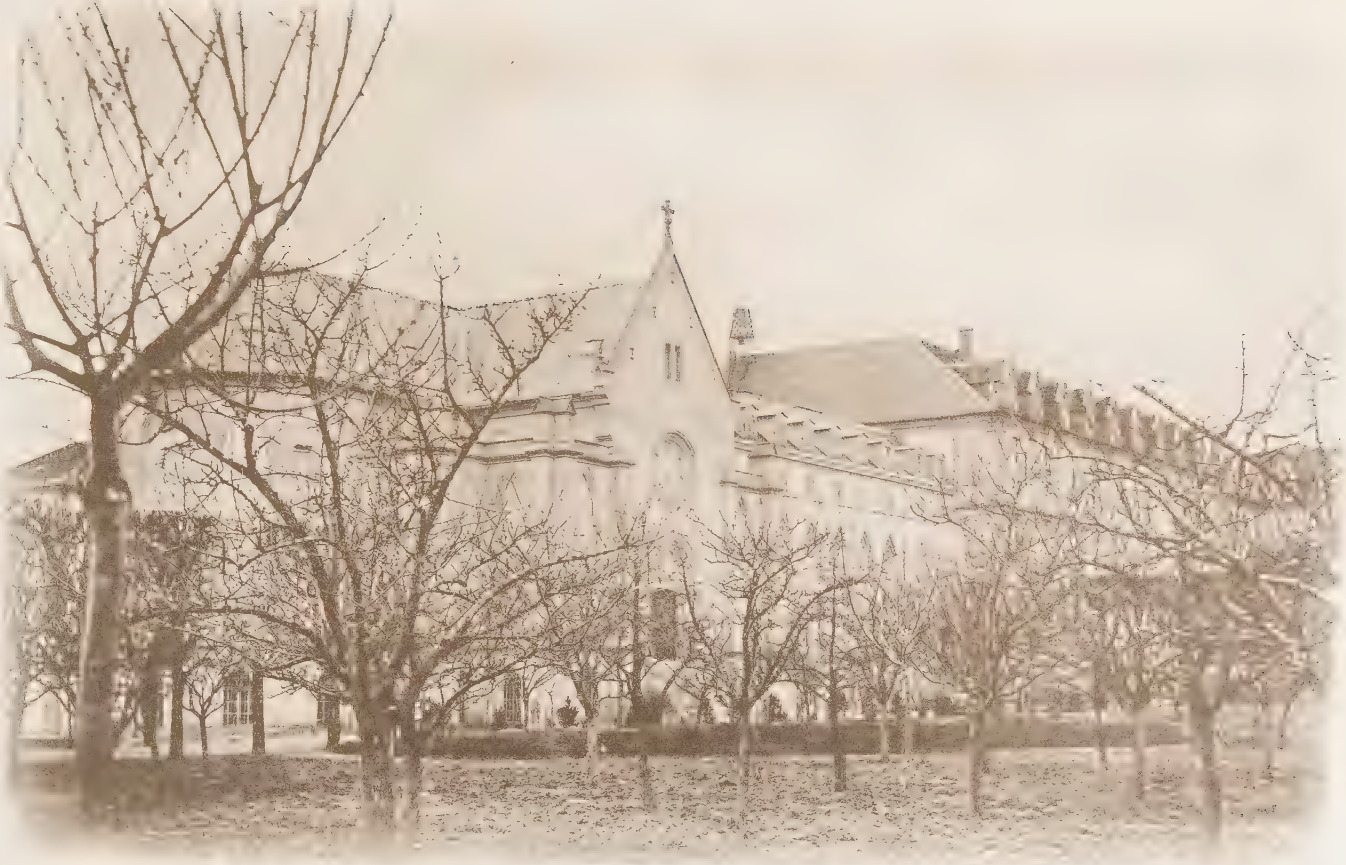
Au mois de juin de l'année 1844, se présenta, à Conflans, une postulante de vingt-deux ans environ, qui arrivait de son village de Mimbaste, près de Dax. Elle s'appelait Marie Lataste. C'était une simple paysanne des Landes, habituée dès l'âge le plus tendre aux travaux de la campagne, élevée dans la piété et dans l'exercice d'une charité traditionnelle en la patrie de saint Vincent de Paul. Elle avait passé par de rudes tentations et des épreuves intérieures qui avaient laissé leur empreinte sur ses traits ; mais, le combat fini, Dieu, s'emparant de cette âme, l'avait envahie de sa lumière et de sa grâce ; et depuis la fin de l'année 1839 Marie Lataste était, avec Jésus-Christ, en communication extraordinaire. Nous n'avons pas ici à nous prononcer sur le caractère des révélations de la sœur Marie Lataste, telles qu'elles ont été publiées depuis. Elles sont d'autant moins de notre sujet, qu'elles ont toutes précédé son entrée au Sacré-Cœur, et que nous ne trouvons nulle part, à cet égard la pensée

---

[1] Journal, 22 avril, 15 et 23 mai 1843.

[2] A Mme du Rousier, Conflans, 10 juin 1853.

[3] Rome, 19 octobre 1839.



London Stereoscopic Co. Photomezzotype

CHAPELLE ET NOVICIAT DE CONFLANS. VUE PRISE DU CÔTÉ DU JARDIN.

bien arrêtée de M^me^ Barat[1]. Elle écrivait seulement à la mère Eugénie de Gramont, le 12 mai 1844 : « Le Père Gagnard m'a parlé d'une postulante sœur, que vous connaissez déjà ; et il a ajouté qu'il croit qu'elle pourra nous convenir, malgré la voie où elle est, et qu'elle a un très bon esprit. » Ce bon esprit rassura sa maîtresse des novices, à qui M^me^ Barat prescrivit de la conduire par le sentier commun de l'obéissance et de l'esprit de sacrifice. Elle y était préparée par ses dispositions, selon qu'elle écrivait dès 1842 : « J'ai faim et soif de souffrances et de tribulations. Viendront-elles? Je n'en sais rien. Si je n'en ai point, ma souffrance sera de ne point souffrir, et mon martyre sera de n'être point martyrisée. » Bientôt Marie Lataste devança toutes ses sœurs sur le chemin de la croix. « Oh ! qu'il fait bon savourer les humiliations ! écrivait-elle pendant son séjour au noviciat ; que le goût en est exquis ! Sans les désirer ni les chercher, Dieu merci, j'en rencontre souvent. Elles sont d'autant plus délicieuses qu'elles sont moins volontaires. »

Au sein de ces épreuves, Conflans devint pour elle un séjour de félicité ; elle écrivait de là : « Qu'il fait bon vivre en communauté, où l'on n'a qu'un cœur et qu'une âme pour aimer Dieu et le servir fidèlement, où l'on a sans cesse de bons exemples sous les yeux, et où l'on entend les paroles de feu qui sortent de la bouche de nos très dignes mères, où enfin tout, jusqu'aux récréations, est propre à allumer et entretenir la ferveur[2] ! » Il arriva aussi qu'à cette école simple, forte et douce, la nature de ses rapports avec Notre-Seigneur se modifia peu à peu ; et lorsque, plus tard, un de ses anciens directeurs l'interrogea sur ce sujet, elle lui fit cette réponse : « Je suis ici dans le lieu du repos et du calme de l'âme, dans le Cœur si bon du Sauveur Jésus. Il me mène par une voie qu'il m'a indiquée, et dont je ne sortirai jamais, je l'espère. Mener une vie humble, cachée, inconnue, ignorée, vivre pour Dieu en Jésus-Christ, voilà ce qui m'est destiné et ce qui me suffit[3].... » Elle s'explique davantage dans la lettre suivante, qui est très digne de remarque : « Notre-Seigneur n'a rien changé de sa bonté à mon égard, bien qu'il ait changé de conduite. Il n'y a dans nos relations plus rien de douteux ni de sensible : la voie par laquelle il me mène est une voie simple et commune, dans laquelle je jouis de la paix la plus profonde[4]. »

---

[1] Voici ce qu'elle écrivait à Mme de Limminghe le 13 février 1863 : « Une ligne sur Marie Lataste : vous avez tort, ma fille, de vous reprocher vos pensées sur son livre ; nous sommes en droit d'examen et de jugement ; et dès que la première autorité n'a pas prononcé, nous pouvons émettre nos appréciations. Sans doute ces révélations sont étonnantes sous quelques rapports.... ; je n'aurais pas osé les livrer au public s'il avait dépendu de moi. Mais, ma fille, laissons le jugement de ces choses extraordinaires à ceux qui ont le droit de prononcer ; et prenons-en, si nous voulons, ce qui peut nous éclairer et nous édifier. Je pense que vous avez reçu la recommandation de ne communiquer ce livre, parmi les nôtres, à aucune de celles dont la piété solide et éclairée ne vous serait pas connue, et dont les imaginations s'enflammeraient aisément. »

[2] A M. le curé de Mimbaste. Conflans, 2 janvier 1845.

[3] Rennes, 21 novembre 1846.

[4] Rennes, 30 avril 1847.

A cette époque, la supérieure du noviciat de Conflans, M^{me} Eulalie de Bouchaud, n'était plus. Depuis longtemps elle traînait une vie dont on désespérait chaque jour davantage. « C'était, dit une de ses novices, comme un de ces cierges bénits, emblèmes de pureté, de foi et de charité, allumés à l'autel, mais qui n'éclairent le sanctuaire qu'en se consumant. » M^{me} Barat le sentait. Elle écrivait, le 3 avril 1844, à la mère Émilie : « Notre si parfaite mère Eulalie de Bouchaud s'en va tout doucement à son éternité. Quel ange de vertu ! Quelle douceur de sainteté elle répand autour d'elle ! Vous comprenez, ma fille, combien cette perfection augmente nos regrets de la perdre. On peut dire qu'elle réunit presque tout ce qu'il est si rare de trouver dans une supérieure et une maîtresse des novices. » M^{me} Barat, craignant que l'air de Conflans ne fût trop vif pour elle, la fit transporter à l'hôtel Biron, d'où elle écrivait : « Notre sainte et parfaite malade est toujours l'objet de mes soins comme de mon affection. Dieu peut encore nous la rendre, mais ce serait un miracle : ce fruit est mûr pour le ciel, et Jésus veut le cueillir[1]. » Il le cueillit, en effet, le matin du 20 avril ; et quelques jours après, M^{me} Barat, encore émue de cette précieuse mort, en écrivait ces lignes à sa sœur Emma : « Un regard vers le ciel peut seul adoucir notre profonde douleur. Votre sainte sœur, qui nous a édifiées jusqu'à ses derniers moments, y jouit avec Dieu d'un bonheur sans fin. Ah ! ma fille, efforçons-nous d'imiter ses vertus, et que bientôt nous puissions mourir comme elle, dans le baiser du Seigneur[2] ! »

Chaque année apportait à M^{me} Barat de pareils deuils. A Bordeaux, elle perdit M^{me} Néline de Warvilliers, la maîtresse du pensionnat, de qui elle écrivait : « Ma pauvre Néline, je ne la verrai donc plus sur cette terre ! Ah ! dites-lui que je la bénis, que je prie pour elle, que je partage ses souffrances, et demandez-lui qu'elle ne m'oublie pas devant Dieu[3]. » A Montet, la nièce du fondateur de l'Ordre, M^{me} Aglaé Varin, déjà mûre à son printemps, disait dans sa longue agonie : « J'étouffe, j'étouffe, eh bien ! si Dieu le veut, oui, oui, j'étoufferai ! » Deux heures avant sa mort, elle dit : « Je vois la sainte Vierge qui me couvre de sa protection. » Le mot *perpétuel*, qu'elle prononça, en renouvelant ses vœux sur son lit de mort, fut le dernier qu'on recueillit sur ses lèvres expirantes. « C'en est donc fait de notre ange, écrivit M^{me} Barat ; le Seigneur a donc voulu la moissonner dans sa fleur. Ce sont les âmes d'élite que l'Époux céleste choisit : adorons ses desseins. Au moins, nous qui restons, travaillons le double, et hâtons-nous de nous sanctifier, afin de mériter le repos à notre tour[4]. » A Pignerol, une autre sainte âme, M^{me} Clara Quirin, supérieure de l'Abbadia, s'était consumée lentement pour Jésus-Christ. Le 8 septembre de l'année 1841, fête de la Nativité de la Vierge Marie, elle aussi naquit à une vie meilleure. « Nos colonnes nous sont enlevées, s'écrie à cette nouvelle la mère générale ; point de découragement toutefois. Ces âmes saintes prieront pour nous, et le Seigneur enverra son Esprit à notre jeunesse[1]. » Mais la mort fauchait pêle-mêle la jeunesse et l'âge mûr. A Conflans même, elle frappa une novice irlandaise, Philomène Henneberry, l'élève et la gloire des sœurs de Roscrea. La jeune fille, expirante, venait de recevoir l'Extrême-Onction, lorsqu'on l'entendit chanter le *Salve*, *Regina;* après quoi elle dit : « Je ne savais pas qu'on pût être si heureuse en un jour comme aujourd'hui[2]. » A Avignon, Mme Nicoud, supérieure de la maison, femme d'un grande mérite, laissait à ses religieuses ces paroles suprêmes : « Je recommande à chacune de s'attacher au devoir de sa vocation religieuse : religieuse apôtre, religieuse victime, quel sublime état[3] ! » Celle qui lui succéda dans la maison d'Avignon, Mme Edmée Lhuillier, l'institutrice de l'œuvre des Enfants de Marie, ne lui survécut que quatre mois. « Quel vide dans cette maison où elle avait déjà fait tant de bien ! écrivit, le 11 octobre 1843, la mère supérieure. Et par qui remplacer cet apôtre? C'en était un dans son genre ; et que d'âmes elle a gagnées par sa vraie piété[4] ! » Enfin le lendemain même de la précieuse mort de Mme de Bouchaud, Mme Antoinette de Gramont, supérieure du Mans, expirait à Paris, dans les bras de Mme Eugénie sa sœur. « Que de pertes, écrivait la mère générale, mais aussi quelles morts calmes, remplies d'espérances ! Oh ! qu'il est doux de mourir au Sacré-Cœur[5] ! »

---

[1] A Mme Emma de Bouchaud, 9 avril 1844.

[2] Paris, 29 avril 1844.

[3] A Mme Buesen. Jette, 24 juillet 1842.

[4] A Mme Emma de Bouchaud. Jette, 23 juillet 1841.

Dans cette même période, Mme Barat voyait tomber les anciens soutiens de sa Société dans l'Église de France. Mgr de Beauregard, évêque d'Orléans, finit ses jours à Poitiers. « Je n'oublie point de prier pour le saint ami que nous venons de perdre, dit Mme Barat. C'est encore un lien de rompu ; mais ces liens se renouent au ciel, et ils nous y attirent[6] ! » Mgr Frayssinous était mort à Rodez, dans le mois de décembre 1841. « Notre digne et saint ami, Mgr d'Hermopolis, est donc au ciel ! écrivit la mère générale[7]. » Enfin, dans le mois de juin 1843, annonçant la mort de Mgr Tharin, évêque de Strasbourg : « Quelle âme ! quel zèle ! Que n'avait-il autant de forces physiques que de désirs du bien ! C'est ainsi que le ciel s'ouvre pour nos amis et nos proches. Ah ! ma fille, travaillons à ce qu'il soit bientôt notre demeure : la terre est si vile, son séjour si amer ! . . . Que nos pensées tendent donc toutes, de même que nos œuvres, vers le but unique que nous désirons. Priez et ayez toujours plus de fidélité et d'amour pour Jésus[8]. »

Il y avait à Conflans, auprès de Mme Barat, une vénérable assistante qui, elle-même près de sa tombe, apportait au noviciat la lumière de son instruction et de son expérience : c'était la mère de Charbonnel. Elle était à *Béthanie*, après la fondatrice, la première représentante de l'esprit du Sacré-Cœur. « Malgré sa cécité, écrivait en ces temps-là la supérieure générale, cette bonne mère si dévouée peut faire encore bien de choses. Ses instructions sont parfaites : ce que je ne pourrais faire, je n'en aurais pas le temps[1]. »

---

[1] A Mme du Rousier, 12 sep. 1841. [2] *Notice circulaire des défuntes*, t. II, p. 285. [3] *Ib.* 21 juin 1843, p. 290. [4] Amiens, 11 oct. 1843. [5] A la mère Dumazeaud, 16 avril 1844. [6] A la mère Grosier, Rome, 26 déc. 1841. [7] A Mme de Gramont, 30 déc. 1841. [8] A Mme Emma de Bouchaud. Conflans, 19 juin 1843.

M^me^ de Charbonnel était donc devenue tout à fait aveugle ; mais son esprit n'avait rien perdu de sa lucidité : « Cette aimable mère, nous écrit une des novices de cette époque, était une encyclopédie vivante, où nous puisions toutes sortes de trésors. Elle avait la passion de la littérature classique, et quand, de sa mémoire ornée et servie par un goût exquis, elle tirait des fragments d'auteurs pour les citer, elle faisait passer en nous ce frémissement que donne l'apparition du beau. — « Il est bien heureux, répétait-elle humblement, que Dieu me laisse l'esprit des autres. C'est seulement par là que, me rendant supportable, je puis attirer quelques âmes au Cœur de Jésus ! » Mais sa plus grande séduction était sa vertu. Cette vertu était chez elle à l'état de printemps. Nous l'avons vue conserver jusque dans sa longue vieillesse la fraîcheur inaltérable de la grâce baptismale, et l'impérissable jeunesse des âmes aimées de Dieu. Son amour pour Jésus-Christ se traduisait dans une naïveté de tendresse qui ne faisait que croître à mesure que l'âge la rapprochait de l'Époux et des noces éternelles. Soit que nous la regardions silencieuse, recueillie, au repos, dans l'oraison, soit que, en cercle autour d'elle, nous fussions suspendues à ses lèvres intarissables, l'écoutant nous raconter les choses d'un autre siècle, avec ce zézaiement du premier âge, qui était l'âge de son âme, nous croyions avoir devant nous la représentation de la vie intérieure et de cette perpétuelle enfance à laquelle fut promis le royaume des cieux. »

Ce qui distinguait les instructions de cette mère, nous apprennent encore les journaux du noviciat, était un attachement délicat, scrupuleux, à l'esprit et aux doctrines de l'Église romaine. Ayant soin d'initier ses filles aux dissidences qui, sur divers points, partageaient encore les catholiques de France, elle les prémunissait contre de brillantes erreurs, les avertissant de s'attacher au Saint-Siège comme au fondement même de l'orthodoxie[2].

Quelquefois aussi, après avoir raconté ses souvenirs de la Terreur, on l'entendait ajouter : « Mes bonnes filles, vous traverserez des épreuves plus dures que celles que j'ai connues. Revêtez-vous d'avance d'énergie pour ce temps-là ; et souvenez-vous alors que vous avez toute puissance sur le Cœur de Jésus-Christ, comme l'épouse sur l'époux : c'est pour cela qu'on nous appelle Dames du Sacré-Cœur[3]. »

---

[1] A Mme Emilie Giraud, 22 août 1846.

[2] Journal de 1851, 12 mai.

[3] Journal de 1845, 17 août.

Auprès de ces voix maternelles, de temps en temps, le Père Varin faisait entendre la sienne. « Jamais, dit le journal, ce saint religieux ne nous parut plus homme de Dieu qu'à cette époque. Nous croyions entendre saint Jean, dans sa vieillesse, exhortant ses disciples à s'aimer les uns les autres. »

Le vénérable fondateur recommandait aux novices de se faire une âme plus vaste que le monde. « Quelle est celle d'entre vous, mes filles, leur demandait-il, qui doit entrer la première dans le ciel ? Je ne sais ; mais ce que je puis vous dire, c'est qu'aussitôt qu'elle y sera, Dieu remplira son âme. Eh bien ! si vous devez être le temple de ce grand Dieu, dilatez-vous donc, vous dirai-je avec l'Apôtre, dilatez-vous[1] ! »

Conséquemment, il leur disait d'aimer Dieu et le prochain, mais d'un amour fort. Une de ses règles était « qu'en toute action il faut que la gloire soit pour Dieu, l'utilité pour le prochain, et la peine pour nous ». — « Pendant toute votre vie, dites-vous : Dieu est bon ! A l'heure de votre mort vous répéterez : Dieu est bon ! et toute l'éternité vous chanterez : Dieu est bon[2] ! » Un autre jour, il terminait l'entretien en disant : « Oh ! quel Maître que Jésus ! Aimons-le donc, mes filles : il fallait une société du Sacré-Cœur pour aimer Jésus ! »

Mais il ne séparait pas le nom de Marie du nom de son adorable Fils : « J'ai connu, disait-il, un bon vieux patriarche qui, tous les jours, se faisait entourer de ses enfants, pour leur parler de leur mère qui était dans le ciel. Je suis aussi un vieux père qui vient au milieu de ses filles pour leur rappeler leur mère ; et quelle mère que Marie[3] ! »

La conclusion de ses discours était toujours la joie et la reconnaissance : « Vous savez, mes filles, que j'approche du terme, qu'incapable de rien dire, je ne suis plus bon qu'à rester dans mon petit coin ; mais j'ai voulu venir encore pour vous répéter : *Gaudete.* » Puis, quelques jours après, il leur faisait cet adieu de l'Apôtre bien-aimé: «Mes chères enfants, aimez-vous les unes les autres, c'est le précepte du Seigneur[4]. »

Cet adieu devait être plus long qu'il ne le prévoyait. Comme avant 1830, l'irréligion préludait à une révolution, et comme alors aussi, les Jésuites avaient l'honneur d'essuyer, dans les journaux, les pamphlets, la tribune et les conseils royaux, les premiers coups de feu. Vaillamment, éloquemment défendue dans les Chambres, soutenue par une courageuse coalition d'évêques, la Société de Jésus était loin de trouver un pareil soutien dans M^{gr} Affre, archevêque de Paris. Plaçant au-dessus du grand intérêt catholique ses ombrages personnels, il se fit, sans le vouloir, le complice du mal, en tracassant les Jésuites, paralysant leur zèle, restreignant leur action, et jetant sur leur personne, à une pareille heure, la défiance et le discrédit dont allaient se prévaloir les ennemis de Dieu. Par suite de ces rigueurs, les Dames du Sacré-Cœur de Paris et de Conflans reçurent la défense de recourir dorénavant au ministère des Pères pour la direction, les retraites, etc., et elles se trouvèrent ainsi privées tout à coup des secours spirituels les plus appropriés à leur Institut.

---

[1] Journal, 2 juillet 1841.

[2] Journal, 2 février 1842, 14 février et 6 juin 1843.

[3] Journal, 22 mai, 14 juillet, 17 septembre 1844.

[4] Journal, 8 et 24 septembre 1844.

C'était la première fois depuis la fondation de la Société, que M^me^ Barat trouvait de telles dispositions dans l'autorité écclésiastique. « Ces entraves, venantt de la part de l'archevêque, m'ont été bien pénibles, note-t-elle dans son journal. On nous ôte les Jésuites pour nos maisons du diocèse de Paris.... Que de peines en seront la suite ! Dieu les connaît, cela suffit. Ce bon père nous châtie ; croyons qu'il nous aime et qu'il veut nous purifier. » Plusieurs visites et démarches de la mère générale auprès de l'archevêque demeurèrent sans fruit. « Je ne puis vous dire, écrivait-elle, le 14 août 1846, à M^me^ de Rozeville, ce que nous avons à souffrir ; mais ne nous plaignons pas, ce serait une lâcheté. Jésus ne reconnaîtra pour ses vraies épouses que celles qui portent ses marques; et comme nous ne pouvons espérer le martyre, il faut y suppléer par celui de l'âme. Je voudrais que toutes nous comprissions cette vérité. Ce n'est pas assez : il faudrait la goûter, l'aimer, la pratiquer. »

A côté de la question des Ordres religieux, se posait, devant les Chambres et l'opinion publique, la question connexe de la liberté d'enseignement. On la contestait aux congrégations. Le 1^er^ de mai 1844, M^me^ Barat disait à ses novices : « Tenez, aujourd'hui même, on m'écrit que l'Université veut nous renverser. Dans leurs projets impies, les méchants se disent : « Mais les Dames du Sacré-« Cœur nous gêneront. » Hélas ! nous, pauvres petites femmes, auxquelles on n'a pas pensé depuis le commencement du monde ! » A quoi elle ajouta en riant : « Mais je ne crains rien du tout ; j'ai pour moi les novices du Sacré-Cœur et la sainte Vierge. Vous serez toutes-puissantes, si vous aimez Jésus et Marie. Aimez-les, mes filles, aimez-les à la folie ; je vous permets celle-là. »

Ajoutons enfin que, de l'autre côté des Alpes, on entendait alors le même frémissement contre le Christ et l'Église. « Je ne saurais vous dire, écrivait M^me^ Barat, ce que nous avons à souffrir de toutes parts. Continuez donc à prier. Partout on réprouve la Société à cause de son nom : on ne veut pas de nous en Allemagne ; on soulève des émeutes à Pise, pour nous empêcher d'y mettre le pied. Vraiment toutes ces menées dénotent la faiblesse des gouvernements qui craignent quelques femmes ! Nous sommes bien des croquemitaines ! Il y a de quoi rire de pitié, et cependant le démon en tire son profit pour empêcher le bien[1]. » Et dans une autre lettre sur le même sujet : « Prions pour que l'ennemi de Jésus soit confondu. C'est vraiment son règne et l'heure des ténèbres ; on ne peut se faire une idée du débordement des passions et des erreurs en tout genre[1]. »

---

[1] A Mme Goold. Paris, 12 mars 1846.

Au sein de ces menaces retentit la nouvelle de la mort de Grégroire XVI. « C'est une perte immense pour la Société, et pour moi en particulier, » relate le journal de M^me^ Barat. Elle écrivait en même temps à M^me^ de Gramont : « Ah ! prions qu'il soit remplacé par Celui qui sera le *grand Pasteur*. Combien le monde en a besoin[2] ! » Bientôt elle put saluer, avec toute l'Église, l'élection de Pie IX. « Ce choix adoucit nos regrets, écrivit-elle le 26 juin, à M^me^ de Limminghe.

SA SAINTETÉ PIE IX. (1846-1878.)

---

[1] A Mme de Limminghe. Conflans, 26 avril 1846.

[2] Conflans, 10 juin 1846.

Espérons que l'Esprit-Saint reposera sur lui dans toute sa plénitude. Les besoins de l'Église sont si grands ! Nous prierons pour l'aider ; nous redoublerons de courage et de fidélité, afin de soutenir et de sauver le plus d'âmes que nous pourrons. » Enfin quelques jours après : « Quelles actions de grâces nous avons à rendre au Seigneur de nous avoir donné dans l'auguste personne de Pie IX, un si digne successeur de saint Pierre ! Tout le monde s'accorde à trouver son élection miraculeuse, et dans ce siècle de fer, c'est un grand secours que Jésus nous envoie[1]. »

M^me^ Barat s'empressa de faire porter à Pie IX ses félicitations sur son avènement au trône pontifical. Elle en reçut un Bref où le Pape disait : « Que vous et toutes vos sœurs ne cessent d'adresser au Dieu très clément les plus ferventes prières, pour qu'il daigne nous donner la plénitude de ses lumières et son puissant secours, afin que notre faiblesse suffise aux graves devoirs du suprême Pontificat, au milieu de tant de maux qui affligent l'Église. Nous le prierons aussi qu'il vous rende toujours plus agréable au Cœur de Jésus-Christ, notre aimable Rédempteur. Et, comme nous n'avons rien de plus à cœur que l'éducation chrétienne de la jeunesse, nous ne cesserons de regarder avec bienveillance un Institut qui s'applique à une fin si haute et si utile[2]. »

Fidèle à cette mission, le Sacré-Cœur continuait d'envoyer ses colonies par tous les royaumes de l'Europe. M^{me} Barat avait dit, en fondant Perpignan : « Ce nous sera une porte ouverte sur l'Espagne. » En effet, M^{lles} Serra, élèves de cette maison, étant devenues religieuses dans la Société, travaillèrent à l'établir dans la Catalogne, leur patrie. Un capucin, le Père Font, leur avait dit naguère : « Vous trouverez au Sacré-Cœur les moyens de parvenir à la vie parfaite où vous aspirez. La supérieure est une sainte, et l'opinion générale est qu'elle sera un jour placée sur les autels.

Auprès de Barcelone, dans le village de Sarria, s'étendait une propriété admirablement située, avec une belle vue, un air tempéré, et des jardins plantés de bosquets d'orangers. Grâce à la diligence de M^{me} Serra et à la bienveillance de M. de Lesseps, alors consul en Espagne, le Sacré-Cœur

MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE SARRIA PRÈS BARCELONE.

---

[1] Conflans, 26 juin et 2 juillet.

[2] Voir *Lettres circulaires*, t. III. 37^e^ lettre, p. 17. Rome, 9 sept. 1846.

l'acheta. M^me^ Kerulvay supérieure de Perpignan, s'y rendit définitivement au commencement de l'année 1845, et M^me^ Barat se réjouit de voir le Sacré-Cœur implanté dans le sol où sainte Thérèse avait fait fleurir le Carmel.

En France, la mère générale, accédant aux désirs de M^gr^ Dupont, archevêque de Bourges, vint elle-même deux fois, en 1844 et 1846, préparer dans cette ville un établissement. Une grande maison fut bâtie dans un faubourg, au sein d'une large campagne, sur un plateau dominant les plaines du Berry. La mère Thérèse Maillucheau y arriva le 15 mars 1846, avec deux religieuses. « Venez, mes chères filles, leur dit l'archevêque en les recevant chez lui, vous serez la bénédiction de ma maison et de mon diocèse. » M^me^ Barat eût souhaité que les constructions fussent moins monumentales ; mais la volonté de M^gr^ Dupont fut une loi pour elle, et elle écrivit : « Accordez à Monseigneur l'augmentation qu'il demande. Nous prierons et nous mériterons par notre fidélité, que cette maison se remplisse d'âmes à gagner au Cœur de Jésus. »

A Rennes ce fut aussi à la demande de l'évêque, M^gr^ Brossais-Saint-Marc, et sur l'initiative de M. l'abbé Carron, que le Sacré-Cœur s'établit, en 1846, dans une modeste maison entourée de jardins : on l'appelait Bégasson. Une des premières sœurs qu'on y envoya fut Marie Lataste. Elle écrivait de là : « Mon cœur est heureux ; il ne désire rien que ce qu'il possède. Je trouve le bonheur au pied de la croix et dans le Cœur adorable de Jésus. Je suis heureuse, et mon bonheur est celui de toute âme qui vit en religion... Tout le reste ne m'est rien[1]. »

GRENOBLE. MONFLEURY, ANCIENNE RÉSIDENCE DU DAUPHIN DU VIENNOIS.

Cependant la Société avait peine à se consoler d'avoir quitté Grenoble. Depuis son départ de Sainte-Marie-d'en-Haut, le plus grand pensionnat de la ville était tenu par une fraction des Dames de Saint-Pierre, qui ne s'était pas encore ralliée au Sacré-Cœur. En 1846, leur supérieure, Mme Alexandrine Guillambeau, sollicita la réunion, qui fut enfin conclue. Mme Barat écrivit à cette occasion : « Nous avons accepté, étant persuadée que notre chère Louise de Bourcet a elle-même négocié cette affaire dans le ciel : elle la désirait tant ! » La maison de ces dames cédée au Sacré-Cœur était celle de Montfleury, reste de l'antique château des comtes de Dauphiné, et d'un ancien couvent de religieuses dominicaines, fondé par Humbert II. Assis sur un contrefort du mont Saint-Eynard, plongeant de là d'un côté sur la ville et de l'autre sur la vallée de l'Isère, enveloppé d'un vaste rideau de montagnes alpestres, Monfleury est un des sites les plus magnifiques de la Société, et il eût pu consoler de la perte de Sainte-Marie, si la grandeur des lieux pouvait entrer en balance avec la religion des souvenirs. On en prit possession le 19 septembre 1846. C'était en ce même jour, presque à la même heure, qu'une montagne voisine, celle de la Salette, recevait la visite de la Mère des douleurs, et devenait ainsi célèbre dans le monde entier.

---

[1] *Œuvres de Marie Lataste*, t. I^er^, lettres 58 et 59, 2^e^ édition.

Une fondation éloignée, celle de Graz en Styrie, fut due, dans le même temps, à la persévérance de Mgr Zærgerle, prince évêque de cette ville, et à la munificence d'une noble chrétienne, Mlle Mœstl, qui entra elle-même momentanément au postulat de Lemberg, dans le seul but de favoriser cette fondation. Mme Béatrix Schneider, une grande et belle âme, fut donnée pour supérieure à cet établissement qui recueillit dans le pays l'héritage de vénération qu'y avait laissée la mémoire du Père de Tournély.

Nous ne ferons que mentionner l'appel que le Sacré-Cœur recevait de la Syrie, de l'extrême Orient, de Tunis, et même de l'Indo-Chine, où le vicaire apostolique d'Ava et de Pegu présentait aux religieuses l'appât du martyre. « Ah ! si j'avais votre âge ! » disait Mme Barat à ses jeunes novices, en leur lisant cette demande. Et une autre fois, considérant leur petit nombre : « Mon Dieu, que vous êtes petites ! Du moins ayez de grandes âmes. Si nous étions ce que nous devons être, Notre-Seigneur ferait des merveilles en nous. Il suffirait d'en envoyer une à chaque partie du monde pour la convertir[1]. »

Le 22 juillet 1846, Mme Barat quitta la maison du noviciat pour habiter Paris. Mais bientôt elle fut rappelée momentanément dans sa famille de Conflans, par un événement qui mit dans un grand jour la tendresse comme la sainteté de la servante de Dieu.

Dans ce même mois de juillet 1847, une jeune novice, Mme de Monestrol, s'étant à plusieurs reprises contusionné la tête, il s'en était suivi une lésion et bientôt un abcès au cerveau. Au mois de septembre la maladie fut reconnue mortelle. En présence des effroyables douleurs de la malade, que trois personnes pouvaient à peine retenir sur son lit, les docteurs Maisonneuve et Cruveilhier ne virent plus d'autre remède que la cruelle et douteuse opération du trépan. Les novices, espérant peu du côté de la terre, commencèrent une neuvaine à sainte Philomène, une des patronnes de Conflans. C'est au milieu de cette crise que, le vendredi 11 septembre, la mère générale arriva de Paris. Elle se rendit aussitôt auprès de sa chère novice. Elle l'avertit d'abord de se confesser et de communier, et elle reçut ses vœux ; puis elle lui parla d'un remède violent qu'il lui faudrait supporter. « Après cela, raconte la malade elle-même, je vis notre révérende mère se lever et s'approcher de moi. Elle me fit une croix sur le front. Son angoisse était visible. Elle semblait prier ! Ma tête, qui était en feu, reposait sur sa main. A ce contact, je sentis comme l'effusion d'une eau bouillante qui se serait répandue en moi. Ce fut instantané; j'étais bouleversée : une action puissante agissait dans mon être. » M^me^ de Monestrol atteste qu'en ce moment elle se sentit guérie. Sa tête était dégagée. Elle put se confesser d'un esprit très libre ; après quoi M^me^ Barat vint la voir de nouveau avant la communion : « Voici deux voies, ma fille, lui dit-elle solennellement : le ciel ou la terre ; choisissez ! — Je ne connais pas d'autre voie, répondit la novice, que celle de la volonté de Dieu. » A ces mots M^me^ Barat fut inspirée de lui dire : « L'Amérique ou le ciel ! — Eh bien ! ma mère, l'Amérique ! ce sera le chemin qui me conduira au ciel. » On lui appliqua les reliques de sainte Philomène. Elle prononça ses vœux et reçut Notre-Seigneur. « Quand j'eus communié, rapporte-t-elle encore, la paralysie du côté gauche cessa, je pus joindre les mains, toutes mes douleurs disparurent, la sensibilité revint dans tous mes membres ; mes yeux, naguère sans lumière, distinguèrent la campagne, que l'on voit de ma fenêtre ; ma tête était rafraîchie ; mon front seul conservait une pesanteur semblable à celle que l'on éprouve à la suite d'une forte migraine. » La novice s'endormit. Après une nuit remplie par un sommeil tranquille, elle ne se réveilla qu'au son de l'*Angelus*. Le docteur Maisonneuve, étant venu ce matin-là, n'en put croire ses yeux : « Madame, c'est un miracle, répéta-t-il à la mère générale d'une voix très agitée. Je suis heureux de constater un fait semblable. Ce sont de ces impressions qui ne s'effacent jamais. » Le docteur Cruveilhier exprima le même sentiment : « Ce n'est plus la même personne qu'hier, s'écria-t-il. Remercions Dieu ensemble. »

---

[1] Journal, 25 août et 6 oct. 1844.

Le même jour, la révérende mère, avant de repartir pour Paris, vint faire ses adieux à sa ressuscitée. « Ma fille, lui dit-elle, vous avez contracté de grandes dettes envers Dieu. Je ne connais qu'une monnaie avec laquelle vous pouvez en payer à Notre-Seigneur une petite partie : c'est un dévouement sans bornes à son Cœur et à sa croix. » Elle la bénit, et, la dernière pesanteur de tête disparaissant sous cette bénédiction, M^me^ de Monestrol « se retrouva, ainsi qu'elle le témoigne, mille fois plus fraîche et légère qu'avant d'être malade ». La vénérable mère ne manqua pas d'en reporter tout l'honneur à Dieu seul ; mais les témoins de ce fait et toute la Société ne séparèrent pas dans leur reconnaissance les noms de Jésus-Christ, de sainte Philomène et de la mère Barat.[1]

Cependant la mère générale était venue à Paris travailler, comme elle le disait, au « renouvellement de la rue de Varenne ».

Depuis quelques années, ce pensionnat de Paris avait attiré sur lui la critique d'une certaine fraction de l'opinion. L'aspect de cette grande maison, la qualité de la plupart des pensionnaires, la fortune de quelques-unes accréditaient sans cause une réputation de grandeur mondaine, qui faisait le gémissement de l'humble mère Barat : « Nous sommes trop sur le chandelier, écrivait-elle dès 1844. Nos ennemis si nombreux y trouvent un aliment à leur animosité. Nous avons donc besoin de nous faire oublier, en évitant tout ce qui pourrait donner prise contre nous[2]. » Elle en était même venue, par humilité, à regretter l'acquisition de l'hôtel Biron : « Hélas ! nous y fûmes forcées, écrivait-elle en 1846; et n'ayant pu en enlever toutes les beautés, cette demeure nous fit cette fausse réputation. On ne nous tint aucun compte de nos modestes cellules et de nos appartements intérieurs si simples. Dès lors, on nous critiqua, et combien de sujets nous perdons tous les jours sur cette réputation ! Simplicité et pauvreté : c'est seulement en imitant ces vertus du Cœur si simple et si pauvre de Jésus que nous attirerons sur nous ses bénédictions[3]. » Quelques personnes eussent volontiers rendu Mme de Gramont responsable de la réputation faite à son pensionnat. « C'est une vraie calomnie, écrivait Mme Barat. Si je connaissais une supérieure qui eût l'esprit du monde, je ne la laisserais pas à la tête d'une maison, je l'en ôterais sur-le-champ. Personne de plus religieux que Mme de Gramont. Elle a si peu d'idées de sa naissance que jamais elle n'en ouvre la bouche. Elle est pauvre pour tout ce qui la concerne, même sévère pour elle. Personne qui favorise autant les pauvres qu'elle, et qui se sacrifie davantage pour eux[4]. . . . »

Non contente de défendre ainsi Mme de Gramont contre ses détracteurs, la mère Barat la consolait, la fortifiait elle-même, entrait dans ses peines, en cherchait le remède, et avec quelle bonté ! « Que je souffre de vos soucis ! lui faisait-elle savoir ; c'est ma pensée habituelle et mon réveil-matin[5]. »

Mais il faut bien le dire : depuis le dissentiment des dernières années, Mme de Gramont n'avait plus avec sa mère générale la même ouverture. « Pourquoi, si vous avez quelque chose qui vous peine, lui demandait celle-ci, garder tout en silence et me taire vos ennuis? Je serais si heureuse de m'entendre avec vous, pour tâcher de perfectionner la mission que le Cœur de Jésus vous a confiée, et qu'il est bien difficile que vous souteniez seule! Ce n'est pas en nous séparant que nous réussirons, mais c'est en nous resserrant au contraire de plus en plus[1]. » De même, deux jours après : « Je suis obligée de vous contrarier quelquefois. Notre-Seigneur permet que vous n'ayez pas toujours les mêmes vues pour le bien; mais croyez-le, chère petite mère, je ne vous en aime pas moins, et je puis dire que mes autres croix seraient peu de chose et s'adouciraient beaucoup, si vous étiez heureuse et à l'aise avec moi. Je prie depuis longtemps le divin Cœur de Jésus de vous le mettre dans l'âme. Alors nous serons plus fortes pour porter nos croix, parce que nous les partagerons[2]. »

---

[1] Voir *Relation circulaire*, avec la note très remarquable du docteur Maisonneuve, 25 novembre 1846, et le rapport circonstancié du docteur Ramon, médecin de Conflans.

[2] A M. le marquis de Nicolay, 18 novembre 1844. [3] A la mère de la Croix. Conflans, 20 février 1846.

[4] A Mme du Rousier. Paris, 15 mars 1844 et 24 décembre 1846.

[5] Rome, 28 mars 1845.

Le séjour de Mme Barat dans la maison de Paris devait enfin remédier à cet état de choses. Prudemment, elle n'eut garde de s'imposer comme supérieure. Renvoyant, au contraire, toutes les officières et les moindres sœurs à Mme de Gramont : « C'est d'elle seule, disait-elle, qu'il faut prendre les ordres. Vous ne gagneriez rien, mes bonnes filles, à vous adresser à moi, qui suis moins indulgente. Cette bonne mère de Gramont, c'est le *refugium peccatorum*[3] *!* » En peu de temps Mme Barat eut gagné tous les cœurs. « Tout ce mois d'août, note-t-elle dans le petit journal qu'elle faisait à cette époque, s'est passé à préparer ma visite rue de Varenne. Toutes ont montré un très bon vouloir de se renouveler. »

Mais cette rénovation ne devait pas s'achever sans qu'il en coûtât cher à son affection. Elle disait, dans les mêmes notes : « Cette visite a commencé sous les auspices de la croix. » Une épidémie de rougeole ravageait le pensionnat; plusieurs enfants moururent. Mme de Gramont se multipliait auprès de ses malades, les veillant nuit et jour. Ces fatigues aggravèrent une lésion au cœur, qui se manifesta par d'effrayants symptômes, dans la nuit du 25 au 26 septembre. Elle se traîna encore jusqu'au 1er octobre. Ce jour-là, elle prit sa chambre pour n'en plus sortir : « Ma carrière est finie, » déclara-t-elle aussitôt. Cette carrière si noble, mais si diverse, si troublée, si malheureuse sur sa fin, allait se terminer, se purifier, se couronner par une très belle mort, digne du Sacré-Cœur.

L'inaltérable tendresse de Mme Barat pour cette fille chérie redoubla à cette heure. Témoin de son courage dans ses suffocations, on l'entendait s'écrier : « Ah! je savais bien qu'elle était vertueuse, mais j'ignorais à quel point! » La malade voulut faire sa confession générale ; on lui donna l'Extrême-Onction dans la nuit du 10 décembre. En paix avec Dieu, elle demanda alors publiquement pardon à la mère générale et à la Société, avec l'humilité et la tendresse filiale des jours d'autrefois.

---

[1] Conflans, 3 novembre 1845.

[2] Conflans, 5 novembre 1845. — *Ib.*, 28 août 1846.

[3] Tém. de la sœur Beauve. *Doc.* n° 46, p. 25.

« Ah ! disait-elle, en songeant aux douloureuses affaires des dernières années, toutes ces peines m'ont tuée ! » M^me^ Barat, à genoux auprès de son fauteuil dévorait ses sanglots. Sentant venir l'agonie, M^me^ de Gramont demanda encore à la sainte mère de lui donner son pardon et sa bénédiction. M^me^ Barat l'embrassa, en l'arrosant de ses larmes. « Maintenant je suis prête, répéta la mourante. Mon Dieu, je vous attends : que tardez-vous encore ? Venez me délivrer ! Le samedi, 19 décembre, fut le jour de cette délivrance. Avant d'expirer, elle dit à plusieurs reprises : « Je veux tout ce que Dieu veut ! » Moins de cinq minutes après, l'âme s'était envolée. La mère générale s'approcha et lui ferma les yeux.

Cette mort fut un deuil public dans la ville de Paris et dans la Société, qui perdait en elle une puissante tête. « J'en souffrirai longtemps, écrivait M^me^ Barat. Quel bien elle aurait pu ajouter à celui qu'elle a fait déjà ! Seuls, l'espoir de son bonheur et la mémoire de ses vertus peuvent adoucir mes regrets. Puis nous serons bientôt nous-mêmes au même terme. Encourageons-nous donc à souffrir : le ciel en est le prix[1]. »

M^me^ Barat prit elle-même, avec le titre de supérieure, la direction de toute la maison de Paris. Grâce à cette mesure, toute division disparut ; l'union était consommée, l'orage était dissipé : il n'y avait plus maintenant un seul nuage dans le ciel.

Jamais, d'ailleurs, il n'avait été plus nécessaire de resserrer ses rangs qu'à cette heure où grondaient partout de sourdes menaces contre la Société. Mais M^me^ Barat était rassurée : sa virginale armée, compacte et en bon ordre, pouvait maintenant tout braver, comme elle l'écrivait : « En dehors, que de peines, de contradictions, de persécutions même ! Je ne perdrai pas courage : tant que l'union, l'attachement et la confiance mutuelle subsisteront entre nous, rien ne saura nous ébranler. Oh ! que l'ennemi de Jésus serait satisfait s'il pouvait atteindre ce but ! Ne pouvant y réussir, voici qu'il remue tout l'univers contre nous. C'est un fait dont l'histoire de la Société fera foi, lorsque nous pourrons l'écrire[2]. »

---

[1] A Mme de Rozeville, 23 décembre 1846.— A la mère Dumazeaud, 28 janvier 1847.

[2] A Mme Granon. Conflans, 23 avril 1846.

LIVRE X

LA PERSÉCUTION ET SES FRUITS

LIVRE X.

CHAPITRE PREMIER.

PROSCRIPTION DU SACRÉ-CŒUR DANS LE PIÉMONT.
RÉVOLUTION EN FRANCE ET PÉRILS A ROME.
VISITES DE LA MÈRE GÉNÉRALE. — MORT DU PÈRE VARIN.

1847 - 1850.

AVANT d'entrer dans le récit d'une nouvelle révolution, les chrétiens que décourageraient le spectacle de ces secousses sans cesse renouvelées de la patrie terrestre, observeront utilement que notre Sauveur lui-même a passé les années de sa vie en ce monde dans un pays en proie aux déchirements des factions, occupé par l'ennemi, et déjà visiblement sur le penchant de sa ruine. En plaçant le berceau de sa divine religion à côté de cette tombe de la nation infidèle, le Seigneur nous a montré que le salut de ses saints n'est pas subordonné à la condition des bonheurs publics ; et s'il faut, comme Lui, pleurer sur la cité qui a méconnu le jour de sa visite, il faut, comme Lui aussi, ne pas se fatiguer de redire aux âmes immortelles : *Levez les yeux, voici que votre délivrance est proche !*

Au premier bruit de l'orage qu'elle entendait gronder d'un bout de l'Europe à l'autre, le cri de Mme Barat fut celui de sainte Thérèse : « A l'oraison, mes chères sœurs, à l'oraison ! » — « L'enfer se soulève partout, écrivait-elle de Conflans, le 26 octobre 1846. Ne nous lassons pas de prier. Jamais l'Église, la Société, les âmes n'ont eu plus besoin de ce secours de Jésus-Christ ; et Il ne l'accorde qu'aux âmes intérieures et fidèles. Ah ! demandez instamment que le bon Maître me rende telle, et je ne désirerai plus rien. » Elle écrivait encore : « Priez pour que le divin Cœur me donne son Esprit, car nous sommes bien près de la persécution ; mais cette parole de Notre Sauveur et Maître me remplit de confiance : *Ne craignez rien, j'ai vaincu le monde !* Puis cet autre passage : *Vous serez persécutés à cause de mon nom*, ne nous regarde-t-il pas ? Il est certain que ce doux nom du Cœur de Jésus nous vaut la haine de plusieurs[1]. »

On sait quels bouleversements justifièrent les craintes de M^{me} Barat. Ce n'est pas ici le lieu de refaire un tableau qui est dans toutes les mémoires ; mais il peut être salutaire de voir les événements qui nous ont tant émus, appréciés par un tel juge, et envisagés de haut par le regard d'une sainte.

La religion avait devant elle deux ennemis. D'une part, les gouvernements lui déclaraient la guerre, au nom d'un libéralisme contre les excès duquel ils croyaient aveuglément se protéger eux-mêmes, en lui abandonnant l'Église comme une proie. D'autre part, la démagogie attaquait à la fois et l'Église et l'État, au nom d'un radicalisme qui déjà légitimait, dans des livres fameux, « les scélérats grandioses et les affreux petits rhéteurs de 93. » En présence de ces monstrueuses aberrations, et dans le dessein de prévenir le retour de pareilles horreurs, Pie IX voulant montrer, par un généreux exemple, en quelle sage mesure et sur quelles bases pratiques il entendait l'accord de l'autorité et de la liberté, prit l'initiative de réformes politiques et administratives qui rendirent son nom justement populaire. Il fut acclamé universellement, ce fut l'heure de l'*hosanna;* et un moment on se crut à la veille de ce règne de paix et de charité dont l'espoir, toujours déçu par la faute des hommes, se poursuit à travers nos discordes et nos douleurs sans cesse renaissantes.

M^{me} Barat unit d'abord sa voix à ce concert, mais non sans y mêler une note tremblante : « Combien je vous remercie des détails que vous me donnez sur le très saint Père ! écrivait-elle, le 16 juin 1847, à une de ses filles de Rome. Que je serais heureuse de le voir de près, et d'aspirer à une bénédiction de vive voix ! Je prie souvent pour Sa Sainteté. Je crois qu'au milieu de ses triomphes se trouvent de fortes épines ! Daigne le Cœur de Jésus nous le conserver ! »

On sait quelles ingratitudes répondirent aux bienfaits du généreux Pontife, et quel piège cachaient les ovations populaires qu'on lui décernait. Dans les derniers mois de 1847, la révolution dressait sa tête menaçante dans le plus grand nombre des États de l'Europe ; au commencement de 1848, elle triomphait partout ; et partout, sauf en France, elle frappait le Sacré-Cœur.

En Suisse, la Société perdit sa maison de Montet, si chère à M^{me} Barat. Le radicalisme protestant ayant remporté sur l'alliance catholique, appelée le *Sunderbund*, une honteuse victoire, signala aussitôt son facile triomphe par l'expulsion violente des religieux et des religieuses ; en demandant, comme toujours, à la spoliation de lui escompter le prix de ses exploits. « Je ne sais quel pressentiment, disait plus tard M^me^ Barat, m'a fait désirer que nos sœurs de Montet prissent des mesures de prudence. Elles se dispersèrent à temps, ainsi que leurs élèves. »

---

[1] A Mme du Rousier. Paris, 5 janvier 1847. — *Id.*, 23 déc. 1846.

Ce fut à la fin d'octobre 1847 que s'acheva cette dispersion des dernières religieuses, dont déjà le plus grand nombre avait été dirigé vers la maison de Kienzheim. « Il nous a fallu le courage de la religion, dit le journal de cette maison, pour abandonner notre aimable retraite. Les chants de Sion ne retentiront donc plus dans ce petit enclos qui va retomber en des mains étrangères ? Les autels ne verront plus de fidèles adoratrices s'entretenir cœur à cœur avec le divin Maître. Nous n'entendrons plus retentir sa douce voix, loin des bruits de la terre. Les oratoires semés dans cette pieuse solitude vont être abandonnés. Et quels souvenirs que ceux que nous emportons de Notre-Dame-de-Manrèse, de Notre-Dame-des-Ermites, de cette Thébaïde où, aux beaux jours de l'été, nous avions sous les yeux les grandeurs de la nature dans le silence du désert ! »

A quelques semaines de là, le 27 novembre, M^me^ Barat mandait à la mère Trincano que tout était consommé : « Ma chère fille, il n'y a plus de Sacré-Cœur à Montet. Cette contrée, Fribourg en tête, est envahie par les radicaux ; les Jésuites sont en fuite, nos dames dispersées dans nos diverses maisons. Cependant la mère Klosen et les domestiques gardent encore notre demeure. Mais nous craignons le pillage, qui a déjà commencé dans le voisinage de Fribourg. Priez pour cette pauvre Suisse et pour Montet. Il est bien douteux que nous puissions y retourner. . . . Oh ! que de croix en ce monde ! les méchants ont le dessus. Dieu le permet pour nous éprouver ; mais ce Paradis est bien court pour eux, puisqu'il se borne à un instant. L'éternité sera pour les bons : cette pensée nous console de tous nos revers. »

La mère Annette Klosen, économe de la maison, dut se retirer enfin, dans le courant de mars 1848. Elle ne pouvait se résoudre à abandonner « ce paradis de Montet », comme l'avait nommé M^me^ Barat.

La première chose qui provoquait cette haine de l'impie contre le Sacré-Cœur était donc son nom même. « C'est une gloire pour nous, écrivait M^me^ Barat, mais le diable s'en sert pour nous empêcher de faire le bien. Il le traverse de tout côté, à tort et à travers[1]. » L'enfer, sentant d'instinct que le Cœur de Jésus était la grande force de l'Église contre lui, s'en prenait à la Société qui en portait le signe : c'est tout d'abord au drapeau que s'attaque l'ennemi.

Une autre cause de haine était l'affinité existante entre le Sacré-Cœur et la Compagnie de Jésus. « Le roi de Prusse ne veut pas de nous dans ses États, mandait M^me^ Barat, dès la fin de l'année 1845. On lui a dit que nous étions des *Jésuitesses*, que nous avions des mystères, et qu'il fallait se défier de nous. . . . A Florence on a fait à peu près la même réponse : « Ce sont des Jésuitesses ! » M^me^ Barat ajoutait, faisant allusion à la situation de ses maisons de Paris : « Notre position est étrange ! Nous partageons les proscriptions de la fameuse Société de Jésus, et nous ne pouvons jouir des secours que nous devrions espérer d'eux, puisque nous sommes persécutées à leur sujet. Heureusement, nous avons le Cœur de Jésus pour soutien. . . . Tenons-nous bien serrées à ce divin Cœur par celui de Marie, et nous résisterons à tout[1]. »

---

[1] A Mme E. Croft. Paris, 18 décembre 1847.

En Italie, ce nom de Jésuite venait d'être voué à l'exécration par le libelle diffamatoire d'un idéologue ambitieux, Vincent Gioberti, dont l'orgueil avait vu, dans l'ordre de Saint-Ignace, un adversaire redoutable à cette alliance sacrilège du catholicisme et du libéralisme révolutionnaire, dont ce prêtre égaré fut un des apôtres les plus applaudis en ce siècle. Il s'était également attaqué au Sacré-Cœur, comme s'en plaignent ces lignes de M^me^ Barat à la supérieure de la maison de Turin : « Voici l'orage qui semble menacer votre troupeau. Il me paraîtrait sage de démentir par un article publié dans les journaux, les horribles calomnies de ce Gioberti, qui peut nous faire beaucoup de tort dans les pays où nous ne sommes pas encore connues[2]. » Elle insistait encore et énergiquement sur la nécessité de cette réfutation, dans une lettre suivante ; puis elle ajoutait avec stupéfaction : « Quand on pense que ce Gioberti va devenir à Rome un objet de culte ! On m'a assuré que son buste était placé dans le *Corso*, vis-à-vis de celui de Pie IX, couronné de fleurs et entouré de lumières ! Ah ! prions, ma fille. Que les temps sont mauvais[3] ! »

Enfin, qui le croirait ? une cause plus absurde encore de l'impopularité créée au Sacré-Cœur était l'accusation de favoriser, en Italie, la domination détestée de l'Autriche. Étrange accusation ! C'était dans ce même temps, qu'en cette même Autriche, la supérieure de Lemberg, la mère de la Croix, avait à soutenir de véritables assauts contre les vexations du gouvernement, et, en particulier, contre le comte Stadion, gouverneur de la Galicie orientale. Sa maison fut même laissée un moment, sans défense, à la merci de l'émeute, qui ne s'apaisa qu'à la vue des orphelines recueillies par le Sacré-Cœur. Ces orphelines étaient les enfants des victimes des massacres dont ce pays avait été le théâtre en 1846.

Tant de haine, tant de clameurs allaient porter leurs fruits. On avait semé le vent de la calomnie, on recueillit la tempête des révolutions.

Au commencement de l'année 1847, l'Italie était déjà en ébullition. En vain le roi Charles-Albert avait-il accordé la Constitution réclamée par son peuple : il était débordé. Le 1^er^ mars, Turin préluda à la révolte en chassant les Jésuites avec les plus odieuses abominations. Le même jour, le Sacré-Cœur fut cerné, insulté, menacé, sans que le roi ni la cour se sentissent le pouvoir ou le courage de réprimer ces lâches agressions, dirigées contre une maison de femmes. Ce siège dura sept jours, au bout desquels le pensionnat dut être évacué. Les familles étaient navrées, les enfants inconsolables : elles ne voulaient pas se séparer de leurs maîtresses. La reine gémissait ; les meilleurs amis de la Société, le gouverneur de la ville, la marquise de Cortanze, la baronne de la Tour, faisaient donner aux religieuses de sincères mais stériles protestations de dévouement. M^me^ du Rousier s'adressa vainement au ministre de l'intérieur, le comte Borelli : « Le roi ne peut rien faire pour vous, lui fut-il répondu, c'est son ministre qui vous le dit. » La supérieure recourut aux conseils de l'archevêque ; mais M^gr^ Franzoni venait de recevoir lui-même l'invitation officielle de s'expatrier pour protéger ses jours.

---

[1] A Mme du Rousier. Paris, 23 déc. 1845. [2] Mme du Rousier. Paris, 20 août 1847. [3] Paris, 28 sept. 1847.

Le 9 mars, le Sacré-Cœur abandonna donc ses maisons de Turin. Les religieuses, d'abord accueillies avec un affectueux empressement par quelques familles distinguées du pays, puis dispersées dans différentes communautés, tentèrent ensuite de se réunir à Pignerol. On y mit une condition : ce fut qu'elles changeraient de nom, et prendraient celui d'*Institut national*, en se séparant du reste de la Société. Elles aimèrent mieux souffrir que d'apostasier, et, à peu de temps de là, elles rentrèrent en France.

Pignerol tenait encore, défendu par la reconnaissance de toute la contrée. Le Sacré-Cœur y faisait tant de bien! Tant de pauvres enfants, depuis plus de dix ans, avaient été élevées dans son école gratuite! Tant de maîtresses d'écoles en étaient sorties pour répandre dans la montagne l'instruction chrétienne et le bon exemple! Un si pur parfum de sainteté et d'humilité s'exhalait, pour ainsi dire, des tombes de M^me^ Quirin et de la sœur Élisabeth ! — Il en était de même de la maison de Saluces. L'évêque la protégeait. Fidèle à sa promesse d'être pour elle un père, il adressa au roi la plus pressante prière pour la conserver. La garde nationale veillait sur les religieuses ; mais déjà, dans ses rangs, on entendait circuler des paroles sinistres : « Ce soir nous les gardons; mais d'ici à un mois, si elles ne sont pas parties, nous mettrons le feu au couvent. » Un des meneurs vint même suggérer secrètement au boulanger de la maison d'empoisonner leur pain. Il n'y avait plus qu'à s'éloigner. A peu de temps de là, un vote des Chambres piémontaises décréta l'expulsion des Dames du Sacré-Cœur de tous les États sardes, consacrant ainsi les violences précédentes par la plus inique de toutes, la violence légale. Il n'y eut d'exception que pour la maison de Chambéry, que la ville déclara vouloir conserver. En deux mois, le Sacré-Cœur perdait, dans le Piémont, le fruit de ses travaux de vingt ans.

A Parme, l'archiduchesse Marie-Louise n'était plus. L'archiduc Charles II lui avait succédé, et le Sacré-Cœur prospérait sous sa protection, lorsque, au commencement de 1848, les religieuses de Parme virent arriver chez elles leurs sœurs de Turin, qui venaient leur demander asile. C'est ainsi qu'elles apprirent la révolution dont elles-mêmes allaient bientôt devenir les victimes. La Constitution imposée à Charles II ne put le sauver de l'émeute. Il s'enfuit. Le Sacré-Cœur, laissé ainsi sans défense, insulté, menacé et assiégé par les émissaires du Piémont, ne put tenir que peu de mois. Sur l'ordre d'une junte provisoire, il quitta sa maison, attendant que le bras de Dieu, s'armant pour sa cause, ramenât de meilleurs jours[1].

A Gênes, ce furent les mêmes scènes de brutalités, rehaussées de bouffonneries. Chaque jour et chaque nuit entendaient retentir des cris de mort aux Jésuites et aux Jésuitesses. Des mascarades, des chants sinistres, des *vivats* en l'honneur de Gioberti, des placards menaçants ou diffamatoires, se succédaient contre eux, suivis bientôt de tumultes qui amenèrent enfin les dernières horreurs. La licence du carnaval en fournit l'occasion. Avec le courage qui distingue d'ordinaire ces sortes d'expéditions, on attendit le coucher des Pères et de leurs élèves pour envahir leur collège, défoncer ou brûler les portes et les fenêtres, mettre la maison au pillage, surprendre les religieux, et les jeter, à demi vêtus, à fond de cale d'un navire, avec des galériens, pendant que, dans la ville, le canon de réjouissance célébrait ce beau triomphe, et que des processions parcouraient les rues, chantant le *Te Deum !* — « Hier, chez les Jésuites ; demain, chez vous ! » écrivait-on aux religieuses du Sacré-Cœur. Le 8 mars, dès le matin, les troupes se mirent en devoir de cerner, mais à distance, la redoutable maison de San-Pier d'Aréna, qui recélait, disait-on, des armes et des Jésuites ! A défaut d'armes, on trouva quelque butin à piller : c'était ce qu'on cherchait. Là encore, le gouverneur se trouva impuissant contre la sédition. Le lendemain, la supérieure, M^me^ Armande de Causans, dispersa ses religieuses, cachées sous un déguisement, qui put à peine les protéger contre la grossièreté de la populace. Après avoir mendié l'asile d'une nuit dans la cabane d'un pêcheur, les unes cherchaient un refuge provisoire en Italie, les autres furent embarquées pour Marseille, d'autres errèrent successivement de Gênes à Turin, de Turin à Chambéry, par des sentiers de montagnes encore remplies de neige, et ne purent qu'à grand'peine se retrouver en France[2].

Une révolution d'un caractère différent venait, sur ces entrefaites, d'éclater à Paris. Le 24 février 1848, le trône du roi Louis-Philippe s'écroulait, presque sans défense, sous les coups de l'émeute. « Disons : Dieu seul est grand, écrivait M^me^ Barat dans cette occasion. Mais c'est aussi un Dieu rempli de miséricorde. Mettons donc en lui notre confiance[3] ! »

---

[1] *Lettres annuelles*, 1849, p. 224.

[2] Voir l'intéressant récit de Mme Sappey ; événements de Gênes, 1847-1848.

[3] A M. Stanislas Dusaussoy, 27 février 1848.

On vit, pendant ces sanglantes journées, tout ce que l'amour de Dieu est capable d'inspirer d'amour pour le prochain. Oubliant ses périls et ceux de sa Société, M^{me} Barat ne pensa qu'aux malheurs de ses frères, de quelque parti qu'ils fussent ; et la supérieure générale du Sacré-Cœur se transforma en sœur de Saint-Vincent-de-Paul.

Un soir, une patrouille de quinze à vingt hommes se présente à la porte de la rue de Varenne, harassée de fatigue et n'ayant pas mangé. « Faites-leur donner vite ce qu'il y a de prêt pour la communauté, » ordonne la mère générale. Après la distribution, chacun de ces hommes s'en va, en emportant deux pains, l'un sous le bras et l'autre au bout de sa baïonnette, avec mille remerciements pour la charitable dame.

Dans les mêmes circonstances, sur les six heures du soir, on vint lui annoncer qu'une bande d'insurgés remplissait la cour de l'hôtel Biron, escortant un brancard où gisait un homme en blouse, blessé, ensanglanté, que son état ne permettait pas de transporter plus loin. « Allez, dit aussitôt M^{me} Barat à ses filles, recueillons ce malheureux ; le bon Dieu sans doute a ses desseins sur lui. » Elle lui fait donner tout de suite un lit et une chambre, fait appeler les docteurs Récamier et Maisonneuve, fait servir à ses camarades des rafraîchissements, et pendant que les balles frappent les volets de sa chambre et pleuvent dans le jardin, elle s'installe près de lui, suppliant le Seigneur qu'un prêtre arrive à temps pour réconcilier cette âme, qu'elle croyait près de paraître devant Dieu. Elle fut exaucée. L'âme et le corps de Cyrille, — c'était le nom de l'insurgé, — furent guéris au Sacré-Cœur. Le blessé eut le double bonheur de pouvoir, peu après, se rendre à la chapelle et d'y communier. Il était devenu l'enfant de la maison. Parfois M^{me} Barat servait elle-même d'appui à ses pas chancelants, en lui donnant le bras. Il ne l'appelait plus que *sa mère générale*. Celle-ci, voulant justifier ce titre jusqu'à la fin, ne le laissa partir qu'avec de bons vêtements et des provisions.

Mêmes soins charitables, même dévouement religieux furent consacrés par elle à un autre blessé, qui continua longtemps de recourir à sa charité. Un jour qu'encouragé par sa bonté inépuisable, Christophe était venu demander un habit : « Donnez-lui votre manteau de chœur, dit la mère générale à une de ses filles ; je vous donnerai le mien. » Un habit fut taillé immédiatement dans ce vêtement de religieuse.

« D'ailleurs, durant toute cette année 1848, où la misère fut si grande à Paris, raconte une des religieuses préposées alors à la garde de la porte, il me serait impossible de dire toutes les aumônes que la charitable mère fit passer par mes mains. Les distributions de pain qui se faisaient chez nous, plusieurs fois la semaine, devinrent si considérables que le quartier s'en émut, craignant qu'une si grande agglomération de peuple, encombrant une partie de la rue de Varenne, n'amenât quelque émeute. Des agents de police vinrent donc, tout en nous remerciant de notre charité, nous prier de suspendre ces distributions, qui, dans ces moments d'effervescence, pouvaient amener du danger[1] ! »

Ces bienfaits répétés devinrent la sauvegarde du Sacré-Cœur. Les journaux les publièrent avec des éloges. La maison fut épargnée ; le pensionnat lui-même, quoique diminué, n'interrompit pas ses classes ; et l'on put espérer que la révolution ne revêtirait pas en France le caractère d'impiété qui l'avait déshonorée dans les États voisins.

Un des premiers soins de M^{me} Barat fut d'aller rassurer le noviciat de Conflans : « Pour le présent, lui dit-elle, il n'y a rien à craindre, et, pour l'avenir, il faut tout remettre entre les mains de Dieu. Si l'on nous chasse de France, eh bien ! mes bonnes filles, le Cœur de Notre-Seigneur est grand, et toute la terre est à nous. N'avons-nous pas l'Amérique, les Birmans, la Chine même ? Ah ! mes enfants, au sein de l'instabilité des puissances humaines, qu'il fait bon appartenir à celui qui seul est grand, et dont l'amitié ne nous manquera jamais ! »

C'est au milieu de ces troubles de sa propre patrie que l'on vint apporter à M^{me} Barat les lettres d'Italie, annonçant qu'elle perdait cinq établissements. Ces nouvelles la trouvèrent occupée à prendre des arrangements intérieurs, exigés par l'imprévu de ces circonstances. Elle fut rarement plus grande que dans cette occasion. Ayant lu ces lettres avec calme, elle dit : « Que la volonté de Dieu se fasse et non la nôtre ! » Puis elle continua de donner ses ordres. L'arrivée à Paris de la mère du Rousier et de plusieurs de ses religieuses fut une autre heure mémorable : « Je n'oublierai jamais, raconte l'une d'elles, l'impression de paix que nous fit alors la vue de notre révérende mère. Nous étions près de dix, venant de Turin, de Saluces, de Pignerol et de Gênes. Loin de laisser paraître la profonde douleur que notre présence devait renouveler en elle, elle nous regarda avec un sourire si bon, que nos cœurs brisés par tant d'infortunes se sentirent consolés ! Une larme, cependant, roula dans ses yeux : « Mes chères enfants, nous dit-elle, je comptais, en cas de révolution, aller vous demander l'hospitalité, et voici que c'est vous qui venez me trouver ! Dieu fait bien ce qu'il fait ; il faut nous soumettre. »

Les mois suivants furent consacrés à pourvoir au placement des religieuses proscrites, dont quelques-unes devaient être envoyées en Amérique. Voici en quels termes admirables M^{me} Barat annonça ce départ à ses novices de Conflans : « Six de vos sœurs, dit-elle, vont partir pour New-York, six autres les suivront bientôt. C'est ainsi que Notre-Seigneur a fait sortir le bien du mal, pour ses desseins. Lorsque la lumière se retire d'une contrée, elle passe dans une autre. Si donc on nous oblige de quitter la France, eh bien ! nous irons fonder de nouvelles colonies. — Ainsi, mes bonnes filles, ajouta-t-elle en se levant, vous préféreriez l'Amérique au malheur d'être infidèles à votre vocation ? » Elles lui répondirent « par un de ces élans du cœur qui disent tout en un cri » : c'est leur propre expression. — « Eh bien ! reprit-elle, s'il en est ainsi, je vous bénis au nom du Seigneur. » Elle étendit la main sur elles avec force. « Il semblait, rapporte le journal, que nous fussions devenues une seconde fois ses enfants[1]. »

---

[1] Témoignage de Mme Dumont. *Doc.* n° 40, p. 12.

Cependant, sous le calme qui présidait à ces arrangements, on sentait la blessure d'une âme victime. M^me^ Barat écrivait à une de ses filles : « Depuis des mois, je ne vis que de souffrances et de sacrifices. Puissé-je les apprécier et en profiter ! . . . Le courage me manquerait si je n'avais l'espoir que notre Dieu, tant offensé, sera enfin apaisé par la prière de ses saints. Jamais nous n'eûmes plus besoin de nous rapprocher de Lui. Ah ! quel vide dans ce monde ! Comme tout se confond et passe ! » Elle écrivait encore à la mère Maillucheau : « Comme nous sommes loin, chère Thérèse, des jours si doux et si sereins de notre jeunesse religieuse ! Je n'ose même plus me les rappeler, tant leur souvenir émeut mon âme attristée ! Puis il s'y joint le regret de n'avoir point assez connu le don de Dieu, d'en avoir abusé ! Mais le passé n'étant plus en notre pouvoir, jetons-le dans le sein de la divine miséricorde, et tâchons de profiter du soir de notre vie, pour ranimer notre flambeau pâlissant. Au fond, comme Dieu voudra et ce qu'il voudra[2] ! » A une autre enfin : « Disons avec le prophète : *Il est bon, Seigneur, d'avoir été humiliées*, nous pourrions dire calomniées et haïes sans sujet, puisque nous n'avons voulu faire que du bien à cette Italie qui nous fait tant souffrir ! Mais adorons en silence les desseins du Seigneur[3] ! »

Puis, — et tel est le point de vue supérieur des saints, — ce que M^me^ Barat considérait dans ces malheurs, ce n'était finalement ni la compromission d'un intérêt terrestre, si sacré qu'il pût être, ni une souffrance humaine, si vive qu'elle fût. Laissant le monde de la terre, elle se portait instinctivement et directement vers le Cœur de Jésus-Christ. Là elle ne voyait qu'une chose : la blessure de l'amour ; elle ne connaissait qu'un seul mal : le péché, qui avait attiré toutes ces calamités sur le monde et sa famille ; et elle s'en allait répétant dans chaque lettre : *Væ nobis ! quia peccavimus tibi.* Ainsi quand elle connut le décret de proscription : « Ah ! dit-elle, la circonstance qui me déchire le cœur c'est celle de la haine contre le divin Maître. Et comme son ennemi Satan va y gagner ! Tâchons au moins, ma fille, de dédommager Jésus en redoublant de zèle, de fidélité, d'amour. Méritons de pouvoir travailler encore à lui sauver des âmes ;

---

[1] *Journal du noviciat*, 22 mai.

[2] Paris, 23 mai 1848.

[3] A la mère Dumazeaud. Paris, 7 juin 1848.

si ce n'est dans un pays, que ce soit dans un autre. Qu'importe pourvu que nous remplissions notre vocation[1] ! »

Vinrent les journées de Juin, couronnées pas le dévouement de l'archevêque de Paris. Depuis un an environ, les rapports du prélat avec le Sacré-Cœur avaient repris le caractère de paternité qu'ils n'eussent jamais perdu, si cette portion de son troupeau lui eût été mieux connue. On lit dans une lettre de M^me^ Barat, datée du 15 novembre 1847 : « M^gr^ notre archevêque vient de me faire annoncer qu'il nous rendait les Jésuites, au moins pour les secours extraordinaires. Vous comprenez combien nous sommes heureuses de ce retour[2]. » Huit jours avant sa mort, l'archevêque, étant venu visiter Conflans, avait dit aux novices : « Nous avons besoin de prières en tout temps, mais jamais plus qu'en celui-ci. Je viens donc vous demander de prier beaucoup pour l'Église, pour la France, et pour moi. Ne soyez point inquiètes : si la révolution doit atteindre quelqu'un, elle s'attaquera à moi avant de s'en prendre à vous. Mais si vous entendez dire qu'on a fait un mauvais parti à votre archevêque, alors, il en sera temps, prenez vos précautions[3]. »

La lumière du martyre acheva de lui ouvrir les yeux. On lit dans son histoire : « M^gr^ Affre, mourant, pria son secrétaire de porter à quelques amis et aux membres de plusieurs communautés religieuses l'assurance de son estime et de son affection. Il nomma le nonce du Pape, les révérends Pères Jésuites, les dames du Sacré-Cœur et les membres de la Société de Saint-Sulpice. » M. l'abbé Jaquemet, depuis évêque de Nantes, fut également chargé de porter à la mère Barat l'expression de ses regrets ; et la mère générale témoigna plusieurs fois combien l'avait touchée cette dernière démarche de l'auguste victime. Quels que soient, pendant la vie, les dissentiments qui divisent entre eux les fils de la loi d'amour, il descend sur le seuil de leur éternité un premier rayon du ciel qui, dissipant le nuage qui les séparait, les fait se reconnaître et s'entr'aimer dans le Seigneur.

De son côté, M^me^ Barat conçut dès lors une sorte de culte religieux pour la mémoire « du pasteur tombé en donnant la vie pour ses brebis ». Quelques jours après, on trouve, dans une de ses lettres, la recommandation de « faire toucher une médaille à quelque relique de notre dernier martyr ».

Mais que devenaient, pendant ces agitations, ses maisons de province ? M^me^ Barat voulut le connaître par elle-même. La fin de cette année 1848 et le commencement de l'autre furent consacrés à visiter les familles du centre et de l'ouest de la France.

Elle vit ainsi Beauvais, Amiens, puis Bourges, Tours, Bordeaux, Nantes, Niort, Poitiers. Elle voyageait sous un costume séculier, accompagnée d'une aspirante, M^me^ Aymardine de Nicolay, et d'une sœur coadjutrice, la fidèle sœur Agnès.

---

[1] Paris, 15 juin 1848. [2] A Mme de la Grandville, 15 novembre 1847. [3] *Lettres annuelles*. 1849, p. 6.

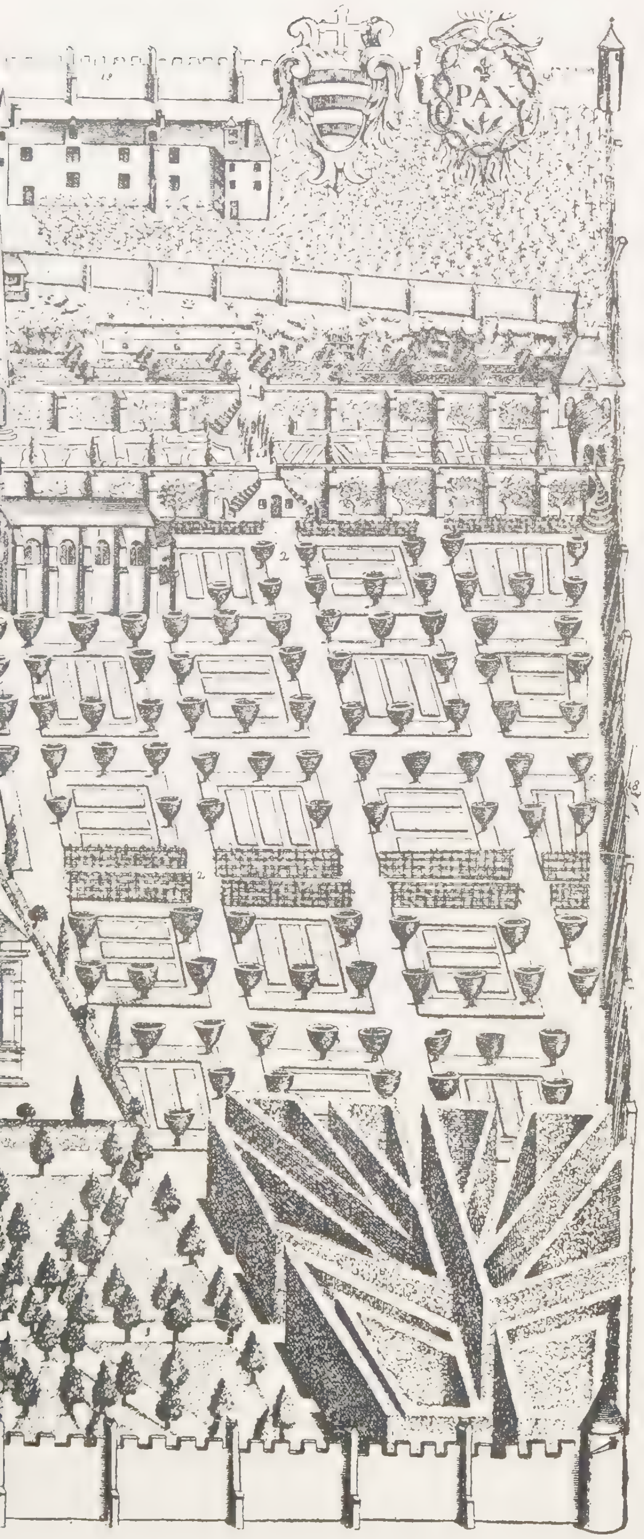
A Bourges, elle fut l'objet d'égards particuliers de la part de Son Éminence le cardinal Dupont, qui disait parfois : « Je me vendrais pour seconder l'œuvre de M^{me} Barat. » La maison du Sacré-Cœur n'étant pas achevée, le prélat lui fit donner, pour appartement, la partie de son palais occupée naguère par le roi don Carlos, interné à Bourges. Effrayée de ces splendeurs et de ces attentions, elle n'eut rien de plus pressé que de s'en délivrer, en allant chercher dans les bâtiments naissants du Sacré-Cœur une cellule telle quelle.

Elle poursuivit sa route, faisant partout de la pauvreté sa compagne fidèle. C'est ainsi que, dans une gare pleine d'une grande foule, M^{me} Barat, profitant de son habit séculier, alla se placer au bout d'un de ces bancs de bois où s'asseyent les pauvres ; et là, au milieu d'eux, elle se mit à déployer ses provisions de bouche et à faire son petit repas, sous le regard du beau monde qui toisait dédaigneusement cette petite bonne femme ! « Je n'osai l'imiter, raconte sa compagne, et ce ne fut même que plus tard que j'eus l'intelligence de ce mystère d'humilité. » De Nantes à Bordeaux, on voyagea en voiture, faute de chemin de fer. A chaque relai, dans les auberges, M^{me} Barat était pleine de bonté pour les gens qu'elle comblait de largesses, accompagnées de paroles obligeantes. Les pauvres ne manquaient pas d'entourer sa voiture, comme s'ils avaient deviné sa grande charité, et ils s'en trouvaient bien. « Mes filles, disait-elle ensuite, j'ai vu là, dans ce voyage, des misères à fendre l'âme : de pauvres gens n'ayant pas de vêtements pour se couvrir ; des familles entières sans un morceau de pain ! Et nous, à côté de cela, que faisons-nous avec notre vœu de pauvreté ? »

M^{me} Barat se prêtait, du reste, aux distractions que lui offrait la variété des aspects de la route : « La bonne sœur et moi, raconte sa compagne, nous étions à l'affût pour découvrir tantôt une riante vallée, tantôt un beau troupeau ; elle jouissait de cette vue avec une naïve admiration pour l'auteur de la nature ; puis elle se replongeait dans sa méditation. Surtout, quelle consolation n'était-ce pas pour elle quand nous lui faisions apercevoir, dans le lointain, un clocher qui indiquait le toit modeste où daignait résider le bon Pasteur ! Plus heureuses encore quand nous pouvions descendre et le visiter ! Mais bien souvent aussi nos cœurs étaient navrés de voir le complet dénuement du saint lieu, tandis que, près de là, les hommes habitaient des demeures splendides. »

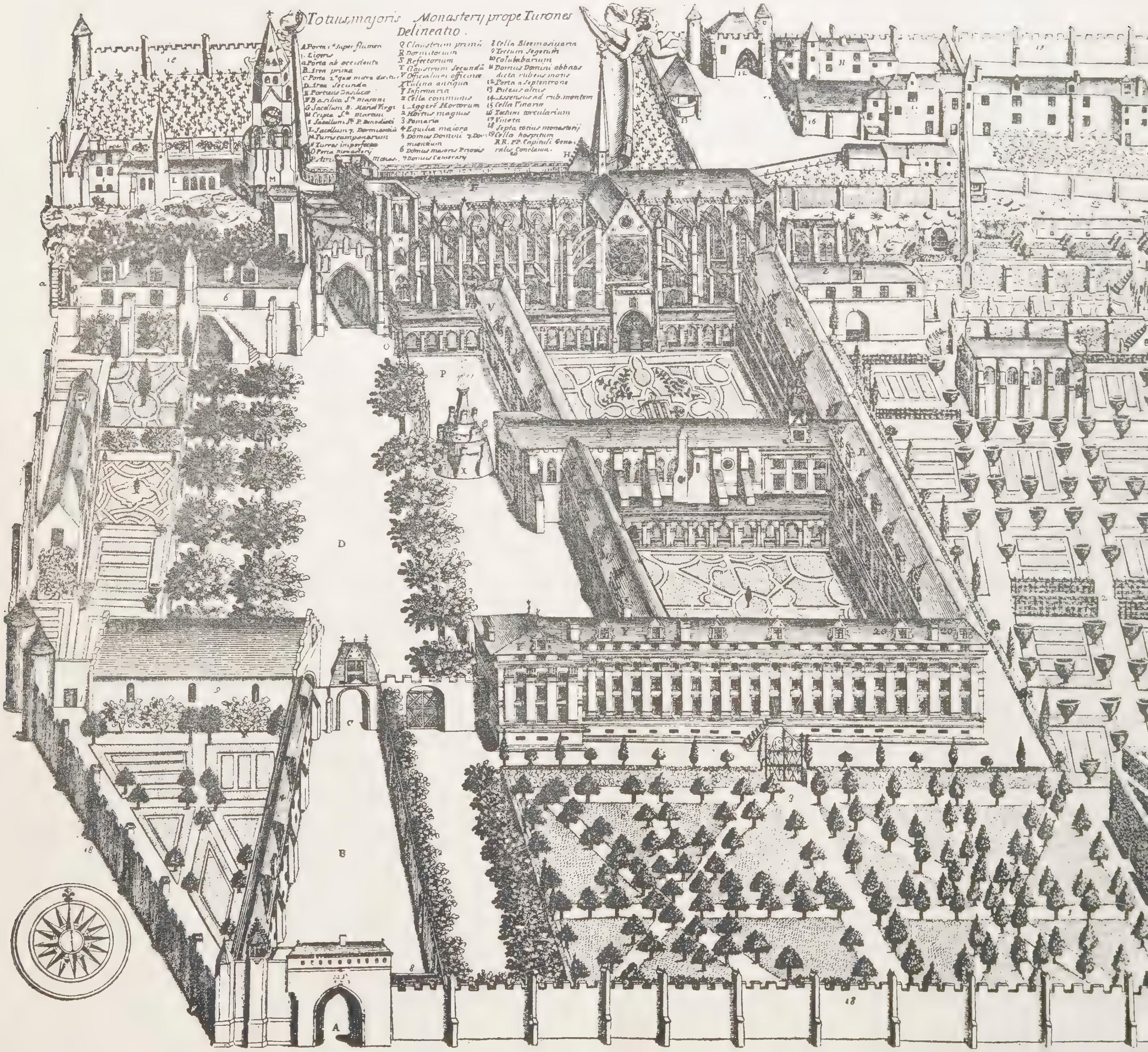
Aussitôt que la mère générale était arrivée dans une de ses familles, elle se donnait à tout le monde. Chacune des religieuses la voyait en particulier, pour sa direction. La vertu principale sur laquelle elle insistait, surtout à cette époque de révolution, était l'obéissance : « Ah ! ma fille, écrivait-elle à M^{me} Giraud, que la conduite des âmes devient difficile dans ces temps mauvais ! Cette fumée de liberté s'insinue partout, même dans les maisons religieuses : on ne veut plus supporter ni gêne ni contrainte. C'est que l'image de Jésus lié et attaché à la croix

Anc. Prov. de Tours



Collection Peigné-Delacourt 1869

S


Totius majoris Monasterij prope Turones Delineatio.
A Porta 1ª super flumen
1. Ligeris
a Porta ab occidente
B Area prima
C Porta 2ª quæ intra ducitur
D Area secunda
E Porticus Basilicæ
F Basilica S.ti Martini
G Sacellum B. Mariæ Virgi
H Cripta S.ti Martini
I Sacellum S.ti P. Benedicti
L Sacellum 7. Dormientiû
M Turris campanarum
N Turres imperfectæ
O Porta monasterij
P Atri... Monas.
Q Claustrum primû
R Dormitorium
S Refectorium
T Claustrum secundû
V Officinalium officinæ
X Culina antiqua
Y Infirmaria
Z Cella communis
1 Aggeré Hortorum
2 Hortus magnus
3 Pomaria
4 Equilia maiora
5 Domus Domini 7. Dormientium
6 Domus maioris Prioris
7 Domus Camerarij
8 Cella Eleemosinaria
9 Tectum segetum
10 Columbarium
11 Domus Domini abbatis dicta rubeus mons
12 Porta a Septentrione
13 Puteus altus
14 Assensus ad rub. montem
15 Cella Vinaria
16 Tectum torcularium
17 Vineta
18 Septa totius monasterij
19 Cella hospitum
20 RR. PP. Capituli Generalis Conclavia.

ABBAYE DE MARMOUTIERS

son zèle et de sa charité. Dans des temps plus reculés encore, ces mêmes grottes avaient été les catacombes des premiers chrétiens de la contrée. Le Père Varin confia à M^me^ Barat les désirs que lui avaient inspirés la vue de ces lieux. Une terre où Jésus-Christ avait été tant aimé, ne conviendrait-elle pas au Sacré-Cœur ? « Que ne suis-je auprès de vous, écrivait le saint fondateur à la mère générale, pour vous décider à acheter Marmoutier ! Mais j'espère que les anges qui veillent à la conservation d'un des plus précieux monuments de la foi parleront à votre cœur. En le conservant à l'Église catholique, vous en enrichirez votre Société, qui s'estimera à jamais heureuse de posséder un pareil trésor. Ah ! que la maison du Sacré-Cœur à Tours en deviendra florissante ! Courage donc et confiance ! Dites *oui*, et je vous promets que cette acquisition attirera sur vous et sur la Société de grandes bénédictions[1]. »

INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE ET GROTTE DES SEPT DORMANTS.

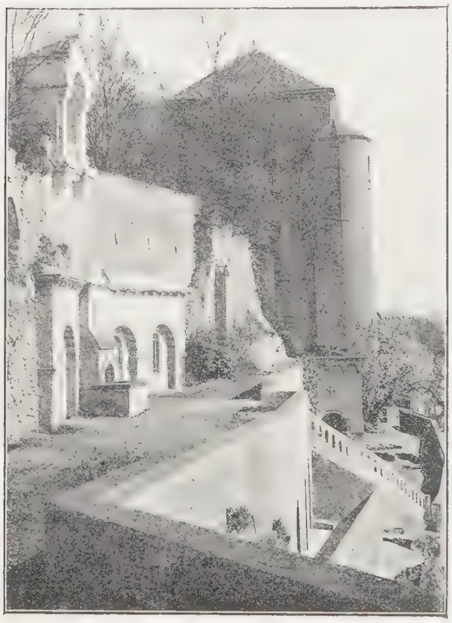
AUTEL DE LA GROTTE DES SEPT DORMANTS.
Dans l'enfoncement à droite saint Gatien avait abrité en 251 les premiers néophytes de la Touraine, et ce fut aussi à cet endroit que le saint éleva le premier autel dédié à la sainte Vierge.

Également pressée par M^gr^ Morlot, archevêque de Tours, M^me^ Barat consentit à acheter ce domaine. Voici en quels termes la mère générale fit savoir à ses filles de la rue au Prés leur translation prochaine dans le vieux monastère : « Notre-Seigneur, leur dit-elle, vous a tenues longtemps cachées sous le boisseau. Bientôt, mes chères filles, vous serez sur le chandelier, exposées aux regards. Dieu veut que son œuvre se dilate. Vous êtes appelées à l'honneur de fouler la terre des saints, mais souvenez-vous qu'il faut être saintes pour l'habiter.»

---

[1] Paris, 9 novembre 1839. Autogr. adressé à Rome.

Lorsque Mme Barat y vint, le 12 juillet 1848, elle n'y trouva encore que quelques religieuses occupées à disposer l'habitation. On lui donna pour résidence le faîte d'un donjon où l'on arrivait par soixante-quinze marches, et d'où le regard embrasse d'un côté les bords paisibles de la Loire, de l'autre, les rochers agrestes où s'enfoncent les grottes de saint Martin et de ses disciples. Le premier soin de Mme Barat fut de faire enlever de cette chambre les meubles et le tapis dont on l'avait ornée, n'y voulant pour tout mobilier qu'un lit, une table et deux chaises de paille. Elle admirait ce beau site qui la portait à Dieu ; elle parcourait avec ses filles ce domaine fertile, mais elle voulait que les pauvres eussent leur part de ces biens. Une caravane de bohémiens s'étant établie, avec leur misérable attelage, en face de la maison, Mme Barat les nourrit pendant leur séjour; mais ayant su que ses filles, par un sentiment de défiance, les avaient laissés coucher à la belle étoile, elle leur en fit réprimande, leur disant qu'il ne fallait pas suspecter les haillons, et qu'il y a des honnêtes gens dans les plus humbles conditions de la société. Jusqu'où n'allait pas sa compassion secourable ! Un pauvre homme étant venu à la porte montrer un loup, en demandant l'aumône, la mère Barat s'émut sur le sort du captif, à qui elle fit donner un bon morceau de pain[1].



TOUR DES CLOCHES.

On y voit le grand donjon romain et une crypte qui servait, dit-on, de retraite à saint Martin. La tour s'appuie sur un vieux mur qui remonte à l'époque Gallo-Romaine. A gauche, sur la terrasse, le puits de saint Gatien adossé à la grotte dite de saint Léobard (né en Auvergne en 593).

Mme Barat profita de la solitude de Marmoutier pour s'y recueillir davantage: « Je vais employer les jours qui me restent ici à faire ma retraite, écrivait-elle le 2 août à la mère Thérèse. Je m'enferme à Marmoutier. Les souvenirs de cette demeure m'aideront à me sanctifier. » — « La solitude de saint Martin m'a décidée à y faire ma retraite, écrivait-elle à Mme Giraud. Je la ferai près de la grotte où priait si souvent et si longtemps ce grand saint. Demandez, ma fille, que je ne foule pas en vain cette terre des élus, bien profanée depuis[1]. » Les affaires du dehors ne cessaient de venir battre les portes de sa solitude : « Mais je tiens contre vent et marée, disait-elle. Les quelques heures que je passe près de Jésus et de son serviteur fidèle me calment pour le présent et me fortifient pour l'avenir[2]. »

---

[1] Mme de Bosredont. Tém. n° 118.

En effet, on voyait M^me^ Barat prolonger souvent son oraison dans la grotte du saint, sans souci de l'humidité, et malgré les alarmes filiales de ses sœurs. « Ah ! disait-elle plus tard à ses novices de Paris, combien je me trouvais petite là, dans ce coin où tant de saints avaient prié ! . . . Je me demandais quels desseins de Dieu avaient rendu ces ruines à la Religion, sinon pour que les épouses du sacré Cœur y fissent revivre l'esprit de Jésus. C'est la terre des apôtres, c'est la terre des martyrs ; et si elle nous est donnée, c'est parce que notre vocation est de travailler et de souffrir plus que les autres[3]. »

INTÉRIEUR DE LA GROTTE DE SAINT LÉOBARD.

Cependant les souffrances de l'Église allaient croissant. Pie IX n'était déjà plus le souverain populaire qu'on acclamait, d'un bout de l'Europe à l'autre, comme un rédempteur. S'arrêtant sagement au point où finit la liberté légitime, et refusant son concours à la licence, la guerre et la révolution, il vit rapidement tourner contre lui l'opinion versatile qui recevait le mot d'ordre de Mazzini et des sociétés secrètes.

Le 9 octobre, le Pontife visita le Sacré-Cœur de la Trinité-du-Mont. Après avoir reçu les hommages de la communauté et du pensionnat, il se rendit au jardin, et, dans un entretien avec la supérieure sur les origines de la Société, il témoigna de la joie qu'il aurait de connaître la mère fondatrice qu'on lui dépeignait comme une sainte. Il portait dans sa parole et sur ses traits cette calme et douce aménité qui, désormais, devait être la physionomie propre de sa douleur. Mais pour être cachée, la blessure intérieure n'en était pas moins profonde. Sur son passage, rencontrant un buste qui le représentait : *Ecco*, dit-il, *ecco quel miserabile, il cui nome* SIGNUM CUI CONTRADICETUR : « Voilà ce misérable, dont le nom est un signe de contradiction ! » Il pria longtemps et pieusement devant la fresque de la *Mère admirable*, et permit d'en célébrer la fête le 20 octobre. Quand il sortit, le silence trop significatif de la foule compacte qui couvrait les degrés, la place et les avenues du Monte-Pincio, ne donna que trop raison aux dernières paroles du généreux Père.

---

[1] Tours, 5 août 1848. [2] A Mme d'Avenas. Tours, 7 août. [3] *Journal du noviciat*, 1848, 1^er^ août, p. 70.

Souvent aussi, la même maison recevait les visites du pieux protecteur de la Société, le cardinal Lambruschini, de plus en plus en butte à une impopularité qui n'était que le prélude de la persécution. Un jour qu'entouré de la communauté il était agenouillé, suivant sa coutume, devant l'image de *Mater admirabilis*, il prononça à haute voix cette belle prière : « O Marie, vous m'avez confié le protectorat d'une Société contre laquelle l'enfer semble se déchaîner. . . . Mais, impuissant comme je suis, permettez que je remette cette charge entre vos mains, pour n'être plus désormais que l'instrument docile dont vous vous servirez, quand le réclameront les besoins de cette chère Société. Conservez-la, protégez-la, comblez-la de grâces nouvelles. En retour, je m'engage à déposer ici un témoignage spécial de ma reconnaissance, si, par votre secours, les maisons qui lui restent échappent à la tempête qui nous menace. . . . » A ces mots, le vénérable vieillard s'arrêta, suffoqué par les sanglots : le silence et les larmes achevèrent sa prière.

Le 20 octobre, le cardinal vint célébrer la fête de la *Mère admirable* dans son modeste sanctuaire : on ne le revit plus de longtemps. Un mois après, la révolution demandait sa tête à grands cris ; il n'échappa au poignard qu'en prenant la fuite et en se tenant caché.

M^me^ Barat suivait avec anxiété tous ces événements. Elle était à Bordeaux quand, le 29 novembre, elle apprit avec terreur le lâche assassinat du comte Rossi, les sanglantes bacchanales qui en furent la suite, le péril extrême du Pape, enfin son évasion et sa retraite à Gaëte. Pendant ces jours, on l'entendait continuellement soupirer et s'écrier : « Que je souffre ! que je souffre ! » Elle disait dans une lettre : « Mon Dieu, qu'en sera-t-il ? Dieu aurait-il abandonné son Église ? Non, mais il livre ces malheureux peuples à eux-mêmes : ils ont abusé de tant de grâces[1] ! » Elle écrivait de même à la mère Émilie : « Ma chère fille, que vous dire de ma profonde affliction et de mes vives inquiétudes pour notre Père commun et pour nos sœurs de Rome ! Il semble que ces contrées redeviennent barbares. Ah ! qu'elles ont abusé de la grâce de Dieu ! . . . Et nous ! . . . Depuis ce matin que j'ai lu l'*Ami de la Religion*, j'ai l'âme serrée par la douleur. Qui ne l'aurait pas[2] ? »

Ce n'était cependant que le commencement de ses alarmes. Si elle était heureuse de voir que la France, se ressouvenant d'elle-même, envoyait son armée au secours de l'Église, elle n'en prévoyait pas moins les périls nouveaux que le siège de Rome allait faire courir à ses trois maisons du Sacré-Cœur.

---

[1] A Mme Éliane Cuënot, 29 nov. 1848. *Voir* Tém., n° 148.

[2] A Mme Émilie Giraud, même jour.

La Trinité-du-Mont avait été désignée comme lieu de refuge par l'ambassade française ; mais elle ne fut pas pour cela à l'abri des menaces et des perquisitions. On la fouilla de fond en comble, sous l'absurde prétexte qu'elle communiquait, par des souterrains, avec le camp ennemi ! A la Villa-Lante, les religieuses furent chassées par un Polonais nommé Dobrowolski, qu'étonna le sang-froid des *moinesses* du Sacré-Cœur, ainsi que les désignait un décret de Mazzini : « Je n'ai jamais vu de femmes comme celles-là, disait le commandant de l'expédition : elles ont des cœurs de dragons. » Jetées et entassées dans cinq voitures découvertes, escortées par des soldats comme des malfaiteurs, les religieuses de la Villa, ignorant le sort qui les attendait, furent ainsi conduites à la Trinité-du-Mont, parmi les chants patriotiques, les fanfares de la troupe, et les cris triomphants de : *Vive la liberté !* Pendant ce temps, Garibaldi dévastait leur maison, s'emparait du jardin, faisait sur les hauteurs des travaux de défense, et y établissait deux batteries dirigées contre les tranchées françaises de la porte Saint-Pancrace. Sainte-Rufine, d'autre part, vit un jour arriver trois honorables fonctionnaires qui sommèrent les religieuses d'entendre la lecture d'une pièce importante qui les concernait. C'était un décret de la République romaine qui les déliait de leurs vœux et les déclarait libres ! En vain la supérieure leur assura-t-elle que leur démarche était absolument superflue; les émancipateurs n'en voulurent pas moins remplir devant la communauté leur noble mission. La réponse unanime des sœurs fut qu'aucune d'elles n'était religieuse par force, que l'Institut prenait des précautions infinies pour assurer à chacune une pleine liberté de suivre sa vocation ; et que, contentes de leur sort, toutes étaient résolues de vivre et de mourir dans l'état de leur choix. Les délégués se retirèrent peu satisfaits d'un rôle dont ils avaient espéré recueillir plus de gloire.

En même temps l'Italie entière était en feu. Dans les États de l'Église, la maison de Lorette se voyait à chaque moment menacée de suppression. En Vénétie, Padoue, placée sous la protection de l'impératrice d'Autriche, subissait le contre-coup de la haine que les Italiens portaient à l'étranger. Au-dessus de ses propres souffrances, au-dessus même des périls de sa Société, M^{me} Barat, ne voyant que les souffrances du pape, écrivait le 3 mai à la mère de Limminghe, supérieure du noviciat de la Villa-Lante : « Que de motifs nous avons de nous alarmer ! Nous prions Marie ; c'est tout ce que nous pouvons faire. Ah ! dans son mois chéri, elle sera la colombe qui portera au Vicaire de Jésus-Christ le rameau d'olivier. Vous comprenez quels sont nos vœux à ce sujet. » Un peu plus loin, elle ajoutait : « Ne parlons pas de nos douleurs, mais de celles de notre Saint-Père ! Souffrons même plus encore si Dieu le veut ; mais que son nom, le nom de Jésus soit glorifié. Ah ! si Dieu ne désarme son bras irrité, que pouvons-nous attendre?

De plus grands maux encore. Prions, sanctifions-nous : c'est ce que Dieu veut obtenir de nous, en nous châtiant. »

Le siège de Rome allait lentement. Si le progrès de nos lignes de circonvallation augmentait l'espoir de Mme Barat, il lui apportait, par contre, de nouvelles inquiétudes. « Le danger croît à mesure que le siège se concentre, écrivait-elle le 1er juillet. A Rome tout s'écroule. Notre noviciat est saccagé, Sainte-Rufine à peu près ; la Trinité où se sont réunies en partie nos trois communautés, reste seule encore intacte : Dieu les protège visiblement. . . . Que de crimes enfantent les cœurs durs et corrompus ! Le démon a des enfants aussi méchants que lui ! Que sera-ce donc que l'enfer qui les réunira tous ? La pensée en fait frémir[1]. »

Rome fut délivrée. A cette nouvelle, Mme Barat poussa un cri de joie : « Enfin, Rome est rendue ! Que de reconnaissance nous devons à Jésus-Christ ! que d'actions de grâces au divin Cœur ! » Toutefois, à cette joie se mêlaient encore de vagues craintes pour l'avenir ; et une autre lettre disait : « Nous apprenons enfin la délivrance de Rome ; mais continuons de prier, le mal est profond, et ne pourra se cicatriser d'ici à de longues années : il faudra un secours spécial de Jésus-Christ[2]. »

Alors elle relevait la tête ; et au-dessus de cette terre criminelle, ensanglantée, elle regardait le ciel : « En somme, mon cher ami, on est très mal sur la terre, écrivait-elle peu après à un de ses neveux. Aspirons avec force vers la vraie patrie. Maintenant c'est fini pour nous : nous ne verrons plus de beaux jours. La masse des populations se gâte toujours plus ; il y a trop de mauvais ; c'est la plaie de l'époque. On ne sait plus que faire de cette foule de révolutionnaires qui encombrent tous les États : on les repousse d'un côté, ils affluent d'un autre. A Rome, il y a des dissidents jusque dans le gouvernement pontifical. Dieu seul, je pense, pourra trancher la question. C'est à nous de prier[3]. »

Le cœur de la mére générale souffrait d'une autre blessure. En France, à côté d'elle, elle voyait, depuis le mois de janvier 1849, le choléra sévir avec une violence qui faisait craindre les désastres de 1832 : « Après avoir effleuré la rive droite de la Seine, écrivait la mère générale, voici qu'il s'est arrêté sur la rive gauche où nous sommes, et il y a des victimes en plusieurs établissements. Puis, un autre choléra moral qui se répand d'une manière effrayante, c'est le socialisme; il gagne tous les jours. . . . Priez pour nous. Je m'en remets au bon plaisir du divin Maître. J'ai confiance que le Cœur de Jésus nous gardera de tout péril[4]. »

Si, cette fois encore, le choléra fut clément pour la Société, diverses autres maladies lui firent, à cette époque, éprouver de grandes pertes : « Il n'y a presque pas de semaine qui ne nous apporte un ou deux billets de morts, écrivait

---

[1] A Mme Dumazeaud. Paris, 1er juillet 1849.

[2] A Mme Giraud, 4 mai et 4 juillet 1849.

[3] A M. Stanislas Dusaussoy. Paris, 27 août 1849.

[4] A Mme de Charbonnel. Paris, 13 avril 1849.

Mme Barat. Nous avons plus de soixante-dix religieuses de moins qu'en 1848 ; puis les vocations sont devenues plus rares à cause des temps mauvais[1]. » On eût dit qu'à chaque fois que de grands malheurs publics s'abattaient sur l'Église, le Sacré-Cœur s'efforçait, ou de les conjurer, ou de les éloigner, en présentant au ciel de plus nombreuses victimes.

Une des premières enlevées pendant cette période fut la supérieure de Lille, Mme Eulalie Gonthyn, qui à l'approche de la mort, ne craignait qu'une chose, ne pas la sentir venir : « Ne vous laisser pas tromper, disait-elle à ses sœurs, je veux être avertie : c'est une si grande chose que de mourir ! » Elle fut exaucée au delà de ses désirs. A chaque nouvelle crise d'une agonie de douze jours, on l'entendait répéter : « Je croyais encore une fois que tout était consommé. Mais non ; pas une minute, ni plus tôt, ni plus tard, que celle qui a été fixée par le bon Maître. » Mme Barat lui envoya sa bénédiction : « Ah ! si ces lignes la trouvent encore sur cette terre d'exil, dites-lui, à cette mère et fille chérie, que je la bénis ; qu'elle prie pour moi lorsqu'elle sera à la source des eaux vives et qu'elle jouira du souverain bien[2]. »

La même année vit s'éteindre la rapide existence de la sœur Marie Lataste dans la maison de Rennes : « Oh ! que la mort est douce ! mon cœur se fend d'amour ! » s'écriait-elle au sein de souffrances aiguës. On lui fit faire ses vœux sur son lit d'agonie : « Je suis donc l'épouse de Jésus, et cela pour toujours ! Je n'ai aimé que Lui ! — Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, répétait-elle souvent. O Divinité ! ô Trinité ! ô Unité ! ô Jésus ! venez prendre mon âme ! Je sens l'avant-goût du ciel. » — « Le 10 du mois de mai, vers quatre heures du matin, rapporte sa supérieure, lorsque autour de sa cellule une multitude d'oiseaux s'éveillaient dans les grands arbres et chantaient les louanges de leur Créateur, la sœur Marie Lataste prêta l'oreille, sourit, baisa le crucifix, et rendit son âme à Dieu[3]. »

Chacune de ces mourantes apportait, dans ce dernier acte, le caractère de sa nature et l'inspiration personnelle de sa grâce ; mais l'allégresse les marque toutes d'un trait commun. A Turin, une grande religieuse, Mme Clarice Cherubini, âme d'une pureté céleste, prenait tranquillement congé de sa supérieure, la mère du Rousier : « Vous m'avez tout appris, Dieu m'accorde que vous veniez m'apprendre encore à mourir. » Alors elle la chargea de porter ses adieux reconnaissants à la mère Barat ; puis, parlant de la comtesse Chérubini, sa mère : « Remerciez maman du sacrifice qu'elle a fait en me donnant au Sacré-Cœur. C'est le principe du bonheur dont je jouis maintenant[4]. » A Rome, à Sainte-Rufine, une jeune religieuse entrée au noviciat à l'âge de quinze ans et demi, Maria Carosanti, faisait éclater une joie enfantine, quand, le soir même de ses vœux, elle reprenait le lit qu'elle ne devait plus quitter. « Mon Jésus, disait-elle, je ne vous avais demandé que le temps de me consacrer à vous ; vous m'avez prise au mot. » On l'entendait chanter : *Al cielo, alma mia, al cielo, con Maria!* Elle disait encore avec une familiarité de piété tout italienne : « Quand, en arrivant au ciel, je verrai ma bonne mère qui me présentera sa main, qui me défendra de la baiser, qui pourra m'empêcher de me jeter dans ses bras ! »

---

[1] A Mme de Charbonnel, 13 avril 1849.

[2] *Circulaires des défuntes*, 1847, t. III.

[3] *Sa Vie et ses œuvres*, t. I, ch. VIII, p. 122.

[4] *Notices circulaires des défuntes*, t. III, années 1848-1849.

En France, il était peu de maisons qui n'envoyassent à la mère générale le récit de morts semblables. A Toulouse, on disait à M^{me} Noémie d'Astros, nièce de l'archevêque : « Quand vous arriverez au ciel, quels grands yeux vous ouvrirez ! — Et quel grand cœur ! » répondit-elle. A Montpellier on venait d'apporter le divin viatique à M^{me} Soudan : « O mon Dieu, s'écria-t-elle après la communion, élargissez mon cœur pour qu'il vous rende grâces ! Il est là, ajoutait-elle en mettant la main sur son cœur ; il est là, Lui si grand, moi si petite ! » Elle dit encore : « Lorsque j'arriverai devant Dieu, je lui demanderai deux choses pour la Société : des religieuses qui la consolent, des grâces qui la purifient. » Il faut citer encore ces dernières paroles de la mère Rancelot : « Je ne veux rien, je ne souhaite rien, j'ai collé ma volonté à la volonté de Dieu. » Et celles-ci de M^{me} Sophie de Saint-Alouarn : « Je ne sais comment cela se fait ; mais, malgré mes fautes passées, je ne puis un instant avoir peur de Jésus-Christ. Je sens toujours davantage qu'il est pour moi un père miséricordieux. » Une vieille mère, M^{me} Lefranc, alors plus qu'octogénaire, qui avait vaillamment traversé les prisons et affronté l'échafaud en 93, rajeunissait ce sacrifice dans le délire de l'agonie. On l'entendait dire avec énergie : « Entendez-vous ? on vient me chercher pour mourir ! Eh bien ! oui, partons ! » D'autres fois aussi c'étaient de jeunes professes, comme M^{me} Valentine d'Hendecourt, qui repliaient doucement leurs ailes dans le Seigneur. Une sœur coadjutrice, Jeanne Magnen, d'Annonay, enflammée de l'amour de Dieu et de la pensée du ciel, demanda qu'on chantât des cantiques auprès d'elle pendant son agonie. Elle s'y unit en silence, puis elle rendit l'âme à la fin du concert.

Mais la plus étonnante de ces précieuses morts fut celle de la supérieure de Berry-Mead, M^{me} Charlotte Goold. Ayant disposé elle-même, avec un sang-froid véritablement britannique, sa toilette funèbre, toute prête pour le cercueil, elle entra tout à coup dans une allégresse qui la transforma. Elle parlait, elle souriait à un être invisible : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » telle fut sa dernière parole. « La mère Goold est morte comme la femme forte, en riant, écrivait M^{me} Barat. Je ne sais comment le bon Maître agit avec nous : nous ne valons rien, et pourtant toutes meurent comme des prédestinées[1]. »

---

[1] A Mme Emma de Bouchaud. 11 juillet 1849. Voir *Circulaires des défuntes*, p. 77.

M^me^ Barat pleura particulièrement la mort de la mère Deshayes, qui acheva ses jours à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dans l'abbaye de Marmoutier, le 1^er^ juillet 1849. Cette sainte mère avait autrefois demandé à Jésus-Christ de la faire mourir aux yeux des hommes, avant son dernier soupir. La maladie lui ôta l'usage de la parole à ses derniers moments, mais son regard parlait. Elle fut inhumée au-dessous de la grotte de saint Martin, où elle était venue s'agenouiller tant de fois : « C'est un grand sacrifice que le divin Cœur demande de moi, en m'enlevant cette bonne mère, écrivait M^me^ Barat en cette occasion. Elle était ma plus ancienne compagne et la seule qui me restât de notre Berceau. Ces liens ne se rompent pas sans que le cœur en souffre beaucoup. Mais ce qui me console, c'est sa belle vie et sa sainte mort. Elle priera pour la Société qu'elle a tant aimée. » Une autre lettre disait d'elle : « C'est une sainte qui a toujours été fervente, comme le jour de sa première communion[1]. »

M^me^ Barat redoutait un autre et terrible coup : « J'attends à chaque courrier, écrivait-elle à la fin de 1849, la nouvelle de la mort de notre chère mère Agarithe de Varax. Elle meurt comme elle a vécu, dans le baiser du Seigneur[2]. » Cette admirable religieuse disait, près de son heure suprême : « Des âmes ! des âmes ! donnez-moi des âmes, j'en ai faim et soif ! vous le savez, ô mon Dieu. » Dans sa dernière nuit, elle déclara qu'elle offrait ses souffrances et sa mort pour les besoins de la Société, et aux intentions de la mère générale. « Venez, Jésus, disait-elle, je ne puis plus vivre sans vous ! » Puis un instant après : « Laissez-moi étendre mes deux bras en croix, et incliner la tête : que je meure comme mon bon Maître. » Avant le dernier soupir, le mot de pauvreté qu'on lui fit entendre, lui donna encore un tressaillement de joie. Elle regarda le crucifix, baisa la clef du tabernacle qui reposait sur sa poitrine, inclina doucement la tête, et s'endormit en Dieu, son unique trésor[3].

On eût dit que ce long cortège ne se dirigeait vers la patrie que pour en ouvrir la voie au fondateur de la Société. Le Père Varin avait quatre-vingt-un ans. Son corps était affaissé ; sa tête, jadis si droite, retombait sur sa poitrine ; sa démarche était pénible, mais l'âme grandissant toujours semblait toucher déjà au ciel, où elle aspirait : « Oh ! qu'il fera bon dans le ciel ! disait-il en novembre 1848 aux novices de Conflans. Encore un petit moment, et toutes les misères de la terre seront finies pour toujours ! Confiance, toujours confiance ; nous ne devrions plus vivre que de confiance ! » Puis il ajouta : « Disons aussi : « Que Dieu est bon ! disons-le si souvent pendant la vie qu'à l'heure de la mort ce cri s'échappe naturellement de nos lèvres. » Il demandait : « Comment le ciel ne serait-il pas pour nous ? N'aurons-nous pas, mes filles, le droit de dire à Dieu : « Seigneur, vous m'avez placé en si bonne compagnie en ce monde, que vous ne pouvez me placer en mauvaise dans l'autre ? Confiance donc, confiance[1] ! »

---

[1] A Mme Em. de Bouchaud et à Mme Dumazeaud, 4 juillet 1849.

[2] A Mme Em. de Bouchaud, Paris, 22 décembre 1849.

[3] *Circulaires des défuntes*, t. III, p. 195. Mme Agarithe de Varax a laissé sur sa chère vertu de pauvreté des instructions qui sont précieusement conservées au Sacré-Cœur.

Sa joie grandissait aussi à mesure qu'il approchait de la béatitude. Il disait aux novices, un jour de carême, 2 mars 1849 : « Nous venons de célébrer le dimanche de *Lætare*. Eh bien ! malgré ce temps de calamités publiques, réjouissons-nous ! Vous en trouverez le sujet dans ces trois mots que vous répétez souvent : Je crois, j'espère, j'aime ! Je crois en un Dieu qui est mon bon Père et qui chérit son enfant : ainsi *lætare !* J'espère en une grâce qui me conduira à ma perfection ici-bas, et en une gloire qui fera ma félicité dans le ciel : ainsi encore *lætare !* Enfin, j'aime un Dieu qui est toute beauté, qui est toute bonté, et je sais que je l'aime, puisque, le préférant à tout, j'ai tout quitté pour Lui : ainsi toujours *lætare !* » Le vieillard promit ensuite de revenir chaque mois entretenir ses enfants ; mais il tomba bientôt dans un état de faiblesse qui ne lui permettait que rarement de sortir.

Au mois de juillet suivant, étant à la campagne, vers la fête de sainte Madeleine, il écrivit une dernière lettre à la mère générale. Il lui rappelait l'union indissoluble de leurs âmes : « C'est le bon Maître, disait-il, qui les a unies, il y a quarante-huit ans ; et c'est Lui qui, en les réunissant dans son divin Cœur, rendra cette union éternelle. Mais, en attendant ce moment heureux, il faut, ma chère mère, lui être unis sur la croix. O vous, qui savez si bien porter la vôtre, obtenez-moi donc la grâce de porter la mienne avec amour. Mais, hélas ! ô Jésus, que j'en suis encore loin ! . . . Priez donc beaucoup pour moi. J'ai près de moi une chapelle où le bon Maître semble nous dire chaque jour qu'il s'y trouve bien. Aussi nous écoutera-t-il favorablement, lorsque après-demain, en la fête de sainte Madeleine, j'offrirai le saint sacrifice à votre intention, afin qu'il comble de grâces sa servante si chère[2]. »

Le 19 janvier 1850, le vieillard visita encore la maison de Conflans. Il souhaita aux novices une bonne année chrétienne, par ces paroles des anges : *Gloire à Dieu dans les cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Ce fut le sujet d'une conférence qui se termina par ce mot : *Laudate Dominum quoniam bonus !* Il se leva ensuite. Il allait franchir le seuil, lorsque, se retournant et revenant sur ses pas : « Mes filles, ajouta-t-il avec un accent nouveau, toujours courage et confiance[3] ! »

Ce fut son dernier adieu. Au commencement d'avril, on le ramena de Mantes à Paris fort malade, comme nous l'apprennent ces lignes de M^me^ Barat : « Nous allons bientôt perdre le bon Père Varin : un saint de moins sur la terre et un saint de plus au ciel[1]. » Elle lui écrivit immédiatement pour lui faire ses adieux et lui demander sa bénédiction. Cette lettre lui fut lue par le Père Renault. Entendant nommer ses filles, il retrouva des forces pour répéter vivement : « Ah ! toutes dans mon cœur ! » Et comme la lettre le priait aussi de pardonner, s'il avait eu quelque peine à leur occasion : « Non, rien, dit-il, non, j'ai tout oublié. Oh ! que Dieu les bénisse, qu'il les bénisse toujours[2] ! » Le 12 avril, l'Extrême-Onction lui fut administrée : « *Courage*, mon bon Père ! lui dit le Provincial. Encore quelques jours de souffrances et d'épreuves, et ces quatre-vingts ans passés au service du Seigneur vont recevoir leur récompense. *Confiance* dans Celui que vous avez tant aimé et qui vous aime tant ! » Le vieillard pleurait de joie. Après une crise mortelle, il se plaignit que la mort l'eût épargné : « La cruelle, disait-il, elle est venue hier, puis elle s'est enfuie, me laissant là ! » Le vendredi 19, il dit formellement : « C'est aujourd'hui que je mourrai. » Et ces autres paroles : « Puisque c'est aujourd'hui vendredi, je serai bientôt au ciel. » En effet, le matin, à six heures trois quarts, il se réveilla au son de la cloche de la communauté, leva la tête, sembla chercher quelqu'un qui l'appelait, puis se rendormit du sommeil de la paix pour l'éternité[3].

---

[1] *Journal*, 30 nov. 1848. [2] Vendredi, 20 juillet 1849. *Autogr.* [3] *Lettres annuelles*, 1850-1851. Conflans, p. 8, 9.

Une lettre circulaire de M^{me} Barat apprit à toute sa famille cette immense perte : « Nous avons tout lieu de penser, disait-elle, que, du haut des cieux, ce bon Père veillera sur cette petite Société, qui, après Dieu, lui doit son existence.... Priez aussi, mes bonnes mères et mes très chères filles, pour celle à qui ce vénérable Père avait remis le soin de vos âmes, et dont l'unique désir est de contribuer à vous rendre de dignes épouses du divin Cœur[4]. »

Deux ans après, parut la *Vie du Père Varin*, par le Père Guidée, qui s'empressa de l'adresser à la mère générale. Celle-ci le remercia, mais en faisant à l'éloge cette humble restriction. « J'aurais désiré, mon Révérend Père, que vous eussiez omis ce qui me concerne, ou que vous l'eussiez traité avec plus de vérité. Le titre de fondatrice que vous m'y donnez, par exemple, me paraît usurpé ; et j'en souffre, car il ne m'est certainement pas dû. Je n'ai été qu'un chétif instrument ; et sans le zèle infatigable, les travaux de mes compagnes, les soins éclairés qui les ont soutenues et guidées, que serait devenu ce petit grain de sénevé ?

« Puisqu'il n'y a pas moyen de réparer cette méprise, elle servira, du moins, de stimulant à ma faiblesse. Demandez-le pour moi à Jésus, mon Révérend Père, et veuillez recevoir l'expression des sentiments respectueux et reconnaissants de votre très humble et très obéissante servante en Jésus-Christ[5]. »

---

[1] A Mme d'Avenas. Paris, 9 avril.

[2] Lettre du P. Renault, 13 avril 1850.

[3] *Voir* Lettre manuscrite du frère Morvand, son infirmier, à Mme de Falaiseau. — *Vie du Père Varin*, ch. xxx, p. 287.

[4] *Circulaires*, t. II, 43^{e} lettre. Paris, 30 avril 1850.

[5] Paris, 31 décembre 1853.

CHAPITRE II.

LA CINQUANTAINE A ROME. — LE SEPTIÈME CONSEIL GÉNÉRAL. COURONNEMENT DE L'ÉDIFICE. — VISITES AUX CHEFS-LIEUX DE LA SOCIÉTÉ. MADAME BARAT A PARIS ET A CONFLANS.

Octobre 1850. - Septembre 1853.

LA disparition des anciens appuis de la Société avertissait Mme Barat qu'il était urgent de prendre ses dispositions pour couronner son œuvre, et pourvoir, sans lacune ni incertitude, au gouvernement régulier de sa famille, pour le temps où elle-même ne serait plus. Ce fut la raison principale d'un voyage qui la conduisit à Rome, à la fin de l'année 1850.

Depuis longtemps d'ailleurs, ainsi que nous l'avons vu, elle souhaitait d'aller porter aux pieds du nouveau Pontife ses hommages et ceux de sa Société. « Demandez, écrivait-elle à la supérieure de la Villa-Lante, demandez au Cœur de Jésus que je puisse mettre ce projet à exécution. . . . Je tremble que le démon ne vienne me barrer le chemin. Si ce n'est que lui, nous lui jetterons de l'eau bénite et nous passerons[1]. »

Ce désir était devenu plus ardent encore depuis les glorieuses infortunes de Pie IX. Aussitôt qu'elle apprit son retour de Gaëte, Mme Barat écrivit à la Villa-Lante : « On nous assure que le Pape rentre enfin à Rome les premiers jours d'avril. Si cela est, et que le calme se rétablisse, oh ! que je serai heureuse d'aller vous rejoindre à la fin de l'été ! Dès septembre, je me mettrai en route ; car probablement ce sera mon dernier voyage à Rome, si toutefois Notre-Seigneur me permet de le faire. Je l'espère de sa bonté[2]. »

Ayant quitté Paris le 23 octobre, elle s'embarqua à Marseille le 11 novembre, fête de saint Martin, dans la compagnie de la mère Prevost et de Mme Cahier, sa secrétaire. « La traversée fut mauvaise, raconte la mère générale. La dernière nuit surtout n'a pas été sans péril. Le capitaine du navire a dit le lendemain qu'il avait passé un mauvais quart d'heure, en côtoyant l'île d'Elbe. Le temps était affreux, et la tempête était telle, que j'ai payé moi-même le tribut au mal de mer pour la première fois. La mère Prevost, plus heureuse que moi, pouvait prier. Elle fut exaucée, et nous avons enfin débarqué à Civita-Vecchia : c'était la troisième nuit[1] ! »

---

[1] A Mme de Limminghe. Paris, 25 juin 1847.

[2] A Mme de Limminghe. Paris, 25 mars 1850.

Le 15, Mme Barat était à la Villa-Lante : « Quels désastres j'ai eu à regretter en visitant cette villa, jadis si belle ! disait la même lettre. On voit que le vandalisme a passé par là avec Garibaldi. Au fond, toutefois, ce n'est guère cela que nous déplorons. Le mal moral de ce pays est bien plus à regretter, et il est immense. Nous jouissons néanmoins d'un peu de calme pour le moment. Nous le devons à la France : puisse-t-il continuer[2] ! »

ROME. CASINO DE LA VILLA LANTE,
situé sur le Janicule, où la mère Barat fit en 1838 une retraite qui marqua dans sa vie.

On approchait de la fête de la Présentation de Marie au Temple, fête mémorable dans les fastes de la Société. Il y avait, cette année-là même, cinquante ans que, à pareil jour, Mme Barat s'était consacrée au sacré Cœur de Jésus, et que la Société avait pris naissance dans la petite chapelle de la rue de Touraine. Si la célébration de la cinquantième année des noces de la terre est une solennité à tout foyer domestique, comment cet anniversaire des noces contractées avec Notre-Seigneur ne serait-il pas le jour d'une sainte allégresse dans la famille du cloître ? Une lettre circulaire des mères assistantes avait demandé que ce grand jubilé fût fêté pieusement et solennellement, dans chacune des maisons de la

---

[1] A M. Stanislas Dusaussoy. Rome, 26 nov. 1850.

[2] *Ibid.* Voir aussi lettre à M. Dusaussoy, 24 mars 1851.

Société. A la Villa-Lante, M^{me} Barat en prévint la célébration par une conférence qu'elle fit, la veille au soir, à sa communauté : elle avait surtout pour but de donner à la fête un sens qui fût conforme à son humilité et à son amour de la seule gloire de Dieu.

« Il y a cinquante ans, mes bonnes filles, leur dit-elle, que le divin Cœur de Jésus a jeté les fondements de notre petite Société. Les autres Instituts ont eu un fondateur ou une fondatrice; mais le nôtre en diffère précisément en cela, qu'il n'eut ni l'un ni l'autre. Son unique fondateur est le Cœur de Jésus-Christ. Sans doute il a daigné se servir d'un instrument ; mais que cet instrument est petit ! Oh ! qu'il est misérable ! C'est le *rien*, c'est le *néant !* Gloire soit donc à Dieu ! car c'est précisément à cause de ce néant que ce grand Dieu l'a choisi : il voulait être tout ! »

Après cet humble abaissement, M^{me} Barat, déroulant la suite de l'histoire de sa Compagnie, la montrait tour à tour, dans son origine, ses développements, ses combats, ses persécutions, enfantée, fortifiée, défendue, soutenue, agrandie, uniquement par ce Cœur de Jésus dont l'intervention s'était montrée si manifeste dans les événements. De là l'obligation d'une immortelle reconnaissance ; de là aussi une grande leçon. « Chaque Ordre religieux, disait la mère générale, a le devoir d'étudier l'esprit de son fondateur, afin de s'y conformer. La mesure de sa perfection est la mesure même de la conformité des disciples avec le Maître. Pour nous donc, mes bonnes filles, étudions le Cœur de Jésus, ses leçons, ses vertus. Écoutons-le qui nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Entrons dans la double fin de notre Société, qui est notre propre salut et le salut des autres, par la pratique et le zèle de l'amour de Celui qui nous a tant aimées, et à qui seul soient gloire, louange, bénédiction, actions de grâces à jamais ! »

« A l'accent de ces paroles, raconte une de celles qui les ont entendues, on eût dit que la mère générale eût voulu s'anéantir ; elle n'avait qu'une crainte : celle qu'on lui attribuât quelque part dans un bien auquel, à l'en croire, elle n'avait été qu'un obstacle perpétuel. »

La fête du lendemain fut heureuse pour toute la communauté, hormis pour M^{me} Barat, qui ne put, quoi qu'elle fît, éviter les louanges. Le matin, elle dut entendre le Révérend Père Roothaan, supérieur général de la Compagnie de Jésus, prononcer devant elle une allocution remplie d'allusions, fort délicates, il est vrai, mais fort transparentes, à ses longs travaux. Toutefois, l'humilité de M^{me} Barat eut bientôt sa revanche. Au sortir de la messe, le Père lui ayant dit : « Ma révérende mère, c'est l'unique exemple, dans l'histoire de l'Église, d'un ordre religieux qui ait conservé aussi longtemps son fondateur ou sa fondatrice. — Cela ne fait pas mon éloge, repartit l'humble mère, cela prouve qu'aucun d'eux ne s'est ménagé autant que moi ! » Le soir fut plus pénible. Certain prédicateur, réputé éloquent, le chanoine Audisio, ayant pris malheureusement, pour sujet de son discours l'éloge de la Société et de sa fondatrice, infligea un vrai supplice à M^me^ Barat. Son attitude, ses traits, trahissaient son martyre. Bientôt elle n'y tint plus : descendant sans bruit de sa stalle, elle s'esquiva furtivement, laissant son panégyriste achever à l'aise son discours. « Quel est le nom de ce monsieur? demanda-t-elle ensuite à la mère de Limminghe . . . ; ne le faites plus prêcher ici. »

Les sentiments qui, dans ce jour, se confondaient en elle, se retrouvent dans cette lettre adressée, six jours après, à la mère Desmarquest : « J'aurais voulu, ma chère mère, que cet anniversaire passât inaperçu pour ce qui me regarde ; car, pour le reste, nous ne pouvons trop remercier Dieu des grâces qu'il ne cesse de répandre sur la Société, malgré ma pauvreté et mes misères. Continuez donc, chère mère, à prier et à faire prier le divin Cœur, afin que mes dernières années, si le Seigneur me les accorde, soient meilleures que celles de ce demi-siècle écoulé, et qu'elles soient des années de réparation.... Pour moi, j'ai répandu mon âme tout entière devant ce divin Cœur ; et avec quelle ferveur je l'ai prié de vous rendre tout ce que vous avez fait et souffert plus que moi, pour la Société, en me couvrant de vos vertus, qui ont suppléé à celles qui me manquaient ! »

Une température clémente, un ciel de printemps, même au cœur de l'hiver, ne purent exempter la mère générale du tribut annuel que sa poitrine payait à la rude saison. « A peine étais-je arrivée, que j'ai dû m'aliter, mandait-elle en France à la fin de janvier. Il y a à peine quelques jours que je commence à marcher et à reprendre le travail. On me promène en voiture à un soleil de mai, et c'est ainsi que les forces reviennent peu à peu. »

Le premier usage qu'elle fit du retour de ses forces fut de se rendre, accompagnée de la mère Prevost et de la mère Cahier, à l'audience de Pie IX, qu'elle vit, ce jour-là, pour la première fois. Quand on est devant Pie IX, on se sent en présence de la plus aimable comme la plus auguste majesté de la terre : ce fut l'impression de M^me^ Barat. « Ma fille, écrivait-elle, le 5 février, à M^me^ Giraud, nous avons eu la consolation d'être reçues par le très saint Père. Quelle douce majesté ! quelle bonté ! C'est une vive image de Celui qu'il représente, lorsqu'il était sur la terre. » Et dans une autre lettre : « On ne peut réunir autant de bonté, jointe à une dignité remplie de tact et de délicatesse. Sa physionomie porte le calme du ciel. On est heureux d'avoir été quelques instants auprès de cette *Béatitude :* Pie IX justifie bien cette appellation[1]. »

Mais d'autres réflexions assombrissaient cette joie : « Que de pensées déchirantes, dit-elle dans une lettre suivante, venaient me fendre le cœur, en me rappelant ce que cette âme sublime avait souffert ! Je pensais à ce qu'elle aura à souffrir encore ; car rien, malheureusement, n'est changé dans les idées. Le jour où disparaîtra la force répressive, on retombera dans le chaos de l'anarchie ; et cette fois, les ennemis n'épargneront rien dans leur rage. Heureusement, il est un Dieu qui veille sur les siens. Mettons notre confiance dans sa protection[1]. »

---

[1] Rome, 10 mars 1851.

Le Pape bénit la supérieure, les novices. Il insista « sur le besoin d'une éducation chrétienne, fondée sur une foi profonde, faute de laquelle, dit-il, les nations se pervertissent d'une si effrayante manière[2]. » Mme Prevost croyait entendre parler Jésus lui-même : « Je me rappelais alors cette parole de Notre-Seigneur, apparaissant, sur le chemin de Rome, à Ignace de Loyola et à ses compagnons : « Allez, je vous serai favorable dans Rome. »

Mme Barat sortit de là encore plus remplie de zèle pour la gloire de Dieu. « A la vue des besoins de notre mère la sainte Église, disait ce grand cœur, on voudrait doubler le travail, et l'étendre dans tout l'univers. Que de succès remporte l'ennemi de Jésus ! que de millions d'âmes il enchaîne à son char de perdition ! On ne peut se faire une idée de la défection qui s'étend dans ce pays, autrefois si catholique ! Le cœur souffre de ne pouvoir aider à paralyser les efforts de l'enfer. Au moins, chère mère et fille, tâchons de dédommager le Cœur de Jésus, en redoublant d'amour et de fidélité. Formons-lui de parfaites religieuses et des apôtres.... J'ai eu la consolation de rencontrer cet élan de ferveur dans beaucoup des nôtres que j'ai vues sur la route[3]. »

L'accueil paternel du Souverain Pontife avait encouragé la mère générale à présenter au Saint-Siège les demandes qui faisaient le principal sujet de son voyage à Rome.

Parmi les réformes proposées en 1839, et rejetées en bloc en 1843, il y en avait plusieurs d'une utilité universellement reconnue, et dont la nécessité s'imposait chaque jour plus impérieusement. On en fit l'objet d'une supplique au Pape. Elle comprenait trois demandes. La première était « l'adjonction à la supérieure générale de supérieures provinciales qui, ayant un certain nombre de maisons de la Société confiées à leurs soins, porteraient avec elle, et sous sa direction, une partie du poids du gouvernement ». — La seconde était « le renouvellement du Conseil de douze membres chargés de l'élection de la mère générale ». Le grand âge de la supérieure commandait instamment de le reconstituer ; et Mme Barat souhaitait qu'on le composât des assistantes générales, des supérieures provinciales, et d'une professe de chaque province. — Enfin, sa troisième demande était qu'il lui fût permis de nommer secrètement une vicaire générale, destinée, en cas de mort de la supérieure générale, à prendre les rênes du gouvernement jusqu'à la nomination de la nouvelle élue.

---

[1] A M. Stanislas Dusaussoy, 24 mars 1851.

[2] A Mme Gœtz, 5 février 1851.

[3] A Mme Giraud. Rome, 5 février 1851.

Il n'y avait qu'une voix dans tout le Sacré-Cœur sur la sagesse et l'urgence de ce complément des Constitutions. Ce fut donc unanimement, et dès lors en toute confiance, que la supplique fut présentée au Souverain Pontife, à la fin de janvier 1851. Il convenait de la soumettre préalablement au cardinal Lambruschini, protecteur de la Société ; mais, le sachant peu favorable à tout ce qui ressemblait à une innovation, et voyant d'ailleurs quel grand affaiblissement la vieillesse, et surtout les tragiques événements des dernières années, avaient produit dans cette tête naguère si ferme, on omit de faire passer cette pièce par ses mains : c'était irrégulier. Pie IX donna l'ordre d'avoir à employer cet intermédiaire ; mais le cardinal, peiné de cette omission, ne prêta à la requête qu'un appui officiel devant la Congrégation des Évêques et Réguliers. Après deux mois d'attente, la réponse fut négative.

Jamais coup plus pénible ne surprit M^me^ Barat. Elle embrassa d'un regard douloureux le péril que ce refus créait à sa Société. Le gouvernement en devenait impraticable sans le secours des provinciales. La mère générale venant à disparaître, les choses retombaient de droit aux mains de la première assistante générale, la mère de Charbonnel, aveugle et plus âgée que la supérieure elle-même. Rien n'était organisé pour sa succession. Le Conseil chargé d'y pourvoir n'existait presque plus, et son mode de recrutement était défectueux et irrégulier. Quelle situation ! Évidemment le Pape ne l'avait pas comprise. Il n'y avait plus que Dieu qui pût faire la lumière dans l'esprit de son Vicaire.

M^me^ Barat en appela donc à Jésus par Marie. Vers le commencement de mai, elle déposa ses vœux sur l'autel dédié à la Mère admirable. Marie justifia ce nom. Le 6 mai, Pie IX, apprenant la profonde affliction de la supérieure générale, envoya un de ses prélats, M^gr^ Luciardi, apprendre de sa propre bouche ce qu'elle désirait pour sa Société. Alors, mieux informé, il daigna retirer le décret déjà rendu, puis nomma trois cardinaux chargés de revoir l'affaire. Enfin, le 23 mai 1851, parut un second décret, donnant satisfaction complète à la supplique. Seulement, aux noms de provinciales et de provinces, le Pape préféra ceux de mères *vicaires* et de *vicairies*, qui furent adoptés[1].

C'était fait : M^me^ Barat venait de poser la dernière pierre à l'édifice, maintenant immuable, des Constitutions. Après avoir porté aux pieds de Sa Sainteté ses remerciements, le 14 juin, elle quitta Rome, qu'elle ne devait plus revoir.

Rentrée à Paris au milieu de juillet, la supérieure y prépara la réunion du septième conseil général, dans le dessein de pourvoir à la promulgation et à l'application des derniers changements. « Je voudrais pouvoir vous rendre, écrivait-elle à ses filles, l'effusion de cœur avec laquelle le Saint-Père nous a donné sa bénédiction ; l'intérêt, la bonté avec laquelle il s'est informé des œuvres qui nous sont confiées, et m'a dit son désir de nous voir répondre à notre sublime vocation. J'espère que cette bénédiction produira ses fruits, et que nous nous efforcerons, par notre fidélité, d'apporter quelque adoucissement à ses immenses douleurs[1]. »

---

[1] *Voir* la Supplique et le décret du 23 mai 1851. *Constit.* p. 170.

Paris était alors dans l'effervescence et l'inquiétude politique qui précède une révolution. Mme Barat, estimant que cette capitale ne présentait pas la sécurité nécessaire à la tenue du conseil, convoqua l'assemblée à la Ferrandière. Quoique proche de Lyon, la Ferrandière dépend du diocèse de Grenoble, que gouvernait encore Mgr de Bruillard, cet ancien directeur de Mlle Sophie Barat, quand elle vint à Paris pour la première fois. Le vieillard s'empressa d'écrire à Mme Prevost une lettre paternelle dans laquelle, se félicitant « de l'avoir pour diocésaine », il disait en terminant : « Que ne puis-je inaugurer par une messe du Saint-Esprit, l'ouverture de votre Conseil ! J'y serai du moins en pensée ; j'appellerai sur cette assemblée, si chère au Cœur de Jésus, l'Esprit de conseil qui inspire les utiles réformes, et l'Esprit de force qui donne le courage de les exécuter[3]. »

Le Conseil était convoqué pour le mois de novembre ; mais à cette époque, la supérieure, alitée par la fièvre, se trouva tellement malade, qu'on pensa à ajourner la réunion annoncée. Elle n'y consentit pas. Le jour de saint Martin, elle commanda qu'on la portât de son lit à la voiture, et moins de trois jours après, le 13 novembre, fête de saint Stanislas Kostka, l'intrépide mère ouvrait l'assemblée générale de la Ferrandière.

Son programme était tracé. Elle avait écrit d'avance « que, renonçant à descendre à tout minutieux détail, le Conseil s'occuperait principalement de l'observance uniforme des Règles, selon l'intention du Souverain Pontife. — Elles sont pour nous, disait-elle, l'expression de la volonté du Cœur sacré de Jésus ; et tant que nous garderons dans son intégrité ce rempart de toute institution religieuse, l'ennemi de tout bien sera impuissant contre nous. »

Le Conseil promulga les modifications approuvées par le Pape dans le gouvernement ; il sanctionna un plan d'études mieux adapté aux nouveaux besoins des temps, rédigé principalement par Mme d'Avenas. Il procéda à l'élection des assistantes générales, qui furent Mmes de Charbonnel, Desmarquest et Coppens, auxquelles on ajouta une quatrième mère, Mme Prevost. Enfin, il organisa la répartition des soixante-cinq maisons de la Société en dix vicairies, huit pour les États d'Europe, et deux pour l'Amérique.

Que restait-il à faire à Mme Barat ? Elle n'avait jamais cessé de désirer la retraite : aujourd'hui son âge, en augmentant ce désir, semblait lui donner le droit de le voir enfin exaucé. Elle supplia donc le Conseil général de la remplacer. On ne voulut pas l'entendre. « J'ai demandé en vain, écrivait-elle ensuite à Mme Duchesne, qu'on me déchargeât du fardeau porté depuis un demi-siècle : on a été sourd ; mais j'ai encore l'espoir que Jésus m'accordera la grâce de mourir hors de cette terrible responsabilité. Aidez-moi, chère mère et fille, à obtenir cette faveur[1]. »

---

[1] *Lettres circulaires.* Paris, 1er août 1851.

[2] Grenoble, 18 oct. 1851.

Avant de partir de Lyon, Mme Barat adressa à sa Société une longue circulaire, ayant pour principal objet de ranimer l'amour du divin Cœur de Jésus dans les âmes : « C'est à cette source de vie qu'il faut recourir sans cesse, disait cette lettre. La dévotion si aimable du sacré Cœur devrait être notre unique passion : les autres dévotions ne viennent qu'après celle-là. Tout en nous et autour de nous ne la prêche-t-il pas ? Ne dirait-on pas que, dans ces temps malheureux, l'auguste Trinité ne bénit, ne se laisse vaincre qu'au nom de ce Cœur ? . . . C'est aussi par lui, n'en doutez pas, que vous gagnerez les âmes à la piété. C'est de lui que sort ce parfum qui ravissait l'Épouse des Cantiques, de lui que découle cette huile qui se répand, éclaire, pénètre, guérit. Reprenons donc notre élan, mes bonnes filles et mères, pour faire connaître, goûter et glorifier dans tout l'univers, s'il nous est possible, le Cœur adorable de notre Époux[2] ! »

A cette époque, la France venait de changer de gouvernement. Le coup d'État du 2 décembre et les soulèvements qui en furent la suite avaient justifié les précautions prises par Mme Barat, quand elle avait placé le Conseil loin de Paris. A son retour dans cette ville, elle n'en dut pas moins donner à l'archevêque des explications sur ce point toujours sensible. Mgr Sibour comprit la droiture de ses intentions. Il fit plus ; il se chargea de demander lui-même au gouvernement l'approbation des changements apportés aux statuts ; et il obtint, en effet, du Conseil d'État, un décret approbatif, à la date du 5 août 1853.

Dès ce moment, pendant plus d'un an et demi, Mme Barat ne quitta Paris que pour aller chercher quelques jours de paix dans sa bien-aimée solitude de Tours, ou pour aller visiter les principaux noviciats de la Société.

Elle fut à Marmoutier pour la fête de sainte Madeleine, le 22 juillet 1852 : « Oh ! comme je voudrais que Marmoutier pût entrer dans notre enclos de Paris, écrivait-elle précédemment, ou plutôt que notre enclos pût se renfermer dans celui de cette terre bénite ! Quelle différence avec Paris pour le calme, les souvenirs, enfin pour tant d'autres choses que l'on n'exprime pas, mais qui se sentent vivement[3] ! . . . »

Arrivée à Marmoutier, Mme Barat alla prier sur la tombe de son ancienne compagne M^me^ Deshayes : « J'aurais aimé, disait-elle, être enterrée comme elle dans cette grotte de saint Martin. Mais que la volonté de Dieu soit faite ; trop heureuse encore d'être mise en terre sainte avec les fidèles ! »

---

[1] Paris, 16 février 1852.

[2] La Ferrandière, 13 décembre 1851. *Circulaires*, t. II, p. 49.

[3] A Mme de Bosredont, 22 octobre 1849.

MARMOUTIER. INTÉRIEUR DE LA GROTTE DITE : REPOS DE ST. MARTIN, OU LE SAINT AVAIT COUTUME DE PASSER SES NUITS.

Depuis un an environ, ce monastère possédait une autre sainte amie de M^me^ Barat. La mère Thérèse Maillucheau, après avoir gouverné la maison de Quimper, commencé la fondation de Nantes et de Bourges, avait été déchargée de la supériorité, et envoyée d'abord en qualité d'assistante à la maison de Poitiers, premier et cher berceau de sa vie religieuse. « Que j'envie votre sort, lui écrivait alors sa mère générale ; plus de supériorité, beaucoup d'oraison, c'est le paradis de la terre. Ne le trouverai-je jamais ? Vous rappelez-vous ce que vous goûtiez si intimement autrefois, dans vos années de lait et de miel ? « Quel heureux « état, disiez-vous, que celui où c'est tout « faire que de ne rien faire, tout dire que « de se taire ! » Vous y retournerez à ce temps heureux, tandis que votre mère en est réduite au *Super flumina Babylonis.* C'est bien une Babylone, sous tous les rapports, que la ville que nous habitons[1]. » Poitiers n'avait été qu'une première station dans la vie de retraite de la mère Thérèse : on la plaça ensuite à la Ferrandière. Enfin, son état de santé lui ayant rendu tout emploi impossible, elle avait été finalement envoyée à Marmoutier, comme au lieu de son repos : « Rentrez donc, lui écrivit sa mère générale, dans la voie de cet attrait que Jésus vous donna au début de votre vocation au Sacré-Cœur. . . . Désormais, ma chère fille, votre fonction sera l'oraison, et les âmes se sauvent, par ce moyen, en plus grand nombre que par l'action, croyez-le. Soyez le Moïse qui priera sur la montagne, tandis que votre mère va combattre dans la plaine[2]. »

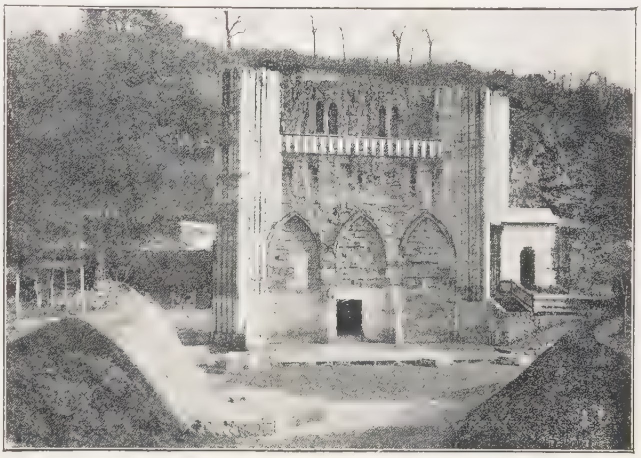
La mère Thérèse aidait à l'éducation de quelques enfants du village de Sainte-Radegonde, proche de Marmoutier. Par une exception que justifiait l'extrême pénurie de ce lieu, le Sacré-Cœur y avait ouvert une école de petits garçons; et, de loin comme de près, M^me^ Barat aimait à suivre les progrès de ces jeunes écoliers, recevant leurs lettres et y répondant, leur envoyant des vêtements, s'intéressant à leurs travaux, surtout à leur salut, comme elle l'écrivait : « Que je serais heureuse de leur faire l'école, de leur apprendre à connaître et à aimer Jésus ! » Et dans une autre lettre : « Les gamins de l'école sont une de mes jouissances à Marmoutier. Le Père Barrelle, qui vient d'y passer trois jours, en est aussi content que moi. Ces pauvres enfants ont une touchante reconnaissance pour nous. Espérons qu'ils l'auront surtout envers le Cœur adorable de Jésus[1]. »

---

[1] Paris, 24 août 1847.

[2] Paris, 9 septembre 1850.

Mme Barat s'arracha avec peine à ce lieu de sainteté et de paix : « J'aurais volontiers oublié l'univers en cette paisible solitude, près du Saint de mon âme et de sa famille chérie. Mais Jésus ne veut pas sa petite servante dans le repos ; et, malgré ses vœux, elle doit agir, peut-être jusqu'au dernier soupir. Au moins, si telle est la volonté de Dieu, faisons-la avec amour ; qu'elle nous tienne lieu de tout. La vie la plus pénible nous deviendra supportable pour l'amour de Lui[2]. »



EXTÉRIEUR DU REPOS DE ST. MARTIN,
qui surmonte la grotte dite : de St. Brice, lequel succéda à St. Martin sur le siège de Tours.

La seconde absence que fit la mère générale, à la fin de l'année 1852, eut pour but de visiter le noviciat de Kienzheim. C'était la deuxième fois qu'elle voyait cette famille de laquelle elle disait : « Je soupire en pensant à cette terre promise de Kienzheim, qui est aussi une terre de désir pour moi[3]. »

Elle y fut le 2 septembre. Kienzheim, nous le savons, avait hérité du noviciat de Montet ; la mère Mathilde Garabis en était supérieure ; M. l'abbé Pieau y avait suivi la colonie errante ; et, après quatorze ans de séjour en Suisse, il venait continuer et couronner en Alsace sa carrière de dévouement à la Société. Mme Barat dit à ses filles combien elle était heureuse de les revoir, après sept années de séparation : « Mes enfants, je me disais, en me dirigeant vers vous : Je suis sûre que là je trouverai des âmes, des âmes tout à Dieu, des âmes que les sacrifices n'arrêteront jamais ; et je puis vous assurer que j'en tressaillais de joie. »

---

[1] A Mme Desmarquest, Marmoutier, 25 juillet 1852.

[2] A Mme de Bosredont. Paris, 16 août 1852.

[3] A Mme Mathilde Garabis, 11 mars 1852. *Idem*, 4 juillet.

Son séjour à Kienzheim fut rempli par une suite d'entretiens familiers sur ce sujet favori. Elle disait un jour : « Où trouverai-je une âme qui apporte autant d'ardeur à la cause de Dieu que le démon met de rage à combattre contre lui ? Si je savais la trouver au fond de l'Océanie, je traverserais les mers pour aller la chercher. Eh bien ! ne ferions-nous pas pour notre Époux divin ce qu'on est capable de faire pour un époux terrestre ? » Elle cita, à ce propos, l'exemple de la femme d'un brigand italien, laquelle, disait-on, s'était fait tuer dans un combat pour la cause de son mari : « Comme épouse de Jésus-Christ, dit la mère Barat, j'ai envié cette mort. »

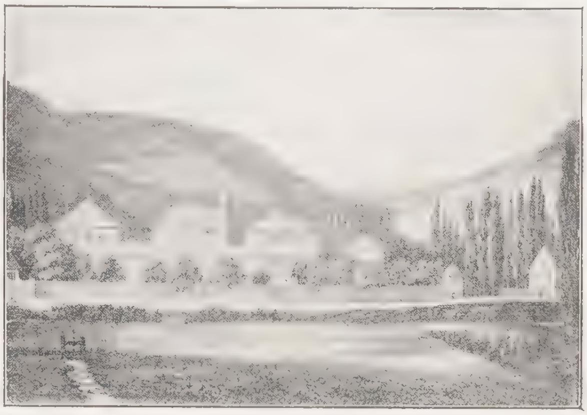
Elle n'oublia pas sa chère humilité : « Voyez, disait-elle, combien Jésus l'a aimée. Nous en sommes nous-mêmes une preuve. Ce bon Seigneur, ne pouvant plus pratiquer cette vertu dans sa gloire, a voulu du moins la pratiquer encore en quelque manière ici-bas, en faisant choix de créatures misérables telles que nous pour épouses de son Cœur. » Elle préconisa de même l'esprit de sacrifice, le renoncement, la croix : « Que je trouve les cœurs froids, à commencer par le mien, lorsque nous méditons les mystères de la croix ! écrivait-elle vers ce temps-là à la supérieure. Un auteur spirituel appelait cette indifférence un miracle diabolique : il avait raison. » Enfin, elle jeta les cœurs dans cette fournaise d'amour de laquelle elle disait : « Nous avons, pour être grandes, tant à obtenir de la bonté de Dieu ! Intérieur, extérieur, tout est borné en nous : et il ne nous faudrait que les bornes de l'horizon ! Où trouver cet espace ? Ah ! dans le Cœur de Jésus, qui, mettant notre néant dans son immensité, le ranimera et lui donnera son essence comme le fer dans le feu. Alors nous agirons avec une puissance sans bornes, sans limites; tout nous sera possible, même l'impossible. Que nous en sommes loin[1] ! »

M. L'ABBÉ PIEAU, CHANOINE D'EVREUX.
Aumônier du Sacré-Cœur à Middes, à Montet et à Kienzheim, où il acheva sa longue carrière de dévouement.

Le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, M^{me} Barat prit congé des religieuses, des novices et des enfants de Kienzheim. Dès avant son arrivée, l'aumônier, M. Pieau, avait dit aux élèves : « C'est la visite d'une sainte que vous allez recevoir. Accueillez-la, mes enfants, en esprit de religion, avec des vues de foi. » Après qu'elle fut partie, il leur demanda : « Cette sainte mère vous a-t-elle touchées, en vous bénissant ? — Oui, lui répondirent-elles. — Eh bien ! c'est une application de reliques, mes enfants[1]. »

---

[1] A Mme Garabis, Paris, 3 avril; et Marmoutier, 26 juillet 1852.



VUE GÉNÉRALE DE LA MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE KIENZHEIM, PRÈS COLMAR.

L'adieu de Mme Barat à la maison de Kienzheim fut celui de Notre-Seigneur à ses disciples du Cénacle : *Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je m'en vais.* — « Ce n'est pas, expliqua-t-elle, que Jésus n'ait eu à souffrir beaucoup avant de retourner à son Père ; mais l'amour de Dieu change tout en allégresse. Il n'y a de souffrance que dans l'hésitation à accepter la croix. » Elle ajouta en terminant : « Priez pour moi le bon Maître, lui demandant qu'il répare ce que j'ai mal fait ici, et qu'il supplée à tout ce que j'aurais dû faire[2]. »

A l'heure du départ, on vit se présenter devant la supérieure un ami moins résigné à son éloignement. C'était un agneau qui s'était attaché à cette aimable mère, par cette attraction dont on trouve tant d'exemples dans l'histoire des saints. Le pauvre animal, s'élançant sur les genoux de sa protectrice, bêlait à fendre l'âme. Mme Barat le caressa avec quelques douces paroles. Elle ne l'oublia plus. De retour à Paris, ayant été informée que *Robin* avait été délaissé dans l'écurie, où, la nuit, les rats fourrageaient dans sa toison, elle en conçut de la peine : « Vous comprenez, écrivait-elle à la supérieure, si de pareilles nouvelles ont dû me faire plaisir, à moi qui souffre tant de voir pâtir des êtres qui n'ont pas offensé Dieu ! Toute la nuit, j'ai revu cet agneau malheureux ; et comment dormir ! » Elle déclara même, dans un premier mouvement, qu'elle préférait le voir entre les mains du boucher que de le savoir ainsi traité. Mais bientôt se reprenant : « Non, ce serait bien dommage, écrivit-elle à Kienzheim, de le destiner au glaive à la fleur de son âge. Vous voyez que je retire sa sentence de mort. » Ensuite ayant appris que, contrairement à ses premières informations, *Robin* n'avait pas cessé de recevoir les mêmes soins, elle s'en montra reconnaissante : « Ce n'est pas, disait-elle, pour ma distraction que je m'affectionne à ces êtres ; je n'y tiens nullement, ayant des objets bien plus intéressants pour occuper mon cœur. Mais, je vous le répète, je ne suis pas à l'épreuve de la peine de voir souffrir ces créatures innocentes. Puis, cette similitude de notre bon Maître se laissant déchirer et égorger comme un doux agneau me touche et m'attache à cette espèce d'animaux. Ah ! ma fille, qu'il faut aimer celui qui s'est ainsi immolé pour nous[1] ! »

---

[1] Témoignage de Mme Cornille. *Doc.* n° 19.

[2] *Journal de Kienzheim*, p. 15 à 19.

Dans ce même mois de mars 1853, les regards de la mère générale se tournaient vers un autre de ses noviciats : celui de la Ferrandière. Elle venait de lui demander un pénible sacrifice. Celle qui la gouvernait depuis plus de vingt ans, M^me^ Prevost, devenue assistante générale, était appelée à Paris par sa nouvelle charge. Et quels justes regrets laissait dans tout le Midi cette femme supérieure, qui avait tout conquis par l'ascendant de la vertu et la puissance du bien ! Annonay, Charleville, Toulouse, Alger, Sarria, Montfleury, l'avaient vue présider successivement à leurs fondations. Toutes ces maisons recevaient ses visites secourables, surtout à l'heure des périls et des menaces publiques, qu'elle forçait de reculer devant sa grandeur d'âme ou qu'elle désarmait par sa charité. Tour à tour Lyonnaise, Provençale, Roussillonnaise, Espagnole, Algérienne, selon les maisons par où elle passait, elle se faisait toute à toutes pour les gagner à Jésus-Christ. « Il faut attirer les âmes et ne pas les forcer, répétait-elle d'ordinaire. L'autorité ressemble à la verge d'Aaron, elle doit porter des fleurs. » Cependant, non moins énergique que bonne, elle savait au besoin mettre le fer et le feu dans une plaie vive. « Je ne suis pas votre mère pour caresser vos blessures, disait-elle à ses filles, mais pour les guérir. » Sa maxime était qu'il fallait regarder les âmes à travers le Cœur de Jésus pour les trouver aimables. Son caractère propre était une bienfaisance prodigue, inépuisable. Elle était la mère des pauvres, des malades, des orphelins, donnant encore plus aux ennemis qu'aux amis, et les gagnant à la religion à force de bienfaits. Quant à son noviciat de la Ferrandière, elle le définissait par ces belles paroles : « C'est le paradis terrestre avec ses quatre grands fleuves, sortis d'une même source, le Cœur de Jésus-Christ : un fleuve de lumière qui éclaire les âmes, un fleuve d'amour qui les embrase, un fleuve de paix qui les console, un fleuve de grâce qui baigne le pied de l'arbre de vie et le fait fructifier[2]. »

Un noviciat privé d'une telle direction avait besoin d'être consolé ; et dans chacune de ses lettres à la nouvelle supérieure, M^me^ Élisa de Bouchaud, la mère générale se plaignait des délais qui retardaient son voyage à la Ferrandière : « Je suis comme un vaisseau placé entre des vents contraires, et qui ne peut ni avancer ni reculer. Aussi je me laisse ballotter par la volonté de Dieu. Quand il lui plaira que je prenne le large, ce sera, chère Élisa, pour aller vers vous[3]. »

---

[1] Paris, 10, 13 décembre 1852, et 8 mars 1853.
[2] *Voir* Notice sur la mère Prevost. *Lettres annuelles* de 1870.
[3] Paris, 16 février 1853.

Elle y fut le 26 juillet 1853. L'affection spéciale qu'elle avait pour les enfants de la Ferrandière lui avait fait écrire à la supérieure : « Ce sont les enfants que je voudrais voir d'abord. » On lui obéit. Toutes, vêtues de blanc, comme aux solennités, l'attendaient rassemblées dans leur salle d'étude, ornée de lauriers-roses. Mme Barat, toujours amie des choses simples, préféra les faire venir sous les arbres de la grande avenue, où tout de suite elle s'assit parmi cette chère jeunesse de laquelle elle disait : « Lorsque mon cœur a quelque peine, il se reporte au souvenir des enfants de la *Ferme :* cette vue le réjouit[1]. » Ce jour et les suivants furent des jours de bénédiction, comme elle l'écrivait à la mère Prevost : « Je n'ai que des consolations à recueillir dans cette famille, que vous avez si bien formée pour le bon Maître. Le bon esprit, les vertus religieuses y sont dans leur vigueur. Notre Élisa donne du ressort à tout[2]. »

En dehors des visites que nous venons de décrire, Mme Barat ne quitta presque plus ses résidences de Paris et de Conflans, où nous allons la voir accomplir l'œuvre de Dieu sous une nouvelle forme.

A Paris d'abord, l'application principale de la supérieure fut de faire régner de plus en plus, dans le pensionnat de la rue de Varenne, l'esprit de simplicité, qu'exigeait non seulement le devoir, mais l'honneur, et même la prospérité de son Institut. « Il est de la prudence et de l'édification, écrivait Mme Barat, de travailler à détruire jusqu'aux vestiges de notre fausse réputation. Il faut si peu de chose au monde et au démon pour nuire à la Société tout entière ! Hélas ! nous n'effacerons peut-être jamais les impressions funestes qui se sont répandues, d'un bout de la France à l'autre, de notre prétendu luxe, dans le début de ce pensionnat de Paris. L'hôtel doré y prêtait ; et là-dessus, nous perdons non seulement des enfants, mais les meilleures postulantes, celles qui, dans une société religieuse, cherchent la pauvreté, la simplicité, l'humilité[3]. »

Entre ceux qu'avaient trompés ces bruits mensongers était l'évêque d'Arras, Mgr Parisis, un des plus grands défenseurs de l'Église en notre temps. Voulant se rendre compte de l'état des choses par lui-même, il vint explorer, dans le plus grand détail, la communauté et le pensionnat. Mme Barat l'accompagnait dans cette inspection. A chaque cellule qu'il visitait, à chaque lieu régulier qu'il se faisait ouvrir, il témoignait sa surprise de la pauvreté qu'il y voyait régner. A la fin, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Quoi ! sont-ce là les splendeurs de cet hôtel Biron ? — Ah ! Monseigneur, lui dit la mère générale, je voudrais, s'il était possible, que dans cet hôtel Biron il n'y eût que des christs, et que chacune de nos religieuses en fût le cadre[4]. »

---

[1] Paris. 1er avril et 27 mai 1852.

[2] La Ferrandière, 12 août 1852.

[3] A Mme Dumazeaud. Paris, 29 novembre 1852.

[4] Témoignage de Mme Sidonie Gangloff.

Ainsi détrompé, l'évêque devint pour le Sacré-Cœur un protecteur, un ami, un conseil, un soutien, particulièrement contre les tracasseries que le gouvernement suscita bientôt aux Congrégations. Pénétré d'une saine doctrine, invariable dans cet attachement et cette docilité à l'esprit du Saint-Siège, qui ont été l'honneur et la force de sa vie, M^gr Parisis apportait, dans ses fréquentes instructions au Sacré-Cœur, les eaux vives d'un enseignement puisé à la plus pure source. « J'ai la réputation d'aimer beaucoup le Sacré-Cœur, disait-il plus tard, il s'en faut bien que je m'en défende. » Cette affection lui faisait dire qu'au-dessus du Sacré-Cœur il ne voyait que le ciel. De tels éloges n'étaient pas ce qui plaisait le mieux à la mère générale. « Aussi, racontait-il, jamais elle ne me dit un mot louangeur sur mes discours. Toutefois un jour que, parlant à la maison-mère, j'avais vivement insisté sur le devoir de l'humilité, elle vint me remercier avec effusion, et en me reconduisant jusque sur le seuil de la porte, elle ne se lassait pas de me remercier[1]. »

MONSEIGNEUR PARISIS, ÉVÊQUE D'ARRAS.

L'œuvre de M^me Barat, à l'hôtel Biron, était avant tout une œuvre de prière. Elle passait un temps si long dans sa petite tribune, devant le saint Sacrament, même au cœur de l'hiver, que M. Récamier, qui la soignait comme une mère et la vénérait comme une sainte, y mettait opposition le plus qu'il pouvait. Le grand âge du docteur, ses longs services, sa vertu éminente lui avait donné sur elle une autorité salutaire. On rapporte qu'un jour la supérieure, à peine relevée de maladie, s'était rendue à sa tribune pour faire son oraison, quand le médecin, arrivant chez elle à l'improviste : « Eh bien ! dit-il brusquement, où est donc M^me Barat ? » La sœur se dirigeait déjà vers la chapelle pour l'aller chercher. « Ah ! dit le docteur, je devine. . . . Et cela sans ma permission ! Je vais la chercher moi-même. » Il arrive à la tribune, y trouve sa malade, et s'adressant à elle avec autorité : « Madame Barat, avec la permission de qui êtes-vous sortie de votre chambre ? Retournez-y bien vite ! » Ce disant, le vieillard frappait avec sa canne les marches de l'escalier, faisant le geste de conduire devant lui la sainte coupable, qui, moitié riant, moitié confuse, comme une petite fille qu'on a prise en faute, se hâta de rentrer. Là, il la fit asseoir près de la cheminée : puis lui-même se mettant à deux genoux devant elle : « Madame Barat, lui dit-il du même ton d'autorité, maintenant vous allez me donner votre bénédiction ! » Interdite par cet ordre, l'humble mère refusa longtemps de s'y soumettre ; mais voyant que le docteur ne se relevait pas, elle finit par lui dire avec vivacité, en étendant ses deux mains et détournant la tête : « Ah ! monsieur Récamier, que le bon Dieu vous bénisse[1] ! »

---

[1] Voir *Journal de Conflans*, 1854, p. 68, et *Cahier sur la fondation de Calais*, p. 15.

Le soir même on recevait un petit poêle pour la tribune, avec une provision de bois pour le chauffage. Le tout était envoyé et payé par le docteur, qui, répondant aux objections de la mère générale, lui avait dit : « Eh bien ! ma mère, il y a quelqu'un ici qui n'a pas fait, comme vous, vœu de pauvreté. Laissez-lui le plaisir de se charger de cela. »

Au mois de juin de l'année 1852, la maison de Paris et Mme Barat perdirent ce fidèle et secourable ami de plus de trente années. Ce fut une vive douleur pour la mère générale, qui estimait en lui plus encore le grand chrétien que le médecin célèbre. « Je recommande à vos prières l'excellent M. Récamier, qui est bien mal, écrivait-elle en apprenant l'attaque qui allait l'emporter. C'est une perte profonde pour moi et pour notre maison. Unissez-vous à moi pour obtenir encore quelques années de vie à cet homme de bien, dont tous les instants sont marqués par des actes de bienfaisance et de vertu. » Mais il était trop tard. A peine Mme Barat, avait-elle écrit ces lignes, qu'elle apprit que le docteur venait de succomber, à l'âge de soixante-dix-sept ans, et elle ajoutait à la fin de sa lettre : « Sa mort a été subite, mais non pas imprévue. C'était un homme vertueux dans toute l'étendue du mot. Nous prions pour lui comme pour un insigne bienfaiteur de la Société[2]. »

A Paris, Mme Barat n'oubliait pas Conflans : les deux maisons n'en faisaient qu'une dans son affection. La mère Desmarquest en était supérieure ; la maîtresse des novices était Mme Gœtz, que nous avons laissée au noviciat de Montet, et qui après avoir été maîtresse à Besançon, avait reçu, aussitôt après ses derniers vœux, prononcés le 5 mars 1847, la direction de ce noviciat de Conflans.

Au premier abord, on pouvait s'étonner de voir la principale espérance de la Société reposer entre les mains d'une personne timide, très défiante d'elle-même, et comme enveloppée d'un voile qui, de tous ses mérites, ne laissait percer que la modestie ; mais, pour peu qu'on la connût, que de trésors on découvrait sous cette réserve craintive ! « Dès mes premiers jours d'entrée en religion, nous raconte une de ses plus chères filles, j'ai trouvé en cette mère vénérée une suavité de procédés, une intelligence du cœur et un respect des âmes qui me touchèrent vivement. Son humilité était ce qui paraissait le plus ; et cette humilité se découvrant davantage à mesure que les rapports intimes s'établissaient, elle ne pouvait se tenir de manifester le peu de cas qu'on devait faire d'elle. Ce n'était là cependant, chez notre mère Gœtz, que la base nécessaire à une puissance d'énergie qui étonnait, subjuguait et captivait en même temps. Cette humble religieuse, extérieurement si amoindrie, « dont la voix, selon l'expression du prophète, ne s'entendait pas au dehors, » avait une force d'action, et trouvait au besoin, pour la cause de Dieu, des accents d'une vigueur qui burinait en nous la ligne du devoir. L'esprit d'oraison était son esprit propre : on sentait Dieu en elle, et combien de fois la seule apparition de sa grave et simple dignité n'a-t-elle pas rappelé, à une âme distraite, l'union avec Notre-Seigneur et la pensée de Dieu ! Sa direction spirituelle portait la même empreinte de sagesse, de force et d'élévation. Elle ne voulait, disait-elle, que des *saintes correctes*. Quelques paroles de vie résumaient sa doctrine : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et « sa justice. — La vie heureuse, c'est la vie parfaite. — Attendez : tôt ou tard la « vérité délivre ; sachons supporter les délais du Seigneur. — Quand le Seigneur « me tuerait j'espérerais en Lui. » Ces textes étaient des germes. Lorsque M^me^ Gœtz les avait déposés dans une âme, avec quelle mansuétude, quelle longanimité, n'attendait-elle pas « qu'éprise des agréments immortels de la vertu » l'âme, ainsi sollicitée, s'y portât sans retour ! L'ordre, l'exactitude, la précision, étaient comme le cadre extérieur de la régularité dont elle avait le culte. Mais rien d'étroit cependant ; et les murs de Conflans, comme son gouvernement, attestent son vaste esprit d'organisation, son profond sentiment de la convenance des choses, et même une certaine splendeur de proportions, image des lumineux espaces de son âme. A cela, que l'on joigne une exquise sensibilité, un tact achevé, une grande finesse d'observation servie par une expressive justesse de langage, une parole presque hésitante, mais attrayante par le charme de la vérité simple : avec de telles puissances, M^me^ Gœtz établissait, non pas seulement le règne de la vertu solide, mais celui du bonheur ; et le noviciat de Conflans possédait, respirait la tranquillité de l'ordre, comme saint Augustin a défini la paix du ciel même. »

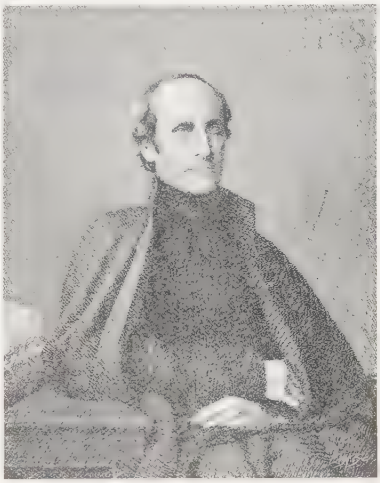
---

[1] *Souvenirs de notre vénérée mère*, par Mme Perdrau, p. 78.

[2] A Mme Em. de Bouchaud. Paris, 30 juin 1852.

M^me^ Barat avait deviné tous ces dons, et lorsque nous parlons du couronnement de son œuvre, nous plaçons en première ligne le choix de cette éminente maîtresse des novices, destinée à grandir dans la Société. Elle lui écrivait de Rome le 27 novembre 1850 : « Votre mission, chère Joséphine, est belle et digne du sacré Cœur de Jésus. Comptez surtout sur son divin secours. Moins vous agirez par votre action, plus le bon Maître y substituera la sienne ; et malgré le nombre et les misères de chacune, vous verrez tout marcher avec facilité ; car quand il s'agit des âmes, il faut l'action de Dieu. Tous les éléments obéissent à l'homme ; mais le Créateur et Rédempteur s'est réservé les âmes.

Sans doute, il veut se servir de nous auprès d'elles, mais seulement comme d'instruments. Lui seul est le moteur, laissons-le donc agir. Faisons comme le cultivateur qui défriche la terre pour l'ensemencer ; mais, une fois le grain semé, il n'a plus d'autre soin que celui d'arroser la plante et de la protéger. »



LE RÉVÉREND PÈRE DE RAVIGNAN.

Conflans reçut bientôt un secours considérable, par l'intérêt paternel que conçut pour cette maison le Père de Ravignan. En 1852, ayant obtenu du Cœur de Jésus la guérison subite d'une grave maladie, ce jour-là même, 1er novembre, il vint au noviciat et dit à Mme Gœtz : « Ma mère, il y aura désormais alliance entre nos âmes, dans l'esprit et pour la gloire du sacré Cœur de Jésus-Christ. » Il fut fidèle à ce pacte. « Vous savez, écrivait-il à son supérieur, que je vais toujours à Conflans avec plaisir, et, je crois, avec un fruit réciproque. » Et à la mère Gœtz : « Dieu m'accorde, à la fin d'une carrière que mes péchés ont rendue inutile, une consolation que je ne méritais certainement pas : celle d'entretenir quelques rapports avec la pieuse maison de Conflans et sa mère. C'est moi qui en profite, et qui doit seul vous en remercier. » Parfois le saint religieux ne pouvait tirer de sa poitrine affaiblie que de courtes paroles ; mais sa présence seule et son aspect étaient une prédication : *Totus vocalis erat*, comme dit un Père de l'Église, en parlant du précurseur.

Conflans entendit quelquefois, dans ce même temps, un autre religieux, bien éloquent aussi, et qui s'appelait lui-même l'apôtre du Sacré-Cœur. C'était le Père Barrelle. « Je sens, disait-il, que j'ai reçu de Dieu une mission pour le Sacré-Cœur ; il faut que je l'accomplisse pour sa plus grande gloire. » Lyon et la Ferrandière, Kienzheim, Marmoutier, Saint-Joseph de Marseille, reçurent ses instructions. Il évangélisait surtout la province du Midi ; mais Mme Barat avait, à son insu, obtenu du Révérend Père général de la Compagnie l'autorisation écrite d'employer l'homme de Dieu, partout où cela se pourrait, aux retraites de ses familles. Elle l'appela à Conflans. « Dans huit jours, dit une de ses lettres d'alors, je m'enfermerai à Conflans pour la retraite du Père Barrelle. Alors je n'écrirai plus, je me sépare de tout : j'aurais trop de monde à soigner. »

Le Père Barrelle était éloquent sans apprêt. Ce n'était pas la haute et correcte distinction du Père de Ravignan, portant dans son discours, comme dans sa personne, la calme possession de lui-même, et imprimant au langage ce cachet du beau qui était bien, chez lui, la splendeur du vrai. C'était l'impétuosité d'une âme qui, descendant des hauteurs de la prière, fait rouler dans les cœurs, sans nul souci de l'art, des flots de lumière, d'humilité et d'amour de Dieu. Les retraites qu'il prêchait étaient des combats ; et quelle ardeur y déployait le soldat de Jésus-Christ ! « Jamais, dit son historien, jamais cœurs plus généreux ne furent placés d'une main plus forte sous l'inexorable logique de la grâce et de la vocation. Jamais plus impitoyable lumière ne fut portée dans les mille détours des consciences. » Des plus hautes spéculations de la théologie, arrivant sans effort aux plus familières applications pratiques, il entrait dans le fond humain, démasquant, renversant, pulvérisant tout ce qui s'opposait à l'empire de Celui dont il disait : « Jésus, notre Père du ciel, veut recevoir ses créatures dans le moule de son Cœur. Il faut que la fonte se fasse; or elle ne peut avoir lieu que dans le creuset du sacrifice, et sous le feu de l'amour. Oh ! qu'elle est belle et grande, la nouvelle créature, quand elle porte tous les traits de ce moule divin ! » Le Sacré-Cœur, qui venait de perdre le Père Varin, le retrouvait, semble-t-il, dans cet humble religieux, qui disait de lui-même : « Nous venons de terminer notre retraite à Conflans. Tout le monde y a fort contenté Notre-Seigneur, excepté moi, qui suis ennuyeux au possible. » Et dans une autre lettre : « Que de consolations Notre-Seigneur m'a données, cette année, dans les diverses maisons du Sacré-Cœur que j'ai parcourues ! que de grâces je l'y ai vu répandre ! Qu'il en soit mille fois béni[1] ! »

Quel que fût cependant le zèle de ces auxiliaires, l'esprit, comme la vie du noviciat de Conflans, procédait surtout de la mère Barat. En donnant M^{me} Gœtz comme maîtresse à ses *blanches*, elle leur avait dit : « Moi-même, si je suis quelque chose, je veux m'occuper aussi de mes petites novices. Votre bonne mère Gœtz me tiendra au courant de ce qui vous touche. Chaque fois que je viendrai, j'en verrai quelques unes ; et, s'il faut corriger, eh bien ! je corrigerai, mais surtout j'encouragerai. Il faut qu'ici Jésus soit le maître des cœurs[2]. »

Sans revenir encore sur les instructions de M^{me} Barat, nous observerons seulement que le progrès de l'âge et la méditation avaient élevé son esprit à cette unité de vue qui, selon saint Thomas, est le sommet de l'intelligence comme celui de la sainteté. Elle disait aux novices : « A mesure que vous avancerez dans la perfection vous comprendrez que tout, dans la Société, doit être *petitesse* et *grandeur*. Tout chez nous doit être *petit par l'humilité*, *grand par la charité*[3]. »

Le devoir de l'humilité ne consistait pas principalement à s'abaisser, mais à se corriger : « Il ne faut pas croire, mes filles, disait-elle aux novices, qu'en quittant l'habit du monde vous en ayez dépouillé entièrement les défauts. Le monde vous a peut-être dit, en vous voyant entrer au couvent, que vous étiez des saintes. Eh bien! nous mettrons l'éteignoir sur les saintes de paroisse qui se croiraient des saintes de communauté. — Il faut tuer la demoiselle, pour faire la religieuse. »

---

[1] Sa Vie, par le Père de Chazournes, t. II, ch. XXXI, et *passim*. [2] 19 mars 1847. [3] *Journal*, 19 août 1852.

Le devoir de la charité c'était aimer Dieu, mais dans le sacrifice : « Aimez, répétait-elle, et tout renoncement vous deviendra facile. Quand le feu est à la maison, on jette tout par les fenêtres, dit saint François de Sales. Il faut que vous deveniez de vraies saintes : je vous le redirai tant de fois, que vous serez bien forcées de l'être. — Je sais bien, ajoutait-elle, que je répète toujours la même chose. Mais puisqu'il n'y a qu'un Dieu, qu'un Jésus-Christ, qu'une croix, pourrions-nous avoir un autre sujet de discours? Ah! puissent tous les hommes le redire sans cesse, et nous-mêmes répétons-le jusqu'au dernier soupir[1]! »

Elle faisait consister aussi le devoir de la charité dans le service de Dieu par l'apostolat : « Que je voudrais, mes bonnes filles, leur disait-elle une fois, trouver parmi vous de ces âmes comme celle que j'ai vue hier, qui, entièrement occupées de la gloire de Dieu, embrassent tout dès qu'il s'agit d'étendre son empire[2]! » Celle dont elle parlait ainsi était une Lyonnaise, M^lle^ Jaricot, fondatrice de l'association de la Propagation de la foi. Les plus lointaines missions de Santa-Fé de Bogota, le rivage du Nil et d'Abyssinie, appelaient le Sacré-Cœur[3]. Le nouvel évêque d'Alger, M^gr^ Pavy, étant venu un jour visiter Conflans, disait aux religieuses : « J'ai trois cent mille âmes à offrir à votre zèle, sans compter les brebis errantes dans le désert[4]. »

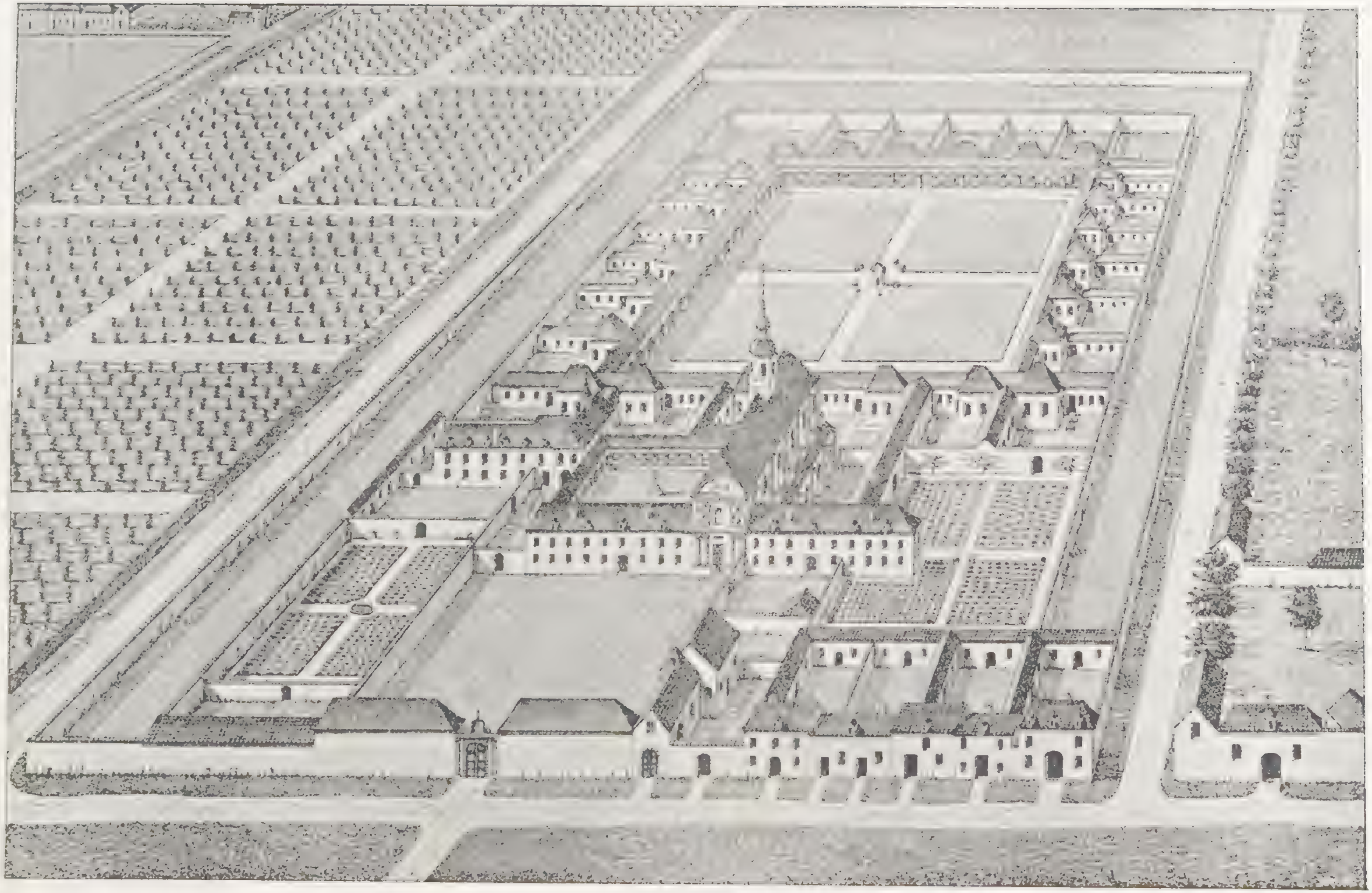
M^me^ Barat prenait texte de ces appels sans nombre pour dire à ses novices : « Mes bonnes filles, les âmes ne nous manqueront pas, tâchons d'être fidèles pour ne pas manquer aux âmes. » C'était là son inquiétude. Elle leur demandait parfois : « Quelle est celle d'entre vous qui est coupable d'arrêter la bénédiction de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la Société? » Et en désignant quelques-unes, entre les plus ferventes : « Si c'est celle-ci, je la renvoie : si c'est celle-là, je la chasse; si c'est moi, je me sauve. » Au fond, cependant, elle était pleine de confiance dans l'ardeur de sa jeune armée, à laquelle on l'entendait répéter quelquefois : « Mes bonnes filles, je ne viens jamais au milieu de vous sans me dire : « Voici des enfants qui nous surpasseront. »

Les nombreuses fondations que nous allons décrire vont nous montrer à l'œuvre ce zèle apostolique. Elles termineront ce livre de *la Persécution*, dont elles sont, quoi qu'il paraisse, la conséquence surnaturelle et divinement logique; car, dans le christianisme, c'est toujours quand une âme ou une société a été élevée en croix qu'elle attire tout à elle. Les unes et les autres vivent par le sacrifice; et selon la belle image d'un religieux auteur, « les grandes grâces, celles qui marquent dans l'histoire de l'Église, comme dans l'histoire des saints, sont les chaînes de montagnes formées par les soulèvements souterrains de la douleur[5]. »

---

[1] *Journal du noviciat*, au 7 avril 1850. [2] *Ib.* de 1852, 19 mars. [3] *Ib.* au 24 juin. [4] *Ib.* de 1849, 4 juin.

[5] Le Père Faber, *Le Pied de la croix*, ch. I, p. 23.



CHARTREUSE D'ORLÉANS, FONDÉE PAR LOUIS XIII EN 1621, ET DÉTRUITE PRESQUE ENTIÈREMENT PAR LA RÉVOLUTION EN 1790.

CHAPITRE III.

DÉVELOPPEMENT DE LA SOCIÉTÉ DANS LES DEUX MONDES.

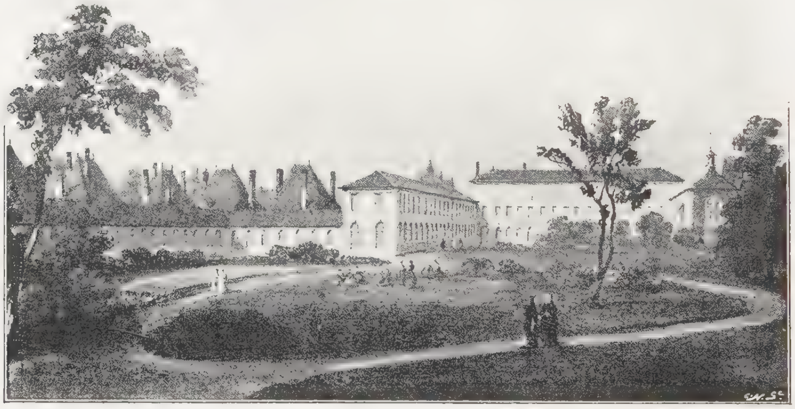
De 1851 à 1853.

LORSQUE M^{me} Barat jetait les yeux sur l'état général de l'Europe, depuis la révolution de 1848, elle voyait s'opérer partout, en dépit du développement de nos progrès matériels, un travail secret de dissolution qui la faisait trembler ; et voici, par exemple, ce qu'elle en écrivait à la supérieure de Tours, lors des inondations de 1852 : « On dirait que les éléments prennent aussi leur part de nos révolutions. Hélas ! tout s'avance rapidement vers l'époque de la destruction générale, et peu de personnes y pensent. On fonde des empires, on invente mille nouveautés, comme devant toujours vivre, et nous allons à la destruction avec la rapidité des torrents dévastateurs. Nous marchons, nous aussi, avec le fleuve rapide ; mais que nos pensées diffèrent de celles des hommes ! Nous voulons tâcher de sauver, dans cette course entraînante, quelques âmes qui périraient. Nous devons aussi nous hâter de nous sauver nous-mêmes, car les temps deviennent mauvais. La confiance, la prière, le zèle nous aideront ! »

C'est ce sauvetage des âmes que nous allons la voir poursuivre dans ce chapitre. La France en fut encore, comme ordinairement, le principal théâtre ; et la première fondation que nous voyons s'accomplir dans cette période est celle d'Orléans.

En 1851, M^{me} Barat étant à Rome, M^{gr} Dupanloup lui demanda de doter sa ville épiscopale d'un établissement du Sacré-Cœur. Elle se rendit d'autant plus facilement à son désir, qu'elle vénérait en lui un maître et un patron de l'éducation chrétienne. Elle écrivit donc le 20 janvier à M^{me} d'Avenas : « C'est une fondation que je souhaite vivement. Vous en serez supérieure. Outre l'éducation, vous y guiderez les retraites pour les dames du monde, et Monseigneur m'a dit que la bonne société d'Orléans avait déjà cette sainte coutume. »

Le lieu dont on fit choix pour le Sacré-Cœur était un ancien hospice ou maladrerie, appelée Saint-Lazare, que Gaston d'Orléans avait donnée aux Chartreux dans le XVII^e^ siècle, avec un vaste terrain, à l'entrée de la ville, dans le faubourg Bannier. Le monastère, à son tour, avait disparu en grande partie. Il n'en restait plus que la maison des hôtes, et cinq des pavillons autrefois habités par les pieux solitaires, avec un large cloître ou galerie voûtée, de plus de deux cents mètres ; qui, autrefois, reliait les cellules entre elles. La chapelle conventuelle était pauvre et délabrée. Une autre église plus grande avait été commencée vers 1780, et elle sortait de terre, quand la révolution de 89 arrêta les travaux, en chassant les religieux. Il n'en restait que quelques pierres, parmi lesquelles on découvrit une sculpture, au millésime de 1785, portant le saint nom de Jésus et un sacré Cœur surmonté d'une croix.



MAISON DU SACRÉ-CŒUR D'ORLÉANS,
ancienne Chartreuse, fondée au XVIIe siècle.

La Chartreuse fut occupée, au commencement de l'année 1851, par M^me^ d'Avenas. « Je ne puis assez remercier le bon Dieu, lui écrivit le 24 avril la mère générale, de l'intérêt qu'il inspire au digne prélat pour vous. Ah ! vous aurez des croix ; mais elles seront douces à porter, tant que vous aurez pour appui et conseil les amis du Sacré-Cœur. Espérons donc que cette fondation sera pour la gloire du Cœur adorable de Jésus. » Et moins d'un an après, la félicitant déjà du bien opéré parmi les pensionnaires : « Vraiment leur disposition pour les choses de Dieu est touchante : je ne puis vous dire à quel point nous en sommes édifiées. Comment les maîtresses se montreraient-elles moins généreuses que leurs enfants ? Cela ne peut être, d'autant qu'elles ont toutes de bonnes qualités et beaucoup de vertu. »

M^me^ d'Avenas, que nous voyons présider à une fondation pour la première fois, était, par certains côtés, une des grandes figures de l'Ordre. Sa nature, son caractère, ses talents, son attrait, tout en elle la disposait à être la femme de l'éducation et de l'apostolat parmi les classes élevées. Si j'étais un saint Ignace, lui disait M^me^ Barat, je voudrais que vous fussiez le François Xavier de la Société. Hélas ! je suis loin du premier ; mais vous êtes plus près du second ; il n'y a qu'à le vouloir. Vous êtes jeune et vous avez du caractère ; mettez-vous donc en train[1]. » M^me^ d'Avenas fit ainsi. Ses études, ses écrits, sa belle conversation, la grande dignité de toute sa personne, ses ressources d'esprit, lui créèrent à Paris, puis dans toute la France, et jusqu'à l'étranger, d'innombrables relations, qu'avait peine à entretenir sa vaste correspondance. Maîtresse générale du pensionnat de Paris, elle n'avait pas peu aidé M^me^ de Gramont à jeter sur la maison un éclat que nous pourrions nommer européen. Mais n'est-ce pas un écueil que cette effusion de soi-même au dehors ? Le cœur de M^me^ Barat l'appréhendait pour cette âme qu'elle aimait maternellement et religieusement : « Dieu seul, chère Aimée, peut remplir votre cœur. Il est trop grand pour qu'un objet créé le contente. Pourtant je me plais à vous dire qu'en Lui et pour Lui vous m'êtes *chère*. Et je ne m'inquiète guère qu'on blâme ce sentiment, pourvu que je puisse vous faire quelque bien[2]. »

Le bien qu'elle lui avait fait, ç'avait été de la diriger, de la reprendre, de la former à ses devoirs d'état : « Puisque je peux tout vous dire, ma chère Aimée, lui écrivait-elle, vous avez des qualités essentielles à une maîtresse générale, pour la surveillance et le solide de l'éducation. Mais ce qu'il faut pour attirer les parents et les enfants, c'est s'en occuper, s'oublier, par conséquent être toute à ses élèves, depuis le matin jusqu'au soir ; entrer dans tout ce qui les concerne pour l'âme et pour le corps ; les écouter avec intérêt, les consoler, les encourager ; enfin leur sacrifier tout, excepté notre âme ; devenir, pour leur être utile, douce, patiente, indulgente, *mère* enfin ; mais mère plus raisonnable que celles dont nous devons réparer les défauts. Faites votre examen, ma fille ; est-ce de la sorte que vous remplissez votre charge[3] ? » Ainsi formée, M^me^ d'Avenas fut une supérieure admirable, dont le nom vit encore dans le cœur de toutes celles qui l'ont connue. Au sein d'une vie dont on se disputait les instants, elle sut rester fidèlement unie au Cœur de Jésus-Christ, selon ces règles de conduite qu'elle s'était tracées : « Vie cachée et intérieure, vous serez ma première affaire dans ce monde. Oui, Jésus, je préfère l'oubli dans la Société aux amitiés du monde, même les plus flatteuses, même les plus fidèles. — O Seigneur, je me vends à vous comme esclave pour trois deniers : mon pardon, votre amour et ma persévérance. Si cela est trop cher, prenez-moi pour rien ; mais que je sois à vous[4] ! »

---

[1] Rome, 21 septembre 1847.

[2] Paris, 28 juin 1847.

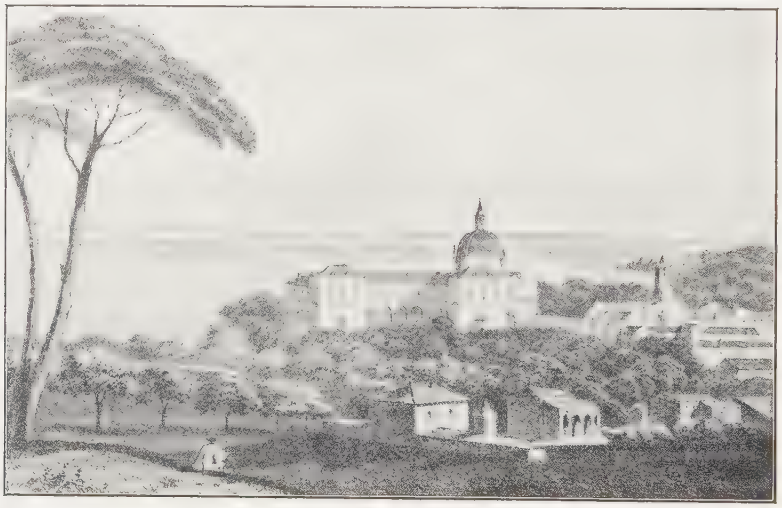
[3] Rome, 20 avril 1845.

[4] Notice nécrologique. *Lettres annuelles*, 1869-1871, p, 99.

M^me^ Barat aspirait à visiter la Chartreuse d'Orléans et sa supérieure. « Afin de m'encourager à porter tant de fatigues, lui écrivait-elle, je pense d'abord au ciel, qu'il faudra sans doute attendre dans un long purgatoire, puis aux Chartreux, où je trouverai quelques instants de calme[1]. »

Elle y vint peu après, et n'y resta que peu de jours ; mais ces jours furent remplis de consolations. « Combien les souvenirs que j'ai remportés de votre petite fondation sont doux à mon cœur ! Ah ! ma fille, je n'en doute pas, Jésus la bénira. Vous attirerez sa protection, je ne dis pas assez, sa prédilection. Déjà le divin Maître a beaucoup fait en vous et par vous. Que ne fera-t-il pas encore, puisque vous ne voulez et que vous ne cherchez que lui[2] ! »

Un autre lieu de prière dut au Sacré-Cœur de retrouver son ancienne vie. Près d'Agen, à Layrac, s'élevait une abbaye bénédictine, dont l'origine remontait au XI^e^ siècle, et qui devait sa fondation à Pierre de Cluny. Le vieil édifice avait beaucoup souffert des injures du temps et de la main des hommes, mais il en restait de beaux débris. Une église romane, surmontée d'une tour, devenue maintenant église paroissiale, renfermait dans son enceinte d'antiques peintures murales, et un magnifique autel avec six colonnes de marbre blanc d'Italie. L'ancien monastère n'offrait guère qu'une suite de petites pièces voûtées, basses, ne recevant le jour que par d'étroites fenêtres ménagées dans le haut ; mais le reste était grandiose. Assise sur le penchant d'un coteau, dont la vue embrasse des horizons variés, baignée au nord par le Gers, et dominant la riche plaine de



LAYRAC, PRÈS AGEN,
ancienne abbaye bénédictine du XIe siècle fondée par Pierre de Cluny.

---

[1] Paris, 11 mai 1852.

[2] Paris, 17 août 1852.

la Garonne, l'abbaye était entourée de beaux cloîtres. On y avait précédemment établi un collège, qui avait donné d'excellents chrétiens à toute la contrée; puis, de graves embarras étant survenus, M^gr^ de Vezins l'offrit au Sacré-Cœur. M^me^ Barat l'acquit; la digne mère de Brive en fut nommée supérieure, et au mois d'août 1851, le Sacré-Cœur compta une famille de plus.

ABBAYE DE LAYRAC. VUE DES CLOITRES.

« C'est une année de croix que celle qui s'ouvre pour nous, écrivait M^me^ Barat dans les premiers mois de 1852. Je ne puis vous dire ce que j'ai à souffrir de toutes parts[1]. » Une des plus lourdes croix de la mère générale fut la suppression de deux de ses maisons. On ferma celle du Mans à la fin de l'année 1852; celle d'Autun ne tarda pas à subir un pareil sort. Mais la ruine du Mans ne devait pas être sans retour: les familles la déploraient, les souvenirs de la sainte mère de Gramont d'Aster protestaient contre elle; et, du côté de la terre comme du côté du ciel, on voyait poindre l'espérance d'une résurrection, qui vient de s'accomplir.

La religieuse chargée de conclure la suppression de la maison du Mans était la mère Louise de Lemps. M^me^ Barat l'en consola en lui écrivant: « Je vous destine, en retour, une mission très importante. Elle donnera, il est vrai, bien des tribulations avant de réussir; n'importe, Dieu nous aidera. En attendant, allez vous reposer auprès de la grotte de saint Martin; vivez là dans la prière, le recueillement, l'humble dépendance; et souvenez-vous que plus vous vous abaisserez, en vous enfonçant dans votre néant, plus seront profondes et solides les bases de l'œuvre que je dois vous confier[2]. »

Cette œuvre n'était autre que la fondation d'une maison à Moulins. Moulins était une ville vouée, pour ainsi dire, au sacré Cœur de Jésus, par le souvenir de la mort de M^me^ de Chantal, et par son empressement à répondre, dès l'origine, aux invitations de la bienheureuse Marguerite-Marie. Entre la ville et Iseure, où s'élève le magnifique collège des Jésuites, M^gr^ de Dreux-Brézé proposait aux religieuses un terrain considérable, sur lequel le Sacré-Cœur pourrait se déployer. M^me^ Barat, touchée des généreuses instances d'un prélat si dévoué au Cœur de

---

[1] A Mme de Limminghe. Paris, 24 février 1852.

[2] Mme de Lemps. *Notes sur la fondation de Moulins.*

Jésus et à sa Société, n'attendait que le retour des religieuses du Mans pour accéder à ses vœux. Un jour, la mère de Lemps, étant à la maison mère, voit entrer chez elle une sœur coadjutrice qui dépose sur sa table une statue de la sainte Vierge, avec ces paroles: « Notre révérende mère vous envoie la Fondatrice de la maison de Moulins : elle vous prie de vous préparer au départ pour cette ville. » C'était aux pieds de cette statue que M^me^ Barat venait de décider la nouvelle fondation.

Le lieu destiné pour l'établissement portait le nom de *Belle-Croix*. Au commencement du printemps 1853, la supérieure générale y envoya la mère Henriette Coppens, afin de surveiller les premières constructions. « Cette fondation, écrivait-elle, marchera lentement ; c'est ce qu'il nous faut, car nous n'avons encore personne à lui donner. Tout s'annonce bien, mais j'espère que la croix s'y trouvera ; nous ne pouvons être bénies que par elle. Il est vrai qu'on l'appelle *Belle :* elle le sera toujours pour nous[1]. »

En arrivant à Moulins, les religieuses, par ordre de M^gr^ l'évêque, allèrent prier dans l'ancienne chapelle du monastère qui vit les derniers jours de M^me^ de Chantal, et où, selon le récit de la mère de Chaugy, « les ailes de la colombe qui s'élançait vers les contrées éternelles furent plus fortes pour l'emporter que les puissances que l'on employait pour la retenir sur la terre. » Le 3 juin, Jésus vint fixer sa demeure dans la chapelle de Belle-Croix, pendant que, dans la ville même, Monseigneur consacrait une nouvelle et magnifique église au Sacré-Cœur. Ces commencements réjouissaient la mère générale, qui en écrivait ainsi à M^me^ Coppens : « Vous comprenez, ma chère Henriette, avec quel empressement je reçois les détails que vous me donnez sur cette fondation, qui me sourit plus que toutes les autres. » Et ailleurs : « Cette fondation inspire de l'intérêt à tout le monde. Espérons que cette disposition vient du divin Cœur de Jésus, qui, le premier, veut bien agréer nos petits travaux, pour procurer sa gloire dans ce pays. Tout ce qui vient de la *Belle-Croix* plaît et intéresse[2]. »

Le Sacré-Cœur possédait trois maisons en Bretagne : celles de Nantes, de Quimper et de Rennes ; une quatrième était demandée à Saint-Brieuc par l'évêque de cette ville, M^gr^ Lemée, qui proposait, à cet effet, l'établissement occupé par l'école libre de Saint-Charles. Le Sacré-Cœur s'y installa à la fin de l'année 1854, et le pensionnat y donna, dès les commencements, de belles espérances : « Dites à vos enfants, écrivait M^me^ Barat à la supérieure M^me^ de Kérouartz, que je m'aperçois déjà avec consolation qu'elles ont pris l'esprit du Sacré-Cœur, au moins par leurs désirs et leurs sentiments. La pratique suivra bientôt, je n'en doute pas. » Et dans une autre lettre : « Je ne perds pas de vue, ou plutôt de cœur, ma petite fondation de Saint-Brieuc. Combien de fois je me suis surprise à voyager de ce côté ! c'était au moins de désir. Mais, si Dieu me prête vie, j'espère que ce sera réellement que j'y porterai mes pas[1]. »

---

[1] A Mme d'Avenas, 29 mars 1853.

[2] *Lettres annuelles*, 1853, p. 32 et 33.

Cependant Mme Barat avait dirigé ses vues vers un autre point. A peine Mgr Parisis, ce conseiller si sûr de la Société, avait-il été transféré sur le siège d'Arras, qu'il s'était adressé à la mère générale pour obtenir d'elle une colonie destinée à « féconder les plages doublement désolées et stériles du Pas-de-Calais », rapporte le récit de la fondation. Estimant à tort ou à raison que les villes de Boulogne et de Calais présentaient peu de chances de prospérité à un établissement, on acquit, tout près de cette dernière ville, à Saint-Pierre-lès-Calais, et sur la route de Boulogne, environ onze hectares d'un terrain qui longtemps avait servi de théâtre aux plaisirs populaires. On l'appelait Vauxhall. C'était en grande partie une plaine caillouteuse, près de laquelle une maisonnette, sortant d'une touffe d'arbres, s'élevait à côté d'un jardin potager qui en faisait la seule richesse. Une colonie y fut conduite par la mère Dumont. Le 28 octobre 1854, Notre-Seigneur vint résider pour la première fois dans une chapelle provisoire. On se mit à bâtir. Mgr Parisis bénit la première pierre, et fit à la paroisse un discours qui commença par l'éloge de la femme forte, pour se terminer par celui de la Société et de la mère Barat. La première œuvre établie par le Sacré-Cœur fut l'école des pauvres. Elle s'ouvrit dans le mois de mai 1855, et se remplit bientôt des enfants des fabriques, jusqu'alors déshérités de la parole de Dieu. « Ah ! mes filles, s'écriait Mme Barat au récit de cette fondation ; ah ! que ne pouvons-nous ouvrir toutes nos portes et y faire passer les âmes[2] ! » Bientôt un pensionnat commença à produire aussi des fruits de salut : « Vous serez, Mesdames, disait le curé de Saint-Pierre à ses nouvelles religieuses, vous serez un plant de lis au milieu des épines, ou un champ de roses fleurissant dans un désert aride[3]. »

La plus étonnée du succès de ces travaux et de ces fondations était la mère générale. Les novices l'entendaient s'écrier : « O mon Dieu, comment se fait-il que vous nous appeliez ainsi de tous côtés, en France, en Allemagne, en Angleterre, partout, tandis que les ouvrières sont si rares, si petites ? Accordez-nous des vertus qui puissent y suppléer. »

L'Allemagne surtout l'attirait : elle avait des élans de zèle vers ce pays qui avait donné au Cœur de Jésus des amantes telles que sainte Hildegarde, sainte Mechtilde, sainte Gertrude, sainte Élisabeth ; et elle écrivait : « Comme cette Allemagne parle au cœur ! Quel bien la Société pourra y faire, si nous sommes ce que Jésus veut[4] ! » En conséquence, elle se montra disposée à y planter les tentes d'Israël, ainsi qu'elle s'exprimait. La ville d'Aix-la-Chapelle lui avait envoyé une députation, à la tête de laquelle était le baron de Lommessem, catholique dévoué, dont la fille n'attendait que ce moment pour se consacrer au Sacré-Cœur. Il est vrai que les ombrages du gouvernement prussien contre un Ordre de Jésuitesses, et de Jésuitesses françaises, comme on les désignait, semblaient insurmontables. L'obstacle fut tourné. Près des provinces rhénanes, mais sur le sol hollandais, dans la petite ville de Vaals, le baron de Lommessem acquit, pour le Sacré-Cœur, un domaine qui portait le nom de Blumenthal, c'est-à-dire Vallée-des-Fleurs. Placée sur la double frontière de la Prusse rhénane et des Pays-Bas, cette maison devait être facilement accessible aux familles catholiques de l'un et de l'autre État. L'évêque de Ruremonde, M^{gr} Paredis, et l'évêque de Munster, M^{gr} Müller, la prirent l'un et l'autre sous leur protection ; et dès le commencement de 1848, la mère Barat y envoya M^{me} Gertrude DeBrou, une des plus dignes religieuses de sa Société.

---

[1] Paris, 29 novembre 1854, 15 janvier 1855, et 4 août 1855.

[2] *Journal de la Probation*, 14 octobre 1855, p. 16.

[3] *Relation de la fondation de Saint-Pierre-lès-Calais.* — Cahier in-4°.

[4] A Mme Garabis, 30 juin 1853.

M^{me} Jeanne DeBrou, qui prit le nom de Gertrude en entrant en religion, était de la ville de Louvain. Son premier stage dans la vie religieuse s'était fait à Dooresele, puis à Audenarde, parmi les Dames belges de l'Instruction chrétienne, comme on appelle encore les anciennes filles séparées de M^{me} Barat. Elle s'était ensuite donnée au Sacré-Cœur, et avait reçu l'habit au noviciat de Montet, en la fête de l'apôtre saint Jean, 27 décembre 1833. Un esprit solide, un caractère calme et imperturbable, une rare prudence, la firent nommer successivement sous-maîtresse des novices à Montet, assistante de M^{me} Eugénie de Gramont à la rue de Varenne, supérieure à Tours, puis à Jette-Saint-Pierre. M^{me} Barat, considérant en elle une de ces âmes mères visiblement destinées à en enfanter un grand nombre d'autres, avait mis ses soins à la former à la vie intérieure : « C'est au prix des combats contre la vie naturelle que Notre-Seigneur Jésus-Christ devient maître d'un cœur, lui écrivait-elle. Qu'on est heureux alors de le posséder : *Dulcis hospes animæ !* Comprenez-le, chère Gertrude, et devenez intérieure, à quelque prix que ce soit[1]. » Elle l'avait ensuite formée au gouvernement : « Ah ! lui écrivait-elle, comme une supérieure doit veiller, exhorter, reprendre ! Elle doit toujours être comme le chien vigilant qui dort les yeux ouverts. Encore faut-il, ma fille, exercer cette vigilance avec calme et charité, douceur et maternité. Que toutes sachent que vous les aimez, et que vous n'exigez que le bien. Toutefois, éloignez-les de vous humainement, qu'elles ne s'attachent qu'à Jésus, et cela en voyant en vous, s'il était possible, un autre Jésus. Cette céleste transformation aura lieu, ma fille, si, douce et humble de cœur, vous ne voyez et ne cherchez que les intérêts de la gloire de Dieu[2]. » Nous trouvons la réponse à ces exhortations de la mère générale dans ces résolutions de la mère Gertrude : « Jésus est moins supérieur qu'il n'est père, mère, ami. Commander comme Jésus, diriger comme Jésus, reprendre comme Jésus, menacer même au besoin et punir comme Jésus : tel sera l'objet de mon examen, car tel est mon devoir[1]. »

---

[1] Rome, 25 mai 1839.

[2] Paris, 25 février 1847. — 24 déc. 1848.

La mère Barat, en lui confiant la fondation de Blumenthal, lui adressa les sages instructions suivantes : « Ma fille, que l'on procède doucement et secrètement, le plus possible, sans bruit et sans éclat ; puis pauvrement et avec simplicité. Voilà mes intentions ; prenez sur vous de les faire observer[2]. . . . » Des religieuses récemment expulsées d'Italie vinrent accroître les forces de la communauté, à mesure que ses travaux se multipliaient. Dès 1849, soixante élèves étaient acquises au pensionnat, et cent soixante enfants aux écoles gratuites. « Fruit de neuf années de désirs de notre première mère, disent les lettres de Blumenthal, et enfantée au moment où son cœur était, comme celui de Jésus, crucifié par la perte de ses maisons d'Italie, notre petite fondation est heureuse de lui donner le consolant espoir qu'elle portera, dans les deux royaumes limitrophes, la connaissance et la gloire du sacré Cœur de Jésus parmi tant d'âmes de protestantes qui ne le connaissent pas[3]. »

Ainsi dans la pensée de la mère et de ses filles, Blumenthal n'était qu'une porte ouverte sur l'Allemagne, où la Société devait pénétrer au premier signal de Dieu. Ce signal se fit entendre dans la Westphalie. A Warendorf, sur l'Ems, à six lieues de Munster, une pauvre masure, abritant une quinzaine d'orphelines et un nombre égal d'orphelins, fut offerte au Sacré-Cœur. « Ma chère et bonne mère, écrivit M^me^ Barat à M^me^ DeBrou, occupez-vous le plus tôt possible de Warendorf ; allez-y, voyez les lieux, entendez-vous avec ces messieurs au sujet des œuvres à y placer ; et, pour peu que les choses puissent aller pour le moment, il me semble que nous devons au Sacré-Cœur de Jésus cet acte d'abnégation de gêne et de pauvreté[4]. »

Au milieu de janvier 1852, deux religieuses de chœur et trois coadjutrices, sous la direction de M^me^ DeBrou, partirent des deux maisons de Jette et de Blumenthal, pour cette fondation. M^me^ Anna de Lommessem fut la première supérieure de l'humble Warendorf. Il grandit en peu de temps : à l'orphelinat on joignit un pensionnat, puis un noviciat. « Warendorf va bien, disait M^me^ Barat aux novices de Kienzheim. Je suis heureuse que nous ayons pris possession de l'Allemagne dans la misère . . . et dans la vermine, ajoutait-elle plus bas. Orphelines et orphelins étaient venus à l'école couverts de haillons et dévorés d'insectes. Nos sœurs les ont nettoyés, civilisés, évangélisés et transformés. Je surabonde de joie en pensant que nos fondations d'Irlande, d'Amérique, de partout, commencent par la même misère et finissent par obtenir les mêmes résultats[1]. »

---

[1] Ses résolutions, 2 juin 1864. *Lettres annuelles* de 1863-1865, p. 34.

[2] Paris, 17 janvier 1848.

[3] *Lettres annuelles* 1849. Blumenthal, p. 164.

[4] Paris, 13 décembre 1851.

Contentons-nous de mentionner un essai de fondation tenté à Saint-Gall, où, sur la demande de l'évêque, M^me^ Barat envoya la mère de Schauenbourg, au printemps de l'année 1852 : « Fonder, écrivait-elle, une petite colonie du Sacré-Cœur dans un pays entouré d'hérétiques, et où cette divine fournaise d'amour n'est pas connue, c'est une immense consolation pour moi[2]. » Les religieuses, cachées dans une maison des faubourgs, sous l'habit séculier, avaient déjà groupé un certain nombre d'élèves ; mais dès qu'elles osèrent demander l'autorisation, la foule des radicaux s'ameuta contre elles ; on les insulta, on menaça de les chasser à coups de pierre. L'évêque n'eut que le temps de les faire évader ; et dans le mois d'août 1852, la petite colonie était de retour à Kienzheim[3]. La fondation de Saint-Gall n'avait duré que six mois.

Les vues de M^me^ Barat se portèrent vers d'autres points des contrées allemandes. Un moment, elle s'était crue sur le point d'acquérir une magnifique abbaye dans l'île de Meinau, au grand-duché de Bade. Mais les merveilles qu'on lui disait de ce « palais de fées », effrayaient son amour de la pauvreté. Aussi accueillit-elle sans regret la nouvelle qu'elle devait y renoncer. « C'était commencer trop en grand et en beau, faisait-elle observer : nous devons être plus modestes, du moins j'ai cru le comprendre. Sans doute, la Providence nous appellera ailleurs ; il faut se tenir aux aguets et chercher, car la moisson blanchit dans cette chère Allemagne. En attendant, prions le Saint-Esprit de nous inspirer ce que nous devons faire et entreprendre pour la gloire du divin Cœur ; puis nous agirons d'après ses douces inspirations. Accoutumons-nous à marcher par ces divins sentiers, ne suivant que la grâce et non la nature. Oh ! que c'est un grand art de ne pas aller trop vite, afin de n'agir que par l'esprit de Dieu[4] ! »

Ce divin Esprit l'éclaira pour le choix d'une autre résidence. Dans le Tyrol, tout près de Bregenz, au-dessus du lac de Constance, s'élève, au sommet d'une riante colline, un vieux château féodal, dont les fenêtres gothiques, les ailes flanquées de tours, les épaisses murailles, rappellent l'âge de la chevalerie. On le nomme Riedenbourg. De grands jardins l'environnent ; le lac de Constance, ainsi que le village de Rieden, est à ses pieds, et des fenêtres du château on peut compter sur tous les sommets d'alentour jusqu'à treize bourgades d'où sortent autant de clochers surmontés de leurs croix. La vue est plus large encore de la tour centrale : Lindau et la Bavière, les glaciers de la Suisse, le Wurtemberg, le Grand-Duché se découvrent à l'horizon d'un cercle immense que bordent les Alpes tyroliennes. Ainsi placé au centre de plusieurs Etats, Riedenbourg semblait merveilleusement situé pour étendre aux pays avoisinants le règne du Cœur de Jésus. La Société l'acheta dans le mois de décembre 1853. L'aumônier de Kienzheim, le vénérable M. Pieau, en adressa ainsi ses félicitations à M^me^ Barat : « Bénissons la Providence d'avoir fait échouer nos premiers projets. Riedenbourg, dans le même centre que l'île de Meinau, est cependant mieux situé sous tous les rapports. C'est l'Autriche au lieu du grand-duché de Bade ; c'est Bregenz, qui, après Naples et Constantinople, est, dit-on, le plus beau site qu'il y ait en Europe. Enfin, c'est le Tyrol, le pays le plus catholique de l'Allemagne. Je vous félicite de cette acquisition et j'en remercie Dieu avec vous. » Le Sacré-Cœur en prit possession le 18 mars 1854. Le lendemain, fête de saint Joseph, on y célébra la messe pour la première fois.

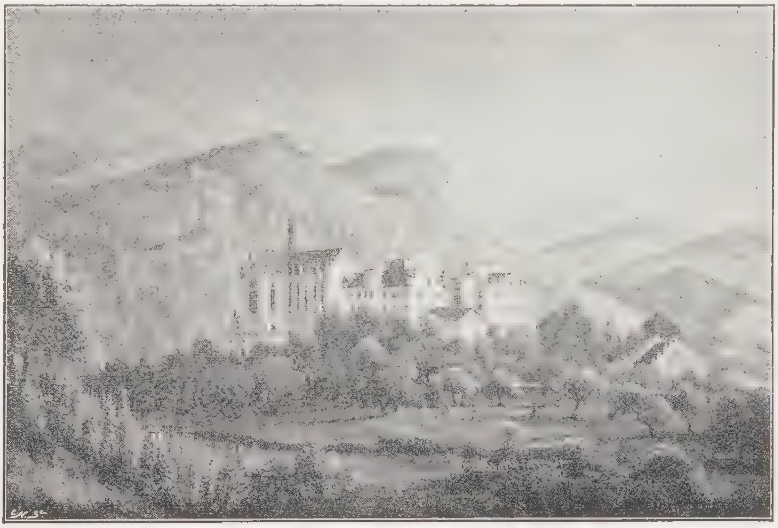
---

[1] *Journal de Kienzheim*. 2 sept. 1852, p. 16 et 17 ; et Tém. n° 202.

[2] A Mme Garabis. Paris, 13 avril 1852.

[3] Note de la mère Amélie Siegrist.

[4] Paris, 14 octobre 1853.



MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE RIEDENBOURG, PRÈS BREGENZ. (AUTRICHE.)

Cette extension de la famille dans de nouvelles contrées ne parvenait pas cependant à fermer la blessure que la suppression des maisons d'Italie avait faite au cœur de la mère générale. A défaut du Piémont, qui lui était fermé, M^me^ Barat désirait pénétrer en Italie par la Lombardie, qui était alors au pouvoir de l'Autriche. Elle fut donc heureuse d'apprendre de M^me^ de Limminghe que la Société était demandée à Milan : « Il y a longtemps que nous le désirions, lui répondit-elle, et cette œuvre si importante devait vous être destinée. Mais, ma plus chère fille, prions le Cœur de Jésus de nous aider, en inspirant de vraies vocations pour notre Société. Oh ! qu'elles deviennent rares ! Le remède à ces maux est de nous enfoncer de plus en plus dans notre néant, de pratiquer l'humilité, à tort et à travers, de nous retremper dans la pauvreté, et surtout de nous appuyer avec une confiance sans bornes sur Celui qui peut tout, qui avec des âmes humbles et abandonnées, opère des miracles. Allez donc en avant, ma chère mère et fille, Jésus sera avec vous. » Ce fut au milieu de décembre 1853 que M^me^ de Limminghe, amenant avec elle sept religieuses de Padoue, commença la petite fondation de Milan.

Ces diverses fondations ne réussissaient pas toutes également ; mais toutes attestaient l'esprit évangélique qui les inspirait; et avec la même soumission à Dieu qu'elle les avait entreprises, M^me^ Barat y renonçait, dès que cette volonté divine s'était fait connaître. Surtout, elle n'avait garde de les acheter au prix de concessions qui eussent altéré l'esprit de son Institut. Ainsi, dans ce même temps, de 1852 à 1854, le Sacré-Cœur fut appelé dans la capitale de l'île Majorque, à Palma, où de pieuses personnes, ayant pris le nom de Filles de la *Purezza di Maria*, avaient témoigné le désir de se réunir à la Société. M^me^ Granon alla leur donner l'habit, et M^me^ de Résie leur fut laissée pour supérieure. Mais il est plus facile, comme on sait, de changer d'habit que d'habitudes. M^me^ Barat, informée des difficultés que la supérieure rencontrait auprès de ses sœurs espagnoles, s'empressa de lui adresser ces sages instructions : « Ma chère de Résie, combien de fois depuis votre établissement j'ai pensé à vos peines et à vos difficultés, devant Notre-Seigneur ! Cependant, comme de loin on craint de ne pas bien saisir la position, je me suis renfermée dans la prière, en attendant que quelques mois d'expérience nous permettent de prononcer sur l'avenir de cette fondation. Jusqu'alors, chère mère et fille, tenez-nous au courant de l'essentiel sur cette famille. Connaissant notre esprit et nos constitutions, pesez au poids de la vérité si ces personnes, maintenant revêtues de notre habit, peuvent prendre aussi aisément les vertus qu'exige notre Société. C'est là l'essentiel : il faut éviter à tout prix de dénaturer notre cher Institut. » En même temps elle la mettait dans la paix, le courage et la liberté : « Demeurez dans le calme ; priez pour que nous n'agissions que par l'esprit de Jésus ! Faites ce que vous pourrez et ce que vous croirez bon, pour le plus grand avantage des âmes. Portez votre croix avec courage et résignation. Jésus sera votre récompense : il est si doux de travailler et de souffrir pour son amour[1] ! »

Au commencement de 1854, la mère générale envoya M^me^ Prevost visiter Palma : « C'est à vous que Jésus confie la décision. Je prie, afin que le divin Cœur vous éclaire[2]. » Finalement, cette décision fut qu'il fallait partir. Aussitôt qu'elle fut connue, les familles firent entendre un cri de douleur qui se changea chez plusieurs en un cri de colère : on voulait retenir de force les religieuses françaises. Une ressource leur restait encore pour conserver dans l'île un établissement : c'était d'élever une école en concurrence avec les Filles de la Purezza. On leur en faisait l'offre ; mais la délicatesse de M^{me} Barat ne l'eût jamais souffert. Elle rappela ses filles, pour les employer à d'autres fondations.

---

[1] Paris, 12 octobre 1853.

[2] Paris, 21 janvier 1854.

Nous avons déjà dit de quelle flamme apostolique elle brûlait pour l'Angleterre. Après avoir pris pied dans les villes secondaires des îles Britanniques, M^{me} Barat estima que l'heure était venue de se rapprocher des capitales. C'est alors qu'elle transféra l'établissement de Berry-Mead dans une propriété située à Roehampton, dans le comté de Surrey. Une plus grande facilité de communication avec la ville de Londres allait permettre au Sacré-Cœur d'étendre jusque-là le bienfait de son éducation.

LONDRES. MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE ROEHAMPTON.

En Irlande, Armagh, la ville de saint Patrice, était devenue le boulevard du protestantisme dans cette terre héroïque, celle qui de nos jours a su le mieux combattre, parler et souffrir pour la vérité et pour la liberté. Plus de la moitié d'Armagh était séparée de l'Église romaine. Le premier temple, élevé à Jésus-Christ par l'apôtre saint Patrice, était au pouvoir d'un primat protestant, fort puissant, fort riche, tandis que l'évêque catholique, entouré seulement de cinq prêtres zélés, évangélisait un peuple de cinq à six mille âmes, généralement très pauvre. Mgr Cullen avait connu à Rome la mère générale; il implora son assistance, avec d'autant plus de confiance qu'il trouvait en elle une ardente admiratrice de ce peuple martyr: « Mon intérêt pour l'Irlande, écrivait-elle à la supérieure de Roscrea, Mme Élisa Croft, mon attachement pour ces chères fondations ne saurait s'affaiblir!... Vous y sauverez des âmes, j'en ai la douce confiance, et plus tard, votre grain de sénevé produira un arbre où beaucoup d'âmes trouveront abri et sûreté! »

IRLANDE. MAISON DU SACRÉ-CŒUR D'ARMAGH.

En conséquence, la fondation d'Armagh fut accordée; des écoles s'ouvrirent à la fin de l'année 1851, les pauvres y affluèrent; et quels pauvres que ceux d'Irlande! quels haillons indescriptibles traînaient ces écolières! Il fallait les vêtir, les blanchir, les nourrir. Le jour de la première communion on les habilla à neuf; le jour de saint Vincent de Paul, 1852, une distribution de vêtements à l'école excita l'enthousiasme de la population. « C'est maintenant, disaient les pauvres catholiques, que nous pourrons mourir en paix, nos filles seront plus heureuses que nous, car nous avons à Armagh les servantes de Dieu! » On apportait aux religieuses les enfants à guérir, des objets à bénir. Outre trois cents écolières entassées dans trois chambres semblables à des greniers, le dimanche, plus de quatre cents femmes venaient, quelques-unes de fort loin, entendre l'instruction que leur faisaient les maîtresses. La présence de Notre-Seigneur leur fut accordée dans une petite chapelle que Mme Barat voulut elle-même pourvoir d'ornements, d'ostensoir, de chandeliers et de fleurs. Le Cœur de Jésus y eut aussi sa représentation dans une modeste peinture: on y chantait ses louanges; et les pauvres Irlandais, qui depuis trois cents ans n'avaient vu à Armagh aucun ordre religieux, se croyaient revenus au temps de saint Patrice, alors, est-il rapporté, que « dans ses monastères les chants étaient si beaux que les anges se penchaient sur le bord du ciel pour les écouter ».

Bientôt M^gr^ Cullen ayant été transféré de Armagh à Dublin, les religieuses lui exprimèrent leur désir de l'y suivre. C'était aussi le vœu de M^me^ Barat. « Il serait grandement à souhaiter, écrivait-elle à la supérieure d'Armagh, que le nouvel archevêque voulût vous appeler à Dublin. Vous ne devez rien négliger, ma fille, pour atteindre ce but, car la Société ne fera que végéter en Irlande tant qu'elle ne sera pas établie dans la capitale[1]. » Sans abandonner Armagh, le Sacré-Cœur alla donc s'établir à Dublin, dans la propriété appelée Glasnevin, vendue par les enfants d'un évêque anglican. « C'est une demeure charmante, rapportent les *Lettres annuelles*, située à une petite distance de la ville, près du jardin botanique. La maison bâtie sur une colline est belle, quoique trop petite. L'enclos contient trente-sept arpents de terre fertile, qui offrent une grande variété de promenades pittoresques. On le regarde généralement comme un des plus jolis sites des environs. Nous nous y fixerons le jour du 8 décembre 1854, fête si chère aux serviteurs de Marie Immaculée. Le Sacré-Cœur de Jésus semble avoir réservé à sa petite Société une belle maison dans la catholique Irlande[2]. »

MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE MOUNT ANVILLE, PRÈS DUBLIN.

Maintenant c'est d'un autre côté, c'est vers le Nouveau Monde qu'il faut tourner nos regards pour y contempler l'épanouissement prodigieux du Sacré-Cœur durant ces dernières années. Le raconter en détail nous entraînerait trop loin : ce serait une autre histoire. Mais celle de la mère générale exige du moins que nous en dressions le tableau, et surtout que nous montrions, dans cette œuvre lointaine, la direction, l'action et l'esprit apostolique de la servante de Dieu.

Le point de départ de cet essor avait été la visite que M^me^ Galitzin avait faite de l'Amérique en 1840 et 1842. Dix ans après, le Conseil général avait partagé ces contrées en deux vicairies, celle de l'Ouest et celle de l'Est, comprenant ensemble quinze établissements.

---

[1] Paris, 5 mai 1852.

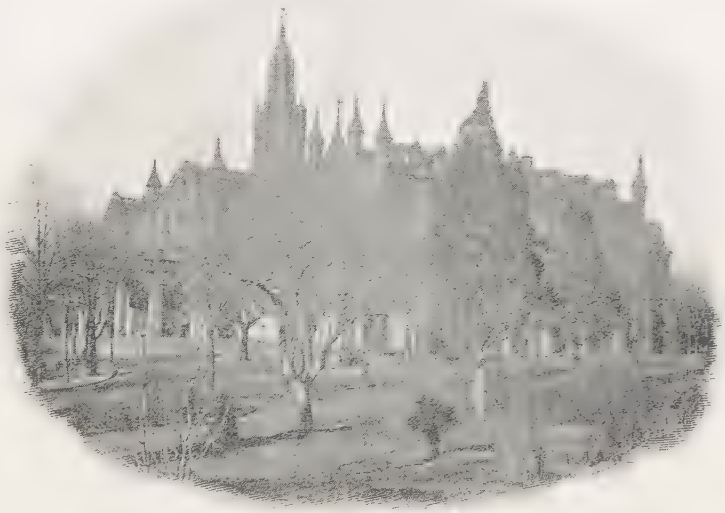
[2] *Lettres annuelles*, 1852-1853. Dublin, p. 170 et 173.

Dans la vicairie de l'Ouest, nous connaissons déjà *Saint-Charles*, premier berceau de la Société. C'était là que la mère Duchesne, forcée de rentrer, après un court séjour aux Potowatomies, se consumait dans la prière et la pénitence. Au sein de sa rude vie de victime volontaire, une grande consolation lui fut donnée par la délicate attention de la mère Barat. Ce fut l'arrivée de sa nièce, M^me^ Amélie Jouve, sœur d'Aloysia, dont elle avait pris le nom. Destinée au Canada, elle avait reçu l'ordre d'aller d'abord porter à sa vénérable tante le témoignage de la fidèle affection de sa supérieure. « Elle m'a reçue, dit M^me^ Jouve, comme un ange du ciel ; elle a pleuré de joie, et l'extase du bonheur s'est peinte sur son visage en lisant la lettre de notre très révérende mère. Je puis, ajoute sa nièce, je puis dire comme saint Antoine : « J'ai vu Paul dans le désert ! » J'ai vu une grande sainte qui achève ses jours. »

Après Saint-Charles, qui demandait cette mention plus spéciale, contentons-nous de nommer les principaux établissements de ces vastes contrées. Dans les États du Sud, on trouvait le *Grand-Coteau*, où le noviciat avait été transféré depuis la supression de la maison de Fleurissant ; *Natchitoches*, établi sur la rivière Rouge depuis 1847 ; *Bâton-Rouge*, où le Sacré-Cœur arriva le 4 février 1851 ; enfin, *Saint-Michel*, dont la prospérité croissait de jour en jour. Plus au nord, *Saint-Louis* continuait ses œuvres de charité et d'apostolat. *Saint-Joseph*, situé dans le même diocèse, sur les confins du Territoire indien, avait ouvert ses classes en 1853. Enfin la nouvelle mission des Potowatomies s'était transportée, à la suite des sauvages, de la terre de Sugar-Creek à celle de Kansas, à deux journées de distance. Un moment, M^me^ Barat avait craint que ce genre de vie tout exceptionnel, la fréquence de ces migrations, enfin l'éloignement des autres résidences, ne relâchassent les liens de la dépendance religieuse, et n'altérassent chez ses filles l'esprit de l'Institut. Mais la prière des Indiens transmise par la mère Mathevon fut tellement pressante que la supérieure céda ; et le 9 septembre 1848 les religieuses arrivaient à la station de *Sainte-Marie*, près Westport, où bientôt la mère générale leur envoya des secours et de nouvelles recrues.

Le choix que M^me^ Barat avait fait de la mère vicaire de cette région de l'Ouest, montrait assez par lui-même dans quel esprit de simplicité et d'humilité religieuse elle voulait maintenir sa Société en Amérique.

En 1828 s'était présentée, au noviciat de Paris, une postulante anglaise nommée Maria Cutts. Elle avait dix-sept ans. Née dans le protestantisme, en la ville de Loughborough, au comté de Leicester, elle était entrée depuis un an environ dans la foi véritable, et, pleine de reconnaissance pour le Dieu qui l'avait appelée de si loin, elle venait au Sacré-Cœur pour se consacrer à Lui comme sœur coadjutrice. Mais, sous l'humilité de cette sœur novice, la mère Barat avait promptement distingué un esprit bien au-dessus de sa condition ; et, profitant de la dispersion du noviciat en 1830, elle l'envoya à Beauvais, mais en l'élevant au rang de novice de chœur. Cette promotion affligea Marie : il fallut la menacer de ne pas l'admettre aux vœux pour la faire consentir à cette élévation. Plus humble, plus cachée et plus sacrifiée dans son nouvel état que dans le précédent, elle eut à peine fait profession à Paris, en 1836, qu'elle aspira aux missions. La mère générale comprenait trop le prix de ces vertus modestes pour les déflorer en les exaltant. Elle la traitait encore comme une petite servante ; et telle est, par exemple, la lettre qu'elle lui écrivit, en l'envoyant comme supérieure à la maison du Grand-Coteau : « Que vous êtes heureuse, chère Marie, d'avoir été choisie pour ces contrées, de préférence à tant d'autres qui le demandent depuis longtemps, avec plus de talent et de vertus que vous ! C'est un motif de plus, ma fille, pour travailler de toute votre âme à acquérir ce qui vous manque encore ; et si vous ne portez pas de grands talents dans la mission qui vous est confiée, au moins dédommagez-la, en lui consacrant une foi vive, une obéissance parfaite et un dévouement qui ne se dementent jamais. Jésus se consumant pour la gloire de son Père et le salut des âmes : voilà votre modèle. Ne cherchez que ce but, en Amérique, par vos petits travaux[1]. »


MAISON DE MANHATTANVILLE (NEW YORK).

L'autre vicairie, celle de l'Est, comptait, en 1853, huit établissements. Elle avait eu d'abord son noviciat près de New-York, dans l'île d'Astoria, ainsi que nous l'avons vu. Mais en 1847, M^me Barat, de concert avec M^gr Hughes, archevêque de New-York, transféra, au sein d'une belle propriété appelée *Manhattanville*, admirablement située entre deux bras de mer, cette pépinière qui devait multiplier au centuple les ressources du Sacré-Cœur dans les États-Unis. Plus haut, dans le Canada, une partie de la communauté et du pensionnat établis à à Saint-Jacques avait été transportée, le 6 août 1846, à *Saint-Vincent*, dans l'île Jésus, d'où elle fut reportée en grande partie au *Sault-au-Récollet*, plus proche de Montréal. Il en fut de même du pensionnat primitif de Mac-Sherry's-Town; après s'être transféré à Philadelphia, en 1846, il se fixa, l'année suivante, dans un grand domaine de quatre-vingt-quinze arpents, dont la richesse justifie son nom de *Eden-Hall*. Chaque année voyait surgir de nouveaux établissements. En 1849, la ville d'*Halifax*, en Nouvelle-Écosse, celle de *Buffalo*, sur le lac Érié, reçurent chacune une colonie[1]; tandis qu'au cœur même de la ville de *New-York* s'ouvraient tour à tour un externat, des écoles gratuites, des ouvroirs, de pieuses associations qui portèrent à plus de mille le nombre des âmes élevées, instruites, dirigées, secourues par le Sacré-Cœur ou ses auxiliaires. En 1850, la ville du *Détroit*, dans la région des lacs, dut successivement à la générosité de la famille Beaubien la fondation d'un pensionnat, d'un orphelinat, puis d'un externat, où l'on distribuait à plus de cinq cents enfants l'éducation du Sacré-Cœur. L'année 1852 fut plus féconde encore. L'évêque de Toronto, Mgr de Charbonnel, neveu de la digne mère assistante de ce nom, sollicita pour *Sandwich* un établissement qui dut ensuite se porter à *London;* Mgr Jean Mac-Closkey, aujourd'hui archevêque de New-York et cardinal, appela à *Albany* un pensionnat, qui bientôt transplanté à *Kenwood*, y prit plus d'extension. Enfin, dans le Nouveau-Brunswick, un ancien bienfaiteur de la Société, Mgr Connoly, ayant obtenu du Cœur de Jésus la cessation du choléra dans son diocèse, voulut par reconnaissance y appeler les religieuses qui en portaient le nom : ainsi *Saint-Jean-New-Brunswick* reçut, en septembre 1854,

---

[1] Chambéry, 16 octobre 1836. — Voir *Circulaires des défuntes*, t. III, p. 419.

KENWOOD, PRÈS ALBANY (NEW-YORK).

---

[1] La maison de Buffalo fut transférée à *Rochester* quelques années après.

une première colonie destinée à produire de grands fruits dans ce peuple presque entièrement d'origine irlandaise.

Cette vaste vicairie était confiée à M^me^ Aloysia Hardey, aujourd'hui assistante générale du Sacré-Cœur, et une des premières filles de M^me^ Audé. Bien souvent M^me^ Barat lui exprima son désir d'aller elle-même visiter ces champs où blanchissait une riche moisson.

MANHATTANVILLE. LE JARDIN.

Elle lui écrivait : « Ah ! s'il m'était donné de pouvoir m'embarquer et de passer quelques mois avec vous, je mourrais contente ensuite ! Dans ma jeunesse, je l'ai quelquefois espéré ; mais maintenant il n'y a plus guère d'apparence.... Du moins mon cœur sera-t-il souvent avec vous ; surtout il s'occupera de vous devant Notre-Seigneur[1]. » C'était bien elle, en effet, qui, par sa correspondance, imprimait la direction à cette grande colonie qui tendait à devenir presque aussi florissante que la mère patrie.

Désireuse d'établir une parfaite unité d'esprit et de cœur entre l'Ancien et le Nouveau Monde, voici le moyen qu'elle proposa pour y parvenir : « Une pensée m'est venue et revenue souvent. Si vous trouviez, ma fille, une très bonne occasion, et que vous eussiez à disposer de deux novices qui auraient les talents et les qualités pour exercer, dans la suite, les premières charges, ce serait un avantage de nous les envoyer à Paris ou à Rome faire leur noviciat. Nous vous les rendrions fidèlement après. Les liens déjà si intimes qui nous unissent deviendraient plus forts encore, et ainsi se perpétuerait notre esprit, qui doit être le même partout, quand même nous devrions être dans tout l'univers[1]. »

Elle rappelait aussi les principes généraux qui devaient présider à l'éducation : « Pour le fond, recherchez le solide, l'essentiel. Que sont les sciences, les arts, auprès des vertus que nous devons inculquer aux enfants ? Du sable, de la poussière que le vent emporte. Et lors même d'ailleurs que nous n'aurions pas à considérer le plus grand des intérêts, qui est le salut de l'âme, les gens les plus superficiels eux-mêmes préféreront toujours une femme modeste, laborieuse, attachée à ses devoirs, à une *merveilleuse* qui n'aimera que la vanité et les plaisirs du monde [1]. »

---

[1] Rome, 14 octobre 1837. — *Ib.*, 1^er^ mars 1840.

[2] Rome, 26 février 1838. — *Ib.*, 16 mai 1839.

Cependant celle qui avait préparé en Amérique l'admirable moisson que nous venons de décrire, était allée en recevoir la récompense : « Je n'ai jamais eu personnellement de succès, disait Mme Duchesne, mais Dieu me fait la grâce de jouir des succès des autres. » Une de ses consolations fut de voir triompher, dans les deux hémisphères, le culte du Cœur de Jésus, dont elle avait été un des plus vaillants apôtres, comme le témoigne cette lettre de Mme Barat : « Chère et bonne mère Duchesne, lui écrivait-elle le 16 février 1852, la dévotion au sacré Cœur s'accroît et se répand dans presque toutes les parties du monde. . . . Ah ! s'il nous venait des âmes aussi zélées et aussi dégagées que celles qui ont envahi le pays où vous êtes, les fondations seraient faciles. Priez donc, chère et si bonne mère, avec instance et ferveur, afin que le divin Maître ait égard aux besoins des âmes qui nous réclament. Il vous exaucera, j'en suis sûre, vous, ma vieille fille, qui avez si bien compris le prix des âmes, et qui n'avez reculé devant aucun obstacle lorsque Jésus vous a appelée à les secourir. »

PORTRAIT DE LA MÈRE DUCHESNE,
photographié lors de la première exhumation, octobre 1855
(trois ans après sa mort).

Ce fut la dernière lettre que la mère Duchesne reçut de Mme Barat. Dans cette même année 1852, se sentant prise d'une fièvre violente et d'un délire dont elle craignait les conséquences, elle envoya ses adieux à la mère générale. Elle les lui renouvela encore, le 17 août : « Ma révérende et chère mère, selon toutes les apparences, c'est la dernière fois que je vous écris. Hier, j'ai reçu les derniers sacrements. Les égarements d'esprit que j'avais éprouvés ne venaient que d'une forte fièvre, avec laquelle j'allais toujours. Je ne sais à présent quand arrivera ma fin. Dieu me fera peut-être attendre le bonheur de le voir. Je viens encore une fois me mettre à vos pieds, vous demander mes pardons, et vous assurer de mon profond respect. »

---

[1] Rome, 18 avril 1845. — *Ib.*, 16 mai 1839.

Cette bienheureuse fin arriva au milieu de novembre. N'aspirant plus sur la terre qu'au bonheur de la communion, la sainte missionnaire, suffoquée par la toux, ne voulait prendre aucun breuvage, pour n'être pas privée de cet unique trésor. De plus en plus amoureuse de la pauvreté, elle refusait tout adoucissement à sa vie pénitente, et, le soir même de sa mort, elle se plaignit qu'à son insu on eût allumé un peu de feu dans sa cellule. « Vous feriez mieux, disait-elle à la mère Hamilton, de vous mettre à genoux et de réciter un *Pater* et un *Ave* pour le bien de mon âme. » On lui fit savoir que la communauté était en prière

INTÉRIEUR DE LA PETITE CHAPELLE
QUI CONTIENT LES PRÉCIEUX RESTES DE LA MÈRE DUCHESNE.

pour elle, dans la pièce voisine : « Ah ! dit-elle, que je suis heureuse de mourir dans une maison où règne la charité ! » C'était le 18 novembre. Elle reçut le saint viatique : « Jésus, Marie, Joseph ! je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie ! » disait-elle avec une admirable ferveur. Puis elle répétait, dans son impatience : « Venez, Seigneur Jésus ! ne tardez pas ; venez me prendre ! » Vers midi, elle s'endormit, et entra doucement dans ce Midi éternel dont parle saint Augustin. Elle avait alors quatre-vingt-quatre ans d'âge, quarante-huit de religion, trente-quatre d'apostolat dans les missions d'Amérique.

Nous avons déjà vu quelles fondations germèrent, pour ainsi dire, de la tombe de M^me^ Duchesne. Sur le sol où elle avait, elle et ses quatre compagnes, débarqué si obscurément, en 1818, elle laissait aujourd'hui plus de trois cents religieuses d'Amérique, engagées dans la Société. Les États étaient couverts de ses établissements ; et le drapeau du Sacré-Cœur, comme celui de l'Union, pouvait présenter une pléiade d'étoiles, destinées à former devant Dieu et les hommes l'immortelle couronne de cette héroïque femme.

Et cependant son ambition s'était portée au delà. Presque au lendemain de son arrivée en Louisiane, M^me^ Duchesne écrivait : « Si Dieu veut me laisser sur la terre, il me semble que je pourrais encore mettre le pied dans l'Amérique méridionale, ou à Lima, sous la protection de sainte Rose ma patronne, ou à Carthagène, sous celle du Père Claver[1]. » Ce qu'elle n'avait pu faire, une autre allait l'accomplir ; et il lui fut donné, près de sa dernière heure de bénir celle que Dieu avait destinée à ce nouveau dessein.

La veille même de sa mort, M^me^ Duchesne avait reçu la visite de la mère Cutts et d'une autre religieuse, la mère du Rousier, que M^me^ Barat avait envoyée d'Europe pour visiter ces contrées. La mère Duchesne lui demanda sa bénédiction, comme à la représentante de sa première mère, puis elle la bénit elle-même à son tour. C'était cette nouvelle venue qui, réalisant ses vœux, allait porter le Sacré-Cœur dans l'Amérique du Sud.

M^gr^ Raphaël Valdivieso, archevêque de Santiago, appela la Société dans le Chili. « Cette partie de l'Amérique, écrivait plus tard la mère générale à M^me^ du Rousier, ne devait-elle pas aussi posséder un Sacré-Cœur ? Ah ! si nous sommes fidèles, espérons que le Cœur de Jésus se dilatera aussi dans ces belles contrées de l'univers. . . . Comme nous allons prier pour la mission dont vous êtes chargée ! Que de travaux elle exige ! Mais Jésus est le centre de tout. Il sera votre soutien[2] ! »

Ce ne fut pas sans de graves périls que M^me^ du Rousier, partie de New-York au mois d'août 1853, put traverser à dos de mules les sentiers, alors semés de précipices, de l'isthme de Panama. On arriva enfin à Santiago, le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Quelque temps après, le Sacré-Cœur y possédait un pensionnat, une école normale d'institutrices, un orphelinat, un externat gratuit, une Congrégation d'Enfants de Marie et de Sainte-Anne. C'était de là que la Société allait répandre l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'abord dans le Chili, et, par la suite, dans toute cette vaste moitié du Nouveau Monde.

---

[1] A la mère Thérèse, 13 juin 1821.

[2] Paris, 4 août 1854.

Tels furent les *fruits* divins de la persécution, comme nous l'inscrivions au titre de ce livre ; telles furent les compensations miséricordieuses du Cœur de Jésus aux proscriptions iniques que nous avons décrites. Il est même à remarquer que la religieuse qui venait d'ouvrir au Sacré-Cœur l'Amérique du Sud, était la même mère qu'on avait odieusement insultée à Turin, bafouée jusque sur le théâtre, et chassée de la ville. Ainsi se justifiait et se justifie encore ce qu'écrivait Fénelon : « Lorsque vous voyez des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup, un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui, gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. L'homme s'agite, mais Dieu le mène ; et tandis que chez nous les ténèbres s'épaississent, la foi catholique, plantée dans l'Amérique malgré tant d'orages, ne cesse d'y porter des fruits[1]. »

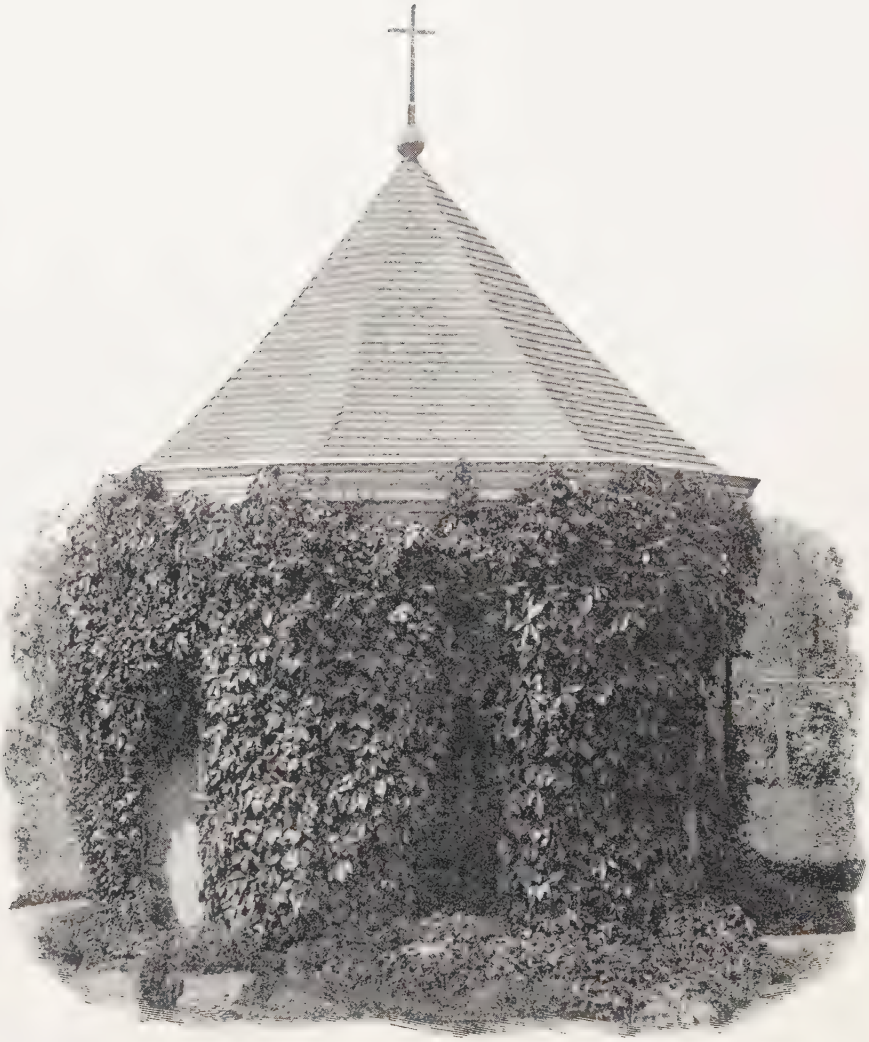
Ces fruits que nous venons de voir mûrir si abondants, le Sacré-Cœur ne les portait qu'en plongeant, pour ainsi dire, de plus en plus ses racines, dans l'humilité si chère à M^me^ Barat. « Le bon Maître, écrivait-elle à M^me^ Hardey, daigne bénir la Société, et les fondations paraissent devoir prospérer, grâce à la bonté divine, qui veut bien se servir de si pauvres et de si indignes instruments pour procurer la gloire de son divin Cœur[2]. » C'est qu'en effet l'humilité est une puissance conquérante. Ceux qui ont l'expérience de la conduite de Dieu ne s'y méprennent point; et la raison dernière de tous les accroissements que nous venons de raconter est dans ce mot si vrai d'un vénérable prêtre parlant aux religieuses de M^me^ Barat: « Pour que votre Ordre ait une extension si prompte et si considérable, il faut que vous ayez une fondatrice bien humble : je ne me l'explique que comme cela[3]. »

---

[1] Fénelon, *Sermon pour la fête de l'Épiphanie*, 1^er^ point et fin.

[2] Paris, 15 juin 1841.

[3] M. l'abbé Gridel, vicaire général de Nancy.



SAINT-CHARLES (MISSOURI). VUE EXTÉRIEURE DE LA PETITE CHAPELLE
RENFERMANT LE TOMBEAU DE LA MÈRE DUCHESNE.

LIVRE XI

LE GOUVERNEMENT ET LA DIRECTION DE MADAME BARAT

LIVRE XI.

CHAPITRE PREMIER.

LA MAISON MÈRE AUX FEUILLANTINES. — DERNIÈRES VISITES DE MADAME BARAT. — MORT DE SES ANCIENNES COMPAGNES.

1854-1857.

DEPUIS que la maison mère, quittant la rue Monsieur, s'était transférée à l'hôtel Biron, elle y avait perdu le recueillement nécessaire à un lieu de retraite. Le voisinage du pensionnat y attirait des visites dont la mère générale était importunée : « Être sans cesse au dehors, quand on chérit la solitude, écrivait-elle ; parler continuellement, quand on voudrait se taire ; avoir un contact fréquent avec le monde, quand on le redoute au dernier point : voilà ma vie. Qu'elle serait pénible, si Dieu ne le voulait ainsi[1] ! » Elle se plaignait, en outre, que le flot toujours grossissant des pensionnaires ne laissait plus de place à la communauté et aux religieuses de passage : « Notre maison ressemble à un hôtel garni en temps de foire, disait-elle. . . . C'est à ne plus savoir où loger les nôtres. Non, jamais, depuis que j'existe, je ne fus témoin d'un pareil spectacle[2]…. »

Ce fut dans le but d'obvier à cet envahissement et à cet encombrement, qu'en avril 1854 la supérieure acquit les restes de l'ancien couvent des Feuillantines, dans la rue Saint-Jacques. Séparée de la rue par une longue impasse et une cour d'entrée, fermée par de hautes murailles, cette demeure tranquille lui sembla propre à devenir la maison mère de l'Ordre et le domicile de la Probation, que dirigeait, à Conflans, la mère Desmarquest.

---

[1] A Mme de Limminghe, 2 juillet 1852, et à Mme Emma de Bouchaud, 6 octobre 1852.

[2] Paris, 25 octobre 1852.

Après Mme Barat, peu d'autres possédaient l'art du maniement des âmes comme la mère Desmarquest ; mais maintenant elle avait soixante-quatorze ans, et ses infirmités lui faisaient désirer le repos éternel. Toutefois, du fond de l'exil, M. l'abbé Trébuquet, resté fidèle à son âme, la pressait de ne pas déserter le service de Dieu. Il lui écrivait : « Quelquefois, sentant le poids de l'âge dont les misères vous retiennent dans votre cellule, vous êtes tentée peut-être, de dire avec saint Paul : *Qui me délivrera de ce corps de mort ?* Mais, bonne mère, votre patience à supporter cette croix sera comme le parfum que Madeleine répandit sur les pieds du Sauveur, et dont toute la maison fut embaumée. La solitude de Conflans sera de même parfumée par votre douce resignation, votre imperturbable sérénité d'âme, votre soumission parfaite à la volonté de Dieu, et votre continuelle union à Lui dans cette prière de l'esprit et du cœur que rien ne vient interrompre[1]. »

Cependant, au printemps de 1854, l'état de la santé de Mme Desmarquest empira tellement que, le 21 avril, on crut urgent de lui conférer l'Extrême-Onction. A cette nouvelle, Mme Barat, quoique elle-même souffrante d'une chute qui lui enlevait l'usage d'un de ses bras, se fit conduire à Conflans, auprès de sa chère malade. Assise à son chevet, pendant trois quarts d'heure elle ne cessa de la contempler dans un silence douloureux, sans que celle-ci donnât le moindre signe de connaissance. Soudain la mère générale se lève vivement, comme sous le coup d'une céleste inspiration, et se rend à la chapelle. Là, se croyant seule, on l'entendait répéter : « Mon Dieu, rendez-la moi ! Mon Dieu, laissez-la moi ! . . . Mon Dieu, il nous la faut ! » Lorsque, après dix minutes, elle reparut en présence de la communauté, son visage respirait la joie : « Rassurez-vous, mes bonnes filles, dit-elle, ayez confiance, le bon Dieu vous la rendra. Notre-Seigneur veut être prié : eh bien ! demandons-lui une guérison toute de miracle ; je pars l'espoir dans le cœur. » Elle retourne alors prendre congé de son amie. Soudain celle-ci ouvre les yeux, lui tend la main, et même profère quelques mots pour lui témoigner sa reconnaissance. « Nous nous reverrons, » lui répond Mme Barat avec une assurance extraordinaire. En effet, le mieux se soutint, tout danger disparut : la pieuse mère était guérie.

Le 8 mai, Mme Barat revint à Conflans se réjouir de ce bienfait avec les novices. « Je voudrais être Josué, leur dit-elle, afin de prolonger mon séjour parmi vous. » Elle s'étendit sur la prière : « Soyez comme des palmiers qui couvrent la terre de leur ombre, mais en commençant par dresser leur tête dans le ciel ; on obtient tout du ciel. On dirait que Dieu lui-même est sans résistance devant une prière fervente. Donc priez, mes chères filles ; vous voyez bien d'ailleurs que c'est à vos prières que nous devons la santé de votre bonne mère Desmarquest[2]. »

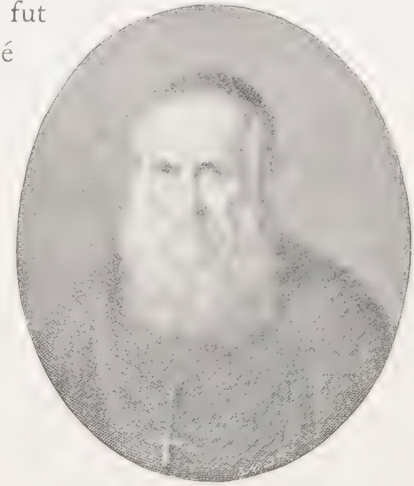
---

[1] Frohsdorf, 18 janvier 1854.

[2] *Journal de Conflans*, 8 mai 1854, et *Lettres annuelles* de 1868-1869, p. 41-48.

Conflans n'avait reconquis cette vénérable assistante que pour la voir s'éloigner. M^me^ Barat disposa d'avance les novices à ce sacrifice. Le 21 juillet, veille de sainte Madeleine, celles-ci lui ayant offert, avec leur bouquet de fête, un calice en vermeil : « Vous avez bien raison, mes enfants, leur dit-elle, de ne m'offrir des fleurs qu'à côté du calice : c'est comme cela seulement qu'on peut les recevoir. Le calice se présente sans cesse à nous sur cette terre ; prenons-le avec courage, et au fond de la coupe nous trouverons toujours le bonheur. Savez-vous pourquoi ? C'est que Jésus-Christ, en épuisant cette coupe, en a fait pour nous le calice du salut. » Le 28 août, elle revint encore leur annoncer le départ de leurs premières mères pour les Feuillantines, et elle ajouta : « Quand j'aurai travaillé au milieu des épines, c'est à Conflans que je viendrai cueillir quelques fleurs.... Allons, mes filles, courage, générosité, esprit de sacrifice. Ainsi trouverons-nous le vrai bonheur. Et, à la mort, qu'il sera doux à l'âme fidèle d'entendre le Bien-Aimé lui dire : *Venez, mon épouse, venez du Liban, et soyez couronnée*[1] *!* »

Le même jour, emmenant de Conflans les deux mères Desmarquest et de Charbonnel, elle se rendit aux Feuillantines, où les probanistes les suivirent bientôt. La maison fut bénite, en la fête de la Toussaint, par M. l'abbé Gaume, et le soir, au salut, M^me^ Barat la consacra au sacré Cœur de Jésus, « pour qu'elle devînt, demanda-t-elle, le modèle de toutes les maisons de la Société, comme elle devait en être le centre et l'appui. » Quant à la communauté et au pensionnat de la rue de Varenne, la supérieure générale en laissait le gouvernement à la mère Prevost « comme à une autre elle-même », ainsi qu'elle disait.



CARDINAL RECANATI.
Troisième Cardinal Protecteur de la Société du Sacré-Cœur, 1854-1861.

Cependant une grande fête se préparait alors dans le monde chrétien. Le 8 décembre, le Pape Pie IX devait proclamer à Rome, dans une auguste assemblée, le dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Nous avons vu qu'après le culte du Cœur de Jésus, aucune dévotion n'avait été davantage et plus constamment l'objet du zèle de la Société. « J'ai recueilli dans ces derniers temps bien des consolations, témoignait M^me^ Barat : la Société s'est montrée partout apôtre de Marie conçue sans péché[2]. » Aussi lorsqu'une dépêche apporta aux maisons de Paris et de Conflans l'heureuse nouvelle de la définition dogmatique, ce fut un cri de joie suivi bientôt de chants de fête. A Conflans le Père de Pontlevoy, à l'hôtel Biron et aux Feuillantines Mgr Parisis, célébrèrent éloquemment « ce grand événement du siècle », ainsi qu'ils l'appelaient. Il leur semblait que la Femme que l'apôtre saint Jean avait vue dans le ciel, revêtue du soleil et couronnée d'étoiles, mettait, en ce jour, son pied victorieux sur le serpent infernal. « Espérons, écrivait alors Mme Barat, que des temps meilleurs nous seront accordés par l'Immaculée Conception de Marie, proclamée comme dogme de foi. Ce sera le port dans la tempête, car la mer de ce monde est encore bien en fureur[1]. » A l'hôtel Biron, Mgr Parisis siégeait ce jour-là à côté d'un vénérable confesseur de la foi, Mgr Samhiri, patriarche d'Antioche. Dans la présence simultanée de ces deux évêques, l'un de l'Église grecque, l'autre de l'Église latine, le Sacré-Cœur croyait voir la représentation de l'Orient et de l'Occident, rendant hommage de concert à la Vierge sans tache.

---

[1] *Journal de Conflans*, 28 août 1854.

[2] A Mme Emma de Bouchaud. Paris, 24 février 1855.

Mme Barat comprit quelle obligation particulière cet acte du Saint-Siège imposait à sa Société : « Notre devoir à nous, dit-elle à ses filles, est de croire plus fortement pour ceux qui ne croient pas, d'aimer plus ardemment pour ceux qui n'aiment pas. Heureux d'ailleurs les yeux qui voient ce que nous voyons ! Quant à nous, mes chères filles, il ne nous reste plus qu'à dire avec le vieillard Siméon : *Vous pouvez maintenant, Seigneur, laisser votre serviteur s'en aller en paix, puisqu'il lui a été donné de voir se lever cette lumière en Israël*[2]. »

Au mois de février 1855, Mme Barat, à peine remise d'une maladie qui l'avait enchaînée pendant tout le mois précédent, profita de la fête de la Présentation de Notre-Seigneur au Temple pour consacrer la nouvelle maison des Feuillantines à Marie Immaculée. Ce jour-là, 2 février, à l'issue des vêpres, s'étant agenouillée devant l'image de cette Reine, elle déposa à ses pieds les clefs de la maison; et voici la belle prière qu'elle lui adressa :

« O Marie, Mère de mon Dieu ! en ce moment où le ciel et la terre s'unissent dans un concert de louanges pour célébrer le plus beau de vos privilèges, où l'auguste Chef de l'Église militante vous proclame, du haut de la Chaire apostolique, pure et Immaculée dès le premier moment de votre conception, qu'il me soit permis de joindre ma voix à celle de l'univers catholique, et d'exalter aussi votre triomphe, au nom d'une Société qui se fit toujours gloire de vous honorer sous ce titre.

« Vous l'avez bénie, cette petite Société, ô Marie ! lorsque Jésus l'enfanta sur le Calvaire, et que de son cœur percé sortit, avec son sang, le dernier gage de son amour pour les hommes. Bénissez-la de nouveau en ce jour de grâce, ô Mère Immaculée ! Rendez-la, comme vous, pure et sans tache. Bénissez les âmes qui, dans cette solitude, viennent se préparer à combattre l'enfer et à répandre partout le feu de l'amour divin ; que, dépouillées entièrement de l'esprit du monde et revêtues de celui de Jésus-Christ, elles aient à la fois, au milieu de leurs travaux, la simplicité de la colombe et le regard de l'aigle, afin que, détachées de tout ce qui n'est pas Dieu, et toujours en communication avec le divin Soleil de justice, elles remplissent dignement leur mission sur la terre.

---

[1] A Mme Célestine du Lac. Paris, 29 novembre 1855.

[2] *Journal de la Probation*, 18 février 1855.

« Que votre main maternelle, ô Marie ! nous soutienne dans les combats et les épreuves de notre pèlerinage, et que votre Cœur, si intimement uni à celui de votre divin Fils, soit pour nous cette *Tour d'ivoire* qui nous défende contre tous nos ennemis, et ce *Jardin fermé* où rien d'humain ne saurait pénétrer.

« Vous êtes déjà notre mère, soyez encore la Gardienne de cette Société, de cette maison qui en est devenue le centre ; recevez-en les clefs . . . , prenez-en possession, et regardez-la dès aujourd'hui comme un bien qui vous est propre. Heureuse d'être votre petite servante ; c'est encore trop, votre esclave, ô ma Reine . . . ! c'est à vous que je remets tout ce que j'ai de plus cher. . . . Soyez pour toujours, et plus que jamais, la mère de la nombreuse famille que Jésus m'a donnée. Comblez de vos faveurs les plus privilégiées ces premières compagnes de mes humbles travaux ; faites que, comme l'Époux qui nous a choisies, nous ne perdions aucune des âmes qui nous sont confiées ; que toutes *connaissent le don de Dieu* et répondent à ses desseins, afin qu'au terme de notre exil nous nous trouvions réunies au pied de Jésus et de sa Mère Immaculée, dans la céleste Jérusalem. Ainsi soit-il. »

En prononçant ces paroles, M^{me} Barat semblait être véritablement transportée au pied du trône de la Reine du ciel. « Je n'oublierai jamais, raconte une de ses filles, l'accent de foi et de piété avec lequel notre mère, arrivée en cet endroit : « Heureuse d'être votre petite servante ! » ajouta spontanément : « C'est encore trop, votre esclave ! » Ces mots furent prononcés avec une ardeur d'humilité qui nous fit tressaillir. Ils furent recueillis et ajoutés à la formule qu'on communiqua ensuite à toute la Société[1]. »

Ayant placé sa nouvelle résidence sous les auspices de Marie, M^{me} Barat estima qu'il était urgent de recueillir ses dernières forces pour aller porter ses instructions suprêmes aux principales familles de son Institut.

Ce fut dans ce but que, malgré ses soixante-seize ans, elle partit d'abord pour Kienzheim, où elle arriva le 28 juin 1855, veille de la fête de saint Pierre. Il y avait trois ans qu'elle n'y était venue. Sa première parole fut : « Mes bonnes filles, vous souvenez-vous que je vous disais, lors de ma dernière visite : Si je connaissais une âme fidèle, généreuse, je traverserais les mers pour aller la chercher, fût-ce même au Monomotapa. Voilà la raison de mon empressement à me rendre à Kienzheim ; car il n'est pas nécessaire d'aller chercher si loin ce que je suis assurée de trouver ici. »

---

[1] Témoignage de Mme Delphine-Marie Eyriès, n° 35.

Elle promena ses regards sur le noviciat, qui s'était renouvelé, et cita ingénieusement ces paroles du Cantique : « *J'ai pour vous, mon Bien-Aimé, des fruits de toutes sortes, des anciens et des nouveaux*[1]. Les fruits anciens, dit-elle, ce sont les professes que je connais déjà ; les fruits nouveaux, ce sont les novices et les postulantes que je désire connaître. »

Tel fut le prélude à des entretiens qui se renouvelèrent chaque jour. « Nous remarquions, rapporté le journal de Kienzheim, l'altération de ses traits ; mais elle gardait, sous ces traces de vieillesse et de souffrance, l'ineffable paix de son regard. Sa voix était affaiblie, mais ardente et vive. Jamais émotion plus profonde n'avait pénétré nos cœurs. » Très émue elle-même, M^me^ Barat disait : « Mes enfants, il faut croire qu'il y a parmi vous je ne sais quel souffle qui m'enflamme ; car, dès que je suis ici, je me sens animée à parler de Notre-Seigneur. » A l'occasion de la fête du grand apôtre des nations, elle commenta le mot de saint Jean Chrysostome : *Cor Pauli, cor Christi :* « Le cœur de Paul, c'est le Cœur du Christ ; » elle expliqua aussi les paroles de Jésus à la Samaritaine : *Si vous connaissiez le don de Dieu, vous me demanderiez à boire.* — « O Seigneur, répétait-elle, *donnez-nous de cette eau !* »

Son adieu fut : « Mes bonnes filles, soyons comme les soldats de Gédéon. Si quelque consolation, quelque rafraîchissement se présente sur la route, contentons-nous d'en prendre dans le creux de la main quelques gouttes en passant, sans fléchir le genou, et poursuivons notre chemin. . . . Ainsi, dit-elle en souriant, aujourd'hui nous voici ensemble, c'est le rafraîchissement ; mais demain nous nous quitterons, ce sera la marche et le combat. »

La mère générale partit de Kienzheim le 21 juillet. Elle avait résolu d'aller de là à Riedenbourg, mais une fièvre continue qui la dévorait, des souffrances de poitrine, et un mal au genou des plus alarmants, la forcèrent de renoncer à son projet. Elle revint donc par Metz, où elle arriva le jour même de sainte Madeleine 1855.

Les enfants l'y attendaient pour lui souhaiter sa fête. Ce fut une renaissance pour M^me^ Barat. « Il n'y a plus, leur dit-elle, que deux objets au monde qui me tiennent au cœur : Notre-Seigneur et les enfants. » Elle les remercia du bonheur qu'elles lui procuraient : « Grâce à vous, je puis dire que le bon Dieu m'a donné, à la fin de ma carrière, une des plus douces fêtes que j'aie jamais passées. » Elle les exhorta à la persévérance et au zèle des âmes : « Mes enfants, sauvez des âmes! une élève du Sacré-Cœur ne se sauve pas seule. . . . Un jour, je l'espère, nous nous reverrons dans le ciel. Quel bonheur, pour nous qui vous précéderons, de vous voir arriver dans cette belle patrie! Vivez donc de Notre-Seigneur; et, heureuses de le posséder, comme la Femme forte, vous rirez quand il faudra mourir. »

---

[1] « In portis nostris omnia poma nova et vetera, Dilecte mi, servavi tibi. » (*Cant.* XII, 13.)

Dans un de ses entretiens avec les religieuses, M^me^ Barat fut amenée à leur parler de l'expulsion des ordres monastiques, comme si elle eût pu savoir que, moins de vingt ans après, cette communauté de Metz devait connaître, elle aussi, la proscription. « C'est dans ces heures, dit-elle, qu'il faut se rappeler la parole du Seigneur: *Quand on vous chassera d'une ville, vous secouerez sur elle la poussière de vos pieds; et si elle n'est pas digne de votre bénédiction, cette bénédiction reviendra vers vous.* Elle cita l'exemple récent d'un vieux carme espagnol expulsé de son pays, qui, vivant à Bordeaux dans une grande misère, n'en avait pas moins converti par sa sainteté un jeune israélite qui venait d'entrer dans son Ordre. « Oui, dit-elle, notre siècle produit beaucoup de saints. Il n'y a que nous, hélas! qui n'en produisons pas. »

M^me^ Barat prédit que les deux maisons de Metz et de Montigny feraient un très grand bien, à la condition qu'on y conserverait l'esprit de petitesse. « Tel est le grand mystère que Dieu a caché aux superbes et révélé aux humbles. Je le dis et redirai tant que Dieu me laissera un souffle de vie[1]. »

De retour à Paris, M^me^ Barat y fut rejointe par de pénibles nouvelles.

Un nouveau fléau désolait l'Amérique. Déjà précédemment, à la fin d'octobre 1854, la supérieure générale avait eu à déplorer la mort de la mère Cutts, vicaire de la région de l'Ouest. La mère Maria Cutts, atteinte d'un cancer, avait montré, durant une cruelle opération, une paix tellement surhumaine, que les chirurgiens protestants disaient: « Voilà la plus belle apologie de la religion catholique. » Voyant couler son sang, que rien ne pouvait arrêter: « Mon Dieu, répétait-elle, prenez-le, il est à vous jusqu'à la dernière goutte. » Elle ne cessa de dire chaque jour le *Te Deum*, en action de grâces de ses souffrances, jusqu'à ce qu'elle s'endormit sur l'autel du sacrifice[2].

La mission d'Amérique n'était pas encore consolée de cette perte, quand, au milieu de l'automne de 1855, la mère générale apprit par les journaux que la fièvre jaune sévissait dans la Basse-Louisiane. Presque en même temps elle reçut une lettre de M^me^ Jouve, remplaçante de la mère Cutts, qui lui donnait sur ce sujet les plus navrants détails. Le 26 septembre, le mal s'était déclaré d'abord à Bâton-Rouge, où les religieuses rassemblées de diverses maisons, faisaient leur retraite. Le 3 octobre, une première victime succombait. Le 19, c'était le tour de la supérieure, M^me^ Praz, religieuse de la plus grande espérance. A partir de ce moment, il n'y eut presque pas de jour qui ne vît plusieurs morts : « O ma révérende mère, écrivait M^me^ Guinand, supérieure à Bâton-Rouge, répéterai-je ici ce que la douleur nous arrachait alors : « Seigneur ! Seigneur ! c'en est assez ; « remettez l'épée dans le fourreau ! » Et nous laissions couler nos larmes. Cependant un regard vers le Calvaire relevait notre courage abattu ; et nous ajoutions : « La Mère de douleurs était au pied de la croix, restons-y avec elle[1]. »

---

[1] Récit de sa visite à Metz, 1855.

[2] *Lettres annuelles*, 1854-1855, n° x, p. 7.

A peine M^me^ Barat eut-elle reçu l'annonce de ces premières et graves pertes de la Société, qu'elle écrivit à M^me^ Jouve, supérieure vicaire : « J'ai pleuré avec vous, j'ai prié avec vous. . . . En traçant ces lignes, j'ai peine à tenir ma plume, tant je suis émue. Je comprends si bien votre état d'âme ! Et pourtant, croyez que vous auriez tort de vous laisser dominer par vos appréhensions. Rejetez-les bien loin ; elles blesseraient le Cœur de Jésus qui vous a tant aimée, et qui vous en donne le gage en vous envoyant des épreuves si crucifiantes. De grâce, ma chère fille, ne reculez pas devant la croix, saluez-la comme saint André. Jésus y est couché ; en l'embrassant de toute votre volonté, vous y trouverez Jésus. Puis, au vrai, qu'est-ce que cela en face de l'éternité ? Notre vie, quand elle serait toute de martyre, passera vite ; et le repos, l'absence de tout mal, le ciel enfin durera toujours[2]. »

Cependant la mère générale ne connaissait encore qu'une partie de son malheur. Depuis les premières nouvelles, la mort n'avait pas cessé de faire des victimes. Quand elle l'apprit, sa tristesse se changea en stupeur : « Lorsque les amis de Job, écrivait-elle à la même mère, se présentèrent pour la première fois devant lui, près de son fumier, ils restèrent sept jours sans pouvoir parler, muets d'étonnement et de tristesse. Ainsi se trouve ma pauvre âme, en apprenant la suite des malheurs de Saint-Michel. Il a fallu laisser s'écouler plusieurs jours pour me reconnaître et me remettre de mes impressions, avant de vous écrire[3]. »

Elle ajoutait toutefois : « Les détails si douloureux que vous me fournissez sur nos chères défuntes ont cependant leur adoucissement. Jésus les a assistées, et j'espère fermement qu'il les a reçues dans son Cœur de père. »

En effet, toutes ces morts avaient été dignes du Sacré-Cœur. La mère Praz s'était préparée à la sienne en entrant en retraite, comme pour une grande fête ou une dernière profession : « Décidément, écrivait-elle, six jours avant de succomber, je me mets en retraite le 14 ; je sens le besoin de me retremper. Je ne sais ce qui m'arrivera ; mais je suis pressée de me recueillir. Priez pour moi bien fort. » Ce fut au milieu de ces exercices que la fièvre la prit : « Que faire de ma tête? demandait-elle au sein de ses atroces douleurs. — Offrez-les à Jésus couronné d'épines, lui suggéra la mère Guinand. — Eh bien! oui, Jésus, tout ce que vous voudrez!» Sa dernière parole fut celle-ci: «Je suis prête.»

---

[1] Cahier des *Circulaires des défuntes*, t. III, p. 427.

[2] Paris, 19 novembre 1855.

[3] Paris, 19 novembre 1855.

La sœur Duboille, qui la suivit dans la tombe, écrivait, presque à la veille d'y être précipitée: «Plus j'avance dans ma carrière religieuse, plus j'aime ma sainte vocation; si elle impose des sacrifices, ils sont adoucis par la pensée de Jésus.» Une autre, la sœur Justine, demanda: «Mourrai-je bientôt? — Oui, ma sœur. — Eh bien! ma mère, disons: *Jésus*, *Marie*, *Joseph*, et donnez-moi de l'eau bénite.» La mère de Barbarin, assistante à Saint-Michel, tomba d'épuisement à côté des malades qu'elle avait préparées au dernier passage. Quand ses sœurs la virent expirante: «Demandez à Dieu d'être la dernière victime,» lui dirent-elles. Elle répondit que ce serait la première requête qu'elle lui présenterait.

Mais le Seigneur en voulait d'autres. M^me^ Walsh, ange de vertu, répétait à se fatiguer que Dieu était son père, que Marie était sa mère, que cela lui suffisait, qu'elle ne tenait nul compte de tout le reste. M^me^ Carrard avait prié Jésus-Christ de lui donner son purgatoire ici-bas. Elle eut une épouvantable agonie de trois jours: «Oh! que je souffre! Dieu m'exauce; je fais mon purgatoire.» M^me^ Stanislas Aguillard fut enfin la dix-septième et dernière victime. Chez elle le sentiment de la souffrance se perdait dans une allégresse amoureuse: «Qu'il est bon, Jésus! il est venu me chercher, moi, pauvre orpheline, qui ne sais rien, qui ne suis rien, et il m'a faite son épouse!» C'est au milieu de ces effusions de reconnaissance qu'elle lui remit son âme[1]. Ainsi dans les colonies comme dans la mère patrie, partout nous retrouvons chez les épouses de Jésus cette même «aisance à mourir», dont Tertullien faisait le propre des chrétiens: *Christiani mori expeditum genus.*

M^me^ Barat regrettait de ne pouvoir racheter ces utiles existences au prix de la sienne. «Je voudrais, écrivait-elle à la mère de Limminghe, être la seule à avaler cette coupe d'amertume. Ce serait justice, tandis que ce sont les moins coupables qui payent. Celles que nous perdons se sont consumées de travail et de sacrifices. Elles en ont reçu la récompense. Priez néanmoins pour ces victimes de leur dévouement à l'œuvre de la Société, c'est-à-dire du divin Cœur[2].»

Ces pertes semblaient une ruine pour la mission de la Louisiane. La pénurie dans laquelle elles laissèrent le diocèse de la Nouvelle-Orléans força de supprimer le Sacré-Cœur de Bâton-Rouge, pour pourvoir aux pressants besoins de Saint-Michel. On voulait supprimer pareillement Natchitoches. Mais M^gr^ Martin, évêque de cette ville, éleva, dans une lettre à M^me^ Barat, de vives réclamations. «Je sais, ma révérende mère, disait-il d'abord, je sais que, vivant de la vie de vos filles vous mourez aussi de leur mort. Mais, tout en partageant votre peine, je ne puis me résigner à voir mon épiscopat frappé ainsi au cœur, dans son œuvre la plus précieuse. Enlever à tout un pays un établissement qui, depuis près de neuf ans, y a poussé ses racines, afin de fortifier ceux de la Basse-Louisiane pourvus de ressources nombreuses, hélas ! ma mère, n'est-ce pas la réalité de la parabole du prophète Nathan à David ? » Il concluait en disant : « Pour moi, au lieu de me laisser abattre par un malheur passager, accidentel, j'aime mieux dire : Vivent Jésus et Marie ! Il faut qu'ils soient connus et aimés là où ils sont inconnus et blasphémés. A nous, évêques, prêtres, religieuses missionnaires, l'honneur de ce ministère. Que ces noms soient glorifiés dans notre vie ou notre mort ; mais qu'ils soient glorifiés[1] ! »

---

[1] *Circulaires des défuntes*, t. III, p. 117. Relation par la mère Guinand, p. 427 et suiv.

[2] Paris, 12 novembre 1855.

Ayant reçu cette lettre, Mme Barat l'apporta à ses probanistes. « Pendant qu'on en faisait la lecture à haute voix, en recréation, nous rapportent celles-ci, de profonds soupirs s'échappaient du cœur de notre mère, ses yeux se remplissaient de larmes. Quand on en fut aux lignes où Monseigneur disait : « Vivant de la vie « de vos filles vous mourez aussi de leur mort. — Oh oui ! bien sûr, je meurs ! » s'écria notre mère. Puis, prenant la parole : « Qui me donnera, dit-elle, des âmes « généreuses pour aller travailler sur ces plages lointaines et désolées ? Si j'avais « quarante ans de moins, comme je partirais bien vite ! . . . » A l'instant, nous précipitant à ses pieds, nous nous offrîmes toutes ensemble pour cette mission. Elle nous regarda avec son bon sourire : « Mes pauvres enfants, dit-elle, c'est « beaucoup trop à la fois. Est-ce que la France et l'Europe n'ont pas des besoins « aussi ? . . . D'ailleurs, quels que soient les desseins de Dieu sur vous, livrez-vous « à son Esprit, et allez simplement où il vous poussera[1]. »

Natchitoches fut conservé. Mme Barat écrivait : « Le prophète Nathan est venu m'effrayer de telle sorte que je n'ai pu résister. » Des secours furent envoyés à la maison de Saint-Michel, où la mère Jouve alla s'établir elle-même. La supérieure générale put bientôt écrire : « Les ruines de Jérusalem se relèvent. Toutes acceptent le travail et nous donnent le spectacle du miracle que peuvent opérer des âmes dévouées au Cœur de Jésus, lorsqu'il s'agit de sa gloire. . . . Maintenant, mon espérance croît et se fortifie. J'oserai presque dire avec le prophète Aggée : *La gloire de la nouvelle maison surpassera celle de l'ancienne*. Ce sont les fruits de la croix. »

Une autre peine, non moins cruelle pour Mme Barat et de plus grave conséquence pour la Société, fut la menace de suppression ou d'interdiction qui, à cette époque, planait sur la maison de Chambéry. Nous avons raconté qu'en

---

[1] Natchitoches, 18 décembre 1855.

[2] *Journal de la Probation*, 27 janvier, et *Journal du noviciat de Conflans*, 28 janvier 1856.

1848 cet établissement avait été excepté de l'arrêt qui avait frappé le Sacré-Cœur dans les États sardes. En 1854, on fit en sa faveur une pareille exception à la loi qui supprimait la presque totalité des établissements religieux; et, cette fois encore, on en fut redevable à l'énergie de l'archevêque, Mgr Billiet, et à celle des chrétiennes populations de la Savoie. Mais la calamité des sociétés contemporaines est d'avoir souvent des gouvernements plus mauvais que les peuples. Celui du Piémont, poursuivant son œuvre révolutionnaire, voulut reprendre en sous-œuvre la ruine du Sacré-Cœur, en imposant aux maîtresses l'obligation d'un brevet décerné par lui, et aux pensionnats la visite officielle de ses inspecteurs.

Mme Barat comprit le péril que cette exigence allait créer à son Ordre. En face des prétentions gouvernementales, qui devaient bientôt surgir universellement, se posait pour le Sacré-Cœur une double question : une question de principe, une question de conscience. En principe, une Société, estimant tenir son mandat d'enseigner, d'abord de Dieu et de son Église, par les lettres d'obédience, puis des familles par la délégation des pères et mères de la jeunesse, pouvait-elle consacrer, par son acceptation, le droit qu'ont pris de nos jours les gouvernements de se substituer dans l'éducation aux deux autorités religieuse et domestique, les seules investies du droit d'élever l'enfant, s'il est vrai que l'enfant n'appartient pas à l'État, mais à la famille et à Dieu? Puis, au regard de la conscience, pouvait-on ouvrir la porte à l'inspection des agents de l'Université et subir ses examens, sans être amené forcément à prendre ses méthodes, ses livres, sa doctrine, et par là son esprit, lequel, on ne le sait que trop, n'est généralement pas l'esprit du Sacré-Cœur?... Telle était la question de droit et de devoir; tel était le péril. Voilà pourquoi, malgré les menaces renouvelées en France sous divers régimes, le Sacré-Cœur avait jusqu'ici repoussé la visite et l'ingérence de la puissance séculière dans ses pensionnats. Sans doute la violence légale pouvait la lui imposer; un jour pouvait venir où des pouvoirs oppresseurs mettraient cette condition à son existence, ou du moins à l'exercice de son enseignement. Si ce malheur arrivait, alors ce serait à Rome qu'il appartiendrait de tracer la route à suivre; et les désirs du Saint-Siège seraient, comme toujours, des ordres pour la Société. Mais jusqu'ici, ni Rome ni ses organes les plus accrédités n'avaient exprimé sur ce point leur volonté : « J'insiste d'autant plus sur notre indépendance, écrivait Mme Barat, que nous sommes assurées d'entrer dans les intentions de ce qu'il y a *de plus romain* dans le haut clergé[1]. »

Entre autres membres très romains de ce haut clergé, la mère générale avait consulté Mgr l'évêque d'Arras, alors membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Elle en reçut une réponse, ou plutôt un Mémoire, qui est un monument de raison, de fermeté et de grandeur d'âme. Considérant la question au double point de vue de l'intérêt du Sacré-Cœur et de l'intérêt général de la religion, Mgr Parisis concluait à un refus énergique d'admettre les inspections et de recourir aux diplômes de l'Université, dans les circonstances présentes[1].

---

[1] A Mme de Limminghe. Paris, 22 octobre 1855.

Ainsi éclairée, Mme Barat n'hésita plus : « Notre conscience est engagée, dit-elle ; notre bon Maître ne bénirait plus notre travail. Faisons donc ce sacrifice à l'intégrité de l'esprit de notre Société. »

Si nécessaire et si généreux qu'il fût, ce sacrifice, on le comprend, n'en était pas moins pénible pour le cœur d'une mère : « J'aimais tant cette fondation dans la bonne Savoie ! écrivait Mme Barat. Ce qui rend cette épreuve amère, c'est la considération de ce que les âmes auront à en souffrir. Mais Dieu y suppléera, ce pays étant foncièrement catholique. Jusqu'au moment décisif, ma fille, nous continuerons de lever les mains vers la sainte Montagne d'où nous doit venir le secours ; et, si la décision est sans appel, nous recevrons grâce et force pour porter cette croix[2]. »

Une première décision avait donc été prise contre le Sacré-Cœur. En Savoie, l'opinion publique protesta ; l'affaire fut portée devant les tribunaux ; l'archevêque redoubla d'instances courageuses, le conseil municipal pétitionna auprès de Victor-Emmanuel, les familles influentes lui adressèrent de vive voix leurs réclamations. Apprenant toutes ces démarches, Mme Barat écrivait : « Quel bon pays et quels excellents habitants ! Non, ma fille, je ne puis croire que nous devions nous en séparer pour toujours. Nous leur conserverons, tant que nous le pourrons, le grain de sénevé. Il restera enseveli pendant l'hiver des tribulations, tant que Dieu le voudra : puis si le printemps doit reparaître parmi nous, alors il lèvera de nouveau, et nos petits oiseaux viendront se reposer sur ses branches. »

Ce fut une prédiction. A l'automne de l'année 1856 une sentence suprême fit fermer le pensionnat ; mais le Sacré-Cœur se réserva l'école des sourdes-muettes, dont l'éducation avait été confiée à sa charité. Une subvention annuelle que le gouvernement avait fournie jusqu'ici à cette institution lui ayant été retirée, Mme Barat répondit que, « plutôt que d'abandonner ces infortunées, la Société se chargeait de les élever à ses frais. » Elle le fit pendant quatre ans, jusqu'à ce que l'annexion de la Savoie à la France changeât la face des choses. Un décret impérial du 26 août 1860 ayant fait enfin rentrer les congrégations religieuses dans leurs droits, le 5 novembre, le pensionnat de Chambéry put reprendre ses élèves, et bientôt reconquérir sa prospérité d'autrefois.

Hâtons-nous d'ajouter que la Providence n'avait pas attendu si longtemps pour dédommager le Sacré-Cœur par de nouvelles conquêtes.

---

[1] Cité *in extenso* dans la lettre circulaire. 70e de Mme Barat, 15 novembre 1855.

[2] Paris, 22 oct. 1855.

A cette même époque, une petite congrégation de la ville d'Angoulême, dite des Dames de Saint-Paul, offrit de se réunir à la Société. Sa digne supérieure, M^me^ L'homme-Plantier, après avoir fait une retraite dans la maison des Feuillants, à Poitiers, exprima ce vœu à M^me^ Emma de Bouchaud, qui en référa à la mère générale. Celle-ci lui répondit : « J'ai hâte de vous écrire la consolation que me fait éprouver la réunion de ces Dames à notre Société. Je compte quarante ans de désir de nous établir à Angoulême. Le Cœur de Jésus y est faiblement connu et invoqué. Quelle mission pour nous ! Puissions-nous la remplir selon les désirs de ce bon Maître[1]. »

Dans ce dessein, au mois de septembre 1856, M^me^ Emma de Bouchaud se rendit à Angoulême, dans la maison du *Doyenné*. C'est ainsi qu'on appelait l'ancienne demeure du doyen du Chapitre, grande maison particulière, où les Dames de Saint-Paul élevaient environ soixante-dix pensionnaires. Le 15 novembre, elles reçurent l'habit du Sacré-Cœur des mains de leur évêque, M^gr^ Cousseau. « Tenez-moi bien au courant de vos travaux au Doyenné, mandait M^me^ Barat à la mère vicaire. Il est sûr que cette nouvelle famille m'intéresse; je sens que je m'y attache comme à nos anciennes. Tout ce que nous pourrons faire pour elle, nous le ferons de bon cœur[2]. »

Mentionnons encore ici la fondation de la maison de Saint-Ferréol, près de Besançon. Cinquante orphelines et un pensionnat y furent installés, à la fin de l'année 1856. Cette œuvre fut due surtout à la charité de M^lle^ du Ban, sœur d'une religieuse de la Société; admirable chrétienne, de laquelle on a pu dire que « personne ne fit jamais plus de bien et moins de bruit ».

Cependant M^me^ Barat ne se consolait pas de n'avoir pu atteindre, en l'année précédente, cette maison de Riedenbourg, de laquelle elle disait : « Quand je fais un beau rêve, je me transporte à Riedenbourg. »

Réalisant ce rêve, elle partit dans le mois de juillet 1856. Ce qui signale ce voyage, comme ceux qui vont le suivre, c'est la vénération universelle qui s'attache à M^me^ Barat : aux yeux de tout le monde, c'est une sainte. En vain son humilité, effrayée de cet éclat, met-elle voile sur voile : je ne sais quel reflet de la lumière céleste resplendit de tout son être, et un culte anticipé lui décerne, en chaque lieu de son passage, des honneurs sacrés.

Ainsi en fut-il dans la gare de Strasbourg. A sa descente du wagon, tout le personnel de l'embarcadère, le chef de gare en tête, rivalisa de pieuses attentions pour elle, glissant à ses pieds un fauteuil à roulettes, et se disputant l'honneur de la transporter dans la salle d'attente. Confuse de tant de charité, elle disait : « Mais, Messieurs, vous vous méprenez, je ne suis qu'une pauvre petite religieuse ! » Parmi les employés se trouva un ancien soldat de notre armée d'occupation à Rome qui, se souvenant d'avoir été recueilli et assisté à la Trinité-du-Mont par la mère Barat, vint lui baiser la main en se mettant à genoux. La douce mère le bénit, lui donna en présent un formulaire de prières, et lui fit promettre d'être fidèle à ses devoirs. Mais, entre tous ces hommages, les plus empressés furent ceux que lui prodigua toute la maison du colonel Hervé, dont les filles avaient été élevées au Sacré-Cœur. Cette famille, accourant au-devant de sa sainte amie, l'entoura de prévenances jusqu'à l'heure du départ. Quand ce moment fut venu, on vit un enfant d'une quinzaine d'années, le jeune Léon Hervé, entrant dans le wagon de la mère générale, s'agenouiller devant elle ; et là, en présence de tous les voyageurs, lui demander une bénédiction qui, hélas ! devait être pour lui la dernière. Il mourut peu après, gardant jusqu'à la fin une statuette de Marie que M^me^ Barat lui avait donnée en cette occasion. Au milieu des souffrances de l'agonie, on l'entendait dire : « Ah ! madame Barat, votre bénédiction ! votre bénédiction sur votre pauvre enfant[1] ! »

---

[1] A Mme Emma de Bouchaud 13 septembre, 1856.

[2] Paris, 9 décembre 1856.

L'humilité de Mme Barat ne savait comment prendre tous ces témoignages d'honneur et d'affection. Arrivée, le 18, à Kienzheim, elle écrivit le même jour à Mlle Hervé : « Je suis confuse, chère Antonine, de vos aimables attentions : vous les portez trop loin. De grâce, imposez à votre bon cœur quelque modération pour ce qui me regarde. Vous m'accoutumeriez à des soins que, par devoir, une religieuse doit refuser. Et cependant comment ne pas les accepter, lorsqu'ils sont offerts avec tant de délicatesse et d'amitié ? »

Mme Barat ne fit, cette fois, que saluer Kienzheim, qu'elle devait revoir au retour. Ayant donc rapidement traversé le Wurtemberg et le grand-duché de Bade, elle arriva à Riedenbourg pour la fête de sainte Madeleine. « On l'y reçut à la grille sous un arc de triomphe et au bruit du canon, » rapportent les récits. Quand elle eut visité d'abord Notre-Seigneur, elle dit à ses filles : « Ah ! qu'il me tarde de connaître cette maison ! Maintenant que je vous vois, j'oublie toutes mes fatigues. » Elle ajouta qu'il faudrait en supporter bien d'autres pour une seule âme à sauver.

L'arrivée de Mme Barat fut un événement aux alentours. Un grand défenseur des intérêts de l'Église en Allemagne, le célèbre et courageux Hermann-Joseph Müller, alors professeur de droit et de philosophie à Würtzbourg, avait écrit à la supérieure de Riedenbourg : « Veuillez me faire savoir la durée du séjour de votre vénérée mère fondatrice au milieu de vous. Dussé-je traverser les Alpes à pied, il faut que je la voie ; car n'est-elle pas la sainte Thérèse de notre siècle ! » Retenu à Munich ce grand catholique ne put réaliser ce désir. Il en exprima ses regrets dans une lettre désolée, où, du moins, il demandait la bénédiction de Mme Barat pour lui, sa femme, ses enfants, et promettait de faire la communion, le jour de la fête de sainte Madeleine, à ses intentions[1].

---

[1] Notes de la famille Hervé.

Un autre personnage s'empressa de venir vénérer la servante de Dieu. Le lendemain de son arrivée, dès neuf heures, l'évêque de Saint-Gall se rendit près d'elle. Ce vénérable prélat avait quatre-vingts ans ; Mme Barat en avait alors soixante-dix-sept. Elle se mit à genoux devant lui pour être bénie ; mais l'évêque refusa d'étendre ses mains sur elle, jusqu'à ce que, vaincu par son insistance : « Ce ne sera pas moi qui vous bénirai, dit-il, mais le Cœur de Jésus-Christ par moi. Oh ! qu'il vous bénisse mille fois, vous et votre Société. » Il ne parlait qu'allemand ; et l'admiration qu'il témoignait en cette langue pour la mère générale donnait bien de l'embarras à la religieuse chargée d'en traduire les expressions à l'humble supérieure.

Mme Béatrix Schneider était arrivée de la maison de Graz : il y avait onze ans qu'elle n'avait pas revu sa mère générale. Mme de Limminghe était venue pareillement de sa fondation de Milan : « Toutes ces âmes se sanctifient, écrivait Mme Barat le 22 juillet, seulement les forces s'usent. Il faudrait des âmes généreuses pour venir en aide. » C'est pourquoi, le jour de sa fête, elle exhorta ses filles à ne mettre aucunes bornes à leur générosité et à creuser en elles comme un puits immense pour y recevoir les eaux vives de l'amour de Dieu. « Et ce puits, leur demanda-t-elle, qui le creusera en vous ? — L'humilité, » dirent plusieurs voix. C'était la réponse attendue par la mère générale.

Elle aimait aussi à voir les enfants aux récréations, sous un pommier placé à l'angle de la maison auprès de la chapelle. Là, elle leur parlait avec tant d'effusion que, plus tard, plusieurs se déclarèrent redevables de leur vocation religieuse à ces entretiens. Le pommier reçut dès lors le nom d'*arbre de Sainte-Madeleine*, qu'il a gardé depuis.

C'est au milieu de ces joies que la mère Barat tomba malade. Une toux violente, d'abondantes sueurs et une extrême faiblesse, s'ajoutant à son grand âge donnèrent les plus graves alarmes : « Mes enfants, disait-elle, j'étais venue dans l'espérance de vous apporter quelque consolation, et je ne suis qu'un embarras ; je désirais vous être utile, et, au lieu de cela, c'est moi qui ai besoin de vous : le Seigneur m'a donné une bonne leçon ! »

Au plus fort de ses souffrances, un ecclésiastique se présenta pour la voir et lui communiquer des affaires importantes. Comme on appréhendait que cet entretien ne fût pour la malade une cause de fatigue : « Non, non, dit celui-ci ; j'ai fait le voyage tout exprès pour elle, car c'est une sainte, et je ne m'en irai pas sans l'avoir vue. Ne craignez rien d'ailleurs, la bénédiction d'un prêtre ne peut lui faire de mal. » Ce prêtre, vicaire général de Felkirch, venait lui faire part d'une convention proposée par le gouvernement, relativement aux examens des maîtresses congréganistes et à l'inspection des classes dans l'empire d'Autriche. De ce côté aussi, la mère générale n'était pas sans inquiétude, comme elle le faisait savoir à la mère vicaire : « Ne perdez pas de vue la démarche nécessaire auprès de votre digne empereur, pour qu'il daigne nous affranchir de ces inspections et examens des maîtresses. . . . » Et dans une lettre du même jour : « Espérons que ce Concordat signé entre votre empereur et le Saint-Siège enlèvera d'un coup ces lois Joséphistes, et qu'il n'en sera plus question dans tout l'empire[1]. » Le vicaire général venait lui apporter cette satisfaction. Après quelques paroles, il se tint debout en silence près de son lit; puis, l'ayant considérée avec la vénération qu'inspire la vue des saints, il la salua et se retira profondément ému.

---

[1] Témoignage de Mme Hilda Müller, n° 230.

Dès qu'elle put sortir, M^me^ Barat visita le domaine de Riedenbourg. On l'y promena portée dans une voiture à bras que les religieuses étaient heureuses de traîner elles-mêmes : « Voilà un carrosse qui me plaît, disait-elle, car il est bien conforme à la pauvreté. » Ses yeux ravis erraient des bords enchanteurs du lac de Constance aux sommets couronnés de neiges des Alpes tyroliennes : « Ah ! que ce pays est beau ! ne cessait-elle de répéter. Qu'il porte l'âme à Dieu ! Comment ne seriez-vous pas des âmes contemplatives en un pareil site ? » Elle ajouta : « J'ai demandé à Notre-Seigneur soixante élèves pour cette maison. J'espère qu'elles vous seront données. On peut faire tant de bien ici ! » Deux ans après, jour pour jour, les soixante élèves étaient au pensionnat.

M^{me} Barat laissa pour adieu à ses filles cette parole du Seigneur : « Ce que je vous demande c'est de vous aimer beaucoup les unes les autres. » Elle partit ensuite. La voiture qui l'emmena commença par faire lentement le tour des jardins. « Vous dire combien j'aime cette Allemagne, c'est impossible ! » ne cessait-elle de répéter en contemplant ces lieux pour la dernière fois. Ayant vu le pensionnat rangé sur son passage, devant la porte du dehors, elle le bénit. On la pria de bénir aussi le Tyrol et toute l'Autriche, en souvenir de Tournély. Quelques instants après elle était sur le lac. Malgré l'ardeur du soleil, il ne fut pas possible de lui faire quitter le pont du bateau à vapeur, tant que ses yeux purent distinguer la colline où elle venait de passer en faisant le bien[2].

Le jour de saint Laurent, 10 août, la mère générale arriva à Kienzhiem. Le Père de Ravignan s'y étant rendu de son côté pour prêcher une retraite, M^{me} Barat ne manqua pas, durant ce temps de grâce, d'exciter le zèle de ses filles pour cette belle Allemagne qu'elle venait d'entrevoir : « Quel dommage, répétait-elle, que l'erreur y soit dominante ! Quelle belle ville que Stuttgard, par exemple ! et que je serais heureuse que nous y plantassions un jour un noviciat appelé à couvrir de ses rejetons cette admirable contrée ! » On l'entendait dire aussi quelquefois : « Le peuple allemand est le peuple le moins fait pour l'hérésie. Il est si franc, si simple, si incliné à la foi! Ah! quel mal j'éprouve en pensant à Luther! Et que cette hérésie doive durer jusqu'à la fin du monde ! Au moins, mes enfants, arrachons de cette ivraie le plus que nous pourrons[1]. »

---

[1] A Mme de Limminghe. Paris, 22 octobre 1855.

[2] *Visite à Riedenbourg*, 8 pages in-f^o^.—Témoignage de Mme Hilda Müller, et note de Mme Garabis.

Cependant des nouvelles arrivées de Paris inquiétèrent, puis brisèrent le cœur de Mme Barat. Sa plus ancienne compagne dans la Société, la mère de Charbonnel, avait reçu, le 6 août, les derniers sacrements. « Voici votre Dieu, lui dit le Père de Montezon en lui présentant le divin Viatique; il vient vous appeler à partager son trône, croyez-vous en Lui ? — Oui, j'y crois fermement. — Espérez-vous en Lui ?— Oui, j'espère en Lui. — L'aimez-vous de tout votre cœur ?— *Je le désire*, » répondit-elle avec humilité. Le 16, lendemain de l'Assomption, elle reçut l'indulgence plénière de la bonne mort. Le 17, quelques personnes de la maison mère lui ayant demandé ses dernières instructions : « Mes bonnes filles, répondit-elle d'une voix défaillante, fidélité en tout, fidélité toujours ! » Elle tomba dès lors dans un assoupissement qui se prolongea jusqu'au mardi 19, jour où cette « lampe ardente et luisante » s'éteignit insensiblement vers l'heure de midi. Elle avait quatre-vingt-un ans dix mois et douze jours. Il y avait cinquante-deux ans qu'elle avait fait profession au Sacré-Cœur.

On avait laissé ignorer en partie à la mère Barat l'état de son amie. Quand on eut appris sa mort, la supérieure de Kienzheim, Mme Garabis, vint préparer doucement la mère générale à la fatale nouvelle : « Ah ! s'écria tout de suite Mme Barat, cette mère qui m'a tant édifiée par son humilité et son obéissance en reçoit le prix maintenant ; elle triomphe dans le ciel. — Oui, ma mère, c'en est fait. . . . Vous saviez donc qu'elle était morte ? . . . — Elle est morte ? reprit-elle. Ah ! ma fille, prions ! » On l'entendit sangloter, se plaignant qu'on ne l'eût pas avertie du danger suprême de son assistante, et qu'on l'eût ainsi privée, par trop de charité, de la consolation de recevoir son dernier adieu.

Le 25 août, fête de saint Louis, Mme Barat rentrait aux Feuillantines. Durant la route, la pensée de la mère de Charbonnel ne l'avait pas quittée ; et quand on approcha de Paris, on l'entendit répéter en soupirant : « Et dire, hélas ! que je ne la retrouverai plus ! »

L'heure était donc venue où une solitude désolée commençait à se faire autour de la fondatrice. Le surlendemain même de son retour à Paris, Dieu lui enleva une autre de ses plus chères filles, celle de qui elle disait : « Je remercie Jésus de ce qu'il me laisse du moins quelques-unes de nos premières mères et de nos anciennes filles, mon Émilie surtout[1]. »

---

[1] Témoignage de Mme Bertha Rauter, n° 66. — De Mme Jeanne Waldmann, n° 68.

Mme Émilie Giraud, jadis supérieure à Poitiers, alors supérieure à Lille était un type de candeur. Son visage était resplendissant de pureté et d'ingénuité : on eût dit un exemplaire de ce type primordial selon lequel le Créateur avait conçu l'âme humaine dans son double état de grâce et de félicité. Même après un demi-siècle, on retrouvait encore dans Mme Giraud la *petite fille* de Sainte-Marie-d'en-Haut, mais plus dépouillée d'elle-même, tout épanouie en Dieu, gardant dans sa vieillesse la fraîcheur de son innocence religieuse. C'est ainsi que, le jour où se célébra, à Lille, sa cinquantaine de profession, le Père Renaud lui ayant dit : « Je ne vous souhaite, ma mère, que de retrouver votre ferveur du noviciat.— Mais, mon père, répondit-elle ingénuement, je ne l'ai jamais perdue. » Le seul reproche qu'on lui fit était de montrer une bonté trop indulgente dans son gouvernement. Or elle y pensait, un matin, durant la messe, lorsqu'en entendant chanter ce verset des litanies du sacré Cœur de Jésus : *Cor Jesu, bonitatis oceanus*, elle se rassura : « Ah! dit-elle, quoi qu'on dise, je ne suis pas encore, comme mon divin Maître, un océan de bonté ! » Elle alla faire part de cette réflexion au Père Renaud, qui lui répondit, en jouant sur ce mot : « Il est vrai, vous n'êtes pas un océan de bonté : c'est une *mère* de bonté qu'il faudrait dire. »

Mme Barat aimait ce caractère : « Je ne doute pas, écrivait-elle, que le bon Dieu ne bénisse les travaux de cette âme. Elle est vraiment un autre Nathanaël : il n'y a point de fiel dans ce beau cœur[2]. » Elle disait encore que « peu d'âmes l'avaient comprise comme la mère Émilie et la mère Duchesne ». Mais la mère Émilie avait soixante-treize ans. Elle se souvenait qu'autrefois, à l'âge de vingt-quatre ans, ayant fait une maladie qu'elle croyait mortelle, elle avait entendu Notre-Seigneur lui dire : « Non, encore deux fois. » En effet, depuis lors, deux fois vingt-quatre ans lui avaient été donnés. Son heure semblait donc venue, et de continuelles souffrances l'en avertissaient. Après avoir reçu le sacrement de l'Extrême-Onction en la fête de l'Assomption 1856, elle s'endormit le 27 août dans cette paix du juste, qui, selon saint Grégoire, est l'anticipation de la récompense éternelle[3].

Au milieu de ces deuils, Mme Barat s'encourageait à avancer toujours, par-dessus les tombeaux. Elle écrivait en octobre 1856 : « Ah ! si ce n'était pour Jésus, pourrions-nous supporter tant de travaux si difficiles? mais c'est son œuvre que nous faisons. Allons jusqu'au bout, ce bon Maître ne peut nous abandonner. »

---

[1] Paris, 28 novembre 1854.

[2] A Mme Prevost. Paris, 3 décembre 1852.

[3] « Justis initium retributionis est ipsa plerumque in obitu securitas mentis. » (S. Greg. Mag. *Moral*, lib. VI, cap. VI.) — Voir *Lettres annuelles* de 1856-1858, p. 41 et suiv.

C'est dans ces vues courageuses qu'au milieu de l'année 1857 elle visita ses deux maisons de Saint-Pierre-lès-Calais et de Lille.

Elle arriva à Saint-Pierre le 11 de juillet. Maîtresses et élèves, sentant qu'elles possédaient parmi elles une sainte, et une sainte sur le point d'être rappelée à Dieu ne voulaient perdre ni une minute de sa présence, ni une parole de ses lèvres. Après être allée d'abord saluer Notre-Seigneur, la mère générale vint s'asseoir dans le jardin, et se tournant vers la mer, elle demanda de quel côté se trouvait l'Angleterre. On lui fit remarquer à l'horizon la ligne qui marque les côtes blanchâtres de la Grande-Bretagne. Elle s'arrêta un peu à les considérer : « Il y a beaucoup de bien à faire là, dit-elle alors. Mes bonnes filles, je désire m'y rendre l'année prochaine, si Dieu le permet ; alors vous me reverrez. »

CALAIS. ARBRE SOUS LEQUEL LA MÈRE BARAT AIMAIT A RÉUNIR LA COMMUNAUTÉ POUR S'ENTRETENIR AVEC ELLE DES CHOSES DE DIEU.

Les fêtes se succédèrent à Saint-Pierre-lès-Calais. On était à la veille de la première communion. Les enfants, venant se placer sur son passage, lui présentaient des fleurs de leurs jardinets, en lui demandant des histoires et sa bénédiction. Les religieuses, de leur côté, écoutaient ses leçons, tantôt assises sur le perron, tantôt à l'ombre d'un frêne, où l'on inscrivit ensuite la date de sa visite, et que l'on transforma en un lieu de prière. La Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, qu'on lisait au réfectoire, faisait souvent le texte des conversations de la mère générale : « Je vous le demande, mes bonnes filles, qu'est-ce que notre ferveur auprès de celle de cette sainte? Vous devez être, dans notre siècle, d'autres Marguerite-Marie, c'est-à-dire, comme elle, apôtres du Sacré-Cœur. » Elle visita les classes pauvres, et décida qu'un ouvroir y serait ajouté. Le dimanche, elle reçut les jeunes congréganistes, prit leur nom afin de les présenter à Marie, et leur vanta le bonheur de servir Dieu, en leur commentant ces vers qu'elle aimait :

Le plus grand bonheur de la terre
Est dans la paix de la vertu.

Mais ce qui compléta la solennité de ces jours fut l'arrivée à Saint-Pierre de Mgr Parisis, qui s'y rendit le 21, veille de sainte Madeleine. Du plus loin qu'il aperçut la mère générale, l'évêque s'avança vers elle : « Ma mère, lui dit-il, vous voici donc chez nous, au milieu de vos enfants. Que j'en suis heureux ! » Le lendemain, il célébra la messe de sainte Madeleine pontificalement, et fit, à la suite, une allocution dans laquelle on remarqua cette allusion aux travaux et à la sainteté de M^me^ Barat : « Si Madeleine la pécheresse devint une si grande sainte, que craignez-vous, âmes fidèles ? Et comment le salut ne serait-il pas assuré pour celles qui, durant une longue carrière, se sont dévouées sans interruption au service de Dieu ? *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* »

Le lendemain, 23, M^me^ Barat était à Lille. Sa présence y fit éclater la même joie qu'à Saint-Pierre ; sa sainteté y fut aussi l'objet du même culte. On voyait les enfants couper furtivement les pailles de sa chaise, le bord de sa robe et les cordons de son voile, pour s'en faire des reliques. D'autres faisaient toucher des chapelets à ses vêtements. « Si celle-là n'est pas une sainte, il n'y en a pas sur la terre, » se disaient-elles les unes aux autres. M^me^ Barat s'en plaignit à la supérieure : « Je ne vous comprends pas de fausser ainsi l'esprit de vos enfants. » Un prédicateur ayant osé faire son éloge en chaire, elle faillit se fâcher : « Avez-vous entendu les soufflets qu'il me donnait ? » dit-elle ensuite d'une voix pleine de larmes[1]. Les enfants la consolèrent. Elles avaient représenté, pour sa réception, une sorte de paradis, où Dieu était figuré parmi les anges et les saints. « Vous m'avez fait illusion, dit-elle. Seulement votre ciel ne dure guère. Heureusement, mes enfants, il y en a un autre où nous nous retrouverons ensemble, et se sera alors pour toujours. »

L'exhortation qu'elle fit aux Dames Enfants de Marie, le 29 juillet, est restée dans leur souvenir. Elle leur demanda d'abord une *vertu solide :* « Soyez pieuses, mais d'une piété qui place le devoir avant les exercices de pure dévotion. Soyez fermes contre le monde et le respect humain. Soyez simples et modestes. Les femmes se perdent par le luxe, les plaisirs coupables et la lecture des romans : les mauvais livres sont des tisons d'enfer. S'il vous en tombe quelqu'un sous la main, rejetez-le comme un charbon ardent. Je vous dis ces choses pour que vous ne péchiez pas ; mais si votre ferveur venait à s'attiédir, revenez au Sacré-Cœur, faites-y une bonne retraite, et Dieu vous relèvera[2]. » Elle leur demanda ensuite une *vertu aimable :* « Ne jugez pas, disait-elle, soyez plutôt bienveillantes. Ne vous contentez pas d'être bonnes, soyez aimables, de cette amabilité à la fois énergique et condescendante que vous trouverez dans le Cœur fort et doux de Jésus. » — « Un sourire que je ne puis peindre, mais que je n'oublierai jamais, raconte la vice-présidente des Enfants de Marie, accompagnait ces paroles; c'était un sourire céleste, et son seul souvenir me ranime encore dans le bien[3]. »

---

[1] Témoignage de Mme Émilie Stappaerts, n° 31 ; et de Mme Thérèse d'Hondt, n° 32.
[2] Extrait du *Journal de la maison de Lille.*
[3] Témoignage de Mme Laure Delesalle. *Doc.* n° 22.

Le même jour la mère générale descendit à Amiens, qu'elle visita pour la dernière fois. Dès son arrivée, et après le *Laudate* chanté à la chapelle, elle réunit la communauté pour lui dire sa joie de se retrouver à ce *berceau* où elle avait vu Jésus tant glorifié par les premières mères de la Société. Le lendemain, elle alla visiter la Neuville, petite maison de campagne acquise par le Sacré-Cœur, auprès de Saint-Acheul, et précédemment habitée par un grand serviteur de Jésus et de Marie, le Père Libermann, qui y avait rassemblé ses premiers compagnons. Ce lieu sanctifié, cette campagne solitaire plaisaient à M^me^ Barat qui disait ensuite : « Ah ! que ne puis-je rester là, et me cacher derrière ce petit bois ! » A la fin de la journée, les enfants du pensionnat allèrent l'y retrouver, et l'entourèrent de leurs hommages les plus empressés. Mais, cette fois, la sœur Agnès, sa compagne de voyage, prenant ses précautions, avait supplié la supérieure d'Amiens d'empêcher ses élèves de faire comme à Lille , où l'on avait coupé le voile et la robe de la révérende mère : « Encore, ajoutait-elle, c'était une robe neuve ! Si elles veulent quelque chose, on leur en donnera; mais qu'on ne recommence pas à tout hacher sur elle ! »

Le 1^er^ août, M^me^ Barat rappela à ses filles d'Amiens le souvenir des commencements de la Société. Elle en vanta l'esprit d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, de charité, appelant ces vertus les pierres de l'édifice que doit unir le ciment de l'amour de Dieu. « Et où donc cet esprit régnera-t-il, si ce n'est au berceau ? leur demanda-t-elle en finissant. Il faut que celles qui en sortent portent un cachet distinct que l'on reconnaisse partout[1]. »

Les premières compagnes de M^me^ Barat se suivaient de près dans la tombe. En rentrant à Paris le 1^er^ août, elle apprit que, trois jours auparavant, la mère Thérèse Maillucheau était retournée vers Dieu.

Les dernières années de la mère Thérèse avaient été des années d'oraison et de silence, « Je trouve, écrivait-elle, une joie indicible à converser avec Jésus dans le saint Sacrement. Les heures me semblent des minutes : ce n'est jamais assez. » Là, selon son expression, la vénérable mère « réchauffait son vieux cœur dans le Cœur de Jésus, comme on réchauffe dans son sein un petit oiseau près de mourir sous les neiges ». Là encore, elle se livrait à cet abandon divin, duquel elle écrivait : « Je suis sur le canevas, et je laisse Jésus me broder comme il veut[2]. »

M^me^ Barat lui disait, dans la dernière lettre qu'elle lui écrivit : « Chère Thérèse, le Cœur de Jésus consume toutes nos misères dans sa fournaise d'amour. Aimons et faisons tout ce que nous voulons, car alors nous ne ferons que la volonté de l'objet aimé. J'espère, ma bonne et vieille fille, que je vous reverrai encore une fois avant de quitter cette terre, et que nous parlerons des miséricordes de Celui qui a tant fait pour nous[1]. »

---

[1] *Journal de la maison d'Amiens*, 1857.

[2] Voir ses *Lettres à Mme de Kérouartz*, et *Notes sur la mère Thérèse*, cahier in-8° de 56 pages.

Elle ne la revit plus. La mère Thérèse disait d'elle-même : « Il me semble que déjà je vois, je touche, je possède ces biens qui nous sont promis. » Elle expira sans effort, tout absorbée en Dieu, « semblable, — c'est une de ses comparaisons, — au pilote, qui, immobile, les yeux fixés sur la côte où il va aborder, n'écoute rien, ne répond à rien de ce qui pourrait le distraire de son unique but[2]. »

M^me^ Barat allait avoir soixante-dix-huit ans. Voulant prendre congé de ses maisons du Midi, elle écrivit aux supérieures et aux mères vicaires de se réunir à la Ferrandière, où elle devait se rendre.

Elle y arriva le soir du 20 août. On lui montra les désastres récemment causés par l'inondation : « Mes bonnes filles, répondit-elle, saint Paul a écrit que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. Ainsi, que le Seigneur afflige ou console, béni soit le Seigneur ! » On avait obtenu pour elle la permission de garder le saint Sacrement dans une petite tribune, voisine de sa chambre ; son humilité refusa cette faveur : « Puis-je souffrir qu'on laisse là Notre-Seigneur pour moi ? Encore si d'autres venaient l'y prier ! Mais seront-ce mes pauvres prières qui le consoleront ? »

Cependant les mères Granon et de Valancise, les mères Garabis, de Mandon, de Lescure, de Saint-Ferriol, et plusieurs professes des maisons du Midi, s'étaient réunies autour de la supérieure. Elle demanda à ses filles de ressusciter en elles la ferveur des commencements de la Société, trop payées par la pensée de procurer cette joie au Cœur de leur Époux. Elle leur rappela enfin que la vocation des religieuses du Sacré-Cœur est d'être adoratrices, réparatrices et victimes : « Disons donc par nos œuvres plus encore que par nos paroles : *Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus, qu'il soit anathème !* »

Le soir, veille du départ, 19 septembre 1857, elle fit cet adieu à ses religieuses réunies : « Mes chères filles, il serait trop triste de se quitter, si l'on n'avait pas l'espoir de se retrouver. Heureusement notre espérance, et notre certitude est que nous nous reverrons au ciel. . . et à jamais[3] ! »

Ce voyage fut le dernier que fit M^me^ Barat. Jusqu'à la fin de ses jours, elle ne quittera plus Paris, sa résidence fixe. C'est donc là que désormais nous la considérerons dans le gouvernement et la direction spirituelle des âmes. Examinons d'abord sa part d'action dans l'œuvre qu'elle avait récemment transferée aux Feuillantines et dont elle partageait elle-même les exercices : l'œuvre de la Probation.

---

[1] Paris, 23 juin 1855.

[2] Lettre du 16 mai 1847, à Mme de Kérouartz.

[3] Notes du *Journal de la Ferrandière* et *Lettres annuelles*, 1856-1858, p. 165.

CHAPITRE II.

L'ŒUVRE DE LA PROBATION.
L'AFFECTION DE LA MÈRE BARAT POUR SES FILLES.

NOUS avons déjà dit, au précédent volume, ce qu'était la Probation. Nous avons observé de quelle utilité étaient pour l'aspirante ces six mois de retraite, pendant lesquels, rappelée de sa résidence ordinaire, déchargée de ses fonctions et rendue plus présente à Dieu et à son âme, elle rentre, comme le veut saint Ignace, « à l'école du Cœur, réformant, conformant, transformant, ses affections ; » et, à l'exemple de Notre-Seigneur, s'enferme dans le désert vers l'âge de trente ans, avant de se jeter comme lui dans la vie de combat.

MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE SANTIAGO,
partie affectée au pensionnat.

Mais ce que nous n'avons pas dit suffisamment encore, c'est la force que donne à la Société cette réunion d'âmes qui reviennent se retremper aux sources mêmes de l'Institut, sous le regard et la conduite de leurs premières mères. Arrivant des points les plus opposés, non seulement de la France, mais de l'Italie, de l'Espagne, de la Belgique, de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Afrique et des deux Amériques, elles en apportent souvent des formes d'esprit aussi diverses que les langues qu'elles parlent. Ce pourrait être une Babel que ce rassemblement : les six mois de la probation en feront une Pentecôte. La même règle, les mêmes lectures, les mêmes instructions, les mêmes prières surtout, seront autant de moyens journaliers et continuels d'assimilation. Jetées une seconde fois et définitivement, à la veille des derniers vœux, dans le moule puissant des Constitutions, toutes ces sœurs en ressortiront dans une parfaite harmonie et une invariable unité. On verra peu à peu les dissemblances disparaître, les oppositions de nature s'effacer sous l'action de la grâce et de la vie commune : ce sera une refonte complète. Désormais il n'y aura plus ni Juif, ni Gentil, ni Grec, ni Barbare, il n'y aura plus que des religieuses du Sacré-Cœur. Une seule foi, une seule loi, un seul gouvernement, un seul et même esprit, un intérêt unique, et, pour tout dire en un mot, *un seul cœur et une seule âme :* voilà la grande puissance de la Société, et c'est surtout l'ouvrage de la Probation.

M^me^ Barat n'y admettait que celles de ses filles qui, depuis cinq ans au moins, marchaient résolument dans les vertus de leur état : « Les retardataires, disait-elle, sont ma plus rude croix. . . . Aussi pas de probation, point de profession pour les âmes molles et lâches. Vous savez d'ailleurs quel tort font à la Société ces tristes religieuses[1]. » En entrant aux Feuillantines, une de ses premières exhortations aux probanistes fut celle-ci : « Mes bonnes filles, vous trouverez peut-être du vide dans le passé. Hélas ! si Notre-Seigneur avait usé de rigueur, n'en est-il point parmi vous qui n'auraient pas franchi le seuil de cet asile ? Mais sa miséricorde a vu du repentir et de la bonne volonté. Il faut maintenant *faire le pas ;* il faut se renouveler. »

Ce renouvellement, M^me^ Barat, avec la netteté ordinaire de son esprit, le résumait en deux mots : *Réparer, préparer.* Elle interprétait dans ce sens les paroles de l'Écriture : *Vous enverrez votre Esprit, et un monde nouveau sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre.* Elle ajoutait : « Mes filles, sans doute le bon Dieu peut bien vous refaire en six mois, lui qui n'a mis que six jours à créer le monde[2]. » Elle leur appliquait aussi ces paroles de l'Apocalypse; *Je ferai un nouveau ciel et une nouvelle terre;* et il lui arrivait de leur demander : « Ne sentez-vous pas encore la vieille terre dans vos cœurs ? Combien en avez-vous enlevé ce matin ? » Enfin, comparant ses probanistes aux apôtres : « Les apôtres, disait-elle agréablement, avaient deux chasses à faire : la chasse à leurs défauts qu'ils firent dans le Cénacle, puis la chasse aux âmes qu'ils allèrent faire dans le monde. Faites la chasse à vos défauts pendant la Probation, nous vous enverrons plus tard faire la chasse des âmes[3]. »

C'était donc un labeur que la Probation. M^me^ Barat la faisait envisager comme telle. Un jour une de ses filles l'ayant appelée un temps de repos : « Ce n'est pas cela, répondit la mère générale ; pas plus que la saison de l'hiver n'est un repos pour la semence jetée dans le champ du laboureur : c'est au contraire alors que le grain subit sa transformation. Mais, retenez-le bien, il faut qu'il meure d'abord, il faut qu'il meure[1]. »

---

[1] A Mme d'Avenas 19 février, 1856.

[2] Tém. de Mme Stappaerts, n° 31.

[3] *Journal de la Probation*, 21 nov. 1855. — *Idem*, 11 mai 1856.

Quant à la vie nouvelle, M^{me} Barat la faisait consister en trois choses : « Dieu veut, disait-elle, que désormais chacune de vous devienne *lumière*, *modèle*, *colonne* dans les maisons de la Société : lumière pour éclairer, modèle pour édifier, colonne pour soutenir[2]. » Ces trois paroles furent le mot d'ordre et comme le programme de la Probation. Ils inspirent la doctrine spirituelle que nous trouvons disséminée dans les instructions, récits et récréations de la mère Barat, pendant son séjour à la maison des Feuillantines.

Par exemple, peu de jours après qu'on y fut installé, la mère générale arrivant au milieu de ses probanistes : « Mes chères filles, je viens d'apprendre une bonne nouvelle : nous avons des saintes pour voisines. Ce sont les petites Sœurs des pauvres. » Puis leur ayant raconté les prodiges de dévouement de ces humbles filles: « Voilà de l'abnégation ! dit-elle. Quand je compare cela avec le peu que nous faisons, j'en suis si confuse que je voudrais rentrer cent pieds sous terre[3]. » Ce fut là le texte à une belle leçon sur l'humilité, la pauvreté et la charité.

A peu de temps de là, trouvant ses religieuses tout en joie : « Mes enfants, vous avez bien raison d'être joyeuses. Quel plus grand bonheur que celui d'être à Jésus, de l'aimer et de le faire aimer! Sainte Madeleine de Pazzi en était si remplie, qu'une nuit, au sortir de son oraison, elle s'en alla sonner la cloche de son monastère, pour assembler ses sœurs et leur dire : « Réjouissons-nous, car nous aimons Jésus, et nous pouvons l'aimer davantage encore. » Ah! combien plus que cette sainte nous avons sujet d'être dans l'allégresse, nous qui vivons dans un siècle plus mauvais que le sien, et que le Seigneur a retirées de cette Babylone[4]. » Elle disait quelquefois : « Consacrer son cœur à Jésus, c'est le consacrer à la félicité, et le Calvaire est l'endroit le plus proche du ciel[5]. »

Le dimanche du Bon-Pasteur, s'emparant de l'admirable évangile de ce jour: « Jésus, dit-elle à son troupeau des Feuillantines, Jésus le bon Pasteur a donné sa vie pour nous qui sommes ses brebis. Que lui rendrons-nous ? Hélas ! nous ne pouvons pas lui donner notre peau, comme les Ordres qui pratiquent de grandes austérités, mais nous pouvons du moins lui donner notre laine, renonçant à nos aises, à notre vanité, à nos délicatesses de sensibilité. Telle est la toison, mes filles, que nous déposerons aujourd'hui aux pieds du bon Pasteur[6]. »

Le genre de sacrifices qu'elle préférait était l'accomplissement généreux du devoir d'état : « De sanglantes disciplines, de longues veilles la nuit, écrivait-elle, on s'y jette à corps perdu, tandis que la fidélité de détail à observer le silence, la modestie, l'obéissance, la règle, c'est un combat qu'il faut perpétuellement recommencer. » Puis, faisant allusion aux préoccupations actuelles du pays : « C'est vraiment, ajouta-t-elle, le Sébastopol à prendre. Heureusement que, dans cet assaut, il n'y aura pas de sang versé[1]. »

---

[1] Journal, 7 avril 1856.

[2] Journal, 11 octobre 1854.

[3] *Ibid.*, 22 octobre 1854 et 6 janvier 1856.

[4] Journal, 23 nov. 1854.

[5] *Pensées et Maximes de Mme Barat*, p. 35-38.

[6] Journal, 22 avril 1855.

Un soir de l'Épiphanie, elle abdiquait ainsi la royauté de la fève que lui avait dévolue un sort intelligent : « Ma royauté va finir ; je la remets à Jésus, qui doit être notre seul roi. Faisons-le donc régner souverainement sur nous toutes. Soyons, comme saint Ignace martyr, des *Porte-Dieu*. Porter Dieu dans ses pensées, dans ses paroles, ses actions et ses affections ; n'avoir plus d'intelligence que pour étudier Jésus, n'avoir plus de mémoire que pour se rappeler Jésus, plus de cœur que pour le bénir, plus de forces que pour le servir, voilà ce que j'appelle être des Porte-Christ : voilà ce que doivent être des Épouses du Sacré-Cœur[2]. »

Les mêmes leçons se présentaient sous des images plus simples, plus familières, plus brèves, plus piquantes encore. Voulait-elle recommander de réparer ses fautes par l'humilité : « L'humilité, disait-elle, est une aiguille qui raccommode bien des trous. » — Elle répétait le mot de saint François de Sales : « L'amour-propre ne meurt qu'un quart d'heure après nous. » A quoi elle ajoutait, avec son fin sourire : « Avant d'allumer le feu de l'amour de Dieu, il faut avoir bien soin de ramoner la cheminée pour en faire tomber cette suie de l'orgueil. » Elle disait encore : « Il faut être fidèle jusqu'à un iota ; la moindre infidélité est une petite maille échappée au tricot, toute la trame s'en ressent[3]. » Une de ses plus généreuses maximes était celle-ci : « Il ne faut pas marchander avec Jésus-Christ : s'il vous demande l'échantillon, donnez-lui la pièce entière. »

On ne se lasserait pas de citer les sentences tour à tour gracieuses et énergiques dont étincelaient, pour ainsi dire, les entretiens comme les lettres de M^me^ Barat. Austère dans le fond, agréable dans la forme, cette doctrine rappelle ce que Fénelon a écrit de la spiritualité de saint François de Sales : « Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. Tout y est expérience, pratique pure, sentiment et lumière de grâce[4]. »

Les quelques conférences que la mère générale faisait aux probanistes avaient le même caractère, mais avec un degré d'élévation de plus : « Je me souviens, rapporte une de ses religieuses, qu'après le premier entretien que j'entendis, je ne savais plus où j'étais. J'allai tomber au pied de l'autel, et là je promis, et avec quel transport ! d'être toute à Jésus dans l'humilité et le dévouement. Tout me semblait possible après ce que je venais d'entendre[1]. »

---

[1] A Mme d'Oussières. Paris, 2 février 1855.

[2] *Journal de la Probation*, 11 janvier 1858.

[3] Tém. de Mme du Chélas, n° 83.

[4] Fénelon, lettre 176.

Mme Barat mettait un tel feu à ses instructions qu'il n'était pas rare que la voix lui manquât. Alors, forcée de s'interrompre, elle disait humblement : « Ah ! si dès mon enfance je n'avais jamais parlé que de Jésus ! Ma mère me disait alors : « Tu n'a de bon que la langue. » Hélas ! aujourd'hui je n'ai pas même cela[2]. » Sortant d'une maladie qui l'avait tenue pendant un hiver entier éloignée de ses filles, elle leur dit : « Ma grande épreuve, durant ce temps, a été d'être loin de vous, quoique vivant sous le même toit. Alors je faisais la prière du Père de la Colombière : « Seigneur Jésus, vous savez combien je désirais être « auprès de ces âmes pour leur faire du bien. Puisque vous m'en tenez éloignée, « prenez, Seigneur, ma place auprès d'elles ; soyez leur ami et leur consolateur. « Pour moi je suis heureuse d'accomplir votre volonté. »

Le jour de l'émission des derniers vœux des probanistes était un jour de joie, d'humilité et de ferveur pour Mme Barat : « J'ai été bien contente, leur disait-elle à la suite de ces solennités, de vous entendre prononcer vos vœux avec tant de cœur. Vous les avez déposés dans les mains de Marie, car en les recevant je lui disais : « Ce n'est pas à moi, ma mère, mais bien à vous que vos filles s'adressent. » Je lui ai tout renvoyé[3]. » Elle leur disait encore, dans ces saintes journées : « Mes bonnes filles, vous voilà donc toutes parées des joyaux dont vient de vous revêtir votre Époux. Je vois sa croix sur votre cœur, son anneau à votre doigt. Ne sentez-vous pas le besoin de dire avec le Psalmiste : *Que rendrai-je au Seigneur pour les biens qu'il m'a faits ? Je prendrai le calice du salut*, *et j'invoquerai son nom.* Prenez donc ce calice : c'est celui de la souffrance, c'est la coupe de vos sueurs, de vos larmes peut-être. Buvez-le avec délices en invoquant le Seigneur, *et vous serez délivrées de tous vos ennemis*[4]. »

Une parole résumait les devoirs de ce grand jour : Faire honneur à l'Époux. « J'ai connu, disait la mère supérieure, une jeune fille assez légère, qui, ayant fait à dix-sept ans, un mariage très honorable, fut immédiatement transformée en une femme tout occupée de ses devoirs. Comme quelqu'un lui en disait son admiration : « J'ai compris, répondit-elle, que je devais faire honneur au nom de mon mari. Voilà ce qui m'a changée. » Ah ! mes bonnes filles, et nous, que ne devons-nous pas faire pour honorer Jésus-Christ, notre divin Époux[5] ? » Et dans une autre circonstance : « *Je vous donnerai un nom nouveau*, dit Notre-Seigneur dans l'Apocalypse. Mes chères filles, ce nom nouveau, c'est le nom de votre Époux qui a fait de vous, selon la naïve expression d'une enfant, *des mesdames Jésus*[6]. »

---

[1] Note de Mme Delvaux. *Doc.* n° 10.

[2] Journal du 7 septembre 1855.

[3] Journal, 8 février 1855.

[4] Journal, 4 février 1855, et notes de Mme Cornille, n° 57.

[5] *Journal de la Probation*, 7 mars 1862, p. 122.

[6] *Journal du noviciat:* 15 mai 1856, p. 30.

Les professes, après leurs vœux, ne quittaient pas la maison mère sans que chacune reçût de M^me Barat une parole particulière, une de ces paroles qui projettent leur clarté sur toute l'existence. A l'une d'elles, elle disait : « Retenez bien, ma fille, qu'une âme est à l'étroit jusqu'à ce qu'elle se plonge dans l'infini de Dieu. » A une autre qu'effrayait une mission difficile : « Jésus ne vous demande pas de ressusciter les morts, mais d'être humble de cœur. » Deux maîtresses allaient diriger un pensionnat redouté : « Mes chères filles, je voudrais partir avec vous, pour soulever ces enfants par l'amour de Notre-Seigneur. » Une autre fois M^me Barat rappelle une religieuse à qui elle venait de donner son obédience : « Ma bonne fille, une chose que je veux vous dire encore, c'est de ne pas manquer, quand vous ferez la classe, de parler de Jésus-Christ à vos élèves. » — « Je n'oublierai jamais, rapporte une professe, les paroles qu'elle m'adressa, la veille de mes grands vœux, en me donnant deux images, l'une du Sacré-Cœur, et l'autre de Jésus enfant : « Je vous donne, lui dit-elle, ce que j'ai de plus précieux : le Cœur de Notre-Seigneur pour être votre soutien dans vos difficultés, et le divin Enfant pour vous apprendre la petitesse, dans l'immolation de votre amour-propre. » Une autre lui disait : « Ma mère, je n'ai vécu durant ma probation que de ces deux paroles : *M'oublier*, *me dévouer*. — Mon enfant, reprit la mère générale, écrivez ces deux mots sur votre souvenir de vœux, et je mettrai au bas : *Faites cela et vous vivrez !* » Quelques-unes ont cru trouver sur ses lèvres, en ce jour, l'annonce prophétique de leur destinée : « Allons, ma bonne enfant, disait la mère Barat à une nouvelle professe, je vous exhorte à la patience, à la résignation *pour ce que le bon Dieu doit vous envoyer.* » Celle qui reçut cet adieu raconte que, peu de mois après, elle tomba dans un état de longue infirmité que rien n'avait pu faire prévoir, et qui ne justifia que trop cette exhortation de sa supérieure[1].

Et de vrai, sa réputation de sainteté éminente grandissait tellement qu'elle ne savait plus comment s'en défendre elle-même. Un ancien aumônier du Sacré-Cœur d'Amiens, M^gr Gerbet, évêque de Perpignan, ayant félicité publiquement la Société d'avoir à sa tête une telle supérieure, celle-ci dit à ses religieuses, qui s'en montraient charmées : « Mes pauvres filles, c'est bien en effet, le meilleur choix que le bon Dieu pouvait faire . . . pour vous humilier. » Une autre fois qu'on venait de la complimenter pour le jour de l'an 1855 : « Ah Dieu ! répondit-elle, pourquoi m'avoir choisie pour conduire ces âmes ! Elles méritaient d'avoir une autre mère que moi. Pourquoi n'avez-vous pas suscité une Thérèse ou une sainte Chantal, ou telle autre enfin qui en valût la peine ! » La mère Henriette reprit : « Grâce à Dieu, il y a encore sur la terre des saintes Thérèses . . . et des saintes Madeleines[2]. »

---

[1] Voir témoignage de Mme S. du Chélas ; Mme Marie Vaschalde, n° 4 ; Mme Clémence Maria, n° 96, Mme Clara Lefloch, n° 90 ; Mme A. Rombau, n° 124.

[2] *Journal de la Probation*, 16 mars et 31 décembre 1856.

Cependant ni cette sainteté ni cette sage direction n'expliqueraient suffisamment l'action exercée par la mère générale sur sa Société, si nous ne voyions à l'œuvre une troisième puissance : la puissance du cœur. M^{me} Barat aimait tendrement, fortement toutes ses religieuses ; et pour la bien connaître il faut présenter ici, en un tableau d'ensemble, les traits les plus saillants de cette affection : traits épars, il est vrai, fournis souvent sans date, mais dont le plus grand nombre se rapporte aux dernières années de cette belle vie.

L'une de ses filles a écrit : « Quel amour pur, vrai, désintéressé, elle avait pour nous ! Chacune de nous sentait qu'elle était aimée ; chacune se consolait de ses peines par cette pensée : « J'ai au ciel et au Tabernacle le Cœur de mon Époux, et sur cette terre le cœur de ma première mère. »

Cette affection débordait de la correspondance de M^{me} Barat : c'est un fleuve intarissable de tendresse : « Inutile de vous dire, écrivait-elle un jour, le plaisir que m'a fait votre lettre. Ce plaisir de vous lire c'est du vieux, c'est du nouveau. Notre affection ne s'use pas comme les choses de la terre ; elle repose sur un fondement qui ne s'écroulera pas : le Cœur de Jésus. N'est-ce pas, ma chère fille ? » Et à une autre, au lendemain d'une séparation : « Vous venez à peine de partir, et j'ai besoin de courir après vous. Ah ! que votre présence, votre aide, me seraient utiles ! A tout moment je le sens ; et à tout moment je dois faire ce sacrifice à notre bon Jésus. » La bonté et la sainteté se confondent dans ces lignes : c'est toute l'âme écrite de M^{me} Barat.

L'accueil qu'elle faisait à ses filles répondait à cette ardeur de sentiments. « Rien n'était comparable, nous rapporte l'une d'elles, à la joie qu'elle témoignait quand nous venions à Paris. Elle nous tendait les bras, elle nous embrassait, nous disant : « Venez, ma fille, venez, vous êtes chez vous, puisque vous êtes chez votre mère. » Aussitôt elle demandait des nouvelles de la maison qu'on venait de quitter ; on eût dit qu'elle n'avait à penser qu'à celle-là, tant son affection était empressée et particulière. La chambre, le feu, le repas tout avait été préparé par ses soins. Alors avec quelle cordialité elle nous entretenait ! Avec quelle confiance elle nous laissait lire dans le fond de sa belle âme ! Avec quelle compassion, ayant écouté le récit de nos difficultés, elle mettait aussitôt le baume sur la blessure ! Et qui s'est jamais retiré d'auprès d'elle sans être soulagé ? »

On la trouvait toujours accessible, affable, quelles que fussent d'ailleurs ses occupations. Un jour qu'une novice, qui la connaissait à peine, s'effrayant à la pensée de franchir le seuil d'une supérieure générale, se tenait à la porte sans oser pénétrer : « Entrez, mon enfant, répondit cette mère dès qu'elle l'aperçut, entrez, la porte est toujours ouverte ici : c'est comme le cœur. »

L'Écriture a dit : *La joie qui reluit sur le visage du prince fait rayonner la vie, et sa clémence est comme une douce pluie du soir*[1]. Tel était l'effet produit par la présence de Mme Barat. On ne la rencontrait pas sans qu'elle vous adressât une parole gracieuse. A une de ses filles qu'elle voit marcher, accablée sous un pesant fardeau : « Ma fille, votre bon ange compte chacun de vos pas. » A une sacristine qui allait parer l'autel : « C'est bien de fleurir ainsi l'Époux des vierges, mais il faut lui donner aussi les fruits de votre jardin : vous me comprenez ? » Parfois ce n'était qu'un mot jeté en passant : « Mon enfant, aimons Dieu, l'amour adoucit tout. — Que faites-vous de votre Jésus ? — Je compte sur vous, ma fille. — Le ciel en est le prix. » Souvent un regard, un sourire, ce sourire célèbre de Mme Barat, un signe de croix sur le front, une imposition de mains, en disait plus que tous les discours. A défaut de parole, sa physionomie, si vive, parlait pour elle : on lisait son âme dans ses yeux.

L'humilité la disposait à la charité : ce sont des âmes si prêtes à se sacrifier aux autres, que les âmes détachées et oublieuses d'elles-mêmes ! Elle aimait, par exemple, le soir, au sortir de la salle de communauté, à se saisir du flambeau, et à se poster devant le défilé de ses filles pour les éclairer. En vain, chacune, en passant, lui demandait en grâce de la remplacer : « Non, disait-elle, j'ai lu quelque part que sainte Thérèse ne se couchait jamais sans avoir fait au moins un acte de charité. Eh bien ! voici le premier que je fais aujourd'hui[2]. »

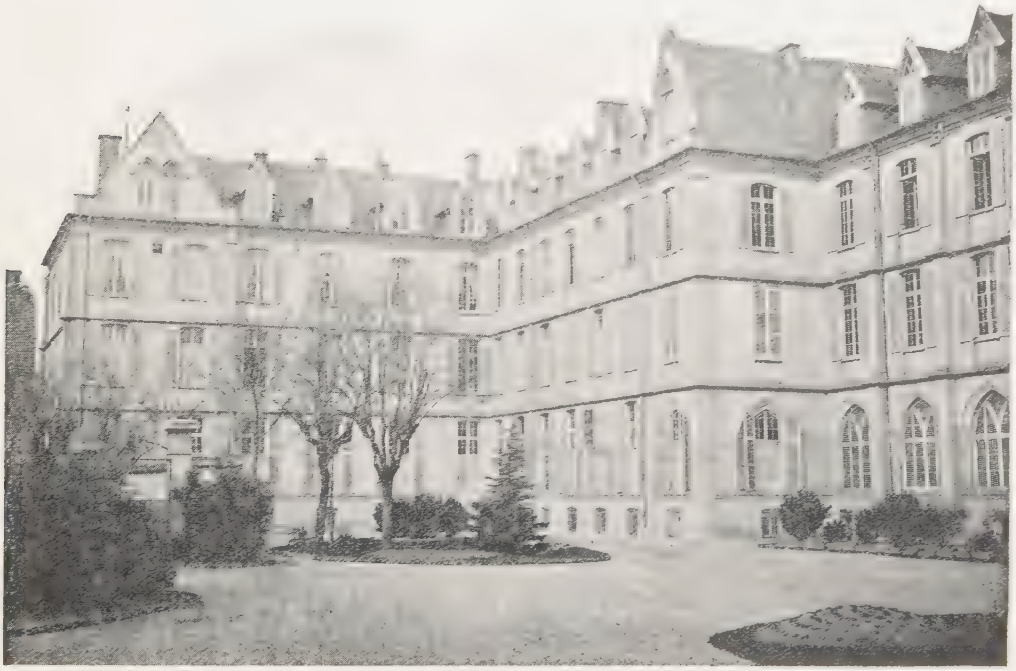
La bonté de Mme Barat était une bonté compatissante, secourable, embrassant tous les besoins comme toutes les souffrances, du corps, du cœur, de l'âme de chacune de ses filles.

Elle avait pour le corps, la santé de ses religieuses, une sollicitude inquiète. Voici d'abord quelles règles elle donnait à cet égard : « Dieu veut qu'on se soigne un peu. Hélas ! il faut convenir que les saints de ce siècle sont différents de ceux qui ont précédé. Les bonnes santés pouvaient soutenir de grandes fatigues, d'énormes macérations. Nous faisons presque le contraire, du moins pour ce qui regarde le corps. Et comme l'Auteur de la sainteté opère toujours pareillement et par le même esprit, il faut donner d'un côté ce qui manque de l'autre, en redoublant d'humilité, de douceur, de support, de patience, et le reste. Nos devanciers négociaient la sainteté en gros, il ne nous reste que le détail. Si nous savions le ménager nous aurions de quoi nous enrichir encore, et avec plus de sûreté ; car, qu'aurait à faire l'orgueil, dans une manière de vivre simple, humble et commune ?[3] » A une autre de ses filles, habituellement souffrante : « En travaillant à votre âme, tâchez aussi, ma chère fille, de conforter votre corps ; j'ai le devoir de vous dire, comme l'Ange à Élie : *Levez-vous et mangez, car il vous reste encore un grand chemin à faire*[1]. » La gaieté, l'humilité, l'autorité, la religion ont inspiré cette autre recommandation : « Soignez-vous donc, ma fille, comme une petite-maîtresse, ou plutôt comme une enfant d'obéissance, à l'égard de la très pauvre mère que Dieu vous a donnée : avec la foi, c'est Jésus[2]. »

---

[1] In hilaritate vultus regis vita ; et clementia ejus quasi imber serotinus. (Prov. XVI, 15.)
[2] Tém. de Mme Uranie Duval, n° 88.
[3] A Mme de Rozeville. Rome. 27 juin 1837.

Ces soins, ces précautions qu'elle recommandait aux autres, elle les avait elle-même pour la santé de ses filles : on en cite mille exemples. Tantôt elle se dépouille de son châle, l'hiver, pour le faire porter à une religieuse qu'elle voit marcher sur la neige dans le jardin de Conflans : « Ah ! je ne puis supporter de rester ainsi bien couverte et bien chauffée, tandis que cette pauvre mère doit mourir de froid. Allez lui mettre ce châle ; dites-lui que je le veux[3]. » Tantôt une novice, écrivant en hiver sur le carreau nu, sent glisser sous ses pieds un paillasson apporté par la mère générale, qui aussitôt se dérobe à ses remerciements. Tantôt deux autres religieuses, à genoux dans la chapelle, à terre, sans appui, voient se placer devant elles deux prie-Dieu furtivement



NOVICIAT DU SACRÉ-CŒUR DE CONFLANS (PRÈS PARIS). COUR D'ENTRÉE.

---

[1] A Mme Vict. Paranque, 10 octobre 1837. — *Idem*, à Mme de Limminghe, 2 août 1859.
[2] A Mme de Limminghe. Paris, 21 janvier 1858.
[3] Notes de Mme de Lemps. *Doc.* n° 56, p. 38.

apportés par la même main. La nuit, on voyait parfois se glisser, comme une ombre, une forme silencieuse qui venait s'assurer si telle religieuse, plus délicate de santé, était assez couverte et n'avait besoin de rien. La mère générale disait à la dépensière du vestiaire et de l'office : « Il faut que chacune de nos sœurs ait tout ce qu'il lui faut. Libre à elles ensuite de se priver par pénitence ; mais notre devoir, à nous, est de faire en sorte qu'elles ne manquent de rien. » Une religieuse arrivait-elle de quelque maison pauvre, Mme Barat faisait visiter son trousseau avec attention pour le remettre à neuf ; et que de fois ne l'a-t-on pas vue pleurer d'admiration et d'attendrissement, en voyant, dans ces vêtements usés, rapiécés, le témoignage de la courageuse pauvreté de ses filles[1] !

Malgré ces précautions, voyait-elle quelqu'une de ses filles malade, elle n'épargnait rien pour sa guérison. « Non contente des bons soins de notre docteur ordinaire, raconte une de celles-ci, elle me faisait soigner par le docteur Cruveilhier ; et comme j'essayais de me défendre de cette préférence, lui demandant pourquoi elle le mandait pour moi, tandis qu'elle refusait de l'appeler pour elle-même : « Ah ! me dit-elle humblement, c'est que moi je suis vieille, cela « n'en vaut pas la peine ; mais vous, qui êtes jeune, si vous guérissez, vous « pourrez encore travailler longtemps à la gloire de Dieu[2]. » Une aspirante, dont les yeux étaient dans un état qui inspirait des alarmes, était venue à Paris pour y consulter un oculiste renommé. Quand le docteur la fit appeler, Mme Barat, qui était au réfectoire, quitte tout, et oubliant le poids des quatre-vingt-quatre ans qu'elle avait à cette époque, elle accourt assister à la consultation. Là, debout, la tête dressée, elle ne quitta pas d'un instant le regard du médecin, comme pour y lire l'arrêt de sa chère malade. « Il n'y a rien de dangereux, » déclara celui-ci. Aussitôt la sainte mère ouvre ses bras à sa fille, et lui prenant tendrement la tête entre ses deux mains : « Ah ! chère enfant, dit-elle, vous ne deviendrez pas aveugle. » Elle semblait renaître[3].

Le premier soin de la mère générale, dès qu'elle mettait le pied dans une de ses maisons, était de se rendre à l'infirmerie. Souvent elle se faisait elle-même infirmière dans sa résidence de Paris : c'était un de ses attraits. Une de ses filles ayant perdu momentanément l'usage de ses membres, Mme Barat venait lui donner à manger, lui mettant elle-même les aliments dans la bouche, comme la plus tendre mère. Servait-on à sa table quelque chose de plus délicat, quelques primeurs du jardin, à cause de son grand âge, la charitable supérieure, cachant cela sous sa pèlerine, allait le porter furtivement à quelque chère malade : « Tenez, ma fille, prenez, on n'en saura rien ; » et elle se retirait en riant de son larcin, comme d'un bon tour joué à la sœur qui la servait. « Pendant ma maladie, raconte une de ses filles, ma révérende mère, sachant que j'étais triste, montait à ma chambre, malgré le poids des années. Une fois même elle passa deux heures près de mon lit, comme si elle n'avait eu autre chose à faire : et quelles heures aimables[1] ! » Un jour, une novice, atteinte d'une légère fièvre, voit arriver près d'elle la mère générale, dont les pieds, fort malades, étaient alors hors d'état de la porter : « Et quoi ! ma mère, c'est vous, s'écria-t-elle stupéfaite. — Chut ! ma fille, n'en dites rien, répond M^{me} Barat, j'ai voulu m'assurer par moi-même que vous êtes soignée comme il faut, et pour cela j'ai monté l'escalier à genoux[2]. »

---

[1] Tém. de Mme Courtois. *Doc.* n° 34, p. 2 et 12.—*Idem*, Mme Cornille, n° 57, p. 13 ; Mme Boutourlinn, n° 59.

[2] Tém. de Mme Marie de Nicolay.

[3] Tém. de Mme Mathilde Wey, n° 47.

Même commisération, même charité secourable pour les peines du cœur, bien autrement poignantes que les souffrances du corps. « Quand vous êtes dans la peine, écrivait-elle un jour, je désire le savoir. Si je ne puis vous consoler, du moins je prie et fais prier, afin de vous soulager selon mes faibles moyens. »

Elle entrait dans les affections de ses religieuses, s'intéressant à tout ce que leurs familles éprouvaient d'heureux ou de malheureux. Une de ses maximes était que « les parents qui donnent leurs enfants à Dieu doivent en recevoir leur récompense au centuple, même dans ce monde ». Elle compatissait aux maux qui les frappaient, soit peines de cœur, soit désastres de fortune. Non contente de les plaindre, elle faisait son possible pour les soulager, et, dans plusieurs de ses lettres, nous la voyons chercher le moyen le plus discret de rendre à certaines familles, ruinées ou appauvries, ce qu'elles avaient donné à la Société pour la dot de leurs filles. Elle ne montrait pas moins de générosité dans les affaires d'héritage, comme on le voit par cette lettre à une religieuse qui venait de perdre sa mère : « Soyez libre de faire tous vos arrangements pour la succession, de manière à conserver l'union de votre famille et l'estime qu'on doit faire de notre Société. C'est tout ce que nous voulons ; et nous le prisons bien plus que les quelques mille francs qui pourraient nous revenir[3]. »

Le plus habituel des services qu'elle rendait aux parents de ses religieuses était de procurer aux enfants de ces familles l'éducation du Sacré-Cœur. « Je n'ai rien fait de plus pour les miens, » disait-elle. Ici, comme partout, le prix du don était doublé par la manière de donner. Ainsi, ayant appris que la supérieure d'une de ses maisons avait une jeune nièce à qui son peu de fortune ne permettait pas d'entrer au pensionnat, la mère générale s'entendit en secret avec les religieuses de cette communauté, et, la veille de la fête de la supérieure, elle lui écrivit :

---

[1] Tém. de Mme Marie de Nicolay.

[2] Tém de Mme de Franciosi, n° 86.

[3] Paris, 30 octobre 1853.

« Ma chère Louise, votre délicatesse et votre discrétion, qui me sont bien connues, m'imposent la douce obligation de prendre part au bouquet de fête que vos filles désirent vous offrir. Ma fleur sera votre nièce, qui vous arrivera par nos soins dans quelques jours, et que vous recevrez comme l'enfant que vous confie votre pauvre mère[1]. »

Lorsque Mme Barat apprenait qu'une de ses filles venait de perdre ses parents, sa foi et sa charité trouvaient les expressions les plus affectueuses, pour lui rappeler qu'elle avait encore une mère sur la terre, comme un Père dans le ciel. Une religieuse récemment réunie au Sacré-Cœur, — c'était Mme de Lemps, — reçoit la nouvelle de la mort de son père, durant un séjour qu'elle faisait à Paris. Mme Barat l'appelle pour la consoler ; elle apprend alors que, peu de temps auparavant, la même religieuse a perdu sa mère. Aussitôt la pressant tendrement dans ses bras : « Ah ! ma fille, lui dit-elle, je veux être désormais votre père et votre mère[2]. » Les lettres de Mme Barat sont pleines des paroles de foi et d'affection qu'elle adressait à ses religieuses dans des deuils semblables.

Mme Barat, ne manquait pas de recommander à ses religieuses l'âme des parents défunts. « Il ne faut pas, disait-elle aux novices, que les parents des nôtres restent en purgatoire plus de vingt-quatre heures : le temps d'apprendre leur mort et de les délivrer par la communion. » Un aveu qui lui échappa un jour laissa deviner de quelle efficacité étaient ses propres prières pour ces chères âmes. « A la mort de mon père, raconte une de ses religieuses, devinant la peine particulière que notre mère générale en ressentirait pour de certaines causes, je ne jugeai pas opportun de la lui faire connaître. Quelques mois après, Mme Barat, visitant la maison où je me trouvais, me dit en particulier : « Vous ne m'avez pas écrit, « mon enfant, pour m'annoncer la mort de votre père : vous êtes cause qu'il est « resté plus longtemps en purgatoire, car j'aurais prié pour lui. . . . » Puis elle ajouta : « Depuis que je le sais, j'ai prié pour sa délivrance : maintenant il n'y « est plus. » Au cri que je poussai, Mme Barat comprit qu'elle en avait trop dit ; elle se tut aussitôt, et, malgré mon instance, je ne parvins à en tirer aucune explication. »

Si les souffrances du corps, si les chagrins du cœur excitaient à ce point sa compassion charitable, combien plus tendrement savait-elle compatir aux épreuves de l'âme ! « Ce que vous me dites, ma fille, de votre intérieur, m'a pénétrée dans le fond de l'âme, écrivait-elle à une de ses anciennes compagnes. Il est donc bien vrai que le Maître continue à vous traiter comme sa bien-aimée, comme son épouse fidèle et généreuse, en ne vous laissant que l'amertume de son calice. Ah ! il vous traite comme il l'a été de son Père. J'envie votre sort : c'est celui des âmes fortes et vraiment éprises de l'amour pur[1]. » A une autre, elle proposait cette consolation, dans laquelle on retrouve un reflet de l'imagination de saint François de Sales : « Vos peines, ma chère fille, sont choses qu'il faut laisser à Notre-Seigneur, après en avoir tiré profit pour votre âme. L'abeille, pour faire son miel, ne suce pas toujours les fleurs dont le suc est doux, elle y mêle l'amer, et c'est de ce mélange que se compose cet aliment d'un goût si délicieux. Agissez de même, ma fille, et, faisant passer par le cœur de Jésus vos tristesses comme vos joies, vous composerez le miel de votre perfection[2]. »

---

[1] *Doc.* n° 41, p. 4 et 5.

[2] Tém. de Mme de Lemps *Doc.* n°. 56, p. 33.

On a dit avec raison que c'est donner deux fois que de donner à propos. Les consolations de la mère Barat avaient ces délicates opportunités. Une religieuse rapporte : « Lui ayant écrit dans un moment de peine, je reçus aussitôt une réponse de quatre pages. C'était le vendredi saint : « J'ai voulu, me disait-elle, que « ma lettre arrivât dans un jour où il vous sera doux de déposer votre « peine au pied de la croix. J'ai désiré aussi que ma réponse vous parvînt « avant la belle fête de Pâques ; car la joie du cœur de votre mère n'eût pas été « complète, si elle eût pu penser que votre âme était dans la peine en un si « beau jour. »

L'affection de M^{me} Barat pour sa grande famille s'exerçait sur tous les membres indistinctement, sans aucune acception de personnes. Si cependant on y pouvait distinguer quelque préférence, c'était en faveur des sœurs coadjutrices qui, par leur condition, lui représentaient mieux l'humilité de son Époux.

D'abord, elle les respectait par la considération de « l'éminente dignité des pauvres dans l'Église ». Elle honorait leur rang, elle enviait leur sort. Souvent elle leur disait : « Ah ! que j'envie votre petit bonnet ! je l'ai bien demandé ; mais il ne m'a pas été accordé. » — « Voulez-vous échanger votre place contre la mienne? disait-elle à une sœur chargée de la basse-cour. Il me semble que, dans votre emploi, je ne perdrais jamais de vue la présence de Dieu ; oh ! que je serais heureuse ! » Un jour, vers l'heure de midi, on la trouve à la cuisine qui pelait des pommes de terre, sous les ordres d'une sœur qui lui donnait des leçons : « Montrez-moi, ma bonne sœur, disait la mère générale, car je ne sais rien faire de bien. » Une autre fois, — on était alors rue Monsieur, — passant par la partie des jardins de l'hôtel Biron qu'on nommait la prairie, elle s'offrit de remplacer la sœur qui gardait les vaches, pendant le temps que celle-ci préparait son étable ; et, prenant gaiement le bâton de la vachère, elle remplit son office comme si elle n'avait fait autre chose de sa vie[3].

---

[1] A Mme H. Grosier. Turin, 2 juillet 1832.

[2] A Mme L. Merilhou. Paris, 11 avril 1843.

[3] Tém. recueillis par Mme Sophie Dusaussoy. *Doc.* n° 56, p. 26.

Ce que sa foi considérait dans les coadjutrices, c'étaient des âmes immortelles. Elle leur montrait la couronne promise à leurs fronts. « Ah ! disait-elle un jour, nous sommes ici les premières, mais je crains que là-haut les rangs ne soient bien changés; et telle sœur cachée sous le regard de Jésus, bien humble dans son emploi, sera plus élevée que nous dans le ciel. » Entendant cela, sœur Françoise s'écria : « Quoi ! ma mère est-ce possible ? Rien qu'en faisant ma cuisine, je pourrais arriver à une si belle place ! — Oui certainement, Françoise, vous pouvez, si vous voulez, être mieux placée que moi, qui ne fais presque rien, quoique je doive l'exemple. »

Dans cette vue de foi, elle avait des égards choisis pour ces bonnes filles. « Un jour qu'elle revenait de Conflans à Paris, raconte une des sœurs, elle nous prit dans sa voiture, de préférence aux dames qui jalousaient notre bonheur. Et comme nous nous confondions en remerciements : « Eh ! dit-elle, pourquoi vous « étonner de cela ? N'êtes-vous pas les épouses de Jésus de Nazareth ? Ne « sommes-nous pas d'ailleurs destinées à vivre les unes à côté des autres dans « l'éternité[1] ? »

Son commandement à leur égard s'inspirait de ce respect. Ce n'était pas un commandement, c'était une prière : « Auriez-vous, ma chère sœur, la bonté de me rendre tel ou tel service ? vous m'obligerez, ma sœur, de faire ainsi, si cela ne vous fatigue pas, — si cela ne vous dérange pas, — si vous en avez le temps. » Encore voulait-elle que, dans l'occurrence, on obéît aux autres avant de la servir elle-même. La chose faite, elle remerciait dans les mêmes termes d'humilité et de bonté. Cela faisait l'admiration d'une sœur coadjutrice de la Villa-Lante, jeune villageoise de la campagne romaine qui, au départ de la mère Barat, disait fondant en larmes : « Cette sainte mère, elle me priait, elle ne me commandait pas : « Sœur Angélique, disait-elle, si vous pouvez, cueillez un peu d'herbe. . . . » Elle qui aurait pu me dire : « Va-t'en à l'herbe[2]. »

Il y avait des circonstances où ce respect se changeait en véritable religion. Témoin le jour où, après une forte instruction sur l'humilité faite en présence de toute la communauté, elle laissa sortir les religieuses de chœur, et retenant auprès d'elle les coadjutrices : « J'ai une grâce à vous demander, mes bonnes filles, dit-elle, promettez-moi d'avance que vous ne me la refuserez pas. » Elles promirent aveuglément : « Eh bien ! ajouta-t-elle, je vous demande la grâce de vous baiser les pieds : surtout n'en dites rien. » — « Alors, raconte une des sœurs, s'agenouillant devant la porte, elle nous baisa les pieds à mesure que nous passions, sans qu'aucune pût échapper, quoique nous fussions nombreuses[3]. » M^me^ Desmarquest, son admonitrice, l'avertit ensuite que cela ne convenait guère à une mère générale ; néanmoins elle ne put empêcher que le fait ne se renouvelât encore plusieurs fois.

---

[1] Tém. de la sœur Antoinette Bonvin, n° 158.

[2] « Quella madre santa pregava me sapete, ma non mi comandava : Sorella Angelica, che diceva, se potete, fate un po' d'erba. Che non mi poteva dire : Vattene all'erba. » (Notes de Mme Cés. de Bouchaud.)

[3] Tém. de sœur Geneviève Rumilly, n° 156.

Un autre trait montre bien sa religion profonde pour les épouses de Dieu. « Un matin, veille de Noël, raconte une sœur coadjutrice qui la servait alors, notre mère, étant malade, attendait dans son lit la sainte communion, faisant à haute voix avec Notre-Seigneur des colloques dont je me sentais moi-même embrasée, me demandant à chaque instant si la messe s'achevait, si Jésus approchait. Je l'avertis, lui disant : « Elle est finie, ma mère, Notre-Seigneur va venir. » Alors, par humilité, elle dit : « Ma bonne fille, prenez de l'eau bénite, « et bénissez-moi vous-même, en me faisant avec votre doigt une grande croix « sur le front. » Je tremblais en pensant que, moi, pauvre sœur, je bénissais ma mère vénérée, mais il fallut obéir. L'impression que j'en eus ne s'effacera jamais[1].

Les sœurs ne se sentaient pas moins aimées que respectées par cette mère. Elle ne les reprenait jamais qu'avec charité, en les excusant le plus qu'elle pouvait. Une sœur vint un jour s'accuser d'avoir contusionné fortement un verre déjà fêlé : « Ma mère, dit-elle toute confuse, il y avait une étoile.... — Et vous en avez fait un soleil, ma fille, » dit gaiement la supérieure. Ce fut toute la réprimande. On lui avait envoyé une sœur à corriger ; M^me^ Barat, la voyant arriver toute tremblante, se contente de lui dire, en lui lançant son regard doux et pénétrant : « Ma bonne petite sœur, je vous aime beaucoup. » L'incorrigible sœur a déclaré que sa conversion commença à cette heure même[2]. Une autre, qui avait commis une faute de négligence contre la pauvreté, avait été privée de la communion par la mère générale, sévère sur la pratique de cette chère vertu. Mais le lendemain matin, à cinq heures et demie, la coupable est appelée à la tribune auprès de la révérende mère, qui, souriante, lui dit : « Allez communier, ma fille, vous avez fait une faute, mais je me suis dit : Quel chagrin aura ma sœur Marthe de ne pas recevoir son Jésus, qu'elle aime tant ! Voilà pourquoi j'ai voulu vous rendre la permission[3]. »

Les sœurs coadjutrices avaient-elles quelqu'un des leurs dans le besoin, M^me^ Barat ne manquait pas de leur faire passer des secours. « Nous devons la charité à tout le monde, écrivait-elle, mais nous la devons avant tout aux familles des nôtres. » Elle devinait leurs peines ; car aimer, c'est deviner : qui donc aime et ne devine pas ? — Une sœur allemande rapporte qu'ayant été envoyée de Kienzheim à Paris, elle ne cessait de pleurer, parce que, ne sachant pas un mot de français, elle n'avait personne à qui elle pût parler, pas même son confesseur, de sorte qu'elle était tentée de rentrer dans sa famille, malgré sa vocation. « Mais un jour, raconte-t-elle, cette si bonne mère, m'ayant vu les yeux tout rouges de larmes, me demanda ce que j'avais. Chose étonnante! je la compris, et je parvins aussi à me faire comprendre. Alors me regardant avec compassion, elle mit la main sur ma tête, en appuyant : ma peine avait disparu. Elle m'envoya à Conflans, et me fit donner chaque jour une leçon de français par plusieurs dames de mon pays, parmi lesquelles était la révérende mère Gœtz[1]. » — Un autre jour, apprenant que toute la cuisine était dans les larmes, à cause de l'obédience que sœur Marthe venait de recevoir pour une autre maison, elle fit appeler la sous-assistante : « Il parait, ma mère, que nos sœurs cuisinières ne se consolent pas de ce départ. Je ne voudrais pourtant pas leur faire de chagrin. Allez leur annoncer que le voyage est différé : sœur Marthe ne partira pas. » — On voulait congédier une sœur négligente et d'un caractère difficile; mais apprenant que la pauvre fille était sans santé et sans ressources, M^me^ Barat suspendit la sentence. « Je suis partiale pour le malheur, » dit-elle en s'excusant. J'avoue que, aux yeux de plusieurs, cette incorrigible condescendance dans une supérieure était bien près de paraître une faiblesse; mais quel plus noble excès que celui de la bonté! « Il n'y a que les grands cœurs, a écrit Fénelon, qui sachent combien il y a de gloire à être bon. »

---

[1] Tém. de sœur Rosalie Monnet, écrit par Mme Thérèse d'Hondt. n° 32.
[2] Notes de la maison de Bourges, n° 90.
[3] Tém. de sœur Marthe Brambella, n° 137.

Nous avons déjà vu la sollicitude de M^me^ Barat pour la santé de ses filles. Elle était plus mère encore, si cela eût été possible, pour les coadjutrices. Elle défendait qu'on les surchargeât de travail; puis, quand elles étaient vieilles, elle demandait pour elles un repos nécessaire. C'était surtout en leur faveur qu'elle se dépouillait de tout ce qu'elle avait, donnant à l'une son linge, à l'autre sa chaussure, qu'elle lui mettait elle-même. Durant leurs maladies, sa parole était toujours pleine d'encouragement : « Eh bien ! ma sœur, le bon Dieu vous prend par votre faible, vous qui aimiez tant agir et qui travailliez si bien. Vous allez en profiter pour vous unir davantage à Jésus et à sa croix[2]. » Ce nom de *sœur* était bien l'expression de la nature de ses relations avec ces filles de son Père céleste. Un jour, malade elle-même, elle apprend que l'une d'elles est près d'expirer. « J'y vais, » dit-elle aussitôt. Alors la sœur Agnès lui ayant objecté : « Mais, ma mère, ce n'est qu'une sœur ! — Qu'une sœur ! reprit-elle vivement; n'a-t-elle pas une âme comme moi? N'est-elle pas comme moi, épouse de Jésus-Christ? Je ne fais pas de distinction entre les grands et les petits. » Et elle quitta son lit pour se rendre auprès de celui de la sœur Dubois[3].

---

[1] Notes de la sœur Marguerite Adam, n° 157.
[2] Tém. de la sœur Amélie Hamel, n° 66.
[3] Tém. de sœur Euphrosine Gerbet. n° 149.

A la mort de la sœur Marie, qui l'avait servie quinze ans, on l'entendit sangloter, répétant durant la nuit : « Ah ! ma pauvre Marie ! ma pauvre Marie ! » Cette peine se renouvela, plus intense encore, à la mort de sœur Agnès, en 1863 : « J'ai perdu, s'écriait-elle, ma fidèle compagne ! » Elle ne pouvait, en ces jours-là, ni manger ni dormir : ce fut un des sacrifices les plus pénibles à la vieillesse de Mme Barat.

Cette multitude de faits, si simples, si familiers, sont-ils dignes de l'histoire ? Plusieurs en douteront peut-être. Mais ayant à présenter une image de celle qui fut l'humble disciple du Dieu de charité, je me suis dit que ces traits achèvent le portrait ; et si un verre d'eau froide donné au nom du Seigneur ne doit pas rester sans récompense, n'est-il pas de notre devoir d'enregistrer tant de titres à la gloire céleste, dans la vie d'une sainte ?

Comment une telle bonté, dans une supérieure, n'aurait-elle pas été payée de retour ? Mme Barat fut aimée plus que jamais ne l'a été aucune mère de famille. Elle l'est encore aujourd'hui ; et, dix ans après sa mort, nous trouvons partout cet amour aussi ardent, aussi universel, qu'aux plus beaux jours de sa vie. Mais hâtons-nous d'ajouter que cet amour filial, l'humble mère le repoussait dans ce qu'il avait de trop vif et de trop personnel, comme une sorte de larcin fait au domaine de Dieu : « Ne mettons rien, disait-elle, entre notre regard et Jésus, entre notre cœur et le sien[1]. » Et un jour, regardant ses religieuses rangées en cercle autour d'elle : « Ah ! mes filles que je vous aime ! J'ai cependant besoin de vous dire : Vous n'êtes pas mon Dieu, car mon Dieu est si grand ! mais vous êtes les échelons qui me portent vers Lui. »

Ce désintéressement, cette pureté d'intention, lui faisaient écrire à quelques-unes de ses filles plus aimées, plus aimantes : « Une inquiétude trouble la paix de mon cœur. O Dieu ! si j'étais cause de l'extrême sensibilité que je remarque en vous ! Combien je le prie qu'il vous donne une âme libre et dégagée ! » Et dans un autre endroit : « Qui a aimé ses amis plus tendrement que Jésus lorsqu'il était sur la terre ? Seulement, ma fille, aimons-le par-dessus tout, et que votre cœur soit prêt à sacrifier votre mère, si votre Époux le demande : nous sommes à lui avant tout[2] ! » Sans doute il en coûta à un cœur aussi tendre que celui de Mme Barat de rompre ces attaches, à mesure qu'elle se sentait enlacée plus fortement et plus étroitement. Cent fois ses lettres laissent voir la blessure qui saigne, sous la flèche qu'elle arrache d'une main souvent émue, mais toujours courageuse. Ce fut, nous n'en doutons pas, le plus grand sacrifice de la vie de Mme Barat. Mais elle avait pour l'aider dans cette opération deux grands auxiliaires : l'humilité, qui lui disait qu'elle n'était rien, qu'elle ne méritait rien ; puis la charité, qui lui disait que Dieu est tout, et que l'amour de l'homme n'appartient qu'à Lui. Ne semble-t-il pas d'ailleurs que, jaloux de posséder à Lui seul ce grand cœur, Dieu ait voulu le lui montrer d'une manière sensible, en permettant que les trois filles qu'elle avait le plus aimées, M$^{\text{mes}}$ de Gramont, Galitzin, de Limminghe aient été l'occasion, je ne veux pas dire la cause, de ses plus vives peines ? C'est par ce moyen qu'elle se sanctifia ; c'est par cette voie de solitude qu'elle atteignit à cette pureté de cœur immaculée et inaltérable qui fait s'écrier à saint Bernard : « O amour tout de sainteté ! ô sentiment tout rempli de chastes délices ! Ici rien n'altère la pureté de l'intention : c'est la coupe sans la lie, c'est l'or sans l'alliage. Le bonheur qu'on goûte y est d'autant plus doux qu'il est entièrement divin : en être arrivé là, c'est être déifié[1]. »

---

[1] Tém. de Mme Marie Vaschalde, n° 7.

[2] A Mme E. de Gramont. Chambéry, 31 juillet et 31 août 1818.

---

[1] « O amor sanctus et castus ! o dulcis et suavis affectio ! o pura et defæcata intentio voluntatis, eò certè purior quò in ea nihil admixtum reliquitur, eò suavior quò totum divinum est quod sentitur ! sic affici deificari est. » (Bern. *De dilig. Deo*, cap. VII.)

PARIS. TERRASSE DE LA MAISON MÈRE.

CHAPITRE III.

LE NID CASSINI. — LA MAISON MÈRE AU BOULEVARD DES INVALIDES. LE GOUVERNEMENT DE MADAME BARAT.

Mme Barat s'était dit, en entrant aux Feuillantines, que là était « le petit nid où elle devait mourir ». Dieu ne le voulut pas.

On était au lendemain de notre victorieuse expédition de Crimée. Libre de ce côté, le gouvernement portait sur un objet nouveau l'activité de la France, comme pour tromper sa soif de révolutions ; et l'on sait, par exemple, quelle fièvre de démolition et de reconstruction dévorait alors Paris, que l'on voulait distraire en le transformant. Les Feuillantines, comprises dans ces projets de bouleversement, ne purent échapper au coup de l'expropriation : « Vous savez, écrivait la mère générale dans le mois d'avril 1856, la manière dont nous sommes logées aux Feuillantines, si convenablement, dans un air si pur, un calme ravissant, non loin de nos relations, avec un jardin agréable et de dimension suffisante. Or voici que l'on veut nous exproprier, afin de faire passer des rues dans notre enclos, que l'on coupe en quatre. Nous essayons de réclamer, mais ce sera en vain. Où nous refugierons-nous ? Dieu seul le sait : d'autant plus que Paris est tout en décombres et n'offre plus d'asile qui puisse convenir à une communauté. Vous voyez que nous ne pouvons jouir d'un moment de calme ; et la paix qui vient d'être signée pour tant de nations, ne nous apporte que trouble. » — « Ainsi, concluait-elle dans une autre lettre, au Sacré-Cœur il faut être dégagé de tout et ne tenir à rien[1]. »

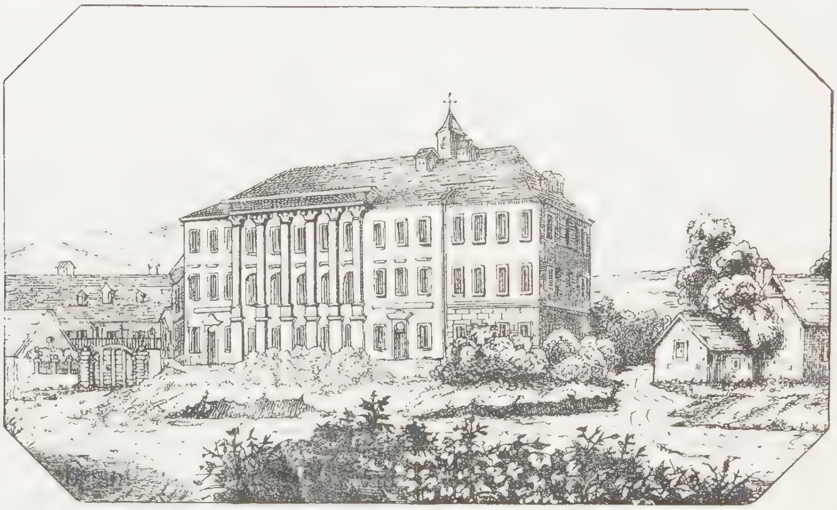
Après de vaines recherches pour se loger ailleurs, Mme Barat se résigna à bâtir dans la partie des jardins de l'hôtel Biron, située à l'extrémité de ce vaste enclos, et loin du pensionnat, dont elle tenait à éviter le distrayant voisinage. En attendant, on prit dans la rue Cassini une petite maison de louage, où les mères assistantes et douze ou quinze probanistes pouvaient à peine trouver place. On lui donna le nom de *nid Cassini*[2]. L'habitation consistait en un petit corps de bâtiment présentant deux ailes, et s'ouvrant, par un modeste portique à colonnes, sur un jardin contigu à l'Observatoire. On y entra au mois d'avril ; une petite chapelle y fut d'abord ménagée : c'était le grand point pour M^me^ Barat : « Ce qui nous importait, écrivait-elle, était de loger le Maître chéri convenablement. Son logis est modeste, mais nous le possédons : c'est tout[1]. »

---

[1] A M. S. Dusaussoy. Paris, 14 avril. A Mme Garabis, 23 avril 1856.

[2] C'est aujourd'hui la maison n° 3 de la rue Cassini.

Cependant on s'occupa de la construction de la future maison mère, dont la première pierre fut bénite le 29 juin 1856. Comprenant qu'elle élevait un cénacle d'apôtres, M^me^ Barat dit ce jour-là, à ses religieuses de la rue de Varenne : « Dans les desseins de Dieu, l'univers vous appartient. Son Cœur vous l'a donné, pour que vous l'y fassiez régner. Pourquoi ne sommes-nous encore qu'en si peu de lieux ? Pourquoi, lorsqu'on nous appelle partout, y a-t-il encore si peu d'ouvriers ? C'est là un mystère que l'avenir dévoilera peut-être, mais que je ne puis comprendre. »



MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE PÉROUSE
due à la haute bienveillance de Son Éminence le cardinal Pecci,
aujourd'hui Léon XIII, heureusement régnant.

Le Sacré-Cœur continuait donc à recevoir des demandes. En Italie, Son Éminence le Cardinal Pecci l'appelait à Pérouse, dont il était évêque. Sur ces entrefaites, Pie IX, étant venu visiter cette ville, l'affermit dans ce dessein, et laissa même en partant cinq cents écus romains pour les premiers frais : « Ce sera pour les écuelles, » dit-il simplement. Un désir venu de si haut était un ordre pour la supérieure générale : « Le pontife de Jésus-Christ a parlé, écrivait-elle à la mère Lehon. J'en ai la confiance, le bon Dieu ne nous refusera pas son secours pour une mission présentée par celui qui a son pouvoir sur la terre[2]. »

---

[1] A Mme Lehon. Paris, 30 mai 1857.

[2] Paris, 20 juin 1857.
]

Le 17 novembre, une colonie formée à Rome alla s'agenouiller, avant de partir, aux pieds du Saint-Père : « Allez, ma fille, dit le pape à la supérieure, allez gagner des âmes au Cœur de Jésus, et faire dans ce pays tout le bien que vous pourrez. » Hélas ! la révolution ne lui en laissa pas le temps.

En Allemagne, la Société s'établit, l'année suivante, dans le grand-duché de Posen, où l'appelaient l'archevêque, M^{gr} Léon Przyluski, et le général Chlapowski, père d'une novice de la Société. Parmi celles qui furent envoyées à Posen se trouvait une Polonaise, la mère Pélagie Dziekonska, à qui M^{me} Barat n'avait à reprocher que son enthousiasme pour la Société et sa mère générale. C'est sur ce point qu'elle lui donna de sévères instructions : « Je désire que lorsque l'on vous interrogera sur la Société, les réponses soient humbles et modestes ; que l'on se mette au-dessous de tous les ordres religieux, qui tous ont travaillé plus que nous; qu'on passe sur le nombre des maisons : on peut éluder les demandes ; que l'on se taise surtout sur les supérieures, et que l'on ne prononce jamais le nom de fondatrice, qui est vraiment usurpé. . . . J'espère que l'on obéira sur ce point : j'y tiens beaucoup. » L'œuvre du Sacré-Cœur à Posen commença, en avril 1858, par les enfants pauvres, livrées jusqu'alors aux écoles luthériennes. L'ouverture du pensionnat se fit peu de temps après, et le Cœur de Jésus fut béni par toutes les classes dans ce noble lambeau de la catholique Pologne.

La famille du divin Cœur s'étendait également dans les deux Amériques.

Par une belle journée d'octobre 1857, les probanistes se groupaient en récréation autour de la mère générale : « Vous savez, mes enfants, leur dit-elle, que depuis longtemps l'on nous demande à la Havane : le gouverneur de l'île m'a offert un million pour un établissement. Je lui ai répondu que nous n'avions pas besoin de tant d'argent pour cela, mais qu'il était nécessaire d'attendre que l'Amérique nous eût fourni des sujets pour lui en procurer. Or, mes enfants, voyez combien Dieu est admirable ! . . . Voici que l'on m'annonce de Manhattanville que depuis le mois de juin, dix-neuf postulantes sont entrées au noviciat, parmi lesquelles trois Havanaises. Notre-Seigneur veut donc être glorifié dans cette île ; et hier, un jésuite, le Père Munnar, recteur du collège de la Havane, est venu me presser, déclarant qu'il ne sortirait pas de chez nous avant d'avoir reçu une

LA HAVANE. VUE DE LA MAISON DU SACRÉ-CŒUR.

promesse formelle[1]. » Mme Barat promit. Quelques mois après, janvier 1858, la mère Hardey, vicaire de l'Amérique de l'Est, commença la fondation. « L'on me fait craindre, ma chère fille, lui écrivit la supérieure, que celles qu'on vous enverra ne soient exposées à prendre la fièvre jaune, qui chaque année sévit dans le pays.... Mais cette recrue, qui vient de nous être envoyée presque miraculeusement, doit exciter notre confiance et notre abandon au sacré Cœur de Jésus[2]. »

Dans le Nord, à Chicago, sur la rivière de ce nom et le lac Michigan, l'évêque, Mgr Anthony Duggan, voyait sa ville épiscopale, qui était de cinq mille âmes en 1835, prendre cette prodigieuse extension, qui aujourd'hui porte au chiffre de plus de quatre cent mille le nombre de ses habitants. Il y appela le Sacré-Cœur en 1857. « Le moment est favorable, écrivit le prélat à la supérieure de Saint-Louis. Si vous venez cet été, vous aurez maison pleine en septembre ; et d'ici là le temps de faire bâtir, car les affaires vont vite en ce pays. Ne me refusez pas cette bonne œuvre, Madame, j'y vois le doigt de Dieu[3]. » Mme Barat, ne sachant comme elle y pourvoirait, eut un moment la pensée de transférer à Chicago le personnel de Saint-Charles, ce berceau des premières missions du Sacré-Cœur devenu le tombeau de Mme Duchesne. Mme Jouve, invoquant ce souvenir deux fois sacré, plaida la cause de Saint-Charles : « Écoutez, écrivait-elle le 26 octobre 1857 à Mme Barat, écoutez la mère Duchesne qui, du haut du ciel, demande grâce pour cette pauvre petite maison. » Saint-Charles fut conservé, ce qui n'empêcha pas la fondation de Chicago de s'accomplir en août 1858.

MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE CHICAGO (ILLINOIS, É. U.).

L'Amérique du Sud ne possédait encore que la petite colonie de Santiago, lorsque M. Justo Pastor Tapia, curé de la ville de Talca, y appela le Sacré-Cœur. A peine installées, les religieuses se trouvèrent au foyer d'une guerre civile qui déchira le pays ; mais protégées par leur admirable charité et le respect égal de l'un et de l'autre parti, elles virent bientôt leurs écoles gratuites se remplir d'un si grand nombre d'élèves, que Mme du Rousier implora du secours. « A force de chercher, répondit Mme Barat, j'espère que nous trouverons quelque petit *fretin* ; car nous ne sommes que cela, croyez-le bien, chère Anna. Et pourtant le divin

---

[1] *Journal de la Probation*, 16 oct. 1857. [2] Paris, 9 nov. 1857. [3] A Mme Gallwey. Chicago, 21 mars 1857.

Cœur se sert d'instruments si faibles ! Si nous n'étions pas humbles, que nous serions coupables ! Sans cette humilité, nos œuvres seront comme la feuille sèche, qui n'est bonne qu'à faire du fumier[1]. »

Mentionnons encore, au cours de l'année 1859, la fondation de Chamartin-de-la-Rosa, près de Madrid. Cédant à de pressantes sollicitations, la mère vicaire du Midi, Mme de Valancise, avait d'abord visité Tolède et Alcala, puis le couvent de Valgarde, quand, traversant les plaines arides de la Castille, elle y remarqua une sorte d'oasis plantée d'arbres et pleine de fraîcheur, qu'on lui dit être le domaine de Chamartin-de-la-Rosa, ainsi surnommé à cause de ses haies de rosiers. Son propriétaire, le duc de Pastrana, refusa d'abord de le vendre ; mais dès qu'il sut que c'était pour le Sacré-Cœur : « Ah ! pour cela, dit-il, il me plairait de le donner. » Une vaste maison meublée et dix ou douze hectares entourés d'excellents murs furent ainsi cédés en pur don aux religieuses, avec les procédés de la plus délicate générosité. « Mes bonnes filles, répétait la mère générale en apprenant ces progrès de la Société, pour soutenir de telles œuvres il faudrait des apôtres : et où sont les apôtres[2]? » Et ailleurs, faisant un retour sur elle-même : « J'aurai bientôt mes quatre-vingts ans accomplis ; et j'ai fait si peu dans ma vie ! car les travaux mal faits ne doivent pas compter. Que je remercie le Seigneur, qui me met dans la nécessité de réparer le temps perdu ! Demandez au divin Cœur de me faire cette grâce[3]. »

CHAMARTIN-DE-LA-ROSA (PRÈS MADRID)
généreusement offert à la Société du Sacré-Cœur par le duc de Pastrana.

Cependant la nouvelle maison mère s'élevait dans le fond des jardins de l'hôtel Biron. C'était un bâtiment d'aspect tout moderne, et sans grand caractère, mais bien ordonné dans ses distributions. S'ouvrant par le dehors sur le boulevard des Invalides, il présentait au jardin sa façade principale, dont l'ornementation n'avait que l'inconvénient d'être trop monumentale pour les goûts de simplicité de Mme Barat.

Cette digne mère vint y demeurer avec ses probanistes le 7 novembre 1858, fête de la Dédicace des Églises de France. Son premier soin fut d'y mettre l'esprit du Sacré-Cœur, secondée en cela par les anciens amis de la Société. M^gr^ Parisis y vint prêcher l'esprit de générosité : « S'oublier, dit-il, ne penser qu'aux âmes, travailler, prier, souffrir, mourir pour les sauver : voilà la vocation d'une religieuse du Sacré-Cœur[1]. » M. l'abbé Trébuquet, de passage en France, y rappela le devoir de la docilité à la parole et à l'exemple des premières fondatrices : « Elles semblent maintenant toucher au terme de leur carrière, et elles savent que les jours qui leur restent sont comptés. Le jour est proche peut-être où, comme Élie, elles seront enlevées sur le char de feu de la divine Charité. Voilà pourquoi elles se hâtent de vous enfanter à la perfection religieuse. Ah ! écoutez-les bien ; et lorsque leur voix viendra à défaillir, regardez-les encore, car leur silence parle[2]. » Mais le plus illustre de ces apôtres du Sacré-Cœur, le père de Ravignan, s'était, depuis un an, endormi dans la tombe. Il mourut le 26 février 1858, jour de la fête des Cinq-Plaies, en disant ces paroles : « La plaie du Cœur de Jésus, quelle belle porte pour entrer dans le ciel ! » Les dernières lignes qu'il écrivit furent pour la famille religieuse de Conflans : « Au ciel, si Dieu daigne m'y appeler, je ne vous oublierai pas. Adieu, je vous bénis pour l'éternité[3]. »

---

[1] Paris, 30 janvier 1859. [2] *Journal de la Probation*, 21 août 1859. [3] Paris, 16 octobre 1859.

La chapelle de la maison ne fut achevée et bénite que le 22 juin 1859. Le cardinal Morlot fit bien voir en ce jour sa vénération pour la mère Barat. Répondant au discours de M. l'aumônier : « Je fais des vœux, dit le pontife, non seulement pour l'édifice matériel que voici, mais pour cet autre édifice de la Société fondé il y a soixante ans, et dont je suis heureux de voir encore ici la première pierre, cette pierre angulaire qui, toute cachée qu'elle est, en supporte tout le poids. Puisse-t-elle le soutenir longtemps encore, pour la prospérité d'un ordre qui a si bien mérité de l'Église, et de tous ceux qui ont à cœur la gloire de Jésus-Christ. »

Confuse de ces paroles, M^me^ Barat tomba aux genoux du cardinal, en prononçant quelques mots que la faiblesse de sa voix ne permit pas d'entendre, et elle lui présenta les clefs de sa maison. L'archevêque se contenta d'y porter la main, puis les lui remettant : « Madame la supérieure générale, lui dit-il, je les touche avec bonheur, mais je m'empresse de vous les rendre, à vous qui les avez si bien gardées jusqu'ici. Elles ne peuvent être en meilleures mains. Gardez-les, Madame, gardez-les longtemps encore. » Toute l'assistance était émue jusqu'aux larmes[4].

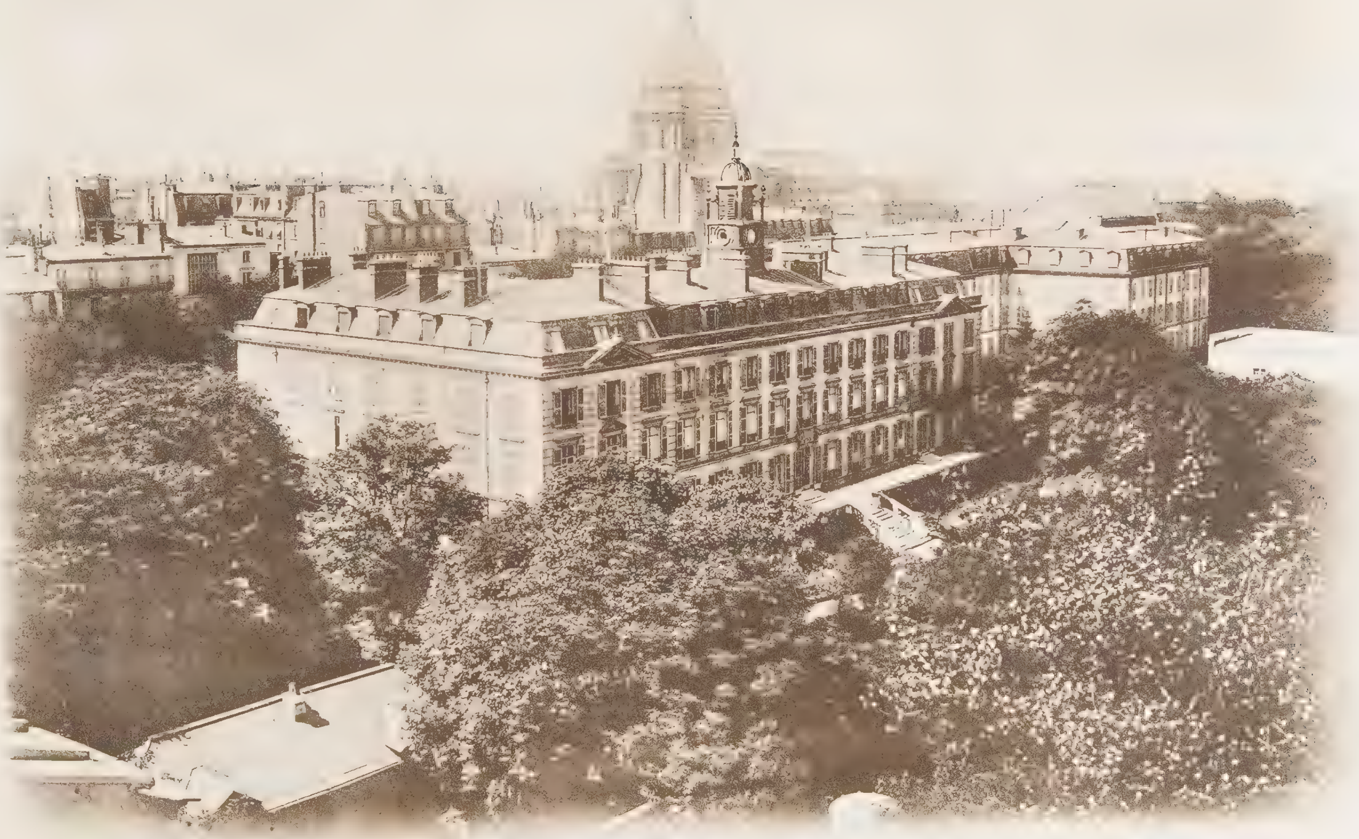
Cette maison du boulevard fut ici-bas la résidence définitive et dernière de M^me^ Barat. C'est de là que, désormais impuissante à voyager, et d'ailleurs

---

[1] *Journal de la Probation*, 16 janvier 1859. [2] *Journal de la Probation*, 15 mai 1859.

[3] Voir *Vie du Père de Ravignan*. — Et *Notice sur la mère Gœtz*, p. 154.

[4] *Journal de la Probation*, 21 juin 1859, p. 74 à 83.



[illegible]

[illegible]

PARIS. MAISON-MÈRE DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR.

remplacée dans la visite de ses familles par les mères vicaires, la supérieure générale allait exercer, par correspondance, le laborieux gouvernement de la Société.

Chaque matin lui arrivait un courrier si énorme, que le facteur qui l'apportait en était effrayé : « Voilà bien de l'ouvrage pour cette dame, disait-il, et je la plains s'il lui faut répondre à tant de monde[1]. » Mme Barat répondait régulièrement à tout. Durant toute la matinée, et souvent une grande partie de la soirée, pendant cinq ou six heures, on entendait sa plume courir, sillonner le papier de sa rapide et puissante écriture, en même temps que sur sa vive physionomie se reflétaient les divers sentiments qui l'inspiraient. Parfois elle suspendait quelques instants son travail pour aller se reposer dans la visite de Jésus-Christ. On lit dans quelques lettres : « J'abrège, je voudrais aller un peu prier, ma fille[2]. » Alors, quittant tout pour se rendre à la chapelle, elle ne marchait pas, elle volait ; c'était le vol impétueux, irrésistible de l'amour. Le plus souvent elle se contentait de serrer d'une main ardente sa croix pectorale, — c'était son geste habituel, — ou de porter rapidement son regard sur le crucifix placé devant ses yeux, comme pour lui demander conseil et encouragement. On la dérangeait : « Comme César, je voudrais faire quatre choses à la fois, avouait-elle dans une lettre. J'en fais souvent deux : écrire et écouter ; et c'est déjà trop pour ma courte intelligence. Vous me lirez avec indulgence, n'est-ce pas[3]? »

Dans la rapidité d'une telle rédaction, on le devine assez, l'art n'entre pour rien. L'ordre, la simplicité, la clarté, la mesure, sont les premières qualités des lettres de Mme Barat. On y retrouve bien aussi cette pointe d'esprit, que l'on a nommée la pointe bourguignonne, et qui rendait si piquante la conversation de la spirituelle mère. Mais la raison et le cœur font les principaux frais de cette correspondance, épanchement limpide et spontané d'une âme qui se montre telle qu'elle est ; et quelle âme que celle-là ! Quelqu'un a écrit : « Plus une parole ressemble à une pensée, plus une pensée ressemble à une âme, plus une âme ressemble à Dieu, plus tout cela est beau. » Telle est la beauté propre des lettres de Mme Barat. Le fond en est de Jésus, c'est Lui qui éclaire tout. Quel que soit le sujet qui remplisse les pages, toujours un mot, une ligne, reportent le regard vers Lui, et font, pour ainsi dire, briller à la cime des choses même les plus arides une étincelle de son amour, un rayon de sa face. « Ah ! ma fille, avouait-elle, lorsque le nom de Jésus ne se trouve pas sous ma plume, je ne m'en sers qu'à regret. » Et dans une autre lettre : « Hélas ! je n'ose emprunter le langage de saint Bernard, qui disait ne goûter aucune conversation si ce nom ne s'y rencontrait. C'est bien pour Lui du moins que nous parlons d'autre chose. Mais il serait plus consolant de ne parler que de Lui[1]. »

---

[1] A Mme de Limminghe. Paris, 13 janvier 1850.
[2] A Mme G. DeBrou. Paris, 30 mai 1856.
[3] A Mme Emma de Bouchaud. Paris, 11 octobre 1853.

Cette habitude de la pensée de Dieu servira à expliquer le caractère tout évangélique du gouvernement de Mme Barat ; et après avoir vu jusqu'ici, dans cette histoire, en quels champs le pasteur conduisait le troupeau, voyons quelle était la main à la fois ferme et douce, qui tenait la houlette.

Tout gouvernement comprend trois œuvres : œuvre d'*organisation* ou de constitution ; œuvre de *conservation* ou de direction ; œuvre, s'il y a lieu, de *réformation* et de correction. Constituer, diriger, corriger : ce fut l'ouvrage de toute la vie de Mme Barat.

L'organisation d'une famille religieuse consiste d'abord dans le choix de la supérieure et des premières officières. Ce devoir était avant tout une œuvre de prière pour la mère générale. « C'est au pied du Tabernacle que notre mère générale réglait les affaires de la Société, rapporte une religieuse. Plusieurs fois il arriva qu'à la suite de ses oraisons elle changea tout à coup la destination de telle de ses filles, à laquelle elle venait de donner une obédience. « C'est Dieu « qui le veut, ma fille, » disait-elle. L'accent avec lequel elle prononçait ces mots ne permettait pas de douter que ce ne fût, en effet, un ordre du Ciel même[2]. » Jamais, d'ailleurs, elle ne demandait l'obéissance qu'au nom de Jésus-Christ, et pour l'amour de lui : « Soyez à Dieu, ma fille, sans réserve, sans partage. Dès lors, que Jésus vous place à Paris ou à Constantinople, tout vous sera égal et indifférent, parce que partout vous trouverez votre Dieu et les âmes rachetées de son sang[3]. » Une de ses maximes était « qu'une religieuse du Sacré-Cœur ne doit avoir d'autre patrie que l'univers et le ciel ».

Conséquemment toute apparence de lâcheté la révoltait presque comme un sacrilège ; et celles qui se souviennent de son admirable douceur se rappellent aussi ses indignations quand, par exception, la pusillanimité lui opposait des refus qui retombaient en outrage sur le cœur de Jésus même : « Vous n'êtes pas obéissante parce que vous n'êtes pas humble, écrivait-elle à une de ses filles, vous manquez donc à vos vœux. Et que faire ? où vous mettre ? Et comment, ma chère fille, se croire religieuse, si on ne veut rien souffrir, si on veut fuir la croix ! Lisez la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, puis comparez, agissez et convertissez-vous[4]. »

D'après les mêmes principes, vouloir sortir de charge de son propre mouvement était regardé par elle comme une désertion : « Je ne suis pas satisfaite de vos instances pour être déchargée de la supériorité, écrivait-elle à une de ses plus utiles religieuses. C'est de la fausse humilité; vous craignez votre peine, votre responsabilité, tandis que vous devriez accepter votre croix pour l'épargner à d'autres moins coupables que vous. Ne faut-il pas à la Société des âmes qui se dévouent? Soyez contente de ce que Dieu vous a donné l'occasion de faire plus de sacrifices, et de lui témoigner ainsi un plus ardent amour[1]. » Une autre fois, une excellente officière supérieure s'étant avisée de lui demander l'emploi de sœur cuisinière, Mme Barat lui répond avec une douce ironie : « J'y consens volontiers. Si la sœur cuisinière peut prendre votre place, vous pourrez faire l'échange, en vous mettant à la cuisine, comme de raison. » Puis, plus gravement, elle ajoute : « Connaissant les besoins de la Société, sa pauvreté en sujets, comment avez-vous pu avoir une telle idée? Dans tous ces projets de fausse perfection qui sortent de la voie commune, croyez qu'il y a une grande part d'illusion, pour ne pas dire plus. Demeurez donc en paix où vous êtes, ma fille, tâchez de mettre vite votre économat en règle pour nous arriver à la probation. Là, nous vous ferons balayer et aider à la cuisine : c'est tout ce que vous en aurez. »

---

[1] A Mme Emma de Bouchaud, 4 septembre 1855.

[2] Tém. de Mme S. Cardon, n° 189, et de Mme Sophie du Chélas, n° 83.

[3] Paris, 17 septembre 1839.

[4] Conflans, 10 juillet 1846.

Toutefois, on le devine, quelque fermes que fussent les principes de Mme Barat sur l'obéissance, rien n'était plus éloigné de son gouvernement qu'un sec formalisme qui, mettant un ressort à la place du cœur, tendrait à introduire, dans le régime des âmes, la dureté d'une froide administration. Le régime du Sacré-Cœur est le régime pastoral; et, autant Mme Barat était inflexible devant la résistance, autant elle était facile et condescendante pour adoucir le joug, dès qu'on l'acceptait.

Elle ne l'imposait d'ordinaire qu'avec des ménagements de la plus exquise délicatesse. C'est ainsi qu'un jour, ayant à retirer de Rome Mme de Limminghe, qu'elle aimait tendrement, elle lui écrivit : « Je connais, ma chère fille, la sincérité de votre attachement pour moi, et ce bon sentiment me fait en ce moment autant de peine que de joie; car, il faut bien que je vous le dise, le bon Maître exige de toutes deux un sacrifice qui vous sera pénible, autant qu'il l'est pour moi de vous l'imposer; mais je ne puis faire autrement : le bon Maître le veut. » Elle lui désigne alors le poste qu'elle lui destine, et qu'elle n'avait pas osé lui faire connaître de vive voix : « Je voulais épargner ma sensibilité; je craignais ma faiblesse mais non la vôtre : il y a tant d'années que vous êtes dans la voie généreuse du sacrifice, et que vous l'aimez toujours plus! »

Même prévenance délicate envers celles de ses maisons auxquelles elle était forcée d'enlever quelque excellente ouvrière de Dieu. Voici, par exemple, comment elle avertit une supérieure d'Amiens du changement projeté de son assistante : « Il nous faut pour Berry-Mead une personne mûre, solide, foncièrement religieuse, calme, — les Anglais n'en goûteraient pas d'autre trempe, — enfin qui soit toute à la Société. Eh bien, cette personne, je n'ai pu la trouver que chez vous. . . . Mais, je le sens, je vous ôte votre appui, votre espoir, votre consolation. . . . Comprenez mon ennui de vous faire du chagrin. Dites-moi, chère mère et fille, ce sacrifice ne vous coûte-t-il pas trop? Il sera, je le sens, le prix et le fruit de votre retraite. Auparavant, j'aurais eu de la peine à vous le proposer. Mais maintenant que nous avons médité que Dieu est tout et que la créature n'est rien, que tardons-nous à pratiquer la générosité[1]? »

---

[1] A Mme Audé, 4 juin 1827.

Jamais Mme Barat n'envoyait une de ses filles dans un poste difficile sans la consoler, sans la fortifier : « Notre mère m'ayant fait venir, raconte l'une d'elles, s'excusa de me confier une fondation lointaine (la fondation de Lemberg). Après qu'elle m'eut fait cette proposition, voyant que je ne répondais rien, elle leva les yeux sur moi; les miens étaient pleins de larmes : « Rassurez-vous, me dit-elle, « vous ne serez pas abandonnée à vous-même. Notre-Seigneur fera ce que je ne « pourrais pas faire. . . . Ayez donc confiance, et laissez-vous conduire par le « Cœur de Jésus. Il vous bénira, comme moi je vous bénis! » En effet, elle me donna sa bénédiction, et je me retirai pleine de foi dans ses paroles : c'était une vraie prophétie que j'emportais dans mon cœur[2]. »

La considération des desseins de la Providence, de la volonté de Dieu, du bonheur de lui tout donner, était le grand encouragement qu'elle offrait à ses filles, quand elle les déplaçait. Elle écrivait à l'une d'elles : « Si un cheveu ne tombe pas de notre tête sans la volonté de Dieu, à plus forte raison n'est-ce pas sans son ordre que s'opère votre changement. Qui donc oserait s'en plaindre? Serions-nous religieuses? Plus tard, je l'espère, vous comprendrez la douce et aimable prévoyance du Cœur de Jésus. Ah! que vous serez heureuse à l'heure de la mort d'avoir tout quitté pour Dieu[3]. »

En certaines occasions, jusqu'où n'allait pas la condescendance de la supérieure! Ayant envoyé à une religieuse l'ordre de se rendre dans telle résidence peu agréable à la nature, elle en reçut une réponse « dont l'esprit de Dieu avait dicté toutes les expressions, comme elle-même le témoigne; mais qui présentait une teinte de tristesse et de regrets ». Mme Barat, sachant à quelle âme dévouée elle avait affaire, s'en remit à elle-même de la décision : « J'avoue, lui répondit-elle, que j'avais compté sur votre dévouement et votre attachement envers la Société, pour lui venir en aide dans ce moment de gêne; mais si ce sacrifice devait trop vous coûter, et surtout vous troubler, je n'hésiterais pas à retirer votre obédience, que je ne vous envoie que sous condition. Je serai embarrassée, sans doute, pour vous trouver une remplaçante : Jésus nous aidera. Si, au contraire, vous vous décidez à partir, tout est prévu afin d'adoucir votre exil, puisque vous le regardez comme tel. Ah ! la terre entière le sera pour nous ; je sens tous les jours davantage que nous n'avons qu'une patrie : le ciel[1]. »

---

[1] A Mme de Rozeville. La Ferrandière, 1er octobre 1842.

[2] Lettre à Mme Marie de la Croix. Bordeaux, 7 août 1865.

[3] Mme H. de Clausel. Paris, 16 décembre 1846.

La docile religieuse se rendit à son poste. Y avait-il d'autre réponse possible à une telle lettre? — Une fois il arriva qu'une autre fit paraître une si vive peine de son déplacement, que sa supérieure l'envoya auprès de la mère générale, afin de lui demander de révoquer ses ordres. Elle arrive, non sans embarras, auprès de la digne mère, alors retenue dans son lit. Celle-ci, devinant sa crainte, lui dit de sa plus douce voix : « Ah ! voilà mon prodigue ! » Mais déjà le prodigue tombait à ses genoux : « Vous comprenez, ma fille, reprit M^me^ Barat, pourquoi je vous donne ce nom : c'est que le prodigue était l'enfant le plus aimé de son père. » L'entretien fut tout entier de ce ton miséricordieux. « On aurait couru à l'extrémité du monde après de telles paroles, » témoigne une de ses filles.

Et de vrai, ces accents de foi et de raison, de sagesse et de bonté, courbaient toute volonté sous la main puissante de l'humble supérieure. « Je suis toujours étonnée de voir tant de soumission et d'obéissance parmi toutes mes filles, avouait-elle elle-même, et j'éprouve sensiblement qu'une main plus haute que la mienne les conduit. » — « Elles sont entre mes mains comme une balle que je puis lancer d'un pôle à l'autre, » disait-elle en parlant de deux de ses religieuses. Et, plus tard, attribuant à cette obéissance la douce paix qui marquait la mort de toutes ses filles : « J'ai cherché, disait-elle, la cause de ces morts si douces. C'est qu'à côté de nos misères, il y a, il faut le dire, une obéissance admirable dans la Société, un dévouement, un esprit de sacrifice qui, devant Dieu, rachètent bien des fautes. Souvent j'en suis moi-même dans l'admiration. Un mot, un trait de plume. . . , et voilà une personne, cinq, dix, qui aussitôt quittent tout sans dire seulement : Mais pourquoi? Et ceci, pas une fois, pas vingt fois, mais toujours ! »

Après l'*organisation* de ses familles, M^me^ Barat pourvoyait à leur *conservation* dans l'esprit de l'Institut : c'est la seconde fonction du gouvernement. Et comme l'Institut comprend la double vie de prière et d'action, M^me^ Barat faisait de chacun de ces points le sujet de ses instructions aux mères vicaires, supérieures et principales officières de la Société.

Sainte Thérèse a écrit : « Le pasteur qui fait son devoir doit se tenir sur le sommet de la colline, pour de là découvrir et protéger son troupeau. Or ce lieu élevé pour une maîtresse des âmes, c'est l'oraison. » M^me^ Barat faisait aussi de l'union à Dieu la première condition du gouvernement. Elle écrivait un jour à une supérieure : « Soyez pour Jésus épagneul au salon, et chien de chasse en campagne ; » c'est-à-dire : à ses pieds par l'adoration, à son œuvre par le zèle. Puis elle ajoutait : « Sans doute, c'est difficile : il serait plus facile d'être tout un ou tout autre, comme chez les carmélites ou les sœurs de Charité ; mais, encore une fois, notre vocation est cela[1]. » — « Ce qui fait la bonne supérieure, écrivait-elle encore, c'est la dépendance de l'Esprit-Saint dans toutes nos opérations. Que ne devons-nous pas faire pour attirer en nous l'Esprit de Jésus-Christ, *Dulcis hospes animæ*, et l'établir en maître, en nous retirant dans un coin, comme la servante qui se tient à l'écart, mais toujours sous le regard de sa maîtresse, afin d'être prête à exécuter ses ordres[2] ! » — « Conséquemment, disait-elle, dépouillez-vous de vous-même pour vous livrer à Jésus-Christ; et je vous assure que vous gouvernerez bien. — Il faut donner la vraie nourriture, qui est Jésus. — Nous ne porterons de fruits qu'autant que nous serons unies au tronc, qui est Jésus. » Pour représenter Jésus et gouverner comme Lui, il faut vivre de Lui ; elle ajoutait encore qu'il faut souffrir comme Lui : « Une supérieure, disait-elle, est le porte-croix de sa communauté. » On citerait cent lettres qui ne sont que le commentaire de cette parole-là.

---

[1] A Mme Élisabeth Giraud. Paris, 24 août 1844.

Après la prière, l'action. L'action d'une supérieure embrasse deux objets : la conduite des personnes ou la *direction;* la conduite des affaires ou l'*administration.*

Pour la conduite des personnes, elle demandait un égal et sage tempérament de douceur et de force : « Plus je vais, écrivait-elle, plus je me convaincs que le gouvernement ferme et doux est le meilleur. Mais douceur n'est pas mollesse. La fermeté est nécessaire, afin de séparer la nature de la grâce. Encore faut-il cependant que ce soit une fermeté qui sépare sans déchirer : car vous seriez obligée de raccommoder ensuite; ce qui n'avancerait guère. » En général, elle disait : « Soyons plutôt bonne que juste. Une religieuse du Sacré-Cœur doit être menée par des sentiments nobles : le devoir, et non la crainte. Notre-Seigneur préfère que l'on excède en bonté et en indulgence. O Seigneur Jésus, où en serions-nous, si vous aviez été sévère à notre égard[3] ! » Mais, variant ses instructions selon le caractère de chacune de ses filles, elle ajoutait, au besoin, que, « sans la force, tout se détraque ; que vouloir toujours couvrir les fautes par la douceur, c'est cacher le feu sous la cendre et préparer une explosion inévitable ; enfin qu'une maison menée par une main trop lâche lui semblait déjà sur le penchant de sa ruine. »

Conséquemment à ces règles, elle prescrivait d'être calme, de peu parler, de peu bouger de place, d'agir par influence plus que par autorité, de laisser à chacune ses attributions sans les absorber et faire trop par soi-même, de former les inférieures, d'avoir des directions régulières, mais brèves, et, comme le berger, de garder le troupeau sans bruit. Elle résumait ces leçons dans cette parole charmante : « Il faut s'occuper des femmes, comme les anges s'occupent de nous, invisiblement, sans qu'elles s'en aperçoivent[1]. »

---

[1] A Mme Emma de Bouchaud, 23 janvier 1849.

[2] A Mme de Limminghe, 19 février 1833. — A Mme Emma de Bouchaud, 29 mai 1852. — *Idem* A Mme de Rozeville, *passim.*

[3] A Mme de Rozeville, 16 avril 1823 ; 26 janvier, 12 et 23 février 1832 ; mai 1827.

Pour l'administration des affaires temporelles, M^me^ Barat voulait qu'on fît planer au-dessus la considération des choses éternelles : « Il est juste, écrivait-elle, de jeter parfois un regard sur le petit trésor terrestre ; mais vite hâtons-nous de remettre nos affections où est le vrai trésor, Jésus, qui réside au ciel[2]. »

Une probité délicate, religieuse dans les affaires, une fidèle exactitude à payer à chacun ce qui lui était dû, était la première règle sur laquelle insistait la conscience si équitable de la mère Barat : « Il faut, écrivait-elle à une économe, payer vos ouvriers à mesure qu'ils travaillent. Voici que nous approchons de la mauvaise saison ; et le malheur des temps est encore doublé lorsque le pauvre ne reçoit pas immédiatement le prix du pain qu'il a gagné à la sueur de son front. Faire attendre à l'ouvrier le salaire de son travail est une épreuve à laquelle je ne me résignerai jamais, par une raison toute simple : d'abord parce qu'entreprendre au-dessus de nos moyens est contre la prudence, et, secondement, parce que c'est contre la justice. Voilà pourquoi la croix des dettes est la plus pénible de celles que Jésus peut m'envoyer[3]. »

L'esprit d'humilité et de pauvreté était celui que M^me^ Barat maintenait le plus sévèrement dans l'administration comme dans la direction de sa Société. Elle le demandait dans les petites choses, elle le voulait dans les grandes. Ainsi avait-elle soin d'exclure des constructions tout ce qui n'était que pour l'art, la recherche ou le luxe : « Je dois vous le dire, ma fille, on vous trouve trop grandiose, écrivait-elle à une fondatrice de maison. Vos salons ne sont pas assez simples ; l'on dit que vos enfants courent le risque de prendre au Sacré-Cœur, un goût d'élégance qui ne leur permettrait plus de se contenter des modestes manoirs de leurs pères. » Une supérieure ayant fait bâtir à Chambéry un portique avec colonnade en pierre, ce fut l'objet de graves reproches de la mère générale. Près de Metz, à Montigny, elle arrêta brusquement une construction commencée en beau style gothique ; et, malgré le disparate qui devait en résulter, elle la fit terminer dans un style plus simple. On citerait cent faits pareils : « J'aimerais mieux, disait-elle, que cette petite Société si visiblement bénie de Dieu n'existât plus, que de voir s'affaiblir en elle l'esprit de pauvreté. C'est la malédiction des communautés. »

Cependant, au sein de cette prudence, de cette justice, de cette économie et de cette pauvreté, rien d'étroit, rien de petit ; au contraire, une largeur d'âme et au besoin une sorte de magnificence royale ; des sommes énormes données à ses filles, dès le premier soupçon qu'elle avait de leur gêne ; des chargements volumineux d'effets et de mobilier pour les maisons nécessiteuses ; une sorte de besoin impérieux de donner, avec une manière de le faire plus aimable que le don lui-même : voilà ce que nous rencontrons à chaque pas de la vie, à chaque ligne des lettres de M^me^ Barat. « Je me persuade, écrit-elle à la supérieure d'une nouvelle maison, que par discrétion, pour ne rien demander, vous souffrez du froid et vous vous nourrissez mal. Ce serait bien, chère Alix, contre mes intentions. Je préfère vous envoyer mille francs de plus dès que je le pourrai, et que vous ne vous laissiez pas manquer du nécessaire. Quand on travaille comme vous, il faut soutenir ses forces[1]. »

---

[1] A Mme de Limminghe, 4 juin 1831 ; 12 février 1839. — A Mme de Rozeville, 2 septembre 1828.

[2] A Mme Eulalie de Bouchaud, 5 octobre 1839.

[3] A Mme de Bosredont, 24 février 1851.

« Un jour, une supérieure lui ayant confessé que l'ennui des dettes l'empêchait de dormir, la mère générale lui dit : « Ma fille, *cherchez premièrement le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné comme par surcroît.* » Puis le lendemain, avant de la laisser partir, elle ajouta en riant : « Je voudrais bien pourtant vous rendre quelques bonnes nuits, en payant ce que vous devez : que ne puis-je tout payer ! » Elle lui remit une somme de quatorze mille francs, et elle ajouta : « Si, au mois de mars prochain, vous êtes encore dans l'embarras, je ferai en sorte de vous ôter ce souci. Vous en aurez tant d'autres auxquels, à mon grand regret, je ne pourrai porter remède[2] ! » C'est ainsi qu'elle s'accusait toujours de faire trop peu. Une fois, envoyant un secours au Nouveau-Monde : « Plaignez-moi, écrivait-elle, de ne pouvoir vous donner autant que je le désire. Mais vous, Américaines, vous savez mieux que moi que la Californie n'est pas au Sacré-Cœur. »

Ainsi, en résumé, dans l'administration des affaires temporelles, élévation de sentiments, délicatesse, pauvreté, en même temps que largeur, charité et magnanimité : dans la direction des âmes, douceur et fermeté ; à la base de l'autorité, union à l'esprit de Jésus-Christ par la prière, à la croix de Jésus-Christ par l'immolation : tels sont les moyens et les principes par lesquels M^me^ Barat pourvoyait au gouvernement de son Institut.

Mais constituer, conserver, ce n'est pas toute la tâche du gouvernement. Il faut aussi parfois corriger, réformer. C'était bien ce qui coûtait le plus à M^me^ Barat, mais elle savait le faire.

Saint Augustin demande qu'on procède par trois degrés dans la *correction :* l'avertissement, la réprimande, puis la menace, s'il le faut[3]. C'était selon cette progression qu'agissait la charité de la mère générale.

---

[1] A Mme de Kérouartz, 25 janvier 1855.

[2] Lettre de Mme Cabagni, supérieure à Beauvais, en 1864.

[3] « Nec tamen negligentes sitis in corrigendis vestris, monendo, docendo, hortando, terrendo, quibuscumque modis potestis agite. » *(* S. Aug. Serm. 88, nº 19. *)*

D'abord elle avertissait. M^me^ Barat écrivait à une supérieure : « Ah ! chère mère, sans doute c'est un grand défaut de croire le mal trop facilement et sans preuve ; mais combien c'est un mal plus grand de ne vouloir rien croire et de fermer les yeux[1] ! » Pour elle, elle commençait par s'éclairer sur les faits qui lui étaient dénoncés. « Je n'écoute point les rapports, écrit-elle à une de ses filles, je vous ai même défendue autant que je l'ai pu, je n'ai cédé que devant l'évidence des faits allégués contre votre mode de gouvernement. » Elle fait plus : elle envoie à une supérieure la liste des fautes dont on l'a chargée, et lui remet à elle-même sa propre cause en main : « Je vous connais mieux que personne, et je commence par vous dire que je ne crois rien de tout cela. Cependant je désire que vous me donniez un mot d'explication sur chacun de ces points, en rétablissant les choses dans la vérité, telle que vous la voyez à la lumière du Cœur humble de Jésus. Je sais qu'il vous en coûtera, parce que vous craignez tout ce qui ressemblerait à une discussion avec votre première mère. Mais soyez tranquille, je connais votre cœur religieux, et je vous le demande comme un acte d'obéissance à votre mère qui vous aime[2]. »

Le plus souvent il arrivait que l'explication était une complète justification. Rien ne donnait plus de joie à M^me^ Barat. « Dites à votre Juliette, écrivait-elle à la supérieure de Poitiers, que son explication m'a fait du bien. Maintenant c'est une affaire oubliée, perdue dans la profondeur du Cœur de Jésus-Christ, qui peut seul comprendre et combler la profondeur de nos misères. Qu'il est donc bon de nous pardonner[3] ! » Et dans une autre circonstance : « J'avais ressenti une mauvaise impression, il est vrai, ma chère fille, mais elle s'est effacée par notre explication mutuelle. Oh ! qu'il est doux de n'avoir qu'un cœur et qu'une âme dans celui de Jésus ! On se comprend au premier mot[4]. » Souvent même, prenant à son compte tous les torts, elle était la première à demander pardon : « Un jour, dit une de ses filles, étant venue à Paris pour m'ouvrir à ma mère des peines dont j'avais eu à souffrir dans une maison que je venais de quitter, cette vénérée mère, douloureusement émue, me dit : « Ma fille, c'est moi qui suis la cause de tant de souffrances. Pauvres enfants ! j'aurais dû vous épargner ces épreuves, en tenant plus de compte des avertissements qui m'étaient donnés. Je me fiais trop à moi-même ; pardonnez-moi, mon enfant, et priez Dieu qu'il me pardonne. C'est une douleur que je porterai jusqu'à la fin de ma vie[5]. »

Une fois assurée d'un tort quelconque de ses filles, M^me^ Barat le leur présentait sans fard. Les plus aimées étaient les plus reprises. Elle en donnait ce beau motif : « Si j'avais moins le désir de votre perfection, et si vous n'étiez pas une de mes plus chères filles, j'aurais passé cette misère sous silence, comme je le fais à quelques-unes ; mais à vous, je ne puis : je tiens tant à ce que le divin Cœur puisse prendre ses complaisances dans votre fidélité ! C'est peut-être de la vanité : je crois cependant que je regarde plus les intérêts du Cœur de Jésus que les miens. Mais hélas ! nous sommes tellement misérables, que je ne puis répondre de rien[1]. »

---

[1] Conflans, 16 mai 1846.

[2] *Recueil de documents*, n° 56, p. 44.

[3] A Mme Grosier. Turin, 22 nov. 1836.

[4] Paris, 24 janvier 1854.

[5] Témoignage de Mme Amélie Autran, n° 81.

Les réprimandes de M^me Barat étaient très énergiques. A dire vrai, nous craignons de n'avoir pas fait suffisamment connaître ce côté de son caractère, en ne citant pas assez les fortes corrections qu'elle infligeait à l'orgueil ou à la négligence dans le service de Dieu. Elle menace telle aspirante de ne pas l'admettre à la profession : « Je ne veux plus de demi-religieuses dans la Société ; il faut, si l'on y reste, s'y sanctifier, s'y sauver ; autrement, il vaut mieux demeurer sans vœux, alors on est moins coupable. Réfléchissez-y, ma fille. Ah ! si, dans cette semaine sainte où nous méditons l'amour immense d'un Dieu pour nous, soit dans l'institution de la divine Eucharistie, soit dans le mystère de la Croix, nous comprenions ce que nous lui devons de reconnaissance, voudrions-nous rendre inutiles tant de grâces ? . . . Je m'arrête, c'est assez, je vais prier pour vous, ma fille, et espérer[2]. » Elle menace une supérieure de se retirer d'elle, si elle ne l'écoute plus : « Il y a longtemps, chère mère, que je me suis aperçue que mes avertissements vous gênent et vous déplaisent. Je ne vous les fais cependant que dans le seul intérêt de votre maison et le vôtre, afin de vous former à un bon gouvernement. Eh bien ! peut-être une autre réussira mieux que moi. C'est ce qui m'a décidée à vous envoyer à notre bonne mère Desmarquest, en me réservant pour d'autres. Je n'en serai pas moins occupée de votre famille, qui m'est chère, mais je me reposerai sur des soins plus assidus que ceux que je puis vous donner et je me réserverai de beaucoup prier pour vous[3]. »

Souvent M^me Barat faisait venir auprès d'elle telle de ses filles qu'elle voulait corriger. Ayant reçu des plaintes sur une religieuse indisciplinée : « Profitez d'une occasion sûre pour me l'envoyer, fit-elle savoir à sa supérieure, je l'interrogerai et je m'assurerai de la volonté de Dieu sur elle. Prier pour votre mère, afin que je ne suive pas le mouvement d'indignation que cette âme infidèle me cause. Pourquoi a-t-elle juré d'être à Jésus-Christ? Personne ne l'y contraignait. Oh ! que nous sommes ingrats ! » Les coupables, mandées par M^me Barat, s'en retournaient d'auprès d'elle terrassées par sa force, reconquises par son amour. L'une d'elles disait au sortir de sa chambre : « J'ai vu le ciel sur la terre ; j'ai vu Notre-Seigneur conversant parmi les hommes. »

---

[1] Paris, 12 juin 1852.
[2] Conflans, 10 avril 1846.
[3] Conflans, 29 juin 1846.

De quelle main charitable Mme Barat savait verser l'huile après le vin sur les blessures qu'elle-même avait dû faire! La leçon une fois donnée, venait l'encouragement, l'oubli du passé, l'union dans le cœur de Jésus-Christ : « J'ai tout dit, ma chère mère, maintenant n'y pensons plus. Tout cela est bien loin de moi, je vous assure. Les erreurs de l'esprit, à mes yeux, ne sont rien, lorsqu'on est sûr du cœur. Le vôtre m'est connu ; dès lors le mécontentement n'est qu'à la superficie et tout de suite effacé[1]. » Une de ses assistantes ayant fait, dans une lettre, une forte correction à une supérieure, Mme Barat demande la lettre « pour y ajouter quelques lignes seulement ». Ces quelques lignes se transformèrent en quatre grandes pages d'adoucissement et d'affection : « Vous savez, ma chère fille, combien cette chère mère assistante vous aime, combien elle souhaite de vous aider dans vos travaux. Je suis persuadée que vous apprécierez les motifs qui l'inspirent dans cette réprimande. Je n'en retire rien ; j'ai tenu néanmoins à y joindre ces lignes de votre première mère qui adouciront, j'espère, l'amertume que votre cœur pourrait en ressentir. . . . Allons, ma fille, prenez courage, je suis contente de votre dévouement ; et Notre-Seigneur vous aime, n'en doutez pas[2]. » On ne dira jamais assez combien était délicat et pieux le toucher des âmes chez Mme Barat.

On comprend combien ces leçons, ces conseils, ces corrections, partant chaque jour de Paris pour chacune des maisons de la Société, devaient y apporter de lumière, de force, d'unité religieuse. Seule Mme Barat s'étonnait de ces fruits, et un jour qu'on lui disait quel heureux changement une de ses lettres avait produit dans une de ses filles : « La pauvre lettre, dit-elle, ce n'est pas elle qui a fait cela, elle était si négligée ! » — « On l'aura changée en route, » lui fut-il répondu.

Il fallait sévir parfois. Les moindres déviations de l'esprit de l'Institut la trouvaient inflexible. Un jour, faisant la visite d'une de ses maisons, ses religieuses lui présentent un grand et beau tapis qu'elles avaient brodé de leurs mains, mais au prix de combien d'heures dérobées à des devoirs obligatoires, sacrés ! Mme Barat, qui le savait, parle avec véhémence de la pauvreté et des travaux obscurs chers à Notre-Seigneur ; puis, se faisant apporter le malheureux ouvrage : « Mes chères filles, dit-elle, il faut, en conséquence, ou déchirer ce tapis, ou déchirer nos Constitutions. » Alors elle-même, armée de ciseaux, commence à le mettre en pièces : « Périsse ainsi, dit-elle, tout ce qui nous ferait sortir de l'esprit de notre Société[3] ! »

L'humilité lui inspirait d'autres manières de corriger non moins efficaces, mais plus en harmonie avec le caractère de sa nature et de sa grâce. Visitant une de ses plus chères communautés, — c'était celle de Turin, — M^me^ Barat y trouva un germe de division. Après avoir d'abord éloigné de la maison la cause principale du dissentiment, la mère générale réunit ses religieuses : « Où sont, leur demanda-t-elle, où sont ces promesses si souvent réitérées de faire de cette maison un « jardin de délices » ? Comment le bon Maître pourrait-il se complaire parmi les épines de la division ? . . . » Elle fut d'une véhémence extraordinaire ; on fondait en larmes en l'entendant. « Ce n'est pas tout, dit-elle, maintenant il faut réparer, et c'est à moi la première à vous donner l'exemple. » Disant cela, elle s'agenouille devant la supérieure, puis devant chacune de ses filles, et leur baise les pieds, sans vouloir se relever. L'accord fut rétabli, et Turin redevint *un jardin de délices*[1].

---

[1] Lyon, 17 juillet 1838.

[2] *Recueil de documents*, n° 56, p. 45.

[3] Témoignage de Mme Julie de Baillet, n° 117. p. 27.

Tel fut, jusqu'à la fin, le gouvernement de M^me^ Barat.

Tel est le caractère de l'autorité entre les mains des saints. Fidèles à l'exemple de Celui qui, étant le seul grand, n'est venu néanmoins sur la terre que pour y faire apparaître la bénignité et l'humanité du Maître revêtu de la forme de l'esclave, ils ignorent la violence, la contrainte, le bruit. On n'entend pas leur voix sur la place publique, ils ne foulent pas aux pieds le roseau déjà brisé, ils n'éteignent pas l'étincelle du lin qui fume encore : ce sont les princes de la paix. *Possédant*, est-il écrit, *leurs âmes dans la patience*, ils règnent par influence bien plus que par empire, et leur action n'est puissante que parce qu'elle est tranquille. Alors se réalise la promesse évangélique : *Bienheureux sont les doux, car ils posséderont la terre.* Alors commence l'accomplissement de la prière du Seigneur : *Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Alors se voit quelque ombre de cette union des cœurs dont saint Bernard a dit : « Voilà le terme de nos vœux, voilà la consommation, la perfection, la paix, voilà la joie du Seigneur, la joie dans le Saint-Esprit, voilà quel sera le silencieux ravissement de notre âme dans le ciel[2]. »

---

[1] Notes de Mme de Sordevol, n° 62. Turin, en 1836.

[2] *Rogo, Pater, ut sint consummati in unum :* « Hic est finis, hæc consummatio, hæc est perfectio, hæc est pax, hoc est gaudium Domini, hoc est gaudium in Spiritu sancto, hoc est silentium in cœlo. » (S. Bernard, *de Amore Dei*, cap. IV.)

CHAPITRE IV.

DIRECTION EXTÉRIEURE DE MADAME BARAT. DEUX DE SES ÉLÈVES DANS LE MONDE.

L'ACTION de M^{me} Barat ne se renfermait pas dans l'enceinte de ses cloîtres. Elle ne se bornait pas même à la direction de ses pensionnats et de ses écoles d'enfants. Suivant ses élèves au delà de leur éducation, la supérieure générale restait leur mère quand même, et deux exemples éclatants vont nous faire voir, dans un saisissant contraste, un nouvel apostolat de cette charitable mère : celui qu'elle exerçait parmi ses anciennes élèves dispersées dans le monde.

Nous avons déjà nommé, au commencement de cette histoire, Caroline de Beauffort, une des premières élèves de la maison d'Amiens. Nous l'avons retrouvée ensuite, mariée, et devenue comtesse de la Grandville, établie à Lille, et secondant, dans la Flandre, les entreprises de zèle de M^{me} Barat. Depuis le jour où la jeune Caroline avait quitté le pensionnat de l'Oratoire, la mère générale ne l'avait pas perdue de vue : « La seule bonne qualité que l'on me reconnaisse, lui écrivait sa fidèle maîtresse, est la constance dans mes affections. Je crois qu'elle est d'autant plus vraie que je ne l'accorde intimement qu'à peu de personnes. » Et dans une autre lettre, donnant la raison surnaturelle qui lui rendait si chère cette ancienne enfant, elle lui écrivait : « Pourrions-nous jamais oublier une élève du Sacré-Cœur qui veut se sauver, à quelque prix que ce soit, et devenir une sainte ? »

Caroline de Beauffort, fille du marquis de Beauffort, maire de la ville de Nancy, et de Léopoldine de Mérode, était une personne douée d'une rare distinction et d'un grand charme d'esprit. Elle cultivait avec un égal succès les lettres, les arts et les langues étrangères. L'antiquité classique lui était familière, et un de ses biographes attribue à ce commerce avec les plus grands hommes de tous les pays et de tous les siècles cette trempe mâle et héroïque qui s'alliait en elle à la plus exquise sensibilité.

Aimée de tous ceux qui l'entouraient, objet tout particulier de l'affection de son père, Caroline était arrivée à l'âge de vingt ans sans connaître autre chose de la vie que ses charmes. Elle n'allait pas tarder à en connaître les douleurs. En 1817, elle épousa le comte Léon de la Grandville, dernier héritier d'une ancienne et opulente famille de la Flandre française. Dans ce mariage, combiné exclusivement en vue des convenances des deux familles, l'inclination fut sacrifiée aux calculs de la raison. Aussi, quelle que fut la bonté du comte de la Grandville, Caroline de Beauffort, très supérieure à son mari par l'intelligence et l'âme, ne rencontra pas le bonheur sous le toit de son beau-père. Au bout de quelques années, découronnée de toutes ses espérances, éloignée de son père et de sa mère, vivant tantôt à Lille, tantôt à trois lieues de là, dans le château de Beaucamps, privée des joies de la maternité, cette jeune femme de vingt-cinq ans n'eut plus d'autre ressource que de se rejeter dans le sein de sa première maîtresse. Ce fut pour la fortifier et la consoler que M^me^ Barat entretint avec elle une correspondance de plus de quarante années, qui nous semble être le chef-d'œuvre du cœur comme du style de la servante de Dieu.

M^me^ Barat la plaignit d'abord, pour avoir le droit de la conseiller. « Je n'ai pu, ma bonne comtesse, lui disait-elle dès les premières ouvertures, je n'ai pu lire votre dernière lettre sans éprouver le plus profond attendrissement. Si j'avais été seule, mes larmes auraient coulé en abondance, en me rappelant votre enfance, vos sentiments, votre position actuelle, et mon impuissance à vous soulager, quand je voudrais pour tout au monde contribuer à votre bonheur ! Ah ! ma chère Caroline, combien vous me faites souffrir ! et cependant vous êtes digne des complaisances du Seigneur par votre résignation et vos combats. Soyez donc fidèle, acceptez votre croix, portez-la avec courage, et Jésus la portera avec vous. Même il l'adoucira, j'en ai l'entière confiance[1]. »

Déçue du côté du monde, et soutenue uniquement par les affections qui lui venaient du cloître, il était naturel que parfois la jeune femme se retournât avec regret vers la vie religieuse, à laquelle elle s'était crue un moment appelée. M^me^ Barat se fit d'abord un devoir d'écarter d'elle ces rêves impossibles, et dès lors dangereux. « Croyez, lui disait-elle, que vous pouvez, dans l'état où vous êtes, aimer et servir Dieu avec plus de perfection et de pureté de cœur qu'un grand nombre de religieuses. Presque toutes celles qui se sont sanctifiées, même en religion, et dont le bon Dieu s'est servi pour édifier de grandes œuvres, avaient été mariées. Travaillez donc aussi à votre perfection avec paix et abandon au bon plaisir de Dieu, qui a voulu vous appeler à un état moins parfait, afin peut-être que vous le devinssiez davantage par une vraie et profonde humilité[2]. »

---

[1] Paris, 31 janvier 1820.

[2] Paris, 6 mars 1821.

Le Pere Varin était de moitié dans les confidences comme dans la direction de cette âme éprouvée. « Le Pere Varin est le seul a qui je montre vos lettres, afin qu'il pense a vous, et qu'il prie pour vous, » écrivait Mme Barat ; et dans un autre endroit : « Le Pere Varin aime a m'entendre parler de ma Caroline, ensuite il soupire : Je comprends tout ce qu'il pense. Il prie pour sa chere fille avec une grande affection. . . . Chaque fois que je lui parle de vous, il s'attendrit et leve les yeux au ciel. J'en fais autant, ma bonne Caroline, mais avec bien peu de profit pour vous. Ce bon et vénérable ami doit vous envoyer quelques mots d'encouragement[1]. » Il lui en envoya, en effet, qui la remplirent de courage. Si nous avions ces lettres du Pere Varin, si surtout nous possédions celles que la comtesse adressait a ces deux confidents de son âme, nous ne verrions pas seulement se dérouler le tableau des tristes réalités de la vie domestique, mais nous verrions aussi quelle onction salutaire la Religion peut verser sur les peines les plus intimes comme les plus cuisantes qu'un foyer puisse cacher.

A elles seules, les lettres de Mme Barat a Mme de la Grandville sont une belle suite d'instructions élevées et pratiques a l'usage d'une jeune femme souffrante, et, en outre, exposée dans le monde.

En effet, cette position n'était pas seulement pour elle une souffrance, c'était surtout un danger. Elle ne cherchait pas le monde, mais le monde la recherchait ; son esprit, sa beauté, son grand et généreux cœur, un besoin naturel de compassion et d'expansion, enfin dans toute sa personne « un certain je ne sais quoi qui plaisait », comme Mme Barat le témoigne elle-méme, attirait vers elle les plus ardents hommages, non sans inquiéter son cœur et troubler son repos ! Quelle situation !

Mme Barat l'avait comprise. Elle eút voulu d'abord se rendre auprès de sa fille pour la conseiller : « Ma chere Caroline, que ne puis-je passer quelques heures avec vous ! Que de choses nous aurions à nous dire ! Que de réflexions tantôt tristes et tantót consolantes, mais qui toutes finiraient par cette phrase chérie : « Que Dieu est bon[2] ! »

Ses lettres la remplacèrent ; et voici les deux remedes que sa sagesse opposa aux périls de la jeune femme. Elle lui prescrivit d'abord le détachement du monde, qu'elle eút volontiers aimé : « Ah ! ma chere Caroline, je pense quelquefois que vous étes trop sensible aux choses de ce monde. Je le conçois, vous devez y vivre. Du moins, détachez-vous-en peu à peu, de manière toutefois que ceux qui vous entourent ne s'en aperçoivent pas[3]. » Par contre, elle lui demandait instamment de s'attacher à son nouveau foyer, à quelque prix que ce fût. « Dieu seul et votre devoir, c'est-à-dire votre seule famille, » telle est la devise qu'elle lui avait donnée. Elle lui recommandait conséquemment de préférer à toute autre résidence la demeure de ses nouveaux parents. Une occasion se présenta d'aller à Nancy demeurer auprès de sa famille. Aux yeux de Mme de la Grandville, c'eût été une délivrance ; aux yeux de Mme Barat, c'eût été une désertion : « Nous préférons, lui dit-elle, vous voir endurer un long et pénible martyre. Au moins il finira avec votre vie, et il est à présumer qu'il vous sanctifiera. Dieu, qui voit jusqu'où vous portez votre sacrifice, vous soutiendra, et il ne permettra pas que votre âme se perde, puisque c'est pour son amour que vous voulez souffrir[1]. »

---

[1] Paris, 31 janvier et 10 avril 1820. — 6 mars 1821 et 26 novembre 1822.

[2] Paris, 22 mai 1821.

[3] Grenoble, 17 mars 1823.

Mais il y a dans la vie un degré de souffrance qui en brise le ressort ; Mme Barat semblait le craindre pour sa fille chérie : « Surtout, ma bonne Caroline, ne vous laissez point abattre, et soutenez votre courage. Votre santé se perdra, si votre pauvre cœur se laisse atteindre par la tristesse et par la crainte. . . . Le Seigneur veut que vous ne trouviez qu'amertume et vide dans les créatures que vous devriez légitimement chérir, entrez donc dans ses desseins. Supportez-les, aimez-les par devoir, mais votre Dieu par-dessus tout[2]. »

Le conseil venait trop tard : dès 1823, la santé de la comtesse était gravement atteinte ; on put tout redouter. Mme Barat pria et fit beaucoup prier pour son enfant. Elle ordonna une neuvaine dans sa maison de Paris à son intention ; elle la recommanda au grand thaumaturge de ce temps-là, le prince de Hohenlohe. Se trouvant à Grenoble en 1823, elle porta ses vœux pour elle au tombeau de plus en plus vénéré et invoqué de la pieuse Aloysia. En même temps elle lui écrivit fréquemment ; ses lettres, tour à tour inquiètes ou rassurées, allèrent la trouver et la consoler dans l'étable du château où on l'avait établie pour respirer un air réputé salutaire à sa poitrine haletante. A ses consolations, Mme Barat mêlait les pensées de l'éternité, vers laquelle il lui semblait que sa fille s'avançait à pas rapides : « La figure de ce monde passe, lui écrivait-elle, les illusions de la jeunesse s'évanouissent ; le grand, le beau de ce monde, tout passe. Croyez-moi, ma fille, il ne reste pour l'éternité que les sacrifices que l'on a faits à Dieu[3]. »

La comtesse de la Grandville partit pour l'Italie. La campagne et les souvenirs de la Lombardie, les richesses artistiques de Pise et de Florence, les magnificences religieuses de Rome et le doux climat de Naples vivifièrent la malade. Elle en revint avec de meilleures espérances, de salutaires émotions, et des notes à l'aide desquelles elle rédigea ensuite des pages élevées et charmantes[4].

---

[1] Paris, 27 décembre 1823. [2] Paris, 27 décembre 1823. [3] Paris, 30 septembre 1823.

[4] Mme de la Grandville publia alors deux volumes de lettres, qui ont été réimprimées sous le nom de *Souvenirs de voyage*. Elle a publié aussi un volume de *Pensées*. — *Abrégé de la doctrine de l'Église sur les sacrements*. — *Voyage aux Pyrénées*. — *Trente et un exercices pour le Chemin de la Croix*. — *Lettres à une dame protestante*.

M^me^ Barat l'avait suivie de ses vœux pendant le voyage ; elle alla la trouver au retour par ses lettres, dans sa résidence du château de Beaucamps, où « la croix l'avait suivie et lui restait toujours ». La plus terrible de ces croix était la lutte acharnée, persistante d'un cœur incessamment assiégé, mais obstinément fidèle, et décidé à tout plutôt que de trahir le devoir et de déplaire à Dieu.

M^me^ Barat le savait ; elle félicitait M^me^ de la Grandville, elle se disait fière d'elle, elle la proclamait capable d'héroïsme ; elle lui écrivait : « Ma fille, votre lettre m'a consolée. Je vous ai trouvée telle que je m'étais formé l'idée de ma Caroline, grande, généreuse, avec une piété solide et éclairée, enfin avec une foi telle qu'il en faudrait pour souffrir le martyre, si nous avions le bonheur d'y être destinées[1]. » Alors elle la faisait aspirer à ces sources de l'éternel amour dont son âme avait soif : « Il y a longtemps, ma fille, que je demande au Seigneur qu'il vous lasse de tout ce qui n'est pas Lui, et qu'il vous fasse la grâce de ne trouver de bonheur et de paix qu'en Lui et pour Lui, selon cette parole de saint Augustin : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*[2]*!* Vous comprenez ce beau passage d'un saint que vous aimez et dont vous avez le cœur.»

Enfin, au-dessus de ces champs de bataille intérieurs où elle avait à soutenir de si rudes assauts contre le monde et contre elle-même, sa mère spirituelle lui montrait Jésus spectateur du combat et rémunérateur de la victoire. « Ayez courage, ma fille, et ce Dieu de bonté aura pitié de vous. Ah ! si vos amis vous plaignent et s'attendrissent sur votre position, que ne fera pas pour vous le cœur si tendre et si compatissant de Jésus-Christ ! Aimez-le par-dessus toute créature ; craignez de lui déplaire : voilà toute la loi pour vous[3]. »

Quand une âme est ainsi ou tentée ou séduite par ce que Bossuet appelle « le charme de sentir », il y a d'ordinaire trois voix que Dieu fait entendre pour la rappeler à Lui. — C'est d'abord la voix du cœur, qui crie que Dieu seul est aimable, et que tout le reste est impuissant à nous satisfaire. — C'est ensuite la voix déchirante de la conscience, qui crie que Dieu seul est le bien, et que le reste est souvent le mal. — Enfin c'est la voix de la douleur ou de la mort, qui, à chaque coup qu'elle frappe, nous répète que Dieu seul est l'être infini, éternel, et que le reste est caduc, misérable, néant. Ces voix qui convertissent ou qui avertissent, et ces coups qui guérissent, Dieu les faisait retentir à l'âme de M^me^ de la Grandville par les lettres maternelles de la mère Barat.

Elle s'adressait donc premièrement à son cœur, elle lui montrait en Jésus la grande, l'unique beauté. Elle lui répétait en 1832 : « Vous avez encore, à votre âge, à lutter contre ces dons de la nature qui, malgré vous, détournent quelques âmes du souverain bien. Ah ! si elles pensaient seulement que ces dons que Dieu vous a faits ne sont qu'un petit grain de ses perfections, combien elles trouveraient ce grand Dieu plus excellent ! C'est alors qu'elles l'aimeraient avec autant d'ardeur que la créature[1] ! » Et dans une lettre postérieure : « Allons, maintenant que l'âge a calmé vos affections, tournez-vous tout à fait vers le souverain bien, et que les créatures ne vous soient plus un obstacle pour atteindre le noble et grand but, mais plutôt qu'elles soient comme autant de degrés pour vous y élever. C'est ainsi que le Créateur l'a voulu, en vous donnant tant de dons et de moyens d'attirer vers lui[2]. »

---

[1] Paris, 31 octobre 1824.

[2] « Vous nous avez faites pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il se repose en vous. »

[3] Paris, 3 mars 1825.

Elle parlait à sa conscience ; elle lui disait : « Étrange position que la vôtre ! vous devenez, sans le vouloir, un piège pour une foule d'âmes qui cherchent avidement le bonheur, et que l'attrait de la vertu attire. Comme elle doit être pure et austère chez vous ! » Alors elle lui montrait le péril et son remède : « Vous êtes trop expansive : vous avez un abandon, un naturel qui charment ; cachez aux yeux des hommes ces qualités si attachantes que l'être le plus vertueux s'y laisse prendre malgré lui. Il est temps, ma chère fille, que vous preniez une tenue et une manière d'être qui s'accorde mieux avec votre âme si droite, si pure, si délicate. Donnez votre cœur à Dieu, et n'aimez que pour lui ceux que vous devez aimer. . . . Soyez prudente, courageuse, ferme comme le rocher immobile au milieu d'une mer orageuse[3]. Éloignez les occasions, ne comptez pas sur l'âge, mais sur la force de Dieu. . . . C'est Dieu seul que vous voulez, repoussez tout dédommagement de la part de la créature[4]. » Enfin, à ces conseils et à une foule d'autres, elle joignait les avis des plus saints personnages ecclésiastiques, M^gr^ de Quélen, M^gr^ Lambruschini, le Père Rozaven ; prescrivant des règles sévères, avec une autorité que son affection faisait accepter par avance : « Je dois, lui disait-elle, ces conseils à votre confiance en votre meilleure amie[5]. » Il n'y avait pour elle qu'une manière d'aimer une âme : c'était de la sauver !

Enfin, la voix de la douleur, la voix du néant de la vie parlait d'un autre côté, et c'était M^me^ Barat qui se faisait l'interprète de ces rudes leçons. Le marquis de Beauffort, ce père en qui Caroline trouvait tout son soutien, elle le vit cloué irrémédiablement sur un lit de souffrances : « Que je vous plains, ma fille, écrit M^me^ Barat ; et d'un autre côté que de grâces Dieu répand sur votre pieux malade ! Il reçoit la récompense de sa vertueuse vie. Ah ! ma fille, n'enviez pas à votre père le bonheur qui le couronnera bientôt. Soumettez-vous, et restez encore sur cette terre, pour faire revivre dans votre famille les vertus de ce père chéri[6]. » A la mort de cet homme de bien, M^me^ Barat reprend : « Ma chère fille (car vous l'êtes davantage maintenant que votre père est au ciel), songez que cette séparation ne sera pas de longue durée. Quelques années encore, et vous serez réunie à l'objet de votre tendresse. Croyez que cet espace sera bientôt franchi ; vous êtes à la porte : car que sont les siècles auprès de l'éternité[1]? »

---

[1] Turin, 11 juillet 1832.
[2] Rome, 15 mars 1838.
[3] Paris, 27 février 1827. — 30 nov. 1825. — 4 juillet et 12 septembre 1826, etc.
[4] Rome, 15 mars 1838.
[5] Paris, 13 avril 1836.
[6] Paris, 20 septembre 1827.

A quelques années de là, la comtesse perd sa sœur : « J'ai appris à Turin la perte douloureuse et inattendue de votre sœur Pauline. J'ai la confiance que Dieu l'a reçue dans ses tabernacles éternels. . . . C'est vous qui la remplacerez auprès de ses enfants, qui sont maintenant les vôtres. Ah ! demandez bien à Dieu son saint Esprit pour les élever dans sa crainte et son amour ; c'est tout l'homme, le reste n'est rien[2]. »

Plus tard c'est son beau-père que la comtesse voit expirer : « Quel vide, ma Caroline, cette mort fera autour de vous ! Seule avec son fils, vous sentirez encore plus tout ce qui lui manque. Mais en héroïne chrétienne, vous le supporterez avec encore plus de douceur et de patience que par le passé. Vous lui remplacerez son père ; et désormais votre fortune se trouvant augmentée, votre jouissance sera de l'employer à faire plus de bien. Ce sera une compensation digne de votre cœur[3] ! »

En effet, Mme Barat, en rattachant son enfant aux espérances célestes, l'appliquait aussi aux œuvres de charité, dont le ciel est la récompense. On le conçoit, ce n'est pas tout de déprendre un cœur des affections terrestres, il faut lui offrir un aliment capable de combler ce vide. L'amour des pauvres, des malades, des enfants, des vieillards, voilà l'ample supplément offert par la religion à tous les cœurs brisés qui ont placé désormais leur trésor dans les cieux. « Vous aiderez tous ceux qui auront besoin de vous, écrivait Mme Barat ; vous serez la consolation de l'affligé, la providence de l'indigent, le soutien de votre famille. Chacune de ces vertus s'exercera avec calme ; une vue de foi les épurera et leur enlèvera une partie de cette tendresse trop naturelle qui vous use et qui vous martyrise[4]. »

Docile à ces conseils, Mme de la Grandville se jeta dans les bonnes œuvres avec l'intelligence et le dévouement de son ardente nature. Le Ciel lui ayant refusé des enfants, elle se fit une famille de tout ce qui souffrait, et l'on ne saurait compter les bienfaits dont elle combla l'Église et les pauvres. Avant la Révolution, il existait à Loos un antique pèlerinage connu sous le nom de Notre-Dame-de-Grâce. Mais l'église était détruite, et le pèlerinage n'attirait plus les fidèles. La comtesse se mit à l'œuvre, et bientôt après Notre-Dame-de-Grâce se relevait de ses ruines. En 1832, le choléra s'étant cruellement abattu sur le village de Beaucamps, Mme de la Grandville recueille les cholériques, les soigne de ses

[1] Paris, 27 octobre 1827. [2] Rome, 15 décembre 1832. [3] Rome, 21 janvier 1840. [4] Paris, 4 octobre 1827.

mains et en sauve le plus qu'elle peut. Elle achète une maison, la transforme en hospice ; appelle, pour le desservir, les sœurs de l'Enfant-Jésus, qui en font ensuite une école de filles. Elle y joint un pensionnat en 1848. Ses bonnes œuvres se succèdent sans interruption. Elle bâtit un établissement de jeunes gens qu'elle donne aux Frères Maristes. En 1850, elle y appelle le noviciat de cette Congrégation, qui aujourd'hui distribue l'instruction chrétienne à plus de quinze mille enfants épars sur le globe. Dans sa terre de Boisgrenier, elle transforme la chapelle du hameau en église et le hameau lui-même en commune et paroisse. A Lille, elle contribue puissamment à fonder la maison du Bon-Pasteur, puis ouvre aux repenties un nouveau refuge à Loos. Elle donne aux Jésuites de Lille son jardin entier et la moitié de son hôtel, pour y élever une église ; l'œuvre du Patronage, organisée par ces Pères, lui doit en partie son établissement. En même temps, sa charité, véritablement catholique, se tourne vers les missions. Elle achète un vaisseau pour la navigation des mers de l'Océanie et en fait présent à M^gr^ Bataillon, évêque de ces îles. Telle fut la belle réponse de cette généreuse chrétienne aux exhortations de M^me^ Barat.

LILLE. EXTERNAT.

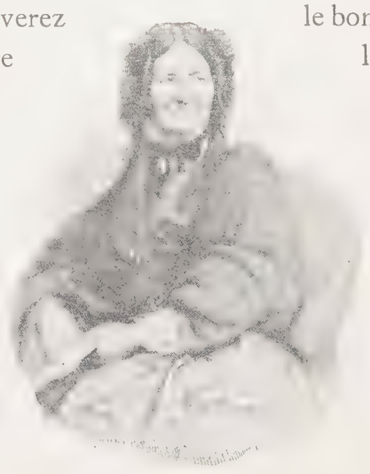
LILLE. ANCIENNE MAISON, DEMI-PENSIONNAT.

Celle-ci était heureuse, dans ses voyages à Lille, de visiter avec M^me^ de la Grandville, les établissements dont plusieurs étaient dus à son inspiration : « Lorsque j'irai chez vous, vous me procurerez la satisfaction de visiter vos œuvres, d'en voir déjà les fruits ; et avec vous, ma fille, j'en bénirai le Seigneur[1]. » Elle lui faisait envisager la charité de haut, comme un apostolat et une immolation : « Quelle vie que la vôtre ! lui écrivait-elle, comme elle est agitée ! toujours en voyage, traînant partout vos croix, et la divine Providence vous chargeant encore de celles des autres ! Il est vrai qu'elle vous a donné une âme forte et sensible. Ce sont ces qualités qui, vous élevant au-dessus de tant de caractères faibles, vous imposent l'obligation de leur servir de guide et de soutien. Quel noble et divin emploi quand on se sert de cet ascendant pour sauver les âmes en les préservant des pièges qui sont tendus sur leurs pas[1] ! » La charitable comtesse se plaignait bien quelquefois de l'incroyable ingratitude qui payait ses bienfaits ; mais Mme Barat portait ses regards plus haut : « Ma fille, oubliez le temps et ne regardez que l'éternité. A l'exemple des anges, nous devons faire du bien à tous, mais sans en attendre de reconnaissance[2]. »

---

[1] Turin, 11 juillet, 1832.

Mme de la Grandville était sauvée. Vers 1840, un grand apaisement s'était fait dans cette âme, comme son guide le constate par les lignes suivantes : « Votre âme continue-t-elle à jouir de la paix ? Êtes-vous fidèle aux sacrifices que Dieu demande de vous ? Vous ne trouverez le bonheur que dans l'amour de l'Être infini. Répandre les bienfaits sur tous, soulager les infortunes, voilà vos occupations ordinaires ; mais votre cœur ne doit être qu'à Jésus-Christ. . . . Consacrez-lui donc le reste de vos années : vous le lui devez bien pour les grâces que sa bonté a faites à sa fille de prédilection. . . . Voici qu'approche le moment de la séparation. Bientôt le torrent qui nous entraîne aura achevé son cours, et nous aura reposées dans l'océan de l'Éternité[3]. »



MADAME DE LA GRANDVILLE.

Pendant vingt-cinq ans encore, Mme de la Grandville vécut dans la solitude de son château de Beaucamps, comme dans un sanctuaire : « Séparez-vous de tout l'inutile, lui disait Mme Barat, de tout ce qui ne tend pas à Dieu et à sa gloire. Personne ne sera étonné que vous cherchiez plus de solitude ; et si vous ne pouvez vous dérober à vos parents, ayez du moins chaque jour des heures destinées à la prière, au repos et aux lectures pieuses que nul ne puisse interrompre[4]. » Elle acheva de se sanctifier en la présence de Dieu. Un prêtre disait d'elle : « Dans le cloître, elle eût été une autre sainte Thérèse. C'était une âme de feu. » Elle se proclamait redevable de son salut à sa *mère*, ainsi qu'elle continuait de nommer Mme Barat ; celle-ci de son côté l'appelait « son *unique fille*, sur laquelle reposaient les seules affections qu'elle eût conservées hors de sa famille religieuse[5]. » Quelle joie n'avait-elle pas à s'édifier avec elle, tant que la comtesse passa ses hivers à Paris ! La dernière lettre qu'elle lui adressa est de juin 1860. « Pendant de longues années, lui écrivait-elle, les épanchements du cœur de ma chère Caroline ont été une de mes jouissances dans cette vie. Mais il est un temps où tout ce qui tient au sensible doit être sacrifié : l'attachement n'en devient que plus pur et plus fort. . . . Maintenant, chère comtesse, achevez votre mission, aidez-moi de vos prières. Continuons de faire le petit bien qui nous est demandé, et que notre confiance grandisse dans les contradictions. Des âmes sauvées ! quel sujet de sécurité à la mort ! Elle sera pour vous, chère comtesse, le prix de votre zèle, la couronne de vos combats ; et, comme la femme forte, vous rirez quand viendra pour vous ce dernier moment[1]. »

---

[1] Paris, 10 février 1829.

[2] Paris, 9 mars 1829.

[3] Rome, 21 janvier 1840.

[4] Paris, 12 avril 1836 et 17 janvier 1849.

[5] Paris, 15 novembre 1847.

M^me^ de la Grandville ne survécut que quatre mois à la mère Barat. Elle mourut doucement, saintement, consolée à sa dernière heure par la bénédiction de Pie IX, dont elle avait largement soulagé la détresse, heureuse d'aller rejoindre sa sainte amie dans le ciel[2].

Mais ici, dans ce premier exemple de direction spirituelle, la mère et la fille étaient dignes l'une de l'autre. Considérons maintenant la servante de Dieu en présence d'une autre âme qui forme avec la première un effrayant contraste. C'est dans la conduite de cette âme, si absolument différente de l'autre, c'est dans la culture persévérante, infatigable d'un sol ingrat, desséché par l'orgueil, ravagé par les passions, et où l'ivraie repousse sous la main qui l'arrache, que nous apparaîtra l'héroïsme de la patience de la mère Barat.

Dans le courant de l'année 1842, une jeune fille, qui paraissait avoir de seize à dix-huit ans, fut rencontrée sur une route, aux environs de Valence, par deux femmes qui, n'entendant pas son langage, crurent cependant comprendre qu'elle venait de Marseille, et prièrent un batelier de la ramener dans cette ville. Mais là non plus personne ne la connaissait ni ne comprenait ce qu'elle disait. Son extérieur, ses habitudes, ses traits presque masculins, les lignes de sa face aux pommettes saillantes, semblaient indiquer l'enfant d'une de ces races nomades qui nous viennent de la Russie orientale ou des montagnes de la Bohême. La police fit des recherches qui n'aboutirent à rien ; l'opinion s'en émut ; les journaux s'emparèrent du fait pour l'embellir ; une comtesse russe, croyant trouver dans cette jeune fille une compatriote, fit exprès le voyage de Paris à Marseille pour s'en assurer. Mais elle non plus ne comprit rien au langage de l'inconnue ; et elle allait repartir, quand celle-ci s'attacha à ses vêtements avec une insistance si suppliante que la comtesse consentit à l'emmener à Paris. Là, elle la présenta aux dames du Sacré-Cœur, offrit de payer sa pension, et la fit recevoir dans l'établissement.

---

[1] Paris, 22 juin 1860.

[2] Voir *Notice sur Mme de la Grandville*, in-8° de 40 pages. Lefort, 1867.

L'étrangère apprit le français ; on l'instruisit des premières vérités de la religion : elle ne savait pas même qu'il existât un Dieu. On lui conféra le baptême, la confirmation ; on l'admit à faire sa première communion le 17 de mai 1844. Pendant ce temps, sa protectrice faisait de toutes parts des recherches pour découvrir la famille de l'infortunée. Elle n'y parvint pas ; alors soupçonnant sans doute que les indications fournies par sa protégée n'étaient pas fort sincères, elle finit par déclarer qu'elle lui retirait son assistance, et elle ne la revit plus.

C'est principalement à partir de cette époque que M^me^ Barat s'attacha à cette abandonnée, de toute l'énergie d'un dévouement que rien d'humain n'encourageait; car d'effroyables abîmes de perversion s'étaient bientôt révélés dans cette nature sauvage. La mémoire était riche, l'imagination impétueuse, mais la raison était courte, le caractère faux, le cœur égoïste et bas. Grâce à la vigilance, aux prières, aux remontrances de M^me^ Barat, ses mœurs restèrent pures ; mais quels instincts grossiers couvaient dans cette païenne : car maintenant elle se disait née d'un père Kalmouck et d'une mère Persane ! Il fallait l'apprivoiser, la convertir, la sauver, l'arracher du moins à la perdition, à la damnation. La sainte mère l'adopta : on ne l'appelait au Sacré-Cœur « que la *Julia* de la mère Barat »; et plus de deux cents lettres que nous avons sous les yeux, adressées à cet être resté énigmatique, sont un monument de la plus héroïque persévérance que jamais mère ait consacrée au salut de son enfant.

On le comprendra, du reste, si l'on veut observer que le plus grand ennemi de M^me^ Barat, le vice le plus opposé à son genre de sainteté, c'était l'orgueil. Or Dieu avait permis qu'elle le trouvât ici effrayant, monstrueux : c'était le Goliath. « Julia, nous écrit-on, ne ressemblait à rien de connu dans nos climats, et ses défauts, qui tenaient à un orgueil gigantesque, ne pouvaient être contenus que par la puissance qu'exerce la sainteté la plus éminente sur les natures les plus rebelles. On lui donna successivement plusieurs maîtresses qui, après s'être sacrifiées à son éducation, se meurtrirent et échouèrent dans le travail de la réformation de cette âme indomptable, fantasque, tour à tour grossière et subtile, qui, dès qu'on croyait la saisir, s'échappait dans un labyrinthe de détours impénétrables. L'intérêt personnel était son grand mobile, le mensonge sa ressource. Jamais elle ne raconta l'histoire de son passé deux fois de la même sorte, et la déposition juridique qu'elle dut faire à l'époque de son mariage fut reconnue fausse comme le reste. Sa foi n'avait qu'un dogme : l'enfer, et sa conscience qu'un mobile : la crainte de l'éternité : « A quoi bon, disait-elle à une de ses maîtresses, vous donner tant de mal pour faire avancer ces demoiselles dans la perfection? Sauvez-moi si vous le pouvez ; empêchez-moi de me damner; cela presse bien plus ! » Dans ses accès de fureur ou de méchanceté, elle ne respectait rien ; toute arme lui était bonne, y compris la calomnie contre le Sacré-Cœur, et, il faut le dire, même contre Mme Barat !

Cependant, seule, cette sainte mère avait le don de l'apaiser : on croyait voir Jésus faisant rentrer dans le calme les pauvres démoniaques dont parle l'Évangile. « Que de fois, nous rapporte une de ses maîtresses, que de fois j'ai vu Julia, dans ses moments de rage, *s'éteindre*, pour ainsi dire, aux pieds de notre mère, vers laquelle elle courait instinctivement, comme l'enfant qui sent brûler ses vêtements court vers sa mère ! Que de fois, quand notre mère descendait au jardin après son courrier, on voyait sortir de quelque coin Julia qui, sans la saluer jamais, l'abordait en lui montrant les oiseaux qu'elle avait pris en grimpant sur les arbres, ou les fleurs qu'elle avait dévastées[1] ! » Mme Barat l'accueillait, l'entretenait, la recevait dans sa chambre, lui donnait de petits repas, la comblait de présents pour acheter le droit de la reprendre et de la corriger.

Dans ses voyages lointains, en pays étrangers, même durant ses retraites, elle lui écrivait, s'informait d'elle, de ses études, de ses besoins, surtout de l'état de son âme. Elle la recommandait aux bontés des maîtresses : c'était son fils Absalon ! On ne s'expliquait pas cette prédilection étrange ; on la taxait de faiblesse : faiblesse divine que nous regardons au contraire comme une force supérieure chez Mme Barat.

En 1845, Julia fut placée au Sacré-Cœur de Beauvais. Alors s'ouvre avec elle une correspondance unique peut-être dans l'histoire de l'éducation. Mme Barat ne flatte pas cette enfant de son zèle. Elle vise l'ennemi au front : « Vous savez que je vous ai constamment avertie que si vous ne deveniez pas humble, vous auriez toujours une mauvaise tête. Or une mauvaise tête rend méchant, injuste, ingrat. Oh ! quel malheur lorsqu'on est orgueilleux ! Le bon Dieu vous en préserve, ma chère Julia[2] ! » Malgré son indulgence, elle ne lui passe rien. A chaque chute ou rechute, elle lui en dénonce la cause, le péril, l'horreur. Il faut qu'elle se reconnaisse, qu'elle s'humilie, qu'elle se relève, en réparant ses outrages envers ses dignes maîtresses : « Vous y réfléchirez, ma chère Julia ; et j'espère de votre bon cœur une réparation sincère envers toutes celles que vous avez offensées. C'est à ce prix que je vous conserverai mon amitié. » Et une autre fois : « Votre lettre m'a affligée. Je vous ai reconnue dans toute l'extension de votre caractère orgueilleux, entêté, presque vindicatif, enfin tout l'opposé de celui de Jésus-Christ, qui pourtant vous a fait tant de grâces. Oh ! que vous êtes ingrate envers Lui, envers nous ! vous ne serez que malheureuse si vous ne changez pas. . . .

---

[1] Témoignage de Mme P. Perdrau.

[2] Paris, 26 avril 1846.

Réfléchissez-y, et devenez désormais douce comme un agneau, d'un vilain petit loup que vous êtes dans ce moment[1]. »

Il fallait premièrement faire naître le sens moral; éveiller, s'il était possible, cette conscience endormie ; et voilà pourquoi, dans chacune de ses lettres, M^me^ Barat fait retentir, comme des coups de tonnerre, les mots de perdition et d'éternité. « Je vous accorde volontiers le pardon que vous me demandez. Seulement je vous ferai observer que mon cœur a été profondément blessé de votre conduite. Je vous avoue que je ne serai plus en état de la supporter ni moralement ni physiquement, car j'en ai été préoccupée jusqu'à m'ôter le sommeil. J'ai peine à comprendre comment ayant deux voies ouvertes devant vous, l'une qui vous assure le bonheur dans ce monde et surtout dans l'autre, vous voulez choisir celle qui vous rendra malheureuse au delà de ce que vous pouvez concevoir, et qui compromettra votre éternité[2]. »

Mais il faudrait aussi, dans ce cœur gonflé d'un orgueil satanique, faire pénétrer quelque amour. Voilà pourquoi elle l'aime, l'entoure de prévenances, la comble de présents; elle veut que ses maîtresses de Paris et de Beauvais l'aiment aussi, l'aiment comme elle, l'aiment quand même; et un des reproches qu'elle fait à une de ces dernières est que « l'on est vraiment trop sévère pour Julia, qu'on lui demande autant de perfection que si elle était une religieuse consommée, et que cette chère fille en a souffert[3] ».

Mais ce qu'elle voudrait surtout susciter dans cette âme rachetée, baptisée, c'est l'amour de Dieu, car ce feu dévorant consumerait tout le mal. Elle fait donc appel à sa reconnaissance : « C'est aujourd'hui, chère Julia, le dimanche du Bon-Pasteur, et l'anniversaire du jour de votre première communion. L'avez-vous renouvelée en action de grâces d'une infinité de bienfaits que vous avez reçus de ce divin Pasteur ? Ah ! vous étiez une de ces brebis errantes hors de la bergerie. Ce bon Maître vous a appelée par votre nom, il vous a placée dans le lieu le plus clos et le plus cher de son parc. Maintenant, ma fille, êtes-vous un agneau docile, obéissant, soumis[4] ? » Elle lui dit ailleurs : « Aimez donc Notre-Seigneur : vous le lui devez bien. Comme il vous a aimée le premier ! comme il a veillé sur vous ! » Elle lui demande de prier. Elle se recommande elle-même, — elle la sainte mère Barat, — aux prières de Julia ! Elle lui promet en retour de prier pour son âme. Elle le fera surtout pendant le mois de Marie, refuge des pécheurs, dont le nom revient souvent dans cette œuvre de conquête : « Vous aimez Marie, ah ! ma chère enfant, imitez donc ses vertus. Elle, la plus parfaite de toutes les créatures, en était la plus humble ; et avec tant de défauts, vous ne voulez rien supporter[5] ! »

---

[1] Poitiers, 15 janvier 1849.

[2] Paris, 20 avril 1848.

[3] Conflans, 26 avril 1846.

[4] Conflans, 30 avril 1846.

[5] *Ibid.*, 26 avril 1846.

En 1852, Julia fut envoyée en Amérique, dans l'espoir qu'elle pourrait s'y faire une position. Grâce à une longue patience de Mme Perdrau, sa maîtresse de peinture, elle avait acquis un vrai talent de copiste qui pouvait lui créer un honnête avenir. Mais à peine arrivée à Manhattanville, elle étonna ses bienfaitrices par ses impertinences, ses ingratitudes et sa duplicité, en même temps que ses lettres à la mère générale demandaient déjà à revenir en France. Cependant Mme Barat l'encourageait, la plaignait, lui conseillait de peindre, lui promettant le placement de ses tableaux dans les maisons de la Société, dans les deux Amériques. Elle lui disait en outre : « Croyez, chère Julia, que je pense souvent à vous dans mes promenades au jardin, à Conflans, mais surtout devant notre bon Seigneur, à ma petite tribune où vous aimiez tant à venir voir votre mère, à causer avec elle, à lui confier vos torts et vos ennuis. Je le prie, ce bon Maître, de vous tenir lieu de moi[1]. . . . » Aux dames du Sacré-Cœur de Manhattanville, Mme Barat écrivait de ne pas se rebuter des défauts de sa protégée, de lui trouver une position, un honnête parti : « Cette âme m'occupe, disait-elle, j'espérais que la pauvre enfant se placerait convenablement dans cette vaste Amérique, où tant de malheureux trouvent un sort quelconque ; et notre pauvre Julia fait une triste exception[2]. » A Julia la sainte mère enseignait le recours à Dieu, la résignation et surtout l'humilité ; car cette pauvre âme était plus révoltée que jamais : « J'ai eu du chagrin en lisant, dans votre lettre, quelques lignes qui certainement n'étaient pas dictées par un esprit doux et humble. Hélas ! ma pauvre Julia, vous oubliez trop que vous avez péché et qu'il faut expier dans ce monde ou dans l'autre. Pourvu que vous vous sauviez, c'est tout !... Priez beaucoup, surtout lorsque vous souffrez ; approchez souvent de la sainte Table. Oh ! que vous devriez estimer, aimer et rechercher la communion ! Vous en avez tant besoin ! . . . Adieu, mon enfant, je vous quitte à regret, mais le cœur jamais[3]. »

Julia revint en France. Elle fut mise d'abord à Conflans et confiée à la douce mère Gœtz, qui mieux que personne eût été capable de dompter cette nature farouche ; mais elle ne fut payée de ses soins que par la défiance et la calomnie : « C'est donc lorsqu'on vous donne plus de marques d'attachement que vous nous traitez ainsi, écrit Mme Barat. . . . Ma pauvre Julia, votre orgueil vous perdra. . . . Hélas ! mon enfant, vous ne comprenez pas tout ce qu'on fait pour vous. Jamais nous ne l'avons fait pour nos parents, même mes nièces dans leur jeunesse. » L'infortunée a fini par lasser tout le monde, sauf Mme Barat. Celle-ci la relève encore, la comble de présents, lui envoie en cachette, aujourd'hui une robe, demain un beau chapeau, bientôt une montre en or. Il faut lui ouvrir le cœur pour le tourner vers Dieu. « Je vous pardonne de toute mon âme, car je vous aime plus pour vous que pour moi ! » Puis reviennent sans cesse les deux noms vainqueurs de Jésus et de Marie : « Votre petit bouquet de violettes orne ma sainte Vierge. Puisse Marie obtenir à ma fille Julia la vertu d'humilité dont cette fleur est l'emblème. Vous serez heureuse alors, je le serai avec vous, Jésus nous exaucera. J'espère qu'enfin vous l'aimerez ; il vous a fait tant de bien[1] ! »

---

[1] Paris, 29 juin 1842.
[2] A Mme Hardey. Paris, 23 octobre 1853.
[3] Paris, 22 octobre 1853.

Qu'allait devenir cette jeune fille ? « Je suis vieille ; après moi, qui aura soin de vous ? » lui écrivait M^me^ Barat. Elle lui trouva, moyennant une pension de huit cents francs qu'elle lui servait par trimestre, une honnête position qui lui eût permis de vivre de son travail de peinture, de dessin et de broderie. Mais la pauvre nomade n'aimait pas le travail, et d'ailleurs elle ne pouvait se fixer nulle part.

Nous renonçons à la suivre dans ses divers séjours, à Paris, à Versailles, à Tours, à Besançon, d'où elle revenait chercher invariablement, dans le sein de sa patiente mère, le baume à ses blessures et le pardon de ses fautes. Mais ce qui, dans cette période, domine tout le reste, c'est la sollicitude inquiète de M^me^ Barat pour l'âme de sa fille abandonnée à elle-même et si effroyablement exposée dans le monde ! Elle lui adresse son plan de conduite : la prière, le travail, la confession, la communion tous les huit ou dix jours ; la méditation le matin, une lecture pieuse le soir ; surtout la vie retirée, le choix de ses amies, la fuite des hommes. Malgré ces avis renouvelés, à quels périls ne s'expose pas cette tête mal faite ! M^me^ Barat en frémit : « Vous n'avez qu'un bien sur la terre, c'est l'honneur. Vous perdrez ce bien précieux si vous restez où vous êtes.... » L'amour de la toilette envahit Julia ; cette montre qu'elle avait reçue en présent de sa sainte mère, « elle s'en défait pour payer une parure de bal. » Bientôt Dieu est oublié : plus d'exercices de piété, plus de sacrements. « Quelle vie, quand il faudra en rendre compte au souverain Juge ! » s'écrie M^me^ Barat. Elle menace de lui retirer sa pension, elle ne sera plus sa mère ; et déjà, en écrivant, elle s'abstient d'en prendre le titre. Julia s'irrite alors ; elle répond en adressant à sa bienfaitrice des lettres telles « que jamais, dans le cours de sa longue vie, M^me^ Barat n'en a reçu de semblables. » Enfin tout semble rompu.

Mais, avec le besoin, l'enfant prodigue commence à sentir le remords. A ce premier symptôme, M^me^ Barat rappelle Julia à Conflans, pour lui pardonner et la ressusciter dans une salutaire retraite : « Ma chère Julia, il faut vous sauver enfin. Si vous continuez à mener cette vie sans gêne et presque oiseuse, vous compromettez votre éternité. . . . Il est temps de réparer. . . . Vous avez fait des efforts ; il faut les soutenir, y persévérer, et marcher maintenant de vertus en vertus. On n'est pas chrétienne autrement. C'est à ce prix que nous gagnerons le ciel. La vie est courte, mais l'éternité est si longue ! Consolez-vous donc par l'espoir de nous revoir si vous êtes fidèle[1]. »

---

[1] Paris, 20 février 1856.

Ce fut en l'année suivante, 1860, que Julia fut mariée. A cette époque, M^{me} Barat était, comme elle le disait, « consolée et satisfaite de ses dispositions sous tous les rapports. » La vénérable mère ne négocia pas cette alliance, comme quelques-uns l'ont dit, la responsabilité ne lui en incombe pas ; mais ayant reçu la visite du prétendant à Paris, elle conçut pour lui une juste estime : « Je suis donc de plus en plus convaincue que la divine Providence a présidé à ce choix, chère Julia, écrivit-elle ; il présente toutes les garanties du bonheur que je désirais pour vous depuis longtemps. En effet j'approche de ma fin, et supposé que le père du mensonge ait dit vrai, cinq ans ne sont rien[2] ; et j'aurais emporté dans la tombe quelque inquiétude sur votre avenir, si de mon vivant vous n'eussiez été fixée. Maintenant je suis tranquille, vous aurez un guide, un appui ; et ses pieux principes, joints à la pratique de ses devoirs en tout genre, me donnent pleine sécurité. Vous serez donc heureuse, autant que cela se peut en ce monde, et vous vous sauverez[3]. » Cette espérance ne fait que croître dans les lettres suivantes. L'action de grâces se mêlait déjà à d'admirables conseils qu'il faudrait pouvoir redire. Le jour du mariage, elle communiait et envoyait sa bénédiction à ceux qu'elle appelait déjà « ses deux enfants ».

M^{me} Barat se croyait au terme de son œuvre ; hélas elle n'eut jamais une tâche plus lourde !

Pendant les cinq années qu'elle vécut encore, une de ses plus rudes croix fut de voir le lamentable disparate du ménage qu'elle venait d'établir. D'un côté, l'honnêteté, la religion, l'indulgence, l'infatigable bonté, le courage persévérant d'un homme trop généreux, luttant contre le sort pour conquérir et assurer le bonheur de son épouse. De l'autre, l'incurie, l'orgueil, l'emportement, la légèrté ; faut-il le dire ? l'ivrognerie d'une femme indigne de ce nom, apportant bientôt la gêne, les larmes, les violences, presque le déshonneur à un foyer rendu malheureux par ses fautes. . . . La douleur de M^{me} Barat éclate partout ; on lit dans une de ses lettres : « Que vous m'avez fait cruellement souffrir ! mon cœur est percé d'une blessure qui saigne encore, et qui le brise chaque fois que ma pensée se dirige vers vous, ce qui est fréquent ; j'avais une si grande habitude de m'occuper de vous[4] ! »

[1] Paris, 3 octobre, 22 novembre, 25 décembre 1859.

[2] Cette ligne fait allusion à une prédiction faite par une bohémienne au sujet de Mme Barat tout enfant, à Joigny : « Voyez-vous cette petite, elle jouera un jour un grand rôle dans le monde, et elle vivra jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. » Mme Barat devenue vieille, rappelait quelquefois cette singulière annonce, qui se vérifia si exactement.

[3] Paris, 7 juin 1860.

[4] Paris, 17 septembre 1861.

Elle ne s'en tient pas là. Dans une correspondance plus suivie que jamais, elle s'acharne à cette âme, la démasque, la menace, l'éclaire, la dirige, la conjure, la retient pour l'empêcher de tomber dans ce précipice béant, dont elle lui montre le fond, au flambeau de la foi : « Je désire ardemment que vous soyez heureuse : mais vos passions vous perdent, ma pauvre Julia ! mais d'où sortez-vous donc ? Quoi donc ! les années passées au Sacré-Cœur, où vous avez reçu tant de soins et tant de grâces, n'auront produit que ces tristes et honteux résultats ! Ah ! quel déshonneur et pour vous et pour nous ! Qu'allez vous devenir ? Vous mourrez, Julia, et votre éternité que sera-t-elle ? comme votre vie[1]. »

Alors M^me^ Barat feint de se retirer, mais, comme elle l'explique elle-même, « en imitant le bon Dieu, qui, contraint de s'éloigner d'une âme qui le chasse, continue à la plaindre, à lui faire du bien, et à espérer son retour. » L'ingrate, en effet, s'étonne de tant de bontés, s'effraye de ces menaces, recule devant cet abîme. C'est alors que M^me^ Barat lui tend de nouveau la main, la reçoit dans ses bras, l'appelle encore sa fille, lui ouvre le Sacré-Cœur, pour la réconcilier, et la remet dans la voie où elle continue de la soutenir. Telle est l'histoire plusieurs fois répétée de ces cinq ans : M^me^ Barat eût pardonné septante fois sept fois.

Peu de jours avant sa mort, le 28 avril 1865, elle lui fit cette adieu : « Je désire encore vous revoir en ce monde, mais ce sera sans doute pour la dernière fois, car j'approche du terme ; la vie semble m'échapper sensiblement. . . . Vous êtes jeune, au contraire ; mais n'oubliez pas que la carrière la plus longue n'est qu'un instant, en regard de l'éternité. Oh ! quelle folie ce serait de la sacrifier à de fausses jouissances ! . . . . . Vous m'avez assurée que vous étiez corrigée, mais veillez de près sur vous pour ne plus retomber. Oh ! non, un regard au ciel, que vous risquez de perdre, un souvenir de votre mère vous arrêteront, ma chère fille, sur le bord de l'abîme. . . . . Adieu, chère Julia, vous me serez toujours plus chère, si vous êtes fidèle ! »

Julia survécut seulement sept années à la mère Barat : elle mourut en septembre 1872. Sa sainte protectrice avait laissé près d'elle un véritable apôtre dans le mari chrétien que le Ciel lui avait donné ; et lui-même témoignait que, dans les entretiens qu'il eut avec cette mère, il reçut une sorte de participation de son zèle et de son dévouement pour le salut de cette âme. Grâce à lui, la fin de Julia fut consolante. Dès qu'elle se vit en danger, elle fit une confession générale de toute sa vie, reçut les sacrements et mourut dans le sein de la miséricorde. C'était la brebis poursuivie par le bon Pasteur, rapportée sur ses épaules, rendue enfin au bercail ; et ce jour-là, dans le ciel, il dut y avoir pour M^me^ Barat plus de joie sur le retour de cette pauvre égarée, que sur le salut de tant de brebis fidèles de sa grande bergerie, qui n'avaient pas besoin de pénitence.

---

[1] Paris, 3 et 12 avril 1862.

Notre tâche est près de s'achever ; nous entrons dans la période de la Consommation. — Consommation de la souffrance de Mme Barat par de nouvelles persécutions suscitées en Italie à sa Société ; consommation de son œuvre par le huitième Conseil général de l'Ordre ; consommation de sa sainteté par un amour croissant de Dieu et du prochain ; enfin, consommation de sa vie par une sainte mort : tel est le sujet du dernier livre de cette histoire.

JARDIN DE LA MAISON MÈRE. GROUPE DE SAINTE MADELEINE.

LIVRE XII

LA CONSOMMATION

LIVRE XII.

CHAPITRE PREMIER.

CONSOMMATION DE LA SOUFFRANCE DE MADAME BARAT.
LES ÉVÉNEMENTS D'ITALIE ET LA GUERRE D'AMÉRIQUE.
CONSOMMATION DE L'ŒUVRE DE LA FONDATRICE.
LE HUITIÈME CONSEIL GÉNÉRAL.

De 1859 à 1864.

IL y aura, dans l'histoire de notre siècle, une date à jamais néfaste. C'est celle du jour malheureux où, sous de beaux prétextes, la France, passant les Alpes, s'en alla déchaîner la révolution, ébranler les assises séculaires de la chrétienté, encourager, armer les puissances mauvaises, et par suite, attirer sur l'Église, la société et elle-même, un déluge de maux. La clef de voûte de l'autorité une fois ébranlée à Rome, on allait voir se désagréger partout l'édifice de l'ordre, et s'y produire des brèches par où l'ennemi devait se ruer avec fureur, portant le fer et le feu ! Nous avons vu ces maux ; nous en souffrirons longtemps ; tous les saints en ont gémi. Ce fut une des souffrances de M^me^ Barat, souffrance suprême mais féconde, qui consomme sa sainteté, pareille à ces orages qui, à l'automne, achèvent de mûrir les fruits.

Le Seigneur, il est vrai, épargna à sa servante de voir les extrémités où nous en sommes venus. Mais, dès le principe de cette guerre, elle ne s'était point méprise sur ses résultats ; nos victoires ensuite ne l'éblouirent pas ; et voici ce qu'elle disait, le jour de sainte Madeleine 1859 : « Mes filles, tenez-vous fermes contre les efforts de l'ennemi de tout bien. En ce moment, voyez comme il s'arme de toutes ses ruses contre l'Église ! Ce serait à faire trembler, sans ces paroles de Jésus-Christ : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église,* *et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Quant à nous, filles de l'Église, nous tiendrons à honneur de partager son sort ; or le sort de l'Église est celui de Jésus-Christ pendant sa vie entière. Notre Société ne doit donc point en attendre de meilleur ; et si le vaisseau de Pierre est ballotté par la tempête, nous qui sommes la petite barque attachée à ce vaisseau, ne devrons-nous pas nécessairement en ressentir les secousses ? »

Lorsque M^me^ Barat prononçait ces paroles, il y avait dix jours qu'on venait de signer la paix de Villafranca. L'acte qui donnait au roi de Sardaigne l'Italie depuis le Tessin jusqu'au Mincio fut, à Milan, le signal de la persécution ; et le Sacré-Cœur eut l'honneur des premières attaques.

Le prétexte dont on s'arma pour le rendre odieux fut encore une fois son attachement à l'Autriche et sa reconnaissance envers les anciens maîtres de la Lombardie. Cependant, depuis longtemps, la prudente mère générale s'efforçait d'écarter l'ombre même d'un fondement à cette imputation, comme on le voit par ces lignes à la supérieure. « De grâce, n'appelez pas les Allemandes à Milan.... Vous ne vous ferez jamais l'idée de l'opposition qui règne entre ces deux nations : ce n'est qu'à la longue qu'on peut les réunir[1]. »

La supérieure de la communauté de cette ville était M^{me} de Limminghe. Aux premières tracasseries qu'elle eut à supporter, M^{me} Barat lui écrivit de leur opposer la prière et la confiance en Dieu. « Mon pauvre cœur est habituellement serré par les sollicitudes que votre situation soulève à tous les instants. Ah ! que je partage vivement vos douleurs, et avec quelle ferveur nous prions toutes pour vous ! Pourtant j'espère qu'on vous laissera dans votre maison[2]. » La situation devenant de plus en plus grave, le sentiment de l'abandon à la volonté de Dieu croissait en proportion chez la mère générale : « Vivons au jour le jour dans l'acceptation du bon plaisir de Dieu, et une confiance sans bornes en ses miséricordes. Ah ! qu'il y a à souffrir dans ce monde ! et que de motifs de désirer le ciel !... Pourtant, ma fille, faites votre possible pour n'y parvenir que le plus tard possible. Soyons comme les braves militaires qui se réjouissent de n'avoir pas été atteints dans une première bataille, afin de pouvoir encore se battre le lendemain[3]. » Enfin quelques jours après : « Je vais prier de toutes mes forces pour que Jésus vous soutienne, vous fortifie. Ah ! si vous vouliez aller au plus parfait, vous garderiez la paix, clouée sur votre dure croix. Jésus demeura dans cet abandon jusqu'à la fin, et il put dire bientôt après : *In pace in idipsum dormiam et requiescam*[4]. »

Cependant il y avait un an que le Sacré-Cœur de Milan tenait tête à l'orage, lorsqu'au milieu de mars 1860, un vote des assemblées ayant sanctionné l'annexion des Romagnes aux États du Piémont, la ville fit éclater son enthousiasme par des fêtes publiques. Le Sacré-Cœur, sommé d'illuminer en l'honneur d'un acte qui était une indigne spoliation du pape, refusa de le faire. Ce fut le signal d'une émeute. Le 16 mars, en la fête des Cinq-Plaies de Notre-Seigneur, la maison fut assaillie par une multitude de quatre à cinq cents personnes, qui se livrèrent pendant trois heures à d'inqualifiables outrages, sans qu'aucune autorité civile ou militaire songeât à réprimer cette lâche agression.

---

[1] Paris, 11 mars 1857.
[2] Paris, 1er mai 1859.
[3] Paris, 13 mai 1859.
[4] Paris, 16 mai 1859. « Je m'endormirai dans la paix, et trouverai en Lui mon repos. » (Ps. IV, 9.)

Dix jours après, les mêmes violences se renouvelèrent, mais cette fois plus brutales encore : on força les portes, on fit voler en éclats les fenêtres et les persiennes, en vociférant des menaces d'incendie et de mort. Le poste n'étant plus tenable, les parents furent prévenus de venir reprendre leurs enfants. Mme Barat voulut que la supérieure restât la dernière sur la brèche : « Vous devez absolument demeurer où vous êtes, afin de défendre vos droits et votre propriété, » lui écrivit-elle. Et quelques jours après : « Maintenant que vous avez dû tout connaître et prévoir ce qui vous reste à conclure, préparez votre départ, et venez vous reposer auprès de votre mère[1]. » Le 13 mai 1860, Mme de Limminghe quitta pour toujours sa fondation de Milan. « C'était, disent les Lettres annuelles, en la fête de Notre-Dame des Martyrs, et au jour anniversaire de la naissance du Saint-Père, pour l'amour duquel nous avions le bonheur de souffrir[2]. »

La Révolution gagnait. En même temps que les Romagnes se séparaient du Pape, les duchés de Parme et de Modène étaient en train de chasser leurs princes, pour se jeter dans les bras toujours ouverts du Piémont. Le Sacré-Cœur, que nous avons vu déjà expulsé de Parme en 1848, y avait été rétabli par la pieuse veuve de Charles III, Mme Louise-Marie-Thérèse de Bourbon. A la première menace des événements politiques, la princesse s'habitua à venir chercher un refuge dans la chapelle du Sacré-Cœur. Elle traversait pour s'y rendre de longs corridors, où les *Laborini*, vendus aux Piémontais, faisaient une garde mal sûre. *Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous?* disait-elle à ceux qui tremblaient pour ses jours. Le jeudi saint, 22 avril, entourée du prince son fils et des princesses ses filles, elle prononça à haute voix, devant le Tabernacle, un acte admirable, qui semblait un écho du testament de Louis XVI[3]. A quelques jours de là, la princesse dut prendre la fuite une première fois. Rappelée bientôt par son peuple qui l'aimait, elle n'en fut pas moins contrainte, peu après, de se retirer en Suisse.

Mme Barat ne voulut pas que le Sacré-Cœur abandonnât aussitôt la place. Voici l'admirable lettre, pleine de mesure et de grandeur, qu'elle adressa alors à la supérieure, M^{me} de Curzon : « Tant qu'on ne vous renverra pas, je crois qu'il faut demeurer où la Providence vous a appelée, pour y faire le petit bien qui vous sera permis, en vous occupant des pauvres. Ouvrez vos classes gratuites pour les petites du peuple ; instruisez les jeunes filles des quartiers environnants, en leur montrant à travailler ; car il faut opérer tout le bien que l'on peut ; — la vie est si courte ! — selon cette parole de notre divin Maître : *Travaillez pendant qu'il fait jour, car la nuit on ne peut rien faire.* Dévouez-vous également aux pauvres et aux riches ; priez, afin que tous les intérêts s'accordent, et que tout se pacifie. Du reste, vous le savez, nous devons être partout et devant tous des anges de paix, ne nous mêlant pas de politique, et toujours disposées à secourir ceux qui souffrent, si nous en avons les moyens[1]. » En effet, des classes de pauvres s'ouvrirent aussitôt, et elles comptaient déjà soixante-dix enfants quand l'ingérence vexatoire de l'autorité séculière enleva au Sacré-Cœur cette dernière ressource de sa charité. « Notre maison de Parme va être évacuée, disait M^{me} Barat à ses probanistes. On l'eût conservée peut-être, mais on a voulu y introduire des inspecteurs ; alors j'ai écrit : Partez[2] ! »

---

[1] Paris, 28 avril et 4 mai 1860.

[2] *Lettres annuelles*, 1859-1862, p. 332. Le pape, en louant leur courage, ajouta spirituellement : « Vous aviez refusé d'illuminer ; ils ne pouvaient pas manquer de vous taxer d'obscurantisme. »

[3] *Relation* par Mme Sappey, p. 27 et suiv.

PADOUE. COLLÈGE DE ST. LOUIS
qui fut cédé à la Société du Sacré-Cœur par l'impératrice d'Autriche en 1843.

Le Sacré-Cœur de Padoue pouvait craindre le même sort. La mère générale y dirigeait par lettres M^{me} Dudrunska, qui en était supérieure : « Jésus sera avec vous ; vous avez obéi en acceptant cette charge, ce sera votre sûreté. Puis prenez conseil de quelques personnes sages. Sans doute, quand on le peut, il faut se retirer, pour se taire et prier ; car moins on paraît, mieux cela est : des religieuses doivent être entre le ciel et la terre. Toutefois, je vous le répète, il y a des circonstances où il faut savoir joindre les conseils des hommes aux supplications que l'on adresse à Dieu[3]. » Les religieuses de Padoue prirent surtout conseil de leur charité. Elles eurent l'inspiration de recevoir chez elles les blessés de la guerre pour les soigner de leurs mains. La mère générale les en félicita ; puis, ce devoir rempli, elle attendit tranquillement qu'on décidât du sort de cette communauté, avec la magnanimité dont témoignent ces lignes : « Nous prions, afin que Dieu, qui tient tout dans sa souveraine puissance, nous accorde une paix durable et qui tourne à sa gloire et au salut des âmes. Ce que nous désirons, c'est que tous les hommes soient heureux dans ce monde et dans l'autre, c'est-à-dire éternellement[1]. » Le Sacré-Cœur de Padoue put être conservé : « Cette maison de Padoue, avait dit M^me^ Barat à la supérieure, sera comme le roseau battu par la tempête, qui courbe la tête, mais qui reste debout. »

---

[1] Paris, 7 octobre, 11 octobre, 4 novembre 1859. [2] Journal du 20 mai 1860. [3] Paris, 24 juin 1859.

Cependant sa pensée, son cœur, ne quittaient pas Rome, où le vicaire de Jésus-Christ gravissait un rude calvaire. Elle eût voulu le revoir pour s'animer elle-même à supporter ses souffrances : « Je fais taire mes désirs, écrivait-elle, mais il me semble qu'un dernier pèlerinage eût opéré ma conversion[2]. » Elle eût souhaité surtout d'être bénie encore une fois par la main à laquelle on préparait des chaînes : « Entre tant de saints que vous trouvez dans cette ville, celui qui excite mon admiration est le Père de tous. Il est bien l'image la plus parfaite de Celui dont il tient la place dans ce lieu d'exil. Voulez-vous savoir, ma fille, ce qui me rend plus pénible le sacrifice que je suis obligée de faire, de renoncer au voyage de Rome ? c'est de ne plus revoir notre suprême Pasteur. J'aurais désiré si ardemment de recevoir une dernière bénédiction de ce vénéré Pontife, avant d'aller à Jésus ! Il me semble que j'aurais été plus rassurée en paraissant devant le souverain Juge[3]. »

Du moins adressait-elle les vœux les plus ardents pour l'auguste victime : « Nous prions beaucoup pour le Pape et pour l'Église universelle ; car y a-t-il aujourd'hui un coin du monde où règne la paix ? Aussi est-ce au ciel, son empire permanent, que nous devons aspirer. Ne serait-on pas tenté de dire avec le prophète : *Oh ! que mon exil est long*[4] *!* » Et, dans une autre lettre, voyant grossir la tempête qui menaçait d'engloutir le vaisseau de l'Église : « Les esprits de ce pays sont bien mauvais, disait-elle ; ils ne cherchent que l'occasion de remuer ciel et terre. Prions Dieu qu'il dise à cette mer agitée : *Tu viendras jusqu'à ce grain de sable, et tu ne le passeras pas.* Espérons donc en la protection divine de Celui qui peut tout[5] ! » M^me^ Barat fit demander au Pape de lui bénir un crucifix et un chapelet, sur lesquels elle pût prier à ses intentions. « Ce sera, ajouta-t-elle, ma consolation et mon encouragement au milieu de mes croix, sans doute bien légères en comparaison des siennes, mais souvent trop fortes pour ma faible vertu[6]. »

On était à la veille de l'attentat suprême. A la fin de l'été 1860, après une suite de manœuvres machiavéliques, conduites dans le dessein d'isoler le Saint-Siège pour mieux l'accabler, on vit tout à coup, sans déclaration de guerre, sans aucun des respects qui sont le dernier rempart de l'honneur dans le monde civilisé, et comme en pleine barbarie, des masses armées envahir les provinces pontificales, et écraser par le nombre une poignée de héros. Cette fois encore, selon l'expression de l'Ecriture, *il fut donné à la Bête de faire la guerre aux saints et de les vaincre*[1].

---

[1] Paris, 15 juillet 1859.

[2] A Mme Lehon. Paris, 3 octobre 1858.

[3] A Mme Lehon, 5 juillet 1859.

[4] *Id.*, 27 mai 1859.

[5] Paris, 12 juillet 1859.

[6] Paris, 5 mai 1860.

Le champ de bataille de Castelfidardo est en face de Lorette. De son éminence de Monte-Reale, le Sacré-Cœur assistait à toutes les péripéties de cette journée, à la fois pleine de deuil et de gloire. Bientôt même ses murs devinrent le dernier refuge des soldats pontificaux, qui, un contre dix, rangèrent bravement leur cavalerie et leurs canons sous les fenêtres, résolus, sinon de vaincre, du moins de résister. Ce fut seulement alors que les religieuses et leurs enfants allèrent chercher un refuge à Saint-Elpidio. Lorsque, peu de jours après, elles rentrèrent à Lorette, la ville était à l'ennemi ; et une des premières choses que celui-ci exigea fut l'expulsion des jésuites et des dames du Sacré-Cœur. L'admirable fermeté de l'évêque, Mgr Magnani, ne parvint pas à les sauver : le 27 septembre, ordre leur fut intimé de quitter leur maison avant le 3 octobre.

Du moins Saint-Elpidio espérait échapper à la proscription, grâce à cette obscurité dont Mme Barat disait dans une lettre : « Je ne cesse de prier pour la petite famille, qui m'est d'autant plus chère qu'elle est dans un coin du monde, pauvre, humble, et ainsi plus semblable à Jésus si délaissé dans l'étable[2]. » La communauté essaya de tenir quelque temps, forte de la reconnaissance des familles de la ville ; mais elle ne réussit qu'à retarder son départ : le 2 décembre 1860, la mère Gerardi et ses dernières religieuses durent se replier sur Rome.

Pérouse, livrée aux mêmes maîtres, prolongea son agonie pendant deux années, mais il fallut se rendre. En 1862, le Sacré-Cœur fut remplacé par des maîtresses séculières. Pie IX reçut les proscrites comme de fidèles soldats qui n'ont capitulé qu'à la dernière heure. Il leur appliqua la parole divine : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ;* puis il ajouta : « Nous sommes dans un temps d'orgueil ; ce qui nous manque, ce qu'il nous faut, c'est surtout l'humilité, beaucoup d'humilité ! puis la résignation, la patience, la prière. L'heure présente est l'heure de l'obscurcissement ; mais le Seigneur nous aidera. Oh ! je puis vous le dire : en 1849, je n'étais pas tranquille comme je le suis maintenant. J'étais indécis encore, et c'est pourquoi je partis. Maintenant je suis rassuré, je sais ce que je dois faire ; et s'ils viennent à Rome, je sais ce que je ferai[3]. »

C'était en tout dix maisons, sans compter Montet, que, depuis l'année 1847, la Révolution enlevait à la Société. L'avenir politique était de plus en plus sombre ; mais, dans cet « obscurcissement », comme l'appelait Pie IX, restait la lumière des promesses divines, desquelles l'évêque d'Arras donnait au Sacré-Cœur ce beau commentaire : « Quelques âmes s'effrayent au sujet du Pape et de l'Église, car le Pape et l'Église ne se séparent pas. Quelle situation ! Un pouvoir sacré, mais humainement très faible, et contre lui le déchaînement de tous les pouvoirs terrestres, humainement très forts. Faut-il s'en étonner ? Tout cela a été prédit : *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups*, a dit Notre-Seigneur. Eh bien ! figurez-vous une grande forêt remplie d'une centaine de loups, et au milieu de cette forêt une douzaine de pauvres brebis lancées sans défense. Qu'arrivera-t-il ? Les brebis seront mangées, dites-vous, ce sera l'affaire d'un instant. Non, les brebis vivront, et finalement les loups seront vaincus, défaits. » L'évêque concluait : « Mes sœurs, remerciez Jésus-Christ, qui vous prend sous sa garde. Vous êtes ici comme dans une de ces îles fortunées dont les champs étaient émaillés de fleurs, tandis que les flots en battaient le rivage. Vous êtes non seulement dans l'arche qui ne peut périr, mais dans le cœur même du Pilote qui la conduit. Et si tous les passagers sont en sûreté sous sa conduite, que sera-ce de ceux qui reposent sur son sein[1] ? »

---

[1] *[illegible] est bestiæ bellum facere cum sanctis et vincere eos.* (Apoc. XIII, 7.)

[2] A Mme Gerardi. Paris, 18 janvier 1859.

[3] *Lettres annuelles* de 1859-1862, p. 290 et suiv.

L'âme de M^me^ Barat n'en nageait pas moins dans une mer d'amertume. « Dans mes longues heures d'insomnies, disait-elle le 1^er^ janvier 1861, je repasse les maux sans nombre qui accablent l'Église[2]. » Elle écrivait peu après à une supérieure : « Continuons non seulement de prier, mais d'expier, en recevant les rudes croix que Dieu nous inflige. Un torrent de crimes inonde la terre. Voilà pourquoi la grande Victime veut s'en adjoindre d'autres : heureuses celles qui ont mérité d'être choisies[3]. »

Des victimes choisies étaient donc offertes au Seigneur. A côté des hommes qui donnèrent alors un sang généreux pour la défense de son Église, il y avait d'humbles femmes qui, ne pouvant faire mieux, voulaient du moins souffrir et mourir saintement, afin de consoler son Cœur.

En 1859, la mère Barat avait pleuré M^me^ Joséphine de Coriolis, une des anciennes élèves de M^me^ Duchesne, naguère supérieure de la Trinité-du-Mont, et ensuite supérieure de la maison de Parme. « Elle est heureuse, écrivit la mère générale, j'en ai la douce confiance ; il y a tant d'années qu'elle travaillait pour la Société ! Elle trouvera sa récompense dans le Cœur de Jésus[4]. » — En 1862, expirait, dans la paix de Dieu, M^me^ Sophie Toussenel, supérieure de Charleville, qui, après cinquante ans de religion, ne savait que répéter : « O mon Dieu, que je vous aime, et que je vous remercie ! » — Une perte plus grave encore fut celle de

---

[1] Journal, 30 juin 1861.

[2] Journal, 1er janvier 1861, p. 74.

[3] A Mme de Limminghe, 19 mars 1859.

[4] Paris, 18 mars 1859.

M^me^ Emma de Bouchaud, supérieure de Poitiers et vicaire de l'Ouest. Longtemps malade et infirme, elle remerciait Jésus de son mal, qu'elle appelait son bon mal, le mal de Dieu : « Si l'on m'a vue pleurer, disait-elle après avoir reçu l'Extrême-Onction, je veux qu'on sache que c'est uniquement de bonheur[1]. » — Un an plus tard succomba la mère Henriette Coppens, « heureuse, comme elle disait, d'avoir consacré depuis soixante-quinze ans toutes les puissances de son âme à l'amour de Jésus-Christ. » Sa prière préférée était celle des disciples d'Emmaüs : *Restez avec nous, Seigneur, parce qu'il se fait tard et que le jour baisse.* On l'avait mise, pour elle, en vers et en musique :

Oui, le jour baisse, il est sur son déclin :
Il se fait tard, déjà la nuit s'avance.
Bientôt, bientôt va luire un jour sans fin...

Ce jour désiré se leva pour M^me^ Coppens le 12 juillet 1863.

C'était du reste par hécatombes que la Société présentait ces victimes au ciel ; et avec quel joyeux élan elles y montaient ! Une vieille sœur coadjutrice de Paris, Françoise Feldtrappe, se sent frappée subitement : « *Alleluia !* dit-elle, louons Dieu dans la souffrance. » Puis ayant prononcé un acte d'amour parfait : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt!* dit-elle ; et elle expire. — M^me^ Lazarine Fouquet, cœur de vierge, âme de poète, disait près de sa fin : « L'âme se sent plus à l'aise, les murs de la prison tombent petit à petit, on entrevoit l'aurore de l'éternité ; si j'en avais le courage, je chanterais en vers *la Délivrance de la captive.* » — Marie-Antoinette Bourbon répétait déjà toute transfigurée : « Faisons bon visage à la mort, c'est la messagère qui vient pour nous conduire au ciel.... Si je savais chanter, je mourrais en chantant, du moins je veux mourir en riant. » — La maîtresse des petits enfants de la maison d'Annonay, M^me^ Antonia Berger, appela ses élèves, le matin même de sa mort, fête de l'Ascension, leur mit une couronne sur la tête, puis dit : « Je m'en vais au ciel précéder mes petits anges. » Le soir elle n'existait plus.

Une des plus remarquables entre tant de précieuses morts fut celle de M^me^ Marie-Ursine de Salis, de la maison d'Alger. Elle avait dit à Jésus : « Vous êtes le point central, le soleil lumineux, autour duquel je décris le cercle de ma vie.... » Quand cette vie fut près de s'achever, on l'entendit répéter : « *Que votre volonté soit faite ;* mais aussi, Seigneur, *que votre règne arrive* sur nos pauvres Arabes. » Elle disait encore : « Être épouse du sacré Cœur de Jésus, quelle grâce ! mais ici-bas ce ne sont encore que les fiançailles ; au ciel se consommera l'éternelle alliance. » Avant de mourir, elle demanda la permission de chanter le cantique

---

[1] *Lettres annuelles*, 1859-1862, p. 164.

Beau ciel! Elle déployait ses bras comme pour s'envoler. Si parfois la souffrance lui arrachait des larmes : « Je veux, disait-elle, que mes dernières larmes soient des larmes d'amour. » Ses suprêmes paroles furent : « Jésus m'appelle, je pars! Adieu, ma mère, merci ! »

Si l'on voulait mettre par ordre toutes ces immolations, il faudrait donner une place première à M^me^ Louise Mallac, ange, apôtre, martyr, qui eut, dans sa vie si courte, la mission providentielle d'attirer à l'état religieux sa mère, sa sœur et son frère, et qui, clouée pendant plus d'un an sur un lit, disait gracieusement : « Je suis un petit fruit que Notre-Seigneur a voulu cueillir avant le temps; mais, le trouvant trop vert, il l'a mis sur la paille, afin de l'y faire mûrir[1]. »

Il faudrait citer encore Thérèse-Agnès Tilly, Anglaise convertie, qui, près de mourir, donnait ainsi son adresse de l'autre monde à ses compagnes : « Agnès de Jésus, le plus près possible de son Bien-Aimé. » Après l'Extrême-Onction, elle dit : « Je suis sacrée pour l'éternité. » — Tel était aussi l'adieu d'une autre religieuse de la maison de Paris, M^me^ Emma de Villefranche : « J'avais cru, disait-elle, que le plus beau jour de la vie était le jour de la première communion; je me trompais : c'est le jour de l'Extrême-Onction[2]. »

Tantôt M^me^ Barat, saluant ces prédestinées, célébrait leur entrée triomphale dans le ciel : « Ah ! quelle grâce d'assister à la délivrance d'une âme purifiée des moindres taches du péché, et qui se plonge dans l'océan des délices du ciel ! Rien ne devrait nous coûter pour nous procurer cet immense bonheur[3] ! » Tantôt, prêtresse généreuse de tant de sacrifices, elle les unissait à celui de Jésus-Christ : « Nous gémissons des pertes que fait la Société. Puissions-nous du moins profiter de ces croix, pour nous rapprocher davantage de la montagne où Jésus crucifié permet que son Cœur soit ouvert, afin de nous apprendre à épurer le nôtre. Jésus nous veut détachées de tout ce qui n'est pas Lui. Livrons-nous donc sans réserve ; serrons-nous au pied de la croix ; recueillons-y les gouttes de son précieux sang, et immolons-nous avec Lui[4]. »

Parfois il semblait à M^me^ Barat que les malheurs publics, dont le bruit arrivait chaque jour jusqu'à elle, étaient les premiers craquements d'un monde près de sa fin. Elle écrivait, en janvier 1861 : « Voici que l'Amérique se remue à son tour; c'est une commotion qui tend à se généraliser. Alors on se rappelle les paroles par lesquelles notre divin Maître expliquait à ses apôtres les signes qui dénonçaient l'approche de la fin du monde. Ces signes seront plus ou moins éloignés de ce terme, mais ils semblent apparaître. »

---

[1] *Vie de Mme Louise Mallac*, 2^e^ édition, p. 341. [2] *Lettres annuelles* de 1863.

[3] A Mme Sophie Dudrunska. Paris, 19 avril 1862.

[4] A la mère Blanc, 10 mars 1862.

Persuadée cependant que ce dernier âge ne s'achèverait pas sans avoir vu fleurir le règne du Cœur de Jésus, M^me^ Barat s'en servait pour ranimer le zèle de sa Société, et elle ajoutait : « Ah ! que ces vues devraient enflammer notre amour pour le divin Cœur, et notre zèle pour les âmes ! Que de défections on comptera, mais quel nombre prodigieux d'élus ! Il faut les préparer en les instruisant, en leur inculquant la dévotion au sacré Cœur. Mais si le sel s'affadit, si les flambeaux ne jettent qu'une faible lueur, si les lampes s'éteignent, malheur à nous ! L'Époux arrivera dans la nuit de ce monde. Travaillons donc avec plus d'ardeur que jamais, d'abord à notre perfection, puis à celle de nos sœurs, et enfin au salut des âmes qui nous sont confiées. L'espérance de l'Église est dans la jeunesse. Hélas ! le démon le sait ; c'est pourquoi il travaille tant à lui ôter le bienfait de l'éducation[1]. »

Trois mois après cette lettre éclata la guerre d'Amérique. Elle fut pendant trois années un sujet grave d'inquiétude pour M^me^ Barat, qui tremblait pour ses familles de cette vaste colonie. Ses alarmes s'aggravaient par le manque presque absolu de nouvelles certaines. Elle savait seulement que quelques-unes de ses maisons, telles que Saint-Michel, Natchitoches, le Grand-Coteau, se trouvaient, soit au centre du théâtre des hostilités, soit sur le passage des troupes. Mais, grâce aux sympathies que le Sacré-Cœur s'était conquises dans le pays, ces maisons furent constamment respectées, honorées même, par l'une et l'autre des deux parties belligérantes. « Nous en avons béni Notre-Seigneur, écrivait la mère générale à une des supérieures vicaires de cette contrée. Il y avait si longtemps que rien de vous ni de votre famille ne nous parvenait ! . . . Ce sont, je l'espère, les effets des prières que toutes nos maisons ne cessent d'adresser au Cœur sacré de Jésus, afin qu'il nous soutienne, et qu'il fasse cesser le fléau de la guerre, qui traîne après lui tant de maux[2]. »

La guerre d'Amérique apportait un retard à un projet important de la mère supérieure : l'époque fixée par les constitutions pour la réunion du Conseil général était déjà passée. M^me^ Barat attachait d'autant plus d'importance à sa réunion que, dans sa pensée, ce Conseil devait mettre le sceau à son gouvernement : « Si je puis former un désir, écrivait-elle à M^me^ Jouve, vicaire en Amérique, c'est de réunir une dernière fois sur cette terre d'exil mes anciennes mères et filles qui, depuis si longtemps, partagent avec moi le travail de cette difficile mission. Oui, je voudrais les revoir et leur dire mes sentiments, ma reconnaissance, et recommander à celles qui me survivront de redoubler de dévouement pour consolider notre Société sur les bases solides des vertus religieuses : une humilité sans bornes, un zèle ardent pour le salut des âmes, une générosité qu'aucun obstacle n'arrête quand il s'agit de procurer la gloire de Dieu, et pour cela une union, ou du moins une tendance fidèle au Cœur de Jésus, source de cette vie de sacrifice. Si donc la paix revient, tenez-vous prête, attendez l'appel ; il ne tardera pas alors[1]. »

---

[1] A Mme Lehon. Paris, 12 janvier 1861.

[2] A Mme Jouve, 30 janvier 1863.

Outre la guerre d'Amérique, diverses causes, dont la principale était l'état d'épuisement de la vénérable mère, retardèrent cet appel jusqu'au milieu de l'été de 1864. Une première lettre de convocation, datée du 10 mars, traçait les lignes principales du programme à suivre dans cette assemblée. « Je n'aurai plus ensuite, ajoutait la supérieure, qu'à dire le cantique du saint vieillard Siméon ; car, en voyant le dépôt que Jésus a daigné me confier gardé par des âmes si désireuses de le conserver intact, je pourrai considérer ma mission comme terminée, espérant que mes fautes seront réparées dans l'avenir, et le bon Maître glorifié. » Dans les lettres intimes, expliquant davantage sa pensée, elle disait : « La dernière secousse que je viens de subir m'a vieillie sensiblement. J'approche du terme ; il serait plus que temps de me laisser enfin un peu de repos. Priez à cette intention[2]. »

La supérieure, âgée de plus de quatre-vingt-quatre ans, sembla se rajeunir pour cette grande réunion. Le 22 mai, elle disait à ses filles : « Les jambes, la voix me manquent, la vue même veut s'en aller : la pauvre machine se démonte pièce à pièce ; mais qu'est-ce que cela ferait, si l'âme, rassemblant toute sa vigueur, pouvait devenir d'autant plus forte que le corps s'affaiblit davantage ? » Et, par un geste expressif, elle portait la main à son cœur, comme si elle eût voulu en accélérer les mouvements et les diriger vers le ciel, où se portait son regard.

Le jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, elle renouvela ses vœux avec la communauté pour la dernière fois : « Notre course s'avance, dit-elle ; voici le terme qui approche, redoublons d'ardeur. . . . Plus le soleil penche vers son couchant, plus nombreux sont les pays qu'il a éclairés et vivifiés de ses feux. Ainsi devrions-nous, au déclin de notre vie, avoir gagné à Jésus un plus grand nombre d'âmes. Il est vrai que les croix ne nous ont pas manqué. D'autres sont peut-être réservées à notre petite Société ; mais ne perdons pas courage, Dieu la soutiendra ! »

Le huitième Conseil général du Sacré-Cœur s'ouvrit le 17 juin 1864. M^me^ Barat en fut l'âme, présidant toutes les séances, y soufflant son esprit ; mais s'effaçant néanmoins par une humble discrétion derrière l'action du Conseil, comme pour habituer la Société à se passer d'elle désormais.

Conformément à ses plans, on décréta la création d'une sorte d'école normale, appelée *Juvénat*, par où les religieuses destinées à l'enseignement devaient passer au sortir de leur noviciat, pour compléter leurs études et se former aux méthodes de l'éducation. Le temps manqua à la mère fondatrice pour voir fonctionner cette institution ; mais elle procède d'elle, et c'est un de ses legs à la Société.

---

[1] Paris, 30 janvier 1863.

[2] A Mme Hardey. Paris, 28 avril 1861.

Une autre pensée de zèle fit émettre le vœu que les maisons du Sacré-Cœur situées à la campagne possédassent une annexe dans la ville la plus voisine, soit pour y recevoir les plus jeunes enfants, soit pour y réunir les dames Enfants de Marie. L'essai existant et florissant à Marseille depuis l'année 1853 servit de type à ces sortes d'établissements.

Les assistantes générales élues par le Conseil furent les mères Prevost, DeBrou, Gœtz et Lehon ; la mère Desmarquest, de plus en plus infirme, avait enfin obtenu d'être déchargée de ses fonctions. Ce ne fut pas sans regret que M^me^ Barat accepta la démission de cette aimable mère, dont elle disait par allusion à son nom de baptême : « C'est Dieu seul qui fait nos *félicités*, mais il ne les a pas placées toutes dans le ciel. » — « Vous seriez édifiée, ma fille, écrivait-elle, si vous eussiez été témoin de l'abnégation que nos mères assistantes ont montrée dans la démission de leurs charges.... Quelles vertus d'obéissance, de douceur, envers celles qui les remplaçaient et qui avaient été leurs élèves[1] ! »

L'élection de M^me^ Gœtz n'était que la confirmation de celle que M^me^ Barat avait déjà faite au mois de mai précédent, en remplacement de la mère Henriette Coppens. La mère générale eut besoin de consoler et de rassurer l'humilité de cette nouvelle assistante : « Le Cœur sacré de Jésus, lui écrivait-elle, suppléera à ce qui vous manque. Pour cela vous devez tendre à vous dépouiller de votre action propre : Jésus alors vous donnera son Esprit, et il agira sur vous comme il le fit sur les apôtres. . . . Un abîme appelle un autre abîme ; le rien absolu attire le bien souverain. L'auguste Trinité anime le néant par son divin Esprit ; elle nous donne le Cœur de Jésus pour être notre modèle et notre miséricorde. Avec cette protection, qu'avons-nous à craindre? Ainsi, moins nous aurons, plus nous espérerons[2]. »

Cette nomination n'était d'ailleurs qu'un prélude à l'accomplissement d'un autre projet de la mère Barat. Elle crut le moment venu de présenter énergiquement sa démission au Conseil, espérant bien qu'elle la ferait agréer cette fois. Voulant laisser les mères en délibérer en toute liberté, elle ne parut pas elle-même, mais elle leur fit porter un message verbal réclamant avec instance d'être déchargée du gouvernement. Cette communication fut d'abord suivie d'un instant de silence, causé par la surprise et l'émotion : bientôt un *non unanime* fut la réponse du Conseil.

M^me^ Barat, ramenée au milieu de ses filles, insista de nouveau. Elle déclara que vu son âge et son affaiblissement, il lui devenait impossible de porter seule le poids du gouvernement. Au cas où le conseil persisterait dans son refus, elle désirait du moins user de la faculté que lui donnait le dernier décret obtenu à

---

[1] A Mme de Pina. Paris, 3 septembre 1864.

[2] Paris, 16 mai 1864.

Rome, de nommer une vicaire générale qui la secondât et la suppléât. Cette sorte de transaction fut accueillie avec joie : elle laissait jusqu'au bout la mère fondatrice à la tête de sa famille, et elle lui ménageait une auxiliaire de son choix, qui, formée par elle et initiée intimement à son gouvernement, semblait désignée d'avance pour lui succéder.

Dans les desseins de Dieu, le successeur de Mme Barat devait être une âme humble : la mère Gœtz fut nommée vicaire générale. On rapporte que, plusieurs fois, la fondatrice avait eu, sur celle que Dieu destinait à lui succéder, des indications d'un ordre supérieur. Vers 1825, se trouvant dans la maison de Poitiers ou de Niort, on l'avait entendue dire en récréation : « Mes bonnes filles, si vous saviez combien j'ai été déconcertée cette nuit ! Je disais au bon Dieu : « Quand donc me déchargerez-vous de cette supériorité que je porte depuis vingt ans ? » Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? — « Prends patience, car celle qui te remplacera n'a pas encore huit ans ! » — « Mais tout cela n'était qu'un rêve, » s'empressa-t-elle d'ajouter. A cette époque, en effet, Joséphine Gœtz n'avait que sept ans et demi. En 1842, un saint religieux avait répondu à la fondatrice : « Celle qui est appelée à vous succéder est maintenant bien modestement occupée de son pensionnat. » C'était l'époque à laquelle Mme Gœtz était sous-maîtresse générale du pensionnat de Besançon. Plus tard, l'espérance de Mme Barat se tourna de plus en plus vers cette éminente supérieure de Conflans, de qui elle disait : « La mère Gœtz est une âme ancrée dans l'humilité ; puis il y a de la largeur ! » Humilité, largeur, voilà ce que le Saint-Esprit, dont elle écoutait si fidèlement la voix, avait déposé dans cette âme, pour continuer l'ouvrage et perpétuer l'action de la mère Barat.

Ce conseil dura un mois : il fut l'achèvement de l'œuvre de la fondatrice. A cette époque, la Société comptait trois mille cinq cents religieuses dans les deux mondes. Cent onze établissements avaient été créés sous la direction de la mère générale, depuis soixante-deux ans qu'elle était à la tête de son Institut. Elle en voyait encore, en 1864, fleurir quatre-vingt-six, auxquels s'ajoutèrent, dans les années suivantes, les fondations de *Concepcion* au Chili, de *Bois-l'Évêque* près Liège, et enfin de *Séville*, objet des dernières sollicitudes de Mme Barat. La constitution avait son complément ; l'administration avait tout son organisme ; le gouvernement avait sa tête, son bras, son cœur. Par la création d'une vicaire générale, le passé se trouvait relié à l'avenir. Enfin, ce qu'elle n'avait pas fait, Mme Barat l'avait décidé, indiqué, consigné dans des notes ; de sorte que ses successeurs jusqu'à ce jour n'ont été et n'ont prétendu être que les exécutrices de ses volontés. Voilà ce que nous appelons la consommation de l'œuvre du Sacré-Cœur. Or c'est un fait presque unique qu'une fondatrice ait pu mettre ainsi la dernière main à l'entier accomplissement de son entreprise ; et, quand on considère combien les choses achevées sont rares en ce monde, on est bien tenté de voir, dans ce couronnement d'un si grand ouvrage, une intervention toute providentielle de la bonté de Dieu.

Le 21 juillet 1864, le Conseil fut clos. Le lendemain, fête de sainte Madeleine, fut un jour mémorable pour la maison mère. M^me^ Barat ayant reçu en présent, des enfants, quinze houlettes figurant les quinze vicairies de la Société, elle les distribua aux supérieures vicaires. « Nous nous souviendrons de cette fête toute notre vie, » disaient les pensionnaires. La présence de ces mères, venues de tous les points du monde, donnait à cette réunion une solennité unique : on sentait qu'elle ne se renouvellerait que dans l'éternité.

LIÉGE. MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE BOIS-L'ÉVÊQUF.

Les malheureux ne furent pas oubliés dans la fête ; et un acte de charité, que la mère Barat compléta en ce jour, en fut certainement une des plus douces joies.

Une jeune femme de bonne famille, élevée pendant dix ans au pensionnat de Paris, après avoir perdu sa fortune patrimoniale, avait eu le malheur de voir son mari perdre par la maladie son seul moyen d'existence : un emploi dans les chemins de fer. La misère arriva. On recourut au mont-de-piété ; les bijoux, puis les meubles, puis les derniers vêtements, tout fut successivement porté et engagé. Un seul trésor restait à la malheureuse jeune femme : sa médaille d'enfant de Marie, qu'elle n'avait jamais quittée et dont elle eût voulu ne se séparer jamais. Mais un jour, n'ayant plus de quoi acheter un remède prescrit à son mari, elle n'écouta que son devoir, le sacrifice fut accompli, et la chère médaille alla rejoindre au mont-de-piété les dépôts antérieurs.

Cependant approchait une impitoyable échéance : celle du terme du loyer ; et l'on ne savait où trouver la somme exigée sous peine d'expulsion. Le mari était entré en convalescence, mais il était faible encore. Ses souffrances morales l'avaient rendu irritable ; puis l'infortuné n'était pas religieux, et dans son égarement il rendait la Providence responsable de ses maux. Un jour sa femme lui dit : « Si ma bonne mère Barat connaissait notre détresse, je suis sûre qu'elle ne manquerait pas de nous assister. » Le mari ne lui répondit que par un amer sourire d'incrédulité : « Votre mère Barat ? Elle est trop grande dame pour vous reconnaître encore dans cette position. Vous n'y gagneriez, ma chère, qu'un affront de plus ; et nous sommes assez humiliés déjà ! » La jeune femme ne dit rien ; elle protesta dans son cœur, versa d'abondantes larmes, et, piquée au vif dans son affection pour sa mère d'autrefois, elle se décida à lui écrire en secret.

Quelques semaines avant sa fête, M^me^ Barat reçut la lettre. Cette lecture la bouleversa. . . . Elle court à son tiroir, en tire le prix du loyer et s'empresse d'y joindre un envoi important qu'elle prépare elle-même. Oubliant le poids de ses quatre-vingt-quatre ans, elle allait, examinait, saisissait tout ce qui tombait sous sa main, répétant à ses sœurs : « Pauvre Clotilde, quelle détresse ! Donnez, donnez encore ; apportez tout ce qui se trouve dans cette armoire, afin que je choisisse une robe ; donnez-en une autre ; on ne peut en avoir moins ; celle-ci pour l'ordinaire ; celle-là pour le dimanche ; mettez aussi ces mouchoirs, ce châle, ces bas, ce chapeau. . . . Mon Dieu, quelle misère ! Et c'est une de nos enfants ! . . . Allez, portez-lui tout cela bien vite, et demandez-lui de prier pour moi et pour la Société. »

Quand la jeune femme reçut cet envoi de sa mère, elle fit hautement éclater sa joie. Elle triomphait : le Sacré-Cœur était vengé. Son mari, vivement ému, accepta généreusement sa défaite. « Je veux prier avec vous, dit-il à son épouse. Je vous ai toujours refusé de me mettre à genoux, mais aujourd'hui j'ai besoin de remercier Dieu. » Disant cela, il s'agenouilla à côté de sa femme ; il avait les larmes aux yeux, et tous deux prièrent pour leur bienfaitrice. Ce fait, rapporté à M^me^ Barat, la transporta de bonheur.

Elle continua ses bienfaits à ce cher ménage sous les formes les plus variées et les plus délicates. La pensée de M^me^ Barat inspirait au mari le courage de ses devoirs : elle était devenue pour lui une seconde conscience. Il lisait de bons livres qu'elle lui procurait ; il accompagnait son épouse à la messe : la foi lui revenait par la main de la charité.

Sur ces entrefaites, arriva la solennité de la Sainte-Madeleine. Ce jour-là, la mère générale fit remettre à Clotilde un élégant chapeau, avec une somme destinée à retirer du mont-de-piété les derniers effets de sa pauvre enfant. Le matin, mari et femme avaient assisté à la messe pour leur bienfaitrice. Le mari y pria :

Clotilde y communia. Dans la soirée, elle vint remercier la mère Barat : c'était la première fois qu'elle osait la revoir depuis ses jours de détresse ! . . . Suffoquée par l'émotion, la jeune femme ne sut que couvrir ses mains vénérables de baisers et de larmes. La fête était complète pour la charitable mère[1].

Après cette belle journée, les conseillères se séparèrent. Les adieux furent pénibles : plusieurs comprenaient qu'elles quittaient leur supérieure pour ne plus la revoir. Mais l'œuvre commune était faite, et désormais la fondatrice eût pu dire avec l'Apôtre, si son humilité le lui eût permis : *J'ai combattu le bon combat, j'ai parcouru la carrière, j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à aller recevoir la couronne de justice que me réserve, pour le grand jour, l'équité de mon Juge.*

Avant de la voir atteindre cette juste récompense, arrêtons-nous un peu à considérer, dans un portrait général, l'âme de M^{me} Barat, telle que la grâce l'avait faite, à la fin de ses jours.

---

[1] Tém. de Mme Marie du Chélas, nº 36.

CHAPITRE II.

CONSOMMATION DE LA SAINTETÉ DE MADAME BARAT. SON AMOUR DE DIEU.

NOUS lisons dans une lettre de Mme Barat, écrite au printemps de 1859 : « Il se fait tard pour nous. Le soleil de notre vie est plus que sur son déclin : imitons cet astre bienfaisant. Lorsqu'il s'abaisse sur l'horizon, près de le quitter, ses feux semblent se ranimer en lançant une lumière plus vive. Qu'il en soit de même pour nous[1] ! »

Il en fut ainsi de cette vénérable mère : sa vieillesse eut l'éclat du soir d'un beau jour. L'amour divin l'illumine. Centre et mobile de toute son existence, il lui fait aimer Dieu par-dessus toute chose, il lui fait tout aimer pour l'amour de Lui. C'est cette ascension de l'amour, ce sommet de l'amour, cette effusion de l'amour que nous allons considérer dans Mme Barat.

Plus un saint se rapproche du ciel, plus grand est son détachement des choses de la terre. On observait de plus en plus cette disposition dans les habitudes de la servante de Dieu. « Peu de chose suffit aux sages, avait-elle coutume de dire ; moins encore suffit aux saints. » Tout ce qui l'entourait, tout ce qui était à son usage portait le cachet de la pauvreté religieuse. La chambre qu'elle habitait, son cabinet de travail étaient si modestes, qu'un jour une princesse, admise à les visiter, n'en pouvait croire ses yeux. « Quoi ! disait-elle, est-ce là l'appartement d'une supérieure générale ! » Une simple table avec un petit pupitre portatif et quelques chaises de paille en composaient l'ameublement ; un crucifix et une image de Marie en étaient la parure. Elle ne voulait rien davantage. Un prêtre lui ayant légué une croix d'un beau travail : « Je la donne à Beauvais comme souvenir de ce digne prêtre, s'empressa-t-elle d'écrire ; ne me l'apportez donc pas ; je ne saurais où la mettre, ne voulant rien dans ma chambre qu'un crucifix très simple. »

---

[1] A Mme Granon. Paris, 15 mai 1859.

En dehors du nécessaire, tout ce que l'affection prévenante de ses filles lui offrait de trop recherché, de trop commode, de trop riche, était condamné ou impitoyablement refusé. A l'une d'elles qui lui avait brodé en tapisserie un sac de voyage : « J'ai reconnu les sentiments qui vous ont fait agir, mais je vous aime trop dans le Seigneur pour vous cacher la peine que j'éprouve en songeant à tout le temps qu'a dû vous coûter cet ouvrage. . . . Que ce soit le premier et le dernier travail d'agrément de cette sorte ; je ne le recevrais plus. » A une autre qui lui envoyait un couvre-pied revêtu de soie : « Vous deviez le couvrir simplement d'indienne avec quelque vieille robe venant de vos postulantes ; je renonce à m'en servir, ce serait contre la pauvreté. » Que si l'on insistait pour lui faire agréer quelque présent semblable : « J'aime tant la pauvreté, disait-elle d'une voix suppliante, et je désire tellement la voir pratiquée, que vous ne me ferez pas la peine de me contraindre à donner le mauvais exemple[1]. » On la vit même une fois mettre elle-même, sans rien dire, hors de sa chambre de Conflans, tapis, rideaux, et autres objets de mobilier qu'on y avait introduits pour la préserver du froid ; ensuite, appelant l'économe, elle la pria en souriant de la débarrasser de ces inutilités, qui encombraient le seuil.

Elle eût voulu ne porter que des vêtements usés et rapiécés. Recommandant à la religieuse chargée du vestiaire d'avoir soin que chacune eût bien tout ce qu'il lui fallait, elle ajoutait : « Pour ce qui est à moi, ne remplacez rien sans m'en prévenir. » Elle mendiait humblement et recevait à titre d'aumônes les petites fournitures de bureau ou de ménage dont elle avait besoin : « Nous sommes pauvres, mes filles, nous devons agir en pauvres, » répétait-elle. En conséquence, elle-même ménageait avec une sainte parcimonie le bien de la communauté, l'eau, le bois, l'huile ; modérant le feu de son foyer, s'en privant quand elle pouvait le faire à l'insu des sœurs ; réservant pour s'éclairer les derniers bouts de chandelle ; recueillant les moindres restes, au réfectoire, au jardin, dans les classes, partout ; balayant, nettoyant, épluchant comme la plus humble servante, et animant toutes ces actions d'une gaieté et d'une ardeur qui faisaient assez voir qu'elle les faisait pour Dieu.

Jamais oisive, elle tricotait, raccommodait, tirait l'aiguille, tout en alimentant la conversation. Une religieuse posait-elle un moment son ouvrage pour raconter quelque trait, M^{me} Barat lui disait : « Mon enfant, vous pouvez raconter votre histoire tout en travaillant ; ces deux choses vont ensemble pour des pauvres comme nous[2]. » Malgré sa bonne volonté, on devine facilement qu'une supérieure générale, surchargée d'affaires et souvent malade, ne pouvait faire beaucoup d'ouvrage : « Je ne fais guère, disait-elle vers la fin de sa vie, que trois ou quatre paires de bas chaque année. Ainsi vous voyez que je ne gagne pas mon pain et que je suis à la charge de la Société. »

---

[1] Notes de Mme d'Oussières. *Doc.* n° 56, p. 33.

[2] Tém. de Mme M. de la Croix, n° 13.

« L'âme étant dépouillée des choses extérieures, dit Bossuet dans un de ses plus beaux discours, commence alors à être plus proche d'elle-même. Mais, arrivée à ce point, osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé? Oui, se dit-elle, j'ai trouvé en lui une victime, et je l'immolerai à l'amour de Dieu[1]. » Nous avons déjà vu à quelles rigueurs contre elle-même M^{me} Barat se fût portée, si l'obéissance n'y eût mis un frein. On rapporte qu'un jour, à l'imitation de sainte Jeanne de Chantal, elle tenta d'imprimer sur sa poitrine l'image du sacré Cœur de Jésus, en y appliquant une médaille en bronze rougie au feu ; on s'en aperçut à temps pour l'en empêcher[2]. »

Elle se faisait une loi de cacher ses pénitences : « Il faut faire son secret de ce que l'on souffre, disait-elle, ce silence est agréable au Cœur de Jésus. » Cependant son secret lui échappait quelquefois : « Il fut un temps, avouait-elle à une de ses religieuses, où j'étais tellement disposée à m'impatienter que je n'y trouvais qu'un remède : je prenais la discipline, je me frappais tant que je pouvais, et c'est ainsi seulement que je parvins à me calmer. » Ayant dit cela, elle rougit, s'apercevant de l'impression produite par cet aveu. Et une autre fois, recommandant à une supérieure de refuser aux personnes nerveuses la permission de se donner la discipline : « Moi qui ne suis pas nerveuse, ajouta-t-elle, je ne puis en user sans qu'il me reste un tel tremblement que je suis plus de dix minutes avant de pouvoir écrire. » Celle qui parlait ainsi avait alors soixante-six ans[3].

D'ailleurs tout lui était bon pour se mortifier. Par exemple, on la vit une fois, relevant ses manches, arracher les orties avec un tel oubli de toute précaution, que son bras était gonfié de piqûres jusqu'au coude. « Allons, dit-elle à la sœur qu'elle avait aidée, cela nous comptera pour une discipline. » En Italie, on observait qu'étant à la chapelle elle laissait les moustiques la dévorer jusqu'au sang, plutôt que de faire un mouvement pour s'en délivrer. Lui offrait-on, pendant ses fréquentes maladies, quelque adoucissement : « Je ne l'aime pas, » répondait-elle ; ou : « Cela me fait mal. » On finit par comprendre ce que cela signifiait. Une fois, sortant de maladie, elle quitta furtivement son lit pour se mettre à genoux sur le carreau de sa chambre ; et comme l'infirmière, l'ayant ainsi surprise, la taxait d'imprudence : « Fallait-il donc, répondit-elle, être infidèle à la grâce? Je suis sortie de mon lit parce que je m'y trouvais trop bien. » Souvent on la voyait, avant l'entrée au réfectoire, se diriger la dernière vers la

[1] *Discours pour la profession de Mme de la Vallière. Œuvres*, t. X, p. 324.
[2] Tém. de la sœur Annette Vachez,
[3] Notes de Mme d'Oussières, n° 56, p. 32.

fontaine commune, afin de se servir de l'essuie-main après les autres : « Madame Louise de France, disait-elle gaiement, se mortifiait en cet exercice de pauvreté. Je le comprends, et j'avoue que, sans avoir été nourrie au palais de Versailles, cela me coûte *un brin.* » Ses journées étaient pleines de ces sacrifices, minimes il est vrai, mais qu'agrandissait, que divinisait la consécration de l'amour de Dieu. « Regardez comme perdu le jour où vous n'aurez pas souffert pour Jésus, » disait M^{me} Barat.

« Sortie du monde et de ses biens par la pauvreté, sortie du corps et de ses jouissances par la mortification, « l'âme se trouve alors elle-même, — c'est toujours Bossuet qui nous marque ce progrès ; — mais s'étant trouvée elle-même, elle sait qu'elle a trouvé la source de tous les maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore, ne se donnant pas de relâche qu'elle n'ait abattu l'orgueil aux pieds de Dieu. »

M^{me} Barat avait l'orgueil en exécration : « Ah ! le *moi*, si je le tenais, je l'étranglerais, l'entendait-on répéter ; pas de trêve dans cette guerre : il faut vaincre ou mourir ! » — « Le moi, ce petit atome, » disait-elle avec mépris ; et parlant une fois des tentations d'orgueil : « Ah ! je n'en ai pas peur ; on repousse cela du pied, » dit-elle, faisant un geste encore plus expressif que les mots[1]. On l'entendait dire : « Saint Jean, dans sa vieillesse, répétait toujours la même chose à ses disciples : « Charité ! charité ! Aimez-vous les uns les autres. » Et moi, jusqu'à la fin, je dirai à mes filles : Humilité ! humilité ! toujours humilité ! » — Et encore : « Saint Ignace a adressé à ses religieux une admirable lettre sur l'obéissance. Si, comme lui, avant ma mort, je me décidais à écrire quelque petite chose pour la Société, ce serait sur l'humilité : je ne connais pas de vertu plus grande que celle-là[2]. »

Ce testament suprême, c'est dans ses entretiens et surtout dans ses exemples qu'il faut le chercher. Un saint évêque disait : « C'est une révélation de l'humilité que M^{me} Barat[3]. » Cette humilité avait réponse à tout. Comment Dieu l'avait-il choisie pour présider aux premières origines de la Société ? « C'est, comme elle l'expliquait, que les plus belles plantes ont leurs racines dans du fumier ; et qu'on jette d'ordinaire dans les fondements d'un édifice des pierres brutes, grossières, destinées à rester à jamais cachées aux yeux. » Comment avait-elle pu opérer tant de bien ? « Comme l'écolière, disait-elle, à qui l'on conduit la main, pour faire sa page d'écriture ; sans le secours du maître, elle ferait de belles choses ! » Comment dirigeait-elle tant d'âmes, tant de familles répandues sur toute la terre ? « Comme ces poteaux plantés le long des grandes routes, qui indiquent le chemin à prendre, mais qui ne marchent pas. » Et ces conseils si élevés de spiritualité, épars dans ses lettres, comment les écrivait-elle ? « Comme ceux qui fabriquent de faux billets de banque y gravent eux-mêmes l'arrêt de leur condamnation[1] ! » Quel ton de conviction accentuait ces vives et spirituelles réponses ! Au mois de septembre 1864, revenant de Conflans, où elle avait fêté Notre-Dame des Sept-Douleurs : « J'ai vu, dit-elle, toutes celles qui doivent prendre l'habit, et à chacune j'ai recommandé l'humilité. L'humilité ! c'est le premier, le second et le troisième pas dans la perfection. . . . En ce jour Rome solennise la béatification de Marguerite-Marie. Ah ! c'est bien le triomphe de l'humilité ! Et pourquoi ne pas vous livrer à cette grande vertu ? Hélas ! j'en devine la raison : c'est celle de la fable :

---

[1] Tém. de Mme Cornille. *Doc.* n° 57, p. 15. — *Id.*, n° 87. — *Id.*, n° 230.

[2] Tém. de la sœur Beauve, n° 103. — *Id.*, *Doc.* n° 46, 57, 230.

[3] Mgr Dupont, archevêque de Bourges, n° 108.

> Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
> Comme tu vas, grand Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
> —Et comme vous allez vous-même ! dit sa fille.
> Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?

Vous pourriez m'en dire autant. . . . Eh bien ! devenez des Marguerite-Marie : peut-être m'apprendrez-vous à marcher comme vous ! »

Nous savons déjà l'horreur que M^me^ Barat avait des compliments. Lui faisait-on, à Conflans, quelques couplets louangeurs : « Vous allez achever de me brouiller avec le Parnasse ; » ou bien arrêtant les chanteuses : « Tenez, mes bonnes enfants, à force de chanter vous ne savez plus ce que vous dites ; » ou encore : « Mes bonnes filles, voilà une musique que je trouve bien discordante avec mes sentiments ; car il y a dix minutes qu'elle retarde mon empressement de vous dire bonjour[2]. » Lisait-on devant elle des passages des *Lettres annuelles* où elle était citée, d'un coup de sonnette énergique elle arrêtait la lectrice : « Faites-moi le plaisir de passer cela, ma fille, et tout ce que vous trouverez de semblable à cela. Je ne savais pas qu'on prît la peine de recueillir mes paroles. S'il en est ainsi, je ne dirai plus rien. » Parlait-on de rédiger l'histoire de la Société : « Laissons, disait-elle, des actes et non des écrits. . . . On n'aura pas le temps de nous lire. » Nous savons sa répulsion pour le nom de fondatrice ; elle en souriait de pitié, et élevant son regard : « O Jésus ! répétait-elle, c'est bien vous tout seul ! » On lui avait donné un album représentant les maisons fondées sous son généralat : quelqu'un en ayant tiré un sujet d'éloge pour elle, elle fit remporter l'album, qu'elle ne voulut plus revoir[3]. Elle appelait sa Société « la *petite* Société, une Société de moucherons, d'avortons, pis que cela, car nous offensons Dieu ». Jamais elle ne voulut constater le nombre exact de ses religieuses : « Brebis comptées, le loup les mange, » disait-elle en riant. Un jour, Mgr Hughes, archevêque de New-York, lui ayant attribué le grand bien que le Sacré-Cœur opérait dans le Nouveau-Monde, Mme Barat en parut si vivement peinée que l'évêque s'empressa de lever la séance. « Il ne fait pas bon louer votre supérieure générale, » dit-il en sortant. Une religieuse étant alors rentrée dans la chambre de Mme Barat, la trouva qui pleurait et qui sanglotait. — Mgr Parisis l'entretenant des progrès de la Société : « Je pense bien, lui dit-il, que vous n'en tirez aucune gloire pour vous. . . . — Ah ! Monseigneur, que dites-vous ? ce serait horrible ! » s'écria Mme Barat[1]. Une petite nièce du Père Varin, faisant sa probation en 1865, entendit la mère générale lui dire, en parlant de sa promotion au gouvernement de la Société : « Votre grand-oncle, mon enfant, a fait là une grande faute. . . . Cependant il est possible qu'en cela il ait été inspiré de Dieu, qui voulait fonder son œuvre sur le plus petit néant. . . . Si votre mère est si peu de chose que devez-vous être, ma fille[2] ? »

---

[1] Tém. n° 112, et Mme Anna de Lommessem, n° 56.
[2] Tém. de Mme de Chateaubriand, n° 44. — Idem, *Journal de la Probation*, 1852, p. 30-109.
[3] Tém. de Mme de Bosredont, n° 158.

Le foyer d'où rayonnaient ces vertus d'humilité, de pauvreté, de pénitence en Mme Barat était l'amour de Dieu. Cet amour était son poids, comme dit saint Augustin, sa gravitation, comme nous dirions aujourd'hui. — Nous venons de décrire l'ascension de cet amour ; maintenant voici son sommet : il nous faut voir comment, ainsi détachée de toutes choses et d'elle-même, « resserrée de toutes parts, comme s'exprime Bossuet, et ne respirant plus que du côté du ciel, elle se donnait en proie à l'amour divin. »

Impuissante à se contenir, cette fournaise d'amour débordait en cris soudains, comme en autant de jets de flammes. Un jour du mois de juin, que le vent était brûlant : « Ah ! mes bonnes filles, dit-elle, je voudrais qu'il fît chaud partout. Le feu est au milieu de nous : laissons faire Notre-Seigneur, il aura bientôt tout embrasé[3]. » On l'entendait redire fréquemment cette prière, qui était comme l'explosion du brasier intérieur : « O Cœur de Jésus, ma lumière, mon amour et ma vie, faites que je ne connaisse que vous, que je ne vive que de vous, en vous, par vous, pour vous[4] ! » Un soir, elle entra précipitamment et toute haletante dans la salle de la Probation : « Anathème, oui, anathème à qui n'aime pas Jésus-Christ ! » répéta-t-elle d'une voix forte, en s'asseyant pour respirer. On ne savait que dire : « Eh quoi ! reprend-elle, personne ne répond à ma voix ? Hélas ! hélas ! Jésus n'est pas aimé ! » La nuit on entendait ces exclamations ! « Mon Jésus ! mon cher Seigneur ! » et on la voyait chercher des mains le crucifix qui ne la quittait jamais. Elle lui adressait parfois ces paroles du Cantique : *Je dors, mais mon cœur veille*, ou d'autres textes sacrés exprimés en latin, que la sœur qui la gardait regrettait de ne pas comprendre. Dans une de ses maladies, comme on lui demandait si elle n'avait besoin de rien, elle répondit avec un accent ineffable : « Je n'ai besoin que d'une chose : aimer Jésus et le savoir aimé[1]. »

---

[1] Tém. de Mme Thérèse d'Hondt, n° 32.

[2] Tém. de Mme Léontine Varin, n° 182.

[3] Journal, 26 juin 1859.

[4] Tém. de Mme Hilda Müller, n° 230.

Tout la portait à Dieu, et c'est d'elle qu'on peut dire ce que saint Bonaventure a écrit de saint François d'Assise : « Il voyait dans toute beauté celui qui est le Très-Beau ; il poursuivait à la trace imprimée sur toute chose le Bien-Aimé de son âme ; et de tout cela se faisant une échelle pour atteindre jusqu'au Tout aimable, il trouvait dans chaque être une goutte de la Bonté source de toute bonté[2]. » Elle s'écriait un jour à la vue des montagnes : « Ah ! que Dieu fait de belles choses, tandis que nous en faisons, hélas ! de si vilaines. » On la vit, une fois, s'arrêter, dans le jardin, devant une belle rose humide de rosée, et, après l'avoir admirée en silence : « Ah ! s'écria-t-elle avec un mouvement rapide, j'ai besoin de lui dire : « Vous n'êtes pas mon Dieu ! » La nature, l'art, les livres lui fournissaient tour à tour des aspirations ou des comparaisons pour s'élever à Lui. Un jour, une des maîtresses de la rue de Varenne lui montrant un recueil de poésies profanes : « Lisons-en quelques strophes en les adressant à notre divin Jésus, » lui dit M^{me} Barat. Puis, après avoir lu : « Nous venons de divaguer, mais qu'importe ? cela réchauffe, et Notre-Seigneur en aura le profit. » Pour elle, le *Sursum corda* jaillissait de toute chose[3].

On devine par là ce que devait être l'oraison de M^{me} Barat. Elle disait un jour à une supérieure : « Quand on sait ménager le temps, on en trouve plus qu'on ne pense. Ainsi, malgré tout ce que j'ai à faire chaque jour, je puis encore consacrer de six à sept heures à l'oraison. » Il est vrai que le lendemain, craignant qu'on n'en conçût quelque estime pour elle, elle l'expliqua ainsi : « Comme je dors peu, naturellement j'emploie les heures de la nuit à penser à Notre-Seigneur ; puis, dans l'après-midi, je vais encore prier à ma petite tribune ; mais c'est bien plutôt un repos qu'une prière, et l'on ne saurait appeler cela une oraison[4]. »

Cette habitude d'union à Notre-Seigneur était devenue un besoin instinctif et irrésistible. Un jour, ayant donné le signal pour terminer la lecture du dîner, elle entra aussitôt dans un recueillement si profond, qu'une heure et plus se passa sans que personne osât l'interrompre, et sans que la cloche qui appelait les religieuses à vêpres la tirât de cet état. Ses premières compagnes racontaient que parfois, durant les haltes qu'elle faisait dans ses voyages, elle aimait à se plonger dans la profondeur des bois, et qu'à l'heure du départ, après de longues recherches, on la découvrait enfin, à genoux près d'un buisson, absorbée en Dieu. Elle connut cependant « le Jésus qui se cache », comme elle s'exprimait. Elle eut à souffrir des aridités spirituelles ; mais elle en tirait sujet de s'humilier davantage, comme le témoigne cette note écrite de sa main en 1839 : « Je demande instamment au Cœur sacré de Jésus, par Notre-Dame des Sept-Douleurs, de recouvrer le mode d'oraison que j'avais autrefois, et que j'ai perdu par mes longues infidélités. »

---

[1] Tém. de Mme Zæpffel, nº 108.

[2] « Contuebatur in pulchris Pulcherrimum, et per impressa rebus vestigia persequebatur ubique Dilectum, de omnibus sibi scalam faciens, per quam conscenderet ad apprehendendum eum qui est desiderabilis totus ; et fontalem illam bonitatem in creaturis singulis degustabat. » (S. Bonav. *Vita S. Franc.*, cap. IX.)

[3] Tém. de Mme P. Perdrau, nº 26.

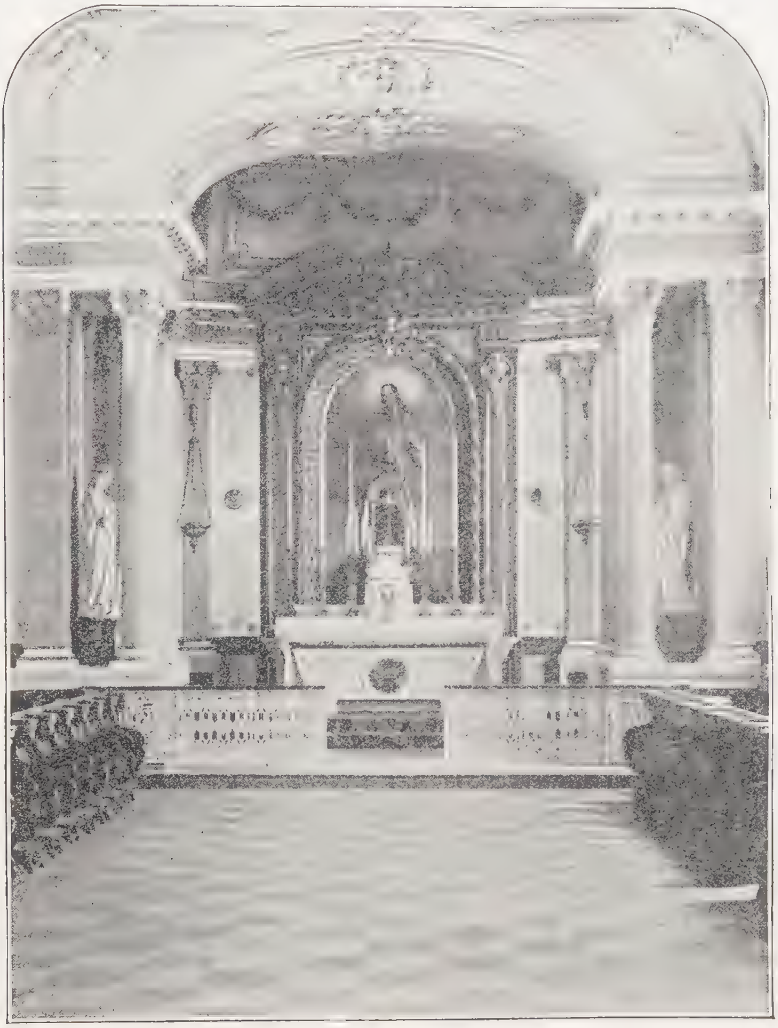
[4] Tém. de Mme d'Oussières, nº 198.

Nous avons peu de renseignements sur le mode d'oraison de M^me^ Barat. D'ordinaire elle se nourrissait plutôt de sentiments que de spéculations, sans rechercher les hautes considérations, et encore moins les états extraordinaires. Elle disait de sainte Gertrude : « Ce que je lui envie, ce ne sont pas ses révélations, c'est son amour de Dieu. » Sa méditation se plaisait particulièrement parmi les mystères de la vie de Jésus, s'identifiant avec eux dans la célébration que la sainte Église en fait périodiquement : cette vie devenait sa vie.

A l'époque de l'Avent, on la voyait entrer dans un recueillement plus profond : « Si nous avions de la foi, disait-elle le 1^er^ décembre 1861, l'approche de la fête de Noël, nous plongerait dans un abîme d'humilité et de charité, à la vue de Celui qui n'a pas eu horreur de descendre dans le sein d'une vierge, comme s'exprime l'Église : *Non horruisti virginis uterum !* »

A Noël, son cœur se dilatait. Elle recevait ce jour-là et gardait jusqu'à la fête de la Purification, un enfant Jésus en cire qu'elle couvrait de caresses, le prenant sur ses genoux pendant ses prières, le pressant sur son cœur, l'appelant son *trésor*, son *tout*, et faisant avec lui d'amoureux colloques. En 1862, à l'approche de l'Avent, elle dit à ses sœurs : « On m'a défendu l'année dernière de baiser les pieds de l'enfant Jésus qui est à la chapelle, par crainte que je ne l'endommage : c'est une cruauté ! Maintenant, cela m'est égal, j'en possède un à moi, et je pourrai l'embrasser autant que je voudrai. » Cet amour si naïf ne s'en élevait pas moins aux plus hautes pensées : « Un Dieu, le Verbe de Dieu, la Parole du Père, la Sagesse éternelle se réduit au silence et ne l'interrompt que par des cris enfantins ; un Dieu tout-puissant se soumet à d'humbles créatures. . . . Ah ! que l'orgueil vienne ici se confondre et expirer ! Pour moi, le grand mystère que je ne puis m'expliquer, c'est qu'à la vue de la crèche une religieuse puisse encore tenir à l'amour-propre ! . . . Si la crèche ne nous apprend pas le renoncement absolu au fini, au créé, nous sommes des fous et des aveugles. Retournons aux petites-maisons du monde, il en est plein ! »

Le mystère de la Croix avait la même puissance sur cette âme, non seulement unie, mais immolée à Dieu. Un jour, qui était le premier de la semaine sainte, elle arrive au noviciat : « Mes enfants, dit-elle, je viens mourir avec vous, mourir de la mort de Jésus pour renaître avec Lui ! » Et une autre fois, s'adressant aux probanistes : « Nous allons nous en donner, pendant cette grande semaine !... Nous en donner, j'entends, en fait d'abaissements, d'amour et de sacrifice[1]. » Avec quelle humilité, le jeudi saint, elle s'agenouillait devant ses novices pour leur laver les pieds ! avec quelle religion elle les servait à table ! Le vendredi saint, elle passait les heures où Notre-Seigneur resta sur la croix dans une application si parfaite à ses souffrances, qu'on ne pouvait l'en tirer. Vers quatre heures elle semblait tout à coup soulagée. Un soir d'un de ces saints jours, elle arrive à la salle de communauté : « Enfin, mes chères enfants, s'écrie-t-elle en poussant un soupir de bonheur, enfin Il ne souffre plus ; on commence à revivre[2]. » On l'entendit s'écrier le jour



PARIS. CHAPELLE DE LA MAISON. MÈRE DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR.

---

[1] *Journal de la Probation*, 17 avril 1859.

[2] Tém. de Mme du Chélas, nº 83.

de la fête des Cinq-Plaies de Notre-Seigneur, en 1855 : « Quel beau jour ! il me semblait voir ce matin les plaies sacrées de Jésus-Christ, ces fontaines divines, couler avec abondance sur vos âmes ; car si son sang précieux se répand sur tous les hommes, combien plus doit-il inonder celles qui se donnent à Lui sans réserve[1]. » Le récit de la Passion la touchait si vivement, qu'on ne pouvait plus le lire devant elle au réfectoire : elle avouait qu'il ne lui était pas possible de manger en entendant parler des souffrances de son Époux[2]. Elle eût désiré ces jours-là qu'on la crucifiât elle-même : « Ah ! écrivait-elle pendant une semaine sainte, lorsque l'on étudie Jésus-Christ dans ce mystère, on voudrait souffrir en réparation jusqu'à la fin du monde, et encore au delà. »

Pâques la ressuscitait. En ce grand jour, elle arrivait au milieu de ses filles comme transfigurée : « Mes bonnes filles, disait-elle, me voici ressuscitée, moi aussi ; et comme il est dit que Jésus apparut à Simon, j'ai voulu apparaître à ma petite famille d'apôtres. » Ainsi en était-il des autres mystères glorieux. Une sœur coadjutrice rapporte qu'un jour d'Ascension, elle la reconduisait dans sa chambre haute en lui donnant le bras, lorsque la vénérable mère se retournant vers elle avec un aimable sourire : « Ah ! ma sœur, si seulement vous me montiez au ciel[3] ! »

Ces ardeurs de l'amour dans M^me^ Barat se concentraient sur Jésus présent et vivant dans l'Eucharistie. Le Tabernacle était son refuge, sa patrie, son ciel. On rapporte que le matin, dès avant cinq heures, lorsque la sacristine allait ouvrir la chapelle, elle trouvait l'impatiente adoratrice près de la porte, attendant en prière le moment d'entrer. Une fois là, devant l'autel, elle restait deux ou trois heures en oraison[4]. Souvent pendant la journée elle était prise d'une soif soudaine de Jésus-Christ : « Il y a bien longtemps que je n'ai vu Notre-Seigneur ! » l'entendait-on s'écrier. Un jour, ayant été retenue par une longue visite qui avait beaucoup retardé son adoration, elle s'en plaignit en disant : « Hélas ! je n'ai pas vu Notre-Seigneur aujourd'hui ; croyez-vous, ma fille, que je puisse vivre comme cela[5] ? »

Quand elle était devant Dieu, dans sa petite tribune, tout disparaissait à ses regards. Immobile, les yeux baissés, elle ne voyait rien, elle ne s'apercevait de rien. Souvent on l'entendait répéter le nom de Jésus avec une inénarrable accentuation : « Mon maître, lui répétait-elle, vous êtes si bon, si puissant ! » Elle lui disait encore : « Mon Dieu, pourquoi y a-t-il si peu d'âmes qui vous aiment ? . . . Ah ! si j'avais tous les cœurs ! si du moins nous vous aimions[6] ! » Sa physionomie parlait plus que ses lèvres. Plusieurs religieuses racontent l'avoir vue parfois s'avancer vers l'autel, s'approcher du tabernacle, et là, les mains jointes, implorant une grâce extraordinaire : « Oh ! ne me la refusez pas, il y a si longtemps que je vous la demande ! » Pendant ses adorations il arrivait que les personnes de la communauté qui avaient affaire à elle, la voyant ainsi perdue dans la présence de Dieu, attendaient plusieurs minutes avant d'oser l'appeler. A la fin, s'approchant d'elle : « Ma mère, avez-vous fini ? — Vous savez bien, ma sœur, que je n'ai jamais fini, » disait-elle avec un accent enflammé. D'autres fois, on l'entendait prendre amoureusement congé du Tabernacle : « Il faut donc vous quitter, mon bon Sauveur, disait-elle, mais je vous retrouverai[1]. » Elle se retournait encore vers le Saint des saints ; elle ne pouvait le quitter.

---

[1] *Journal de la maison mère*, 16 mars 1855, p. 129.

[2] Tém. de Mme Zæpffel, n° 108.

[3] Tém. de la sœur Victorine Godefroy, n° 147.

[4] Tém. de Mme Claire Monnier, n° 41. — *Id.*, n° 6, 44.

[5] Tém. de Mme Faulquier, n° 95. — *Idem*, n° 62.

[6] Tém. de la sœur Euphrosyne Gerbet, n° 149.

PARIS. CHAPELLE DITE DU CRUCIFIX
où la mère Barat se retirait habituellement pour prier.

La communion consommait son intimité avec Jésus-Christ. La mère Barat communiait tous les jours, s'y préparant chaque fois par la confession. Dans ses dernières années, elle ne se confessait plus que tous les deux ou trois jours, ce qui lui faisait dire : « Je crois que je commence à me convertir. Demandez au bon Dieu de me convertir tout à fait, afin que je puisse, comme vous, mes enfants, ne plus me confesser qu'une fois la semaine[2]. » Elle s'accusait des moindres fautes avec une telle componction, qu'on l'eût crue coupable de forfaits énormes. « Plusieurs fois, raconte une de ses religieuses, me confessant après elle, je trouvai l'accoudoir du confessionnal tout mouillé de ses larmes[3]. »

Sainte Thérèse a dit : « Quand vous avez communié, fermez les yeux du corps et ouvrez ceux de l'âme : vous y trouverez le ciel. » Il arriva plus d'une fois que, pendant cette heure céleste, M^me^ Barat fut comme transportée hors d'elle-même. « J'avais beau l'appeler, l'avertir, la toucher même, rapporte une de ses filles, elle me regardait avec les yeux ouverts, mais elle ne me voyait pas.

---

[1] Tém. de la sœur Louise Bouvet, nº 56. — *Idem*, nº 96, 233.
[2] Tém. de Mme Éliane Cuënot, nº 87.
[3] Tém. de Mme d'André, nº 196.

Après un long intervalle, elle me dit, comme revenant de loin : « Ah ! vous voilà, « ma chère.... Oui, il faut le quitter pour aller à son service : c'est quitter Dieu « pour Dieu[1]. » Il semblait à quelques-unes que, dans cette heure sacrée, elle était comme revêtue de la lumière de gloire. « Me trouvant un matin dans la chapelle des Feuillantines, raconte une des probanistes, j'entendais notre mère qui, se croyant sans témoin, envoyait vers Notre-Seigneur des paroles enflammées. A la fin, s'étant aperçue de ma présence, elle me demanda si on avait sonné la fin de l'action de grâces.... On l'avait sonnée depuis trois quarts d'heure. Alors elle donna l'ordre de fermer les fenêtres. Je me levai, j'allai fermer, mais j'observai que, tandis qu'au dehors le temps était sombre et couvert, au dedans de la chapelle je ne sais quelle clarté environnait notre mère ! Son ordre n'avait eu d'autre but que de me donner le change[2]. »

C'est à de telles heures surtout que M^me^ Barat sentait ces transports véhéments, qui faisaient s'écrier à saint Augustin : « Vous me faites entrer, Seigneur, dans des sentiments d'un ordre tout nouveau, et vous me communiquez je ne sais quelle douceur qui, si elle atteignait en moi toute sa puissance, toucherait à quelque chose qui ne serait plus de cette vie[3]. »

Toutes les dévotions de M^me^ Barat se subordonnaient à l'amour de Dieu. Elle ne voyait que son Cœur dont elle était l'épouse, mais elle ne séparait pas le Cœur sacré de Marie de celui de Jésus. Nous avons vu son culte pour la mère de Dieu. « Vous considérerez Marie comme votre supérieure, disait-elle à ses filles, et quand l'obéissance vous paraîtra pénible, vous l'adoucirez par cette pensée : J'obéis à Marie. » C'est elle qui a dit cette parole admirable : « Le Cœur de Marie est le palais où se tiennent les assises de la miséricorde. » Elle avait pour elle une tendresse d'enfant : chaque soir, ayant dit le chapelet, le *Memorare*, le *Salve Regina*, elle vénérait et baisait à plusieurs reprises une petite statue de Notre-Dame de la Guadeloupe, don du P. Druilhet, et s'en faisait bénir en posant sur son front les mains de sa madone[4]. Elle demandait de même la bénédiction de saint Joseph. Elle disait à Marie son cantique de prédilection :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.

Puis Jésus, le *chéri*, ainsi qu'elle l'appelait, avait sa dernière prière : « Mon Jésus ! miséricorde ! » disait-elle. Elle s'endormait ainsi, sous la bénédiction de la sainte Famille tout entière.

---

[1] Tém. de Mme Anna de Lommessem, n° 56.

[2] Tém. de Mme Jenny Lazerme, n° 128.

[3] « Intromittis me in affectum multarum inusitatum introrsus, ad nescio quam dulcedinem ; quæ si perficiatur in me, nescio quid erit quod vita ista non erit. » (Aug., lib. X. *Confess.*, cap. XL.)

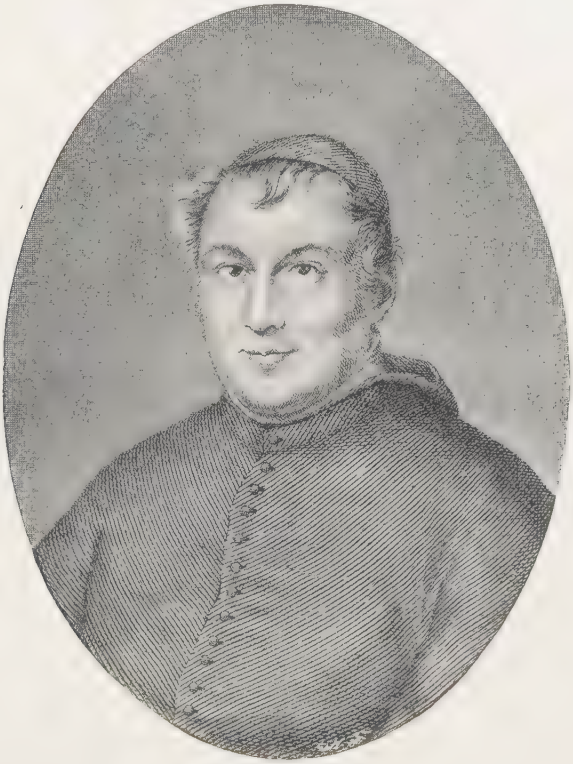
[4] Tém. de sœur Victorine Godefroy. *Doc.* n° 43.

Les anges, et spécialement saint Michel, protecteur de sa Société, les saints les plus embrasés de l'amour de Jésus-Christ, saint Pierre, saint Paul, saint Jean, saint Ignace de Loyola et saint François Xavier, sainte Madeleine, sainte Thérèse, enfin la bienheureuse Marguerite-Marie, l'apôtre du sacré Cœur, étaient au ciel ses amis de prédilection. Elle disait, en parlant de cette Bienheureuse : « S'humilier et aimer, telle fut toute sa vie, que n'est-ce aussi toute la nôtre ! » Mais, encore une fois, elle entendait bien qu'au-dessus de tous les saints, Jésus fût le premier aimé, comme elle l'écrivait à une de ses filles : « Que le bon Dieu se serve de votre aimable sainte pour vicaire, très bien, mais c'est toujours son divin Cœur qui agit. Vous savez, ma fille, que je suis jalouse pour Notre-Seigneur. J'ai de la peine à ne pas tout lui rapporter[1]. »

Voilà l'amour de Dieu, voilà ce que j'ai nommé le *sommet* de la vie spirituelle chez M^{me} Barat. Mais le cœur des saints est, comme celui de Dieu, un « trésor qui s'épanche. » Considérons maintenant l'*effusion* de cet amour, voyons-le descendre du ciel en terre pour se répandre sur tout ce que Dieu aime, et sur tout ce qu'il commande d'aimer pour l'amour de Lui.

---

[1] A Mme de la Croix. Rome, 6 déc. 1841.



CARDINAL BOFONDI

Quatrième Cardinal Protecteur de la Société du Sacré-Cœur. 1861-1868.

CHAPITRE III.

CONSOMMATION DE LA SAINTETÉ DE MADAME BARAT. SA CHARITÉ UNIVERSELLE.

LA charité de Mme Barat était universelle. C'était un fleuve qui, des hauteurs sacrées du Cœur de Jésus où il prenait sa source, descendait sur tous les êtres, du plus grand au plus petit, répandant sur son passage l'affection, le bienfait et la bénédiction.

La plus grande œuvre de Dieu en ce monde, c'est l'Église. L'Église était aussi le premier objet de l'affection comme de la religion de Mme Barat. Nous avons déjà vu quelle était, si je puis employer cette expression, sa dévotion pour le Pape. Elle avait pour les évêques une vénération qui s'inspirait de sa vive reconnaissance. Le grand épiscopat qui avait protégé le berceau du Sacré-Cœur et qui comptait des hommes tels que Mgr d'Aviau, Mgr d'Astros, Mgr de Beauregard, Mgr Soyer, Mgr Frayssinous, Mgr de Quélen, Mgr Dubourg, Mgr de Rohan, Mgr de Forbin-Janson, avait disparu de la scène du monde. Un des derniers qui restaient, Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, expira au commencement de 1861 au Sacré-Cœur de Montfleury, où il s'était retiré à la fin de sa vie : « Presque un demi-siècle de vertus, de travaux et d'édification, écrivait Mme Barat, ont comblé la mesure et préparé la récompense de ce saint homme, mon premier guide dans les voies de la piété. Nous ne perdons que sa présence ; et dans le ciel il priera pour le Sacré-Cœur, qui lui était si cher[1]. » Tout en suivant de ses regrets cette génération de confesseurs de la foi, la mère fondatrice était heureuse de trouver la même bienveillance chez leurs successeurs ; et, dans sa reconnaissance, elle écrivit un jour à Mgr Sergent, évêque de Quimper, que la paternelle protection de Nosseigneurs les évêques était une des consolations les plus senties que le bon Dieu lui eût réservées à la fin de sa longue carrière.

---

[1] A Mme E. Josset, Paris, 5 janvier 1851.

Mais ce n'était pas seulement de la reconnaissance qu'elle témoignait aux évêques, c'était un culte religieux. Les pontifes de Jésus-Christ revêtaient à ses yeux un prestige sacré. Jusqu'à la fin de sa vie, infirme et ayant de la peine à se mettre à genoux, elle ne voulait pourtant les recevoir que dans cette posture humiliée. Mais le meilleur témoignage de sa vénération était sa déférence à leurs avis.

Mgr l'évêque de Beauvais rapporte que lui ayant proposé une mesure qu'il croyait utile au Sacré-Cœur de sa ville épiscopale, la vénérable supérieure n'avait pas cru d'abord devoir l'adopter. « Il n'y avait en cela aucune désobéissance de sa part, observe le prélat, puisque je ne prescrivais rien, et que d'ailleurs je n'avais pas le droit de commander. Plus tard, mieux informée, Mme Barat adopta la mesure proposée, et comme les résultats en furent très satisfaisants, je profitai de mon premier voyage à Paris pour aller la remercier et la féliciter. Quelle ne fut pas ma surprise et mon édification quand je vis cette vénérable supérieure infirme se lever péniblement, et se mettre à genoux devant moi, pour me demander pardon de n'avoir pas déféré plus tôt à mon avis ! J'étais honteux de voir à mes pieds une sainte femme dont j'aurais volontiers réclamé moi-même la bénédiction. J'eus de la peine à la décider à se relever : « J'ai eu tort, grand « tort, répétait-elle. Je le reconnais trop tard, et c'est pour moi une preuve « nouvelle de la déférence que nous, pauvres femmes, nous devons avoir pour « les demandes et avis de Nosseigneurs les évêques[1]. »

Une autre fois, ayant appris qu'une appréhension exprimée sur l'avenir de la maison de Saint-Pierre-lès-Calais avait contristé Mgr Parisis, elle n'eut pas de repos qu'elle ne l'eût conjuré de lui pardonner : « C'est pour moi une épine, disait-elle à sa secrétaire, de blesser n'importe qui, à plus forte raison un prélat si respectable, presque Père de l'Église. » — Elle lui écrivit : « Je ne me consolerais pas que cette chère fondation devînt pour Votre Grandeur une occasion de douter de ma reconnaissance. Je la conjure donc, au nom du Cœur si miséricordieux de Jésus, d'oublier ce qui a pu, involontairement de ma part, blesser son cœur, et je la supplie de me donner, par quelques lignes de sa main, l'assurance d'un pardon que je réclame et que j'implore[2]. »

La foi de Mme Barat voyait Dieu dans ses prêtres ; elle demandait à ses filles de ne considérer que lui dans leurs directeurs, sans acception de personne : « Voyez Marie-Madeleine au tombeau de Jésus-Christ, elle ne s'occupe pas des anges, elle n'a en vue que son Maître. Ce m'est une consolation que, dans notre Société, on ne court pas après les directeurs[3]. » Entre tant d'aumôniers d'un mérite distingué qu'elle rencontrait dans ses maisons, les plus humbles n'étaient pas ceux qu'elle honorait le moins. A la maison d'Orléans était un bon vieillard, ancien curé de campagne, très modeste, très simple, très profondément pieux, nommé M. Stérenne. Un jour M^me^ Barat, qui savait sa grande vertu, étant venue le saluer dans la sacristie, se mit à genoux devant lui, le priant de la bénir. — « Mais... mais... mais..., dit le vieillard, qu'est-ce que cela? est-ce possible? une sainte pareille qui demande la bénédiction d'un pécheur comme moi! C'est bien plutôt à moi de demander la vôtre! » Disant cela, lui-même s'agenouille, et les voilà tous les deux en face l'un de l'autre, se conjurant réciproquement de se bénir. Aucun ne voulant céder, ils s'accordèrent pour prier ensemble Notre-Seigneur de leur donner à tous deux sa bénédiction[1].

---

[1] Lettre de Mgr de Beauvais, 21 avril 1870.
[2] Paris. 28 septembre 1864.
[3] Tém. de Mme Clémence Maria. *Doc.* nº 53.

M^me^ Barat aimait Jésus-Christ dans ses épouses, de quelque ordre qu'elles fussent. Les Carmélites, les filles de Saint-Vincent-de-Paul, les Petites Sœurs des pauvres, les Visitandines, étaient pour elle des sœurs. En 1847 elle avait signé avec la Visitation de Paray-le-Monial un acte de société de prières et de bonnes œuvres. Jamais son large esprit ne put prendre le moindre ombrage des succès obtenus par d'autres religieuses : « Faisons ce que nous pouvons, écrivait-elle à ce sujet ; méritons ainsi que Dieu bénisse nos travaux ; puis, réjouissons-nous de voir prospérer celles qui travaillent comme nous pour le même Maître. » Une congrégation née en Italie ayant pris le même nom et presque les mêmes statuts que le Sacré-Cœur, M^me^ Barat répondit à celles qui s'en plaignaient : « Si elles font mieux que nous, le Cœur de Jésus en aura plus de gloire. Il est assez large pour que plusieurs familles y tiennent très à l'aise. » Elle ne fit pas difficulté de communiquer à M^gr^ Reisach les règles de son Ordre pour qu'il en fondât un sur le même modèle. « Si la gloire de Dieu y est intéressée, nous ne devons pas refuser. Seulement, observait-elle, il ne sera pas facile de prendre l'esprit de cet admirable livre. C'est dans cette citadelle qu'il faut nous renfermer[2]. » Elle disait encore : « qu'on nous laisse l'humilité, et qu'on prenne tout le reste. »

Pénétrée de cette fraternelle charité dans le Christ, M^me^ Barat, non seulement vénérait toutes les religieuses, mais elle saisissait toutes les occasions de les obliger. A la fin de 1840, des religieuses françaises étant venues à Rome, pour diriger une école fondée par la princesse Borghèse, M^me^ Barat s'offrit à les recevoir dans sa maison de Sainte-Rufine, afin de les initier à la langue et aux usages du peuple italien. Elles y passèrent, en effet, une partie de l'hiver dans une fraternelle union avec le Sacré-Cœur. En 1862, le Conseil de l'œuvre des écoles d'Orient ayant imploré son assistance en faveur de religieuses missionnaires établies en Syrie sous le nom de sœurs du Sacré-Cœur, la mère générale intéressa à cette institution ses maisons d'Europe et d'Amérique, et il y eut ainsi soixante-cinq *sœurs arabes* entretenues par ses soins. « Une de mes joies, disait-elle, eût été d'envoyer une colonie des nôtres pour évangéliser le berceau de notre foi : ces bonnes sœurs en Jésus-Christ nous y remplaceront avantageusement. »

---

[1] Tém. de Mme Kolb. *Doc.* n° 1.

[2] A Mme de Limminghe. Paris, 31 mars 1847.

Son amour pour les âmes semblait redoubler d'ardeur à la fin de sa vie : c'était le *Sitio* de Jésus expirant : « La nuit arrive à grande vitesse, disait une de ses lettres à M^me^ DeBrou, alors nous ne pourrons plus ni travailler, ni mériter, ni sauver des âmes ; c'est ce que je regretterais le plus, si cela était permis quand le Maître appelle[1]. » Et dans une autre lettre : « Être apôtre, être sauveur, c'est le seul contentement qui puisse nous attacher à la vie. » Les missions d'Amérique l'enthousiasmaient. Elle écrivait à M^me^ Évelina Lévêque : « On me défend quelquefois d'agiter ma plume en écrivant ; mais impossible de m'arrêter quand je traite cet article : missions étrangères, mon premier attrait ! » Un jour arrivant à la rue de Varenne, au milieu de toute la communauté : « Ah ! que de monde ! s'écria-t-elle ; il y aurait de quoi mettre le feu aux quatre coins de la terre[2]. » Elle eût voulu aller visiter encore une fois ses familles religieuses les plus éloignées, surtout les plus pauvres, comme celles d'Irlande, et on l'entendait dire : « Je m'embarquerais tout de suite, si je valais le port ! »

Après cela, est-il besoin de rappeler son amour pour l'âme des pécheurs ? Un récent auteur spirituel a écrit : « Il y a dans le monde une foule de cœurs qui sont à Dieu comme de durs métaux. Pour qu'il les fonde il lui faut des fournaises. Soyez-lui ces fournaises[3]. » M^me^ Barat était une de ces fournaises d'amour. Une de ses filles raconte qu'elle avait toujours « sur le tapis », comme elle disait, certains pécheurs insignes. Deux, entre autres, le czar Nicolas et l'abbé de Lamennais, l'occupèrent longtemps ; et il était convenu avec Jésus-Christ qu'à chaque fois qu'elle baiserait un petit crucifix de bois pendu à sa ceinture, cela voudrait dire : « Par les mérites infinis de votre Passion, Seigneur Jésus, convertissez vos deux pauvres serviteurs, Nicolas et Lamennais. » La mort impénitente de celui-ci lui arracha des cris de douleur : « Ah ! mes filles, disait-elle, si j'avais quelque crédit auprès du Cœur de Jésus, est-ce que ce malheureux serait mort comme cela[4] ? »

Les princes régnants, empereurs, rois, ministres, grands fonctionnaires avaient une part principale dans ses prières. Que n'inventait pas le génie de son zèle pour leur obtenir l'assistance des Cœurs de Jésus et de Marie ! Nous ne pouvons tout dire en ces choses si personnelles ; nous mentionnerons du moins sa pieuse sollicitude dans la dernière maladie du prince de Canino Bonaparte, en 1857.

---

[1] Paris, 2 mars 1856.

[2] Tém. de Mme Julie Heigelin, nº 202.

[3] M. l'abbé Gay, *De la Vie et des Vertus chrétiennes*, t. III, p. 325.

[4] *Souvenirs*, par Mme Pauline Perdrau, p. 99.

S'adressant aussitôt à la sœur du prince, M^{me} Constance Bonaparte, religieuse de sa Société, elle lui écrivit : « Dans le danger pressant où le prince est de perdre son âme, il faut faire l'impossible pour l'arracher à une éternité malheureuse[1]. » Elle pressa, sollicita, implora ceux que son zèle croyait les plus capables d'aborder le malade. « Espérons, dit sa sœur, que cette âme est une de celles qu'auront sauvées les prières et le zèle de M^{me} Barat. »

Sa charité s'inquiétait principalement pour l'âme des parents de ses filles. « Ah ! je comprends, ma fille, écrivait-elle à l'une d'elles, ce que votre cœur doit souffrir de vos chagrins et de vos inquiétudes au sujet du salut de vos chers parents. En partageant votre douleur, je m'unirai à vous, afin d'obtenir du Cœur si miséricordieux de Jésus leur retour à Lui avant de quitter cette terre de scandale. Combien d'âmes en sont là ! Mais, à mesure que les hommes deviennent plus méchants, Jésus étend avec une plus ample libéralité ses miséricordes sur les pécheurs. Combien de conversions sont accordées par le Cœur sacré de Jésus ! Faites parvenir vos prières à ce Cœur adorable par sa bien-aimée servante Marguerite-Marie. Son céleste Époux ne saurait rien lui refuser : elle a déjà tant obtenu de son Cœur[2] ! »

Non contente de prier, M^{me} Barat souffrait pour ces précieuses âmes. « Ayant confié à ma mère, rapporte une religieuse, la peine que j'éprouvais de l'éloignement de Dieu où se trouvaient plusieurs personnes que je chérissais : « Consolez-vous, « me dit-elle, il y a dans ces personnes de précieuses qualités. Elles reviendront « à Dieu ; je vous le promets, ma fille, je ferai quelque chose pour elles, je ne « dis pas ce que ce sera, mais soyez assurée que je ne les oublierai pas. » On ne sait ce qu'elle fit, mais ces personnes chères revinrent à la religion[3]. »

Elle-même était apôtre en toute occasion, et personne ne possédait mieux l'art de faire arriver à l'âme de ses visiteurs le rayon de la grâce. On le savait si bien que parfois, l'interrompant dès les premiers mots, quelques-uns disaient : « Ah ! Madame, s'il vous plaît, ne parlons pas de cela encore aujourd'hui. Je penserai à mon âme : je vous le promets ! » Prenant acte de cette promesse, elle n'abandonnait pas le siège que la place ne se fût rendue à Jésus-Christ[4].

Son médecin, homme d'ailleurs excellent, avait oublié ses devoirs religieux : M^{me} Barat attendait avec prudence, saisissant avec tact toutes les occasions de le ramener à Dieu. Peu de temps avant sa mort, elle eut avec lui un entretien, seul à seul, pendant trois quarts d'heure. Que se passa-t-il dans cette entrevue? Personne ne le sait. Mais au sortir de là le docteur était hors de lui : « Quelle femme ! » disait-il, cherchant à cacher les larmes que l'on sentait dans sa voix.

---

[1] *Voir* Lettre de Mme Constance Bonaparte, 7 mars 1870. — *Id.* Mme Barat à Mme d'Avenas, 29 juin 1857.

[2] Paris, 12 mars 1864.

[3] Témoignage n° 69.

[4] Tém. de la sœur Louise Bouvet, n° 56 *bis*.

En vain voulut-on lui parler de ses malades, il n'entendait rien. « Quelle femme ! » répéta-t-il de nouveau ; et il partit. Quelque temps après on apprit que le docteur avait communié[1].

« Un jeune protestant avait épousé une de nos élèves, raconte une religieuse. Il venait de lui naître un fils ; et, selon des conventions que l'Église ne ratifie pas, le pauvre enfant devait être de la religion de son père. Notre mère, l'apprenant, fait venir celui-ci, qui la visitait souvent, et qui, plein de vénération pour elle, avait l'habitude de l'appeler « ma mère ! » — « Eh bien ! si je suis votre « mère, lui dit Mme Barat en l'arrêtant à ce mot, je veux que mon *petit-fils* soit « catholique. » Le père n'eut qu'à obéir. Le lendemain lui-même s'en fut prier le nonce, Mgr Sacconi, de baptiser son enfant et de venir dîner chez lui. « Je ne puis « rien refuser à Mme Barat, disait-il, tant cette sainte femme a d'empire sur moi. » La vénérable mère écrivit qu'on lui apportât le nouveau-né ; elle voulait le bénir[2]. »

Les lettres de la sainte mère n'avaient pas moins de puissance que sa conversation. Un parent de Mme Barat, après avoir passé une quinzaine d'années dans l'administration des hôpitaux militaires en Afrique, fut nommé directeur de celui d'Ajaccio, où il arriva déjà atteint d'une phtisie qui ne laissa bientôt plus d'espoir de guérison. Il était devenu incrédule ; il riait des choses de Dieu, il fuyait l'aumônier et se plaignait tout haut de ses assiduités. Heureusement un jour celui-ci lui parla de Mme Barat. Le militaire n'avait eu que peu de rapports avec elle, mais il l'avait assez connue pour la vénérer. « Ma tante est une sainte, » dit-il avec enthousiasme ; et après en avoir cité plusieurs preuves : « Voyez ce beau crucifix suspendu à la muraille, ajouta-t-il, c'est Pie IX qui le lui a donné ; elle me l'a envoyé quand j'étais en Afrique. » Le prêtre s'empressa d'informer Mme Barat de l'état de son neveu, pour qu'elle lui écrivît immédiatement. « Je regrette de ne pas avoir pris copie de sa réponse, témoigne l'aumônier, M. le chanoine Spinosi, tant ce chef-d'œuvre de tendresse, d'onction, de zèle, de prudence et de persuasion était admirablement approprié au caractère et aux besoins du malade. C'était un missionnaire, un apôtre qui parlait, et ce langage si nouveau pour le cœur du soldat eut aussitôt son effet. Couché sur son lit de douleurs, il lisait et relisait à voix haute cette lettre si chère, si encourageante, m'invitant à l'entendre et à lui en redire mon admiration. »

Après une soirée de réflexions et de luttes, le lendemain le malade n'eut pas plus tôt aperçu le prêtre, qu'il lui dit : « Monsieur l'aumônier, je veux me confesser. . . . » L'évêque auxiliaire, Mgr Sarrebayrouse, vint célébrer la messe. Quand, après quelques paroles adressées au mourant, le prélat lui demanda :

---

[1] Tém. de Mme O. Truchot, n° 85.

[2] Tém. de Mme Évelina Lévêque, n° 91.

« Maintenant, désirez-vous recevoir les sacrements de l'Église? — Oui, Monseigneur, je le désire, et j'en suis très heureux, bien que j'en sois indigne. » Il reçut en même temps la Confirmation et l'Extrême-Onction avec une piété qui arrachait les larmes de l'assistance, qui était nombreuse. C'est ainsi qu'il mourut, plein de reconnaissance pour celle qui avait rouvert son cœur à la lumière et à la miséricorde de Dieu[1]. « Ah! quelle grâce, mes filles, disait M^me^ Barat, lorsque Dieu nous envoie des âmes à sauver. Si j'étais sûre d'en avoir sauvé une seule! »

On lit dans une des lettres de Mme Barat : « Si on pouvait aller chercher les pauvres pécheurs jusque dans les profondeurs de leur ténébreuse prison, là encore on nous verrait tenter de les délivrer. » Du moins s'intéressait-elle à la rédemption des âmes du Purgatoire. La fondatrice d'un ordre consacré à cette œuvre fut spécialement redevable à Mme Barat. En 1856, le dimanche 27 janvier, la mère générale disait aux Probanistes : « J'ai reçu cette semaine la visite d'une personne à qui Notre-Seigneur a inspiré la pensée de fonder un ordre entièrement consacré aux âmes du Purgatoire. Ah! mes bonnes filles, celle-là est une âme ardente! Elle m'a dit qu'elle avait déjà tant de postulantes, et elle m'a demandé : Comment ferai-je pour les former à la vie religieuse? Je l'ai alors adressée à un ecclésiastique digne de sa confiance, et qui l'a secondée depuis[2]. » Cette personne de zèle était Mlle Eugénie Smet, ancienne pensionnaire de Lille, qui fut, en effet, sous le nom de Mère de la Providence, la première supérieure des *sœurs auxiliatrices* vouées au soin des malades et au soulagement de l'Église souffrante. Mme Barat devint son conseil ordinaire, et ne cessa de prêter le plus obligeant secours à la Société naissante, dont la devise « *prier*, *agir*, *souffrir* pour les âmes du Purgatoire », était si conforme à l'esprit de charité de la servante de Dieu.

Elle-même avait, semble-t-il, des lumières spéciales sur le rachat et le salut de ces âmes captives. Mme la maréchale de Saint-Arnaud raconte qu'après la mort si chrétienne du maréchal, elle alla demander à la mère Barat de lui obtenir de Dieu l'assurance que son mari était sauvé et heureux. « La sainte mère, dit-elle, me répondit simplement qu'elle connaissait une âme très privilégiée qui obtenait de Dieu, dans des communications intimes et toutes surnaturelles, la révélation de bien des choses, et elle ajouta : « Je tâcherai que cette âme ait connaissance du « sort de celui que vous pleurez.... » Puis son humilité la faisant changer d'avis : « Toute réflexion faite, il ne faut pas tenter Dieu, mon enfant, me dit-elle, je ne « ne demanderai pas la lumière que votre cœur réclame ; mais confiez-vous « simplement à la bonté divine. J'ai confiance, pour ma part, que votre excellent « mari est avec le Seigneur. S'il est en purgatoire nous prierons pour lui. » Je compris la sagesse de cette réflexion, ajoute la maréchale, et n'insistai pas. Mais je restai sous l'impression que la personne privilégiée dont il venait d'être question n'était autre que cette sainte mère[1]. »

---

[1] Lettre de M. le chanoine Spinosi.

[2] Journal de 1855-1856, 27 janvier, p. 59 et 60.

La charité de Mme Barat ne s'arrêtait pas aux âmes. Les membres souffrants de l'homme, ou plutôt les membres souffrants de Jésus-Christ étaient pour elle l'objet d'un respect, d'une compassion, d'une tendresse divine.

Elle avait le pauvre en honneur, le préférant à tout, même à la société des plus nobles personnages. Une personne de distinction l'ayant fait demander, pendant qu'elle était en adoration, elle se fit excuser ; mais un instant après, ayant été appelée par une petite charbonnière, elle quitta tout à l'instant, et vint recevoir l'enfant dans le petit salon, où elle se mit en devoir de la catéchiser, comme si elle n'avait pas à s'occuper d'autre chose[2]. Une autre fois Mme Barat, épuisée de fatigue, avait eu le regret de ne pouvoir recevoir une pieuse princesse romaine. Mais bientôt elle se rappelle qu'elle a promis une visite aux pauvres lessiveuses employées dans la maison ; alors elle va vers elles, et retrouve des forces pour leur adresser à chacune une parole du cœur : « Ah ! ma mère, dit une de ses filles, qu'il fait bon avec vous d'être pauvre et petit[3]. »

Mais ce n'était pas assez de respecter le pauvre, Mme Barat l'aimait. A commencer par ceux qui la servaient ou l'approchaient, domestiques, ouvriers, employés, gens de service, tous trouvaient en elle une affection de mère. Un cocher nommé Louis, étant près d'expirer, disait dans son agonie : « Est-ce possible que je m'en aille ? Ma mère Barat le sait-elle ? Ne m'a-t-elle pas promis que je ne sortirais jamais du Sacré-Cœur[4] ? » Un aide jardinier s'était endormi dehors, tête découverte, sous un soleil de feu. Mme Barat, l'apercevant, s'empresse de lui couvrir le visage de son mouchoir, en se retirant sans bruit. « Oh ! ma mère ! ma mère ! » répétait le brave homme en se réveillant, et reconnaissant celle qui l'avait abrité[5]. A Amiens, une lessiveuse nommée Madelonnette, souffrante et déjà âgée, lui ayant avoué qu'elle, son mari infirme et sa fille malade avaient bien de la peine à vivre, Mme Barat voulut qu'elle reçût régulièrement son dîner du Sacré-Cœur, pour elle et les siens, jusqu'à la fin de ses jours[6]. Dans une autre maison, un journalier lui confie que son pauvre ménage aurait besoin, pour vivre, d'une petite génisse, que ses enfants nourriraient avec l'herbe cueillie sur le bord des chemins. La génisse fut fournie par Mme Barat, et permission donnée de la nourrir avec l'herbe du Sacré-Cœur[7]. A Nantes, elle aperçoit de sa fenêtre un journalier qui se cachait derrière les arbres pour manger son pain bis, tandis que ses compagnons faisaient un meilleur repas. Mme Barat appelle la portière de la maison, et lui recommande de porter à ce pauvre honteux un paquet dont celle-ci ignorait le contenu. C'était un pain creusé par la charitable mère, qui y avait caché furtivement le dîner qu'on venait de lui servir[1].

---

[1] Lettre de Mme la maréchale de Saint-Arnaud, née de Trazégnies. Arcachon, 19 mars 1870.

[2] Tém. de la sœur Euphrosyne Gerbet, n° 149.

[3] Tém. de Mme Élisa. *Doc.* n° 140.

[4] *Souvenirs*, par Mme Perdrau, p. 100.

[5] Notes de Mmes de Fonsbelles, de Martiny, Zœpffel.

[6] Tém. de sœur Thérèse Leturcq. *Doc.* n° 59.

[7] Tém. de Mme Julie de Baillet, n° 117.

Il n'était pas besoin d'être dans la maison de M^me^ Barat pour avoir des titres à sa charité. Les pauvres l'attiraient par leur pauvreté seule, ou plutôt par cette beauté surnaturelle, divine, que revêt l'indigence envisagée en Jésus-Christ. Elle sentait, pour ainsi dire d'instinct, les malheureux. Plusieurs fois, dans ses voyages, on la vit tout à coup sortir de son oraison ou même de son sommeil, et dire à ses compagnes : « Voici un pauvre qui vient nous demander l'aumône[2]. »

Les peines et les joies de ses protégés devenaient les siennes propres. Aussitôt qu'elle voyait entrer dans sa chambre la religieuse chargée de ses distributions : « Eh bien, ma sœur, dites-moi comment vont nos amis ? Tel et tel à qui vous avez donné telle chose ont-ils été contents... ? Ah ! quel bonheur de pouvoir faire quelques heureux ! Les pauvres sont la bénédiction de la maison ; et ce qui me rassure, c'est que je sais qu'ils sont toujours bien reçus ici[3]. » Une fois qu'étant souffrante elle avait fait porter des secours à une famille, la religieuse chargée de la commission ne revint que le soir lui rendre compte de la joie de ses protégés : « Vous avez attendu bien tard pour m'apporter cette bonne nouvelle, lui dit M^me^ Barat avec émotion. Vous saviez pourtant que c'était le meilleur moyen de me donner une bonne journée et une heureuse nuit[4] ! » Un pauvre à qui elle venait de procurer un vêtement neuf s'étant écrié en larmes : « Ah ! que ne puis-je voir la mère générale, je lui baiserais les pieds ! » M^me^ Barat rit beaucoup ; puis, ne songeant qu'à lui faire plaisir : « Et moi aussi, dit-elle à la portière, je serais bien aise de le voir. Prévenez-moi de son arrivée, dès qu'il se présentera[5]. » Un autre qu'elle avait nourri pendant quinze jours, ayant reçu d'elle de quoi acheter des souliers, voulut qu'on les portât à la mère générale : « Ça lui fera plaisir de voir de si bons souliers ! » M^me^ Barat tourna et retourna dans ses mains la chaussure diamantée d'un triple rang de gros clous. Elle était vraiment heureuse[6].

M^me^ Barat donnait largement, sans compter, instantanément. Sa première parole, quand on lui annonçait qu'un pauvre implorait son secours, était : « Que lui faut-il ? » et souvent elle ajoutait à la somme demandée. Plusieurs fois l'économe lui manifestant sa crainte qu'elle ne pût suffire à tant de charités : « Eh bien ! répondait la mère générale, quand nous n'aurons plus rien, nous vendrons nos vases sacrés, plutôt que de laisser les malheureux dans le besoin[7]. »

---

[1] *Documents de Nantes*, n° 14, p. 9.

[2] Notes de M. l'abbé Dusaussoy.

[3] Notes de la sœur Servy, *Doc.* n° 9. p. 3.

[4] Mém. de Mme Marie du Chélas, n° 50.

[5] Notes de la sœur Servy, p. 5.

[6] Tém. de Mme Marie du Chélas, n° 50.

[7] Notes de la sœur Servy, p. 2, 3, 4. *Doc.* n° 9.

Un jour, la religieuse chargée du vestiaire lui faisant observer qu'elle donnait précisément ses meilleures chemises, et qu'elles étaient trop bonnes : « Trop bonnes, ma fille, reprit-elle, trop bonnes pour les pauvres ! mais je leur donnerais ma peau ! » Et à une portière qui lui demandait comment elle ferait à sa place, à la vue de tant de pauvres qui assiégeaient la porte : « Moi, ma bonne fille ? lui dit-elle en se prenant la tête entre les deux mains, moi ! je ruinerais la Société. Le bon Dieu le savait bien : c'est pourquoi il n'a pas voulu que je fusse portière. »

Sa spontanéité à se dépouiller était telle, qu'elle ne se rappelait plus ce qu'elle venait de donner. C'est ainsi qu'un soir d'hiver, voyant arriver un vieillard déguenillé qui grelottait de froid, elle demanda son manteau pour le lui envoyer : « Mais vous oubliez donc que vous l'avez donné ce matin ? » lui dit la portière. Un jour la sœur chargée du soin de ses habits, ayant trouvé l'armoire absolument vide : « Enfin, vous serez contente, lui dit-elle d'un ton de reproche, à force de donner vous n'avez plus même de quoi changer de linge. Les gens que vous secourez sont moins pauvres que vous. Est-ce donc pour rien que vous êtes supérieure générale ? » M^me^ Barat sourit : « Pardonnez-moi, ma bonne sœur, la supérieure générale trouvera sans peine quelqu'un qui lui fera la charité, tandis que mes bonnes gens auraient certainement cherché plus longtemps que moi[1]. »

M^me^ Barat donnait avec persévérance. Une jeune orpheline que le Sacré-Cœur avait déjà secourue, habillée, replacée dans sa famille en province, revint encore à Paris, où elle fut de nouveau assistée et vêtue par la mère Barat. Mais, quand au bout de six mois elle se représenta, traînant sa robe en haillons, la portière refusa d'abord de la recevoir. « Allez, dit l'indigente, allez du moins dire mon nom à la mère générale ; j'en suis sûre, elle aura pitié de ma misère. » La sœur l'alla prévenir, mais en ajoutant que sa protégée était une dissipatrice qui revenait à la charge pour la troisième fois : « Et vous, ma sœur, répondit tranquillement la sainte mère, n'avez-vous été que trois fois à Notre-Seigneur ? » Un nouveau trousseau fut cherché tout de suite pour la mendiante ; et comme il y manquait encore des chaussures : « Eh bien ! dit M^me^ Barat, que l'une de nous donne ses souliers, que l'autre donne ses bas ; mais hâtez-vous avant qu'on sorte du réfectoire, car nous serions vues.... » Elle ajouta à ces dons une petite somme d'argent, afin que la pauvre enfant pût attendre le moment d'en gagner elle-même[2].

Les défauts, même les vices de ses protégés, ne lassaient pas la charité de la mère générale. Une pauvre femme infirme était logée, meublée, entretenue, nourrie par M^me^ Barat, qui, voyant sa répugnance à entrer à l'hôpital, la faisait à ses frais soigner à domicile. Un jour que l'indigente tardait à venir la voir, elle l'envoya chercher, s'assit auprès d'elle, lui prenant les mains, et sans considérer son état maladif, malpropre et rebutant, elle l'embrassa avec affection. Cependant les sœurs s'étaient aperçues que la malheureuse tombait fréquemment dans l'ivresse. En vain M^{me} Barat refusa-t-elle de le croire ; après plusieurs rechutes trop bien constatées, elle se décida à lui signifier qu'elle ne serait plus reçue. Elle n'en continua pas moins à lui faire passer ses secours ordinaires, en lui laissant ignorer la source d'où ils venaient. Mais elle était inquiète, et il n'y avait guère de jour où elle ne demandât : « Ne sait-on rien de ma pauvre femme ? Si elle revient et s'humilie, ne manquez pas de la recevoir. » A peine quinze jours écoulés, celle-ci revint, fit des promesses qu'elle oublia encore ; mais à la moindre marque de repentir ou d'amendement, elle voyait s'ouvrir pour elle le cœur comme la main de M^{me} Barat.

---

[1] Tém. de Mme Anna de Lommessem, n° 56.

[2] Notes de la sœur Servy, p. 9. *Doc.* n° 9.

La charité de la douce mère fut très souvent trompée de cette manière-là. Bien des fois son médecin, qu'elle avait prié de visiter ses pauvres, vint lui apprendre l'abus qu'on faisait de ses aumônes : « Vraiment, monsieur Bauchet ? lui répondait-elle naïvement : eh bien, promettez-moi que vous y retournerez encore, pour leur faire du bien. »

M^{me} Barat donnait avec une tendresse divine : c'est un autre caractère de sa charité. Son aumône ne s'arrêtait pas au strict nécessaire ; elle aimait le malheureux comme un Père de l'Église dit que Dieu nous aime, *usque ad delicias*, jusqu'à une sorte de gâterie. Un pauvre demandant l'aumône pour avoir du tabac, la sœur, mauvais juge en semblable matière, estima qu'il n'y avait pas lieu d'encourager cette consommation de luxe : « Mais non, dit M^{me} Barat, ce n'est pas du superflu, du moment où le brave homme en ressent le besoin et que cela lui fait plaisir. » Apprenant un autre jour qu'un de ses protégés devait recevoir chez lui ses parents de la province, venus à Paris à l'occasion du 15 août, elle lui fit porter un repas copieux : « Il faut, dit-elle, que ces braves gens s'aperçoivent que c'est bonne fête[1]. » Un facteur de la poste avait ses préférences, parce qu'il ne la nommait jamais que la *sœur Barat*. Celle-ci défendit à ses filles de l'en reprendre : « Laissez-le dire, c'est bien ainsi qu'il faut me nommer ; c'est vous qui n'entendez rien à ces choses-là. » Elle le combla de bienveillance ainsi que ses enfants ; et ayant eu le bonheur de l'amener à faire sa communion pascale, elle lui fit servir ce jour-là au Sacré-Cœur, non seulement à lui, mais à toute sa famille, un petit repas qu'elle eût voulu pouvoir présider elle-même[2].

Nous avons pris entre mille quelques-uns des traits de l'inépuisable charité de M^{me} Barat. La séraphique Thérèse avait donc raison de dire : « Plus nous profitons en l'amour de Dieu, plus nous avançons dans l'amour du prochain. » Ainsi en fut-il de la mère Barat. Elle aima comme Jésus, avec religion, compassion, tendresse. Elle donna comme Jésus avec magnificence, avec persévérance ; elle donna le pain du corps, elle donna le pain du cœur qui est la charité ; elle donna le pain de l'esprit qui est la vérité ; elle se fût donnée elle-même. Quelqu'un a dit « qu'elle avait la tête de saint Ignace et le cœur de sainte Thérèse ». Me sera-t-il permis d'ajouter qu'elle avait aussi quelque chose du cœur de saint Vincent de Paul ?

---

[1] Notes de la sœur Servy. *Doc.* n° 9, p. 7, 8. [2] *Idem.*, p. 5.

Un grand écrivain a dit : « Après le regard de Dieu sur l'homme, il n'en est pas de plus tendre que celui qui descend du vieillard sur l'enfant. » C'était une autre des tendresses de M^{me} Barat, particulièrement en ces dernières années. Plus que jamais, les enfants étaient devenus sa vie, son repos, son rajeunissement, et, comme elle les appelait, « la rosée de son âme. » Étant aux Feuillantines, elle éprouva un tel vide de ne plus jouir de leur société, qu'elle se hâta d'écrire à une de leurs maîtresses : « Ma fille, j'ai faim d'enfants. Mettez-moi les plus petites dans une grande voiture, et amenez-les-moi pour leur congé. J'aurai pourvu à leur goûter dans le jardin[1]. » La nouvelle maison mère communiquant avec le pensionnat, M^{me} Barat aimait à y faire venir les élèves ; et, les faisant asseoir sous un grand cèdre qu'elle-même avait planté, lors de l'installation à l'hôtel Biron, elle tirait de sa mémoire des récits agréables qui gravaient la loi de Dieu dans ces jeunes consciences. Elle disait : « Pour une seule âme d'enfant j'aurais fondé la Société. » Abordant une des maîtresses : « Je viens de rencontrer une troupe de vos écolières, quittant joyeusement la récréation pour visiter Notre-Seigneur.

JARDIN DE LA MAISON MÈRE. CÈDRE PLANTÉ PAR LA VÉNÉRABLE MÈRE BARAT
à l'ombre duquel elle aimait à réunir les enfants de la rue de Varenne.

---

[1] Tém. de Mme Perdrau, n° 26.

Ah ! mes chères filles, que je vous estime heureuses de mettre l'amour de Jésus-Christ dans ces âmes ! Que je me trouverais bien là ! Mais apparemment je n'en étais pas digne[1]. » Le soir d'une solennité de première communion on l'entendait répéter : « Oh ! mes filles, n'y eût-il que la joie d'un pareil jour, c'en serait assez pour nous payer de tous nos sacrifices[2]. »

Cependant elle commençait dès lors à prendre congé de cette petite famille. Le 21 juillet 1862, après avoir reçu leurs vœux de fête, Mme Barat leur dit que la seule chose qui la consolait de vieillir était l'espérance de les revoir au ciel : « J'irai bientôt vous y attendre. Et vous-mêmes, voulez-vous y aller un jour ? — Oui, oui, nous le voulons ! — Voulez-vous me promettre de ne jamais offenser Dieu mortellement ? — Oui, nous le promettons, répondirent deux cents voix. — Eh bien, nous serons ensemble pendant toute l'éternité. » Ces dernières paroles furent dites d'un accent sonore et énergique ; la voix lui était revenue. Alors elle resta debout pendant plusieurs instants, les yeux et les mains levés vers le ciel, implorant de Dieu la bénédiction qu'elle donna ensuite à sa nombreuse famille. Une de ses filles ayant dit, en lui baisant la main : « Je veux vous consoler, ma mère. — Hâtez-vous ! » répondit-elle. Elle sentait approcher l'heure du rendez-vous qu'elle venait de donner.

L'Écriture a dit que *le Seigneur ouvre sa main et remplit tout être vivant de sa bénédiction.* Le fleuve d'amour qui, sorti d'une source divine, coulait par le cœur de Mme Barat, en descendait jusqu'à la région inférieure de la création. Elle disait, en parlant des animaux : « Ces êtres n'ayant aucun bonheur à attendre après la vie, il faut leur rendre celle-ci aussi heureuse que possible. » — « Nous sommes leurs pourvoyeurs, disait-elle encore, et comme ils ne peuvent faire connaître eux-mêmes leurs besoins, tâchons de les comprendre. » Ayant vu un jour certaine sœur maltraiter sans raison une pauvre bête, elle déclara que cette fille n'avait pas bon cœur, et prédit qu'elle sortirait de la Société.

Après les traits nombreux de bonté secourable que nous avons déjà cités, combien d'autres encore nous pourrions produire ! Ici, c'est un agneau attardé dans la campagne que la douce mère prend dans ses bras, et porte jusqu'au troupeau dans la prairie voisine. Là, c'est un pauvre mouton embourbé qu'elle retire d'un trou de chaux, au risque d'y rester elle-même. Ailleurs, c'est une troupe de moineaux pour qui elle a soin de faire chaque jour balayer la neige, afin qu'ils trouvent à terre le grain qu'elle leur jetait. Elle protégeait au printemps les nids qui peuplaient les bosquets des jardins, et commandait à ses filles de se tenir à distance. Elle protégeait les fourmis, les araignées, les mouches. Une mouche étant venue chercher un peu de chaleur dans sa chambre, y reçut, pendant tout l'hiver, protection, asile et nourriture ; et, comme ce soin paraissait puéril à plusieurs : « Rendons heureuse, dit-elle, toute créature du bon Dieu : voilà mon principe ; puis qu'on dise ce qu'on voudra. »

---

[1] Tém. de Mme S. du Chélas, n° 83.

[2] Notes de Mme Clémence Marie. *Doc.* n° 53.

Nous savons déjà comment tous ces êtres aimés la payaient de retour. On en rapporte mille traits. Ici des oiseaux environnent sa voiture au moment de son départ d'une de ses maisons, pénètrent par les portières et la saluent de leurs chants. Là, une chatte habitante de Conflans vient, à chacun des voyages de la clémente mère, poser un à un ses nouveaux-nés à ses pieds, comme pour les placer sous sa protection. . . . Les souvenirs contemporains sont inépuisables sur ce sujet. Ceux qui voyaient ces faits se rappelaient les scènes de familiarité des anciens Pères du désert avec les plus humbles créatures de Dieu. « Faut-il s'étonner, dit Bède, si celui qui obéit loyalement et fidèlement au Créateur de l'univers, voit à son tour les créatures obéir à ses vœux ? » Deux mille ans avant la rédemption, dans les solitudes de l'Idumée, il avait été prédit au juste réconcilié qu'il vivrait en paix avec les bêtes de la terre[1].

Finissons en disant que cette bonté s'étendait aux existences de tout degré. M^me^ Barat avait soin des arbres, des plantes, des fruits, et plus spécialement des fleurs, comme étant une des manifestations les plus délicates de la tendresse divine. C'étaient à ses yeux des êtres à respecter, des chefs-d'œuvre à admirer, des existences à rendre belles et douces dans la limite de leur destination. Quelquefois elle ramassait les fleurs languissantes que les élèves avaient arrachées de leurs jardinets, et elle demandait au jardinier de les faire fleurir encore quelques jours, pour la gloire de Dieu. S'apercevant un jour que l'on mettait au rebut des bouquets à peine flétris, elle en fut mécontente : « Dieu, dit-elle, s'est donné le soin de faire de si belles choses pour vous, et vous ne prenez pas celui de prolonger un peu leur vie ! »

Voilà les saints. Des régions de la foi et de l'union à Dieu où leur âme habite, ils font descendre la charité partout où ils trouvent l'image, la main, la trace de Celui qu'ils aiment par-dessus toute chose, mais en aimant toute chose pour l'amour de Lui. Voilà ce que j'ai nommé l'*effusion* de l'amour.

Cependant, sur ce sommet de l'amour divin, le regard s'illumine de clartés surnaturelles : c'est le premier rayon de la lumière de gloire. Là aussi, la vertu commence à entrer dans les énergies divines : c'est la grâce qui se transforme en puissance céleste. Quelques-uns de ces dons extraordinaires étaient dès lors remarqués dans M^me^ Barat.

Plusieurs de ses filles lui attribuaient la puissance de lire dans le fond des âmes. « Après un entretien avec notre mère, dit l'une, voyant comment elle avait pénétré dans mon intérieur, je restai convaincue qu'elle connaissait les choses les plus intimes; et lorsque j'avais fait quelque manquement, j'avais soin d'aller le lui avouer aussitôt, persuadée que, d'ailleurs, elle le savait déjà[1]. » — « Il me semblait, dit une autre, que si je n'eusse pas été en état de grâce elle l'aurait deviné, et ne m'aurait pas traitée comme elle le faisait[2]. »

---

[1] « Et bestiæ terræ pacificæ erunt tibi. » (Job, V, 23.) Beda *in vita S. Cuthb.*, cap. XIII, cité par M. de Montalembert, *Moines d'Occident*, t. II, p. 424.

Elle entendait à distance le cri des âmes en détresse. Une jeune fille arrivée à Paris, dans un hôtel, très souffrante et en proie à de secrètes angoisses qui lui occasionnaient la fièvre et le délire, n'avait cessé toute la nuit d'appeler celle qu'elle nommait « sa chère mère Barat », la suppliant de loin de ne pas l'abandonner. Le lendemain, M^me^ Barat, répondant à cette âme, envoyait prendre des nouvelles de sa nuit de délire, lui donnant l'assurance qu'elle serait toujours sa mère, et qu'elle ne l'abandonnerait jamais. Comment avait-elle connu son arrivée à Paris, son adresse, sa souffrance, sa prière? On ne put jamais le savoir[3].

Il semble aussi que l'autre monde lui livrait ses secrets. « C'est ainsi qu'entrant un soir vers six heures dans sa chambre, raconte une mère vicaire, je la trouvai assise près de sa fenêtre, l'air fort sérieux et visiblement préoccupée. Sans prêter attention à ce que je lui disais, elle m'interrompit : « Ma chère fille, dit-elle, si « vous voulez me faire plaisir, vous demanderez des messes pour telle des nôtres « qui vient de mourir en Italie. Elle a besoin de prières. » Elle me fit ensuite comprendre que cette personne venait de se montrer à elle et avait imploré le secours de ses suffrages[4]. » Des faits analogues se renouvelèrent plus d'une fois.

Enfin on attribuait à sa prière le pouvoir de calmer les éléments. « Pendant une nuit d'orage, raconte une religieuse de la maison de Paris, j'entrai dans la chambre de notre révérende mère, qui était malade. Je la trouvai debout avec les traits contractés et bouleversés. Elle ne me dit que ces mots : « Il faut aller prier « tout de suite, allons à la chapelle. » Elle y resta longtemps, et, quoique le tonnerre grondât à ébranler la maison, elle sortit avec un visage serein, rayonnant même, et demanda qu'on s'unît à elle pour remercier Dieu : elle se sentait exaucée[5]. » — Elle en était venue à croire que la prière était capable de conjurer tous les malheurs. Dans le mois de mai 1862, un effroyable incendie ayant dévoré la maison de Blumenthal, la première parole de M^me^ Barat en apprenant ce désastre fut pour demander : « Eh quoi! il ne s'est donc pas trouvé dans cette maison une âme de prière? »

Après ce portrait, on ne s'étonnera pas que les contemporains, témoins des vertus de M^me^ Barat, l'aient déjà, par avance, placée sur les autels. L'un disait, par exemple : « C'est une sainte Chantal, mais couronnée de l'auréole de la virginité, et tout imbibée de la suavité du Cœur de Jésus[1]. » Une Espagnole l'appelait « une autre sainte Thérèse, aimable et spirituelle », *santa amable y despejada*[2]. Un saint religieux disait : « L'âme de cette mère est un cristal où le Soleil de justice pénètre sans obstacle. Voilà pourquoi il répand la lumière de la foi et la chaleur de la vie[3]. » Mgr Dupont, archevêque de Bourges, proclamait que « son humilité était capable de ravir Dieu, les anges et les saints ». Mgr Tâché, évêque de Saint-Boniface, en Amérique, étant revenu d'Europe, rendait ainsi compte de son impression : « Les deux plus grands souvenirs que j'aie gardés de mon voyage, c'est celui de l'audience du Saint-Père Pie IX, puis celui de mon entretien avec Mme Barat[4]. »

---

[1] Tém. de la sœur Clémence Clément, n° 159.

[2] Tém. de Mme Émilie Duponchel, n° 130.

[3] Tém. de Mme de Chauvicourt. *Doc.* 1871.

[4] Tém. de Mme de Mandon. *Doc.* n° 70.

[5] Tém. de Mme Éliane Cuënot, n° 87.

On voulait donc la voir, l'entendre, la consulter. Vers 1847, un jeune prêtre se présente et insiste pour être reçu auprès de Mme Barat, « que, dit-il, il ne connait pas, mais qu'il sait être une femme d'un excellent conseil. » Le visiteur était M. l'abbé Gratry, alors aumônier de l'École normale supérieure. Au sortir de sa visite, il était subjugué : « J'ai trouvé bien au delà de ce qu'on m'avait annoncé, disait-il ; tout ce qu'on m'en a dit n'approche pas de ce qu'elle est. » Il la revit souvent : il la consultait, il recevait ses conseils. Que n'a-t-il pu les recevoir quelques années plus tard ! Il l'appelait sa mère : « Le croiriez-vous? disait-il, quand je venais la voir, elle voulait bien me donner sa bénédiction ! »

Le comte de Montalembert, à qui le Père Gratry avait parlé de cette sainte, souhaita aussi de la voir, comme une *illustration :* c'est le nom qu'il lui donnait. Il ne l'obtint pas sans peine ; car l'éloquent visiteur était lui-même annoncé comme une *illustration*, ce qui avait effrayé l'humble mère générale. L'ordre de son confesseur, qui se trouvait présent, la décida à descendre, appuyée sur deux sœurs, qui soutenaient ses pas. M. de Montalembert demeura profondément frappé de cette entrevue : « J'ai eu le bonheur de voir et d'entendre Mme Barat, écrivait-il à sa fille le 21 juin 1864. Je ne saurais assez vous dire combien cette visite m'a ému et intéressé. . . . Quand je l'ai vue s'en aller, appuyée sur ses deux religieuses, il m'a semblé voir Moïse sur cette montagne où deux Israélites lui tenaient les bras en l'air pendant qu'il invoquait le Seigneur. Toutes les religieuses du Sacré-Cœur que j'ai rencontrées jusqu'à présent m'ont plu ; mais cette vénérable mère m'a charmé plus que toutes les autres[5]. »

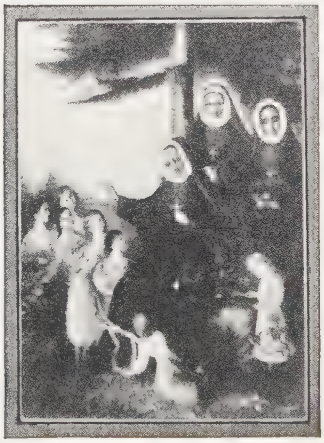
Cependant, quelles que fussent les vertus qui excitaient ces admirations, elles n'étaient que le pâle reflet de cette splendeur intime dont Notre-Seigneur disait à une de ses épouses : « Si tu pouvais voir la beauté d'une âme en grâce avec moi, c'est la dernière chose que tu verrais ici-bas, car tu en mourrais d'amour. » La vision béatifique nous donnera ce spectacle, « alors que, dit l'Apôtre, *voyant Dieu comme il est, nous serons semblables à Lui.* » Mais l'amour, dès ici-bas, ne commence-t-il pas cette transformation ? « L'âme, dit saint Augustin, est laide par le péché ; elle devient belle en aimant Dieu. Plus son amour grandit, plus grandit sa beauté, parce que la charité est la beauté de l'âme[1]. »

---

[1] Tém. nº 121.
[2] Maria de los Angeles, nº 52.
[3] Le Père Bon, d'après le témoignage de Mme Honorine Guérin Lacombe, nº 92.
[4] Tém. de Mme Moncheur, nº 162.
[5] A Mme Catherine de Montalembert, La-Roche-en-Brény, 21 juin 1864.

---

[1] « Anima nostra fœda est per iniquitatem ; amando Deum pulchra efficitur. Quantum in te crescit amor, tantum crescit pulchritudo. Quia ipsa charitas est animæ pulchritudo. » (S. Aug., tract. IX, *in Epist. I Joan.)*



LA MÈRE BARAT ET SES ENFANTS.

CHAPITRE IV.

DERNIERS JOURS ET MORT DE MADAME BARAT.

1864-1865.

MALGRÉ une santé originairement faible, continuellement chancelante, et vingt fois exposée aux derniers périls, la vie de Mme Barat s'était prolongée au delà des limites communes de l'existence humaine. A cette complexion grêle qui, pendant la première moitié de sa carrière, avait fait craindre de la voir brisée avant l'âge, avaient succédé, surtout depuis l'état sédentaire nécessité par son infirmité de 1829 à 1832, une apparence plus forte et des formes plus amples : Mme Barat s'était assise dans la vie. Elle-même sentit dès lors que son exil n'était pas près de finir, et que Dieu allait condamner son amour à ce que Bossuet appelle le martyre d'une longue vie, le martyre de saint Jean.

Nous ne possédons pas de portrait authentique de Mme Barat. Son humilité s'est constamment refusée aux sollicitations des plus hauts personnages, ainsi qu'aux tentatives répétées et malheureuses qu'on fit pour le prendre. Ceux qu'on a essayés n'ont été faits que de souvenir, et ils serviront moins à rappeler ses traits qu'à démontrer une fois de plus combien il est peu au pouvoir du burin de rendre cette insaisissable physionomie.

La physionomie était tout, en effet, chez Mme Barat : c'était le reflet de son âme. Sa taille était petite, et un peu affaissée dans ses dernières années. Elle n'avait pas ce que le monde appelle un grand air ; mais l'ensemble de ses traits délicats et fins possédait une indéfinissable puissance d'attraction. Un front noble et haut, un nez légèrement arqué, les pommettes et le menton un peu proéminents, donnaient à son visage un caractère d'énergie et de décision que tempérait l'expression générale de la bonté. Sa bouche fort gracieuse avait un sourire d'un charme irrésistible ; et ses mains, qu'elle tenait souvent jointes en parlant, s'ouvraient devant les personnes aimées ou souffrantes, avec une expansion qui rappelait le *Venite ad me* de l'Évangile. Sa tête, d'ordinaire un peu penchée en avant, se relevait comme sous le ressort de tous les sentiments qui venaient à toucher son âme, en laissant voir un œil pétillant d'intelligence et de finesse. Tant qu'elle conserva le libre usage de ses membres, ses gestes aisés et simples, pleins d'une bonne grâce innée, avaient une promptitude extraordinaire. Il en était surtout ainsi de sa démarche, qui, malgré une sorte d'oscillation, était si vive, si légère, qu'on lui eût cru des ailes. Son teint brun foncé s'animait et se colorait dans le feu du discours : tout parlait dans sa personne. Mais cette vivacité n'était pas chez elle une impétuosité aveugle : sa parole mesurée, sobre, précise, toujours maîtresse d'elle-même, dénotait un esprit contenu par la grâce et qui se tenait captif sous la main de Dieu. L'humilité et le recueillement enveloppaient tout cet ensemble d'une sorte de voile divin. L'éminente sainteté n'en apparaissait que mieux ; et la vie surnaturelle, rejaillissant pour ainsi dire du dedans au dehors, montrait aux yeux quelque chose de ce que saint Chrysostome a nommé « la face anticipée du royaume des cieux[1] ».

Nous avons vu que les organes de M^me^ Barat ne lui prêtaient plus, à la fin de sa vie, qu'un service paralysé par l'infirmité ; ses jambes ne la portaient plus, sa voix se faisait à peine entendre, elle ne dormait presque pas, ne mangeait presque rien. « Sa vie, disait quelqu'un, était une sorte de miracle que Dieu saurait prolonger, tant qu'il serait nécessaire pour procurer sa gloire[2]. »

Le principal dessein de Dieu, en prolongeant ses jours, était de lui laisser le temps d'initier et de former au gouvernement la vicaire générale qu'elle s'était adjointe à la fin du conseil de 1864. Dans des entretiens aussi prolongés que le permettaient ses forces, la fondatrice confiait à M^me^ Gœtz ses vues, ses plans, accompagnés de ses regrets d'avoir si mal régi la congrégation. Elle se déchargeait sur elle des plus graves affaires, et voulait que toutes lui fussent fidèlement communiquées : « Attendez, répondait-elle aux observations des supérieures vicaires, il faut appeler la mère Gœtz pour qu'elle entende ceci. » La vicaire générale écoutait, prenait des notes, se pénétrait de l'esprit et des intentions de la fondatrice[3]. Élie se dépouillait déjà de son manteau en faveur de son Élisée qui ne le quittait plus.

Cependant un grand deuil vint encore relever vers l'éternité le regard de la sainte mère. Le 13 décembre 1864, le jour même où elle eut ses quatre-vingt-cinq ans, elle perdit une de ses assistantes générales, M^me^ Gertrude DeBrou. Celle-ci avait dit à son infirmière : « Quand une religieuse reçoit l'annonce que son existence est terminée, quelles grâces de paix, de courage, de confiance Dieu lui donne alors ! » Près de mourir, elle remercia la mère générale de l'avoir admise dans une Société où elle avait coulé des jours si heureux. Ses dernières paroles furent : « Seigneur Jésus, mon Tout, venez chercher votre épouse ; conduisez-moi, placez-moi dans votre éternité[1]. »

---

[1] « Quando nos videbunt, quasi faciem regni cœlorum aspicient. » *(Homil. 44. in Matth.)*

[2] Tém. rapporté par Mme M. Zœpffel.

[3] Voir *Notice sur la mère Gœtz*, ch. IX.

M^{me} Barat n'avait jamais tant désiré d'être réunie, elle aussi, à l'Epoux des vierges. « Encore qu'il ait plu au Père céleste, dit Bossuet, de ne recevoir ses fidèles en son éternel sanctuaire qu'après qu'ils auront fini cette vie, néanmoins il semble se repentir de les avoir remis à un si long terme. Il leur ouvre son paradis par avance et laisse tomber sur leurs âmes tant de lumière et de douceur, qu'étant encore dans cette chair mortelle, ils peuvent dire que leur demeure est au ciel et leur société avec les anges. » Ainsi en était-il de M^{me} Barat. Se hâtant de mettre à exécution les arrêts pris par le dernier conseil, elle disait quelquefois: « Je dois encore finir ceci ou terminer cela, puis je dirai mon *Nunc dimittis.* » Elle parlait fréquemment du bonheur céleste, et lorsque, par exemple, elle paraphrasait, dans la strophe *Ecce panis*, le vers qui la termine, *In terra viventium*, on eût dit sainte Monique saluant déjà de loin « cette terre où coule la vie intarissable d'une source divine[2] ».

Une religieuse professe, qui remplissait alors l'office de portière, raconte qu'une fois ayant été appelée près d'elle, elle la trouva absorbée en Dieu, les mains jointes et les yeux au ciel : « Le bruit que je fis en entrant, dit-elle, ne la tira pas de cet état. Elle répétait par intervalles le nom de Jésus, mais avec un accent tellement surnaturel, que j'en restai toute saisie. Au nom du Sauveur succéda cette exclamation : « Le ciel ! le ciel ! » Je tombai à genoux devant sa petite table et je la contemplais, ne me rassasiant pas de voir rayonner déjà les joies du paradis dans ses traits transfigurés. Après quelques minutes elle abaissa tranquillement ses yeux et elle m'aperçut. « O ma mère ! ma mère ! » répétai-je d'une voix émue. Mais elle, cherchant à me donner une explication toute naturelle de ce que je venais de voir et d'entendre, me montra la multitude de papiers d'affaires qui encombraient sa table et me dit en souriant : « Je me disais, voyant cela : *Le ciel en est le prix.*
« Cela soulage ; il faut bien que par instants je prenne quelque petit repos[3]. »

L'hiver de 1864 à 1865, le dernier hiver de M^{me} Barat, fut pour elle une saison de fatigues et de souffrances. On l'entourait de soins auxquels elle répondait par d'humbles remerciements : « Je vous donne bien de la peine, mes bonnes filles ; mais patience, cela sera bientôt fini. Et d'ailleurs le bon Dieu vous rendra ce que vous faites pour sa pauvre servante[4]. » Une religieuse rapporte qu'ayant eu le bonheur de la voir au mois de décembre, elle en reçut des paroles qui lui parurent un adieu : « Il n'y avait plus en elle qu'une flamme, écrit-elle : le corps semblait avoir disparu. J'étais à genoux, les mains appuyées sur elle ; elle-même les touchait de sa main vénérable : « Dites bien à vos filles, ne cessait-elle de me « répéter, dites-leur bien d'aimer Notre-Seigneur et les âmes, en les aimant comme « Notre-Seigneur les a aimées, c'est-à-dire jusqu'au sacrifice. » Notre sainte mère revenait sans cesse sur ce sujet : il semblait qu'elle ne pouvait me parler d'autre chose. Je la quittai, persuadée que je ne la reverrais plus ; elle semblait ne plus appartenir à la terre, mais être déjà dans le ciel[1]. »

---

[1] *Lettres annuelles*, 1863-1865, p. xxxviii-lx.

[2] Tém. de Mme Joséphine Leclère, n° 24.

[3] Tém. de Mme Marie du Chélas, n° 50, p. 9.

[4] Tém. de la sœur Louise Bouvet, n° 56.

Le 2 janvier 1865, elle essaya de présenter ses souhaits de nouvel an à la communauté. Elle fit allusion à la mort récente de la mère DeBrou : « L'année qui vient de s'achever a fini par la croix ; c'est également par la croix que celle-ci commence : cela me donne la confiance que ce sera une année de grâces. » Elle insista beaucoup sur l'amour de Dieu. « Lorsqu'on écrit, dit-elle, on souligne les mots auxquels on attribue plus d'importance. Eh bien ! mes enfants, voici les paroles que je souligne pour vous : TOUT, *absolument* TOUT *au Cœur de Jésus.* »

Elle s'excusa d'apparaître désormais si rarement au milieu de ses filles : « Mais je me résigne d'autant mieux à mon impuissance, qu'aujourd'hui Dieu y supplée, » dit-elle en montrant la mère vicaire générale. Et le 19 mars, fête de saint Joseph : « Combien nous devons d'actions de grâces à saint Joseph pour nous avoir donné une mère Joséphine ! C'est bien le Ciel qui nous l'a choisie[2]. »

La mère générale ne reparut plus que dans la semaine sainte. En ces jours-là, la grâce d'un grand Jubilé était accordée à l'Église universelle par le pape Pie IX, et la communauté venait d'en accomplir les dernières prescriptions. M^{me} Barat, à qui sa santé ne permettait pas de communier, se plaignit, le mercredi saint, d'être privée de ces faveurs : « J'aurais été heureuse, dit-elle à ses filles, de ramasser les miettes de votre communion ! . . . Mais je n'en étais pas digne ; et il me semble que Notre-Seigneur pourrait dire encore, en nous regardant vous et moi : *Vous êtes purs, mais non pas tous.* . . . J'espère cependant, ajouta-t-elle, qu'il ne le dirait pas tout à fait dans le même sens[3]. »

Le jour de Pâques elle communia ; elle était toute rayonnante. Elle dit à ses filles : « Ce matin, en me trouvant près de vous à la Table sainte, j'ai senti que Notre-Seigneur était en nous, revêtu de cette belle robe blanche par laquelle on représente son état de gloire. Nous n'avons donc rien à envier aux saintes femmes. Mais souvenez-vous, mes filles, de ces paroles que dit le Sauveur à Madeleine : *Ne me touchez pas, je ne suis pas encore remonté vers mon Père !* C'est-à-dire le temps n'est pas venu encore de vous livrer aux effusions de l'amour ; nous sommes encore dans la vie d'action et de combat. *Allez dire à mes frères : Je vais monter à mon Père qui est votre Père, à mon Dieu qui est votre Dieu*, c'est-à-dire soyez apôtres. Quelles paroles ! Et c'est à nous qu'elles s'adressent, mes filles ! . . . »

---

[1] Tém. de Mme Camille Bruté. Saint-Brieuc, 31 mars 1870.

[2] *Notice sur Mme Gœtz*, ch. IX, p. 178.

[3] Journal, 12 avril.

Obligée de s'interrompre à plusieurs reprises durant cette exhortation, elle se livra ensuite à une causerie familière sur le même sujet : « La fête d'aujourd'hui, c'est la fête des Saintes Femmes ; et nous devons avoir bien de la reconnaissance envers Notre-Seigneur, qui a daigné vouloir que sa résurrection fût annoncée aux apôtres par ces pauvres petites femmes. . . . Saint Pierre et saint Jean ont dû être un peu humiliés, je présume, de voir ainsi des femmes chargées de les instruire. » — « Mais, lui demanda alors la mère de Valancise, qui se trouvait à Paris, croyez-vous que saint Jean n'ait pas vu Notre-Seigneur ? » M^{me} Barat reprit « Que Jean le bien-aimé n'ait pas vu son Maître, cela n'est pas possible ! je suis sûre qu'il l'aura vu : il devait se trouver dans l'antichambre de la sainte Vierge. » La mère générale riait en disant cela : « Ah ! mes enfants, dit-elle, réjouissons-nous. Sainte Thérèse était ravie de penser que son divin Époux ne souffrait plus. Que ce soit aussi le sujet de notre allégresse. »

Le dimanche du Bon-Pasteur, on la revit encore en récréation, elle n'avait plus de voix ; mais ayant entendu une petite poésie dans laquelle ses filles la représentaient sous l'image du fidèle Berger, elle retrouva la parole pour les quereller un peu : « Sans doute, leur dit-elle, cette pièce n'a pas manqué d'émouvoir mon âme, car mon âme vit encore, mais il est impossible que je prenne cela pour moi. . . . Comment se peut-il faire qu'ayant un peu de bon sens, le bon sens de tout le monde, je ne me trouve pas du tout d'accord avec vous qui en avez plus que moi? Et d'autre part comment croire que des filles si vertueuses puissent faire des mensonges? . . . Il n'y a qu'un moyen de débrouiller cela, c'est de penser que ces belles choses s'adressent à Jésus, que, malgré mon néant, je représente auprès de vous. » Elle préconisa alors les miséricordes de Jésus-Christ pasteur, sauveur et rédempteur, puis exhorta le troupeau à lui être fidèle. « S'il en est ainsi, nous n'aurons qu'à remercier le véritable bon Pasteur de vous avoir données à cette vieille brebis pour l'aider dans son travail, jusqu'à ce qu'il la rappelle au bercail éternel. »

M^{me} Barat parut renaître avec le printemps. Tout en elle semblait croître, les forces, la gaieté ainsi que la sainteté. Heureuse de cette sorte de résurrection, M^{me} Gœtz disait : « Notre mère générale a encore pour dix ans de vie, » et secrètement peut-être elle se flattait de l'espérance de la devancer dans l'éternité.

Mais telles n'étaient pas les pensées de M^{me} Barat. On la voyait, au contraire, prendre tranquillement congé de tout ce qui lui était cher : les souvenirs, les choses, les personnes, les lieux.

Une triste nécessité condamnait alors le Sacré-Cœur d'Amiens à démolir les restes de l'ancienne maison qui avait vu la naissance de la Société. M^me^ Barat écrivait : « Je veux encore la revoir si Jésus le permet ; il me donnera la force de lui dire un dernier adieu. Il y a écrits sur ces vieilles murailles des souvenirs si touchants ! Puissent ces souvenirs demeurer à jamais dans nos âmes, en inspirant à toutes l'imitation des vertus dont ces murs ont été témoins. Alors nous ne regretterons plus ces masures, l'amour du Sacré-Cœur étant gravé dans nos âmes avec le burin du fer rougi. . . . » Une autre lettre disait : « Ce bien-aimé *berceau* de la Société me devient plus cher à mesure que les années m'en éloignent davantage ; c'est ainsi que les extrémités se rapprochent. Ah ! me sera-t-il donné de le revoir jamais ? Jésus le sait ; nous ne voulons que son bon plaisir[1]. » On l'attendait à Amiens, dans le courant de l'été 1865, pour la bénédiction de la nouvelle chapelle : « Je serai heureuse de m'y rendre, écrivit-elle en mars. Les souvenirs que nous trouverons à ce berceau centupleront notre reconnaissance envers Jésus-Christ, pour la vocation que nous y avons reçue[2]. » Le sacrifice qu'imposait à M^me^ Barat la disparition de cette ancienne relique fut sans compensation ; elle ne revit plus Amiens, et à l'époque où se fit la consécration de l'église du Berceau, la fondatrice n'était plus de ce monde.

Son âme s'en détachait chaque jour davantage ; et en examinant toutes ses lettres écrites dans ses dernières semaines, il n'en est pas une seule où l'on ne trouve un adieu ou un rendez-vous dans l'éternité. — Le 23 mars, elle écrit à M. l'abbé Dusaussoy, son neveu : « Ne m'oubliez pas dans vos saints sacrifices. J'approche de ma fin, et mon affaiblissement me la présage comme très prochaine. Aidez-moi donc à obtenir les miséricordes du Seigneur, j'en aurai grand besoin. » — Le 22 avril, s'adressant à la mère de Portes : « Votre mère en vieillissant perd ses forces, ses yeux, même sa mémoire de l'esprit ; mais la mémoire du cœur, oh ! elle augmente plutôt ! C'est vous dire que je ne puis vous oublier, ma fille. Nous reverrons-nous encore ? à cette question mes regards se tournent vers le ciel. Ah ! priez pour votre mère, afin qu'elle y trouve bientôt son asile, par la miséricorde du Cœur de Jésus. Quatre-vingt-cinq ans ! si j'avais mieux travaillé, cette vie se serait terminée plus tôt, car je suis bien près du terme. Obtenez du moins que je me hâte de réparer. » — Le 29 avril, on l'entend s'écrier dans une lettre à M^me^ Victoire de Joigny : « Ah ! que les années s'écoulent rapidement ! Arrive le terme : qu'on est heureux d'avoir combattu, d'avoir aimé et imité Jésus doux et humble ! Je ne pense pas, ma fille, que vous parveniez comme votre mère générale à quatre-vingt-cinq ans. Eh bien ! cette longue vie me paraît être un songe à côté de l'éternité. Hâtons-nous donc de remplir le reste de nos jours de vertus et de mérites. » — Enfin le 20 mai, elle adresse ce suprême adieu aux jeunes enfants de la famille de Nicolay : « Ces aimables enfants, dans peu de temps, chère Marie, je ne les reverrai plus. Mais élevés comme ils sont, notre séparation ne sera qu'un passage. Qu'il sera doux un jour aux tantes et à l'amie de cette vertueuse famille de se retrouver sans fin ! Ah ! priez pour que Notre-Seigneur me fasse cette miséricorde ! »

---

[1] A Mme Royer, 6 août 1860 et 11 avril 1862.

[2] Paris, 22 mars 1865.

Le printemps, le mois de Marie, le temps pascal, la première communion du pensionnat réunissaient leurs joies pour faire en elle une fête, prélude d'une plus grande. Le 9 mai elle reçut une députation du petit pensionnat sous le cèdre du jardin, distribua aux enfants des fruits accompagnés de maternelles paroles, et leur fit promettre de n'offenser jamais Dieu : « A cette condition, mes petites, leur dit-elle, nous nous retrouverons là-haut avec Jésus et Marie, que vous aimez, n'est-ce pas ? » Elle leur donna ensuite sa bénédiction : la dernière bénédiction donnée par elle à l'enfance qu'elle avait tant aimée. Le lendemain elle écrivit à M^me^ Prevost : « Que vos enfants étaient agréables à voir hier ! Leurs fronts purs, leurs figures angéliques disaient que le bon Dieu avait pris possession de leurs cœurs. On est bien payé de ses peines en voyant les fruits de vie que nos instructions font naître dans ces âmes. » L'état de la communauté lui était un autre sujet de contentement : « Tout marche bien dans votre chère et nombreuse famille de la rue de Varenne, écrivait-elle à la même. Tout y est dans l'ordre, la paix et le dévouement que vous lui connaissez. »

Le dimanche 21 mai, dernier dimanche avant la fête de l'Ascension, fut un jour d'adieu à tout ce qu'elle aimait. Un peu avant une heure, elle se rendit à la salle où les probanistes étaient réunies pour la récréation : « Mes bonnes filles, leur dit-elle, je me suis empressée de venir aujourd'hui, car *jeudi nous allons au ciel.* Il faut bien que nous nous voyions un peu auparavant. » On n'attacha qu'un sens mystique à ces paroles qui devaient s'accomplir si littéralement.

Jamais d'ailleurs elle ne s'était montrée plus affable. Faisant approcher quelques-unes de ses filles qui se tenaient éloignées : « Me croyez-vous presbyte ? leur dit-elle. Venez, je ne vous veux pas si loin de moi. » Elle leur dit qu'ayant été un peu de temps sans les voir, elle comptait trouver en elles des progrès d'autant plus grands que chaque jour nous était donné pour devenir meilleurs. Puis elle fit lire des lettres de ses petits garçons de l'école de Marmoutier. L'un d'eux lui écrivait : « Je prie le bon Dieu pour que vous viviez longtemps encore. » Elle branla la tête d'un air significatif. Un autre lui disait : « Ma mère, je demande d'aller vous rejoindre en paradis. » — « Ah ! c'est là que je serai contente de les voir, » répéta-t-elle. Après quoi, elle s'étendit sur le mal que fait au peuple l'instruction sans la foi, animant ses filles non seulement à bien instruire les enfants, mais à les élever dans la crainte de Dieu.

En sortant de la salle, elle trouva dans le jardin les sœurs coadjutrices qui s'étaient portées sur son passage : « Mes chères filles, leur dit-elle, soyez bien humbles ; car, voyez-vous, si ce barreau manque à l'échelle des vertus, vous n'arriverez pas au ciel. » Les deux sœurs qui la soutenaient voulaient l'entraîner, mais elle se retourna encore pour demander que « l'on priât pour elle quand elle ne serait plus ». Enfin, en rencontrant le jardinier Matthieu, elle lui dit aussi quelques mots de ses fleurs et de ses plates-bandes, avec sa bonne grâce accoutumée. Tout devait avoir son adieu dans cette journée mémorable.

En ce même jour, elle écrivit à la mère Mayer, supérieure à Riedenbourg, une lettre qui, plus que tout le reste, témoigne de la liberté, de l'allégresse et de la grandeur de cette âme prête à partir ; c'est, sans contredit, une des plus belles lettres de M^{me} Barat. « Chère Marie, j'ai la confiance que Dieu couronnera votre fidélité. Il vous a dit comme à Pierre : *Paissez mes agneaux*, lorsque vous étiez maîtresse générale. Il vous a dit ensuite : *Paissez mes brebis*, en vous revêtant de la supériorité. Pour remplir cette charge il ne demande de vous qu'une disposition : soyez humble, simple et souple comme un petit enfant de cinq ans, bien né et bien élevé. Soyez obéissante, car l'obéissance et l'humilité sont deux sœurs jumelles qui ne se séparent pas. . . . » Ensuite la mère générale s'intéressait tendrement aux deux princesses Marguerite et Alix, filles de la duchesse de Parme, élevées à Riedenbourg : « C'est une privation d'être séparées ici-bas, leur faisait-elle dire, mais un jour le ciel nous réunira. Je l'espère de la bonté du Cœur de Jésus pour tous ceux qui l'aiment et l'aimeront à jamais. » La lettre se poursuivait ainsi sur huit pages, avec une intarissable abondance de cœur et d'âme. Ce fut la dernière lettre de M^{me} Barat.

Ce même jour, la mère générale assista au Salut, où elle avait fait venir les enfants qui entraient dans la retraite préparatoire à la première communion. Le soir encore, durant les quelques minutes d'adoration qui suivent le souper, les probanistes la virent à genoux dans sa stalle, où elle donna elle-même le signal de sortir. Elle justifiait sa maxime : « Une religieuse du Sacré-Cœur doit mourir les armes à la main. »

Le lendemain, lundi 22, devait être une grave journée, mais rien d'abord n'en fit pressentir la gravité. M^{me} Barat la commença en se levant à cinq heures comme à l'ordinaire. Elle entra aussitôt dans son oraison ; elle s'y plongea si profondément, qu'elle n'entendit pas l'arrivée de l'infirmière qui frappa à sa porte à plusieurs reprises : « J'entrai néanmoins, rapporte cette religieuse. Notre mère, dans l'attitude du plus profond recueillement, tenait son crucifix dans ses mains. Je m'agenouillai non loin d'elle sans qu'elle me vît ni m'entendît : elle était perdue en Dieu. J'osais à peine respirer ; et au bout de quelques minutes d'attente inutile, je songeais à me retirer, lorsque se tournant vers moi elle me demanda avec son ineffable sourire ce que je désirais. Je lui rappelai l'ordre qu'elle m'avait donné de venir lui rendre compte de la santé de la mère Gœtz, qui était alors souffrante. Elle y prit l'intérêt le plus circonstancié, me recommanda les soins que je devais lui donner, puis je me retirai[1]. »

Cette même union à Dieu se fit remarquer à la messe et durant ses prières, qu'elle prolongea à la chapelle jusqu'à huit heures et demie. Rien n'annonçait une crise ; et, rentrée dans sa chambre, elle venait d'ouvrir tranquillement son courrier, dont elle envoya une partie à sa vicaire générale, quand, au moment de prendre son petit déjeuner, elle dit à la sœur attachée à son service : « Je ne suis pas bien ce matin ; » puis, portant tout à coup les mains à sa tête : « Ah ! ma tête, ma tête ! . . . » Elle semblait près de s'évanouir. Résistant jusqu'à la fin, elle voulut qu'on attendît avant de la mettre au lit, puis bientôt elle consentit à se laisser coucher. M^{me} Gœtz accourut. Elle fut effrayée en trouvant sa chère mère abattue, absorbée, les yeux fermés, les traits fort altérés. « Ma mère, où souffrez-vous ? lui demanda-t-elle.— De la tête, » répondit la malade avec effort. On proposa de lui poser des sinapismes. « Vous ferez bien, » dit-elle. Elle voulut parler encore, la langue embarrassée n'articulait plus. Trois médecins appelés immédiatement constatèrent une congestion cérébrale, qu'ils essayèrent vainement de détourner. La parole ne revint pas : le silence de la tombe avait déjà commencé pour M^{me} Barat.

Longtemps auparavant, quelques religieuses s'entretenant, en présence de leur mère générale, des paroles édifiantes qu'une supérieure avait dites à ses derniers instants : « Et vous, ma mère, demanda une des personnes présentes, ne direz-vous rien à vos filles, quand vous les quitterez ? — Ah ! si Dieu m'exauce, répondit M^{me} Barat, je ne dirai rien du tout ; on n'aura pas à répéter mes dernières paroles[2]. » Le vœu de son humilité s'accomplissait.

On s'empressa de lui conférer les derniers sacrements. A dix heures, le Père Gamard, de la Compagnie de Jésus, son directeur, la confessa par signes, lui donna l'absolution, et lui suggéra plusieurs invocations dans le but de la disposer à gagner l'indulgence du Jubilé. A midi, le même Père lui apporta le divin Viatique, qui lui fut donné dans une cuillerée d'eau. La physionomie de la mère Barat avait retrouvé sa céleste ardeur pour ce grand acte. La communauté entière y assistait : le ciel et la terre semblaient se rencontrer dans cette scène sublime.

La malade avait-elle conscience d'elle-même ? La voyant sans mouvement et les yeux fermés, on pouvait en douter, lorsque le lendemain, mardi, vers une heure, on remarqua que pendant la récitation des litanies de la sainte Vierge, la pieuse mère avait pris spontanément l'attitude de la prière, essayant même de frapper sa poitrine à chacun des trois *Agnus Dei.* Son bénitier ayant été approché d'elle, elle y plongea le doigt, puis leva la main pour faire le signe de la croix, qu'on l'aida à achever. Heureux de ces indices, le Père Gamard lui dit : « Ma mère, si vous savez qu'hier je vous ai donné l'absolution de tous les péchés de votre vie, répondez-moi en serrant la main de la mère Gœtz. » Une énergique pression de la main répondit à cette première interrogation. On lui en fit de semblables sur la réception du saint Viatique, de l'Extrême-Onction, de l'indulgence du Jubilé. A chaque fois le signe était aussi prompt, aussi expressif. Il n'y avait plus à en douter : si M^me^ Barat ne parlait plus à la terre, son âme pleinement libre avait tout le sentiment, et dès lors tout le mérite, du sacrifice suprême qu'elle offrait à Dieu.

---

[1] Tém. de Mme O. Truchot, n° 85.
[2] Tém. de Mme Valérie de Bosredont, n° 118, et de la sœur Pélagie Breton. *Doc.* 68.

On en eût, ce même jour, une preuve encore plus touchante. Les mères Prevost et Lehon, assistantes générales, mandées par télégrammes, étant arrivées, l'une de Lyon, l'autre de Marseille, le docteur Gouraud dit à la vénérable malade : « Accordez, je vous prie, une bénédiction à votre bonne mère Prevost, qui est si affligée de vous voir dans cet état ; levez le doigt en signe que vous nous entendez. » Elle le fit aussitôt. « Profitant de ce moment, rapporte la mère Gœtz, je lui demandai sa bénédiction pour toute la Société. A ce mot, nous la vîmes aussitôt lever la main avec une spontanéité qui nous arracha des larmes. Le docteur Bauchet, son médecin ordinaire, lui demanda à son tour : « Et vos médecins, ne les bénirez-vous pas aussi ? » Elle resta immobile. Une seconde demande ne fut pas mieux écoutée. L'humble mère ne se croyait pas le droit de donner sa bénédiction à d'autres qu'à ses filles.

« La nuit du 23 au mercredi 24 fut des plus mauvaises, continue M^me^ Gœtz. Pendant qu'on récitait les prières des agonisants, les litanies du Sacré-Cœur, celles de la sainte Vierge, la vénérable malade frappait sa poitrine à l'*Agnus Dei*, serrait sur son cœur ou portait à ses lèvres le petit crucifix qu'elle tenait à la main. On la voyait le chercher quand il avait glissé, le tourner dans ses doigts jusqu'à ce que la face du Christ fût bien devant elle. Nous avions télégraphié pour solliciter la bénédiction de notre Saint-Père le Pape. La réponse transmise immédiatement par M^gr^ de Mérode étant parvenue la nuit, notre mère put encore recevoir cette grâce, le 24 au matin. »

Le même jour, le docteur Bauchet, lui ayant relevé la paupière de l'œil droit, lui demanda, comme nouveau signe de connaissance, de serrer la main de sa vicaire générale. Tournant aussitôt son regard vers celle qu'on lui désignait, la vénérée mourante sembla mettre toute son âme dans ce serrement de main. « Jamais, écrit M^me^ Gœtz, je ne pourrai exprimer ce que mon cœur éprouva en recevant cet adieu. »

Le 25, jeudi, était le jour de l'Ascension. L'état allait s'aggravant, le pouls s'affaiblissait. « Nos révérendes mères Lehon, Cahier et moi, continue M^me^ Gœtz dans la lettre circulaire précédemment citée, nous avions passé la majeure partie des nuits auprès de notre mère. Le soir, la voyant plus calme et ne prévoyant pas encore le triste dénouement, nous nous étions retirées pendant quelques instants. Mais à neuf heures et demie, averties que les symptômes d'une fin prochaine se manifestaient, nous accourûmes entourer de nouveau ce lit, où notre mère semblait s'abandonner de plus en plus entre les mains du divin Maître. La vie baissait peu à peu ; chacune de nous épiait les moindres mouvements de ce visage empreint d'une paix céleste, afin d'en saisir le dernier. Le Père Gamard lui réitéra plusieurs fois l'absolution, et récita les prières de l'Église. La respiration devenait de plus en plus rare ; elle finit par être à peine sensible. Enfin, à onze heures précises, notre mère remettait, sans aucun effort, son âme à Dieu. » C'était la dernière heure de ce jour de l'Ascension dont elle avait dit, le dimanche précédent : « Jeudi nous allons au ciel. »

Ainsi mourut M^me^ Barat. Sa mort fut humble et douce comme l'avait été sa vie. Armée de son crucifix, entourée de sa communauté qu'elle put encore bénir, bénie elle-même par Rome qu'elle avait tant aimée, visitée par son Époux avant sa dernière heure, elle partit, le même jour que Lui, vers le séjour éternel, où treize cent soixante-huit religieuses du Sacré-Cœur l'attendaient pour l'introduire dans le sein de Celui à qui elle avait dit tant de fois, comme sainte Thérèse : « Seigneur Jésus, il est bien temps de nous voir ! »

Le corps de M^me^ Barat fut exposé dans sa chambre sur un lit funèbre, où non seulement les religieuses et les pensionnaires de ses maisons de Paris, mais un très grand nombre de personnes du dehors furent admises à le vénérer. Pendant trois jours, une affluence de plus en plus considérable se pressa, pour faire toucher à cette sainte dépouille des objets de piété. La vénérable morte reposait revêtue de l'habit religieux, ayant une couronne de roses blanches sur la tête, tenant dans la main son crucifix et son chapelet avec une branche de lis. Sa physionomie avait repris son expression habituelle de sérénité ; ses lèvres semblaient sourire. L'âme, en quittant le corps, lui avait laissé l'empreinte de la paix céleste où elle était reçue.

Le 29 mai, lundi, le service fut célébré dans la chapelle de la maison mère. Lorsque après la sainte messe le cercueil eut franchi la porte de clôture, les plus petites enfants, que M^me^ Barat avait bénies huit jours auparavant, éclatèrent en sanglots, étendant les bras comme si elles eussent voulu retenir leur sainte mère. Le convoi funèbre se dirigea vers Conflans, où un caveau funéraire, disposé sous la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs devait recevoir ses restes, à côté de ceux des mères de Charbonnel, Coppens et DeBrou, ses fidèles assistantes. Les orphelines de Conflans et le pensionnat, en uniforme blanc, une partie des élèves de la rue de Varenne, la communauté, une foule d'étrangers, parmi lesquels on remarquait les pauvres assistés par M^me^ Barat lui faisaient une longue escorte. A l'entrée du caveau, l'antienne *Ego sum resurrectio et vita* fut entonnée, et porta dans les âmes le consolant espoir de la réunion éternelle.

C'est là que la fondatrice repose aujourd'hui, sous un modeste marbre blanc. On y lit, au dessous des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, encadrés de lis, cette simple inscription :

HIC QUIESCIT IN PACE CHRISTI
MAGDALENA LUDOVICA SOPHIA BARAT
QUÆ SOCIETATEM VIRGINUM A CORDE D. N. JESU CONSTITUIT
ET MIRA SUAVITATE ET PRUDENTIA REXIT AN. LXII.
QUO LATIUS EAM FUNDI ET FLORERE CONSPEXIT
EO DEMISSIUS SE ABJECIT UNI DEO OMNIA TRIBUENS.
DECESSIT VIII KAL. JUN. FESTO DIE CHRISTI ASCENDENTIS IN CŒLUM
AN. MDCCCLXV. ANNOS NATA LXXXV. M. V. D. XIII.
AVE ET VALE, BONA MATER,
VIVE IN DEO, MEMOR NOSTRUM
QUAS DIVINO CORDI GENUISTI[1].

On avait espéré retrouver quelque chose de l'âme de M^me^ Barat dans les papiers intimes renfermés en une cassette qu'elle avait désignée à sa vicaire générale. C'était là, croyait-on, qu'on surprendrait le secret de sa vie spirituelle, dans ses notes de retraites et ses épanchements avec Notre-Seigneur. Mais, à son grand étonnement, M^me^ Gœtz reconnut que la mère générale venait de tout détruire, en prévision de sa mort ; un seul papier y restait, placé tout à l'entrée pour être ouvert aussitôt. C'était un petit écrit rédigé en forme de testament, à la date d'avril 1863. Bien qu'il fut destiné au Conseil de la Société, on le lut en partie à la communauté. Il y était dit d'abord : « J'ai cru devoir adresser à nos mères conseillères ce court abrégé des sentiments qui remplissent mon âme, en me rappelant ma longue vie, mon administration si fautive, plus que misérable, depuis la fondation de la Société. Que le Cœur miséricordieux daigne me le pardonner. »

---

[1] Ici repose dans la paix du Christ Magdeleine-Louise-Sophie Barat, fondatrice de la société des vierges du Sacré-Cœur, qu'elle a gouvernée pendant soixante-deux ans avec une admirable suavité et prudence. Plus elle la vit se répandre et prospérer, plus elle s'abaissa elle-même, attribuant tout à Dieu seul. Elle mourut le jour de la fête de l'Ascension du Seigneur, le 25 mai 1865, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, cinq mois, treize jours. Salut et adieu, bonne mère ; vivez en Dieu et souvenez-vous de celles que vous avez enfantées au divin Cœur.

Après plusieurs avis sur le gouvernement, la mère générale continuait ainsi :

« J'ai la confiance que les mères qui me succéderont, ainsi que tous les membres de cette famille chérie du Sacré-Cœur, profitant de mes aveux, répareront les brèches que je déplore, et redoubleront de zèle pour consolider le véritable esprit religieux, particulièrement la vertu chérie de Jésus, l'humilité, sa sœur intime la pauvreté, et enfin cette obéissance, lien et gardienne de toutes les autres vertus, qui dominantes assureront la prospérité et même l'existence de la Société.

« Je devrais demander des prières : je les attends de votre charité. J'ose m'appuyer surtout sur les dispositions que je lis dans vos âmes de maintenir, au prix de tous les sacrifices, la fidélité à nos saintes règles, de propager la connaissance de l'amour du Cœur sacré de Jésus, enfin de devenir, dans tous les lieux où nous serons, la bonne odeur de Celui dont nous portons le nom, malgré notre indignité. »

SÉPULTURE DE LA MÈRE BARAT AU CAVEAU DE CONFLANS.

Ayant de nouveau demandé pardon de ses nombreuses fautes et remercié des soins dont on l'avait entourée, elle terminait ainsi :

« Si, par sa miséricorde, Dieu daigne m'appeler bientôt à Lui, je lui demanderai avec ardeur de vous en récompenser. Je prie ce bon Maître de vous bénir toutes, et de graver dans vos âmes la volonté et le besoin de vous immoler, jusqu'au dernier soupir, à l'amour de son divin Cœur et au salut des âmes, selon le but de notre vocation. »

Cependant, à la première annonce de cette mort, des témoignages de regret et d'admiration arrivèrent de toutes parts à la maison mère. Sous la variété de l'éloge, une même pensée fait le fond de ces lettres : la conviction de la sainteté, et la persuasion de la félicité de la servante de Dieu. « Elle a bien mérité de sa famille religieuse, de l'Église et de Dieu même, écrivait le Père de Ponlevoy, en apprenant sa maladie. S'il plaît à Notre-Seigneur de la faire monter de la croix au ciel, n'en doutez pas, elle ira continuer dans l'éternité ce qu'elle a commencé dans le temps. » On lit dans une autre lettre : « Voilà donc votre sainte mère Barat au ciel. Dieu l'y a appelée l'année même où la bienheureuse Marguerite-Marie a été élevée sur les autels ; celle-ci a semé, votre mère a récolté ; et aujourd'hui toutes deux se réjouissent ensemble d'avoir été choisies de Dieu pour faire aimer le Cœur de son divin Fils[1]. » Enfin, plusieurs voyaient par anticipation le jour où un culte public lui serait décerné, et le Père Billet, recteur de Feldkirch, écrivit cette simple ligne à Mme Mayer, supérieure de Riedenbourg : « C'est l'annonce d'une fête pour un peu plus tard. »

CONFLANS. CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS.

D'autres personnes faisaient savoir qu'elles avaient eu connaissance surnaturellement de la béatitude de cette âme aimée de Dieu. Une religieuse l'avait vue en songe, entourée de gloire et tenant un rosaire sur lequel il y avait autant de grains en diamants qu'elle avait fondé de maisons. Une autre l'avait vue arriver au ciel escortée des vierges qu'elle avait enfantées au divin Époux. A Sarria, en Espagne, elle s'était, disait-on, présentée au prêtre qui offrait le saint sacrifice, le jour de la rénovation des vœux des aspirantes, lui disant : « Faites savoir à mes filles que je suis bien présente au milieu d'elles, et que j'offrirai avec consolation leurs vœux à Notre-Seigneur[1]. »

---

[1] M. l'abbé Delaforest, curé de Saint-Hilaire de Poitiers.

Bientôt arrivèrent de diverses contrées, non seulement de l'Europe, mais de l'Amérique, des lettres attestant des guérisons opérées par les reliques et le crédit de l'épouse de Jésus-Christ. Nous ne relaterons pas ces faits qui, souvent renouvelés, sont maintenant soumis au jugement de l'Église. Nous remarquerons seulement que les personnes gratifiées de ces faveurs de la sainte mère étaient ou des sœurs coadjutrices, ou des pauvres, ou des enfants, comme si M^me^ Barat avait conservé, jusque dans la gloire, les humbles prédilections qu'elle avait eues en ce monde.

Le dernier jour de mai, M^gr^ Parisis, fidèle jusqu'au bout, vint payer son tribut de vénération à la sainte fondatrice. Dans un paternel et simple épanchement avec les religieuses de la maison mère, il osa dire que la vie de M^me^ Barat avait été un des grands événements de ce siècle, comme l'avait été, à une autre époque, la vie de saint Dominique, de saint François d'Assise, de sainte Catherine de Sienne et de sainte Thérèse. Il raconta ensuite l'origine de son œuvre, ses développements, ses fruits. — « Quelle œuvre ! s'écria l'évêque. Quelle gloire pour votre mère ! Quel triomphe l'attendait dans le bienheureux séjour où tant d'âmes qui, après Dieu, lui doivent leur salut, sont accourues au-devant d'elle, et l'ont reçue avec transport ! »

M^gr^ l'évêque d'Arras concluait cet éloge en émettant trois vœux : le premier que l'œuvre de M^me^ Barat fût maintenue et continuée par sa Congrégation ; le second que son esprit y fût toujours vivant ; le troisième que sa vie fût conservée et transmise dans une histoire fidèle, appelée, disait-il, à procurer une grande gloire à Dieu et un grand bien spirituel à la Société.

Cette histoire, voici que nous l'avons terminée. Répondra-t-elle au vœu exprimé par le pontife ? Répondra-t-elle à l'image que cette sainte figure a laissée dans le cœur de ceux qui l'ont vue de près ? Nous n'osons l'espérer ; car nous-même que de fois, depuis que nous l'étudions, avons-nous ressenti douloureusement l'impuissance d'égaler la peinture à la réalité ! Telle qu'elle est, du moins, puisse cette vie apprendre à un siècle de doute que l'âge des saints n'est pas fini. Puisse-t-elle surtout inspirer à un grand nombre de ceux qui la liront le désir de l'être, en leur montrant quels trésors de générosité, d'humilité et de grandeur on trouve dans l'adorable Cœur de notre Dieu ! Si ce livre produit de tels fruits, nous en aurons reçu la meilleure des récompenses.

---

[1] Tém. de Mme Truchot, n° 85, de Mme de Laclaverie et de Mme Thilly. *Doc.* n° 56, p. 16.

Que si, à ce premier vœu, nous osions en joindre un autre, ce serait de voir le jour où l'Église placera l'épouse de Jésus-Christ sur ses autels, et où, nous permettant de changer en culte notre vénération, elle mettra sur nos lèvres les paroles qu'elle chante dans l'Office des Vierges : *Épouse du Christ, le Roi du ciel a aimé votre beauté ; vous êtes entrée maintenant dans son paradis, escortée par ses anges. Venez vous asseoir près de Lui sur son trône ; recevez la couronne qu'Il vous a préparée, et que vous porterez toute l'éternité.* « VENI, SPONSA CHRISTI ; ACCIPE CORONAM QUAM TIBI DOMINUS PRÆPARAVIT IN ÆTERNUM. . . . . . QUIA CONCUPIVIT REX SPECIEM TUAM, ET CUM ANGELIS IN PARADISUM INTROISTI. »

PORTE D'ENTRÉE DU CAVEAU.

Au moment même où s'imprimaient ces dernières pages, nous apprenions que la sacrée Congrégation des Rites, dans sa séance du 5 juillet 1879, venait de solliciter auprès de S.S. Léon XIII la signature du Décret autorisant l'introduction de la cause de Béatification de la Vénérable mère Barat.

FIN

ÉPILOGUE[1]

Il y a vingt-deux ans que nous écrivions les pages qu'on vient de lire. Il y en a trente-trois que la vénérable mère Barat rendait son âme à Dieu. Il y a bientôt un siècle que subsiste, en grandissant toujours, l'Institut qu'elle a fondé.

Au terme de ce siècle rempli pour cet Institut de tant de grâces d'en haut, par tant de travaux et de combats ici-bas, et à la veille d'en célébrer les fêtes jubilaires, le moment n'est-il pas venu de compléter cette histoire en retraçant à grands traits les événements accomplis depuis le bienheureux trépas de la fondatrice, pour que Jésus-Christ en ait la gloire, l'Église l'édification, la Société de son divin Cœur l'exemple, l'encouragement, la joie?

Aussi bien, c'est encore la vie de M^me^ Barat qui se poursuit ici. Trente-trois ans après qu'elle a disparu aux yeux, elle est encore là, présente à sa famille, vivant au milieu d'elle. C'est elle qui préside à son gouvernement, qui inspire ses conseils, qui informe ses vertus. C'est elle qu'en toute circonstance, on regarde, on interroge, on écoute, on prie. Son esprit anime tout. Quatre supérieures générales lui ont succédé jusqu'à ce jour, ses établissements remplissent les deux mondes, sa Société a presque doublé le nombre de ses membres. Mais celle qui a planté l'arbre pourrait revenir aujourd'hui s'asseoir heureuse à son ombre : ses rameaux sont toujours verts, et les fleurs et les fruits qu'ils portent en tout lieu sont toujours nourris de cette sève qu'elle-même avait puisée à la Source surhumaine de la sainteté et de la vie.

D'ordinaire, il y a dans l'élaboration de toute société religieuse une succession de périodes qui, ensemble, en achèvent l'œuvre définitivement : — Période d'inspiration, d'éclosion spontanée, sous le souffle créateur de l'Esprit qui fait tout naître : c'est la vigoureuse efflorescence des années de la fondation, remplies ici par le généralat de la mère Barat. — Puis, période nécessaire d'organisation, de régularisation, suivant un esprit d'ordre et de discrète sagesse, qui fut bien celui de la révérende mère Gœtz. — Enfin, période indéfinie de consolidation et d'expansion, qui se continue sous la direction une et diverse, forte et douce, haute et droite de la mère Lehon et de ses insignes successeurs. En y regardant de près, on trouverait la même économie providentielle dans l'œuvre successive des premiers généraux de la Compagnie de Jésus ; et c'est ce qui faisait dire, parlant de la mère Gœtz, à un Père de cette illustre Compagnie : « Elle sera l'Aquaviva de votre Société. »

---

[1] Je suis heureux de déclarer que la plus grande partie des faits, événements et citations rapportés dans cet *Épilogue* sont empruntés aux biographies des trois dernières mères générales, écrites par la révérende mère Dufour qui voudra bien en agréer ma très respectueuse reconnaissance.

LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE GŒTZ
Seconde Supérieure Générale de la Société du Sacré-Cœur,
1865 - 1874.

Élue supérieure générale à l'unanimité, en la fête du 8 septembre 1865, acclamée par le concert de toute la famille dispersée, la mère Gœtz n'était pas encore installée que déjà elle se trouvait aux prises avec la plus grosse affaire de son gouvernement. Dès le 2 septembre, une lettre, écrite tout entière de la main de Pie IX, lui apportait l'ordre de se rendre auprès de lui. Elle y fut en novembre, et aussitôt qu'il la vit à genoux à ses pieds : « Mère générale, lui dit-il, il faut prendre vos dispositions pour vous fixer à Rome. Il convient que la maison mère du Sacré-Cœur, comme les autres maisons généralices, soit ici. » La mère générale courba la tête. Il n'y avait pas à s'en défendre : c'était le Pape qui parlait. Mais ce transfert du siège de la Société à Rome n'allait-il pas créer des complications diplomatiques avec le gouvernement français? Antonelli s'en émut. La mère Gœtz en appela à Dieu dans la prière. Le Pape redouta un conflit rendu plus grave par les circonstances politiques, et il finit par retirer gracieusement ses ordres. Pendant ce temps, la mère générale faisait une retraite qui fut décisive pour sa nouvelle carrière : « C'est là, à Rome, disait-elle, que j'ai senti le *toc* providentiel de ma petite mission. »

Cette mission, non petite, elle-même l'avait vue un jour lui apparaître distinctement à la lumière de Dieu. « J'ai une mission très nette, écrivait-elle alors ; Notre-Seigneur me l'a montrée bien manifestement. Je la remplirai jusqu'au bout . . . si je vis? Je ne dois rien innover, mais expliquer, affermir, inculquer ce qui n'est encore qu'imparfaitement compris et pratiqué. »

Ces lignes étaient un programme. Ne rien innover, c'était pour la Société du Sacré-Cœur suivre jusqu'au bout la voie tracée dès le commencement ; non s'arrêter, mais non dévier ; marcher toujours, mais devant soi, sous le regard de Dieu. Puis expliquer, affermir, c'était, pour la seconde supérieure générale, reprendre fidèlement le sillon de la première, mais en le creusant plus profond, et en le poussant plus loin. A remplir ce programme, tout devait pareillement trouver sa satisfaction : la tradition et le progrès, l'humilité comme la grandeur, car l'action propre de la mère Gœtz allait pouvoir se cacher à l'ombre de l'initiative première de la mère Barat.

La mère Barat avait laissé des instructions, formulé des décisions, signalé des lacunes, exprimé des désirs, indiqué, jalonné en quelques points principaux le chemin de l'avenir. La première œuvre de la mère Gœtz fut de se plonger dans la recherche et l'étude religieuse, non seulement des Constitutions et des Décrets portés par les précédents Conseils, mais des moindres avis, indications et notes de la fondatrice où elle croyait retrouver et voir revivre l'esprit primitif de la Société. Tous ces documents furent rassemblés, classés, codifiés par elle d'après une meilleure méthode, pour que la lecture en devînt plus claire et la mise en œuvre plus facile. Ce qui avait été le travail de ses débuts fut encore celui de la fin de son généralat. Et, durant son exil douloureux à Laval, la seule chose qui pût distraire son esprit et son cœur des horreurs de la Commune et du péril de ses communautés de Paris, ce fut encore le travail d'une meilleure rédaction de ces décisions et de ces délibérations. Là, du moins, en regard et à l'encontre de nos convulsions intestines, elle se donnait à elle-même le spectacle consolant de l'ordre, de l'harmonie et de la beauté surhumaine d'un gouvernement qui, lui, était tout entier « obéissance et amour. »

Pour commencer par les actes et œuvres intérieurs de ce gouvernement, la mère Barat avait conçu, pour un Institut enseignant, la nécessité d'une école préparatoire spéciale, distincte du noviciat, où les futures maîtresses reçussent une instruction appropriée aux légitimes exigences des temps et aux conditions de la vie de leurs futures élèves. C'était le Juvénat de la Compagnie de Jésus transporté au Sacré-Cœur. Déjà la fondation en avait été décidée en principe, dans le Conseil général de 1864. Ce n'était qu'une idée encore ; M^{me} Gœtz en fit une réalité. Qui, d'ailleurs, y était plus propre que cette riche intelligence, si ornée? Qui en était plus capable que cette puissante et patiente faculté d'organisation?

En septembre, 1866, la mère Gœtz montait la colline de Conflans, amenant le petit groupe des sept ou huit premières juvénistes de son choix, qu'elle y installa modestement, joyeusement et déterminément.

En même temps, une Commission ou Conseil d'Études était formée pour l'élaboration des programmes, l'unification des méthodes, la sélection des auteurs, et la rédaction des règles de pédagogie religieuse. Une fois imprimé, le mouvement ascensionnel ne se ralentit plus.

La même sollicitude pour l'amélioration de l'instruction des pensionnats se retrouve dans le Conseil des Études en 1869, mais avec la préoccupation principale de ne rien compromettre de ce qui donne à l'éducation familiale du Sacré-Cœur son suprême et inimitable caractère de solidité chrétienne, de discrète délicatesse et de distinction sérieuse.

Toutefois, on n'en était encore, dans cette construction, qu'à l'étage inférieur. Au-dessus de l'enseignement primaire et élémentaire, le projet d'un Juvénat supérieur, pour le professorat des hautes classes, se fit jour dans les résolutions du Conseil des Études. Ce fut M^me^ Gœtz qui fut chargée d'en élaborer le plan, pour l'heure où, par la main soit d'elle-même soit d'une autre, l'édifice pourrait recevoir ce couronnement suprême.

Autre legs de la mère fondatrice, autre institution de sa fidèle héritière. Je parle de la réunion et retraite commune des supérieures locales, appelées, en temps utile et déterminé par la mère générale, à s'assembler à Paris, sous sa présidence et sa direction, pour la méditation religieuse de leurs devoirs et celle des intérêts de leurs âmes, de leurs résidences respectives et de la Société toute entière. Qui ne voit quelle force ce devait être qu'une telle assemblée pour le maintien et la transmission de l'esprit de l'Institut, pour l'unité de la direction et l'uniformité de toute chose dans chacune des maisons de la Société ?

LE R. P. PIERRE OLIVAINT, S. J.
né le 22 février 1816, mis à mort le 26 mai 1871.

Ce rêve de la mère Barat devint donc une des plus fructueuses entreprises de M^me^ Gœtz. Elle-même disposa tout pour que ce fût une grande chose. Elle voulut que la première retraite, août 1869, fût donnée par le Père Olivaint, docteur, apôtre, homme de Dieu, grand directeur d'âmes, prédestiné à l'honneur de devenir un martyr. Mais l'heure inoubliable de ces saintes journées était celle où, chaque jour, la mère générale faisait elle-même aux supérieures un entretien familier qui les pénétrait toutes de sa profonde sainteté, en même temps qu'il les confondait par son humilité. Certes, on l'eût bien étonnée, non moins que contristée, si elle eût pu entendre ceux qui la voyant ainsi, la comparaient à Marie assise au milieu des saintes femmes, dans cet autre cénacle apostolique sur lequel on sentait planer l'esprit divin et passer le souffle d'une Pentecôte nouvelle !

La doctrine spirituelle de la nouvelle supérieure était bien, elle aussi, celle de la première mère. C'était encore la générosité, la magnanimité, la force, le sacrifice de tout soi-même à Jésus par amour, qui en faisait le fond : « Ne restons pas terre à terre, disait la mère Gœtz ; saint Ignace dans ses Règles, qui sont les nôtres, excite partout ses fils à avoir une âme noble, élevée, magnanime, au-dessus des petitesses de la nature. Tant de motifs nous engagent à être généreuses : les besoins de l'Église, ceux de la Société, ceux de nos chères enfants, ceux des malheureux pécheurs ! Courage donc ! »

Mais, pour cet esprit ordonné, les plus belles vertus n'étaient telles que si elles étaient des vertus réglées, disciplinées. Et où la grande régulatrice se retrouve, proprement elle-même, c'est quand incessamment, elle commande à ses filles d'être « des saintes correctes. » — « La sainte correcte, explique-t-elle dans une circulaire sera celle qui s'aidant de la foi, de la raison, du bon sens, marchera dans la voie commune, mais d'une façon non commune, en se réformant toujours, et qui, par ce moyen, travaillera à réaliser, dans la mesure possible, le type de toute perfection : Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

C'est donc en lui qu'elles se devront transformer, moyennant cette complète désappropriation d'elles-mêmes que la supérieure leur demande sous le nom « d'impersonnalité. » C'est elle, c'est cette abdication, qui, de ces êtres impersonnels par choix et par amour, fera des êtres totalement voués et abandonnés au bon vouloir divin, à la Société, à leurs supérieures, pour agir, pour servir, pour travailler, pour souffrir, dans cet absolu désintéressement de soi qui n'est que la joyeuse reconnaissance de l'unique propriété de Dieu.

L'œuvre que je viens de présenter ici c'est premièrement l'œuvre intérieure : réglementation, instruction, direction, centralisation de l'Institut et de son gouvernement. Cependant une seconde œuvre, l'œuvre d'inspection et d'expansion, l'œuvre progressive du dehors marchait parallèlement avec celle du dedans. La mère Gœtz s'était mise à visiter ses maisons. Toujours souffrante, ces déplacements coûtaient à sa débilité ; toujours modeste, ces réceptions coûtaient à son humilité : « Ce qui me crucifie, écrivait-elle dès le début, ce n'est pas le travail, ce n'est pas même la responsabilité ; j'ai maintenant une vue claire de l'organisation de notre Société. Mais cet apparat, cette représentation, voilà ma plus rude croix. » Elle accepta cette croix : trente-deux maisons furent vues dans la première année de son généralat. Après Rome et une partie de l'Italie, elle se montra à celles d'Espagne, de Belgique et quelques-unes de France. Bientôt après, ce furent celles de l'Est : l'Alsace, l'Autriche, le Tyrol. L'Angleterre et l'Irlande la reçurent en 1869. L'Espagne la charma par le caractère chevaleresque de cette généreuse race. De l'Irlande et de l'Angleterre, elle se plaisait à écrire : « Il y a dans tous ces grands catholiques anglais une élévation d'âme et un feu sacré qui consolent et réjouissent. »

Les fondations suivaient leur cours, d'après cette première règle de charité qui consiste à placer le règne de Dieu et le bien des âmes avant le bien particulier de la Société ; puis cette autre règle de foi et de prudence réunies qui consiste à proportionner la charge à ses forces, l'entreprise à ses ressources, en abandonnant le reste à la divine Providence.

CARDINAL DE REISACH

Cinquième Protecteur de la Société du Sacré-Cœur, 1868-1870.

Les fondations de la mère Gœtz, s'étendent aux deux mondes. Ne pouvant les raconter, nous devons du moins les nommer. C'est, en 1865, le bel établissement de Bois-l'Évêque, près Liège sur la Meuse ; en la même année celui de Notre-Dame *del Valle*, à Séville, dans un ancien couvent de Franciscains, illustré par la légende ; puis celui de Philadelphie aux États-Unis. Dans les mêmes États, une maison à Cincinnati, en 1869 ; une à Elmhurst, Providence ; une seconde à Saint-Louis sur le Mississipi ; et celle de Prague, en 1872. Dans l'Amérique du Sud, Concepción est fondé en 1865, Valparaiso en 1870. Portici en 1873, par les soins de la révérende mère Lehon, alors en Italie. Un moment, la mère générale fut sur le point de faire entrer le Sacré-Cœur en Chine : des lenteurs nécessaires firent échouer ce projet. A la même époque, une colonie reprenait possession de la Nouvelle-Orléans.

En Europe, au commencement de 1868, dans un faubourg de Vienne, la mère Gœtz pourvoyait à la fondation d'un établissement qu'elle confiait aux mains bénies de la révérende mère Mayer. C'est près de là que, l'année suivante, était découvert le tombeau du Père de Tournély, le séraphique ancêtre de la Société, dont le corps était transféré dans la nouvelle maison, en même temps que sa vie était mise en lumière dans une histoire fidèle.

Enfin d'autres fondations avaient été sollicitées pour Valdivieso, Curico et Chillán, dans le Chili ; pour Landshut, en Bavière ; pour Lintz, en Autriche ; pour Cologne, en Prusse ; pour Vittoria, en Espagne ; pour Marino, dans les États romains. La plupart furent ajournées et d'autres refusées : il fallait marcher à pas comptés pour avancer à pas sûrs. On remarquera que toutes les maisons acceptées ou refusées que nous venons d'énumérer sont étrangères à la France alors menacée de nouvelles secousses : on ne bâtit pas sur un volcan.

A côté de l'œuvre de gouvernement, d'enseignement, de direction et d'apostolat conquérant, une œuvre de combat et de défense religieuse s'accomplit par la main de la vaillante mère. Le combat n'est-il pas la vie même du Sacré-Cœur ?

Combat d'abord au dehors, contre la mondanité des femmes, et pire encore. C'était dans les jours les plus mauvais de l'Empire, et au moment de la première de ces Expositions universelles dont chacune est la rupture de toutes les digues morales et l'inondation de la fange cosmopolite sur Paris et au-delà. L'Église s'en effraya. Le Pape, qui venait de s'élever contre le débordement du luxe, dans une Allocution aux dames de Rome et d'Italie, fit savoir à la supérieure générale du Sacré-Cœur qu'il lui serait agréable qu'elle-même intervînt dans le même sens auprès des dames congréganistes du dehors, en les enrôlant contre le fléau universel, dans une ligue d'action, d'influence et d'exemple plus puissante que les discours. Elle le fit avec l'insistance que commandait le sujet, mais aussi avec le tact et la réserve que lui prescrivait sa position délicate à l'égard de personnes qui n'étaient pas directement de sa famille religieuse.

Sa circulaire disait : « Si plusieurs d'entre vous ont ambitionné le sort de leurs frères, de leurs époux ou de leurs fils allant verser leur sang pour la cause du Saint-Siège, une mission non moins belle vous est offerte aujourd'hui. » Alors, au nom et sous le couvert de Pie IX, elle leur prêchait, à elles aussi, une nouvelle croisade « contre ce luxe effréné qui entraîne, disait-elle, avec la ruine des familles, la corruption et le dérèglement des mœurs dans la société. »

Elle fit plus que d'écrire. Les Exercices spirituels n'ont cessé d'être le bouclier préservateur des personnes qui doivent vivre dans le monde. Les retraites aux dames de Paris se donnaient ordinairement et peu commodément dans la chapelle du pensionnat de la rue de Varenne. La mère Barat avait décidé de leur ouvrir un asile plus spécial, en un lieu plus propice. La mère Gœtz crut l'heure venue d'y travailler. Dans le vaste enclos de la maison mère, sur le boulevard des Invalides, en face et à quelques cents mètres du champ de cette prestigieuse Exposition de Paris, elle décida que, coûte que coûte, un édifice spacieux, avec une grande chapelle, s'élèverait pour recevoir les Enfants de Marie et les retraitantes, soit pour les retraites générales, soit pour les retraites privées, avec quelques appartements pour les grandes pensionnaires, et des classes annexes pour un externat de jeunes filles. L'entreprise décidée et commencée dès lors allait se poursuivre après elle. Ce fut certainement une des plus grandioses et une des plus heureuses initiatives de ce fécond généralat.

PARIS. APERÇU DE LA MAISON DE RETRAITES ET DE LA MAISON MÈRE.
Perspective d'ensemble prise de la terrasse de l'hôtel Biron.

Le combat était alors aussi dans les doctrines. Le Libéralisme donnait la main au Gallicanisme pour s'insinuer dans l'Église dont il sapait les bases. A cette époque, il traçait déjà ses lignes de circonvallation autour du prochain Concile du Vatican, annoncé et dès lors officiellement convoqué. Accréditée par le nom, l'autorité, le talent et — il est juste de le dire — par les vertus et les services d'un bon nombre de ses fauteurs et prosélytes, la doctrine libérale était spécialement un danger pour la famille du Sacré-Cœur, recrutée au sein de classes plus séductibles à cette spécieuse erreur. Un des services les plus appréciables que leur rendit la mère Gœtz fut de procurer aux noviciats et aux principales communautés de sa Société les leçons régulières de solides théologiens qui sussent placer les principes et les droits de la vérité plus haut que la considération des personnes honorées et aimées. Nous nous souvenons d'avoir vu l'ardeur studieuse de ces jeunes religieuses pour ces questions brûlantes, agitées dans leurs réunions et portées de là soit dans leurs pensionnats de tout pays, soit dans leur entretien avec les personnes du dehors, à l'encontre du fiévreux mouvement d'opposition provoqué alors par d'autres chez les personnes du monde.

M^me^ Gœtz avait elle-même fait de cet ardent conflit un de ses soucis les plus graves. Présente à Rome, lors des orages suscités au Concile sur le sujet de l'infaillibilité doctrinale du Pape, elle édifia les Pères qui la visitèrent par la correction de son attitude, la justesse de ses vues et la solidité de ses convictions. M^gr^ Pie, bon juge, lui rendait plus tard ce témoignage qu'il ne l'avait pas trouvée un instant en défaut sur ces graves objets de nos croyances. Son cœur était de moitié avec son esprit dans cette fidélité : « On peut dire de l'amour de l'Église, écrivait-elle dans ce temps-là à ses filles, ce que l'on dit de l'amour de la très sainte Vierge : il nous apporte tous les biens, sagesse, vertu, force et bonheur. » Et, le 18 juillet, applaudissant à la définition du magistère infaillible : « Bénissons notre Jésus de nous avoir donné l'amour de la sainte Église et l'obéissance à son chef. Sans cette nécessaire définition, nous marchions vers l'abîme. »

D'autres tribulations, et plus terribles, approchaient pour le Sacré-Cœur, à la suite d'autres batailles, batailles sanglantes celles-là. La guerre franco-allemande, suivie de l'insurrection de la Commune fut, dans l'histoire de la Société, un épisode d'héroïque souvenir.

Il avait fallu, dès le 6 septembre, contraindre la mère générale à s'éloigner de Paris, à l'annonce et déjà à la veille d'un siège : un chef d'armée ne doit pas se laisser enfermer dans la place, coupé de ses communications avec les corps du dehors soumis à son commandement. La mère générale s'était donc retirée à Laval, et elle espérait bien que ce serait pour peu de temps. En effet, apprenant de là la signature de l'armistice et les premiers préliminaires de la paix, elle se disposait au retour quand la Commune éclata et prolongea son exil.

Nous ne referons pas le tableau de ce que fut et souffrit le Sacré-Cœur sous la Commune. Les deux maisons de Paris assiégées, perquisitionnées, fouillées par de sinistres brigands, les deux communautés en perpétuelle alerte du jour et de la nuit, défendues seulement contre les dernières violences par la protection du drapeau américain, sans relations possibles avec leurs sœurs de province, sans secours spirituels assurés, sans nouvelles de leur mère, sous la menace répétée de la spoliation, du meurtre et de l'incendie ; puis, aux derniers jours de la crise sanglante, la fusillade, le canon, les flammes qui montent à leurs yeux des monuments de Paris, l'emprisonnement des otages, la mort de leur archevêque, celle de leur supérieur ecclésiastique, M^gr^ Surat, celle du directeur des Enfants de Marie, le R. P. Olivaint, tombés sous les balles des assassins : c'est un drame tragique que cette histoire, où éclatent par contre des vertus et des intrépidités qui vengent l'honneur de l'humanité et la consolent de tant de crimes et d'horreurs.

Cette histoire fut écrite. On y voit d'abord les premières mères qui, avec les religieuses gardiennes de ces maisons, tiennent tête à ces hommes de proie, défendent l'autel et le tabernacle contre la profanation, et les désarment ou les déjouent par le sang-froid et le calme de leur résistance virile. Puis, auprès d'elles, ce sont des domestiques dévoués, hommes et femmes de service, qui bravent tout pour porter à travers les lignes des insurgés des messages dangereux. C'est tel ami de la Société qui ne se lasse pas de multiplier ses démarches compromettantes et ses instances suspectes, pour obtenir des laisser-passer aux religieuses qui doivent se rendre hors de Paris. C'est telle jeune fille de quinze ans, ancienne élève de l'orphelinat, qui trouve le moyen de passer et de repasser les portes pour mettre sans relâche son dévouement intelligent, précieux et sûr, au service de ses anciennnes et reconnaissantes maîtresses. C'est, par-dessus tout, telle dame, américaine, protestante, qui s'offre spontanément à se faire l'habitante du Sacré-Cœur pour le couvrir de la sauvegarde de sa nationalité, gagne son ambassade à cette œuvre de salut, parvient par sa persévérance à pénétrer jusqu'à la prison de M^gr^ Surat, à qui elle porte les secours et les consolations de ses religieuses filles, et mérite finalement d'entrer dans l'Église catholique par cette belle porte de la charité poussée jusqu'au plus entier sacrifice d'elle-même.

MONSEIGNEUR SURAT,
Protonotaire Apostolique, Grand Vicaire de Mgr Darboy,
Supérieur ecclésiastique du Sacré-Cœur de Paris et de Conflans,
massacré pendant la Commune en 1871.

Mais, au-dessus même de ces spectacles de dévouement et de résistance, ce qui, dans ces jours de terreur, éclate sans cesse jusqu'au miracle, c'est la manifeste et extraordinaire protection de Jésus-Christ sur ses épouses, gardées par sa main invisible, tandis qu'elles-mêmes se tenaient décidées à tout souffrir pour lui demeurer fidèles.

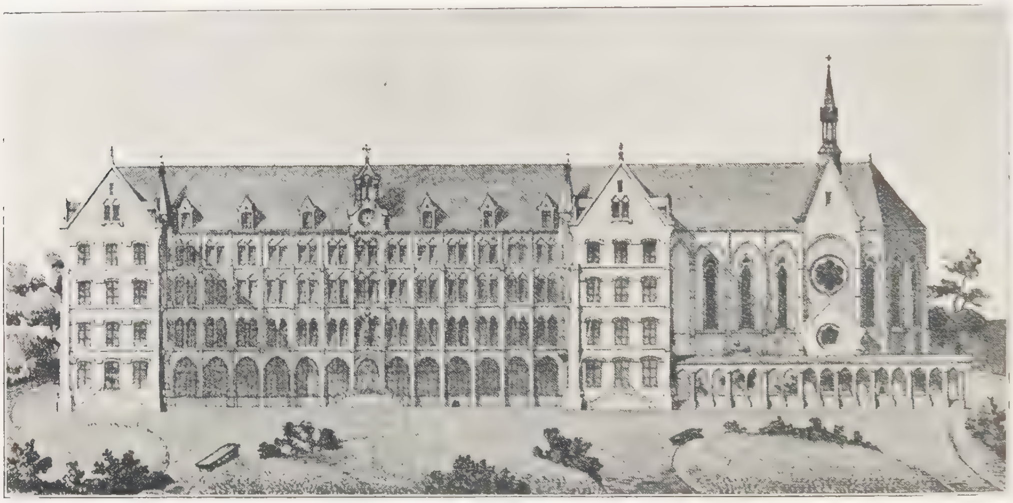
Il y eut une heure d'épouvante pour la mère générale : ce fut celle où, de retour enfin de sa réclusion de Laval, elle mesura du regard l'étendue des désastres ou des périls encourus par sa Société. Conflans enserré entre les deux armées assiégée et assiégeante, et changé en une vaste ambulance toujours pleine. Orléans pris et repris deux fois, et aujourd'hui regorgeant de blessés ; Montigny et Metz, Charleville, Amiens, Kienzheim, Besançon, enveloppés dans un cercle de ruines sanglantes ; la Ferrandière envahie un instant par les communeux de Lyon et forcée de disperser ses novices ; Marseille menacée de même par l'insurrection. De plus, à l'étranger, les maisons de Rome et d'Italie sous le coup de la confiscation ou déprédation du nouveau gouvernement ; bientôt après, le Sacré-Cœur de Chicago enfermé dans la ceinture de flammes qui réduisait en cendres la ville presque entière. *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti :* c'est le cri de toutes ses lettres. Une circulaire d'elle disait : « Que le sacré Cœur soit béni de la préservation presque miraculeuse de nos maisons durant cette terrible crise ! Qu'il soit béni de la forte et douce union qui s'est resserrée encore entre nous dans cette épreuve ! . . . » Et elle s'étendait sur cette pensée que la dévotion à ce Cœur adorable serait le salut de l'avenir.

Triste conséquence de la guerre ! A la suite des derniers événements militaires, le patriotisme plus irritable n'allait-il pas susciter certaines susceptibilités entre les religieuses des nationalités hier belligérantes ou d'esprit différent ? La mère Gœtz les rappela aux sages et fraternelles prescriptions de la règle à cet égard : « Loin de moi, concluait-elle dans sa circulaire d'octobre 1872, loin de moi la pensée qu'il faille nous désintéresser des grandes questions catholiques. Les progrès de la religion, les périls ou le réveil de la foi et par-dessus tout, les destinées de l'Église romaine, à laquelle nous devons être dévouées sans réserve : voilà notre vraie politique ; mais c'est aussi la seule dont il doive être question entre nous. »

Par suite des mêmes événements, aux tribulations allaient succéder les persécutions, les spoliations et les expulsions. A la douleur de voir arrachée à la France l'Alsace, sa terre natale, la mère Gœtz allait joindre celle de perdre ses cinq maisons de Metz, de Montigny-lez-Metz, de Marienthal, de Posen et de Kienzheim.

Le décret d'expulsion fut porté le 20 mai 1873. J'ai déjà dit, dans ce livre, par quel excès d'honneur le rapport officiel prussien accusait le Sacré-Cœur de « travailler à la déification du Pape et de la France. » Le 9 juin, l'ordre de partir était signifié à Kienzheim. Le clergé alsacien en masse protesta dans une adresse collective « aux nobles dames qui, depuis trente-trois ans, avaient fait du Sacré-Cœur, pour l'Alsace entière, un phare de vertu, de science et de charité. »

A Montigny, 14 juin, le décret présenté timidement par le *Kreis-Director*, fut porté d'abord devant le tabernacle. Une sainte exaltation soulevait la communauté : « Faisons du moins à Notre-Seigneur l'honneur de nous confier à lui, sans retour sur nous-mêmes. Nous ne nous retrouverons jamais à pareille fête ! » Au départ, une procession d'adieu s'organisa dans les jardins de la maison, vers les sanctuaires et les images vénérées. On reçut la visite et les regrets reconnaissants du maire et de ses adjoints ; on s'agenouilla en larmes sur les tombes du cimetière de la communauté. On adora Notre-Seigneur ; et, sortant de l'église, on s'éloigna de ces lieux.



MONTIGNY-LÈS-METZ.

Maison du Sacré-Cœur élevée en 1857, fermée en 1873 par le gouvernement allemand.

Même force d'âme à la maison de Metz où le décret fut notifié le jour même où se célébrait la fête du sacré Cœur. M^{gr} Dupont des Loges vint consoler ses filles ; les dames accoururent vers elles ; le clergé, là aussi, protesta contre l'iniquité et l'ingratitude de la proscription. Huit jours auparavant, la procession paroissiale de la Fête-Dieu, changeant exprès son parcours, avait voulu longer les murs de la maison et des jardins du Sacré-Cœur pour y porter la bénédiction du Dieu des persécutés et des martyrs. C'est ce dernier nom qu'on donnait aux religieuses expulsées quand elles rentraient forcément dans les maisons de France. « Nous y arrivions, écrit gaiement l'une d'elles, avec l'auréole du martyre manqué. »

Une maison existait dans la ville de Posen depuis 1857, et il y avait seulement quelques mois qu'elle venait d'être transférée à Wilda, où sa belle situation et déjà ses débuts lui présageaient une ère nouvelle de prospérités et de bénédictions, lorsque les lois de mai tombèrent sur elle comme la foudre sur un arbre en fleurs. L'archevêque de Posen, M^{gr} Ledóchowski, avait beau faire chaque jour à Dieu cette prière : « Seigneur, conservez-moi mes religieuses du Sacré-Cœur ! » De généreuses enfants, dans un élan plus spontané que réfléchi, eurent beau offrir leur vie pour la préservation de cette maison de Dieu, il fallut que, là aussi, la force primât le droit. Et Wilda et Posen, émus et indignés, virent passer sous leurs yeux le long défilé des voitures qui ramenaient aux familles leurs enfants tout en larmes. C'était en juillet 1873. Les pauvres assistés par le couvent élevaient au ciel la protestation de leurs prières, faisant célébrer des messes et brûler des cierges pour leurs bienfaitrices expulsées. Les amis de la maison couvrirent de leurs signatures des pétitions sans effet. Le 5 septembre, l'Office cessa ; le 9, l'école des enfants pauvres fut fermée ; le 14, la supérieure franchit le seuil de cette chere demeure qui fut vidée le 1er octobre, laissant des regrets inconsolés à toute une contrée dont elle avait été, seize ans, la lumière et l'honneur.

A cette époque, et de plus en plus, le nouveau continent consolait le sacré Cœur de l'ingratitude de l'ancien. Appelées de tous les côtés par l'estime générale, des maisons y surgissaient dans les principaux centres, en proportion des progrès qu'y faisait le catholicisme, duquel assurément la Société aura été une des principales ouvrières en ce siècle. Une femme supérieure, la révérende mère Hardey tenait en sa main, pour ainsi dire, toutes les maisons des États. Personne, sans nul doute, n'était plus qu'elle rattaché au centre de la Société par tous les liens de l'affection, comme par ceux de la religion et de la plus généreuse vertu. Mais l'unité et la continuité de l'action ne demandaient-elles pas que cette très puissante mère vicaire d'Amérique fût ramenée au siège même du gouvernement, pour y représenter et diriger de là cette grande et lointaine province de l'empire du divin Roi ?

LA RÉVÉRENDE MÈRE HARDEY
née dans le Maryland (États-Unis) en 1806,
Assistante Générale de 1872 à 1886.

En décembre 1871, la révérende mère Hardey fut appelée à venir résider à Paris, en qualité d'assistante générale. Sa réponse fut admirable : « L'obéissance est tout pour moi, écrivit-elle sans tarder, et puisque vous m'appelez, ma vénérée mère, je suis prête à partir. Pour le sacrifice qui m'est demandé de ce pays, j'ai toujours regardé la Société comme ma patrie ; et pour les œuvres que j'y fais, Dieu n'a besoin de personne. » Au mois d'octobre 1872, après avoir donné presque une année entière à la visite de ses maisons, la mère Hardey arrivait à Paris. Tout le Sacré-Cœur d'Amérique fut consterné de ce départ, mais nullement ébranlé : la clé de voûte demeurait toujours où l'a placée la main de Dieu. Ce rappel de la mère Hardey est justement considéré comme l'acte le plus énergique, et en même temps le plus utile, de l'administration de la sage mère Gœtz.

Cependant au-dessus de ces scènes terrestres de divisions sanglantes et de violences d'un côté, d'union, de charité et de magnanimité de l'autre, montait de plus en plus l'image rayonnante de la sainteté céleste de M^me^ Barat. Cette sainteté éminente se manifestait par des signes extraordinaires de son crédit devant Dieu. Pie IX lui-même s'en était ému. C'est sur l'invitation verbale qu'il en avait faite à la supérieure de la Trinité-du-Mont que, dès le 12 février 1870, la mère Gœtz commença par écrire à ses filles pour leur ordonner de recueillir et de lui transmettre exactement les souvenirs édifiants qu'elles avaient gardés des vertus de leur première mère, et les faits attribués à son intercession. En mai de la même année, la mère générale étant à Rome, Pie IX revint sur l'urgence d'introduire une cause dont lui-même semblait se faire le premier promoteur. M^gr^ Borghi fut choisi pour en être le Postulateur officiel, avec un avocat chargé de la défendre. Le 14 juillet, une circulaire de la mère Gœtz annonça à ses filles qu'un tribunal diocésain allait être institué par M^gr^ Guibert, archevêque de Paris ; et elle enjoignait, en vertu de la sainte obéissance, de livrer tous les écrits et lettres émanant de la servante de Dieu. On obtint de ce chef une collection de près de quatorze mille lettres, formant ensemble la plus admirable correspondance spirituelle qui se puisse lire. En 1872, l'instruction s'ouvrit sur l'héroïcité des vertus, et les premières dépositions révélèrent une des âmes les plus hautes en sainteté qui aient édifié ce siècle.

CARDINAL GUIBERT, ARCHEVÊQUE DE PARIS.
1871-1886.

Dès lors il devenait utile et possible de la faire connaître au public. Une telle vie appelait à bref délai un historien. Avec une hardiesse de confiance qui dut en étonner justement plusieurs, la révérende mère Gœtz fit choix d'un prêtre séculier, alors presque inconnu, qui devait à saint Ambroise l'honneur d'avoir attiré ses regards, mais qui certainement eût plié sous le faix de ce plus grand ouvrage, si la supérieure générale ne l'eût constamment dirigé, encouragé, soutenu avec une sûreté d'esprit et une bonté de cœur qui l'ont laissé, jusqu'à ce déclin de sa vie, pénétré de gratitude envers la Providence qui lui a fait la grâce et l'honneur d'approcher une âme si haute.

Mais déjà la mère Gœtz était près d'aller rejoindre celle dont elle faisait reprendre ainsi la trace lumineuse : « Je suis déja vieille, usée et inhabile au travail », disait-elle dès son élection. Et on l'entendait redire : « Je ne suis ici que pour souffrir. Oui, travaillons, souffrons, et puis la fin viendra et nous irons en paradis. »

Elle y avait été précédée durant son généralat par un long cortège de ses filles. On a remarqué le grand nombre de morts qui, dans la Société, suivirent immédiatement le départ de M^me^ Barat. « Que fait donc là-haut notre mère fondatrice, demandait la mère Gœtz, en rappelant ainsi à elle ses meilleures filles, elle qui, ici-bas, pleurait tant celles qui la quittaient ? » Nous aimerions à raconter l'élan généreux, bienheureux, de plusieurs de ces assomptions joyeuses et glorieuses. Elle avait vu tomber près d'elle deux des anciennes colonnes de la Société, la bonne mère Desmarquest et la grande mère Prevost, qui lui étaient une tendresse encore plus qu'une force. Récemment elle-même, revenant d'auprès du lit de mort de M^me^ Albertine de Mérode qu'elle avait vue déjà transportée, transfigurée par les joies de l'amour, parlait ainsi aux sœurs de la Probation : « J'entendais dire autrefois de la vie religieuse : « S'il est dur d'y vivre, il est doux d'y mourir ». Mais pour le Sacré-Cœur, il est plus juste de dire : il est doux d'y vivre et plus doux encore d'y mourir. Ces morts précieuses devant Dieu sont un admirable don fait à la Société. »

LA RÉVÉRENDE MÈRE FÉLICITÉ DESMARQUEST.
Assistante Générale de 1826 à 1864.

Elle s'avançait vers la sienne lentement, mais sûrement. Une paralysie progressive avait déjà enlevé le mouvement à l'un de ses bras. D'effroyables crises névralgiques, qui crispaient son visage avec d'atroces souffrances, devenaient de plus en plus violentes et fréquentes, la laissant impuissante, abattue, diminuée. « Je m'en vais, répétait-elle, je ne puis plus gouverner, il faut me remplacer. » En mai 1873, elle alla présider avec la mère Hardey à la fondation de Pau, qui fut son dernier ouvrage. Lourdes, tout près de là dont on lui donna l'ordre de faire le pèlerinage, ne lui rendit pas la santé, que d'ailleurs elle-même se défendait de demander et de désirer. Le travail l'avait tuée irrémédiablement.

LE SACRÉ-CŒUR DE PAU.

Elle passa les vacances de cette année à Conflans, où la lecture, au sein d'une réunion choisie, des premiers chapitres manuscrits de la *Vie de la Mère Barat*, lui fut une joie et une espérance qu'elle devait emporter dans la tombe. Rentrée à Paris, elle reçut une autre consolation maternelle de la visite régulière de la maison de la rue de Varenne. Aux derniers jours de l'année, le mystère de Noël plongea son âme tout entière « dans les anéantissements du Verbe incarné », comme elle aimait à redire, lorsque le 26 décembre, une crise se déclara déchirante, inexorable. Elle sentit que c'en était fait d'elle : « Je m'en vais ; mais, en attendant, faisons ce que nous avons à faire ! »

Cette magnanime parole fut la dernière qu'articulèrent ses lèvres. On n'eut plus d'elle que des syllabes. Les jours suivants, les signes certains de connaissance disparurent peu à peu. Enfin le 4 janvier, elle s'envola de ce monde, bénie par le Pape, communiée par Jésus-Christ, pleurée de toutes ses filles, entrant dans l'immortelle possession d'une admiration et d'une reconnaissance qui ne feront que grandir d'âge en âge dans sa Société.

Elle n'avait pas cinquante-sept ans. Elle n'en avait passé que huit au gouvernement général du Sacré-Cœur. C'est dans ce court espace qu'elle avait accompli tant et de si grandes choses, et jeté les germes d'autres que nous verrons éclore.

* * *

La supérieure générale qui succéda à la mère Gœtz, bien que née française, sous le premier empire, était belge d'origine. Il était bon et utile d'établir dès lors, par un premier exemple, qu'une Congrégation répandue parmi tous les États du monde, et composée de religieuses de toute nationalité, peut demander son chef à l'une ou à l'autre de ces nations diverses.

La révérende mère Adèle Lehon avait de beaux états de service, soit en Italie, soit en France. Supérieure du Sacré-Cœur de Sainte-Rufine à Rome, puis du Sacré-Cœur de Lorette ; supérieure vicaire des maisons d'Italie, fondatrice de la maison de Pérouse, sous l'épiscopat du cardinal Pecci, elle était aujourd'hui assistante générale de la Société à Paris, et supérieure locale de la maison mère qu'elle venait de défendre avec un courage plus que viril contre les brigands de la Commune. Désignée par la mère Gœtz pour les fonctions intérimaires de vicaire générale, elle fut promue, le 1^er^ mai 1874, à celles de première supérieure de la Société. Elle en envisagea moins l'honneur que la charge, une charge qui l'engageait au service de tous, comme elle l'écrivait ensuite, se parlant à elle-même : « Vous êtes sacrifiée, vendue à toutes, vous êtes la servante de toutes. Prier au lieu de commander ; pas d'impératif. Je suis supérieure devant les hommes ; combien inférieure devant Dieu ! »

Très différente de la mère Gœtz par la nature de son esprit et de son caractère, la mère Lehon avait de commun avec elle cette abondance de vie intérieure et spirituelle qui est le fond nécessaire de toute supérieure appelée à la communiquer aux autres. Ce qui dominait en elle, c'était la force. Cette force se traduisait au dehors par la fermeté et la décision de sa parole franche et nette. Intelligence lumineuse, volonté résolue, elle tempérait l'accent de son autorité par la bonté de son regard, grand ouvert, bleu et doux. Elle était gaie, elle était vive, elle racontait bien, avec de fines réflexions et des mots en relief. Son aspect saisissait. On était tout d'abord ému, presque effrayé par l'apparition de ce visage d'ascète, de ce corps de taille haute et droite, mais d'une maigreur telle qu'elle donnait à toute sa personne quelque chose d'incorporel, si j'ose dire, et qui déjà n'était plus du monde des vivants.

LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE LEHON
Troisième Supérieure Générale de la Société du Sacré-Cœur,
1874-1894.

Cette enveloppe presque transparente renfermait une âme de feu. Il avait dû en coûter à cette nature énergique pour discipliner ses puissances sous la main de la grâce, et les jeter dans le moule impersonnel de la vie religieuse. Cette force d'âme s'était tournée d'abord à se vaincre elle-même, se mortifiant, s'humiliant, et, par l'habitude de la victoire, s'élevant à ce calme supérieur qui lui devait donner l'empire d'elle-même comme des autres. Tout cela, au fond, était l'ouvrage d'une intensité et d'une fidélité d'amour qui l'unissait à Jésus-Christ par un lien qui enchaînait tout son être, tous ses actes, dans tous les instants de sa vie. Elle s'était prescrit — c'est son mot — « de faire la vie à deux avec Jésus, vivre d'amour avec Jésus, parler comme à Jésus, parler de Jésus, se tenir aux pieds de Jésus. Toute action faite en vue de Jésus est un germe qui renaît pour l'éternité. » Elle demandait, elle écrivait à ses filles d'être des copies de Jésus : « Souvenez-vous, mes filles, qu'il n'y aura place au paradis que pour des copies de Jésus. » Elle avait de ces sentences qui se gravaient d'un trait. C'était par de

WANDSWORTH, ÉCOLE NORMALE.

semblables maximes, pareilles à des jets de flammes, qu'elle portait la lumière et la chaleur dans les âmes.

Une telle supérieure devait être selon le grand cœur de Pie IX : « Oh ! la bonne supérieure, disait-il de la nouvelle élue, oh ! la bonne supérieure et choisie entre mille ! » Il l'avait vue à l'œuvre, en face des révolutions d'Italie, il savait bien qu'elle serait à la hauteur de la situation devant les persécutions qui l'attendaient en France. Et quand, au mois de mai 1875, elle fut à ses pieds, lui racontant ses épreuves du temps de la Commune, il la fortifia encore autant de son exemple que de ses encouragements.

Avec cette nouvelle mère, et pour tout le temps de son généralat s'ouvrait pour la Société une période d'action et de large expansion, correspondante, hélas ! à une période de vexations et de persécutions dont naturellement les coups tomberont tout d'abord sur la tête de la supérieure, mais sans la faire fléchir, hormis seulement devant Dieu.

BUENOS-AYRES (RÉPUBLIQUE ARGENTINE), EXTERNAT DU SACRÉ-CŒUR.

Dès ses premières années, le zèle de la grande ouvrière s'emploie à des fondations nombreuses que nous ne pouvons, elles non plus, que mentionner rapidement : Buenos-Ayres, expressément désiré et encouragé par le pape, l'externat de Dublin, la maison de Saragosse, sous la bénédiction de Notre-Dame *del Pilar ;* la maison de Bilbao, puis celle de Madrid. Viennent ensuite, dans l'Amérique du Nord, l'externat de Chicago ;

SARAGOSSE (ARAGON), MAISON DU SACRÉ-CŒUR.

dans l'Amérique du Sud, Lima, sous la bénédiction de sainte Rose. Précédemment s'étaient établies les écoles normales de Chillán et de Wandsworth. En Angleterre, Brighton appelé à être un puissant foyer de propagande catholique. Dans ce tableau, la France ne figure que par la fondation du Mans, sollicitée par son évêque, M^{gr} d'Outremont, et recommandée par le souvenir qu'avait laissé dans cette ville la première fondation de la mère de Gramont d'Aster, de sainte mémoire.

LIMA (PÉROU). FAÇADE DE LA MAISON DU SACRÉ-CŒUR.

Ancien couvent de San Pedro, bâti au seizième siècle par les RR. PP. Jésuites.

Il faut nous résigner de plus en plus à cette rareté des fondations françaises, mais en nous l'expliquant autrement et mieux encore que par la difficulté des temps et l'empire des circonstances. Certes l'affection reste la même pour la mère-patrie ; mais, parce qu'elle était la plus aimée, la France avait naturellement été la première servie, et elle se trouvait conséquemment de beaucoup la mieux pourvue, puisqu'à cette époque, sous la mère Lehon, après soixante-dix ans écoulés, elle ne comptait pas moins de quarante-cinq maisons du Sacré-Cœur échelonnées sur les principaux points de son territoire. Si donc de nouvelles fondations ne lui sont point données c'est que pour les recevoir dans des conditions viables, il ne restait plus de place. Aussi bien, ce dont il s'agit désormais pour la France, ce n'est plus de s'enrichir de nouveaux établissements, mais d'en procurer généreusement à d'autres. Telle sera sa mission. Terre prédestinée de l'apostolat catholique, c'est elle, c'est la France qui, pour la plus grande part, suscitera des vocations à l'Institut du Cœur de Jésus, et l'alimentera d'ouvrières, d'apôtres et de missionnaires qui, de chez elles, se répandront sur toute la face du globe. Berceau de la Société, elle en demeurera le foyer, où s'entretiendra et se perpétuera la flamme des premiers jours. Chef-lieu de la Société, elle en demeurera le centre, centre de direction et de gouvernement, centre d'action et d'expansion ; centre du mécanisme vivant dont tous les rouages reçoivent de lui leur branle unique et harmonieux ; centre fixe de la sphère, lequel, pour en sembler le point inerte et immobile, n'en est pas moins celui d'où tout rayonne, qui actionne tout, imprimant le mouvement à la circonférence tout entière.

Cependant l'œuvre intérieure du Sacré-Cœur marchait parallèlement à l'autre. C'est d'abord l'enseignement qui tend à se compléter et à se perfectionner, moyennant une plus large et plus forte préparation des maîtresses. Le Juvénat supérieur, décidé en principe dans la huitième Congrégation générale, 1864, et préparé dans ses programmes et règlements par la mère Gœtz, entre définitivement, avec la mère Lehon, en voie d'exécution. C'est en 1876 qu'il fut premièrement établi à la maison mère, jusqu'à ce que, dix-huit ans après, on le transférât à Conflans où se trouvait déjà le Juvénat primaire à côté du noviciat et sous la direction de la même supérieure locale. Je ne sais si nulle part école préparatoire fournit jamais une plus grande somme de travail intellectuel, soutenu par plus de constance, inspiré par plus d'amour, l'amour du divin Précepteur des âmes. A partir de la même année, 1876, le recrutement du noviciat grandit dans des proportions inaccoutumées. C'était l'année de la publication de la *Vie de la Mère Barat;* et l'on vit dans cet accroissement de sa jeune famille un effet de l'attraction de sa conquérante sainteté.

Un autre genre de sainteté avait marqué l'existence de la mère Duchesne. Mais l'éclat qui en rayonnait était encore à l'état de lumière diffuse parmi les traditions orales et écrites de la Société. On estima que, pour elle aussi, il les fallait rassembler dans une histoire définitive. Sur l'initiative de la révérende mère Lehon, la biographie fut faite de la même main que celle de la mère fondatrice. Elle eut ce rare bonheur qu'à l'issue de la retraite générale des supérieures, 1877, celles d'Amérique, dont plusieurs avaient connu la grande missionnaire, entendirent ensemble la lecture qui fut faite du manuscrit, à Conflans. La sanction dont elles l'honorèrent alors lui demeure d'un prix infini. Dès lors, la Société, qui avait son saint Ignace dans la mère Barat, s'accoutuma à voir son François Xavier dans la mère Duchesne, et elle appelle de ses vœux le grand jour où elle ne les séparera pas dans son culte.

Mais le Père Varin, ce grand cœur de religieux, de soldat, d'apôtre, de directeur d'âmes, de zélateur du Cœur de Jésus, pouvait-il être oublié? La Providence ne le permit pas. Certaines circonstances nécessitant, dans ce temps-là, l'exhumation de ses restes, ils furent revendiqués par le Sacré-Cœur et transférés à Conflans, dans la crypte monumentale creusée sous le sanctuaire. C'est là qu'aujourd'hui, sous la belle épitaphe qui rappelle ses vertus et sa mission propre à l'égard de la Société, devant les degrés de l'autel, comme il convient au prêtre, le père repose en un lieu de paix et de souvenir. Autour de lui, comme une couronne, rayonnent les tombes des principales mères défuntes, que le vieux patriarche semble présider encore. Enfin chaque jour la prière de ses religieuses filles, professes, novices, et juvénistes l'y vient visiter, vénérer, consulter, en évoquant près de lui les choses saintes d'un passé que leur ferveur aspire à faire revivre à jamais.

Le Pape Pie IX mourut l'année suivante, 1878. Ce grand deuil du monde entier fut un deuil de famille pour le Sacré-Cœur. La mère Lehon, toute romaine d'âme depuis sa première vie religieuse en Italie, pleura l'homme et le pontife dont elle avait vu les grandeurs et partagé les douleurs. Sa circulaire du 10 février avait le droit de dire de lui : « Nous pleurons en Pie IX, non seulement un Pontife, mais un Père bien-aimé. S'identifiant de plus en plus aux intérêts de notre humble Société, il se réjouissait de ses progrès, s'affligeait de ses pertes, il s'unissait à ses espérances et nous comblait des marques de son affection ! »

Hâtons-nous de dire que Léon XIII déclara accepter cet héritage de paternité tout de suite et tout entier. On le vit bien lorsque le 5 novembre, la mère Lehon, entourée des principales mères de Rome, se présenta à son audience pour la première fois. Après l'échange des souvenirs de la fondation de Pérouse, ce fut une large effusion de sa grande âme sur l'excellence d'une Société « où le Cœur de Jésus était vraiment aimé, adoré et servi ; où l'instruction et l'éducation avaient une solidité d'esprit qui établissait dans les âmes une base inébranlable de foi et de vertu. » Il ajouta que le nombre des âmes que cette Compagnie avait conduites à Dieu ne se comptait plus par milliers, mais par millions. Il renouvela l'alliance d'autrefois avec la vaillante mère, lui disant familièrement : « Je m'appelle Léon, vous vous nommez Lehon. Nous combattrons ensemble : ce sera entre nous un rapprochement de plus. »

De cette visite, de cette audience, la mère générale emporta une précieuse espérance bientôt réalisée. Le 18 juillet 1879, sur le rapport de la Sacrée Congrégation des Rites, le Souverain Pontife signait l'introduction de la cause de Béatification de la mère fondatrice. Sur l'invitation de leur première supérieure tous les Sacrés-Cœurs des deux mondes entonnèrent un *Magnificat* d'action de grâces à la gloire de Celui qui « avait regardé l'humilité de sa servante pour faire en elle de grandes choses » ; en l'honneur de celle qu'on allait appeler dès lors du nom de *Vénérable*, et qu'un jour « toutes les générations appelleront Bienheureuse. »

C'était pour le Sacré-Cœur reconnaissant à Dieu, l'heure de pousser au large. Il aborda en Océanie pour la première fois. Déjà précédemment, durant son exil à Laval, la mère Gœtz avait souri à un projet de fondation demandée en Australie. En 1880, la mère Lehon le reprit et ne l'abandonna plus. C'est un monde à lui seul que la grande île australe ; et à cette heure il n'était plus besoin que de six semaines pour atteindre jusqu'à cette extrémité du globe. La vaillante mère Susannah Boudreau, qui l'avait désiré, partit des États-Unis, et, avec une première troupe, elle descendit dans la très petite ville de Timaru, où elle ne fit guère qu'apparaître et mourir. C'était un précurseur. En 1882, la mère Lehon décida la fondation de Sydney, une grande institution au sein d'une ville qui compte aujourd'hui 180,000 habitants.

SA SAINTETÉ LÉON XIII.

D'autre part, aux Antilles, Porto Rico reçoit une colonie à laquelle la fin de ce siècle réservait des épreuves cruelles. Aux États, le Sacré-Cœur prend possession de Boston, d'Omaha et d'un second établissement à New-York. En Italie, Florence ouvre d'abord un petit cénacle, qui attendra pour grandir d'être aujourd'hui

TIMARU (NOUVELLE-ZÉLANDE). PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR.

transféré dans un milieu plus large. Entre l'ancien et le nouveau monde, l'Océan voit passer et repasser l'intrépide mère Hardey, qui les relie l'un à l'autre et par ses voyages et visites, les fait se toucher et se donner la main.

Mais dans les choses de Dieu, les prospérités ne vont pas sans l'épreuve : c'est la loi de la croix. Elle tomba de tout son poids sur l'Église de France, avec les décrets de dispersion des congrégations non autorisées, 20 mars de la même année 1880. Ils ne frappaient encore que les communautés d'hommes : n'allait-on pas proscrire de même les communautés

SYDNEY (AUSTRALIE). LE SACRÉ-CŒUR A ROSE BAY,
sur les bords de l'Océan Pacifique.

de femmes, et le Sacré-Cœur en particulier? C'était un peu en vue de cette éventualité, et afin de préparer un refuge à ses filles que la mère supérieure venait de multiplier davantage encore les fondations à l'étranger.

Sous ce ciel d'orage, la famille bénie n'avait pas cessé de croître. Lorsqu'au 25 août 1883, la mère générale célébra son jubilé de cinquantaine de profession, on put lui mettre sous les yeux, comme bouquet de fête, le compte de 5,000 religieuses du Sacré-Cœur alors répandues sur le globe. C'était un millier de plus qu'à la mort de la mère Barat. Et depuis ces dix-huit années nulle déperdition de forces; au contraire, la concentration aussi puissante que l'expansion; partout l'union, l'obéissance, la générosité dans la vie et dans la mort; partout l'image fidèle de cette *acies bene ordinata* dont parle l'Écriture, prête au combat menaçant dont la supérieure, leur chef, écrivait dans ce temps-là : « La lutte est acharnée contre la religion, mes chères sœurs. L'Église a plus que jamais besoin de saints et de saintes. Une vertu médiocre ne peut suffire maintenant. Il faut des âmes héroïques pour contrebalancer le poids des iniquités qui inondent la terre. » Et au commencement de janvier 1884, en annonçant la prochaine et onzième

MEXICO. COUR INTÉRIEURE DE LA COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR.

MEXICO, RUE DE TLAXPANA. (LE SACRÉ-CŒUR A DROITE.)

Congrégation générale : « Notre union fait notre force, comme elle fait notre bonheur. Si ces liens venaient à se rompre, non seulement nous ne pourrions

GUANAJUATO (MEXIQUE). MAISON DU SACRÉ-CŒUR.

plus résister aux ennemis du dehors, mais nous n'aurions plus à attendre que la dissolution de notre Société. »

SAN FRANCISCO. LE SACRÉ-CŒUR EN CALIFORNIE.

Cette force de cohésion était pour cette Société une force d'attraction. Des fondations du Sacré-Cœur étaient demandées de toutes parts. En 1883 l'Institut était entré en Hongrie par Budapest, au Mexique par Mexico. Deux ans après, le Mexique demandait et obtenait encore une maison à Guanajuato ; l'année suivante, une autre à San-Luis-Potosi. Ce fut une transformation pour l'intelligente, mais indolente jeunesse de cette terre de feu que l'éducation si nouvelle du Sacré-Cœur. Dans les États, il faut nommer Atlantic-City, dans la vicairie de New-York ; Grosse-Pointe, près de Détroit ; et une seconde maison à Omaha, dans le Nebraska. Puis une à San-Francisco, une autre à la Nouvelle-Orléans. Dans le Sud, une seconde à Buenos-Ayres, un externat à Santiago ; aux Antilles, la Havane ; en Australie, Melbourne.

GROSSE POINTE (MICHIGAN). LE SACRÉ-CŒUR SUR LE LAC ST CLAIR (AMÉRIQUE DU NORD).

Léon XIII était le premier à pousser aux fondations : *Duc in altum!* Dans une audience du 8 décembre 1884, la mère générale l'avait entendu lui dire : « Il faut étendre l'œuvre au loin, de façon que son influence atteigne non seulement les élèves, mais toutes les classes de la société où l'esprit chrétien va s'affaiblissant.... Ah! ma mère, ajouta-t-il, cinq mille religieuses! quel beau bataillon d'Amazones pour défendre la cause de Jésus-Christ! » Et puis il lui parlait de la sainte mère Barat, « laquelle, du haut du ciel, devait être contente de voir ses nombreuses filles opérer tant de bien! »

BUDAPEST (HONGRIE). PENSIONNAT DU SACRÉ-CŒUR.

Et cependant, combien d'offres il fallait forcément refuser ou ajourner! C'étaient, en ces années 1883, 1884, en Turquie, Constantinople, pour une école normale; en Italie, Milan, Parme, Ascoli, Troya, et spécialement Gênes; en Egypte, Alexandrie; en Algérie, Oran; dans l'Océan Indien, l'île Maurice; en Portugal, Lisbonne; dans l'Amérique du Nord, Utica; au Mexique, Toluca et Monterey; dans l'Amérique du Sud, Santa-Fé de Bogota; Sucre en Bolivie; Auckland en Océanie. On accepta seulement, en Italie, Turin, recommandée par les souvenirs de la maison du Crucifix; et, en Espagne, Madrid pour une seconde maison, magnifique présent du duc et de la duchesse de Pastrana, qui avaient adopté pour famille le Sacré-Cœur où leur nom demeure en bénédiction éternelle.

Celle qui faisait toutes ces conquêtes pour son céleste Époux avait quatre-vingts ans en l'année 1886. Une grave maladie qu'elle fit en l'automne de cette année eût brisé chez toute autre le ressort de la vie. La sienne garda son activité et son élasticité. Elle régla que son conseil se réunirait régulièrement dans sa chambre ; et ce fut là qu'elle décida en principe l'acquisition de la petite maison de la mère Barat à Joigny, humble et précieux berceau qui devenait le premier reliquaire d'une sainte. Elle guérit, elle se reprit à vivre ; mais en se donnant cette fois un nécessaire appui par la nomination d'une vicaire générale. Le choix qu'elle fit, pour cette charge, de la mère Augusta de Sartorius comptera certainement comme un des insignes bienfaits de son généralat.

Quelques mois après, l'octogénaire réunissait à la maison mère soixante-trois supérieures locales, pour une grande retraite, prêchée par le R. Père Matignon. C'était la troisième depuis 1869, et à chaque fois, on sentait que, par elles, c'était le cœur même de la Société qui venait refaire son sang et rajeunir sa vie dans le Cœur de Jésus intime, pour, de là, le faire refluer ensuite dans chacun des membres et jusqu'aux dernières extrémités de ce grand corps.

Mais là même, à la maison mère, de grands vides s'étaient produits dans ces dernières années. Dès 1876, on avait appris que venait de succomber à Lyon la révérende mère de Serres, petite-fille de l'illustre vicomte de Bonald, nièce du cardinal de Lyon, assistante générale de la Société, grande âme dans une frêle enveloppe, qui successivement supérieure et mère vicaire à la Ferrandière, maîtresse générale des études et supérieure à la maison des retraites à Paris, avait apporté dans ces diverses fonctions la fermeté d'intelligence, l'étendue d'instruction et la force de caractère héréditaires dans cette famille dont le nom reste cher à la science et à l'Église.

LA RÉVÉRENDE MÈRE CAHIER
Secrétaire générale 1843-1865. Assistante générale 1865-1885.

La révérende mère Cahier, jadis secrétaire, puis assistante générale, avait été enlevée en 1885. C'était une des ouvrières les plus anciennement mêlées aux affaires de la Société, et particulièrement à la vie privée de la mère fondatrice dont elle écrivit une biographie complémentaire; en même temps qu'elle recueillait, pour servir au procès de béatification, des pièces et témoignages qui, pour elle, représentaient cinquante ans de souvenirs. Une âme forte entre toutes, la révérende mère Hardey, s'en était retournée, le 17 juin 1886, vers la seule patrie permanente qu'on connaisse au Sacré-Cœur. Ainsi, pour la mère Lehon, tous les liens se dénouaient du côté de la terre ; et il n'y avait pas jusqu'à la frêle santé de sa vicaire générale qui ne fût un fil suspendu entre ce monde et l'autre, et à chaque instant en péril de se rompre.

Rien n'arrêtait l'élan des fondations nouvelles. Outre celles des missions lointaines que nous avons citées, il faut mentionner, en Europe, la maison belge d'Ixelles : l'ancienne maison d'Annonay, offerte au Cœur de Jésus comme « sa maison de plaisance » ; celle de Barcelone en Espagne, celle de Carlisle aux frontières de l'Écosse ; celle d'Avigliana, près Turin ; un externat dans la ville de Bordeaux ; un noviciat et pensionnat à Pressbaum, près de Vienne ; enfin, au cœur même de Londres, la vaste maison de Hammersmith, primitivement destinée à un séminaire par le cardinal Manning.

HAMMERSMITH (LONDRES).

Séminaire édifié par les soins du cardinal Manning sur l'emplacement d'un ancien couvent de Bénédictines. Aujourd'hui maison du Sacré-Cœur. (Cour d'entrée du côté de la chapelle.)

Il en était de ce courant des œuvres comme il en est du cours des eaux : il se portait d'autant plus haut et se poussait d'autant plus loin que la source parmi nous en était plus comprimée par la persécution. Le gouvernement français s'était attaqué d'abord à la liberté d'enseignement, par la suppression du privilège de la lettre d'obédience et l'exigence officielle du brevet primaire pour les maîtresses de classes. Il n'y avait rien là qui pût effrayer le Sacré-Cœur : la formation des juvénistes dépassait de beaucoup le niveau normal ; et n'eût été la nécessité de s'assujettir pour l'étude à des programmes inintelligents ou indigestes, et, pour l'examen, à des interrogations parfois malsonnantes ou déplacées, il n'y aurait eu pour les religieuses qu'à gagner de l'honneur, aussi bien que du mérite, à cette obligation de témoigner authentiquement de leur instruction.

Le radicalisme osa davantage. L'iniquité la plus flagrante ne lui fit jamais peur quand il s'agit de l'Église. La persécution prit la fiscalité pour arme, la spoliation pour but. Nous eûmes affaire successivement à la loi d'accroissement, puis à celle d'abonnement, destinées, de l'aveu éhonté de leurs auteurs, à amener la ruine, et, par la ruine, la mort des communautés religieuses. « Il semble que l'ennemi du bien redouble ses efforts, écrivait la mère Lehon, dans une circulaire du 22 décembre 1889. En France, nous sommes sous le coup d'une nouvelle loi absolument ruineuse pour les communautés. Ne nous troublons pas cependant. Tirons-en plutôt la résolution de mieux pratiquer la pauvreté en toutes choses. Et pour les bienfaits passés, excitons dans nos âmes le sentiment exprimé par la sainte liturgie : Il est juste de rendre grâces à Dieu partout et toujours. »

HAMMERSMITH. SANCTUAIRE DE LA CHAPELLE.

Et comme ces mots de ruine de la Société eussent pu jeter l'alarme dans le cœur de plusieurs, un peu plus tard elle s'expliqua par ces nobles et religieuses paroles : « Ne croyez pas, mes chères sœurs, que ces périls soient d'une nature à me remplir de pénibles sollicitudes. Oh ! non. Un seul point de nos règles négligé, une infraction à la charité tolérée seraient autrement sensibles à mon cœur ; et alors vraiment, je gémirais devant Dieu. C'est que, tant que nous demeurerons fidèles à notre code religieux, nous n'avons rien à craindre des attaques du dehors. Nous avons même un moyen, un puissant moyen de les faire tourner à notre avantage. Devant une loi qui veut nous dépouiller, devenons plus pauvres de cœur et de pratique ; devant les calomnies, efforçons-nous d'être plus humbles ; si l'on blâme notre enseignement, travaillons à le rendre plus solide. Ainsi nos ennemis procureront-ils notre bien, sans le vouloir, et telle est l'intention du Cœur miséricordieux de Jésus. Il est donc juste de lui rendre grâces. »

Une situation si critique appelait la réunion normale du douzième Conseil général, avril et mai 1890. Nous n'en pouvons rien dire, sinon qu'il en sortit la ferme résolution de défendre son droit pour remplir son devoir. Ce devait être, de plus, un appui et une lumière pour la direction des autres Congrégations de femmes, auxquelles le Sacré-Cœur, à ses risques et dépens, allait ouvrir les voies légales et juridiques pour échapper au désastre.

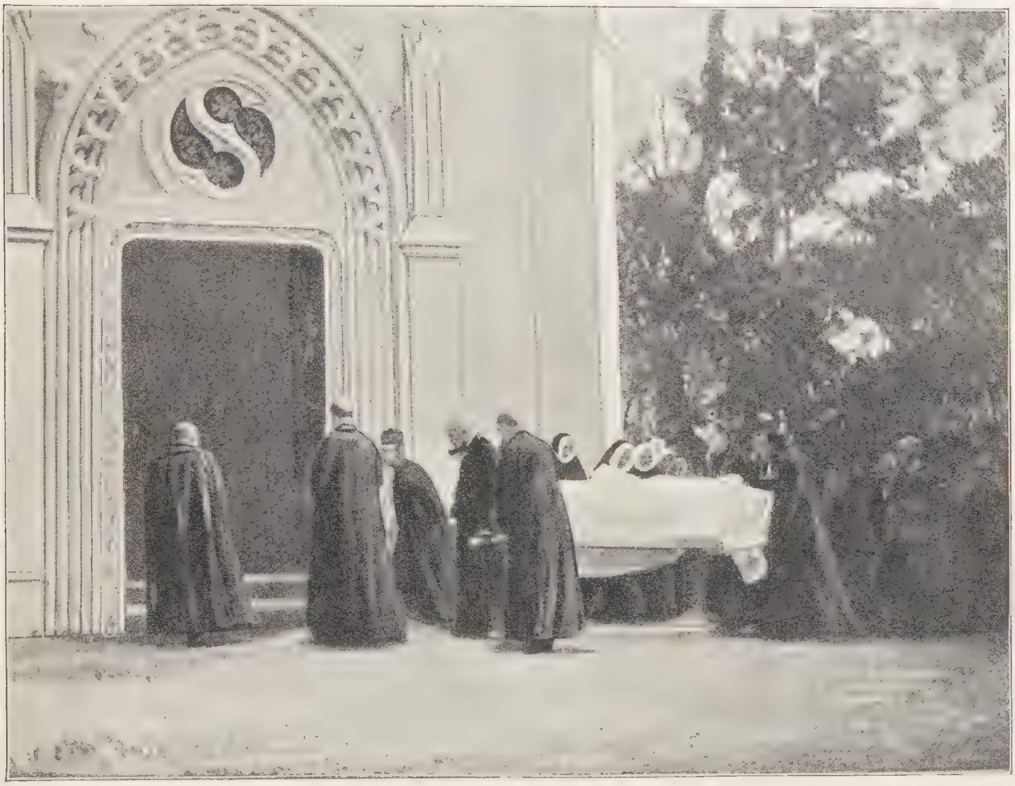
La mère Lehon, âgée de quatre-vingt-quatre ans, crut que c'était l'heure pour elle de donner sa démission. Mais si sa vue déclinait, sa démarche restait ferme, sa stature droite, sa parole nette, son jugement sûr, sa volonté forte. Elle fut maintenue à la tête de la Société, malgré les pressentiments qui lui faisaient dire à chacun des membres du Conseil au moment de leur départ : « Adieu, ma chère sœur, c'est pour toujours ! Nous ne nous reverrons plus ! » Elle ne s'en reprit pas moins au travail des affaires, avec l'assistance de plus en plus nécessaire de son Conseil qui s'ingéniait à la décharger du détail d'un gouvernement dont elle gardait d'ailleurs les décisions dernières.

La bénédiction des patriarches reposait sur sa vieillesse : elle voyait croître et se multiplier la famille de ses filles. Lorsque le 25 août 1893 ramena le soixantième anniversaire de sa profession religieuse, elle eut beau interdire la célébration solennelle de ses noces de diamant, les faits parlaient d'eux-mêmes ; et ce jour-là, le martyrologe composé pour la circonstance, lu solennellement devant elle, proclama qu'à cette date, sa famille religieuse comprenait six mille deux cents soixante-douze sœurs rangées sous son obédience. C'était douze cents de plus qu'en l'année de ses noces d'or, 1883. Et combien de centaines d'autres, depuis ces vingt années de son gouvernement, avaient été rappelées aux noces éternelles ! Combien s'étaient envolées joyeuses vers l'Époux divin, avec cette ardeur d'amour qui fait un si ravissant spectacle de la mort de la plupart des filles du Sacré-Cœur !

Elle-même animait ses sœurs au travail et à la souffrance pour cette brillante conquête du royaume des cieux : « Oh ! mes chères mères et sœurs, répondait-elle le 27 août de cette même année, aux vœux de sa famille, que je voudrais aujourd'hui vous faire comprendre à toutes ce que l'on pense de sa vie religieuse après soixante années, et comme alors on désirerait n'avoir pas laissé une seconde inutile pour la gloire de Dieu. »

Un autre et pressant motif de sanctification était l'exemple de celle que l'Église se préparait à placer sur ses autels et l'honneur qui lui reviendrait de la vertu de ses filles formées à son école : « Soyons saintes, écrivait-elle, pour que Dieu nous bénisse et que nous soyons dignes du grand et noble Cœur de Jésus ! C'est par là aussi, mes sœurs, que nous attirerons les bénédictions de notre vénérable mère et que nous avancerons son triomphe. »

On y marchait à pas comptés. Le Procès informatif *de fama sanctitatis* avait été signé par le Souverain Pontife le 9 mai 1889. Le Procès Apostolique était ouvert et poursuivi à Paris et à Rome. Le moment était venu de faire ce qu'on nomme dans la langue de l'Église l'élévation du corps de la Servante de Dieu. Nous n'oublierons jamais cette brumeuse journée du 2 octobre 1893, à Conflans : l'exhumation et la translation du cercueil sur la table dressée au milieu de la chapelle de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ; l'ouverture solennelle, anxieuse et religieuse, qui en fut faite par les médecins devant l'envoyé de Rome, M^gr^ Caprara, le cardinal Richard, plusieurs prélats et prêtres et les premières mères de la



CONFLANS, LE 2 OCTOBRE 1893. EXHUMATION ET TRANSLATION DU CORPS DE LA VÉNÉRABLE MÈRE BARAT.

Société ; l'apparition saisissante de ce peu que la mort nous laisse de ceux que nous avons aimés et vénérés : sous des vêtements moisis par l'humidité du sol, un corps momifié, mais encore en état de conservation surprenant si l'on considère que c'était après vingt-huit ans de séjour dans ce souterrain humide qu'il revoyait le jour ; les ossements intacts, la peau adhérente, mais desséchée et noircie, la tête de dimension moyenne et d'une fine structure ; le visage reconnaissable dans ses lignes générales, la courbure du front, l'arcature du nez, le contour du menton ; les mains petites et effilées, entre lesquelles reposait le crucifix vert-de-grisé, le voile noir bien conservé, nulle trace d'ailleurs d'un embaumement quelconque, même sommaire. C'était sans doute la mort, les destructions de la mort, mais avec les derniers vestiges de ce qu'avait été la vie. Les survivantes qui étaient là les ravivaient par le souvenir. Au-dessus, tous voyaient planer l'âme heureuse et immortelle. Il y avait des larmes dans tous les yeux et une prière dans tous les cœurs[1].

CONFLANS. CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS
où repose le corps de la vénérable mère Barat depuis l'exhumation.

---

[1] *Rapport des Docteurs présents à l'Exhumation :*

Nous soussignés,

Dr Ange Ernest-Amédée Ferrand, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, Chevalier de S. Grégoire et de Pie IX, et Dr Édouard-Marie Le Bec, chirurgien de l'Hôpital Saint-Joseph, Chevalier de Saint-Grégoire.

La mère Lehon ne voyait plus : on la fit approcher et toucher de sa main la main de sa première mère : « Avec quelle ardeur, écrivait-elle ensuite dans une circulaire, en prenant dans la mienne cette main vénérée qui n'avait pas même le froid glacial de la mort, j'ai promis que nous allions redoubler d'efforts généreux pour nous montrer ses vraies filles! » Un autre moment d'émouvante signification fut celui où, remarquant avec surprise et peine qu'on n'avait pas laissé l'anneau de profession au doigt de la vénérable morte, M^me^ de Sartorius y passa spontanément son propre anneau de religieuse. Elle ne le reprit que deux jours après, comme un présent consacré par celle qui, se disait-on à voix basse, venait de lui donner ainsi l'investiture anticipée d'un héritage qui hélas ! ne devait pas se faire longtemps attendre.

Dans ce dernier soir de son existence, duquel sa cécité avait déjà fait une nuit, c'était de l'autre côté de la vie, dans la vraie terre des vivants, qu'était le continuel entretien de la mère Lehon. Elle y conversait avec la mère Barat dont elle avait dépassé l'âge, avec la mère Duchesne que l'on commençait d'invoquer comme une sainte. Elle y retrouvait aussi la mère du Rousier, l'héroïque fondatrice des maisons de l'Amérique du Sud ; la mère Fornier de Mayrard, son assistante, qui venait d'expirer dans ses bras. Elle se plaignait à la terre de l'isolement où la laissaient ces départs successifs de ses contemporaines : c'est la grande tristesse de vivre. Ses yeux ne voyaient plus, nous venons de le

---

Agissant sur le réquisitoire de Son Éminence le cardinal Richard, archevêque de Paris, et de Monseigneur Caprara, Promoteur de la Foi.

Nous sommes transportés ce jourd'hui deux octobre mil huit cent quatre-vingt-treize au couvent du Sacré-Cœur de Conflans à l'effet d'assister à l'exhumation du corps de la révérende mère Barat, Fondatrice du Sacré-Cœur et de constater l'état de ses restes.

Le cercueil ayant été extrait du caveau où il était déposé, a été transporté en notre présence à la chapelle sise au-dessus de ce caveau.

Après avoir écarté les planches du cercueil nous avons trouvé le corps dans l'état suivant :

Une bonne partie des vêtements s'étant trouvée dans un assez bon état de conservation, ont pu être enlevés et déposés dans un bocal.

Le corps est entier, sans discontinuité de ses parties, il présente d'ailleurs un état de momification assez complète, n'exhale aucune odeur et ne laisse échapper aucun liquide ; le tout paraît avoir une certaine souplesse comme cartilagineuse.

La face noire laisse les traits encore dessinés, le nez saillant, les orbites recouverts par les paupières desséchées, la bouche entr'ouverte privée de dents et la langue conserve une certaine mobilité. On voit encore en place les cheveux, les sourcils et les cils.

Les oreilles sont entières et ont la même souplesse (*flexibilitas cerea*).

Une légère végétation cryptogamique due à l'humidité du caveau est répandue sur une certaine étendue de la surface du corps. Un léger lavage à l'alcool montre la peau intacte.

Les mains sont de même très nettes, les doigts entiers, les ongles de même, se détachant facilement.

Les pieds sont dans le même état. Le second orteil du pied gauche croise la face dorsale du premier orteil.

Le reste du corps est recouvert d'un linge noirci qui se confond avec la peau, la poitrine saillante et le ventre affaissé.

Les vêtements ayant été coupés, ont été remplacés en notre présence.

En résumé le corps, après vingt-huit ans d'inhumation, présente un état de conservation remarquable par momification, si l'on tient compte tout à la fois de l'humidité du caveau et la décomposition du cercueil.

En foi de quoi nous avons rédigé et signé le présent rapport.

Conflans ce 2 octobre 1893.

Signé : A. Ferrand.
Signé : E. Le Bec.

dire, elle ne marchait plus que conduite; et si parfois son courage parvenait à tromper la vigilance de ses filles, ce n'était qu'en s'exposant à de lourdes chutes, dont une, entre autres, faillit être mortelle. Mais, par contre, l'âme s'avançait en droite ligne et à grands pas vers la perfection de l'amour sans alliage ni relâche. « Je ne dois plus, écrivait-elle, laisser passer une minute sans aimer Dieu! » En chaque action, dans quelque disposition qu'elle fût, sa question était : « Êtes-vous content, Jésus? » Et puis, au-dessus de tout, l'aimable charité : « Pas un mot, pas un acte qui ne tende au service de Dieu ou du prochain; me faire bonne, indulgente, prévenante : *être mère!* » Pour ses filles, un cœur de mère; pour son Dieu, un cœur de fille; pour elle-même, un cœur de juge : c'était devenu sa devise.

Cependant cette entière consommation de sa vertu en faisait pressentir et redouter une autre qui était proche. Une de ses assistantes générales disait : « Dans cette lutte continuelle que nous soutenons pour la conserver, nous avons contre nous trois grands ennemis : son âge, sa faiblesse, sa sainteté. » En mars 1894, elle avait encore suivi les exercices et Offices de la semaine sainte. Le mercredi saint, donnant, suivant l'usage, le baiser de paix à toutes ses filles de la Probation : « Il y a ici, leur dit-elle, des religieuses de tous les pays, ce sera le baiser d'union à toute la Société. » C'était aussi le baiser d'adieu. Le lendemain, jeudi saint, elle se traîna encore péniblement sur ses genoux pour laver, essuyer, baiser les pieds de ses filles, avec une religieuse tendresse. « C'est la dernière fois, » dit-elle en terminant.

On commençait à le croire. Elle-même offrait tranquillement le sacrifice suprême : « J'ai quatre-vingt-huit ans bientôt, déclarait-elle, c'est la fin d'une vie. S'il plaît à Dieu de reprendre la mienne, je l'en remercie, tant mieux! Si sa sainte volonté est que je reste encore un peu, je ne veux que ce qu'il veut. Il est le Maître. »

Il plut à ce Maître de la vie et de la mort de rappeler son épouse doucement et sans secousse, à l'aube du 28 mars 1894. Sa dernière parole fut un acte de désir pour la sainte communion qu'on lui devait apporter ce jour-là. Puis à trois heures du matin, ses yeux s'éclairèrent, son bras droit s'étendit comme pour bénir au loin, et l'âme prit son vol pour les demeures éternelles.

La révérende mère Lehon avait gouverné vingt ans. Elle s'était donné pour programme de maintenir, d'affermir l'Institut au dedans. « Je maintiendrai! » Elle s'était donné pour mission d'en établir et répandre l'apostolat et le bienfait

LA RÉVÉRENDE MÈRE DU ROUSIER.
Supérieure Vicaire des maisons du Sacré-Cœur dans l'Amérique du Sud.

au dehors : l'une et l'autre tâche étaient remplies. La force, la constance, le courage d'agir, de combattre, d'attendre et de souffrir avaient eu leur règne en elle. Ç'avait été, par-dessus tout, le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu fort : le règne de son Cœur, le règne de sa Croix. Son généralat laissait une empreinte profonde, ineffaçable sur la terre ; il pouvait espérer une ample rémunération dans le ciel.

* * *

Lorsqu'au lendemain de cette mort se posa la question du choix d'une nouvelle mère, il advint qu'un même nom se trouva sur toutes les lèvres dans les deux hémisphères. La mère de Sartorius s'était conquis tous les cœurs. Mais ce fardeau n'allait-il pas achever d'écraser ces épaules si frêles ? A quelqu'un qui l'interrogeait, elle-même avait déclaré qu'elle ne pouvait dans son état présent répondre d'elle-même un quart d'heure. Il y avait là un cas de conscience sur lequel une des mères vicaires crut devoir consulter le cardinal Richard : « Ne la garderiez-vous que deux ans à votre tête, avait répondu Son Éminence, il la faudrait élire pour le grand bien qu'elle fera. » Le matin du 22 juillet 1894, le cardinal, qui venait de présider au scrutin, put annoncer à la communauté de Paris réunie à la chapelle pour le *Te Deum* d'actions de grâces, que « le Seigneur, abaissant ses regards de Père sur la Société, venait de lui donner la révérende mère de Sartorius pour supérieure générale. »

LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE DE SARTORIUS
Quatrième Supérieure Générale de la Société du Sacré-Cœur,
1894 - 1895.

C'était désigner une victime, comme elle-même s'appelait. « Vous verrez que je n'y résisterai pas ; je ne ferai que passer », répétait-elle encore. Il ne lui fallut pas moins de deux mois entiers « deux mois de révolte intérieure », comme elle s'en accusait, pour pouvoir regarder en face sa destinée nouvelle. Et ce fut seulement dans une retraite à Conflans que l'âme crucifiée, mais soumise, déclara qu' « enfin elle se rendait, qu'elle disait oui à Jésus pour tout ce qu'il voulait d'elle ; qu'elle disait oui à l'Église, à la Société, au prochain pour leur entier service ; oui sans raisonner, sans murmurer, sans gémir ; oui pour tout et toujours », s'en référant pour cela à son vœu d'abandon à la volonté divine, à la vie à la mort.

SON ÉMINENCE LE CARDINAL RICHARD, ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Comment la nouvelle élue, toute voilée d'humilité, se trouvait-elle être aujourd'hui une des figures les plus attirantes de la Société ? Elle-même n'y pouvait rien comprendre. Née à Aix-la-Chapelle, en mars 1830, d'un père styrien, d'une mère badoise, Augusta de Sartorius avait alors soixante-quatre ans. Elle n'en avait que quatorze lorsqu'un jour, à la gare de sa ville natale, elle avait reçu de M^gr^ Joachim Pecci, alors nonce de Belgique, une bénédiction qui demeura un souvenir sacré et une grâce ineffaçable sur son avenir tout entier. A vingt ans, Dieu et Marie lui avaient parlé au cœur dans une église de Spire. Quand on sut, à Aix-la-Chapelle, que l'aimable et sage personne allait se faire religieuse au Sacré-Cœur de Blumenthal, un vieux prêtre de sa paroisse s'écria prophétiquement: « Le Sacré-Cœur va trouver là une abbesse toute faite. » En 1855, elle n'était que postulante quand, à ce titre, elle put retourner près du lit de mort du baron, son père, dont elle reçut le dernier soupir. Le généreux chrétien lui laissa cet adieu : « Ma fille, ma plus grande joie, en quittant cette terre, c'est de t'avoir donnée à Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Tour à tour novice à Blumenthal et à Conflans, enfant chérie de la mère Gœtz et de la mère Barat ; nommée d'abord sous-maîtresse, puis maîtresse générale de ce pensionnat de Blumenthal, elle vit s'ouvrir par le terrible incendie de sa maison, 1862, la série désormais interminable de combats qu'il lui faudra soutenir contre les événements. Quand, en 1864, elle devint supérieure de ce même Blumenthal relevé de ses cendres, les prescriptions officielles du ministère hollandais lui imposèrent la tâche énorme de placer, en peu de temps, l'instruction de chacune de ses maîtresses de classes à la hauteur et au-dessus des exigences légales. Quand, en 1864, éclate autour d'elle la guerre entre le Danemark et la Prusse, puis l'effroyable collision entre la Prusse et l'Autriche, elle fait de sa communauté et de son pensionnat un oasis de paix où les conflits entre les esprits des deux nationalités s'éteignent dans l'universelle charité du cœur de Jésus-Christ. En 1870, Blumenthal devient, par elle, un refuge pour nos prisonniers, un hospice

MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE BLUMENTHAL (LIMBOURG-HOLLANDAIS).

pour nos blessés, surpris autant qu'heureux de trouver une patrie sur la terre étrangère, de trouver une famille au foyer de cette mère.

Mais ce n'était là toutefois que le commencement des luttes offertes au courage d'une âme qui pourtant était une âme toute de douceur, de modestie et de paix. Transférée à Marienthal, au territoire allemand, 1872, c'est le Kulturkampf qui là, vient presque aussitôt la menacer, la harceler, l'isoler, la couper de ses communications avec la maison mère, jusqu'à ce que, finalement lui soit signifié le décret de mai 1873 qui frappait le Sacré-Cœur d'expulsion de l'empire.

Lorsque d'un regard tranquille, elle eut parcouru l'étrange exposé des motifs qui accusait l'Institut « d'être le complice des Jésuites dans la propagation de la foi catholique, l'obéissance au Saint-Siège, la déification du Pape et de la France », elle sourit de pitié ; puis entrant, le front levé, dans la salle de réunion où se trouvaient ses sœurs : « Je vous salue, dit-elle, communauté expulsée ! Notre heure est venue, tant mieux ! Lorsque nos Évêques sont emprisonnés et nos prêtres persécutés, c'eût été pour nous une honte d'être mieux traitées que ceux qui sont nos chefs et nos modèles. Maintenant, mes chères sœurs, allons à la chapelle prier pour nos ennemis. » Marienthal fut fermé. On se refugia à Blumenthal. Mais rentrée là, la mère proscrite adressa au gouvernement qui venait de la chasser de chez elle une protestation motivée qui est un chef-d'œuvre de raison, de magnanimité et d'éloquence sereine. Il y avait là de quoi faire rougir le pouvoir persécuteur, si le front d'airain de M. de Bismark eût jamais su rougir.

SON ÉMINENCE LE CARDINAL MONACO LA VALETTA
Sixième Protecteur de la Société du Sacré-Cœur, 1870-1896.

A Blumenthal, la maladie, l'incurable souffrance, le brisement de tout l'être forcèrent la supérieure à un nouveau départ ; sacrifice douloureux, dont son amour fit un sacrifice joyeux : « O Jésus, quel bonheur d'avoir un Blumenthal à vous offrir ! » s'écria-t-elle. On l'envoyait à Moulins pour y refaire sa santé ! et il se trouva que ce fut en réalité pour suppléer, assister la chère mère Élisa de Bouchaud qui semblait l'avoir attendue pour mourir. A Bois-l'Évêque, son nouveau poste, son zèle se donna carrière dans cette œuvre des mineurs qui est bien le plus bienfaisant rayonnement du Cœur de Jésus sur la famille ouvrière, sur son foyer, sur son travail, pour son bonheur en ce monde et son salut dans l'autre. En 1884, elle était désignée pour représenter et remplacer au Conseil général la mère vicaire de Jette, M^me^ Merilhou, dont elle possédait la légitime confiance. C'est alors que Paris apprit à la connaître. On l'y rappela en septembre pour une autre obédience. Elle quitta donc Bois-l'Évêque, comme naguère Blumenthal, en consolant ses filles par ces paroles de foi qu'elles-mêmes s'appliquent dans leurs lettres : « Qu'importe mon départ si Jésus vous reste ? Un changement de supérieure n'est qu'un changement d'ostensoir. »

MOULINS. LE SACRÉ-CŒUR DE BELLE-CROIX.

A cette époque, l'Amérique avait besoin d'une mère vicaire pour la Louisiane. M^me^ de Sartorius, indiquée par la mère Hardey à la mère générale, fut consultée par celle-ci sur ce que pouvait lui permettre le triste état de ses forces ? L'humble Fille ne consulta que le bon plaisir de Dieu. Sa belle réponse disait à la mère Lehon : « Ma mère, je ne crains ni le froid, ni le chaud, ni la mer, ni le reste quand il y va de la volonté divine manifestée par la vôtre. Je n'ai, il est vrai, et je n'aurai jamais qu'un débris de santé, mais ce débris, si vous l'agréez, je suis heureuse de le consacrer à cette mission. Vous me connaissez, cela suffit. »

S'embarquant sur le « Labrador », octobre 1884, elle atteignit péniblement sa vicairie de la Louisiane qu'elle parcourut pendant deux ans, parfois au péril de sa frêle existence, et qu'elle remplit des ardeurs de son attrayante charité. On l'appelait « la mère aimable », trouvant en elle la plus suave représentation du Cœur humble et doux de Jésus. Quand elle rentra à Paris, 1886, une place l'y attendait : celle d'assistante générale, en remplacement de la mère Hardey, que Dieu venait de rappeler à lui.

Nous avons vu la mère Lehon octogénaire la nommer sa vicaire générale et appuyer sur elle sa vieillesse chancelante. C'est en cette qualité qu'en 1888, elle se rendit à Rome pour le Jubilé sacerdotal du pape Léon XIII, qui fut heureux de revoir, à ses genoux, sous sa main, la tête qu'il avait bénie quarante ans auparavant, et qui allait devenir, on le pouvait prévoir, la tête d'une grande et fervente Société religieuse.

Cependant d'autres symptômes éloignaient ce présage. La mort semblait vouloir se hâter de prendre l'avance sur l'achèvement de cette destinée. En 1889, une crise qui parut devoir être mortelle força la vicaire générale à se retirer à Quimper, pour y raviver, s'il était possible encore, la dernière étincelle d'une vie près de s'éteindre. Qui allait partir la première de cette assistante de soixante ans, ou de sa mère générale, presque nonagénaire? La mère Lehon se confia en Dieu ; et, dans le pli secret qui, suivant la Règle, doit désigner celle des mères qui, dans l'intervalle qui sépare la mort d'une générale et l'élection de l'autre, présidera au gouvernement de la Société, elle inscrivit le nom de la révérende mère Augusta de Sartorius, pesé au poids du sanctuaire, écrit aux premières lueurs de l'éternité.

L'élue de Dieu avait hâte d'aller faire hommage de son autorité et en obtenir la confirmation là où Dieu en a placé la source et le soutien. La mère de Sartorius , passant par ses maisons de Lyon, la Ferrandière, Chambéry, Turin, Florence, fut à Rome pour la Toussaint, 1894.

Dans une première audience, le Pape l'avait assurée qu'elle était bien l'élue voulue par le Seigneur, lui prédisant qu'en elle se trouveraient réunis l'esprit de la mère fondatrice et celui des deux dernières supérieures de l'Ordre. Mais ce ne fut que dans la seconde audience, 23 novembre, que comblée des bontés et des encouragements de Léon XIII, ses craintes et ses anxiétés firent place à une surnaturelle confiance, et qu'elle put dire en toute vérité au vicaire de Jésus-Christ: « Oui, Très Saint Père, je saurai, par la grâce de Dieu, supporter mon fardeau. Je quitte Rome fortifiée et reconnaissante. » Elle la quitta le jour même.

On a bien vite fait de raconter les œuvres et fondations accomplies au cours de ce rapide généralat de dix mois. Il faut placer au premier rang l'installation de la petite maison de Joigny : le Sacré-Cœur retournait à l'humble berceau de sa première mère, à l'heure même où cette mère commençait à entrer dans les splendeurs des saints. En avril 1895, elle fit inaugurer la fondation hollandaise de Bennebroek, diocèse de Harlem que, depuis son voyage à Rome, elle savait agréable au Souverain Pontife. Ce lui fut une autre joie de confier à son assistante, la révérende mère Digby, l'établissement de la Société en Écosse, à Aberdeen, la terre sanctifiée au sixième siècle par l'apostolat de saint Colomban et de ses premiers disciples.

ABERDEEN (ÉCOSSE). MAISON DU SACRÉ-CŒUR.

Mais son institution propre, et la plus chère à son cœur fut celle de l'Exposition du très saint Sacrement du matin jusqu'au soir, pour tous les jours de l'année, dans l'église de la maison mère, avec l'Exposition et l'Adoration nocturne du jeudi au premier vendredi de chaque mois. Annuelle d'abord, l'autorisation du cardinal archevêque allait devenir perpétuelle sous le généralat suivant. Ce fut le mercredi saint 1895, trois semaines avant sa mort, que M^{me} de Sartorius en fit l'annonce à la communauté de Paris assemblée. Celle qui, dans son rapide passage au gouvernement, eut l'initiative de cette irradiation perpétuelle du divin Soleil sur l'autel de la Probation, demeurera en longue mémoire et bénédiction dans la Société.

Mais, en somme, la mission propre que la Providence réservait à cette générale de peu de jours, c'était moins d'être une ouvrière par ses entreprises qu'un idéal dans sa personne et qu'une victime par ses souffrances. Tel est le double rôle pour lequel elle fut seulement montrée sur un théâtre qui fut surtout celui de son éminente sainteté et de son sacrifice.

L'image qu'a laissée d'elle la mère de Sartorius est donc par excellence, celle de l'exemplaire vivant de la religieuse du Sacré-Cœur de Jésus, placé par lui à cette fin, sur le chandelier de son Ordre, « pour de là éclairer, comme s'exprime l'Évangile, tous ceux de la maison ».

D'abord, à voir au dehors cette noblesse naturelle et cette simplicité, ce bon accueil et cette réserve, cette modestie et cette suprême distinction, cette bonne grâce de sa parole, cette douceur et ensemble cette pénétration de son regard, cette délicatesse de ses manières et de ses procédés, cette lumière transparente d'un esprit qui se cache, cette suavité qui couvrait tant de magnanimité ; à voir enfin tous ces dons excellents de nature, d'éducation et de race, on se sentait bien en présence d'une créature exquise qui imposait le respect en inspirant l'amour.

Ce n'était là toutefois que la forme extérieure d'une âme surélevée et surnaturalisée par l'inhabitation de l'Esprit-Saint. Il agissait en elle. La mère de Sartorius était livrée tout entière au bon plaisir de Dieu. Tout unie à Jésus-Christ de pensée, de prière et d'amour, elle avait fait le vœu héroïque de ne chercher et de ne vouloir en tout que ce qu'il y avait de meilleur à son service et de plus agréable à sa volonté sainte. Là était sa règle, son mobile, sa force. De là son détachement, son complet oubli de soi, sa générosité. De là aussi, sa liberté, son élan, et déjà sa félicité : « Tout m'est ciel, disait-elle aux sœurs de la Probation, tout m'est ciel, puisque tout m'est la volonté de Dieu ! »

Cette volonté divine, elle la lisait d'abord dans celle de ses supérieures, quelque ordre qu'elle en reçût. De là, quand elle n'eut plus d'autre supérieure qu'elle-même, un premier moment de désorientation, suivi d'une tendance habituelle à s'inspirer trop souvent de la pensée des autres, plutôt que de la sienne propre. Cependant un flambeau marchait toujours devant elle pour éclairer sa route. C'était ce que son discours ne cessait d'évoquer sous le nom « d'esprit primitif de la Société. » Où qu'elle soit, où qu'elle passe, à Paris, à Conflans, à Rome, à Portici, à Florence, partout elle fait de cet esprit traditionnel le sujet de ses instructions. Aussi bien, Léon XIII ne lui avait-il pas dit qu'elle ferait revivre en elle l'esprit des premières mères ? C'était là ce pain substantiel qu'elle servait à ses filles, par sa parole, par son exemple, selon cette parole d'elle qu'il faut citer pour son adorable beauté : « Jésus, dans l'Eucharistie, s'est fait pain pour être la nourriture de nos âmes ; soyons pain pour les âmes que nous devons nourrir. Mais, comme Jésus, soyons pour elles un pain de vie. »

S'étant donnée à Dieu comme servante jurée de sa volonté sainte, j'ai ajouté qu'elle s'était pareillement vouée à lui comme victime « en union avec la Victime universelle », suivant l'expression même des Constitutions. « Servante et victime du bon plaisir de Dieu » ; c'est le nom sous lequel elle-même se présente à Celui dont elle a embrassé la croix en épousant son Cœur. Sa croix, à elle, c'était l'irrémédiable infirmité dont elle souffrait sans cesse, mais dont elle se commandait de souffrir avec joie. Ainsi s'expriment ses notes : « Porter joyeusement mon état de santé, m'en occuper le moins possible, aimer la petite épine que Jésus daigne me prêter de sa couronne et assister humblement à ma démolition, tant physique que morale. »

La démolition dont elle parle s'achevait pièce à pièce. Les névralgies violentes, les vertiges, défaillances, syncopes et évanouissements de plus en plus fréquents, annonçaient le prochain effondrement de l'édifice. Il arrivait que, soudain, on voyait la pauvre mère chanceler, tomber entre les bras de ses sœurs, comme si la vie l'abandonnait. Il lui semblait, disait-elle, qu'un abîme s'ouvrait devant chacun de ses pas. Dans un tel état de désorganisation, et malgré son courage, le moindre souffle devait la renverser sans retour.

Ce souffle fut un orage qui fondit alors sur la tête de sa Société. Les lois fiscales édictées contre les biens des Congrégations religieuses furent signifiées au Sacré-Cœur qui ne recula pas devant un procès dont le terme n'est encore connu que de l'Éternel, et au cours duquel sa divine intervention s'est fait sentir étonnemment plus d'une fois. L'énergie surhumaine de la mère générale s'efforçait de relever les courages : « Nous avons la force de Jésus, écrivait-elle, il ne faut pas être des lâches. Celui qui nous a aidées nous demeurera fidèle. » Mais c'est une massue que le poids écrasant des responsabilités. La victime devait succomber sous ses coups.

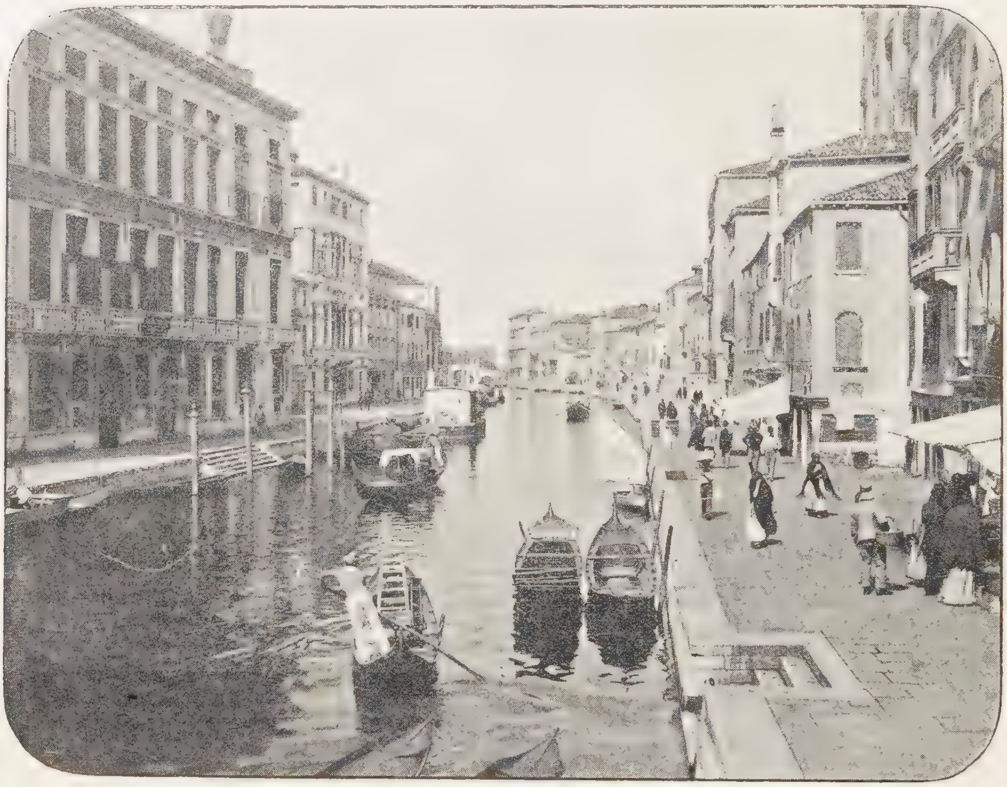
La mère de Sartorius avait dû interrompre pour la reprendre ensuite, la visite régulière qu'elle faisait de sa bonne maison de Conflans. Elle sentait en elle des avertissements. Le 28 avril, une pleurésie se déclara au sein d'une grande faiblesse. Ce même jour, ayant à donner à sa famille religieuse la maxime à pratiquer pour le cours du mois de mai, la mère générale écrivit ces trois mots : *Ecce ancilla Domini*. Ce mot d'ordre de la fin avait été celui de sa vie tout entière.

La maladie s'aggrava. Le 5 mai, la pieuse malade put encore communier dans sa chambre. Ce fut la dernière fois. Quelques heures après, on constata que la paralysie était maîtresse de tout un côté de son corps. Son invasion fut rapide ; et bientôt elle la couchait irrémédiablement dans l'immobilité, l'insensibilité et le silence. C'était le prélude de la mort. Elle reçut en cet état les derniers sacrements, et le 8 mai, la douce victime consommait son sacrifice. Cette volonté de Dieu qu'elle avait faite sur la terre, elle allait l'accomplir éternellement dans le ciel.

* * *

Ici finit l'histoire, le reste est sous nos yeux. Trois mois après la mort de la mère de Sartorius, une autre et grande supérieure était donnée à l'Institut par le suffrage unanime de l'assemblée des assistantes et des mères vicaires réunies à Paris. Ce nouveau généralat, il nous paraissait juste, il nous eût été doux d'en esquisser à grands traits du moins les premiers débuts, assuré que nous étions de répondre de la sorte à l'affection et aux vœux du Sacré-Cœur des deux mondes. Au lieu de cela, on ne nous laisse que le devoir d'obéir, avec le mérite de faire taire des sentiments que sera plus libre d'exprimer, justifiés alors par de nouveaux services, la respectueuse et bienheureuse reconnaissance de l'avenir.

Disons seulement à la gloire de Dieu et de Dieu seul, que c'est une grâce singulière faite à la Société que celle d'avoir vu, en ce siècle, succéder à la mère Barat quatre supérieures générales dont chacune, sur le même plan primitif invariable, mais dans une grande variété de caractères, d'éléments et de circonstances, a fait croître et monter l'édifice commis à son zèle et à sa garde. Et, pour qu'on en puisse tout de suite mesurer la dimension, ajoutons qu'aujourd'hui, cent ans à peine après que fut posée sa première pierre, cet édifice abrite près de sept mille religieuses qui toutes travaillent, sous la même loi, à faire que le Nom de Jésus soit aimé, adoré, servi dans l'univers entier.



VENISE. LE CANAL REGIO. (A GAUCHE, LE SACRÉ-CŒUR, LES QUATRE PREMIÈRES MAISONS.)

C'est une autre grâce qu'au sein de cette succession et de cette expansion, le *Cor unum et anima una*, devise de la Société, n'ait pas eu d'interruption dans son exercice ; mais qu'entre tous les membres de la vaste famille, mères, sœurs, filles, se resserre, au contraire, de plus en plus étroitement ce lien de l'unité, lien fait d'obéissance et de mutuel amour : — obéissance universelle qui s'étend à tout continent, comme elle embrasse tout dévouement, sans autre frontière que le monde, sans autre terme que la vie, sans autre prix que le ciel ; — amour qui ne fait nulle acception de personne, ni de nationalité, ni de naissance, ni de rang ; — amour et obéissance réalisant ensemble ce que l'Écriture elle-même nomme l'idéal de la nation des justes ici-bas, *Natio justorum obedientia et dilectio.*

Grâces soient aussi rendues au Dieu de vérité pour la conservation de l'intégrité de la foi, de la religion fidèle, à travers le flux et reflux de doctrines et d'opinions qui a vu tant de naufrages et laissé tant d'épaves sur le rivage de ce siècle. Les yeux constamment attachés sur l'Église Romaine, sa Mère, « comme les yeux de la servante sur la main de sa maîtresse », on aura vu en toute rencontre la Société du Sacré-Cœur attendre uniquement du magistère infaillible le signal de ce qu'il faut croire, pratiquer et aimer. On l'aura vue s'empresser en toute circonstance sur les pas de son Chef suprême, pour être dirigée par lui, selon qu'il est écrit que « les brebis du Bon Pasteur le connaissent, écoutent sa voix et le suivent où il les conduit. » Et depuis qu'a commencé, en ce malheureux siècle, la longue passion de ce nouvel Homme de douleurs, on aura vu la même compagnie de ses filles fidèles gravir le Calvaire avec lui, se tenir au pied de sa croix, et lui être une assistance, une réparation, une consolation dont il a daigné, plus d'une fois, reconnaître la religieuse tendresse, en même temps que sa paternité leur en payait le prix.

SON ÉMINENCE LE CARDINAL ANGELO DI PIETRO
Septième Cardinal Protecteur de la Société du Sacré-Cœur, depuis 1896.

Or, le prix le plus inestimable dont il les ait honorées, c'est manifestement sa sollicitude pour la glorification de celle qui fut leur première mère. L'approbation donnée récemment, 13 juillet 1898, au Procès Apostolique dans la cause de sa béatification est un nouveau témoignage de cette bienveillance suprême, et à la fois un nouveau pas vers la solennelle et authentique promulgation de la sainteté céleste de la Servante de Dieu[1].

Nous nous en voudrions de ne pas compter au nombre des grâces insignes faites au Sacré-Cœur, en ce siècle, celle de la tribulation et de la persécution. C'est au sein du déchaînement de toutes les puissances mauvaises, parmi les bouleversements et les révolutions, qu'il a été donné au religieux Institut de conduire pour sa part l'œuvre du salut d'un monde qui ne voulait pas de lui. Il a connu l'iniquité des lois et des décrets ; il a connu les déprédations et les expulsions. Vingt fois, sous les empires et sous les républiques, en France, en Allemagne, en Italie, il a payé chèrement l'honneur d'élever la jeunesse dans le respect et l'amour de Jésus-Christ et de l'Église, et dans l'horreur de l'impiété et de l'immoralité. Vingt fois, il a pu se croire à deux doigts de sa perte. Mais Dieu était avec lui ; qui eût prévalu contre lui ? Il a vécu, grandi à l'abri de cette main. A la violence de la persécution répondait à chaque fois la toute puissance de la divine protection. Et son histoire bien racontée serait celle d'une Providence qui, à chacune de ses pages, éclate en des traits d'une soudaineté, d'une opportunité, d'une efficacité qui semblent tenir du miracle, et qui proclament très haut qu'au sein de ses épreuves, cette famille n'est pas orpheline : elle a son Père dans le ciel.

Mais je n'ai pas dit la grâce des grâces : celle de produire des saintes. Car de quel nom appeler ces vierges, ces apôtres, ces âmes pétries de charité, de pureté, d'humilité, de force que la religion a consacrées, que la grâce a transfigurées, que le martyre d'amour a immolées ; puis qui, leur tâche achevée, s'en retournent au ciel d'un tel élan qu'on leur dirait des ailes? Bien des fois, au cours de ces pages, j'ai été tenté de rappeler quelque chose de leur vie et de leur mort, ou du moins de redire quelques-uns de ces adieux pleins d'allégresse et de désir qui, sur leurs lèvres mourantes, avaient déjà l'accent de l'éternité. Je laisse aux *Lettres annuelles* de la Société à nous en donner l'édifiante et ravissante vision. Mais de monter degré par degré toute l'échelle de Jacob gravie par ces âmes célestes depuis demain cent ans ; de compter les étoiles qui, depuis ce temps-là, se sont levées au firmament de la Société, non plus que le Patriarche, je n'en puis accepter le défi : *Numera stellas, si potes.* Ce serait un nouveau et long chapitre à écrire ; et c'est au livre de vie que nous le lirons un jour.

Si de telles grâces, si de telles merveilles confondent la reconnaissance, elles encouragent encore plus la confiance et l'espoir. Reconnaissance et confiance demeureront donc fidèles à Celui qui ne trompe jamais. Et quand bientôt viendra la célébration de ce jubilé du centenaire, pour lequel nous écrivons, quand tous les Sacrés-Cœurs de l'un et de l'autre hémisphère chanteront leur *Te Deum* à ce Dieu que chantent les anges, tout le passé d'un siècle qui s'achèvera en ce jour, tout l'avenir de celui dont ce sera l'aurore, se résumeront dans ces deux invocations finales de l'hymne d'action de grâces :

---

[1] Nous avons le devoir et le bonheur de constater ici que le progrès de toute cette procédure est grandement redevable à l'intelligente diligence de Mgr Virili, Postulateur de la cause.

FIAT MISERICORDIA TUA, DOMINE, SUPER NOS, QUEMADMODUM SPERAVIMUS IN TE,

IN TE, DOMINE, SPERAVI ; NON CONFUNDAR IN ÆTERNUM !

Au Sacré-Cœur de Conflans, 30 septembre 1898.

MONSEIGNEUR BAUNARD.

Prélat de la Maison de Sa Sainteté. Recteur des Facultés catholiques de Lille.

(Auteur de la Vie de la vénérable mère Barat.)

FIN DE L'ÉPILOGUE

TABLE

LIVRE VII

RÉVOLUTION ET FLÉAUX

CHAPITRE I. — LA RÉVOLUTION ET L'ÉMIGRATION.
MADAME BARAT EN SUISSE, GIVISIERS, MIDDES, MONTET.
(De juillet 1830 à octobre 1831)

PAGE
Les révolutions sont l'école des saints 3
La fête de sainte Madeleine en 1830 3
Présages et imminence de la révolution 4
Journées de juillet ; Mme Barat à Conflans 5
Angoisses et périls à Conflans 5
Retour de Conflans à Paris ; fête de saint Ignace 6
Le Père Varin et Mme Barat relèvent les âmes 7
Mme Barat disperse ses novices et quitte Paris 8
Séjour de Mme Barat à Givisiers, en Suisse 9
Établissement du noviciat à Middes 10
Rechute de Mme Barat ; séjour forcé à Chambéry 12
Elle déplore les outrages faits à la croix 13
Sa force dans la souffrance 14
Séjour de la malade à Aix-les-Bains ; voyage à Grenoble 15
Mme Barat établit le noviciat à Montet 16
Dieu travaille pour elle, tandis qu'elle souffre pour Dieu 17

CHAPITRE II. — ŒUVRES DE ZÈLE ET DE CHARITÉ DE MADAME BARAT. — VISITES ET FONDATIONS. ASSOCIATION DES ENFANTS DE MARIE. — LES ORPHELINES DU CHOLÉRA.
(Octobre 1831 à avril 1832)

La paix religieuse de la maison de Paris 18
Mme Barat expose la mission de la femme chrétienne 19
Mgr de Quélen au petit hôtel Biron 19
Fondation à Annonay (Ardèche) 20
Mme Granon supérieure à Annonay 21
Visites de la mère générale dans le Midi 22
Insurrection à Lyon ; les folles prophéties 23
Institution de l'association des Dames Enfants de Marie 24
Institution des retraites pour les Dames du monde 26
Visite de Mme Barat à Avignon 26
Elle apprend l'invasion du choléra à Paris 27
Charité et dévouement de Mme Barat pendant l'épidémie 27
Elle adopte les orphelines du choléra 28
Visite de Mme Barat à Perpignan 29
Fondation à Aix, en Provence ; sa condescendance pour les enfants 30
Mme Barat part pour l'Italie 31

CHAPITRE III. — MADAME BARAT A TURIN. — SA GUÉRISON.

(De mai à octobre 1832)

PAGE
Incident du voyage au pont du Var 32
Passage périlleux du col de Tende 32
La maison de Turin, sa ferveur 33
La supérieure, Mme de Limminghe 34
Le pensionnat et les écoles à Turin 34
Opération et guérison de Mme Barat 35
Retraite de Mme Barat au *Casino* 36
Ses lumières sur Dieu, la croix, l'éternité 36
Mort de Mmes Louise de Varax et Lydie Chobelet 37
Elle pleure sur les déchirements de la France 37
Elle se met sous l'obéissance de Mme de Limminghe 38
Elle démasque l'illusion d'une visionnaire 39
Son indulgent amour pour les enfants à Turin 39
Circulaire à la Société. — L'esprit de zèle 40

CHAPITRE IV. — MADAME BARAT A ROME. — FONDATION DU NOVICIAT DE SAINTE-RUFINE.

(Octobre 1832 à septembre 1833.)

Mme Barat se rend à Rome pour fonder un noviciat 41
Elle reçoit la visite de Grégoire XVI à la Trinité 42
Acquisition et appropriation de Sainte-Rufine 43
Visites de Mme Barat aux Oblates, à Mme Baudemont 44
Ses stations saintes à Rome ; la *Scala-Santa* 45
Audience remarquable du Saint-Père 46
La semaine sainte à Rome ; zèle de Mme Barat 47
Installation à Sainte-Rufine ; exhortation aux novices 49
Mme Barat reçoit un Bref du Pape 50
Mme Barat visite Parme, et y promet une fondation 50
Retraite de Mme Barat à Chambéry ; ses pénitences 51
Retour à Paris ; le *Laudate Dominum* 52

LIVRE VIII

LE RENOUVELLEMENT — LES TROIS NOVICIATS

CHAPITRE I. — REPRISE DES ŒUVRES DE ZÈLE. — CINQUIÈME CONSEIL GÉNÉRAL. VISITES ET FONDATIONS. — COURSES APOSTOLIQUES DE MADAME BARAT.

(De novembre 1833 à août 1836)

Le cinquième Conseil général 57
Arrêtés sur l'éducation et l'observance religieuse 58
Suppression de la maison de Sainte-Marie-d'en-Haut 58
Mme Audé, élue assistante pour l'Amérique, est appelée en France . . . 60
Tournée de Mme Barat dans le Nord et l'Ouest 60
Sa visite à Lyon ; les enfants de Marie 61
Nouvelle insurrection à Lyon ; angoisses de Mme Barat 62
Réunion, fondation et visite à Charleville ; Mme de Gerlache 63
Réunion des Dames de Saint-Pierre à Marseille 64
Mort de Mme Louise de Bourcet ; Mme Audé, supérieure 65
Mme Barat tombe malade à Lyon 66
Le choléra à Saint-Joseph de Marseille ; dévouement de Mme Audé . . . 66
Circulaire d'action de grâces 67
Fondation à Jette-Saint-Pierre 67
Mort de Mme de Gramont d'Aster 68

PAGE
Visite de Mme Barat à Saint-Joseph de Marseille 69
Mort de Mme Louise Joyaut de Couësnongle 70
Intrépide activité du zèle de Mme Barat 71

CHAPITRE II. — LE NOVICIAT DE MONTET.

(De août à octobre 1836)

Mme Coppens, M. l'abbé Pieau, à Montet 72
Les Jésuites d'Estavayer, prédicateurs à Montet 73
Portrait de Mme Henriette Coppens 75
La direction spirituelle de la mère Henriette 75
Les conférences, les promenades à Montet ; la douce solitude 76
Mme Barat préside la retraite à Montet 76
Les sœurs de Nicolay à Montet 77
Les trois sœurs de Bouchaud à Montet 78
Mme Joséphine Gœtz novice à Montet 78
La sœur Élisabeth (Mlle Pauline de Saint-André) novice à Montet 79
Visite de Mme Barat à Turin ; la fleur de l'aloès 82
Fondation de la maison de l'Éperonnière à Nantes 82
Fondations à Tours et à Pignerol 83

CHAPITRE III. — NOVICIAT DE ROME A LA VILLA-LANTE.

(De décembre 1836 à août 1838)

Mme Barat à Parme, à Lorette, à Rome 84
L'audience de Grégoire XVI ; souffrance de l'Église 84
Les espérances de l'Église 86
Achat et site de la Villa-Lante 87
Élévations saintes de Mme Barat 88
Ses novices, Mmes Baviera, Simoni, Thérèse Colonna 89
Vie céleste et champêtre des novices 90
Le choléra à Rome ; morts à la Trinité 91
Morts saintes dans la Société 91
Visite de Mme Barat à Sainte-Rufine ; ses orphelines 92
Visite à la Trinité ; les victimes du choléra 93
État de souffrance de Mme Barat ; son union à Dieu 94
Son retour à Paris 95

CHAPITRE IV. — LE NOVICIAT DE LA RUE MONSIEUR.

(De août 1838 à février 1839)

Affection de Mme Barat pour ses postulantes 96
Son respect pour les vocations 97
La vie active et contemplative au Sacré-Cœur 98
Mme Barat et les postulantes pauvres 99
Son respect pour le devoir filial 101
Sa bonté conquiert les postulantes 101
La maison du noviciat rue Monsieur 102
Mme Eulalie de Bouchaud maîtresse des novices 102
Mme Barat dirige les novices de la rue Monsieur 103
Ses leçons sur l'abnégation, l'amour de Dieu, le zèle 105
L'apostolat de la charité ; l'ouvroir du noviciat 105
L'apostolat de la prière ; M. l'abbé Desgenettes et l'archiconfrérie 106
L'apostolat des missions ; Mgr Dupuch et les évêques missionnaires 107
Les instructions du Père Varin 107
Les instructions du Père de Ravignan 109
Fondation à Toulouse ; Mme Barat quitte Paris 110

LIVRE IX

LA CONTRADICTION

CHAPITRE I. — LE CONSEIL GÉNÉRAL DE ROME. — LES DÉCRETS. L'OPPOSITION QU'ILS SOULÈVENT. — DOUCEUR DE MADAME BARAT.

(De mars 1839 à septembre 1840)

PAGE
Perfectionnement projeté des Constitutions 113
La question de la résidence à Rome 114
Mme Barat convoque le Conseil à Rome 116
Arrêtés du Conseil ; les *Décrets* additionnels 117
La résidence de la mère générale transférée à Rome 118
Clôture du Conseil ; fête à la Villa-Lante 118
Promulgation des Décrets ; plaintes du Père Varin 119
Objections au dedans et au dehors du Sacré-Cœur 120
Patiente charité de Mme Barat ; sa magnanimité 122
Souffrances secrètes de la mère générale 124
Elle consent à l'essai temporaire des Décrets 124
Mort de Mgr de Quélen au petit hôtel Biron 125
Vie cachée de Mme Barat à la Villa-Lante 126
Elle préside à la fondation de Lorette 127
Elle assiste à Pignerol la sœur Élisabeth mourante 128
Son passage à Parme ; Mme Barat bergère 128
Son retour à Paris ; la douceur est une force 129

CHAPITRE II. — LE CONSEIL DE LYON. — OPPOSITION DE MGR AFFRE ET MENACES DU GOUVERNEMENT. — DÉCISION DE ROME ET UNANIMITÉ AU SACRÉ-CŒUR.

(De septembre 1840 à mars 1843)

Mme Barat pacifie les esprits à Paris 130
Elle tombe malade ; son union à Jésus crucifié 131
Sa visite dans le Nord ; heureux fruits de son passage 132
Elle repart pour Rome ; avis favorable du Pape 133
Mort de Mme Audé à la Trinité-du-Mont 133
Mme Barat s'emploie au service des âmes ; la retraite des Dames . . . 134
Elle convoque le Conseil à Lyon et s'y rend 135
Mgr Affre s'oppose au Conseil de Lyon 136
Souffrances de Mme Barat ; retraite aux *Anglais* 136
Sacrifice généreux de Mme Galitzin 137
Le Conseil de Lyon est dissous 138
Le gouvernement menace la Société de suppression 138
Mme Barat rentre à Paris ; ses luttes 139
Sa douceur, sa patience, son recours à Dieu 139
Mgr Matthieu négocie les affaires à Rome 141
Décision de Rome ; les Décrets sont supprimés 142
Mme Barat concilie tous les esprits 143
Actions de grâces ; visites de Mme Barat 143
Les fruits de la contradiction 145

CHAPITRE III. — FONDATIONS EN EUROPE, EN AFRIQUE ET EN AMÉRIQUE. VOYAGE DE MADAME BARAT EN ANGLETERRE.

(1840-1844)

La Société se développe pendant la crise 146
Mme Galitzin visitatrice en Amérique 147
Fondation à New-York ; plan de Mme Barat 147

PAGE
Démission et abnégation de Mme Duchesne 147
Mme Duchesne chez les sauvages à Sugar-Creek 148
Noviciat fondé à Mac-Sherry's town 149
Fondation au Canada ; Saint-Jacques de l'Achigan 149
Mort généreuse de Mme Galitzin 150
Fondation en Algérie ; Mustapha-Supérieur 151
Fondation à Laval ; maison de *la Croix* 153
Fondation à Montpellier ; Mme de Mandon supérieure 153
Fondation à Nancy ; maison de Nabécor 154
Fondation à Saluces ; Notre-Dame-de-la-Paix 154
Fondation à Padoue ; collège de Saint-Louis 154
Fondation à Lemberg, en Galicie ; l'esprit d'humilité 155
Fondations dans la Grande-Bretagne ; Mme Goold 156
Maisons de Roscrea (Irlande), Berry-Mead, Cannington 157
Visite de Mme Barat en Angleterre 158
Visite à Lille, Jette, Amiens ; mort de la mère Ducis 158
Esprit des fondations de Mme Barat 159

CHAPITRE IV. — VISITES DE MADAME BARAT EN ITALIE, EN SUISSE ET EN ALSACE.

(De octobre 1844 à septembre 1845)

Son voyage en Italie ; visite à Gênes ; San-Pier d'Arena 160
Son séjour à Rome ; elle assiste Mme Marie O'Mahony mourante . . . 161
Son séjour à la Trinité ; la fresque de *Mater admirabilis* 161
Son voyage dans les Apennins ; les pauvrettes d'Assise 163
Visites à Saint-Elpidio et à Lorette ; l'Adriatique, la Grèce 164
A Turin Mme Barat apprend la mort du Père Barat 165
Elle accepte la maison du *Soccorso* à Turin 165
A Lyon, elle pleure la digne mère Geoffroy 166
Sa visite à Montet ; l'apôtre du Sacré-Cœur 167
Sa première visite à Kienzheim ; son grand site 167
Elle enflamme la Société de l'amour de la perfection 168

CHAPITRE V. — LE BÉTHANIE DE CONFLANS. — JOIES ET DOULEURS.

(1842-1847)

La maison de Conflans 169
Mme Barat y transfère le noviciat 170
L'abbé Pie, le Père de Ravignan exhortent les novices 171
Vie champêtre et apostolique de Mme Barat à Conflans 172
Son zèle pour le salut des soldats de Charenton ; leur reconnaissance . . . 173
Sa direction aux novices ; *tout donner pour tout avoir* 174
Les conférences et entretiens à la Salle des Apôtres 175
La sœur Marie Lataste novice à Conflans 176
Sainte mort de Mme Eulalie de Bouchaud 178
Saintes et généreuses morts dans la Société 179
Morts de NN. SS. Frayssinous, de Beauregard, Tharin 179
La mère de Charbonnel à Conflans 180
Instructions du Père Varin à Conflans ; sa sainte vieillesse 181
Rigueurs de Mgr Affre envers la Société 181
Élévation de Pie IX au trône pontifical ; son Bref à Mme Barat . . . 183
Fondation à Sarria, près Barcelone 184
Fondations à Bourges et à Rennes 185
Fondations à Montfleury et à Graz 185
Guérison extraordinaire de Mme de Monestrol à Conflans 187

PAGE
Mme Barat va s'établir à la rue de Varenne 188
Ses tristesses à Paris ; mort de Mme Eugénie de Gramont 189
La Société est consolidée et fortement unie 190

LIVRE X

LA PERSÉCUTION ET SES FRUITS

CHAPITRE I. — PROSCRIPTION DU SACRÉ-CŒUR DANS LE PIÉMONT. RÉVOLUTION EN FRANCE ET PÉRILS A ROME. — VISITES. PRÉCIEUSES MORTS. — MORT DU PÈRE VARIN.

(1847-1850)

Les révolutions renaissantes et l'espérance chrétienne 193
Menaces de persécution 194
Proscription de la maison de Moutet 194
Attaques contre le Sacré-Cœur 195
Le Sacré-Cœur est chassé de Turin 197
Expulsion du Sacré-Cœur de Pignerol et de Saluces 197
Le Sacré-Cœur est chassé de Parme 197
Le Sacré-Cœur est chassé de Gênes 198
Charité de Mme Barat pendant la révolution de 1848 199
Elle reçoit ses religieuses proscrites et relève les âmes 201
Mgr Affre mourant lui envoie des paroles de paix 202
Ses visites dans les provinces ; sa pauvreté, sa charité 203
Fondation à l'abbaye de Marmoutier près Tours 204
Séjour et retraite de Mme Barat à Marmoutier 205
Souffrances de l'Église à Rome 207
Péril des maisons de Rome pendant le siège 208
Alarmes et confiance divine de Mme Barat 208
Morts de Mme Gonthyn, de la sœur Lataste 211
Morts de Mmes Chérubini, d'Astros, Soudan 211
Morts de Mmes de Saint-Alouard, d'Hendecourt, Goold 212
Morts de Mmes Deshayes, Agarithe de Varax 213
Adieux et sainte mort du Père Varin 213
Mme Barat refuse le titre de fondatrice ; sa lettre au Père Guidée 215

CHAPITRE II. — LA CINQUANTAINE A ROME. — LE SEPTIÈME CONSEIL GÉNÉRAL. — VISITES AUX CHEFS-LIEUX DE LA SOCIÉTÉ. — MADAME BARAT A PARIS ET A CONFLANS.

(1850-1853)

Mme Barat se rend à Rome 216
La fête de la cinquantaine de la Société 217
Conférence de Mme Barat, son humilité 218
Mme Barat à l'audience de Pie IX ; sa vénération 219
Elle demande et obtient un complément aux Statuts 220
Elle tient à Lyon le septième Conseil général 222
On refuse d'y recevoir sa démission 223
Sa visite à Marmoutier ; la mère Thérèse Maillucheau 224
Sa visite à Kienzheim ; ses entretiens avec la communauté 225
Ses adieux à Kienzheim ; le mouton *Robin* 227
Sa visite à la Ferrandière ; Mme Prevost et son œuvre à Lyon 228
Mme Barat met à l'hôtel Biron l'esprit de simplicité 229
Sa vie de prière ; le docteur Récamier ; mort du docteur 231

PAGE
Mme Barat à Conflans ; la mère Gœtz au noviciat 231
Le Père de Ravignan au noviciat de Conflans 233
Le Père Barrelle apôtre du Sacré-Cœur ; ses retraites 233
Instructions de Mme Barat ; humilité et charité 234

CHAPITRE III. — DÉVELOPPEMENT DE LA SOCIÉTÉ DANS LES DEUX MONDES.
(De 1851 à 1853)

Mme Barat exhorte ses filles au sauvetage des âmes 237
Fondation à la Chartreuse d'Orléans 238
Mme d'Avenas, supérieure à Orléans ; elle est formée par Mme Barat . . . 239
Fondation à l'abbaye de Layrac, près Agen 240
Fondation à Moulins : maison de Belle-Croix 241
Fondations à Saint-Brieuc, à Saint-Pierre-lès-Calais 243
Fondation à Blumenthal, en Hollande 244
Mme Gertrude DeBrou à Blumenthal 244
Fondation à Warendorf ; essai à Saint-Gall 245
Fondation à Riedenbourg en Tyrol 247
Fondation à Milan ; essai à Palma 247
Fondations en Irlande, à Armagh, à Dublin 251
Développement du Sacré-Cœur en Amérique 252
La vicairie de l'Ouest ; Mme Cutts mère vicaire 253
La vicairie de l'Est ; fondations nombreuses 254
Mme Barat dirige la Société en Amérique 255
Sainte mort de Mme Duchesne à Saint-Charles 257
Le Sacré-Cœur pénètre dans le Chili, à Santiago 258
L'accroissement de la Société ; fruit de l'humilité de Mme Barat . . . 259

LIVRE XI

GOUVERNEMENT ET DIRECTION DE MADAME BARAT

CHAPITRE I. — LA MAISON MÈRE AUX FEUILLANTINES. — DERNIÈRES VISITES DE MADAME BARAT. — MORT DE SES ANCIENNES COMPAGNES.
(1854 - 1857)

La maison mère est transférée aux Feuillantines 263
Maladie et guérison de la mère Desmarquest 264
Installation de Mme Barat aux Feuillantines 265
Définition de l'Immaculée Conception ; joie de Mme Barat 266
Consécration de la Société à Marie immaculée 266
Mme Barat visite la maison de Kienzheim 267
Mme Barat malade revient à Metz ; sa fête de sainte Madeleine 268
La fièvre jaune désole la Louisiane 269
Douleur résignée de Mme Barat ; ses belles lettres 270
Elle reconstitue la Louisiane ; Natchitoches est conservé 272
La question de l'inspection séculière à Chambéry 273
Le pensionnat de Chambéry est fermé quatre ans 274
Réunion et fondation à Angoulême ; le Doyenné 275
Voyage en Allemagne ; passage de Mme Barat à Strasbourg 275
Vénération qu'elle inspire à Strasbourg, à Riedenbourg 276
Sa visite à Kienzheim ; mort de Mme de Charbonnel 279
Derniers jours et mort de la mère Émilie Giraud 280
Sa visite à Saint-Pierre-lès-Calais 281
Sa visite à Lille ; les enfants la vénèrent comme une sainte 282

PAGE
Son exhortation aux Dames Enfants de Marie ; vertu solide et aimable . . . 282
Sa visite à Amiens et à la Neuville 283
Mort de la mère Thérèse Maillucheau à Marmoutier 283
Visite à la Ferrandière ; fin des visites de Mme Barat 284

CHAPITRE II. — L'ŒUVRE DE LA PROBATION. — L'AFFECTION DE LA MÈRE BARAT POUR SES FILLES.

Force et cohésion que la Probation donne à la Société 285
La Probation consiste à *réparer. préparer* 286
Instructions de Mme Barat aux probanistes 287
La profession des probanistes ; derniers conseils 290
Affection de Mme Barat pour ses filles ; son bon accueil 291
Son soin maternel de la santé de ses filles 292
Sa tendresse pour ses filles malades 293
Son intérêt pour leurs familles 294
Elle console le deuil de ses filles 295
Sa prédilection pour les sœurs coadjutrices 297
Son respect, sa douceur, sa tendresse pour elles 298
Son tendre soin des sœurs dans leurs maladies 300
Élévation et sainteté de ses affections 301

CHAPITRE III. — LE NID CASSINI. — LA MAISON MÈRE AU BOULEVARD DES INVALIDES. LE GOUVERNEMENT DE MADAME BARAT.

Le Sacré-Cœur est exproprié de la maison des Feuillantines 303
Il se transporte à la rue Cassini ; le *nid Cassini* 303
Fondations à Pérouse, à Posen 304
Fondations en Amérique, à la Havane 305
Fondations à Chicago, à Talca 306
Fondations à Chamartin, en Espagne 307
La nouvelle maison mère au boulevard des Invalides 308
Bénédiction de la chapelle par Mgr Morlot 308
Gouvernement de Mme Barat ; sa correspondance 309
Les trois œuvres du gouvernement : *constituer*, *diriger*, *corriger* 310
Organisation de ses familles ; règles sur l'obéissance 311
Pratique de l'obéissance dans la Société 312
Œuvre de conservation ; la prière, premier devoir de la supérieure . . . 313
L'action ferme et douce de la supérieure 314
Administration prudente, délicate et large de Mme Barat 315
Corrections et répressions de Mme Barat 315
Charité et vigueur de ses corrections 317
Sa clémence miséricordieuse 318
Le gouvernement des saints 320

CHAPITRE IV. — DIRECTION EXTÉRIEURE DE MADAME BARAT. DEUX DE SES ÉLÈVES DANS LE MONDE.

Fidélité de Mme Barat à ses anciennes élèves 321
Son affection pour la comtesse de la Grandville 322
Déceptions et douleurs de la comtesse 322
Ses confidences à Mme Barat 323
Mme Barat la plaint, la console, la dirige 323
Elle la détache du monde et l'attache à son foyer 324
La comtesse tombe malade ; son voyage en Italie 324

PAGE
Mme Barat lui fait entendre la voix du cœur ; Dieu seul aimable . . . 325
Elle lui fait entendre la voix de la conscience ; l'horreur du péché . . . 326
Elle lui interprète les leçons de la douleur ; le rendez-vous éternel . . . 327
Bonnes œuvres et charités de la comtesse 327
Mme Barat visite ses établissements dans ses voyages à Lille 328
Dernières années de Mme de la Grandville ; sa sainte mort 330
Mme Barat adopte une fille inconnue 330
L'orgueil de Julia ; Mme Barat se dévoue à son salut 331
Elle la place à Beauvais ; ses lettres, son indulgence, sa patience 332
Elle cherche à éveiller en elle la conscience, l'amour de Dieu 333
Julia est envoyée en Amérique 334
Julia à Conflans, etc. ; protection de Mme Barat 334
Julia est mariée ; nouvelles douleurs de Mme Barat 336
Ses dernières sollicitudes ; sa lettre d'adieu 337
Mort chrétienne de Julia 337

LIVRE XII

LA CONSOMMATION

CHAPITRE I. — CONSOMMATION DE LA SOUFFRANCE DE MADAME BARAT. LES ÉVÉNEMENTS D'ITALIE ET LA GUERRE D'AMÉRIQUE. — CONSOMMATION DE SON ŒUVRE. LE HUITIÈME CONSEIL GÉNÉRAL.

(De 1859 à 1864)

La guerre d'Italie ; alarmes de Mme Barat 341
Le Sacré-Cœur est expulsé de Milan 342
Le Sacré-Cœur doit quitter Parme définitivement 343
Le Sacré-Cœur est maintenu à Padoue 344
Mme Barat gémit et prie pour Pie IX 345
Le combat de Castelfidardo ; expulsion de Lorette 346
Expulsion de Saint-Elpidio et de Pérouse 346
Saintes morts dans la Société 347
Mme Barat présage la fin des temps ; ardeurs de zèle 350
Ses inquiétudes durant la guerre d'Amérique 350
Convocation du huitième Conseil général 351
Les arrêtés du Conseil général 351
Mme Barat donne sa démission ; elle est refusée 352
La mère Gœtz est nommée vicaire générale 353
Clôture du Conseil ; fête de sainte Madeleine 354
La charité couronne cette fête 354

CHAPITRE II. — CONSOMMATION DE LA SAINTETÉ DE MADAME BARAT. — SON AMOUR DE DIEU.

L'amour de Dieu ; son ascension, son sommet, son effusion 357
Esprit de pauvreté de Mme Barat 357
Ses mortifications corporelles 359
Son amour pour l'humilité, sa vertu dominante 360
Son humilité aimable et spirituelle 361
Ses élans d'amour de Dieu 362
Toutes les créatures la portent à Dieu ; son oraison 363
Son union aux mystères de Jésus-Christ 363
Son amour du saint tabernacle 366
Ses confessions fréquentes et pénitentes 367
Ses communions ; son action de grâces 367
Sa dévotion envers Marie, les anges, les saints 368

CHAPITRE III. — CONSOMMATION DE LA SAINTETÉ DE MADAME BARAT.
SA CHARITÉ UNIVERSELLE.

PAGE
Amour de Mme Barat pour la sainte Église 370
Sa reconnaissance et sa vénération pour les évêques 370
Son respect pour tous les prêtres 371
Son affection fraternelle pour les religieuses 372
Son zèle pour le salut des pécheurs 373
Elle convertit les âmes : conversion d'un de ses neveux 375
Son zèle pour les âmes du purgatoire 376
Elle honore les pauvres : son soin des domestiques 377
Elle aime les pauvres ; ses aumônes généreuses 378
Sa persévérance ; tendresse de sa charité 379
Son amour croissant pour les enfants 381
Sa bonté pour les animaux, les plantes 382
Ses dons surnaturels ; sa seconde vue des âmes. 384
On la regarde comme une sainte 385
Hommages que lui rendent M. Gratry, M. de Montalembert 385
L'amour de Dieu est la beauté de l'âme 386

CHAPITRE IV. — DERNIERS JOURS ET MORT DE MADAME BARAT.
(1864-1865)

Portrait et physionomie de Mme Barat 387
Elle se décharge des affaires sur Mme Gœtz 388
Mort de la mère Gertrude DeBrou 388
Aspirations de Mme Barat vers le ciel. 389
Elle veut qu'on donne *tout* à Dieu 390
Les fêtes de Pâques ; les entretiens, la joie sainte 390
La fête du Bon-Pasteur ; amabilité croissante 391
Elle regrette le *berceau* d'Amiens 392
Ses dernières lettres ; adieux et rendez-vous céleste 393
Le dimanche avant l'Ascension : « Jeudi nous allons au ciel. » 393
Lettre à Mme Mayer ; derniers avis 394
Le lundi 22 ; son oraison, sa ferveur 394
L'attaque d'apoplexie ; elle perd la voix 395
Derniers sacrements ; signes de connaissance ; bénédictions 395
Elle reçoit la bénédiction de Pie IX ; l'adieu 396
Elle expire le jeudi de l'Ascension 397
Ses obsèques à Paris et à Conflans ; son tombeau 398
Son testament ; derniers conseils à ses filles 399
Hommages rendus à sa sainteté ; guérisons 400
Son éloge par Mgr Parisis 401
Conclusion de l'histoire de Mme Barat 402
Introduction de la cause de sa Béatification 402

ÉPILOGUE 403

FIN DE LA TABLE

ORDRE DES ILLUSTRATIONS

PAGE
La Vénérable Mère Madeleine-Sophie Barat . . . . *Frontispice*
Chateau de Givisiers, près Fribourg 9
Chateau de Middes, canton de Fribourg 11
Perpignan. — Chapelle du Sacré-Cœur 29
Sacré-Cœur d'Aix. Pavillon Vendôme 31
Première Maison du Sacré-Cœur a Turin 33
Turin. — Le Casino 36
Sa Sainteté Grégoire XVI 42
Rome. — Maison dite de Sainte-Rufine 43
Chapelle de Sainte-Rufine *(hors texte)* 48-49
Sainte Rufine et Sainte Seconde, Vierges et Martyres 53
Quadrille près Bordeaux 61
Maison du Sacré-Cœur, Saint-Joseph près Marseille 65
Maison du Sacré-Cœur a Jette-Saint-Pierre (Belgique) 67
Noviciat de Montet en Suisse 73
Nantes. — L'Éperonnière 82
Pignerol près Turin 83
Parme. — Le Sacré-Cœur 85
Saint-Pierre. Vue prise du Janicule *(hors texte)* 86-87
Monsieur Desgenettes, Curé de Notre-Dame-des-Victoires a Paris . . 106
Vue générale d'Alger 107
Fresque de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs a la Villa-Lante . . . 118
Rome. — Vue de la Villa-Lante 126
Intérieur de la Santa Casa de Lorette 127
Petite Tribune de la Chapelle de la Rue de Varenne 131
Le Révérend Père Barrelle 137
Le Cardinal Matthieu 141
Besançon. — Maison du Sacré-Cœur 144
Le Cardinal Lambruschini 145
Maison du Sacré-Cœur, Sault-au-Récollet (Canada) 149
Montréal. — Vue du Port 149

	PAGE
Alger. — Notre-Dame-d'Afrique	151
Alger. — Maison du Sacré-Cœur a Mustapha Supérieur	152
Maison du Sacré-Cœur de Roscrea (Irlande)	156
Berry-Mead près Londres	157
Panorama de Rome *(hors texte)*	160 - 161
Trinité-du-Mont. — Fresque de Mater-Admirabilis	162
Monseigneur Mermillod	167
Conflans. — Chapelle et Noviciat *(hors texte)*	176 - 177
Sa Sainteté Pie IX	183
Maison du Sacré-Cœur de Sarria près Barcelone	184
Vue de Montfleury près Grenoble	185
Marmoutier les Tours. — Maison du Sacré-Cœur	204
Marmoutier. — Portail d'entrée du Monastère	204
Marmoutier. — Plan de l'Abbaye *(hors texte)*	204 - 205
Marmoutier. — Grotte des Sept-Dormants	205
Marmoutier. — La Tour des Cloches	206
Marmoutier. — Intérieur de la Grotte de Saint Léobard	207
Rome. — Casino de la Villa-Lante	217
Marmoutier. — La Grotte du Repos de Saint Martin (Intérieur)	224
Marmoutier. — Extérieur de la Grotte du Repos	225
Monsieur l'Abbé Pieau, Aumônier du Sacré-Cœur	226
Vue de Kienzheim près Colmar	227
Monseigneur Parisis, Évêque d'Arras	230
Le Révérend Père de Ravignan	233
Plan de la Chartreuse d'Orléans	236
Maison du Sacré-Cœur d'Orléans	238
Layrac, près Agen	240
Abbaye de Layrac. — Vue des Cloitres	241
Maison du Sacré-Cœur de Riedenbourg (Tyrol)	247
Londres. — Maison du Sacré-Cœur de Roehampton	249
Maison du Sacré-Cœur d'Armagh (Irlande)	250
Maison du Sacré-Cœur de Mount Anville, près Dublin	251
Manhattanville (New York)	253
Kenwood, près Albany (New York)	254
Manhattanville. — Le Jardin du Sacré-Cœur	255
Portrait de la Mère Duchesne	256
Chapelle qui contient les Précieux Restes de la Mère Duchesne	257
Vue extérieure de la même Chapelle	260
Le Cardinal Recanati	265
Calais. — Arbre sous lequel la Mère Barat aimait a réunir ses Religieuses	281
Santiago. — Cour intérieure de la Maison du Sacré-Cœur	285
Noviciat de Conflans	293

PARIS. — TERRASSE DE LA MAISON MÈRE 302
PÉROUSE. — MAISON DU SACRÉ-CŒUR 304
LA HAVANE. — VUE DE LA MAISON DU SACRÉ-CŒUR 305
MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE CHICAGO (ILLINOIS. É. U.) 306
CHAMARTIN-DE-LA-ROSA, PRÈS MADRID 307
LA MAISON MÈRE *(hors texte)* 308-309
LILLE. — EXTERNAT ET DEMI-PENSIONNAT 328
MADAME DE LA GRANDVILLE 329
JARDIN DE LA MAISON MÈRE. — GROUPE DE SAINTE MADELEINE . . . 338
PADOUE — COLLÈGE DE SAINT LOUIS, CÉDÉ AU SACRÉ-CŒUR 344
LIÈGE. — MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE BOIS-L'ÉVÊQUE 354
CHAPELLE DE LA MAISON MÈRE 365
PARIS. — CHAPELLE DU CRUCIFIX 367
LE CARDINAL BOFONDI 369
JARDIN DE LA MAISON MÈRE. — CÈDRE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE BARAT . . 381
LA MÈRE BARAT ET SES ENFANTS 386
CONFLANS. — SÉPULTURE DE LA MÈRE BARAT 399
CONFLANS. — CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS 400
CONFLANS. — PORTE D'ENTRÉE DU CAVEAU 402
LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE GŒTZ 404
LE RÉVÉREND PÈRE OLIVAINT 406
LE CARDINAL DE REISACH 408
PARIS. — APERÇU DE LA MAISON DE RETRAITES 410
MONSEIGNEUR SURAT 412
MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE MONTIGNY-LÈS-METZ 414
LA RÉVÉRENDE MÈRE HARDEY 415
SON ÉMINENCE LE CARDINAL GUIBERT 416
LA RÉVÉRENDE MÈRE FÉLICITÉ DESMARQUEST 417
LE SACRÉ-CŒUR DE PAU 418
LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE LEHON 420
WANDSWORTH. — ÉCOLE NORMALE 420
L'EXTERNAT DU SACRÉ-CŒUR A BUENOS-AYRES (RÉPUBLIQUE ARGENTINE) . . 421
SARAGOSSE. — MAISON DU SACRÉ-CŒUR 421
LIMA (PÉROU). — FAÇADE DU COUVENT DE SAN PEDRO 422
SA SAINTETÉ LÉON XIII 425
MAISON DU SACRÉ-CŒUR A TIMARU (NOUVELLE ZÉLANDE) 426
SYDNEY. — LE SACRÉ-CŒUR SUR LES BORDS DU PACIFIQUE 426
MEXICO. — COUR INTÉRIEURE DE LA COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR . . . 427
MEXICO. — RUE DE LA TLAXPANA 428
GUANAJUATO (MEXIQUE). — MAISON DU SACRÉ-CŒUR 428
GROSSE-POINTE (MICHIGAN). — LE SACRÉ-CŒUR SUR LE LAC ST. CLAIR . . 429
SAN FRANCISCO. — LE SACRÉ-CŒUR EN CALIFORNIE 429

Page
Budapest. — Maison du Sacré-Cœur 430
La Révérende Mère Cahier 431
Londres. — Le Séminaire de Hammersmith 432
Londres. — La Chapelle a Hammersmith 433
Exhumation du Corps de la Vénérable Mère Barat 435
Tombe de la Vénérable Mère Barat depuis l'Exhumation . . . 436
La Révérende Mère du Rousier 438
La Très Révérende Mère de Sartorius 439
Son Éminence le Cardinal Richard, Archevêque de Paris . . . 440
Maison du Sacré-Cœur de Blumenthal 441
Son Éminence le Cardinal Monaco la Valetta 442
Le Sacré-Cœur de Belle-Croix, près Moulins 443
Aberdeen (Écosse) 445
Venise. — Le Canal Regio 448
Le Cardinal Angelo di Pietro 449
Monseigneur Baunard 451

CONVENT, ROEHAMPTON